

P₁ 1132
C^{te} L. DE VOINOVITCH

HISTOIRE DE DALMATIE

AVEC 18 GRAVURES HORS TEXTE
ET UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE

★ ★

DES GRIFFES DU LION AILÉ
A LA LIBÉRATION (1409-1918)



LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (VI^e)

HISTOIRE DE DALMATIE

★ ★

DES GRIFFES DU LION AILÉ
A LA LIBÉRATION (1409-1918)



Р. 1132
УН. Б. БИБЛИОТЕКА
Н. Бр. 75123
C^{te} L. DE VOINOVITCH

HISTOIRE DE DALMATIE

AVEC 18 GRAVURES HORS TEXTE
ET UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE

★★

DES GRIFFES DU LION AILÉ
A LA LIBÉRATION (1409-1918)



LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (VI^e)

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1934.

HISTOIRE DE DALMATIE



CHAPITRE XI

SOUS LES GRIFFES DU LION AILÉ (1482-1718)

I

LES XVI^e et XVII^e siècles sont les siècles plus tristes de l'histoire dalmate. L'esprit communal anéanti, la fusion avec Venise plus ou moins complète, mais tout à l'avantage de la République de Saint-Marc, les glorieux Statuts communaux rognés, modifiés, tombés au rang de souvenirs gênants, des guerres civiles entre nobles et bourgeois, l'invasion turque et comme résultat immédiat dépeuplement, dévastations, silence des campagnes nourricières, épidémies, famine ; par-ci par-là des éclairs triomphaux d'héroïsme au service d'une chrétienté oubliée et égoïste dont l'image radieuse persistait encore dans les cœurs meurtris. Finalement libération du territoire, mais pour retomber dans une léthargie complète d'où la Dalmatie sera réveillée par le fracas qui accompagna l'écrasement subit de la dominatrice sous les coups répétés d'un général de la Révolution.

Mais avant de brosser à grands traits le tableau de la Dalmatie sous le régime vénitien, où les rayons déchireront bien rarement les ombres qui s'épaissiront sur les routes des villes jadis fameuses, il convient de s'arrêter un peu sur une dernière tentative faite pour arracher la Dalmatie aux étreintes mortelles de la Sirène adriatique.

Cette tentative appartient déjà à un ordre de phénomènes politiques qui n'ont plus rien de médiéval. Ce fut une action « paneuropéenne » concertée, une répétition générale — avec d'autres acteurs — de ce que sera trois siècles plus tard le drame du partage de la Pologne. Ce fut la ligue conclue à Cambrai le 10 décembre 1508 entre le pape (Jules II)

l'empereur Maximilien I^{er} de Habsbourg et le roi de France Louis XII, à laquelle successivement donnèrent leur adhésion le roi d'Aragon, le roi d'Angleterre, le duc de Savoie, le duc de Ferrare, la République florentine. Elle est conclue contre les Turcs et contre Venise qu'on mettait sur le même rang, mais contre les Turcs par un reste d'inconsciente pudeur; en réalité, c'est Venise pour partager l'État vénitien et pour que — disait le célèbre traité secret — « fût avant tout éteinte l'insatiable cupidité des Vénitiens qui avaient infligé tant de dommages et tant d'injures au Père des fidèles et à toutes les puissances de l'Europe ».

L'auteur moral de la ligue était, on peut s'en douter, l'Autriche, c'est-à-dire l'empereur « élu » Maximilien ou encore mieux sa remuante fille Marguerite; son président effectif, ce terrible pape Della Rovere, exaspéré contre Venise jusqu'au délire, jusqu'à l'interdit, et auquel pourtant Venise dut un peu plus tard son salut.

Cette coalition européenne contre la République de Saint-Marc venait de très loin. Moralement, elle s'était formée dès le dogat de François Foscari, lorsque Venise se décida à inaugurer une politique continentale, en créant ce vaste réservoir d'hommes et de revenus qu'on a appelé poétiquement la Terre ferme. Par ses annexions continentales, cette ville plantée dans l'eau, toute tendue vers les chemins de la Méditerranée et du Levant, heurta de front les ambitions du plus puissant État italien du Nord, le duché de Milan, c'est-à-dire la couronne de France qui s'y était confortablement installée; pour Ferrare elle se brouilla avec le pape et marcha sur les brisées de Florence; pour Gorice et Trieste, pour le Frioul et le Trentin elle provoqua la haine de l'Empereur, blessa toutes les convoitises, excita toutes les jalousies, et finalement un moment arriva où les gens les plus avertis d'Italie lui attribuèrent à tort ou à raison un plan impérialiste, une espèce d'aspiration à la suzeraineté sur toute l'Italie.

La maison d'Autriche se trouva logiquement à la tête de cette levée de boucliers générale contre la rivale détestée. Gorice, Trieste, Fiume, le Frioul, les villes de l'Italie du Nord, qui naguère relevaient directement de l'Empire et sur lesquelles Venise avait jeté son dévolu et qu'elle ne voulait plus tenir de l'empereur, mais de son propre droit appuyé sur la force, tout conspirait pour une vaste action antivénitienne de la part de l'empereur et de sa fille contre une ville gênante qui prétendait s'affubler du manteau impérial, pour une politique qui se réalisera entièrement trois siècles plus tard, à Campo-Formio.

Chaque puissance voulut lancer son réquisitoire public contre Venise.

Celui du roi de France Louis XII, qui n'était pas le moins acharné contre l'État qui lui barrait le chemin de l'Italie, trouva nécessaire de rappeler qu'on avait inutilement sommé Venise « de rendre et restituer plusieurs villes de frontière, châteaux, forteresses et autres ports de mers qu'ils détiennent par usurpations et sans titre véritable » et il adressait aux Vénitiens cet appel péremptoire : « Que préalablement restitution soit faite des choses par vous usurpées tant à luy qu'au Saint-Siège Apostolique et à l'Empereur et au catholique roy d'Espagne et à plusieurs autres seigneurs et communittez et autres compagnons en ceste ligue, le dit Seigneur très crestien protestant à l'encontre de vous que si perte dommage ou inconveniens en adviennent à la Crestienté que ce sera pour vostre faulte et coulpe. » Défi d'un tournoi médiéval ! Le manifeste de Maximilien n'était pas moins violent et nous verrons, en cela, que très moderne l'Empereur inonda de manifestes et de tracts tous les pays qu'il pouvait croire prêts à secouer le joug de ces grands marchands.

Le projet de partage de l'État vénitien comprenait les « désannexions » suivantes : le pape récupérait les villes des Romagnes encore non restituées par Venise, Faenza, Rimini, Ravenne ; Maximilien, en sa qualité de chef du Saint-Empire, gagnerait Rovereto, Vérone, Vicence, Padoue, Trévise, le Frioul, le patriarcat d'Aquilée ; au roi de France, comme seigneur du Milanais, iraient Brescia, Crémone, Crème, Bergame, Ghiara d'Adda ; au roi d'Aragon, en même temps roi de Naples, les six ports des Pouilles que Venise détenait depuis 1495 ; au duc de Savoie, l'île de Chypre ; aux ducs de Ferrare et de Mantoue, tous les territoires qui leur avaient été enlevés par les Vénitiens. Finalement, les puissances de la Ligue adressèrent à Vladislas II, roi de Hongrie, une pressante invitation à récupérer la Dalmatie, usurpée par Venise et qui, de par le droit public européen, malgré son annexion frauduleuse et par conséquent illégale par l'État vénitien, appartenait à la couronne de saint Étienne. Ainsi il ne serait resté à la République que la ville de Venise avec ses lagunes et une partie des lointaines colonies du Levant, possessions éminemment précaires si elle perdait la Dalmatie. La perte de la Dalmatie et de la Terre ferme, c'était la mort irrémédiable et à brève échéance. A quoi bon conserver Venise ? L'ambassadeur vénitien auprès de Jules II s'étant trouvé chez le pape avec le cardinal vénitien Grimani eut une sortie ironique qui voilait à peine une immense tristesse. Le pape lui ayant donné lecture d'un message d'après lequel Louis XII exigeait le partage immédiat des États vénitiens entre le pape, le roi des Romains, la France et l'Espagne, le Vénitien sourit et interrompant le pape :

« Saint-Père, lui dit-il, vous ne laisserez pas partager un État qui est vôtre. Venise sera tout entière à Votre Sainteté si elle daigne vouloir ainsi; c'est tout à fait certain. » Une grêle de discours, de manifestes, de pamphlets s'abattit sur la malheureuse ville, fait probablement unique dans les annales d'Europe. On vit alors combien elle avait su accumuler de haines et de jalousies par son immense richesse, par la force et l'équilibre de son gouvernement, mais aussi par la somme de trahisons et de perfidies de sa politique, par ce quelque chose d'unique et d'insondable qui venait beaucoup plus des profondeurs de l'Océan que des sillons terrestres et qui faisait d'elle une figure à part, qui provoquait la stupeur et la terreur à la fois.

Un exemple typique de cette campagne nous est offert par la mission de l'ambassadeur de France, un Piémontais de Verceil, Louis Eliano ou Hélien, envoyée en 1510 à Augsbourg pour inciter l'Empereur — qui n'avait pas besoin d'incitation — et les princes allemands à sévir vite et sans merci contre la République de saint Marc. Il nomma Venise « *venenosissima ac resurgens vipera* ». Son discours n'est qu'un réquisitoire passionné dans lequel il passe en revue tous les méfaits de la République, mélange unique de vérités et de folles hyperboles. La soif vénitienne de domination, déclare-t-il, dépasse toute imagination. Il cita l'annexion sournoise de Chypre, la spoliation du patriarcat d'Aquilée, l'occupation frauduleuse de la Dalmatie. « Le roi de Hongrie en est témoin, auquel 300 îles, dix villes épiscopales, deux provinces, la Dalmatie et la Liburnie, tant de ports, cinq cents milles maritimes de Littoral les Vénitiens lui ont arraché. — Des hommes composés de l'immondice et de la lie des gens se sont rassemblés dans les marais vénitiens, vivant tout d'abord de la pêche, devenant ensuite des pêcheurs marchands, par brigandages, massacres et prisons, par les plus abominables forfaits devenus maîtres de tant de belles choses, et ces gens se modéreraient? Certainement pas, mais si, aigris comme ils sont, vous les laissez impunis, s'ils arrivaient à se recueillir et à regagner leur ancienne puissance, ils continueraient leurs méfaits et s'enorgueilliraient davantage.... Nous avons lu que les Tyriens et les Carthaginois, les Rhodiens et Athéniens, les Romains et de nos jours les Génois furent très versés dans les choses maritimes et fort puissants. Mais on n'a jamais vu un Grec si léger ou un barbare si téméraire qu'il fût épouser la mer! Fort bien! Car de ce mariage sont nés aux Vénitiens des enfants non dégénérés de leurs avides et cruels parents, des baleines insatiables, de monstrueux Lestrygons, d'horribles Cyclopes et Poly-

phèmes, qui infestent la mer à tel point que nul monstre marin, nul rocher ou tempête, nul brigand ou pirate ne sauraient être plus violents. Les Ragusains le savent bien, eux qui au seuil même de la Turquie tiennent une très forte aristocratie et qui par suite des vexations vénitiennes et de l'oppression exercée par leur flotte ont été poussés à un tel degré de misère et de désespoir qu'ils ont dû chercher un appui chez les Turcs et se sont obligés à leur payer un tribut. — Les deux rivages de la mer Adriatique, le rivage italien et l'illyrique, reliés entre eux de telle sorte que l'un pourrait à peine vivre sans l'autre, ils les ont tellement séparés par leurs décrets pestilentiels et par leur piraterie, que les gens préféreraient être surpris dans le détroit de Sicile ou par la plus terrible des tempêtes plutôt que de naviguer dans l'Adriatique. Les Italiens, nés libres et prédestinés à la vie maritime, sont placés dans la situation de regarder la mer plutôt que de s'en servir et d'y naviguer. Que de navires ces brigands n'ont forcés, saccagés, confisqués; que de marchands n'ont-ils ruinés en les acculant à la banqueroute et à la cession de leurs biens! Que de familles nobles et de villes riches n'ont-ils abattu! Et qu'ont-ils fait en Alexandrie? En Syrie? En Asie? En Grèce? En Afrique? Et dans toutes les autres mers où il n'est permis de naviguer à personne qu'à eux seuls? »

Qu'on juge par ce discours des autres! L'offensive commencée contre les Vénitiens eut un premier résultat décisif. Le 14 mai 1509, l'armée vénitienne fut, près du village d'Agnadello, entre l'Oglio et l'Adda, battue à plate couture par l'armée française, défaite aggravée par l'incapacité des commandants vénitiens. Le général en chef, Bartolommeo d'Alviano, fut fait prisonnier. Toute l'artillerie vénitienne tomba aux mains de l'ennemi. Ce désastre précipita les événements et Venise se trouva — comme aux jours les plus sombres de la guerre de Chioggia — à deux doigts de sa perte. Cependant les puissances de la Ligue travaillaient avec acharnement à y faire accéder la Hongrie, car une campagne heureuse en Dalmatie aurait scellé le destin de Venise. Maximilien s'y appliqua avec fureur. En la même année du désastre d'Agnadello, l'arsenal de Venise, ce fameux arsenal qui a fourni à Dante une de ses comparaisons les plus heureuses, fut en partie incendié et tout le monde attribua ce nouveau désastre aux machinations de Maximilien, de nombreux ouvriers de l'arsenal étant Dalmates et Istriens, dont beaucoup à la dévotion de l'Empereur. Maximilien lançait, en même temps, des manifestes clandestins pour soulever le peuple de la Terre ferme contre les nobles vénitiens. Ces proclamations séditieuses ne pou-

vaient être ignorées des Dalmates, qui avaient de tout temps formé une partie considérable de la population flottante et sédentaire de Venise. Le nombre des « Esclavons » (Dalmates et Istriens) à bord des navires de guerre vénitiens, à l'arsenal et en général au service du gouvernement était considérable. Que ces proclamations impériales eussent produit sur les Dalmates une grande impression, qui pourrait s'en étonner ! Les Vénitiens connaissaient bien la nature « libre et véhémement des Dalmates », comme le disait un rapport au doge. Par ailleurs les plébéiens dalmates nourrissaient une haine invétérée contre les nobles de leur pays, sentiment qu'ils avaient en commun avec les masses populaires de Padoue et des autres villes de la Vénétie. Machiavel, pendant son séjour à Vérone, n'avait-il pas écrit ces mots significatifs (26 novembre 1509) : « Les gentilshommes n'aiment pas Venise, ils penchent vers les Alliés ; mais le peuple, la plèbe, les paysans sont tous pour saint Marc » (« *marchesti* » mot forgé par le secrétaire florentin). Nous verrons plus tard les causes de ce phénomène qui facilita grandement l'absorption de la Dalmatie par Venise. Des émeutes éclatèrent pendant toute la durée de la guerre de Cambrai dans toutes les principales villes dalmates, ce qui ne pouvait pas être agréable à l'Empereur, car ces soulèvements allaient à l'encontre de ses plans et de la campagne diplomatique qu'il avait entreprise avec ses alliés en Hongrie. On savait que les nobles étaient partisans de la Hongrie et amis de l'Empereur. D'autre part, le provéditeur général Sébastien Giustinian fut blâmé à Venise pour la sévérité avec laquelle il avait réprimé ces mouvements populaires. Le Conseil des Dix, tout en les désapprouvant, n'avait pas été complètement étranger aux événements de Dalmatie. Il y avait là une situation très délicate. Venise ne pouvait pas permettre que les nobles fussent totalement mis à l'écart, mais, d'autre part, elle trouvait son compte dans les soulèvements populaires dirigés contre eux, puisqu'ils étaient à la dévotion de la Hongrie. En même temps, les masses s'agitaient en Hongrie, à l'instigation des Vénitiens. Le moment était extrêmement grave. Si la Hongrie franchissait le Rubicon avec des forces importantes, la défaite vénitienne d'Agnadello se serait convertie en désastre définitif.

Il fallait donc aviser sans retard. Venise envoya un ambassadeur en Hongrie, Pierre Pasqualigo, homme très doué, adroit, plein d'entregent, dont nous possédons les dépêches de 1509 à 1512, c'est-à-dire pendant toute la durée de la grande crise. Elles sont d'un intérêt capital. Elles donnent un tableau complet du désarroi qui régnait en Hongrie, de la faiblesse, voire de la coupable apathie du roi, qui fut une chance

inespérée pour Venise, de l'état général du pays qui ne voulait rien savoir d'une reconquête de la Dalmatie, n'avait d'autre besoin que d'argent et encore d'argent et qui, après les brillants épisodes de Hunyadi et de son fils Corvin, était retombé dans le chaos, mûr déjà pour la servitude étrangère, qui arriva vingt ans plus tard.

Après sa défaite, Venise eut une courte période de défaillance, mais vite, sur l'exemple du doge Leonardo Loredan, elle se retrouva. Elle reprit Padoue le 17 juillet et obligea les impériaux, le 20 octobre, à lever le siège de la ville que l'Empereur voulait reprendre à tout prix. Ce n'était pas encore le salut, mais c'en était l'annonce. Venise devait encore passer des heures bien sombres. En novembre, Pasqualigo se trouva à Zagreb et eut plusieurs entrevues avec les barons croates. Singuliers personnages! Toujours en mal de révolte et toujours à l'affût d'argent. Venise entretenait des rapports suivis avec eux et ils sacrifiaient régulièrement les intérêts de l'État à leurs intérêts personnels ou de famille. Venise s'en servait et les amadouait à force de ducats et d'amabilités de toute espèce. Ce *modus vivendi* avec les barons de l'arrière-pays dalmate rappelle vivement les rapports qui pendant des siècles ont existé entre les pachas de Bosnie, vrais vice-rois, semi-indépendants et presque toujours rebelles au sultan, et les Républiques de Venise et de Raguse. Les barons invoquaient souvent l'aide de Venise contre les Turcs, non pour défendre l'État, mais pour sauver les territoires qu'ils géraient en maîtres absolus. Parfois ils s'offraient à combattre les Turcs sous les drapeaux et à la solde de la République. Cette grande pitié de la terre croate consolida la domination vénitienne. Aux barons ennemis, Venise coupait immédiatement les armes et les munitions. Au surplus, les gouverneurs des régions hongaro-croates n'hésitaient pas à lier partie avec tel ennemi de l'État ou tel autre, mais avant tout avec Venise, pourvu que leurs passions ou leurs ambitions fussent assouplies. La force de Venise en Dalmatie, à part le danger turc, fut pour une grande part l'effet de cette faiblesse de l'organisation des groupements politiques limitrophes et la convoitise des magnats hongrois et croates.

Pasqualigo, en novembre 1509, rencontra donc à Zagreb des magnats croates : André Bot, ban de Croatie, trois Frangipani, le comte Jean de Krbava, le comte Nicolas de Zrinjski, les comtes de Blagaj, d'autres encore. Ils s'étaient concertés avec le palatin de Hongrie et avec d'autres barons hongrois pour entreprendre un raid contre Zara et Nona et en saccager le territoire, si la République perdait Padoue. Mais le succès vénitien devant cette ville les avait détournés de ce projet, et maintenant ils



tremblaient de perdre la ville de Segna, fief des Frangipani (en croate : Frankopan, famille très probablement apparentée aux fameux barons romains de ce nom). Le ban s'excusa auprès de Pasqualigo d'avoir prêté aide aux ennemis de la République. Il se répandit en expressions de dévouement à son adresse. Un autre baron dalmato-croate, Jean Berislavitch — dont la famille s'illustra plus tard dans une lutte quotidienne contre les Turcs — avait prévenu ses pairs de se tenir prêts à envahir la Dalmatie, mais ayant appris la retraite de l'Empereur devant Padoue, il avait rebroussé chemin avec ses hommes et — mandait Pasqualigo à la Seigneurie — avait déclaré, « que si les affaires de Votre Sérénité prospéraient, la Dalmatie n'aurait à souffrir aucun préjudice ». Le 18 novembre, l'ambassadeur mandait à son gouvernement que, le roi de France et le roi des Romains ayant insisté sur la nécessité d'entreprendre une campagne en Dalmatie, le ban André Bot s'était offert à faire la guerre et avait demandé à cette fin 1 000 hommes au roi. Pasqualigo apprit que sur ces entrefaites, à Bude, un grand conseil de barons et de prélats du royaume avait décidé la campagne de Dalmatie. On y enverrait 6 000 cavaliers avec un grand nombre de fantassins pour mener à fond cette entreprise. Mais on s'était heurté à l'opposition énergique de l'archevêque d'Ostrogon, primat de Hongrie, le cardinal Thomas Bakatch, l'homme le plus influent de la cour. Caractère habile et violent à la fois, Bakatch, Croate d'origine, ne se contentait pas de son immense ascendant sur le gouvernement de son pays. Il aspirait à la tiare. Il s'était obstiné dans un projet de croisade contre les Turcs, malgré l'opposition déclarée de toute la noblesse à cause du danger qu'il y avait en ces temps troubles à armer le bas peuple. Bakatch était parvenu à lever toute une armée de gens du peuple, mais il ne put réaliser son projet. Son activité intempestive fut, en effet, en 1514, le signal d'une révolte des paysans contre les nobles, suscitée probablement par l'exemple des masses dalmates et peut-être aussi par un travail souterrain du gouvernement vénitien.

Le cardinal-archevêque d'Ostrogon fut le seul soutien de Venise pendant toute cette période agitée. Il devint l'ami intime de l'ambassadeur vénitien auquel il révélait tous les secrets d'État, ne cachant pas son mépris et son animosité envers les magnats hongrois et même envers son faible roi. Ce prince de l'Église — acheté peut-être par l'or de Venise ou plutôt par la promesse de son appui au prochain conclave — en vrai prélat de la Renaissance ne redoutait pas les gros mots. Un jour que l'ambassadeur vint, déconfit, lui dire que l'évêque des Cinq

Églises (1) — prélat qui avait une certaine influence à la cour — s'était déclaré pour l'expédition dalmate, le cardinal ne put se maîtriser et se souvenant de sa langue maternelle s'écria : « *Oh, kourvin sin*, la belle chose ! » et poursuivant en latin : « *Non curetis, sit Dominus Orator boni animi!* » Et l'ambassadeur d'expliquer à la Seigneurie que « *Kourvin sin* » en langue croate voulait dire : « *filius meretricis* », ce qui, lancé par un cardinal à l'adresse d'un évêque, ne manquait pas de piquant.

Le primat de Hongrie se mit à la tête des opposants à toute aventure en Dalmatie et le palatin se rangea au même avis. Le roi, une espèce de Charles II d'Espagne, « l'envoûté », n'avait pu passer outre devant l'opposition de ces deux puissants grands dignitaires de la couronne. L'eût-il pu, il ne l'aurait pas voulu. Mais, en même temps, trait bien caractéristique de l'esprit légiste qui régnait en Hongrie, sollicité par la République de renoncer à ses droits sur la Dalmatie, il s'y refusa énergiquement. Pasqualigo, à Zagreb, recueillit les confidences d'un Frangipani. Ce baron croate assura l'ambassadeur qu'il regrettait la part prise par son frère à la campagne de l'Empereur contre Venise. Il assurait la République de toute sa dévotion. Quant à la Dalmatie — disait-il — tout dépendait de l'attitude des magnats croates. Sans leur concours, les Hongrois ne pouvaient rien entreprendre en Dalmatie. Mais il fallait semer de l'argent. 3 000 ducats suffiraient pour une année. C'était peu, disait Frangipani, si l'on considérait qu'avec des moyens si modestes on assurerait le sort de la Dalmatie et on sauvegarderait la paix avec la Hongrie. Pasqualigo se le tint pour dit.

Sur ces entrefaites, les Turcs devinrent menaçants et les barons croates tremblaient aux nouvelles que le pacha de Bosnie faisait des préparatifs pour une invasion sur la rive gauche de la Save, on ignorait dans quelle direction.

Le 29 décembre, Pasqualigo informa son gouvernement que le ban de Croatie, André Bot, s'était révolté et que ses hommes ravageaient la Slavonie. Mais, ajoutait-il, ils n'ont ni chefs, ni fonds. Il sont désunis, incapables d'entreprendre quoi que ce soit en Dalmatie. Au surplus, la majorité des magnats croates penche du côté de Venise.

En janvier 1510, la situation devint un instant sérieuse. Le roi aurait enfin pris une décision et puisque de toute façon — pensait-il — la Dalmatie serait perdue pour Venise (quelle illusion!), autant valait la recouvrer pour la Hongrie plutôt que d'en permettre l'occupation à

(1) En hongrois : Pécs; en allemand : Fünfkirchen.

d'autres. Il aurait donc donné au palatin l'ordre de rassembler une armée pour entrer en Dalmatie. Les chefs de cette expédition seraient le prier de Vrana et Jean Berislavitch, créé despote de Serbie. Mais Pasqualigo apprit, en même temps, que le palatin s'opposait à cette campagne, parce qu'il était — affirmait Pasqualigo — affectionné à la République tout autant que le cardinal-primat. Il réclamait la convocation d'un conseil de la couronne. A Pasqualigo, qui ne désespérait pas du roi, Berislavitch déclara brusquement : « Je vous dis et vous le répète, vous n'aboutirez à rien si vous ne cédez la Dalmatie ». Venise eût été tout à fait impuissante à secourir ce pays. Pour soutenir la guerre en Terre ferme, elle avait appelé toute la population mâle de la Dalmatie sous les drapeaux. Dans le pays n'étaient restés que le clergé, les vieillards, les femmes et les enfants. Privée de toute force armée défensive, la Dalmatie fut immédiatement envahie par les Turcs. Ils essayèrent de s'emparer d'Almissa et de Spalato, mais les remparts résistèrent et les Turcs s'en furent. Malgré la situation angoissante sur le continent, Venise prit les mesures que réclamait impérieusement la sécurité du pays. Elle envoya en Dalmatie des fonds, des ouvriers, fit ériger des blockhaus à la frontière, construire les châteaux de Sutchurats près de Spalato et de Nadin près de Zara. Les incursions turques devinrent plus rares. Un chroniqueur ragusain, Tuberon Cerva, affirme que c'eût été le moment opportun pour chasser les Vénitiens de Dalmatie, d'autant que les villes dalmates étaient tout disposées à abandonner Venise. Mais il aurait fallu que la Hongrie fit quelque chose. Or elle n'était plus rien. Un historien hongrois, Istvánffy, assure que plusieurs membres du conseil de la couronne avaient touché de l'or vénitien. Le roi — besogneux comme tant de ses prédécesseurs — peut-être aussi. Quoi qu'il en soit, la partie n'était pas gagnée, tant s'en faut et les alliés s'y appliquèrent de leur mieux pour la faire aboutir.

En avril 1510, l'empereur Maximilien adressa au roi Vladislas une lettre dans laquelle il l'incitait vivement à adhérer à la Ligue et s'engageait à ne conclure la paix avec Venise que si elle restituait à la Hongrie le royaume de Dalmatie. A Bude et à Táta, où se trouvait le roi, se joua une partie serrée. La Diète du royaume fut convoquée. Le 25 mai, Pasqualigo mandait à la Seigneurie : « L'archevêque d'Ostrogon penche en faveur de Venise. Mais la République — le primat m'a dit — devrait offrir à la Hongrie quelque petite chose (l'ancêtre du *parecchio* de Giolitti!) Et alors la Diète tournerait à l'avantage de la République. » Quelques jours plus tard, le cardinal-primat eut cette sortie : « Nos

Hongrois sont des barbares et plus que la raison c'est la passion qui les mène (1) ».

Les alliés leur promettent de sérieux avantages s'ils adhèrent à la Ligue. Aux insinuations de l'évêque des Cinq Églises « cédez la Dalmatie », Pasqualigo répondit carrément : « La Hongrie ne pourrait jamais la conserver, et même si elle l'obtenait, le Turc s'en emparerait comme il a fait de la Croatie; l'entreprise coûterait trop cher : la Hongrie perdrait les 30 000 ducats qu'elle touche actuellement de Venise (pour la défense contre les Turcs), tandis que du côté de l'Adriatique le royaume est défendu par la République » (admirable sophisme!). Une dépêche de Pasqualigo, du 25 juin 1510, relate une scène dramatique qui se passa en présence du roi, au cours d'une audience qu'il accorda aux orateurs du roi des Romains et du roi de France, chargés d'une tentative suprême pour obtenir l'entrée de la Hongrie dans la Ligue. Celle-ci commençait déjà à périliter, puisqu'en février Jules II avait brusquement tourné casaque, préconisé une croisade contre les « barbares » envahisseurs de l'Italie — qui pour le moment étaient les Français — et conclu subitement une alliance avec Venise pour chasser les Français d'Italie. Venise avait dû passer par les conditions les plus humiliantes pour obtenir l'absolution du pape. Jules II avait déclaré notamment à l'ambassadeur vénitien Francesco Corner, qu'il ne pouvait pas admettre l'imposition par Venise de droits pour la traversée de l'Adriatique. La République répondit qu'elle détenait la juridiction du golfe depuis des temps immémoriaux au prix de frais immenses et de beaucoup de sang pour le bénéfice commun de la chrétienté et avec l'assentiment des prédécesseurs de Sa Sainteté et des autres souverains (ce qui était contraire à la vérité); dès lors, pourquoi devrait-elle y renoncer? D'ailleurs, les Turcs profiteraient immédiatement de cet abandon d'un ancien droit et entreraient dans l'Adriatique. Cela revenait à dire qu'il ne s'agissait pas exclusivement de droits maritimes, mais de la police du golfe, ce qui, dans le désarroi où se trouvaient les choses en Europe, pouvait à la rigueur se défendre. Pour contenter le pape, Venise renonça à percevoir ses droits sur les navires pontificaux, mais à quelques mois de là elle-même invitait les Turcs à se jeter sur l'Italie pour se sauver de l'offensive des Impériaux. (Une expédition turque sur la côte des Pouilles avorta.)

La Ligue était frappée à mort, grâce aussi à l'attitude patriotique de la

(1) *Et ducuntur potius furore quam ratione.*

population de la Terre ferme dont le cri de : *Marc! Marc!* avait couvert les cris de la noblesse : *Empire! Empire!* (1).

Mais Venise n'était pas encore sauvée pour cela. On espérait toujours dans le camp des alliés. Surtout Maximilien ne voulait pas renoncer à l'espoir que la Hongrie sortirait de sa neutralité en frappant un grand coup en Dalmatie, qui aurait mis toutes les chances du côté de la Ligue.

A l'audience royale prirent part les grands barons et les prélats principaux, ainsi que les ambassadeurs du pape et du roi de Pologne, Sigismond I^{er}. L'ambassadeur de France dépassa toute mesure, fit une charge à fond contre Venise, déclara que le roi des Romains, qui s'était emparé de Vicence, de Trévisé et de Legnago, de concert avec la France assiégerait Venise du côté de la mer (!) après avoir repris Padoue et qu'il « fera revenir les Vénitiens à l'état de pêcheurs et de tisserands comme ils l'ont été au temps jadis ». Il exhorta le roi à accéder à la Ligue, à entreprendre une expédition vers sa Dalmatie, que les Vénitiens ont usurpée depuis si longtemps à force de tromperies et de fraudes et à ne pas se laisser aveugler par cette subvention vénitienne de 30 000 ducats, car il tirerait un avantage infiniment plus grand de la conquête de la Dalmatie avec ses 300 îles grandes et petites, quatorze terres épiscopales et deux provinces, à choisir entre ses propres fils et les Vénitiens. Il porta ensuite les plus graves accusations contre les Vénitiens. C'est par leur faute — s'écria-t-il — que Constantinople a été prise et Jérusalem perdue. Les Turcs auraient même envahi l'Italie, n'était la peur des autres provinces de la chrétienté. « La chrétienté avait dans son sein deux dragons, *unum intus et alium foris*, *unum* Votre Sérénité et *alium* le grand Turc, ce pourquoi il fallait extirper et étouffer tous les deux. » Il ajouta encore que les Vénitiens se vantaient d'avoir le roi pour leur soldat et comme s'ils lui étaient supérieurs et « il ajouta plusieurs mots discourtois en appelant les Vénitiens bêtes féroces, ordures humaines, etc. ». Au milieu de la stupeur générale, le maître du palais se leva de son siège et s'écria : « *Modestius agatis, domine Orator!* » — Plus de mesure, monsieur l'Orateur! — Mais le diplomate français, ne se laissant pas déconcerter, acheva son discours en déclarant que si le roi ne voulait pas s'engager dans cette voie, les alliés se chargeraient bien eux-mêmes de la conquête de la Dalmatie, mais la garderaient pour leur compte. Une autre réunion de barons et de prélats eut lieu à Tâta, dans le cloître des Fran-

(1) *Impero! Impero!*

ciscains. Même sortie de l'ambassadeur. Il parla deux heures « avec tant d'insolence et de colère, manda Pasqualigo, qu'il fatigua tout le monde ». Il employa les expressions les plus violentes à l'adresse des Vénitiens qu'il appela « tyrans, sans foi ni loi, marchands sordides, sycophantes, renards, etc. » Au sujet de la Dalmatie, il s'appliqua à démontrer aux barons que les Vénitiens l'avaient usurpée contre toute justice et gardée ensuite avec une tyrannie incroyable, au grand préjudice de la Hongrie. Il les incita une fois de plus à s'emparer de la Dalmatie. Le roi de France — dit-il — le duc de Ferrare, le Souverain Pontife et l'Espagne l'y aideraient par la voie de mer, le duc de Ferrare mettant à la disposition du roi 16 galères, le pape 6, la France et l'Espagne chacune 6, et si cela ne suffisait point, on en enverrait d'autres. Au besoin, ces souverains prendraient part personnellement à cette entreprise (ce Français ne doutait de rien!). La Dalmatie une fois conquise, on la garderait avec ses seules ressources, car les Ragusains, qui sont les hommes du roi, mettraient à sa disposition plus de 60 navires bien équipés. Avec cette flotte, ils défendraient les îles envers et contre tout le monde.

Après cette oraison hyperbolique et peu convaincante — car même si on négligeait tout le reste, les Ragusains n'auraient pu, en aucun cas, fournir aux alliés 60 navires (1) — on répondit à l'ambassadeur sèchement que le roi, avec son conseil, réfléchirait.

L'ambassadeur vénitien, invité à répliquer « avec modération » au réquisitoire français — conseil non superflu, les deux discours français ayant pu faire sortir des gonds le plus calme des diplomates — s'appliqua à prouver que la ruine des Vénitiens n'apporterait aucun avantage à la Hongrie, que les Espagnols et les Français n'avaient jamais voisiné avec ce royaume ni eu rien de commun avec lui, les Allemands non plus qui de tout temps avaient été les ennemis acharnés de la Hongrie (2). Ces puissances ne sauraient être de meilleurs voisins de la Hongrie que les Vénitiens. Quant à la Dalmatie, elle n'avait pas plus été hongroise que vénitienne, et elle avait été entretenue pendant bien longtemps et à grands frais beaucoup plus à l'avantage de ce royaume que de Venise. L'offre de navires faite par l'orateur de France n'est qu'une mystification.

(1) Les Ragusains — en même temps que les Florentins, les Gênois et les Ancônitaïns — fournissaient des draps aux Turcs et Venise les accusa plus d'une fois devant le sultan d'employer l'argent de cette vente à subventionner les Alliés!

(2) Depuis lors cela a bien changé!

HISTOIRE DE DALMATIE

Le 4 juillet, une bombe éclata à la cour de Hongrie. Le nonce apostolique déclara que le pape ne désirait pas qu'on allât en Dalmatie et qu'il souhaitait la paix. Le surlendemain, une comédie se joua à la cour. Hier — écrit Pasqualigo le 6 juillet, de Táta — fut décidée la guerre de Dalmatie, mais le cardinal et d'autres prélats encore m'ont assuré que rien ne se fera. L'argent fait complètement défaut et la Diète n'accorde pas un centime. Un magnat m'a dit : « Je veux être déchiré en pièces et que mon âme aille en enfer, si vous voyez jamais ces gens franchir les montagnes pour envahir la Dalmatie. »

Le 9 juillet, Pasqualigo mande à la Seigneurie que le cardinal lui a fait dire que rien n'arrivera en Dalmatie et que la Diète s'est déjà dissoute. D'ailleurs, la peur aussi a contribué à ce résultat, car on craint que Venise ne soulève le Turc contre la Hongrie (ce qui était vrai.) Le 15 juillet, Pasqualigo fut appelé en Conseil. On le chargea de demander à la République de restituer pacifiquement la Dalmatie, autrement on aviserait. On lui accorda un délai de 30 jours. Mais son ami le Cardinal-Primat lui fit dire de ne point s'en inquiéter : *nihil fiet et nihil erit*. Il ajouta que cette décision avait été prise par des prélats et des barons très ennemis de Venise, presque tous Allemands et fort accessibles aux arguments sonnants, et probablement déjà vendus.

Mais un baron dalmate, Pierre Berislavitch, originaire de Traù, ci-devant orateur du roi à Venise, animait la cour à faire la guerre en Dalmatie. Il affirmait avoir tant de parents à Sebenico et à Traù qu'il se faisait fort de prendre ces lieux pour Sa Majesté à la tête de forces infimes. Pierre avait fait courir le bruit que le pape se désintéressait de la Dalmatie en faveur du roi. Un jour, suprême ironie, la République demanda au roi 1 000 chevaux pour organiser la défense du Frioul. Quelques jours plus tard — le 22 juillet — la cour décida l'envoi en Dalmatie de 4 000 fantassins et de 2 000 lanciers à cheval, mais le lendemain le cardinal tranquilisait Pasqualigo. A la cour, on était convaincu que les villes dalmates ouvriraient leurs portes et remettraient leurs clés aux premières forces hongroises qui entreraient dans le pays. Le cardinal incitait Pasqualigo à écrire à Venise de faire bonne garde en Dalmatie, en éliminant de Zara, de Traù et de Sebenico tous les suspects ou mécontents, en attendant que l'orage passât et d'envoyer des garnisons dans les villes. On est tenté de croire que ce primat de Hongrie remplaçait en réalité le patriarche de Venise et le soupçon qu'il ait été acheté par le gouvernement de la République gagne en consistance au fur et à mesure que se déroulent les rapports si

vivants et si sincères de l'ambassadeur vénitien. On se berce — lui disait encore le cardinal — à la cour d'espoirs trompeurs, on croit chose facile une invasion de la Dalmatie, aussi le remuant évêque de Pécs et le grand chambellan demandent-ils déjà au roi de les investir de certains territoires en Dalmatie.

Le 25 juillet, la cour ordonna à un personnage que nous ne connaissons que sous le nom vague de Felice Raguseo et qui avait été orateur du roi en Espagne, de se rendre à Raguse et de demander à la République de Saint-Blaise des navires pour la guerre en Dalmatie.

Les partisans de Venise augmentaient en raison des dispositions de Jules II envers la République et des négociations qu'elle entretenait avec les Turcs. Car elle était bien décidée à sauver la Dalmatie, même au prix d'une intervention armée du terrible Sélim I^{er} dans les affaires d'Italie. La crainte des Turcs était à cette époque le commencement de la sagesse. A Komorn, Pasqualigo reçut un message d'un des principaux barons croates, le comte Jean de Krbava, qui l'assura de toute sa dévotion à la République : il ne prendra pas le commandement d'une armée d'invasion en Dalmatie, il restera fidèle à la République — qui le subventionnait! — l'entreprise ne se fera jamais, le roi n'a pas le sou, les barons ne sont pas d'accord, la Croatie est à bout de forces et ne saurait nourrir pour 15 jours 1 000 personnes de plus.

Nouveau coup de théâtre. Pasqualigo, convoqué au conseil de la couronne, s'entend déclarer (10 septembre) que le roi ne songe pas à faire la guerre à Venise, mais que fera Venise pour la Hongrie? Il répond vaguement que la République soignera toujours les intérêts de la Hongrie. C'était peu, c'était même une mauvaise plaisanterie. Et l'ambassadeur de mander à la Seigneurie que cette assurance n'avait pas suffi et que la République devrait offrir des meilleures conditions. Mais bientôt elles devinrent inutiles. Le temps avait combattu pour la sécurité de la ville prodigieuse. Le temps — mais aussi l'aboulie et l'atrophie de son voisin. A ce conseil théâtral succéda une accalmie. En octobre, la Hongrie ne pensait plus à la Dalmatie. Le cardinal assura l'ambassadeur de Venise que l'affaire dalmate était passée *in rem judicatam*, c'est-à-dire qu'on n'en ferait rien. On insista pour que Venise augmentât sa subvention au royaume pour se défendre des Turcs; elle n'en fit rien.

Dans la correspondance de Pasqualigo, il y a un hiatus entre le 10 septembre 1510 et le 30 août 1511, mais à cette époque les affaires

HISTOIRE DE DALMATIE

marchaient lentement, en Italie les choses restaient en l'état, et Maximilien, bien qu'irréductible dans sa haine contre Venise, ne pouvait se vanter de succès de quelque importance. L'historien et homme d'État Florentin François Guicciardini rapporte que l'ambassadeur vénitien Antonio Giustiniani, pour se concilier les bonnes grâces de l'Empereur, aurait reconnu au nom de son gouvernement que Venise possédait illégalement plusieurs provinces arrachées à l'Empire, à l'Autriche et à la Hongrie et était prête à les restituer aux possesseurs légitimes. Cette démarche vénitienne n'est pas bien prouvée, mais le fait est que Maximilien envoya au roi une mission pour plaider la cause des alliés, qui était devenue en réalité la sienne, et pour décider Vladislav à envahir la Dalmatie (1). Les ambassadeurs du César « élu » offraient à la Hongrie l'alliance de l'Espagne qui accorderait des subsides importants à la Hongrie pourvu que celle-ci allât en Dalmatie. Le roi était plus indécis que jamais. La discorde entre les barons était complète, tous les magnats aspirant à gouverner encore du vivant du roi « à cause de son indolence et de sa persistante mauvaise santé ». Il était toujours absent. L'évêque des Cinq Églises dira à l'ambassadeur vénitien : « Par Dieu, le roi est envoûté et nous ne savons qui l'a réduit à cet état, mais il faudra pourvoir aux besoins de l'État et vous verrez ou vous entendrez que nous y pourvoirons très prochainement ; il sera roi et notre maître à tous, mais il ne régnera pas. » Quel roi idéal pour Venise ! Aux ouvertures des ambassadeurs de Maximilien, on répondit que toute expédition était remise à l'an prochain et le cardinal-primat de répéter à Pasqualigo le refrain : « *nihil fiet et nihil erit* ».

L'Empereur était tout l'opposé du roi, encore qu'il fût un esprit brouillon, inconstant, dévoré d'ambitions, entre autres, disait-on, celle de monter sur le trône pontifical ! Mais dans sa haine contre Venise il était conséquent. Voici donc les propositions concrètes de l'Empereur :

(1) Romanin fait remarquer que Giustiniani, quoique élu ambassadeur auprès de l'Empereur, n'a jamais rejoint son poste. Les déclarations que lui attribue Guicciardini seraient donc controuvées, et d'ailleurs elles auraient été démenties dans une dépêche de l'ambassadeur vénitien à Rome du 29 juillet 1509. La question serait donc résolue par la négative, mais le plus récent historien italien de Venise, M. Battistella, revient sur les déclarations de Giustiniani, qui les aurait faites à l'entourage de l'Empereur et non au souverain lui-même qui n'avait pas voulu le recevoir. Kretschmayr ne fait aucune mention de la démarche de Giustiniani.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que Venise, pour obtenir la paix, avait reconnu les droits de l'Empire sur plusieurs villes et territoires de la Terre ferme et qu'elle s'était déclarée prête à acquitter un cens annuel en signe de la souveraineté de l'Empire (*jus eminens*) sur les terres en question. Or ce serait à peu près le sens des déclarations attribuées par Guicciardini à Giustiniani.

1 000 fantassins pour trois mois, 2 pièces d'artillerie, 18 galères légères, 6 autres navires au surplus, il ne signerait pas la paix avec Venise sans l'assentiment préalable du roi de Hongrie; au cas où les Turcs envahissaient le royaume, il accourait à son aide; ces obligations passeraient aux successeurs des Alliés, « *donec totam Dalmatiam recuperetur* ». Il fallait pourtant répondre quelque chose de moins vague à ces ouvertures. La Hongrie donc promit, de son côté: que son armée serait prête pour le mois d'avril prochain, qu'après la conquête de la Dalmatie elle prêterait main-forte à l'Empereur contre Venise, qu'elle se procurerait de Raguse plusieurs navires, qu'elle ne signerait pas la paix avec Venise sans l'assentiment de l'Empereur, mais que si elle était attaquée d'un autre côté (lisez: Turquie), elle ne serait plus liée au traité. Mais précisément ce cauchemar turc devint une réalité. Les Turcs envahirent la Croatie, sans rencontrer d'opposition. Pasqualigo assurait la Seigneurie que les Croates, abandonnés par le roi apostolique, songeaient à se faire tributaires des Asiatiques dont les incursions devinrent de plus en plus fréquentes. Apathique, le roi ne songeait qu'à sa sécurité personnelle. Par ailleurs, le Trésor était vide. Les magnats accumulaient de l'or en espèces plutôt que de la gloire; « tout le monde — mandait Pasqualigo — se remet au Seigneur Dieu pour qu'il trouve un remède à cette situation sans qu'il fût nécessaire de délier les cordons de la bourse ». Le 25 février, l'ambassadeur de Venise écrivait avec quelque exagération: « On peut considérer la Croatie comme perdue. Le comte Jean de Krbava s'est fait tributaire des Turcs et il n'y a pas de ban pour défendre ce pays. »

Les événements se précipitaient et la campagne de Dalmatie s'estompait dans un lointain brumeux. Un renversement radical des alliances s'était accompli. Terrifié par la victoire des Français à Ravenne (11 avril 1512) remportée sur la nouvelle ligue entre le pape, Venise et l'Espagne, Maximilien se hâta de signer un armistice avec Venise (3 juin), mais déjà, six mois plus tard, Jules II, dégoûté des ruses vénitiennes, et l'Empereur, décidé plus que jamais à ne pas abandonner la partie engagée contre la République de Saint-Marc, signèrent un traité d'alliance contre elle, auquel elle riposta en menaçant le pape d'une alliance avec la France et d'un appel aux Turcs pour envahir l'Italie. Mais enfin l'orage s'éloigna, et avec la mort de Jules II (21 février 1513) et l'élection du cardinal Jean de Médicis (Léon X), la redoutable Ligue de Cambrai appartient à l'histoire. Il ne restait plus que de temps en temps [quelques roulements du tonnerre qui s'éloignaient

(1) Christophe Frangipani, impatient de jouer un rôle que le gouvernement du roi Vladislas lui avait refusé, envahit en avril 1514 le Frioul, mais, après avoir commis de nombreuses atrocités, fut fait prisonnier par le généralissime vénitien d'Alviano, emmené à Venise, jété en prison et dé livré à la suite d'une triple intervention du pape, de l'Empereur et du roi de France.

Ce miracle permanent qui s'appelle Venise — « les Venises » (*Venezie*, *Veneziarum*) en l'idiome de Rome, parce qu'elle était la résultante d'une association d'îles perdues dans la marine magique des lagunes — surgit comme un objet précieux, mi-animal, mi-végétal, des flots de l'Adriatique, nébuleuse lagunaire condensée par une lente succession d'atouchements, d'hymens mystérieux, d'efforts prodigieux en un tout solidement bâti, puissant, complexe, énigmatique, même après avoir réduit en son pouvoir une partie du continent italien, en réalité à toujours vécu en marge de l'Italie, byzantine, slave, latine. Or, malgré une grandeur et une majesté incomparables, produit exceptionnel de tout ce que l'alliance de la terre, de la mer et du ciel ont pu projeter de plus exquis sur l'écran de l'histoire de l'humanité — un historien devrait moins la raconter que la peindre — cette cité placée sous le vocable de l'Évangéliste Marc a vécu pendant l'espace de dix siècles tourmentée par une seule et la plus prosaïque des terreurs, hantée par un spectre unique qui a nom : famine!

Nourrie abondamment sans qu'elle eût à trembler pour le lendemain,

II

de plus en plus (1). Venise était encore une fois sauvée et la Dalmatie, définitivement séparée de la Hongrie (bienôt par la cloison étanche de la conquête ottomane), était rivée à Venise pour toujours.

La dernière chance de recouvrer ce pays était perdue pour la Hongrie à tout jamais. Ce renoncement forcé limitera les possibilités de sa politique jusqu'à nos jours. Privée du littoral dalmate, la Hongrie se rabattra sur Fiume (Rijeka), qu'elle disputera à la Croatie en facilitant à l'Italie, qui se dira l'héritière de Venise, la possession de ce port slave. La Dalmatie n'aura jamais plus de rapports directs avec la Hongrie. L'Autriche l'accaparera pour ses fins. Une affirmation purement juridique des droits de la couronne de saint Etienne sur la Dalmatie sera suivie d'une révolution qui, au nom du principe des nationalités, remettra ce pays, éternellement contesté entre roi et doge, aux Slaves du Sud.

elle a accompli une carrière que lui envièrent non seulement les plus fameuses villes d'Italie, mais encore le monde civilisé tout entier. Privée du ravitaillement nécessaire qui, à l'encontre des États purement ou partiellement continentaux et des autres villes mi-maritimes mi-continentales de l'Italie, a été pour elle un problème angoissant de chaque instant, elle retombait éperdue dans les affres d'une mort imminente, comme on le vit lorsque les Génois tentèrent de s'emparer des chevaux de Saint-Marc ou lorsque l'Europe coalisée jura sa perte et essaya de lui couper les vivres en l'isolant de la Terre ferme et du littoral dalmate. Or la peur de la famine est la toute-puissante génératrice de l'égoïsme, de l'égoïsme farouche et sans compromis. Avant l'Angleterre — elle aussi — et après Rome, Venise a été le plus formidable représentant de l'égoïsme politique sur la terre. Un jour elle énonça en un style lapidaire la loi suprême de sa vie : « Nous n'avons ni vignobles, ni champs. Notre champ est la mer. Qui nous conteste la mer, celui-là en veut à notre existence. »

Or cette Venise, après la terrible crise de Cambrai et cent ans après le marché qui lui livra la Dalmatie, comment a-t-elle compris ses devoirs envers un pays qui, d'après les paroles du syndic (1) vénitien Jean-Baptiste Giustinian au doge Marc-Antoine Trevisan, au temps jadis fut si grand et si glorieux, et « de par lequel Votre Sérénité acquit tout le reste de son Empire », envers cette Dalmatie grâce à laquelle, dira encore le syndic Antonio Diedo « Venise a conquis un grand empire » ?

Et qu'était cette Dalmatie pour Venise ? Avant de répondre à ces questions précises qui n'admettent pas de faux fuyants, il nous faut jeter un regard d'ensemble sur la politique générale de la République de Saint-Marc — qui seule de tous les États se considérait comme éternelle, à l'égal de l'Église, et broser à larges traits sa physionomie en fonction d'autarchie maritime, de pourvoyeuse et de courtier d'une grande partie du monde civilisé.

Nous l'avons dit, la politique vénitienne a été dominée par l'éternel souci du ravitaillement et en même temps par la nécessité d'empêcher

(1) Les syndics étaient une espèce de *Missi Dominici* que la République envoyait environ tous les cinq ans en Dalmatie, en Albanie et dans le Levant pour contrôler l'administration des provéditeurs et des recteurs des pays sujets et pour écouter les vœux et les doléances des administrés. Les premiers syndics furent envoyés en 1420 et l'usage en continua, avec quelques intervalles, jusque vers la fin de la République. D'après une magnifique formule, la charge des syndics consistait « à ne pas délaissier ceux qui à grands cris appellent et implorent la justice ». (*Cuius officium est non deserendi clamantes et justitiam implorantes.*) Nous reviendrons plus tard sur ce sujet important.

à tout prix l'avènement d'un pouvoir prépondérant, d'une rupture violente de l'équilibre politique en Italie, qui l'eût menacée dans sa somptueuse retraite. Le premier de ces soucis a dicté à Venise la confiscation à son profit exclusif de la domination de l'Adriatique, la thèse de la liberté du détroit d'Otrante dont les deux rivages ne devaient jamais relever d'une puissance unique, la possession de la Dalmatie et aussi celles des villes du littoral apulien qu'elle n'a cependant pas pu garder, s'étant heurtée à l'opposition irréductible de la seule monarchie organisée qui existât dans la Péninsule.

Et tout d'abord la domination de l'Adriatique, l'aorte du cœur vénitien, la branchie par laquelle respire cet amphibie gigantesque, condition fondamentale de sa sécurité, de son ravitaillement et de sa grandeur. Tapie dans ses lagunes, dès qu'elle eut pleine conscience de sa personnalité, Venise prit le large, et patiemment, par étapes, gênée d'abord par l'impériale Ravenne, conquit une situation prépondérante dans la mer dalmate. Il fallut ruser avec les Byzantins, culbuter les Slaves, triompher des Hongrois, réduire au silence les riverains italiens, subjuguier le littoral oriental. Elle fit tout cela, elle répandit le sang et l'or de ses citoyens, sacrifia des doges, s'appliqua à persuader la chrétienté qu'elle maîtrisait les flots de l'Adriatique pour son bien et s'arrangea magistralement pour donner un semblant de droit à son usurpation. Elle fut cynique. Elle osa narguer les autres souverains qui contestaient le droit divin qu'elle s'était arrogé sur la mer. Lorsqu'un ambassadeur vénitien fut un jour violemment sommé par le pape Urbain VIII de lui exhiber le document qui attribuait à la République l'Adriatique, il ne se priva pas du plaisir de lui répondre : « Saint-Père, il se trouve inscrit sur le verso de l'acte de donation de Constantin ! » Mais cette boutade pêchait par la base. Car si la donation de Constantin était un faux, le Saint-Siège avait des actes authentiques de donation des rois francs, Venise n'en eut jamais aucun, et le droit naturel était contre elle. Pourtant, dès le XIII^e siècle, elle proclama son droit exclusif sur l'Adriatique : ce n'était même pas une mer, mais un golfe et « notre golfe », *culphus noster*; l'Adriatique, c'est le golfe de Venise. Le *Dominium culphi* devint vite un article de foi, un dogme immuable, contre lequel il était interdit de s'inscrire en faux sous peine de châtimens divins et humains. L'Adriatique est la femme, le doge de Venise est son mari. « *Desponso Te, mare*, disait le doge au moment de lancer dans les flots un anneau nuptial, *in signum verae et perpetuae potestatis*. » Ainsi se forma une légende, consacrée par la force, dont fut victime toute l'Europe.

Gênes d'abord, la Hongrie ensuite osèrent s'attaquer à ce dogme ; elles furent vaincues. Dans le second traité qui termina une phase de la guerre acharnée entre les deux Républiques rivales, en 1299, Gênes reconnut la domination vénitienne de l'Adriatique. Une charte du roi Manfred, en 1257, avait déjà reconnu la suprématie commerciale de Venise dans l'Adriatique. Roger Bacon, le « docteur admirable » (1214-1294), appelle l'Adriatique « mer vénitienne ». Peu à peu une tradition se forme d'après laquelle la domination de l'Adriatique relève depuis des temps immémoriaux du droit naturel, voire de la volonté divine. Du titre de « Maîtresse de l'Adriatique » à celui de Reine, il n'y a qu'un pas. Ce pas est franchi. La suprématie exclusive dans le « Golfe » est au commencement du XIV^e siècle solidement établie, et dans ces premières années du siècle on procède à la nomination d'un *Capitano* et un peu plus tard *Capitano generale in Golfo*, qui devient le chef naval suprême, le grand amiral, éclipsé seulement lorsque le Sénat investit un patricien du commandement général de la flotte, *Capitano generale da mar*. Boccace se fâche de ce que la vieille mer Adriatique soit devenue la mer des Vénitiens, mais Pétrarque, ami du doge André Dandolo, s'en félicite. En 1481, la reine Béatrix de Hongrie reconnaît sans détours que dans l'Adriatique rien ne peut arriver sans la permission de Venise. Au congrès d'Udine, le légiste Jacques Chizzola, au nom du gouvernement vénitien, soutient en présence d'un représentant de l'Empereur que Venise détient à bon droit la domination de l'Adriatique d'où elle tire son alimentation, de même que les princes détiennent les territoires dont leurs États sont composés et conclut par un admirable sophisme : dominer la mer ne signifie pas dominer l'élément, mais l'endroit ! Il est certain qu'à la suprématie sur la mer Adriatique étaient liées les raisons fondamentales de son existence. Mais cette juridiction usurpée dans le golfe, Venise l'exerçait avec un sans gêne despotique, onéreux, intolérable, qui soulevait la réprobation générale. Cependant, après Louis de Hongrie, il ne se trouva plus de souverain européen qui pût ou qui voulût engager une lutte décisive pour la libération de l'Adriatique. Au XVII^e siècle, préoccupée de l'ascendant de la maison d'Autriche qui détenait Trieste, sérieusement inquiétée par les Uscoques qui jouissaient de la protection du gouvernement de Vienne (1), Venise éprouva le besoin de revêtir d'une forme juridique ses « droits » sur l'Adriatique. Elle chargea son théologien et consultant Fra Paolo Sarpi (1552-1623), l'historien du

(1) Nous parlons plus loin de ces pirates redoutables, derniers vengeurs slaves de la liberté de l'Adriatique.

concile de Trente, contre lequel le pape Paul V lança un décret d'excommunication, de faire tenir en un livre tous les arguments qui militaient en faveur de sa domination dans l'Adriatique. Ce livre, *Del Dominio del Mare Adriatico*, est un plaidoyer passionné pour la thèse du *mare clausum* contre celle, qui commençait à prévaloir, de la liberté des mers. Pour Sarpi, le pouvoir exercé par la République sur la mer Adriatique n'a été acquis ni par des actes publics, ni même par la force. C'est en vertu du droit naturel que Venise s'est emparée d'une mer qui n'appartenait à personne. Ainsi l'Empire byzantin, la royauté croate, la monarchie hongroise sont subtilement supprimés. Venise s'est implantée dans ce *no man's sea*, elle s'est fortifiée par un long exercice et par le sang qu'elle a répandu pour elle. Ce droit fut souvent reconnu par d'autres villes maritimes qui ont invoqué la protection de Venise et son aide, par les sentences des historiens et de jurisconsultes, et quant au nouveau principe de la liberté des mers, il peut s'appliquer tout au plus aux océans, mais jamais à des mers fermées. — Désormais, Venise a son livre, son évangile adriatique. Elle peut plus tranquillement user et abuser de son pouvoir et elle ne s'en fait pas faute.

A défaut d'une sécurité absolue des communications par le canal d'Otrante, la République s'appliqua à fortifier son pouvoir dans la « cour intérieure » de l'Adriatique. C'est dans l'Adriatique qu'elle entendait assurer sa supériorité commerciale absolue, battue en brèche par une ligue de villes; non pas qu'elle voulût y organiser un vaste domaine relevant politiquement de son autorité; elle voulait plutôt créer, pour son profit particulier, une vaste zone d'influence, avec un minimum de dépenses, mais par des moyens efficaces. L'histoire politique et l'histoire commerciale de Venise vont de pair. Dès le XII^e siècle, moyennant des arrangements commerciaux, des traités de sujétion, des lois administratives, une base suffisamment large avait été créée en Italie, en Istrie, en Dalmatie. Au début du XIII^e le domaine des contrées maritimes adriatiques et du continent italien où Venise prétendait au moins au monopole des denrées alimentaires est clairement tracé. Mais les villes rivales existent toujours, Raguse en première ligne, qui subit frémissante le monopole vénitien de l'Adriatique, surtout depuis que par un concours de circonstances tout à fait exceptionnel elle s'est émancipée de la tutelle vénitienne et a conclu un pacte de protection avec le roi de Hongrie. Malgré un travail diplomatique de premier ordre, malgré la protection spéciale dont elle jouissait de la part du Grand Seigneur auquel elle acquittait un tribut annuel, malgré l'appui des papes,

des rois de France et d'Espagne, Raguse dut reconnaître la domination vénitienne dans l'Adriatique, renoncer à sa flotte, présenter tous les ans une coupe d'argent à l'amiral vénitien en reconnaissance de la suprématie vénitienne. Elle prit sa revanche dans le Levant, où elle s'appliqua à nuire au commerce vénitien, et souvent avec succès. Ancône était aussi une rivale redoutable, Ferrare également. Mais la République de Saint-Marc eut raison de toutes ces oppositions. N'oublions pas que Venise dépendait des pays producteurs de blé. Si dans les régions que nous avons dites elle aspirait à un monopole commercial, ce n'était pas pour importer du maïs et du riz des Marches et des Pouilles dans l'Italie du Nord, mais par souci de son propre ravitaillement. Elle dépendait exclusivement de l'importation par voie de mer. Elle extorqua aux commerçants des Pouilles et de Ravenne l'engagement de n'importer à Venise que des marchandises de leurs pays et elle stipula l'obligation d'introduire des denrées seulement pour ses besoins à elle. En 1240, elle frappa un grand coup contre Ferrare.

Par des traités, par des fortifications et par des stations navales, Venise sut étendre sa domination sur les deux grandes voies fluviales pour celles-ci, le Pô et l'Adige. En 1261, Ravenne dut renoncer, comme toutes les villes voisines, à tout commerce direct et tout acheter à Venise. Bologne dut tolérer au point de vue commercial de devenir la vassale de Venise. Ancône, depuis 1264, ainsi que les villes des Pouilles durent renoncer à tout commerce d'entrepôt pour le coton et le sel de l'étranger et même de l'intérieur. En 1281, Ancône fit sa soumission complète. Cervia et Adria appartinrent pour quelque temps à Venise. Au début du XIV^e siècle, elle osa convoiter ouvertement Ferrare, ce qui fut une des causes principales de ses conflits avec le Saint-Siège.

Naturellement, l'Empire vénitien ne pouvait se développer ni se consolider sans de rudes combats. Et ce n'étaient pas que des combats littéraires. Il fallait dominer et protéger trois rivages et derrière eux concilier ou combattre trois voisins : l'Italie et derrière elle les communes italiennes, en plus la papauté et l'Empire; l'Istrie et derrière elle les patriarches d'Aquilée et les comtes de Gorice; la Dalmatie et derrière elle la Hongrie et les Balkans. Venise défendit avec ténacité et âpreté ses droits souverains ou ce qu'elle considérait comme tels, si souvent contestés, parfois perdus, toujours reconquis. Et ce n'étaient pas seulement les hostilités des lieux annexés qui représentaient un danger pour elle, mais encore la force de ceux qui se tenaient derrière. Pour défendre ses intérêts vitaux, elle avait tendu un réseau serré de

traités de commerce, de traités de sujétion, de systèmes d'organisation politique qu'elle appliquait aux pays assujettis sans fléchir, avec une ténacité nonchalante dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire. Ce qui absorbait toute l'attention de la République, c'était la sécurité de ses commerçants et de ses marchandises par terre et par mer, c'était la certitude de pouvoir jouir pour ses citoyens d'une juridiction spéciale, d'ouvrir le plus grand nombre de débouchés aux représentants commerciaux vénitiens et c'était au fond tout ce qu'elle demandait aux communes italiennes. Avant tout, l'ancien monopole du sel, si important, devait être garanti expressément et sans aucune restriction. En même temps, Venise demandait d'être favorisée pour le commerce du vin, des légumes et du blé. Au fond — nous le verrons plus loin en Dalmatie — elle pratiquait une sévère politique protectionniste dans son intérêt exclusif, bien que ce protectionnisme s'accommodât parfois de quelques adoucissements, lorsque les intérêts politiques de la République l'exigeaient impérieusement. Le joug qu'elle imposait à ses voisins et à ses sujets était bien lourd et un récent historien vénitien n'hésite pas de flétrir la manière despotique dont Venise exerçait sa prétendue juridiction absolue dans le golfe et le monopole commercial onéreux et intolérable qui souvent se confondait avec le monopole politique et qui étouffait le commerce des petits pays (Battistella).

Venise garde donc jalousement ses droits. Elle veut être dominatrice et régulatrice sans indulgence. Elle rappelle Ancône au respect de ses privilèges, elle maintient la petite ville de Cervia sur l'Adriatique, à cause de ses salines, strictement soumise à son monopole, elle oblige Ravenne, après une guerre au cours de laquelle Forlì prend le parti de Venise et Rimini et Cesena celui de Ravenne, à tolérer le voisinage de la forteresse de Marcamò, et, en 1321, elle impose à Bologne un traité où son monopole est expressément reconnu. Ses mesures de précaution s'étendent jusqu'à Mantoue, qui reconnaît à Venise le droit au monopole du sel.

Quant aux anciennes villes-greniers de l'Italie méridionale, puisqu'elles avaient échappé à sa domination (1), Venise crut nécessaire et de bonne politique d'entretenir avec elles d'excellents rapports, encore que son commerce et sa navigation fussent souvent troublés dans ces

(1) Pendant la ligue de Cambrai, toutes les terres de l'Italie méridionale (Trani, Brindisi, Monopoli, etc.) que le roi Ferdinand II avait donné en gage aux Vénitiens (1495) leur furent enlevés. Ils s'en emparèrent de nouveau au cours des campagnes de Lautrec, mais durent les abandonner définitivement en 1530.

eaux territoriales qui ne relevaient plus des prescriptions de la *Custodia culphi*.

A vrai dire, les Anjou de Naples n'étaient guère des voisins commodes. Dès 1272, ils avaient essayé de réaliser sur territoire albanais un « royaume d'Albanie », à tout le moins un duché de Durazzo ; ils avaient ambitionné la reconstitution de l'empire latin, après avoir conquis par la paix de Caltabellotta (1302), conclue avec les Aragon de Sicile, la liberté de leurs mouvements dans le Napolitain, et enfin, s'emparant, par l'élection de Charles Robert, du trône de Hongrie, ils étaient devenus des voisins territoriaux dangereux pour Venise. Mais ils avaient cessé d'être redoutables sur mer, le féodalisme ayant décomposé une monarchie jadis puissante, et l'empereur Frédéric II, mais surtout le roi de Hongrie Louis d'Anjou, qui avait réalisé de 1347 à 1350 l'union personnelle avec les Pouilles, s'étaient bien convaincus de la maîtrise absolue des Vénitiens sur mer, lorsque la République repoussa obstinément la requête du roi de traverser l'Adriatique pour se rendre à la conquête de Naples.

Créancière principale des Anjou, Florence avait des droits supérieurs à ceux de Venise sur toute l'étendue du royaume angevin. Le commerce vénitien eut de durs combats à soutenir. Mais, après la faillite de la maison de Bardi, Venise s'appliqua à accroître ses privilèges commerciaux, et, en 1386, elle profita du meurtre du roi de Hongrie Charles II pour s'emparer de Corfou, île qu'elle convoitait depuis longtemps et dont elle voulait faire une base importante de son empire adriatique.

Si Venise avait enserré dans son filet de « pêcheur » tout ce qui était autour d'elle sur le continent italien et sur le rivage occidental de l'Adriatique, c'était en partie pour s'assurer des éléments essentiels de son existence économique, mais aussi et surtout pour créer une base solide à son empire oriental, d'où elle tirait les conditions primordiales de sa vie, de son luxe, de sa grandeur. Venise n'était que pour une petite partie puissance italienne, elle était avant tout puissance orientale, et la possession de la Dalmatie et des îles ioniennes (Corfou fut occupée en 1386 et gardée par Venise jusqu'à sa chute) était la clef de voûte de son immense domaine qui, à partir des premières années du XIII^e siècle, englobait l'Albanie, la Grèce, l'Archipel, le Bosphore, la mer Noire et l'Égypte dans son activité maritime et commerciale, en partie sous sa dépendance directe, en partie dans la sphère immédiate de son influence.

Sans s'embarrasser de l'intérieur des pays qui relevaient de Byzance, où régnait le chaos et en partie la barbarie, Venise, avec un prodigieux don de pénétration politique, jalonna les voies mystérieuses de l'Orient

HISTOIRE DE DALMATIE

de stations maritimes, présides et débouchés tout à la fois, où le génie vénitien se donna libre carrière pour organiser l'exploitation la plus savante des ressources des pays orientaux que l'histoire connaisse. C'est ainsi qu'en négligeant les territoires de conquête difficile elle sut se limiter à la possession des nombreuses îles de la mer Ionienne et de l'Archipel grec, de villes principales du rivage du Péloponèse (Morée), de quartiers entiers de la ville impériale, de stations dans la mer Noire, des grandes îles — Chypre et Candie — où le commerce et la civilisation du monde avaient de tout temps élu leur siège. Elle avait su centraliser par une discipline rigoureuse les différentes parties de son domaine, tout en renonçant aux dépenses onéreuses par une distribution de fiefs parmi les grandes maisons vénitiennes qui étaient en partie souveraines, mais surtout agents dévoués de la mère-patrie. Ainsi il y eut un baile de Négrepont (Eubée), un duc de Crète, des castellans de Coron et Modon, un consul à Thessalonique, un baile de Tyr, etc., qui tous dépendaient du baile (*bailo*) de Constantinople, représentant du doge et de la politique orientale de la métropole.

Le seul grand rival de Venise fut Gênes. Nous avons vu que ces hardis marins et impitoyables commerçants — qui souvent furent la cause de graves défaites de la chrétienté — l'avaient mise à deux doigts de sa perte. Mais ce ne fut qu'un fléchissement passager. Tandis que Gênes, vaincue définitivement par Venise, tombait sous la domination étrangère et malgré de fréquents sursauts d'indépendance ne put à partir de la fin du xv^e siècle continuer à garder son magnifique patrimoine oriental, la ville de Saint-Marc sut résister à toutes les tempêtes — ce qu'elle devait en partie à son caractère d'île — et garder intacts et son indépendance et son empire oriental. Mais la conquête asiatique d'une partie du continent européen vers la fin du xvi^e siècle en décida autrement. La lutte de Venise avec les Turcs prit des proportions d'épopée. L'égoïsme de la République se trouva pour une fois d'accord avec les intérêts suprêmes de la chrétienté et l'impossibilité de « marier le Grand Turc et la République de Venise » fut démontrée. Celle-ci perdit progressivement, non sans des luttes gigantesques, Chypre, Candie, presque toutes les stations de Morée, les îles de l'Archipel, les villes albanaises, mais sut garder, au prix d'énormes sacrifices, quelques villes du Péloponèse, les îles Ioniennes et la Dalmatie. Sans l'arrivée des Turcs on ne voit pas de limites à l'expansion vénitienne.

Après avoir aboli l'indépendance balkanique et désaxé l'Europe centrale, les Turcs présidèrent à la lente liquidation du patrimoine

vénitien. Mais en même temps la conquête ottomane rendit plus dure la domination vénitienne dans ce qui restait de son empire oriental et, au milieu des ruines des formations politiques de l'Europe du Sud-Est, elle lui donna une raison d'être et une mission spéciale dont personne d'autre n'eût pu se charger. De puissance purement et simplement impérialiste, Venise, devint, après la chute de Constantinople, un facteur, que nul autre État n'aurait pu ni su remplacer, de conservation et de protection.

En même temps s'accroissait son caractère de puissance italienne, cause paradoxale, mais certaine de sa décadence. Dès le *xiv*^e siècle, la ville de Saint-Marc étendit sa domination sur quelques parties continentales de l'Italie sur lesquelles le Saint-Empire réclamait des droits de souveraineté. Sous le long dogat de François Foscarini (1423-1457), élu contrairement aux conseils du doge Thomas Mocenigo, sous lequel pourtant le Frioul et l'Istrie furent ajoutés à l'empire vénitien et dont le prédécesseur Michel Steno avait annexé à la République Vicence, Padoue, Vérone, etc., Venise devint définitivement puissance italienne. On a beaucoup critiqué cette politique continentale. Il est certain qu'elle fut la cause de graves difficultés pour la République, qui se trouva du jour au lendemain obligée de faire face aux intrigues, aux combinaisons politiques, aux hostilités des autres États italiens, et, qu'à un certain point de vue elle diminua la force de résistance de Venise contre les éléments de dissolution de son empire maritime. Mais d'autre part il est prouvé que les dépenses de la flotte et celles qui étaient nécessaires pour la défense du patrimoine oriental de la République furent en grande partie couvertes par les revenus de la Terre ferme vénitienne.

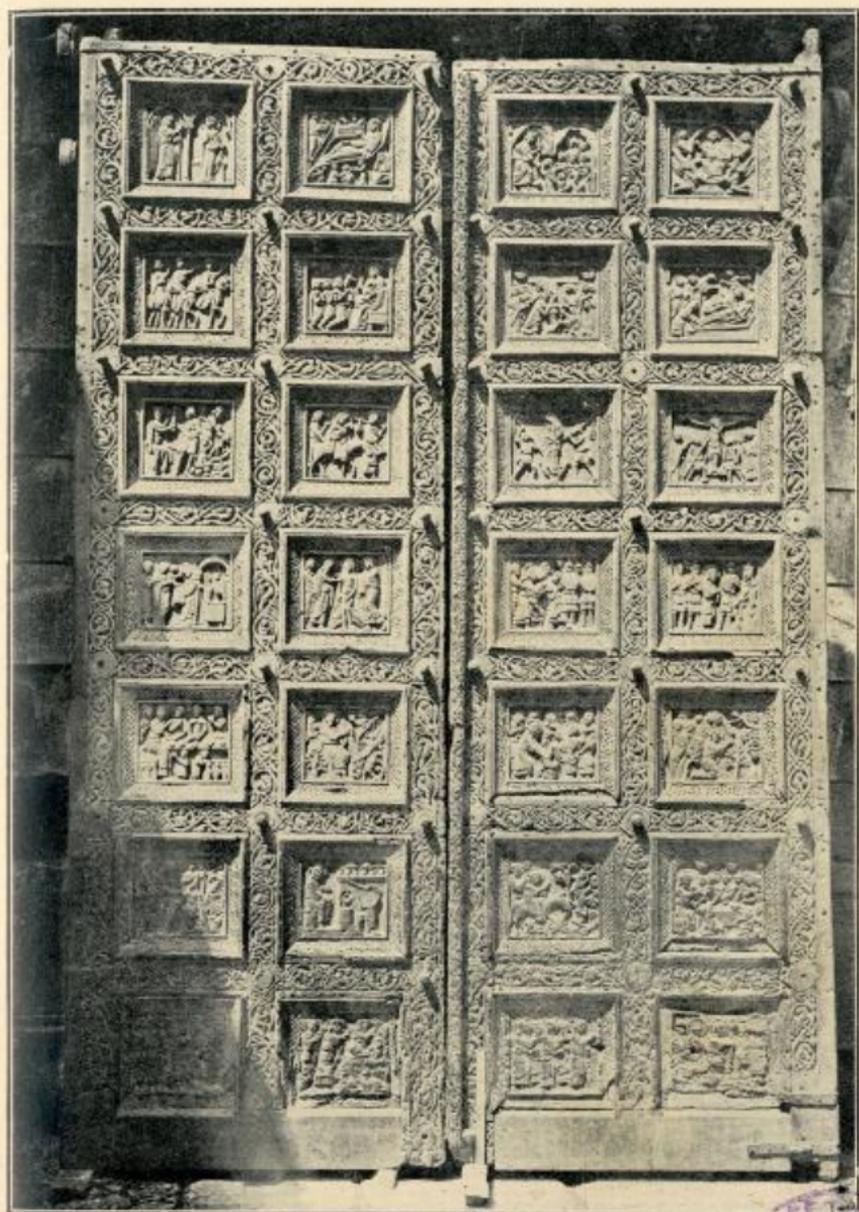
Les annexions continentales ne furent pas l'effet d'un caprice impérialiste momentané. Venise a obéi à un besoin organique, auquel elle aurait dû et pu imposer certaines limites, mais qu'elle ne pouvait pas supprimer. Les hommes d'État vénitiens s'étaient trouvés en présence d'une agglomération de petits États tyranniques, régis par des dynastes extrêmement avides, orgueilleux et indisciplinés, rappelant un peu les barons croates et hongrois avec lesquels Venise avait eu maille à partir jusqu'à leur total anéantissement. C'étaient les Scaliger de Vérone, les Carrara de Padoue, les Malatesta et d'autres encore. Ennemis jurés de l'Empire dont ils étaient en réalité les vassaux et les vicaires, ils détestaient également la cité de Saint-Marc. Venise s'était convaincue que si elle ne les anéantissait pas, c'est eux qui l'anéantiraient. Elle ne pouvait pas donner un libre essor à son grand commerce avec cette ligue

dangereuse sur ses derrières. Il y avait danger d'être bloquée et réduite à la misère sur les trésors accumulés de toutes les contrées d'Orient. Aussi, malgré le défaut d'une force militaire nationale — car elle aussi devait recourir à des troupes mercenaires, — Venise eut raison de tous ces dynastes, fit la guerre, recula son territoire jusqu'au duché de Milan et créa son État de Terre ferme, en dépit des protestations et des critiques amères d'un parti conservateur et traditionaliste qui prévoyait les difficultés que ferait surgir sur les voies de la patrie cette entrée de Venise dans le fourré italien. Cette opposition remporta un succès contestable par la déposition du doge Foscari, l'inspirateur de cette grande, mais fatale politique, attachée à tort à son nom, puisque, comme nous l'avons remarqué, Vérone fut annexée en 1405 et les Carrara de Padoue étranglés sous le dogat de Michel Steno. Entre l'empire de Terre ferme et l'empire oriental de Venise il y avait place pour un troisième empire, dont les villes se réfléchissaient dans les flots glauques de l'Adriatique, mais qui tenait en même temps par de profondes racines à la redoutable péninsule thraco-illyrienne : la Dalmatie.

III

On s'égarerait étrangement — et on s'égare encore aujourd'hui de certains côtés — si on faisait jouer la corde sentimentale dans les rapports entre Venise et la Dalmatie. Les magnifiques décors des villes, les lions ailés, les blasons des grandes maisons patriciennes de Venise, les bifores gothiques, les remparts là où ils existent encore, tout cet ensemble d'un pittoresque achevé, coulisses d'une pièce savamment montée et qui a su durer et fasciner les spectateurs pendant des siècles, ne doivent pas nous donner le change. Il faut voir ce qui se passait derrière ce merveilleux décor.

Or l'égoïsme de Venise — ce trait principal et peut-être unique dans l'histoire des États européens de l'étonnante Commune-État que nous avons déjà souligné, — ne s'est nulle part révélé avec moins de fard qu'en Dalmatie. C'est que Venise, à part l'intérêt général qu'elle portait à tous les pays adriatiques ou orientaux annexés, comme organes nécessaires au plein épanouissement de sa grandeur, se sentait en Dalmatie malgré tout plus étrangère que dans ses possessions albanaises ou grecques, en raison du caractère austère de la population slave et de l'esprit d'opposition et de liberté qui animait encore les communes



Pl. X.

SPALATO

Porte romane de la cathédrale (Sculptée par Buvina en 1214)



dalmates, lesquelles, en dépit ou plutôt en raison même de leur carrière républicaine manquée, se sentaient parfois plutôt les rivales humiliées de Venise que ses sujettes. Au surplus, le caractère ethnique de la population — peut-être même à cause de certaines affinités subconscientes slaves entre Vénitiens et Dalmates — avait créé une invisible barrière entre la République de plus en plus italienne et la Dalmatie de plus en plus slave. D'où une incompatibilité de tempérament et de tendances qui, faute de la possibilité d'une séparation trouvait son exutoire en Dalmatie dans des grondements souterrains et des luttes civiles, à Venise dans la conviction qu'il fallait se désintéresser du pays et se limiter à ce qui était strictement nécessaire pour la conservation d'un immense réservoir de forces et de produits au profit exclusif de l'État vénitien.

Grâce à une constellation européenne favorable à ses visées impérialistes, Venise avait atteint son but : la destruction de l'autonomie des petites Républiques adriatiques. Au cours des trois siècles précédents, ni la tendance conquérante ni la tendance autonomiste n'avaient pu prévaloir. Tantôt c'était Venise qui cherchait à étrangler les communes en leur imposant arbitrairement ses propres enfants, tantôt c'étaient elles qui profitaient de la rivalité entre Venise et la Hongrie, entre Venise et les barons croates, pour faire reconnaître leurs droits politiques. La République n'avait jamais pu se réconcilier avec l'idée de leur indépendance et recourait à tous les moyens pour les soumettre à la volonté de l'assemblée qui siégeait au Palais ducal. Comme témoignage de l'énergie de ces deux politiques on peut citer toute la longue suite d'insurrections de la commune de Zara, dont nous avons amplement parlé et de l'autre côté les mesures de répression employées par la République pour réduire l'éternelle révoltée en laquelle se réfléchissait l'âme de la Dalmatie. Les communes, pliaient seulement devant la force. En général, les Dalmates, en véritables héritiers des Illyriens, se résignaient à subir chaque domination imposée par une force supérieure, mais seulement aussi longtemps qu'ils étaient tenus en respect par la crainte des forces en présence ou qu'ils y trouvaient leur avantage. En d'autres termes, rejetés de leur berceau illyro-slave, ils n'étaient affectionnés à personne, ils n'aimaient que la vie communale qui se perdait dans la nuit des temps, en quoi ils se rencontraient avec leurs confrères du rivage opposé.

Mais deux obstacles s'étaient dressés sur leur chemin, tous deux favorables à Venise, l'un extérieur, l'autre qui tenait à la structure même de leur être.

Les États au Nord et à l'Est de la Dalmatie au début du xv^e siècle étaient en pleine carence, privés de toute union et de toute volonté réfléchie. Les rois de Hongrie avaient perdu toute influence sur les barons croates. Dans leurs rapports avec leurs voisins, les bans et les grands dynastes ne se souciaient guère des intérêts du royaume uni de Hongrie et de Croatie. La puissante monarchie bosniaque de Tvrtko tomba en miettes après sa mort. Les gouverneurs des provinces limitrophes s'emparèrent du pouvoir royal. Tantôt ils attaquaient les possessions vénitiennes, ne se souciant que de leurs propres intérêts, tantôt ils signaient des accords secrets avec la République. Venise se trouvait donc en face de fragments d'États. Elle sut paralyser, surtout en dépensant des sommes énormes, les facteurs extérieurs qui auraient pu avoir une certaine influence sur l'issue du duel entre elle et la Dalmatie. Les éléments républicains placés au centre du conflit furent abandonnés à leurs propres forces.

L'autre obstacle se trouvait dans les communes mêmes. A partir de la seconde moitié du xiv^e siècle, un conflit aigu et permanent y éclata entre nobles et plébéiens, s'étendit en peu de temps à toutes les communes et paralysa tous les efforts en vue de la conquête définitive d'une indépendance républicaine. Déjà lors du dernier soulèvement de Zara (1345) nous avons vu les nobles à peu près seuls à combattre pour la liberté communale. Le bas peuple demandait à cor et à cri le régime vénitien et obligea les nobles à capituler. Cette désunion entre nobles et plébéiens se manifesta par tous les phénomènes inhérents à l'hégémonie d'une classe sur une autre : monopole des droits politiques, partialité des juges, dissipation de la fortune communale, exploitation du peuple, monopole commercial. Entre la classe gouvernante et la classe gouvernée, entre les villes et la campagne un état permanent de discorde empêchait toute action commune.

Voici quelques exemples typiques.

Sébastien Giustinian fut en 1511 envoyé pour apaiser les discussions entre nobles et plébéiens qui avaient éclaté dans toute la Dalmatie. Un Michiel se rend en 1512 en Dalmatie avec la même mission. Il calme les esprits à Zara, à Spalato, à Sebenico, à Lesina. Pietro Pisani relate au Sénat, en 1550, qu'en sa qualité de capitaine de Zara il s'est efforcé de tenir la balance égale entre nobles et citoyens. Mais une haine terrible règne entre eux. A Zara la noblesse s'est réduite à dix-sept familles, dont plusieurs sont dévouées à l'Empereur. Comme dans les villes italiennes, comme à Venise ou à Pérouse, il y a une haine invétérée entre deux familles,

les Tetrici et les Civallelli (1). Au Conseil, ils se font toujours opposition. Dernièrement, un fils de Messer Battista Tetrici a été tué par Francesco Civallello, ce dernier à son tour mortellement blessé par un domestique de Messer Nicolo Tetrici, qui a pris la fuite. Et un autre ci-devant capitaine de Zara, Paolo Giustinian, d'ajouter : « Il y a un mauvais citoyen, Alvisè Detrice (2), fauteur de grands désordres, dont le frère Nicolas, par contre, est excellent. Ennemi acharné de Piero Civallelli, sujet fidèle et dévoué, Detrice pourrait être la cause de grands désordres si on ne prend des mesures contre lui. Tous les deux ont de forts partis, des clients et des parents qui se font la guerre. Il faut que le gouvernement intervienne, sans quoi les événements de 1510-1511 se renouvelleront, où les troupes durent intervenir pour apaiser les luttes civiles à Lesina et à Sebenico et on dut envoyer à cet effet un provvediteur général en Dalmatie. »

A Sebenico, d'après la relation de Gian Battista Giustinian (1531) il existe entre les nobles et les citadins une haine profonde alimentée en grande partie par les attentats de jeunes gens de la noblesse contre l'honneur des femmes du peuple. A Traù, vieille et profonde haine entre nobles et roturiers; ces derniers ne veulent plus subir le gouvernement des nobles. Même phénomène à Spalato. Les luttes civiles, comme dans toutes les autres villes de Dalmatie y sont permanentes, dit Alvisè Ferro dans son rapport au Sénat (28 juillet 1557). Antonio Pasqualigo en 1567 constate la même situation. Une partie des plébéiens fait cause commune avec les nobles, les autres forment un parti indépendant. Lesina, l'ancienne Pharia, est un foyer permanent de luttes et de désordres : une haine ancienne et inextinguible, dit G. B. Giustinian, existe entre nobles et plébéiens, ces derniers exigeant une part dans le gouvernement de l'île. Une émeute éclata en 1512. Les plébéiens prêtèrent sur un crucifix porté par un prêtre, serment de massacrer tous les nobles. Le crucifix saigna du nez et le prêtre qui le portait mourut subitement. La conspiration fut suivie du massacre de beaucoup de nobles, dont plusieurs furent tués au Palais de Justice, sous les yeux du recteur. En 1514, Sébastien Giustinian, envoyé à Lesina avec pleins pouvoirs, fit exécuter les séditieux et incendier leurs maisons; les absents furent exilés. Cependant, quelques jours plus tard l'émeute reprit de plus belle et Vincent Capello, capitaine général de la mer, fut envoyé avec toute la flotte

(1) Nous ne sommes pas bien sûrs que ces deux noms ne cachent pas sous leur enveloppe italienne deux noms slaves.

(2) Probablement le même nom que Tetrici.

HISTOIRE DE DALMATIE

pour étouffer la sédition et châtier les coupables. La répression n'empêcha cependant pas les plébéiens de continuer leur campagne contre les nobles. Ils suscitaient des querelles à tout propos, soulevaient des incidents et attaquèrent la juridiction du Conseil « auquel, » dit Giustiniani, les nobles tiennent plus qu'à leur vie. » La répression fut terrible « : le provéditeur de l'armée fit pendre à Lesina 22 chefs de l'émeute qui avaient massacré beaucoup de nobles, coupé la main à d'autres et en avaient aveuglé plusieurs. »

A Cattaro, même haine entre nobles et plébéiens. « Une des causes principales de la haine que les populaires professent pour les nobles », écrit Antonio Diedo, « c'est que la Cour de justice donne toujours tort aux premiers. Les deux nobles qui assistent le provéditeur votent régulièrement contre le peuple. »

Les éléments opprimés et exploités cherchaient à s'appuyer sur Venise pour renverser toutes les valeurs économiques et sociales. Les nobles avaient beau s'accrocher de toutes leurs forces aux franchises municipales, sources de leur pouvoir : la grande masse populaire et paysanne envoyait de pressants appels à Venise et à ses nobles pour qu'ils s'emparassent des places occupées par les gens du pays, demandait que dans le domaine de la législation le dernier mot appartint à Venise avec l'espoir — déçu presque toujours — que grâce à elle les rapports économiques seraient intervertis en sa faveur. Le peuple était donc pour Venise, l'aristocratie en grande partie contre elle. Le peuple? Oui, peut-être et pourtant, malgré l'attachement des classes inférieures à la République, celle-ci en fin de compte favorisait les nobles. A toutes les requêtes adressées par le peuple, le Sénat opposait une fin de non recevoir. C'est qu'il se méfiait. « Si à la place du Turc un autre prince se trouvait sur les confins de la Dalmatie, le peuple fléchirait, car sous la protection du roi de Hongrie ils ont vécu libres et leurs villes jouissaient de gouvernements autonomes. » C'est l'aveu d'un Vénitien, le syndic Antonio Diedo. Il a dû lui coûter cher. Nicolas Donà écrit à son frère Léonard, procureur de saint Marc et ambassadeur à Constantinople, en date du 11 novembre 1595 : « Le comte de Spalato mande que toute la Dalmatie et surtout les nobles désirent grandement de voir les Impériaux reculer les frontières et s'en emparer au cours de cette guerre (1), afin qu'ils puissent saisir une bonne occasion pour se ranger sous un autre drapeau... Tous les esprits sont enclins à se révolter. »

(1) Depuis 1592 sévissait la guerre de l'Empire contre les Turcs avec des revers et des victoires. En 1596 les Turcs enlevaient aux empereurs Eger, en Hongrie (Erlau).

La domination vénitienne fut énormément facilitée par cet état d'anarchie latent. Les dissensions intérieures entre nobles et plébéiens créèrent la base même du nouveau système purement vénitien pour les pays annexés : la substitution au principe communal électif de celui de la nomination directe des fonctionnaires. Après avoir concentré dans ses mains tout le pouvoir législatif, le conseil des nobles dut accepter, sur le désir exprimé par de simples citoyens, une limitation de tous ses droits. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple entre cent, dans la grande commune insulaire de Lesina, les habitants demandèrent au Sénat vénitien de ne donner force de loi aux décisions du Conseil des Nobles que si elles étaient sanctionnées par le gouvernement vénitien. Ce seul fait donne toute la mesure du changement qu'a subi la mentalité des Dalmates depuis le marché passé avec Ladislas de Naples.

Nous assistons à la levée du rideau de l'avant-dernier acte du drame dalmate. Le pays s'est transformé. Venise se trouve tout à coup en présence d'un changement radical de la physionomie ethnique de la Dalmatie. Si avant le marché napolitain celle-ci pouvait encore s'appeler, avec beaucoup de restrictions cependant, un pays latino-slave, elle se révèle à partir du xv^e siècle, avec un rythme accéléré, par un renversement total des valeurs du coefficient humain, slavo-latine, on pourrait presque dire slave tout court, n'étaient quelques rejets d'un glorieux patriciat « roman » qui assiste impuissant à sa propre déchéance. A la vérité ce patriciat avait été rajeuni par une puissante alluvion slave (croato-serbe), des pays environnants, mais sans manifester la fierté républicaine de ses devanciers. Ce nouveau patriciat entièrement slave, témoin et acteur des luttes stériles de l'éphémère monarchie bosniaque, luttera à son tour pour garder le pouvoir tout seul, mais se brisera, à tout avantage de Venise, contre le roc populaire. Les Slaves dévalent une fois de plus des Alpes dinariques et le gouvernement vénitien trouve avec les nouveaux venus toutes facilités pour asseoir sa domination sur la suppression progressive des libertés communales. Troisième cause du succès de la cité de saint Marc.

La Bosnie a été de tout temps le grand et inépuisable réservoir de jeunes forces et, pour tout dire, les Balkans. A un fonds préexistant slave, fortement imprégné de romanité, il faut surajouter, à partir du xv^e siècle, une nouvelle immigration, bosniaque (croate et serbe), composée en grande partie de nobles qui transforme les cités, mais qui est une des causes probables du fléchissement de l'esprit communal, car les familles nouvelles venues sont privées de toute tradi-

tion municipale, fléchissement contre-balancé cependant par un rajeunissement culturel slave. Dès les premières années du xv^e siècle, Zara — quelle ironie! — devient le rendez-vous des aristocrates bosniaques, orthodoxes ou hérétiques, convertis au catholicisme par les soins du clergé de la ville (1). Une immigration importante de Bosniaques en Dalmatie eut lieu en 1437. Elle fut accélérée en 1463 après le massacre du dernier roi de Bosnie et d'un nombre considérable de nobles par les Turcs. Les couvents dalmates ne pouvant contenir tant de monde, les Dalmates accueillirent ces immigrés dans leurs palais aussi bien que dans leurs cabanes. De nombreux immigrés bosniaques avaient déjà été signalés aux xiv^e et xv^e siècles dans toutes les villes du littoral dalmate, tous ou presque tous appartenant à la noblesse. Le territoire entre Traù et Sebenico fut peuplé entièrement de Bosniaques, qui commencèrent à descendre dès 1386 et furent accueillis fraternellement par le gouvernement de la commune-république de Sebenico (2). Beaucoup de familles aristocratiques de Bosnie peuplèrent l'île de Pharia (Lesina). A Curzola, les nobles bosniaques furent traités comme s'ils avaient le droit de cité *ab origine*. La voix du sang parlait haut.

A côté de ces immigrés slaves de Bosnie, dans les hauteurs de l'arrière-pays, vivaient les Morlaques, dont l'origine jusqu'à nos jours est discutée. Qu'ils fussent des immigrés bulgares comme le veulent plusieurs historiens, entre autres Jean Lucius au xvii^e siècle, ou bien les descendants de la population « romane » du Danube refoulée vers la Dalmatie, ils s'étaient dès la fin du xv^e siècle complètement slavisés et ils jouèrent un rôle de premier plan dans le repeuplement de la Dalmatie, dévastée par les Turcs. Au début du xvii^e siècle, l'intérieur du pays, pour autant qu'il n'était pas habité par les Turcs, était presque entièrement peuplé par les Morlaques. Tous les vides causés par les invasions turques, par la peste, par la famine, etc., furent comblés par les Bosniaques, et lorsqu'enfin au xvii^e siècle la paix fut définitivement rétablie, on put constater que la Dalmatie était plus remplie d'éléments serbo-croates (Morlaques et Bosniaques) que jamais.

Nous avons les témoignages des Vénétiens envoyés pour gouverner la Dalmatie, pour contrôler l'administration des fonctionnaires de la Répu-

(1) Le vicaire général de l'archevêché de Zara était en 1504 un Bosniaque, Mgr Milositch. Le Serbe bosniaque Jean Zuovinitch, italianisé en *Giovio*, né à Zara, était en 1535 professeur de droit à l'université de Padoue. L'italianisation des noms, dont on était coutumier au xvii^e siècle, donne le change jusqu'à nos jours aux observateurs superficiels.

(2) Parmi ces immigrés furent les Pribislavitch dont descendait un des plus intelligents élèves du grand sculpteur dalmate Georges Orsini.

blique. Ces touristes de haute marque sont unanimes à constater — dans les termes appropriés à une époque qui ignorait les problèmes ethniques — le caractère slave de la population dalmate. Certes, ils ne parlent pas le langage des gens d'aujourd'hui. Le sentiment de la race n'existait pas au xvi^e siècle comme il existe au xx^e. Mais ce qu'ils ont vu et entendu, ils l'ont enregistré honnêtement, loyalement, sans donner aux faits plus d'importance qu'ils n'en avaient. Surtout le mot « italien » se rencontre rarement sous la plume des envoyés vénitiens. Pour eux, la langue qu'on parlait en Dalmatie, quand elle n'était pas slave, était « franque ». Ils appliquaient le même mot au costume. C'est ainsi que le syndic Antonio Diedo (milieu du xvi^e siècle) constatait dans son rapport au Sénat qu'en Dalmatie on parle « slave » et « franc ». « La langue parlée du peuple » écrivaient les syndics Michel Bon et Gasparre Erizzo (1559) « est la langue slave que le peuple appelle *lingua slavina*. Cette langue, » observent-ils naïvement, en rendant un hommage anticipé au panslavisme culturel, « est commune à vingt-quatre très grands et très divers pays. Nous nous abstenons de les énumérer — (quel dommage!) — pour ne point ennuyer Vos Seigneuries. » Gian Battista Giustinian entreprit en 1553 une tournée officielle en Dalmatie à laquelle nous devons un tableau magistral et à peu près complet du pays au xvi^e siècle. Il passe par Sebenico et voici ce qu'il retient : « Les habitants de cette ville s'habillent, parlent et vivent à la manière slave, mais presque tous connaissent aussi la langue franque (*franco*). Il y a des nobles qui s'habillent à l'italienne (*vestono all'italiana*), mais ils sont rares. Quant aux femmes, elles s'habillent toutes à la slave, et presque pas une d'entre elles ne parle « franc ». Les habitants de Traù, vivent à la manière slave. Oui, il y en a qui s'habillent à l'italienne, mais ils sont bien peu nombreux. Ils parlent tous la langue franque, mais dans leurs maisons ils parlent slave par égard envers leurs femmes, car il y en a fort peu qui comprennent la langue italienne et même si elles comprennent cette langue elles ne veulent s'exprimer que dans leur langue maternelle. » Le voyageur vénitien constate la même chose à Spalato. Cet honnête patricien rend hommage à la langue slave. « Les Spalatins s'habillent à la façon slave et ils vivent de même. Leur langue maternelle est douce et charmante (*vaga*). Comme le toscan est la fleur italienne la plus noble, de même la langue slave qu'on parle à Spalato détient la première place en Dalmatie. A la vérité, tous les citadins parlent franc et quelques-uns s'habillent à l'italienne, mais les femmes ne parlent que leur idiome maternel, encore que quelques dames de la noblesse s'habillent à l'italienne. »

HISTOIRE DE DALMATIE

On pourrait multiplier ces témoignages à l'infini. Mais si la République, par la voix de ses représentants n'hésitait pas à constater un fait qui défilait toute contradiction, elle prenait ses précautions pour empêcher que ses fonctionnaires ne fussent politiquement contaminés par le contact des Slaves. Le soupçon qui agitait constamment l'âme vénitienne reprenait ses droits. Aussi dans les instructions extrêmement minutieuses que le Sénat donnait à ses représentants en Dalmatie lit-on des passages du genre de celui-ci : « Celui qui aura pour femme une Slave, une Dalmate ou une Hongroise (la Hongrie était l'éternel ennemi!) ne pourra pas obtenir un emploi rémunéré par le gouvernement. S'il parvenait à la connaissance du comte qu'un tel fonctionnaire existe, il doit le renvoyer. De même, dans nos forteresses, il est rigoureusement interdit d'avoir des salariés mariés ou en concubinat avec une Slave, Dalmate ou Hongroise. S'il y en avait, il faudra les congédier, à moins qu'ils ne se décident de renvoyer leurs concubines. S'il y en avait en grand nombre, il en faudra congédier une partie seulement pour ne pas exposer à quelque danger nos fortifications. »

Venise se considérait donc en Dalmatie comme une puissance étrangère, de même que l'Autriche-Hongrie en Bosnie-Herzégovine.

Examinons maintenant l'autre élément du conglomérat dalmate, celui qui se prêta parfois à un procès de symbiose avec l'élément slave au plus grand profit de la civilisation et dont les traces sont à peine visibles dans la Dalmatie actuelle : l'élément latin.

Les quelques Vieux-Romans dalmates qui avaient traversé le Moyen Age furent sauvés par la République de Venise, qui en augmenta le nombre par l'adjonction d'un certain nombre de Néo-Romans. Lorsque les Slaves eurent occupé le littoral illyrique, bien qu'ils fussent ennemis de la population romane (en quoi ils se rattachaient aux traditions illyriques), celle-ci leur inspirait un tel respect qu'un grand nombre de familles slaves ne se firent pas faute de se donner des ancêtres romains, voire de fabriquer des arbres généalogiques dont les tiges remontaient à d'imaginaires aïeux romains. Par ailleurs, il y avait aux VIII^e et IX^e siècles des familles qui se réclamaient, peut-être avec raison, de leur origine romaine. Les comtes de Blagaj, de Frankopan, de Kurjakovitch étaient, à raison ou à tort, fiers de leurs ancêtres « romains ». Il convient de souligner que ces grandes familles slaves se réclamaient directement de Rome, comme si elles eussent voulu affirmer que les « Romains » de Dalmatie étaient des étrangers, en partie minime « Romains » au strict sens du mot. Est-ce que des colonies véritablement romaines — c'est-à-dire venues de Rome

en Dalmatie — justifiaient ce titre? On l'ignore. Mais il est certain que cette origine n'aurait pas pu s'appliquer à tous ceux qui aux IX^e, X^e et XI^e siècles et aussi plus tard étaient compris sous le nom collectif de *Romani*.

Quoi qu'il en soit, il serait injuste de contester la latinité aux Romains de Dalmatie. Ils avaient même créé une langue qui n'a disparu à Raguse qu'au XVI^e siècle et qui d'après Philippe de Diversis, Lucquois, qui fut chancelier de la République de Raguse de 1434 à 1444, n'était pas comprise des Italiens de son époque (1).

Cette romanité disparut assez vite. Dès le Moyen Age, à Raguse, elle n'était plus qu'un souvenir. Dès le XIV^e siècle il y avait dans la ville des écoles slaves. Deux couvents dominicains qui relevaient de la province de Lombardie durent en être détachés en 1475, la langue slave y étant devenue dominante. Plus tard seulement vinrent des maîtres italiens. La ville devint amphibie. Face au continent elle était slave, face à la mer, latine. Mais la langue italienne ne put jamais s'enraciner à Raguse. Les chroniqueurs ragusains, dont le plus grand a été Resti au XVIII^e siècle, écrivaient mal l'italien. Par contre, les lettrés ragusains possédaient à fond le latin et le slave (serbo-croate).

D'après une constante tradition, les réfugiés de Salone avec ceux d'Epetium (Stobretch) auraient peuplé les îles de Solta, Brazza, Lesina, Lissa et Curzola (2).

L'élément italien en Dalmatie se chiffrait par milliers si dans le cours des temps les immigrés n'avaient fait retour dans leur pays d'origine et si une autre partie ne se fût slavisée ou lentement éteinte. L'aristocratie dans les villes du littoral s'épuisait rapidement. Il fallait constamment lui apporter du sang nouveau (3). Par suite de cette extinction progressive, il est douteux qu'il existe encore en Dalmatie un nombre important de familles d'origine vieux-romane. C'est plutôt le contraire.

Les mésalliances et les liaisons illégitimes contribuèrent aussi à diminuer le nombre des citoyens romains ayant droit aux privilèges de la noblesse. A Traù, en 1573, le Conseil procéda à l'expulsion des rejetons

(1) Les derniers tenants de cette langue dalmate-romane se sont éteints au XIX^e siècle dans l'île de Veglia (Krk).

(2) Le philosophe et poète dalmate Marc Marulitch (Maroli) affirmait en 1496 que les nobles de l'île de Brazza descendaient des réfugiés salonitains.

(3) Par exemple à Traù en 1658 et en 1690 — nous anticipons un peu sur l'époque, mais le phénomène est constant et s'applique tout aussi bien au XVI^e siècle — il a fallu compléter le nombre constitutionnel des nobles par l'adjonction de familles appartenant à la classe populaire.

issus de mariages entre nobles et femmes de basse extraction (1). Mais il faut se demander si les parents des jeunes filles « vlaches », c'est-à-dire latines — c'est surtout parmi elles que se recrutaient ces liaisons matrimoniales — n'étaient pas infiniment plus nobles que ceux des fiancés. Car ces jeunes filles descendaient certainement des « Romains » du haut Moyen Age qui, ayant perdu leurs foyers au VI^e et au VII^e siècle, avaient vécu en nomades sur le sol dalmate, se cachant dans les solitudes, tremblant devant les incursions des Sarrasins, se jetant dans les bras des Slaves. Ceux-ci les protégeaient moyennant la promesse d'un tribut, mais il en restait aussi au foyer de leurs nouveaux maîtres.

Il est curieux que presque aucun descendant des nombreux fonctionnaires vénitiens qui au cours de plusieurs siècles, surtout de 1420 à 1797, avaient peuplé la Dalmatie, ne se trouve plus dans le pays. Sans des immigrations d'éléments italiens tout à fait récentes (dûes surtout à l'existence d'un royaume Lombard-Vénitien qui partagea jusqu'à 1866) l'assujettissement à l'Autriche avec la Dalmatie, Zara aurait perdu tout aspect même partiellement italien. En effet, d'après un recensement vénitien de 1527, cette ville avait plus d'habitants au nom patronymique slave qu'italien. Par ailleurs, les Slaves s'amusaient à traduire leurs noms patronymiques en italien, avec une saveur latine (2). Masque de l'époque, fruit de la Renaissance déguisant, en partie, le visage slave. A Spalato, dans les procès-verbaux du Conseil, entre 1412 et 1492, il y avait 328 noms patronymiques slaves et seulement 20 étrangers, italiens pour la plupart, avec indication de leur ville d'origine. Cicarelli, historien de l'île de Brazza, affirme que la langue maternelle des habitants de l'île est le slave. Le célèbre Dominicain Vincent Pribevo, au XVI^e siècle affirmait que la Dalmatie était pays slave. « Je suis Dalmate, » écrivait-il « donc Slave. » On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

Les hauts fonctionnaires vénitiens, au contact de la réalité, ne se sont jamais fait illusion sur le caractère purement slave des Dalmates. Il a fallu au XX^e siècle une sottise rhétorique pour révoquer en doute cette vérité primordiale. — Dans la première moitié du XVI^e siècle, par suite des invasions turques de plus en plus fréquentes, dont nous aurons encore occasion de parler, une partie de la population dalmate, terrorisée et insuffisamment protégée par Venise, traversa l'Adriatique et s'installa

(1) « Donne vilissima et di bassissima condizione e poco onorevole. »

(2) Citons quelques exemples : de *Divnić* les Slaves ont fait *Difnico*, de *Grubičić Mezzalino*, de *Tomašić Tommaso*, de *Nižetić Nisiteo*, de *Cipčić Cippico*, de *Sižgorić Sisgordo*, de *Slavić Rossignoli*, de *Golubić Colombini*, de *Dobratić Pellegrini*, de *Kroljutić Dalle Ale*, de *Sjerković Sargo*, de *Božidarević Bosdari*, etc. etc. Les *Dudan* sont aussi des Croates du comté de Poglizza.

sur les côtes des Pouilles, des Marches et même dans les Abruzzes (1). Préoccupés par ces vastes nappes de silence désertique qu'avait laissées derrière elle la population dalmate, ces hauts fonctionnaires de la République insistèrent auprès du gouvernement pour qu'il facilitât aux émigrés dalmates le retour au foyer ancestral. Nous ne pouvons pas ignorer ces documents de premier ordre. Ils font jaillir la vérité de l'aveu même des patriciens de la cité de saint Marc. Nous nous bornerons à en citer un seul, le plus caractéristique. C'est un rapport du capitaine de Zara, Giovanni Moro, de 1524. Il propose au gouvernement la construction de trois nouvelles forteresses dans le territoire de Zara. « Par ces trois forteresses, bien situées, écrit-il, on sauverait tout un monde d'âmes et on encouragerait tous ceux qui se sont réfugiés dans les Pouilles, dans les Abruzzes et dans les Marches, à revenir, ce qu'ils ont déjà commencé à faire et font tous les jours. — Ils reviennent parce qu'ils ne savent s'accommoder ni de la langue, ni des coutumes de ces pays. Ils ne supportent guère la manière d'agir de ces peuples-là, qui est bien différente de la leur. Le bétail transporté d'une région à une autre ne peut vivre plus de deux ans. Ce pourquoi ces pauvres gens reviennent et ils préfèrent s'abandonner à la miséricorde des Turcs et rentrer dans leur patrie que de rester dans un pays qui leur est fastidieux et insupportable (2), ce qui est l'évidence même. Or si on leur accordait par les agents de Sa Majesté Impériale (3) le libre passage, qu'il faudrait leur accorder, la majeure partie serait déjà revenue. Et la justice exigerait que partis librement, ils revinssent aussi librement. Ils le feraient d'autant plus volontiers qu'ils verraient ces forteresses ou réduits construits par ordre de Votre Sublimité. Ces forteresses les accommoderaient avec leurs familles et ils abandonneraient leur bétail et tout autre avoir, comme beaucoup ont déjà fait et font. Aussi daigne Votre Sublimité leur témoigner cette preuve d'affection et ordonner la construction de ces forteresses qui ne coûteraient plus de 1 500 ducats. Cette somme est une misère à côté d'un tel bénéfice pour le Comté et pour l'État tout entier, comme on le verra plus tard clairement. » — En 1542, le comte de Zara, Antonio da Mula, écrivait au gou-

(1) Il est plus que probable que le terrible pape Sixte V (Felice Peretti, 1585-1590) tirait son origine d'une de ces familles de réfugiés dalmates. Son nom slave de *Kruscevic* se mua en *Peretti* (*Kruska* en slave veut dire poire, en italien *pera*, et de *pera Peretti*). D'après les études les plus récentes, le pape Sixte serait originaire du village de *Krusvice* dans les Bouches de Cattaro (arrondissement de Castelnuovo).

(2) *Che star in dicti luoghi a loro nojosi et insupportabili*.

(3) Charles Quint, en sa qualité de roi de Naples et de Sicile souverain des Pouilles.

vernement : « Lors de mon premier séjour à Zara, les villages étaient encore inhabités et il n'y avait qu'un peu de monde à Zemonico, qui est le château de la maison Venier. Maintenant plus de dix villages sont repeuplés. On y trouve 2 800 habitants et peut-être 800 hommes aptes à porter les armes. Car un de mes soucis principaux a été de faire rentrer les vieux paysans que la guerre et la famine avaient chassés et qui s'étaient réfugiés dans les Pouilles et dans les Marches. J'ai envoyé des navires pour les chercher, en partie en les enlevant, en partie en priant les seigneurs des Pouilles de leur permettre de revenir. A ceux qui sont revenus, j'ai procuré des logements et je leur ai même fait faire une espèce de ligue pour combattre les Uscoques et les larrons et les chasser du territoire. »

Le repeuplement du territoire dalmate était un des principaux soucis des représentants de Venise. Ce repeuplement était opéré non pas avec des éléments italiens, donc étrangers, mais avec la population slave qui réintégrait les foyers ancestraux. En 1538, Alvisé Badoer, comte de Zara, fit venir en Dalmatie, 5 000 Morlaques qui avaient été envoyés en Istrie pour les mettre à l'abri des incursions turques. « L'an dernier, chassés par les mauvais airs, par l'exiguïté des pâturages, par le manque d'eau et attirés par les exemptions très importantes que leur offraient les Turcs, ils étaient partis avec leurs familles et ils étaient rentrés en Turquie. Voyant cela et en réfléchissant qu'un double dommage en découlait pour Votre Sérénité parce que cela la privait de tant de braves gens (*di tanti buoni homeni*) dont nous avons tant besoin et que d'autre part nos ennemis se servent d'eux — car ces hommes, connaissant bien ce territoire, seraient venus tous les jours faire des dégâts, — je décidai de faire mon possible pour les retenir et j'ordonnai d'en faire le recensement. Ils furent ainsi l'un après l'autre inscrits dans un rôle spécial, j'ai causé avec chacun d'eux, j'ai procuré à chacun un lopin de terre, je les ai redistribués dans les villages et j'ai publié une disposition d'après laquelle ils ne devaient changer de place sans l'assentiment du Comte. Ils ont envoyé une requête à Votre Sérénité dont l'effet a été qu'ils ont été exemptés pendant deux ans du service dans les galères. Ç'a été le salut pour ce Comté et un grand bénéfice et pour Votre Sérénité et pour ces Morlaques Istriens. »

Sa soif de domination une fois assouvie et la Dalmatie réduite au rôle de gardienne de sa grandeur et de ses richesses pour que d'autres ne s'en emparassent, que va faire Venise, pour dédommager ce vieux pays de ses espoirs frustrés, de cette liberté perdue qu'il a vainement invoquée depuis la royauté éphémère de Marcellin et qui toujours lui

a échappée? Venise ne fit rien ou presque rien. Les témoignages des Vénitiens eux-mêmes sont formels. Et ce n'est pas faute d'avertissements et de conseils. Car, sauf quelques rares exceptions, les hauts fonctionnaires que la République envoyait en Dalmatie, bien que membres d'une trop nombreuse et en partie besogneuse aristocratie, enclins donc à profiter des missions que leur confiait le gouvernement, étaient des observateurs très avisés, des informateurs fidèles et des conseillers avertis. Mais le mal était à Venise même. L'égoïsme du gouvernement n'avait d'égal que son incurie. Sauf pour les fortifications absolument nécessaires — et encore pas toujours! — le gouvernement faisait la sourde oreille aux rapports de ses subordonnés. L'organisation vénitienne en Dalmatie était d'une limpidité aveuglante. Tout d'abord on envoya des comtes (*Comites*) qui dépendaient directement du pouvoir central. Plus tard, un Provéditeur général de Dalmatie et d'Albanie (1) véritable vice-roi, concentrait en ses mains tous les fils administratifs, le pouvoir civil et militaire. Le *capitano in Golfo* lui était directement subordonné et agissait presque toujours d'après ses instructions. Les grandes communes recevaient de Venise directement des comtes, car il fallait les surveiller plus étroitement. A celles de moindre importance était accordé le privilège de choisir leurs recteurs dans les rangs des citoyens vénitiens. Les comtes et les recteurs pouvaient à la rigueur être choisis parmi les Dalmates les plus méritants, s'ils avaient donné des gages de loyalisme. Mais le cas était bien rare. Tout en reconnaissant le loyalisme de la population dalmate, Venise s'en méfiait toujours. Pour la guerre, elle se déchargeait sur une milice territoriale nationale qu'on appela le *Paesanaticum*, composée de la police militaire et d'une garnison permanente avec des chefs ou Vénitiens, ou Italiens, ou même Espagnols, qui souvent furent au-dessous de leur tâche. Cette milice nationale dalmate se couvra de gloire au XVII^e siècle. Elle libérera des Turcs le sol de la patrie.

L'institution des syndics devait remédier aux abus de l'administration. Le 1^{er} août 1420, le Sénat décida d'envoyer tous les 4 ou 5 ans des syndics dans le Levant, en Dalmatie et en Istrie. Les premiers furent Zaccaria Trevisan et Paolo Doro. Leur rapport ne s'est pas conservé. Vingt ans après, deux syndics de nouveau furent envoyés *ad partes nostras Dalmatie, Slavonie (2) et Albanie*. On leur donnait

(1) Sous cette appellation Venise entendait la Prévalitaine de Dioclétien, c'est-à-dire les Bouches de Cattaro et la côte septentrionale de l'Albanie jusqu'à Durazzo.

(2) Ici le mot de Slavonie n'est qu'un pléonasme de chancellerie. Pour les Vénitiens.

des instructions qui comportaient pleins pouvoirs pour contrôler l'administration des recteurs.

L'envoi irrégulier des syndics, malgré le sénatus-consulte catégorique de 1420 qui ordonnait leur envoi tous les 4 ou 5 ans, est une preuve entre mille de l'intérêt très relatif que Venise vouait à la Dalmatie. L'envoi de syndics fut décrété en 1521 et en 1520, mais les syndics Leonardo Venier et Girolamo Querini ne quittèrent pas Venise, encore que la Dalmatie traversât une période désastreuse de troubles et de malheurs publics. Les citoyens de Sebenico se rendirent en masse à Venise, en 1523, pour supplier le gouvernement d'envoyer des syndics en Dalmatie. Le doge, André Gritti, répondit : « Nous sommes contents d'élire deux syndics pour la Dalmatie. Nous les enverrons sur-le-champ là-bas. » Or les syndics Leonardo Venier et Girolamo Contarini ne furent envoyés qu'en mars 1524 (1).

De 1526 à 1623 des syndics furent envoyés quatorze fois en Dalmatie. A partir de cette année, il n'en est plus mentionné. Le gouvernement s'est endormi. Les abus étaient devenus chroniques, autant laisser tranquilles les gens. Les fonctionnaires, assurés de leur impunité, devinrent des tyranneaux médiévaux. La population s'enfonça dans l'apathie et dans un morne désespoir.

Que ces tournées d'inspection fussent cependant d'une réelle utilité et que les rapports qui en résultaient approchassent des célèbres relations des ambassadeurs vénitiens auprès des cours étrangères — révélés au grand public européen par Ranke —, qui voudrait en douter? Pour s'en convaincre, il suffit de citer brièvement le rapport d'Antonio Diedo, l'un des syndics envoyés en Dalmatie dans la seconde moitié du xvi^e siècle. « Nulle part », écrit-il, « la sagesse du Prince ne brille avec plus d'éclat que dans son désir d'être informé en détail de tout ce qui se rapporte à son État, ainsi qu'aux princes lointains et à leur état d'âme; soit pour se mettre en garde et prendre toutes les précautions nécessaires, soit pour les imiter dans ce qu'ils ont de bon afin d'être préparé à temps contre toute attaque inattendue; préparation qui remplit

Dalmatie ou Esclavonie, c'était la même chose. Ainsi la célèbre *Riva dei Schiavoni* à Venise pourrait s'appeler tout aussi bien : *des Dalmates*. Mais il va de soi que sous l'appellation de *Scavonia* les Vénitiens englobaient tous les pays que nous appelons aujourd'hui yougoslaves. Dans les documents vénitiens, *Scavonia*, est tantôt la Croatie, tantôt et surtout la Serbie. En s'adressant à l'empereur Douchan, la République l'appelle : *Imperator Scavoniae*. Raguse fait de même.

(1) Le rapport que Venier présenta au Sénat le 27 octobre 1525 est le plus ancien que nous possédions sur la Dalmatie.

les voisins d'étonnement et de crainte et signifie pour le Prince une économie de forces et pour les sujets une correspondante sécurité d'âme. — Nos ancêtres ont trouvé dans leur sagesse que le moyen le plus expéditif pour atteindre ce but, c'est d'obliger de par la loi les ministres, au retour de leur mission dans les pays sujets ou auprès d'autres princes, rendus plus prudents par l'expérience et par les négociations, à présenter un rapport de tout ce qui pourrait avoir quelque intérêt pour le progrès de cette République et qui justifierait le maintien de cette institution si utile et si vantée. » Après cette magistrale introduction, qui fait pâlir tout ce que la diplomatie moderne croit avoir inventé, Diedo énumère le sommaire de son rapport, qui est le sommaire-type de tous les autres : la manière dont ces peuples sont traités par les fonctionnaires; les recettes et les dépenses de la province, ses revenus, son territoire, son trafic, la richesse et la pauvreté de ses habitants; l'état de défense et la situation de ses villes et de ses forteresses; les mesures de sécurité et de conservation qu'il faudrait prendre pour ne pas être prévenu par ses voisins; les haines et les inimitiés civiles; la nature des rapports de ce monde avec les Turcs et leur fidélité; l'état des soldats — fantassins et cavaliers —, le dénombrement des habitants et des hommes aptes à porter les armes, leurs coutumes, leur manière de vivre : et finalement la manière d'administrer les finances publiques de la part des représentants publics. Il résume ensuite les résultats de sa mission : « Notre inspection a duré sept mois, et ce qui nous a occupé le plus dans les différents lieux, c'est l'investigation diligente et sans une ombre de ménagements de l'administration des fonctionnaires publics, s'ils se sont rendus coupables de violences, d'extorsions, et d'autres manquements vis-à-vis de vos sujets, car l'objet principal de notre mission a précisément été celui de les délivrer par ce moyen de toute calamité et de toute misère qui pourrait les opprimer (1). » — « En réalité, on ne pouvait instituer une magistrature plus nécessaire, ni plus agréable, ni plus utile aux sujets de cette République. Attendu que les populations, outragées et tyrannisées par les riches et les puissants en ressentent une consolation infinie et une grande commodité, ne pouvant pour une

(1) D'après un décret du Sénat du 7 février 1561, les fonctions des syndics consistaient « en l'autorité de prononcer des sentences sur des réclamations pour extorsions, violences, griefs, gains illicites et toute espèce d'insolences que les recteurs ou d'autres fonctionnaires publics auraient infligés à nos sujets. » Les instructions aux syndics Marc' Antonio da Mula et Bernard Navager (tous les deux moururent cardinaux) disent dans leur préambule qu'on les envoie « pour la consolation et le réconfort des nos fidèles sujets qui ont confiance en notre prudence et en notre justice » (30 mai 1534).

petite chose venir ici et conduire à terme leurs procès et demander protection, les difficultés du voyage étant énormes et leur pauvreté extrême. La chose publique y gagne certainement. Autrement, elle en souffrirait. — Nous l'avons bien compris en examinant les mauvaises administrations, surtout à Lesina, Sebenico, Zara et Veglia, où nous dûmes condamner les économes et les douaniers à de fortes amendes pour les biscottes et le sel dont les magasins publics étaient vides. Nous avons constaté aussi beaucoup de confusions, de désordres, d'usurpations, d'augmentations arbitraires de salaires et d'autres abus en matière financière. — Les recteurs ne sont pas coupables. Mais il est bien vrai qu'en plusieurs endroits la pauvreté des populations rend les fonctionnaires honnêtes par la force des choses, et il est hors de doute que si les caisses étaient mieux remplies, nous aurions aussi constaté plus d'abus. » Quel aveu ! Par ailleurs, ils se sont tous efforcés de rendre la justice à ces populations. « Nous, de notre côté, nous avons fait de notre mieux pour leur rendre tous les services que comportaient nos fonctions. Nous leur avons fait toutes les concessions compatibles avec l'intérêt public. »

C'est seulement en 1746 — nous anticipons beaucoup sur les événements, mais tout se tient et la situation au XVIII^e siècle ne diffère pas beaucoup de celle du XVI^e, à part quelques aggravations dues à l'état de délabrement déjà bien visible de l'édifice métropolitain — que parvint aux *Savj* (1) un papier anonyme sur l'état désespéré de la Dalmatie, qui provoqua au Sénat toute une action d'assainissement, malheureusement stérile. Des voix s'élevèrent contre la corruption en Dalmatie. Andrea Memo proposa l'envoi de syndics en Dalmatie. Une proposition des *Savj* ne recueillit que 359 voix, alors que pour devenir loi il lui en eût fallu 600. L'intervention inattendue du procureur de saint Marc, Marco Foscarini (plus tard doge, 1762-1763) sauva la situation. Dans un discours enflammé qu'il prononça à la fin de la séance, discours sur lequel nous reviendrons, il enleva les suffrages de la Haute Assemblée, et l'envoi de syndics en Dalmatie fut décidé par 759 voix contre 22 et 30 abstentions. Le 17 janvier 1748, Pietro Barbarigo, Giambattista Loredan et Vincenzo Erizzo furent élus syndics en Dalmatie. Barbarigo, tombé malade, fut remplacé par Sebastiano Molin. Les syndics ne se rendirent en

(1) Les *Savj* (Sages) étaient les véritables ministres de la République. Les six sages grands (*Savj grandi*) dirigeaient toute la politique extérieure de l'État et les cinq sages de Terre ferme (*Savj di terra ferma*) avaient concentré en leurs mains toute l'administration intérieure de l'État, surtout l'armée et les finances.

Dalmatie que le 30 octobre, ce qui ne témoigne pas de beaucoup d'empressement. Leur rapport fut le dernier de l'espèce et on n'en parla plus. Toutes les belles paroles de ces « inquisiteurs d'État », le mot est de Foscarini, pourraient donner le change aux lecteurs sur le degré de sollicitude du gouvernement vénitien, mais elles tranchent crûment sur l'ensemble des faits que nous allons exposer. L'analogie avec l'éloquence romaine, rarement suivie d'actes adéquats, s'imposera à tout esprit non prévenu.

IV

On a vu quelle politique commerciale Venise pratiquait avec les États italiens. Dans la Dalmatie slave, cette politique se donna libre carrière, sans aucune retenue. Le monopole commercial y fut pratiqué avec une virtuosité à laquelle nulle autre n'a été comparable.

L'industrie et le commerce furent monopolisés jusqu'aux dernières possibilités. Nulle nouvelle industrie ne pouvait se fonder sans l'autorisation du gouvernement, qui presque toujours la refusait. Les salines — article de premier ordre en Dalmatie — furent tout simplement déclarées propriété de la République. Les communes devaient remettre aux agents vénitiens tout le sel, au prix fixé par le gouvernement parfois d'accord avec les vendeurs, très souvent sans cet accord. Le grand principe qui primait tous les autres était que les intérêts de la République, c'est-à-dire du pouvoir central, devaient tout d'abord et avant tout être sauvegardés.

Pour ce qui était du vin et des autres branches du commerce dalmate, les producteurs nationaux n'étaient pas privés de tout droit, mais Venise procéda à la fermeture de tous les marchés extérieurs. L'introduction des vins étrangers était presque partout interdite. Cette prohibition, s'appliquait également à l'importation des vins des villages environnants. Il fallait se contenter du vin de la banlieue immédiate des villes. Quelques statuts communaux interdisaient aux paysans de planter un terrain de vignes, sous peine d'extirpation des ceps. Mais dans ce cas le pouvoir central intervenait en faveur des paysans. Toutes les requêtes des citoyens concernant la prohibition des vignobles *extra muros* furent repoussées. Dans une de ses réponses, le gouvernement déclarait que toute contrainte des cultivateurs était considérée par la République comme « peu honorable. » On serait tenté de croire que ces réponses étaient inspirées d'un sentiment de justice envers les humbles

HISTOIRE DE DALMATIE

et les déshérités. Peut-être, mais il s'y mêlait à dose égale l'égoïsme du gouvernement, car, en même temps, il élevait les contributions de la classe qu'il était censé protéger. Aux citoyens d'Antivari, auxquels Venise mandait qu'il était injuste de détruire les vignobles des pauvres gens, le gouvernement écrivait, en même temps, qu'il fallait imposer à ces mêmes paysans une dime sur le vin, exactement la même que celle que payaient les citadins.

Venise interdisait aux producteurs des vins dalmates l'exportation sur les marchés voisins. Les communes n'avaient que le droit ou plutôt le devoir d'exporter leur vin à Venise. La cité de saint Marc se nourrissait aux frais des communes dalmates, comme celles-ci se nourrissaient aux frais des villages qui relevaient d'elles. Les considérations morales entraient en jeu seulement lorsque leur application ne lésait pas les intérêts vénitiens. Toute la législation commerciale vénitienne est marquée du protectionnisme le plus outrancier.

Le pain ne pouvait être mis en vente qu'à Venise. Les provéditeurs vénitiens achetaient leur pain dans certaines communes aux frais de la ville. Ils s'improvisaient les concurrents des consommateurs locaux, c'est-à-dire ils achetaient tout d'abord la quantité qui leur était nécessaire et les acheteurs locaux ne pouvaient entrer en lice que sur leur autorisation. Nous assistons à une lutte impitoyable d'intérêts qui se terminait bien souvent par le sacrifice total des consommateurs locaux. Les navires vénitiens importaient de telle ou telle autre commune tout le pain, et les gens du pays étaient livrés à la famine. Parfois, les fonctionnaires de la République intervenaient pour mitiger les ordres draconiens de la ville de saint Marc qui craignait pour son ventre et pour ses plaisirs. Le comte de Zara, Alvise Corner, le capitaine Andrea Querini et le général de la cavalerie en Dalmatie Antonio Cocco prirent un jour d'un commun accord la protection du pays contre l'insatiabilité des gouvernants. Ce cas — d'ailleurs bien rare — mérite d'être rapporté avec les propres paroles de Querini. « La famine de 1559 nous dicta des mesures qui nous auraient permis de vivre pendant toute une année. Mais nous reçûmes des lettres terribles des chefs du Conseil des Dix nous enjoignant d'envoyer des céréales en grande quantité à la capitale. Nous exécutâmes ces ordres. Mais ne disposant plus de vivres que pour deux mois seulement, nous écrivîmes au Conseil des Dix pour lui expliquer la situation. Là-dessus Votre Sérénité, d'accord avec le Sénat, prit la décision de nous délier de toute obéissance en cette matière, alors même que nous eussions reçu des ordres du Conseil des Dix. — A la

suite de ces instructions très sages, nous primes à des marchands une cargaison de céréales pour subvenir aux besoins de ce monde qui se mourait de faim. Finalement et pour obéir à Votre Sérénité, nous décidâmes de verser chacun de nous 250 ducats pour payer une partie du surplus des céréales que nous avions distribués à ces populations très-fidèles. — Nous espérons que Votre Sérénité nous remboursera de ce que nous avons dépensé pour conserver à Votre Sérénité les hommes des villes, des îles et du Comté qui voulaient quitter le pays et s'en aller ailleurs causant ainsi la ruine totale de cette ville (Zara) et des pertes énormes pour Votre Sérénité sous tous les rapports. »

Cela se passait en 1559. Mais en règle générale, les requêtes des communes en autorisation d'achat de pain pour les besoins locaux et en ouverture consécutive de la libre exportation restaient sans réponse. Les comtes qui osaient réserver des quantités de pain pour la population affamée étaient passibles d'une amende de 500 ducats. Aussi la famine était devenue — avec la peste importée de Turquie — un mal presque endémique en Dalmatie.

En 1557, le comte de Spalato, Alvise Ferro, constatait dans son rapport au Sénat qu'elle avait sévi plusieurs années de suite. Il avait fallu recourir aux *Sandjaks* turcs et à leurs lieutenants pour introduire de Bosnie des céréales en quantité suffisante. En 1559, sous le gouvernement d'Andrea Querini, régna une grande disette. Résultat : paupérisme, émigration. « Les habitants du territoire limitrophe des possessions turques, de peur d'être massacrés », écrit en 1558 le provéditeur de la flotte, Christophe da Canal, « se sont enfuis à Ancône, dans les Abruzzes et dans les Pouilles, où, ayant trouvé plus de sécurité et de commodité pour se nourrir, ils sont restés. Ceux qui n'avaient pas émigré consécutivement à plusieurs années de disette, dont on peut dire qu'elles durent toujours, se sont enfuis à Segna, à Buccari, à Fiume et en d'autres lieux de l'Empereur, et les autres sont allés servir dans les galères et se sont perdus. Et voilà donc les raisons qui ont amené le paupérisme en Dalmatie. Les survivants préféreraient se soumettre à n'importe quel labeur dur et fatigant plutôt que de servir dans les galères. »

Il n'y avait presque pas de commune en Dalmatie qui pût vivre exclusivement des produits de son propre territoire. L'échange du superflu de certains produits avec des produits de première nécessité représentait la forme pour ainsi dire essentielle de leur activité économique. Or cet échange devait se faire avec les régions de l'arrière-pays. A l'intérieur, l'échange ne rapportait rien à cause de l'homogénéité des

HISTOIRE DE DALMATIE

produits dans le pays tout entier. En conséquence, le premier besoin des communes était la liberté de leurs rapports commerciaux, du choix des marchés avantageux. Or, au lieu de cela, Venise, qui était dépourvue de tout ce que les communes dalmates avaient à profusion, par un ensemble d'arrangements et d'ordonnances éliminait ses rivaux et par des droits de douane excessifs rendait le débit impossible sur tous les marchés. Ce n'est que dans des cas absolument extraordinaires qu'elle venait, sous une autre forme, en aide aux communes.

Dès le commencement du *xvi^e* siècle s'était greffée sur le terrible égoïsme vénitien l'horrible pression de la conquête ottomane. La chute de la Bosnie, les visées des Turcs sur les riches pays croates et hongrois ont détourné l'attention des historiens d'un fait d'au moins égale importance, l'invasion turque de la Dalmatie et le rôle joué par Venise vis-à-vis de l'entreprise musulmane. On croit généralement que la Dalmatie a toujours été vénitienne. Il s'en faut de beaucoup. Pendant plus d'un siècle et demi il y a eu une Dalmatie turque et une Dalmatie vénitienne. Depuis la chute du royaume de Bosnie, le chemin naturel des invasions ottomanes fut la Dalmatie, preuve tragique de l'interdépendance de ces deux pays. Les seules villes du littoral échappèrent à la hideuse conquête. Leurs temples merveilleux ne furent jamais pollués. Mais la Dalmatie continentale et par endroits le littoral furent la proie des conquérants asiatiques. Le tableau que le pays offrait à la suite de l'invasion ottomane est navrant. « Le territoire turc », écrit Giustinian, « s'étend jusqu'aux remparts des villes, par endroits jusqu'aux maisons. » De 800 gros villages, 500 furent occupés par les Turcs. Le territoire de Zara, qui avait de 70 à 90 milles de circuit, était réduit à 6 et même cet espace si borné pouvait difficilement se cultiver. La population aurait succombé à la famine sans les îles où on pouvait s'abriter avec son cheptel. Dans ces conditions on pensait généralement que la population ne pourrait pas se maintenir et qu'en désespoir de cause elle se livrerait aux Turcs. Les Morlaques, qui vivaient sur le territoire occupé par ceux-ci, obligeaient leurs congénères du territoire vénitien à abandonner leurs terres et à passer sous la domination turque pour ne pas être exposés à des brigandages sans fin. Car on ne pouvait pas douter que le jour viendrait où ils seraient forcés de s'assujettir aux Ottomans.

La marée montait sans qu'on pût prévoir où et quand elle s'arrêterait. Dans l'arrondissement de Sebenico, quand la ville tomba sous la domination vénitienne, le nombre des villages était de 300. Pendant les longs

conflits avec les Turcs, la majeure partie en fut détruite, et au *xvi^e* siècle il n'en restait plus que 15 échelonnés le long du littoral. Toute l'économie rurale fut anéantie, par exemple la fabrication de l'huile, les Turcs ayant déraciné tous les oliviers. Les mêmes choses se passèrent à Spalato et à Traù. « Le territoire de Spalato », écrit Alvisé Ferro en 1557, « est réduit par l'occupation turque à des proportions insignifiantes. Il n'a plus que 5 milles en longueur et 3 milles en largeur jusqu'à Salona. Clissa est aux Turcs. Or elle n'est éloignée de Spalato que de 5 milles. Ce territoire si réduit, s'il n'était pas défendu par les forteresses de Salona, de Sasso (Kamen) et par la tour de la maison Papali, ne pourrait être tranquillement cultivé, car les incursions et les embûches des Turcs sont incessantes. » Des remparts de Spalato on entendait chanter le coq turc. A Traù, tout le territoire environnant était entouré de possessions turques, le comte Alessandro Bollani (1569), constatait que nulle part en Dalmatie les Turcs ne touchaient d'aussi près aux remparts d'une ville. Pour Zara, Moro écrit en 1520 : « Ces paysans se trouvent aux abois. Ils pensent abandonner le pays, si on ne leur accorde quelque réparation pour les dommages très graves que les Turcs leur ont causés. » Civran, en 1525 : « Cette pauvre ville, dont le territoire naguère fournissait de blé toute la Dalmatie, ne possède plus rien. Elle n'a plus de blé que pour trois mois. Elle ne peut plus cultiver que 6 milles de territoire, et au plus grand péril pour les cultivateurs d'être enlevés par les Turcs. » Baglioni, en 1524 : « Il faut aider cette pauvre population — nobles et roturiers — qui a souffert des dommages innombrables en bétail, en récoltes et âmes. Ils sont au désespoir. Plutôt que de continuer à souffrir, ils préfèrent se donner aux Turcs. » Vallaresso, en 1527 : « Obrovazzo étant tombé au pouvoir des Turcs, ceux-ci sont tous les jours aux portes de Zara. On ne peut même plus tenir des soldats dans le comté de Zara, les Turcs se mêlant avec eux. » Et Barbarigo, en 1528 : « Tout le territoire est abandonné et en friche de peur des Turcs. Nos pauvres sujets abandonnent leurs maisons et leurs possessions. Ils vont habiter en pays étranger et aussi en pays turc, dans ce dernier pour échapper à la captivité avec leurs familles. » Pour Sebenico, en 1520 : « Le jour de mon arrivée ici », écrit le provéditeur Moro au Sénat, « les Turcs saccagèrent trois villages, emmenèrent en esclavage 106 personnes, enlevèrent 2 000 têtes de bétail. Ce fut épouvantable. Je me dirigeai avec ma galère vers quelques villages de la côte pour défendre ce pauvre monde qui, avec ses animaux et ses enfants portés à bras, courait vers la mer. J'arrivai à chasser ces Turcs perfides. Les gens

m'ont profondément ému en raison de leur profonde détresse. Cependant les Turcs avaient terminé leur besogne et les cavaliers stradiotes arrivèrent trop tard. — Je reçus à bord de ma galère plusieurs de ces malheureux. Ils se plaignirent de leur infortune et m'assurèrent que cela ne pouvait plus durer, qu'ils en avaient assez. Je les consolai. Je leur dit que Votre Sérénité m'a envoyé expressément pour pourvoir à leurs besoins et pour garantir leur sécurité. Ils m'ont témoigné leur satisfaction, en constatant que j'étais accouru avec ma galère pour les défendre. Ils espèrent que Votre Sérénité se conciliera les bonnes grâces du nouveau pacha de Bosnie ». Venier et Contarini écrivent en 1525 : « Tout le territoire de Sebenico est ruiné et dépeuplé par les incursions des Turcs. » Et Andrea Diedo : « L'invasion turque a fait que Sebenico est resté sans territoire. Tout ce monde est tombé dans la misère. » Par suite des incursions incessantes, toute la partie Est du territoire de Sebenico et même une partie de l'Ouest fut complètement abandonnée. Une partie des paysans fut emmenée par les Turcs en esclavage, une partie massacrée. Les survivants se réfugièrent dans la ville ou sur les îles et le reste s'en alla dans les Abruzzes et dans les Marches. Ainsi tous ces villages restèrent vides.

Après la prise de Scardona par les Turcs, les sujets de ceux-ci furent envoyés dans les terres abandonnées pour les cultiver. Mais sur une réclamation de la Seigneurie la Porte consentit à ce que les sujets ottomans abandonnassent les champs au profit des habitants de Sebenico. Par suite de cette décision de la Porte, les Morlaques s'accordèrent avec les propriétaires des villages abandonnés pour continuer à se servir des pâturages et des eaux contre la remise d'un cinquième de leur froment et de quelques têtes de bétail. Venise demanda à la Porte la restitution de 33 villages, mais elle ne put rien obtenir malgré les promesses réitérées du Sandjak de Clissa. « Ainsi les pauvres habitants de Sebenico, jadis maîtres de tant de villages en Terre ferme, sont restés dépourvus de terres. » Dans une dépêche du 23 décembre 1560, Paolo Marcello, comte et capitaine de Sebenico, mandait au Sénat que le Sandjak de Clissa lui avait transmis des lettres en slave, dans lesquelles il l'assurait qu'il lui remettrait les villages en question, mais qu'il devait avant tout être dédommagé de la perte de 55 000 aspri, valeur de ces 33 villages. Mais le plus intolérable des scandales, dénoncé par G. B. Giustinian, et dont la honte rejaillit sur Venise, censée sauvegarder en Dalmatie l'honneur et la grandeur de l'État, c'est que l'*Emin* turc, c'est-à-dire le douanier impérial, résidait dans la ville

même de Sebenico et que la République en tolérait la présence! L'*Emin* était chargé de percevoir des droits sur les articles importés en ville par les Morlaques. Il présidait, en même temps au partage du revenu de la vente du sel, qu'on trouvait en partie sur territoire turc, entre le Grand Turc et la République de Saint-Marc.

Les propriétaires des terres devinrent mendiants. Le labourage du sol cessa. L'élevage seul resta, la population ayant toute possibilité de sauver ses biens en faisant sortir son bétail dans des endroits relativement sûrs, à l'abri des remparts des villes. Mais le seul élevage ne pouvait pas préserver la population de la misère. Parmi les fuyards il y avait une quantité de jardiniers, de laboureurs, de fabricants d'huile. Ce grand nombre d'hommes condamnés au chômage, se transforma en une bande de brigands qui devinrent bientôt terribles non seulement aux Turcs, mais encore à leurs propres compatriotes.

Non seulement des tribus sauvages aux instincts de pillards détruisirent en Dalmatie la culture acquise au cours des siècles, non seulement elles furent la cause d'une régression dans les rapports entre l'homme et la nature — passage du labourage à l'élevage —, mais encore le caractère même de la nation changea, et une espèce d'hommes surgit qui prit le caractère pillard de ses oppresseurs, devenant insensibles à toute perte et ne voulant plus gagner ce qu'ils savaient qu'ils perdraient plus tard. Ce torrent de sauvagerie déferla contre les remparts mêmes des villes, mais là il s'arrêta.

Néanmoins, l'échange des biens résista à cet ouragan. L'arrière-pays resta, malgré tout, le nourricier du littoral, et non l'Italie. Les providiteurs et syndics de la République pouvaient écrire au Sénat : « Les échanges commerciaux que les Dalmates entretiennent avec les Morlaques et avec d'autres sujets ottomans sont si importants, utiles, voire indispensables que, s'ils étaient interrompus ou tout simplement coupés, les Dalmates mourraient de faim. En effet, ils reçoivent d'eux la farine, le fromage, la viande, le miel, la cire, le lin, le cuir, la laine, les couvertures (appelées en italien *schiavine* du mot esclavon : *schiavo, slavo*) qu'ils échangent contre du sel, du poisson salé, de l'huile, du sucre, de la cire blanche, des tissus. » Ils achètent beaucoup de sel. Le chiffre des affaires est 50 000 ducats par an. De 5 à 600 Morlaques viennent au marché à la fois, ce qui n'est pas — assure Giustinian — dépourvu de tout danger. La dépendance où étaient les villes dalmates des villages morlaques a été exactement caractérisée ainsi : « Si le commerce des Morlaques avec Sebenico était coupé, la commune périrait entièrement,

car les habitants ne disposeraient plus de moyens pour leur entretien. » Et le sage Giustinian sans ambages déclarait que « les Morlaques sont une source de vie et de bien-être pour la Dalmatie ».

Or un simple aperçu des pertes territoriales subies par les communes dalmates démontre clairement que Venise n'a pas satisfait à son premier devoir, à sa mission qu'on pourrait appeler providentielle, la défense de l'intégrité territoriale de la Dalmatie dans ses parties vitales.

Ce commerce avec l'arrière-pays dinarique se faisait par une infraction systématique aux lois précises de la République. Il était simplement toléré. Car l'interdiction des marchés extérieurs aurait — si elle avait été rigoureusement appliquée — enlevé aux citoyens toute possibilité d'échanger leurs articles contre les produits bruts de première nécessité importés par les Morlaques. La politique économique de Venise ne tenait compte ni des conditions géographiques, ni des lois historiques, ni de l'économie nationale du pays conquis, et n'obéissait qu'à une seule considération, les intérêts de la République.

V

Un historien russe, doué comme tant de ses congénères — pour les autres, pas pour eux-mêmes — d'un esprit remarquable de pénétration, a tracé dans des termes précis et convaincants le cruel dilemme dans lequel se débattaient la Dalmatie et les autres pays annexés à l'État vénitien après la perte de leur indépendance.

« Dès la seconde moitié du xv^e siècle et jusqu'à la fin du xvii^e siècle », écrit Lamansky, « les Slaves, les Grecs et toutes les petites nationalités intimement unies avec eux par les liens de voisinage et d'une histoire commune (Magyars, Albanais, Roumains) qui ne supportaient pas le joug de l'Église et de l'Empire d'Occident (1) et qui voulaient s'affranchir des Allemands de l'Autriche et des Italiens de Venise saluaient

(1) Il faut se rappeler que Vladimir Lamansky (1833-1914) était un Russe orthodoxe de la stricte observance, slavophile convaincu, qui a prêché toute sa vie la supériorité du monde slavo-grec, qu'il ne séparait jamais dans ses études, sur le monde latino-germanique. Dans son célèbre ouvrage, *Secrets d'État de Venise* etc. (Saint-Petersbourg, 1884), vaste répertoire de faits et de dissertations sans fil conducteur, mais extrêmement suggestif, d'où nous tirons cette page, il adopte, par rapport au problème religieux les vues périmées de l'école de Pobedonoszeff, dont l'inaanité a été prouvée par la débâcle récente de l'Église orthodoxe en Russie. Tout cela n'empêche pas que dans les réflexions qui suivent il y ait un grand fond de vérité historique et d'observation de la psychologie des peuples, dont nous n'avons pu nous dispenser de faire usage pour ce qui concerne la Dalmatie.

souvent dans la Turquie le boulevard de leur indépendance et appelaient les Turcs comme leurs libérateurs. — Dans l'Empire d'Autriche et dans la République de Venise les éléments prédominants, allemand et italien, n'avaient qu'une alternative : renoncer à leur hégémonie et mettre les Slaves et les Grecs sur un pied d'entière égalité avec eux, ou tâcher d'étouffer tout esprit d'indépendance nationale chez ces nationalités asservies qui formaient la force musculaire du corps politique de la Monarchie des Habsbourg et de Venise. — Le premier procédé, sans contrainte de force majeure, est toujours moralement et matériellement impossible aux nations accoutumées à dominer ; l'autre, celui de ne pas abdiquer leur hégémonie conquise par de longues luttes et un dur travail, fut naturellement préféré, d'autant plus que parmi ces populations hétérogènes de l'Autriche et de Venise il y avait quantité de catholiques romains et de grecs-unis, accoutumés à croire que le véritable christianisme et la seule civilisation ne se trouve qu'à l'Occident, dans l'Église de Rome et dans l'empire de Charlemagne et de ses successeurs.... Enfants adoptifs de Rome, ils reconnaissaient que le monde gréco-slave auquel ils appartenaient par la race et le passé était inférieur au monde latino-germanique et devait lui être subordonné. — Ces populations, à moitié brisées, demi-germaniques et demi-latines, bilingues, comme les Bohêmes, les Slovènes et les Dalmates, voyaient souvent dans les langues allemande et italienne, langues de leurs maîtres respectifs qu'ils étaient forcés de s'approprier, un titre de noblesse qui les élevait au-dessus de leurs frères barbares et schismatiques (1).... L'esprit national n'était toutefois pas éteint parmi ces populations ; il sommeillait dans les classes inférieures et se réveillait chaque fois que leurs confrères d'Orient, moins civilisés, mais beaucoup plus indépendants, capables et énergiques, manifestaient leur existence par des faits d'armes ou des entreprises glorieuses. — De cette manière la question slave et grecque a été pour Venise ce qu'est la question hongroise et slave pour l'Autriche de nos jours, un élément important et compliqué de sa politique intérieure et extérieure. »

D'après cette page de l'historien russe, la Dalmatie aurait dû choisir entre la domination étrangère représentée par Venise et le chemin douloureux que ses frères de race gravissaient en Occident sous un

(1) Ce phénomène explique le grand nombre des apostats nationaux en Dalmatie et en Slovénie, surtout dans le premier de ces pays, qui ont eu une influence si néfaste sur la politique italienne pendant la guerre mondiale. C'est encore à ces mêmes éléments qu'on doit la mésintelligence actuelle entre Italiens et Yougoslaves.

empire-royaume complexe et incertain de sa voie ou en Orient avec les légions des vengeurs qui persistaient dans les forêts, les montagnes et même les plaines à soutenir une lutte sans lendemain. Un tel choix était impossible. La civilisation enchaîne. On ne gravit pas un Calvaire quand au bout de la route on n'entrevoit rien que des ruines. Mais encore fallait-il avoir la force de choisir. Or après des siècles de luttes une immense fatigue s'était emparée des pays du Sud-Est et, l'invasion ottomane aidant, la Dalmatie était devenue la terre de tous les doutes et la patrie de toutes les infortunes. Au rapport d'un recteur de Spalato de 1574 qui disait : « Le territoire est abandonné. Il est mal entretenu. Cela ne peut pas continuer ainsi. Si les choses marchent, c'est un miracle. La famine est partout. Les gens ne songent plus au lendemain. Ils ne se réveillent plus qu'à l'heure du danger. Mais l'eau monte et ils se noient. Ce n'est qu'alors qu'ils recourent au gouvernement. On leur envoie du blé, du sel et d'autres articles, mais en quantité insuffisante. » Nicolas Tommaseo (1) ajoute ces réflexions poignantes : « Triste époque. Le pays, victime d'une vieille incurie, pendant la guerre avait contracté une expression de détresse redoublée. L'incurie des hommes avait été aggravée par la perte des possessions, les désolations, la terreur de l'ennemi. — En automne et en hiver, on voyait des villages et des habitations surgir par-ci par-là sous la pluie, comme si elles sortaient de petits marais ; pas d'abri, pas de soins. Partout de larges nappes de territoires ou bien complètement boisées sans que la main des hommes les eût touchées, ou abandonnées depuis peu de temps, en proie à une détérioration rapide et continuelle. Entre des flots de maisons, d'un village à un autre, de ceux-ci aux petites villes, des sentiers étroits, et pierreux

(1) Tommaseo, écrivain, philologue, penseur, homme politique italo-slave, né à Sebenico (Dalmatie) en 1802, mort à Florence le 1^{er} mai 1874. Quoique Slave de Dalmatie, il prit une part éminente au mouvement unitaire italien, sans toutefois répudier ses frères de race qui lui doivent une partie considérable du mouvement « illyrique » dont il fut en quelque sorte le prophète. Son livre, écrit en serbo-croate, sous le titre d'*Étincelles*, rappelle les *Paroles d'un Croyant* de Lamennais avec plus de réalisme national. Emprisonné à Venise avec Daniele Manin, libéré par la révolution du 17 mars 1848, Tommaseo devint membre du gouvernement provisoire vénitien, ministre de l'instruction publique, ambassadeur de la République de Venise à Paris. Après la capitulation de Venise devant les Autrichiens, il se réfugia à Corfou et passa ensuite à Turin, où il refusa un emploi officiel que lui offrit Cavour, et il commença son célèbre *Dictionnaire universel de la langue italienne*. Il a dans son bagage littéraire environ 200 ouvrages. Son œuvre constitue une source inépuisable d'inspiration où la nouvelle génération italienne — surtout d'Annunzio — a largement puisé.

Les réflexions ajoutées aux documents publiées par Solitto, que nous mettons dans ces pages à contribution et dont on trouvera le titre complet dans l'appendice bibliographique à la fin de cet ouvrage, portent la marque irréfutable de Tommaseo pour la forme et pour le fond.

serpentaient, aux formes les plus bizarres et incommodes. Le commerce à l'intérieur presque impossible. Le partage des terres était féodal. La terre appartenait à peu de gens, à ceux qui ne la travaillaient point. Les agriculteurs étaient fermiers, métayers, colons. Serfs parfois. Non par l'autorité des lois, mais par coutume et abus. La famine et d'étranges maladies sévissaient partout à cette époque. Cela, c'était l'état de paix. — En temps de guerre, les maux s'aggravaient. Chez le plus grand nombre, ces maux étaient plus visibles, car les malheureux ne faisaient que se plaindre et solliciter l'aide de l'État. Ils étaient employés dans les arsenaux, beaucoup d'entre eux devinrent soldats, on vivait sur la guerre. Mais ce n'est que la paix turco-vénitienne qui dévoila toute l'étendue du désastre. Les dépenses exagérées, la perte du territoire, la diminution du nombre des cultivateurs provoquèrent la famine. La nouvelle délimitation de la frontière confondit pauvres et riches dans une même spoliation, sans aucune compensation et tout d'un coup. Les colons et les agriculteurs, privés de leurs terres passées sous d'autres maîtres, émigrèrent avec leurs familles; ils descendirent sur le littoral, en demandant la charité. Il y eut des propriétaires qui avaient perdu tout autant que les plus pauvres des travailleurs. C'est alors qu'on put voir de quelle manière la République s'intéressait au sort d'un peuple fidèle, au cœur large qui s'était soumis spontanément : ce que Venise fêtaît comme paix, pour les malheureux Dalmates c'étaient pis que la guerre. »

Les Dalmates désaxés, devenus processifs, soupçonneux, orgueilleux et pauvres, faisaient courir des satires sanglantes contre le gouvernement. C'étaient des *piésmé* slaves — dit le recteur de Spalato — dues peut-être à un poète et homme de lettres connu pour sa verve. Il disait que le Turc est comme un fleuve qui noie tout, anéantit tout, et le Doge comme la terre que peu à peu le fleuve emporte. On chantait ce couplet le soir, sous le palais du gouvernement. « Nous faisons semblant de ne rien comprendre, car ces hommes, bien que pas méchants, sont impétueux et violents. On critique beaucoup la République. En d'autres temps on ne l'aurait pas fait, même en rêve! » Une autre satire circulait dans toutes les villes dalmates. On y faisait l'éloge de Raguse qui avait su garder son indépendance et on y raillait ses compagnes dalmates qui s'étaient courbées sous le joug de l'étranger.

Regarde Raguse qui nous raille tous!

Chez nous, pas de gens qui feraient ce que Raguse a fait!

Personne ne lui commande,

Mais elle est seule maîtresse,

Et nous, elle nous persifle
 Et se moque de nous et dit :
 O gens stupides,
 Aveugles, niais que vous êtes!

Or la vérité c'est que Venise commence à subir les premières atteintes d'un mal incurable : l'artério-sclérose. Épuisée par des guerres incessantes avec les Turcs pour défendre son héritage oriental, elle eut encore des moments de splendeur incomparable, mais en réalité elle perdait progressivement son domaine impérial et en Dalmatie elle se tenait dans une défensive dépourvue de toute dignité. On a pu dire d'elle que les progrès toujours croissants des pirates Uscoques en Dalmatie — dont nous aurons amplement à parler dans ces pages — témoignaient en défaveur de l'autorité du gouvernement vénitien et qu'au dire même des administrateurs de la République, dans la seconde moitié du *xvi*^e siècle, « un seul Uscoque obtenait parfois plus d'obéissance que tous les fonctionnaires vénitiens ensemble ».

Le voisinage des États balkaniques avait été une bagatelle. Une constante action diplomatique où elle avait toujours le dessus, des subsides, le jeu complexe des rivalités facilitaient à Venise la jouissance absolue de la maîtrise de l'Adriatique ainsi que ses visées impérialistes. Mais tout à coup le monde balkanique s'écroula. Venise se trouva en présence d'un État gigantesque, surgi des profondeurs inexplorées de l'Asie, barbare successeur de Byzance, fondé sur la force et sur le fanatisme religieux, conduit à la conquête du monde par une série de sultans entreprenants, investis d'un pouvoir illimité. A la place de plusieurs puissances qui se neutralisaient réciproquement, rongées par les rivalités indestructibles des barons croates et hongrois et des dynastes bosniaques, une agglomération de forces frustes et jeunes avait pris les rênes du gouvernement de l'Europe de l'Est et se préparait à une marche irrésistible du Danube à l'Adriatique, à la Mer Noire, jusqu'en Perse, en Asie Mineure, en Égypte. Que la puissance vénitienne ait pu surnager dans ce cataclysme plus ou moins imprévu, ce n'est pas la moindre preuve du génie politique de Venise. Mais elle rachetait sa sécurité par une suite ininterrompue de capitulations, surtout après qu'elle eût, au bout d'une longue guerre épuisante, signé un traité de paix avec le sultan, le 14 décembre 1502. Bientôt elle se trouva aux prises avec la ligue de Cambrai. Il fallait donc avoir la paix en Dalmatie, il fallait à tout prix ménager les Turcs. Aussi le *Leit-motiv* de sa politique se résumait-il dans ces instructions envoyées au comte de Sebenico, François de Cha

Taiapietra (1515) : « Vous avez entendu la conclusion de la paix et ses conditions et vous devez comprendre nos bonnes dispositions et notre ferme volonté de la maintenir et de ne point la troubler par la faute de nos recteurs ou d'un quelconque de nos sujets, comme il est arrivé autrefois; toutefois, pour vous enlever toute excuse si vous agissiez autrement, nous avons décidé de vous écrire, d'accord avec le Sénat, pour vous dire et vous ordonner que, pour autant que notre grâce vous est chère, ainsi que votre honneur, votre fortune et même votre vie, vous devez procurer que nos sujets vivent en amical ménage avec les sujets du Grand Turc et que vous ne devez pas permettre qu'on leur fasse tort publiquement ou secrètement, directement ou indirectement. Si quelqu'un osait le faire, faites justice sommaire et rapide. » Mais le gouvernement ne peut se dispenser d'ajouter : « Cependant cette paix et cette amitié ne sauraient empêcher d'être gardien vigilant de la bonne conservation de la ville qui vous est confiée, que ce soit le jour ou la nuit en temps de paix, comme vous l'avez été en temps de guerre. L'entrée et la sortie, ainsi que la conservation de la ville ne doivent pas être moins assurées que douces et commodes pour nos sujets. Ce sont deux choses lesquelles, de par leur nature et leur condition, peuvent parfaitement aller de pair, si vous procédez en toutes choses avec cette prudence que, nous n'en doutons pas, vous voudrez bien employer. » Aller de pair oui, mais à quel prix! « Si on est attaqué, il faut se défendre », mande le gouvernement à Moïse Venier, provéditeur de Cattaro (1525), « mais *pas dès maintenant*, car ce serait rompre la paix. » Alors, comment faire? Venise dut tout supporter, vexations, avanies, incursions, pillages, massacres. Pour les Turcs cela n'était pas « rompre la paix ». La cause de cet état de guerre latent et inavoué, c'était — d'après le témoignage d'un Vénitien — la faiblesse de la République à l'égard des Turcs. Plus elle est attentive à ne point provoquer l'ennemi et à maintenir sur les frontières la paix, plus il s'enhardit, convaincu que l'esprit pacifique de Venise n'était que peur et faiblesse. « Il faudra échauder les Turcs pour qu'ils craignent ensuite l'eau froide. Le Turc ne respecte que celui qui sait lui inspirer de la crainte. »

Venise préféra combler les Turcs de cadeaux. Et ces cadeaux retombaient sur les finances des communes. Pour se concilier les bonnes grâces des fonctionnaires et des commandants turcs dans leur voisinage immédiat, il fallait sans cesse donner et donner. La seule commune de Traù versa pour le gouvernement aux fonctionnaires turcs dans l'espace de treize ans 30 000 ducats vénitiens, qui profitèrent, d'ailleurs, aux Véni-

tiens également. Ils vendaient à la commune leurs vieux vêtements dont on faisait ensuite cadeau aux Turcs. Paolo Giustinian écrivait de Zara, en 1553 : « Les Turcs soulèvent des incidents sans cesse. Purs prétextes pour arranger l'affaire moyennant de l'argent. Le Trésor dépense beaucoup (de 500 à 600 ducats par an) pour les amadouer. » — « Ce qui reste des revenus de la chambre fiscale », mandait Giacomo Pisani (1566), « on le dépense en cadeaux et en repas aux Turcs qui viennent en ville pour négocier par suite de quelque incident de frontière.... La dépense principale, c'est le cadeau qu'il faut faire au mois d'octobre au *Sandjak* quand il vient inspecter la frontière et tout en pure perte parce qu'on n'obtient jamais rien de lui. Ayant obtenu trois décisions impériales définitives au sujet du village de Bitchina, très important pour Votre Sérénité, le village étant situé sur la frontière même, nous lui présentâmes notre cadeau. Le *Sandjak* le reçut d'un air enjoué tout en déclarant que les décisions impériales n'étaient point définitives, mais conditionnelles; je suis, par conséquent, de l'avis qu'une prochaine fois il faudra tout d'abord négocier avec le *Sandjak* pour avoir sa décision et lui remettre le cadeau ensuite.... » Et Giustinian d'ajouter : « Il me semble qu'il faudrait introduire en Dalmatie ce qu'on a déjà fait à Cattaro où on offre aux Turcs un cadeau collectif pour les villes de Cattaro, Budua, Dulcigno et Antivari. Ainsi Zara, comme la principale ville de la Dalmatie, devrait faire aussi pour Sebenico, Traù et Spalato. Les trois chambres fiscales ensemble devraient prendre à leur charge toute la dépense. »

De temps à autre il y avait quelque sursaut de dignité. Ainsi le comte de Traù, Bollani, écrivait au Sénat en 1569 : « Le capitaine général *da mar* avait fort sagement limité les frais pour les cadeaux aux Turcs à 100 ducats en tout et pour tout. Cette mesure procura plus de tranquillité et moins d'incidents à la frontière. Car jadis, les Turcs, avides de leur nature, créaient à plaisir des avanies, enlevaient des enfants, etc., afin qu'on leur fasse des cadeaux. Ils n'ignoraient pas que les rec-teurs avaient en cette matière pleins pouvoirs et d'ailleurs ils leur faisaient de superbes cadeaux. — C'est ainsi que les *Sandjaks*, qui ne venaient inspecter la frontière qu'au début de leurs fonctions, avaient contracté l'habitude d'y venir tous les ans, ce qui obligeait Votre Sérénité à dépenser beaucoup d'argent au grand préjudice de Vos sujets. En effet, au départ des *Sandjaks*, qui à Traù viennent jusqu'aux portes de la ville — ce qu'ils ne font dans aucune autre ville de Dalmatie — vos sujets sont pillés et soumis à toutes les avanies.... — Oui, certes, il faut

parfois se sacrifier et faire des cadeaux aux gros bonnets turcs pour apaiser les conflits, sans quoi on aurait des réclamations à la Porte et, par conséquent, beaucoup plus d'ennuis. » G.-B. Giustinian écrivait pour Traù : « On fait des dépenses excessives pour vivre en paix avec les Sandjaks et autres personnages turcs. Mais les recteurs de Dalmatie sont peut-être plus larges en cadeaux de ce qu'il faudrait, sous ce prétexte *s'improvisant marchands*, débitant leurs robes et vêtements, contre quoi ils obtiennent facilement du Turc la permission de tirer du pays la quantité de chevaux dont ils ont besoin. Que si quelqu'un leur refusait ce service, l'arrogance et l'orgueil des Turcs y suppléerait et de beaucoup. »

Zuane Mocenigo mandait au Sénat, le 3 mars 1567 : « L'abouchement qu'on a tous les ans avec le Sandjak de Clissa, sans aucun profit et au détriment de la dignité publique, implique, en outre, beaucoup d'ennuis et quelque grave inconvénient. C'est que le Sandjak, depuis un certain temps, vient tous les ans inspecter la frontière, pour chercher les dons que les villes de Dalmatie ont l'habitude de lui faire. — Quand il vient à la frontière de Zara, il arrive avec beaucoup de chevaux et une grande suite. Et comme s'il était un supérieur, il dresse sa tente et il attend que le provéditeur vienne le trouver et lui remettre le cadeau. Au temps jadis deux vieux citoyens étaient chargés de cette mission, lesquels, après la remise cérémonielle avec forces offres et raisonnements, rentraient en ville sans bruit. Mais depuis un certain temps on a introduit l'usage que le provéditeur en personne se rencontre avec le Sandjak et lui remette le cadeau et discute avec lui les affaires de bon voisinage. Et bien que les provéditeurs se fassent accompagner de toute la cavalerie et des hommes armés du pays, ils sont toujours inférieurs en nombre et exposés à quelque manque d'égards à cause de la mauvaise foi et de l'arrogance des Turcs. Ils doivent, en effet, descendre de cheval, avec un abaissement évident de la dignité publique, et ils doivent se rendre sous la tente du Sandjak à pied, en laissant la cavalerie et les piétons à une certaine distance. — Au cours de ces entrevues, introduites depuis un certain nombre d'années, on ne traite et on n'entend parler que de doléances, de plaintes, au fond vieilles de date et rafraîchies par les sujets de part et d'autre. Le Sandjak, rien que pour envenimer les doléances de son monde, les fait venir en sa présence pour formuler non la vérité, mais une nouvelle complication quelconque. D'autre part, le provéditeur fait aussi venir les siens, qui se répandent en doléances contre les dommages et les vols de ses *Mar-*

tolossi (1), mais le Sandjak ne nous a jamais accordé de satisfaction, bien que souvent on lui ait présenté les malfaiteurs dans sa propre suite. Étant préoccupé seulement du cadeau qu'il doit recevoir, dès qu'on le lui a remis, il donne l'ordre de s'en aller et il s'en va en prononçant quelques mots et en laissant toute espèce de doléances en suspens et sans aucun profit. Mais ces abouchements sont en outre fort dangereux. Cependant que le provéditeur et le Sandjak causent, les deux suites se cherchent, s'entremêlent pour se lancer des récriminations sans nombre pour leurs vols, assassinats et pillages, les esprits s'échauffent et ils se séparent enflammés du sentiment de vengeance. Un beau jour, quelque chose de grave pourrait arriver par suite de ces abouchements. Il faudrait donc supprimer ces voyages du provéditeur et revenir à l'ancien usage de deux citoyens, anciens de la ville, qui suffiront amplement pour cette besogne. »

« La Seigneurie », écrit Domenico Gritti de Cattaro (1528), « dépense énormément en cadeaux. Chaque recteur pendant son administration doit présenter des cadeaux : 1^o au Sandjak du Monténégro; 2^o au Sandjak du Duché (Herzégovine) quand il vient à Castelnuovo; 3^o aux présidents, voyvodes et subascias de Castelnuovo, de Risano et autres lieux. — Cet usage détestable a été introduit depuis peu, et si maintenant les recteurs ne le pratiquaient pas, ils ne pourraient plus vivre en paix avec les Turcs. — Le Sandjak du Monténégro reçoit des présents de quatre côtés. Il envoie à notre recteur 6 moutons et 1 vache qui valent ensemble trois florins, mais à lui et à ses hommes il faut en donner quinze. Tous les ans au mois de mars il descend dans la plaine de Cattaro et il faut lui envoyer des rafraîchissements, du pain, du vin et autres boissons, ce qui représente chaque fois une dépense de 25 ducats. »

« Les habitants de Cattaro » — observait Giustinian dans son itinéraire — « voisinent amicalement avec les Turcs, ce qui est une conséquence de l'adresse et de la prudence avec lesquelles nos recteurs traitent les personnages turcs en les caressant et en leur présentant des cadeaux d'un prix excessif. Les provéditeurs pourraient parfaitement conquérir la bienveillance des Turcs sans tant de cadeaux, par lesquels on dégrade l'État (*s'annichila il pubblico*) et on augmente la force de l'ennemi qui veut nous offenser. »

Empêcher que les Turcs ne s'emparent du littoral dalmate, qu'ils ne transforment — telles Sainte-Sophie et les églises de Salonique et de

(1) Gardes de frontière.



Pl. XI.

TRAU (TROGIË)

Portail roman de la cathédrale (Œuvre de Radovan, XIII^e siècle).



Bosnie — les cathédrales dalmates en mosquées et que le minaret ne s'installe à l'ombre du mausolée de l'empereur Dioclétien et des châsses des martyrs de Salone, était le premier devoir de Venise envers elle-même et envers « la première-née de l'État », comme le doge Marc Foscarini, avec beaucoup d'exagération rhétorique, appelait la Dalmatie. Venise s'est-elle acquittée de cette grande mission? Oui, à juger par le simple fait que les Turcs ne se sont jamais emparés des villes dalmates. Venise a éloigné du monde civilisé ce désastre qui aurait eu des répercussions infinies dans la Méditerranée et aurait certainement exposé l'Italie à des épreuves sanglantes et fatales pour tout son avenir. Mais y a-t-il lieu d'attribuer à la seule Venise l'honneur d'avoir refoulé les Turcs des villes dalmates? Les a-t-elle rendues imprenables? A-t-elle organisé la défense continentale et maritime de la Dalmatie, ou bien d'autres facteurs sont-ils entrés en ligne et ont empêché ce grand désastre? Ce point important mérite d'être élucidé.

Jacopo Baldù mandait au Sénat, en 1542 : « En 1539, Barberousse (1) eût pu s'emparer de Sebenico. Il ne s'en empara pas, ce que fit dire aux Uscoques que ce grand corsaire avait une intelligence médiocre. Si on perdait le port de Sebenico, toute notre navigation s'écroulerait. Le danger est permanent. Car les Turcs disposent de moyens puissants pour construire une grande flotte et ils ont à leur portée les Pouilles, les Marches, toute l'Istrie et même Venise. » Alors pourquoi ne l'ont-ils pas fait?

Les pertes subies par les Vénitiens depuis la fin du xv^e siècle, Scutari en 1479, les forteresses de Nadin et de Vrana en 1540, Dulcigno, Antivari et Budua en 1570-73 (d'ailleurs repris par Venise en 1573 après Lépante) finalement les conquêtes de l'arrière-pays dalmate par les Turcs jusque et y compris le château-fort de Clissa, aux portes mêmes de Spalato, montrent éloquemment ce que la Dalmatie serait devenue si les conquérants turcs, attirés par des expéditions pour eux infiniment plus importantes — Hongrie, Vienne, Archipel — n'avaient pas renoncé à une campagne organisée contre les villes de la Dalmatie, et aussi, il faut bien

(1) Khair-ed-Din, surnommé Barberousse, frère cadet de Horuk, le premier conquérant d'Alger. Barberousse sous Soliman II s'empara d'Alger (1519) et de Tunis (1533). En 1536, amiral en chef des forces navales turques, il fut vainqueur en plusieurs engagements avec les navires chrétiens et organisa une vaste piraterie dans la Méditerranée et dans l'Adriatique, visita souvent la Dalmatie et les îles Ioniennes, répandant la terreur partout. Il a inauguré la piraterie des États Barbaresques qui ne prit fin qu'avec la prise d'Alger par les Français en 1830. Victorieux des Espagnols à Arta (1538), à la Crète (1540) et à la hauteur d'Alger (1541), il aida François 1^{er} dans la prise de Nice contre les Impériaux (1543) et mourut en plein triomphe à Constantinople, en 1546.

le dire, si Venise n'avait pas développé sa puissance maritime qui tenait en respect les sultans les plus entreprenants. Il est incontestable que les victoires vénitiennes dans les mers du Levant et surtout le prodigieux anéantissement de la flotte turco-barbaresque-égyptienne à Lépante ont éloigné le calice amer du littoral dalmate. Sauf quelques attaques sporadiques, en marge de la marine turque proprement dite, et qui n'obéissaient à aucun plan d'ensemble, la Dalmatie maritime ne fut pas inquiétée. Et pourtant dans quel état de délabrement se trouvait-elle ! Combien peu Venise avait fait pour rendre imprenable ce capital de civilisation condensé entre Zara et Cattaro ! Pour ce qui est de la défense de la Dalmatie, on se trouve en présence de deux thèses, la thèse optimiste et la thèse pessimiste. La première que nous appellerons officielle est représentée par le baile vénitien de Constantinople, Marino Cavalli (1560). L'autre a infiniment plus de poids, car elle nous est transmise par des témoins classiques, par les rapports des gouverneurs que la République envoyait en Dalmatie, auxquels on ne saurait contester ni l'expérience, ni la loyauté, ni l'esprit d'observation.

Cavalli mandait au Sénat, en 1560 : « Il faut vivre en paix avec les Turcs. Ils sont animés d'intentions pacifiques, car ils n'ignorent pas que la République peut parfaitement se défendre. — Pour la Dalmatie on peut être absolument sûrs. Cattaro, Traù, Sebenico et Zara (1) ne peuvent être pris avec une faible armée. Une armée considérable ne saurait vivre dans un pays montagneux, privé d'eaux, sans végétation ni vivres (2). Comment nourrir une nombreuse cavalerie : tout ceci est impossible. Au surplus il y a de bonnes forteresses. Si elles sont bien défendues, elle résisteront comme Napoli di Romania. — Il faut imiter les procédés des Turcs envers leurs esclaves et les gens de naissance obscure. Ils en font d'excellents capitaines, sandjaks et beglerbegs, en leur accordant du crédit et de la réputation. Ainsi ils ne craignent ni les abandons, ni les trahisons. Qui pourrait vivre ensuite après avoir quitté son maître ? — Vous pourriez faire la même chose de vos sujets obscurs qui se sont distingués en temps de guerre. Vous pourriez leur donner des femmes riches, des grades dans l'armée et de l'autorité. Dans beaucoup de villes vous auriez des colonels et même des commandants supérieurs, qui vous serviraient très fidèlement sans fuites et sans trahisons. Mais délivrons-nous des Morlaques, qu'ils soient colons ou tenanciers, et que ces pays dalmates soient plutôt en friche

(1) Pourquoi pas Spalato ?

(2) Et les Romains ?

et à l'état sauvage qu'habités par des sujets turcs. Car, tout compte fait, nous perdriens ces territoires ou bien on les conserverait avec tant de « mangeries » que nous les payerions beaucoup plus chers que nous ne l'eussions voulu. »

Contre cette thèse s'élève tout un chœur de témoignages formels. En tête cette déclaration catégorique du capitaine général des armes Malatesta Baglioni (novembre 1524) : « Je rappelle respectueusement à Votre Sérénité » écrivait-il au doge Andrea Gritti « que la Dalmatie se trouve dans une situation si grave qu'il est absolument nécessaire de prendre des mesures immédiates pour sa défense. En effet, il y a un voisin si puissant que nulle ville ne saurait lui résister pour huit jours s'il s'avisait de l'assiéger. » A ces « mesures immédiates » réclamées par Baglioni, le Sénat fit la sourde oreille. Le syndic en Dalmatie Antonio Diedo, quelques années plus tard, rappelait au Sénat que « les remparts des villes sont faibles et peu sûrs » et faisait, en même temps, un éloge du peuple dalmate qui sous la plume d'un patricien vénitien a une valeur exceptionnelle : « On peut affirmer que les poitrines sont les boucliers et les forteresses de cette province, qui est tout entière rien qu'une frontière. » Le recteur de Spalato mandait à la Seigneurie, en 1574 : « Les Dalmates tiennent le coup. Ils sont très courageux. Il faudrait confier la défense de cette province exclusivement aux gens du pays, gens sans peur qui foncent comme des exaltés, surtout lorsqu'ils défendent le pays qui les a vus naître. Car bien des combats sérieux ont été perdus par la lâcheté de quelques soldats italiens (1); comme par exemple quand on a perdu la forteresse de Sasso, la tour de Salone et les châteaux de l'archevêque. Les Spalatins pleurèrent comme des enfants et se disposaient à massacrer les Italiens. Ils l'auraient certainement fait sans l'intervention du recteur et le respect qu'ils portent à Votre Sérénité. Les Spalatins disaient en sanglotant : « Mais pourquoi ne nous a-t-on confié la garde de ces forteresses? Nous n'eussions pas pris la fuite. Nous serions morts avec nos femmes et nos enfants pour donner un exemple au monde entier. »

La vérité, c'est que les plus belles pages de l'histoire militaire de Venise depuis le XIII^e siècle n'existeraient pas sans les soldats et les marins de la Dalmatie et de l'Istrie, mais surtout du premier de ces pays, dont le peuple endurant, grand marin, marcheur incomparable, soldat idéal, a pu retarder de plus d'un siècle l'irréremédiable décadence

(1) *Più di una zuffa importante si è noi perduto per la vigliaccheria di certi fanti Italiani.*

de la Sérénissime. « Ce furent ces éléments qui donnèrent à Venise un immense ascendant sur les autres États italiens au xv^e et au xvi^e siècles, alors que le relâchement de l'esprit militaire exerçait une influence si marquée sur leur décadence politique. » En Dalmatie résidait le nerf de la force vénitienne.

Mais encore fallait-il se prémunir contre les violences de l'ennemi par un ensemble d'ouvrages défensifs, car on a beau dire, les poitrines humaines n'ont jamais à aucune époque suffi à la défense d'un pays quelque héroïque qu'il fût. Or l'état de délabrement dans lequel la République abandonnait la Dalmatie fut d'innombrables fois dénoncé par les recteurs des villes dalmates.

En 1525, Bertuccio Civran propose une quantité de mesures pour mettre en état les forteresses du territoire de Zara, Nadin, Novigrad et la ville ruinée de Nona. Or Novigrad, naguère puissante forteresse, où commande un Paléologue, est totalement abandonnée. « Ou bien il faut tout raser » écrit Antonio Diedo « ou élever des bastions et des revelins puissants. Le vent a emporté les guérites, les logements des soldats sont ouverts à la pluie et à tous les vents. Ils ne peuvent même pas abriter leurs armes. Le four pour cuire le pain est inutilisable. Les lits des artilleurs sont pourris. La cloche qui appelle les gardes est en pièces. Point de poudre, ni d'autres munitions. Point d'eau. Il faut tout réparer et sur-le-champ. Novegradi est une clef militaire de premier ordre. Si elle est perdue, tout le comté de Zara est définitivement perdu pour la République. »

La forteresse de Vrana, glorieux château des Templiers, ne pouvant résister aux Turcs, malgré les prodiges de valeur du commandant vénitien, qui était un Croate, devint turque en 1533. Knin, Obrovac, Klichevac, ne pouvant se défendre, tombent au pouvoir des Turcs. Quant à Nona, Giustinian en fait (1553) un tableau navrant. « Nona est en ruines, C'est une vieille ville, habitée seulement par des paysans. Mais elle a son évêque. Campagne belle, fertile, mais la terre n'est pas cultivée. Vers le Nord beaucoup de forêts. Verts pâturages. L'aspect des habitants est plutôt bestial qu'humain, ils se cachent et ils attaquent les voyageurs, les détroussent et les tuent. Ils se vantent de leurs rapines. Ils se nourrissent de lait et de fromage. Tout leur bien est le bétail. Ils sont Serbes et hérétiques, sujets du Turc. Ils sont malpropres et vivent ensemble avec les animaux » (1). Dans un rapport d'Antonio Diedo,

(1) Giustinian confond les habitants croates de Nona avec les Morlaques, sujets du Grand Seigneur, qui étaient, en effet, en grande partie Serbes orthodoxes.

on lit : « Nona est merveilleusement située. Il faut absolument la fortifier. Jadis la ville avait de magnifiques édifices, une grande noblesse. Les injures des temps, mais surtout la guerre l'ont totalement ruinée. Il n'y a plus que des paysans (*gente rustica*). Nona est dans une lagune. Ses environs sont très fertiles, mais la dernière guerre avec les Turcs a tout détruit. Heureusement Nona n'a pas succombée aux Turcs. » En 1553, Paolo Giustinani mandait au Sénat : « Nona est sans défense. L'ennemi pourra la prendre quand il voudra. Et pourtant avec un peu d'argent on pourrait la fortifier. Excellent port naturel, mais il faut l'organiser. Faute d'eau, une grande armée ne saurait camper dans le territoire de Nona. » Six ans plus tard, les syndics Bon et Erizzo constatent exactement les mêmes choses : « Nona est un endroit créé pour devenir une puissante forteresse. Elle est entourée d'une muraille qui tombe en ruines. Anciennement ville noble et très peuplée. A présent, ignoble et abandonnée. Air pestilentiel et puis la guerre qui a tout détruit. »

Et Zara? La forte et magnifique ville qui résista pendant plusieurs jours à l'attaque combinée des croisés franco-vénitiens en 1204, qui résista si souvent à Venise, qui à un moment donné représenta toute la volonté de vivre du pays? Or les remparts de Zara ne valent plus rien. Ils sont vieux et pourris. Un vent violent en a démoli une partie. Il faut en renouveler les murs. En 1556, Girolamo Dolfin mande que la ville n'est pas même gardée la nuit et que la garnison en est insuffisante.

Taiapietra informa le Sénat en 1526 de l'état de Sebenico, que Jacopo Baldù appelle un refuge pour toute la Dalmatie en cas de danger. Les murs sont vieux et faibles. Si on ne les renouvelle pas, la ville se trouvera exposée aux plus grands dangers. Il est de toute nécessité d'élever une forteresse sur la montagne de Saint-Jean qui domine la ville et d'où l'artillerie ennemie peut la détruire ou sérieusement l'endommager.

Malatesta Baglioni, capitaine général des armes, a visité les fortifications dalmates d'août à novembre 1524. C'est lui qui propose la construction d'une forteresse sur l'îlot de Saint-Nicolas, qui commande l'entrée merveilleuse du port de Sebenico, miracle de coulisses inventées par la main de la nature où peut s'abriter une puissante flotte. « Le Turc possédant Scardona, où il trouve en quantité bois, fer, goudron, cordages pour la construction et l'armement des galères et d'autres navires, convoite naturellement le port de Sebenico pour abriter sa flotte. » La forteresse a été, en effet, construite et achevée en 1542 sur un rapport du grand architecte militaire, Michel Sanmicheli, élève du Bramante, auteur de

HISTOIRE DE DALMATIE

la Loggia de Lesina et de maints palais et portes à Venise et à Vérone. Mais cette « très-belle » forteresse de Saint-Nicolas — d'où l'on a malheureusement enlevé en 1930 le magnifique Lion de Saint-Marc qui se dressait gardien menaçant à l'entrée du fort — ne possédait ni les vivres nécessaires, ni les pièces d'artillerie qu'il lui fallait pour compléter le nombre des canons existants. « Et puisqu'on a tant dépensé à la construction d'un château si beau et si puissant, il faut y tenir une provision de biscottes, car les temps sont incertains (*pieni di sospetto*) comme Votre Sérénité ne le sait que trop. »

A Traù (1525), le château est mal entretenu, point de munitions — et les Turcs sont aux portes de la ville! — ou de mauvaise qualité. On pourrait mieux fortifier la ville. Treize ans plus tard, un bastion s'écroule et il faut en construire un autre. Giustinian constata plus tard qu'il y avait très peu de munitions et que les forteresses étaient fort mal entretenues. Heureusement, la côte de Traù était parsemée de châteaux-forts (*le castella*) tous construits sur le rivage ou plongés dans la mer et reliés par un pont au continent. Il y en avait sept, érigés au xvi^e siècle aux frais du patriciat de Traù. Ces châteaux étaient un précieux refuge en temps de guerre. Les murs de Spalato, relate Bollani en 1534, sont en très mauvais état, il faut les réparer. D'après Alvisé Ferro (1557) Spalato est une ville très faible. « En cas de guerre elle n'a d'autre espoir qu'en Dieu et en Votre Sérénité. » La garnison de Spalato est presque nulle (Giustinian). « Dans la ville même, quinze fantassins; deux compagnies de cavalerie parcourent le pays pour la défendre des Turcs et des *Martolossi*. Or, Spalato est sans cesse fréquentée par les Turcs qui s'y comportent avec moins de respect que chez eux. Il faudrait, par conséquent, augmenter la garnison pour la sécurité de la ville et aussi pour le prestige de Votre Sérénité. »

« A l'entrée du port de Spalato » mande Antonio Diedo, « une tour-château s'élève avec deux pièces d'artillerie et sans autres munitions, comme c'est le cas dans toutes les autres villes de la Dalmatie. Les pièces d'artillerie, qui font la renommée de tous les princes, sont en plusieurs lieux ensevelies et comme abandonnées. » A Cattaro, il faut tout réparer, voire créer. La garnison est tout à fait insignifiante.

Voilà l'état dans lequel se trouvait la Dalmatie au xvi^e siècle au point de vue de sa défense sur terre ferme. Et la défense maritime?

VI

« Les forces navales ont de tout temps représenté la force et la gloire de cette République. C'est sur elles qu'est fondée la grandeur de cet Empire. » Ainsi s'exprimait l'amiral dans l'Adriatique, Pandolfo Guoro, en 1556. La définition est rigoureusement exacte. Puissance maritime par excellence, comme de nos jours l'Angleterre, Venise par ses flottes a infligé des coups sensibles aux ennemis de la chrétienté. Elle a défendu avec succès jusqu'aux dernières limites du possible son domaine millénaire. Sans elle, il est à peu près certain que la grande pitié de l'Europe, menacée dans sa civilisation par la conquête ottomane, se serait convertie en irrémédiable désastre. Ce n'est que vers la fin du XVII^e siècle que les campagnes des Impériaux sur le continent refoulèrent définitivement le Turc vers les Balkans. Mais l'action constante de la marine vénitienne prépara les événements décisifs. Après Lépante, la Turquie eut la vision très nette qu'elle ne pouvait plus remporter de succès importants sur mer, et ce fut pour le prestige ottoman un coup dont l'Empire ne se releva jamais plus. Oui, certes, la grande île crétoise dut capituler en 1669, mais le siège de Candie dura un quart de siècle et épuisa définitivement les forces maritimes du maître de Constantinople, alors qu'encore au XVIII^e siècle, presque à la veille de sombrer, Venise affirma sa supériorité navale et par l'expédition de l'amiral Angelo Emo s'entoura d'un nimbe immortel.

Nous avons vu avec quelle jalousie presque malade elle exerçait la maîtrise de l'Adriatique. C'était son bien, son héritage, son domaine depuis les origines du monde. Venise et l'Adriatique, dans la pensée des gouvernants qui siégeaient à proximité de l'église de Saint-Marc, ne formaient qu'un tout indivisible. D'autant plus faut-il s'étonner de voir que Venise n'ait pas tenu de force navale permanente dans l'Adriatique avant 1523. Cette année-là, le 18 janvier, le Sénat prit une décision motivée par les incursions de plus en plus fréquentes des Turcs sur terre et sur mer, savoir que dorénavant une escadre de quatre galères légères stationnerait en permanence dans les eaux dalmates. Le chef des forces navales adriatiques porterait le titre de *Capitano in colpho alla custodia della Dalmazia* (capitaine du golfe à la garde de la Dalmatie) et serait subordonné au capitaine général *da mar* (l'amiral en chef) et au *provveditore dell' Armata*, sorte de chef d'état-major général de la marine(1).

(1) Le premier *capitano in golfo* fut Alvise da Canal, dont nous possédons un rapport du 30 avril 1525.

HISTOIRE DE DALMATIE

Mais la piraterie dans l'Adriatique se trouvant dans une période de recrudescence et son centre s'étant déplacé vers l'Albanie, à Durazzo, et les pirates turcs s'étant enhardis jusque dans les Bouches de Cattaro, une proposition de détacher une galère qui croiserait en permanence entre le cap ragusain de Molonta et le cap albanais de Rodoni et qui protégerait les navires vénitiens dirigés vers l'Albanie à la recherche du blé fut adoptée sur la base d'un rapport des autorités navales, corroboré par le recteur de Cattaro, Domenico Gritti. Le stationnement des galères dans les eaux de Zara pendant plusieurs mois de l'année était devenu tout à fait inutile. Par ailleurs, le caractère accidenté de la côte dalmate se prêtait également à la défense et à l'attaque. Deux ports naturels étaient absolument inattaquables : Sebenico et Cattaro. Dans son célèbre itinéraire, G.-B. Giustinian s'exprime avec force sur le caractère éminemment défensif des Bouches de Cattaro, ce fjord formidable qui de nos jours représente un élément fort important pour la défense de la côte dalmate et qui pourrait jouer un rôle décisif dans une guerre navale adriatique. « L'importance de cette ville (Cattaro) et de son canal », écrit-il, « se déduit du fait que dans les Bouches de Cattaro toutes les flottes du monde pourraient mouiller en toute sécurité, sans être exposées au moindre danger. Si les Turcs, que Dieu ne veuille ! s'en emparaient, ils pourraient y entretenir une flotte puissante et avec cette flotte ils pourraient se trouver en un clin d'œil sur les côtes des Pouilles, en Albanie ou ailleurs. Qu'on y ajoute encore deux forteresses à la Trinité et à l'entrée des Bouches (1), et du coup on transformera les Bouches en clef du golfe entier, ce dont a parlé l'*Emin* turc à M. Triphon Pasquali du temps du comte Polo Priuli. Celui-ci en informa immédiatement la Seigneurie, l'*Emin* lui ayant déclaré que le Grand Seigneur avait par deux fois décidé l'expédition, mais « Sabaoth » (Dieu) lui refusa cette joie. La Seigneurie s'en émut. Elle s'appliqua à fortifier Cattaro. Elle envoya des munitions, de l'artillerie, des soldats. Car au temps jadis le pays était défendu exclusivement par les gens du pays. Il faut donc continuer à fortifier Cattaro. C'est de Cattaro que dépend la liberté de l'Adriatique. »

Nous avons dit que les victoires navales des Vénitiens — comme celles de l'Autriche au XIX^e siècle — étaient dûes aux éminentes qualités maritimes du peuple dalmato-slave chez lequel les traditions des hardis marins illyriens n'étaient pas mortes. Mais au XVI^e siècle l'état de

(1) Elles existent toujours. Sous l'Autriche elles faisaient figure d'ouvrages défensifs contre le Monténégro!

pauvreté dû au monopole impitoyable de Venise, les exigences de plus en plus exagérées des gouvernants et finalement les invasions turques avec leur cortège de misère et de lassitude amenèrent une crise dans le recrutement des équipages dalmates. Les Vénitiens envoyés en Dalmatie le virent très clairement et ne se firent pas faute d'en avertir le gouvernement.

Le recrutement des équipages dans l'archipel de Zara devenait de plus en plus difficile. La flotte absente, les femmes restaient totalement privées d'hommes. Aussi le capitaine de Zara Paolo Giustinian était-il d'avis que les galères dalmates devaient prendre leurs quartiers d'hiver en Dalmatie, sans quoi les îles resteraient dépeuplées d'habitants. En 1554, Antonio Civran mandait au Sénat « que le territoire de Zara est totalement dépeuplé à cause des incursions des Turcs. Sans cela, la République aurait pu facilement armer plusieurs galères. Ce n'est plus possible à présent. Il y a trop peu d'hommes. Si on voulait les forcer de servir, ils s'en iraient travailler en Turquie. » Dans son rapport de 1556, le capitaine *in golfo* Guoro trace un tableau saisissant. « Les difficultés de recruter les équipages de la flotte sont énormes. Les galères ordinaires sont montées par des matelots dalmates, en partie sujets de Venise, en partie sujets turcs. Autrefois ils accouraient plus volontiers. La vie était plus large. Les salaires leur suffisaient pour vivre avec un certain confort et même ils pouvaient faire des économies. Ils achetaient et vendaient des terres, faisaient du trafic qui leur rapportait de l'argent à la fin du voyage. Maintenant tout est changé. La vie est devenue très chère et les salaires sont restés les mêmes! (1). Le trafic n'est plus possible, les galères ne dépassent plus l'île de Zante et ne visitent plus l'archipel grec, où on pouvait trouver des articles à très bon marché. Mais on navigue davantage d'hiver et d'été, et les équipages ne sont jamais débarqués pour trois mois. Ils n'ont plus sur terre ferme des loisirs, ne peuvent rien gagner, et, puisqu'ils travaillent beaucoup plus ils devraient aussi vivre largement pour se soutenir. Au contraire, ils doivent se contenter d'un peu de potage et d'un peu de pain, ce qui ne fait qu'un seul repas pour tant de travail. Sous peu il faudra introduire des rôles de libérations, mais, la Dalmatie étant pauvre, ceux qui voudraient être libérés du service sur la flotte ne pourront jamais payer 200 ou 300 livres comme en temps de guerre. Les gens émigreraient et la République perdrait beaucoup de

(1) Comparez avec les crises du xx^e siècle! Éternel recommencement!

monde. Les forces navales s'affaibliraient, ce qui revient à dire que le bras et le nerf de l'État se débiliteraient. On appelle tous les équipages « dalmates » mais ils sont composés de deux parties de Dalmates Slaves (*Schiavoni*), d'une partie de Grecs et d'une partie mixte de Vénitiens et d'Istriens. » Cristoforo da Canal, provéditeur de la flotte en 1558, constatait aussi qu'il y avait disette d'équipages dalmates, causée surtout par la dernière guerre qui a provoqué la fuite de la population en Italie. « Les autres, harcelés par la faim, se sont réfugiés dans les territoires de l'Empire, à Segna, Buccari et Fiume. Ceux qui sont restés préféreraient n'importe quoi plutôt que de servir sur les galères de Votre Sérénité. Ils ont été instruits par le spectacle qu'ont offert ceux qui rentraient au foyer, nus, sans argent. Leur paye est élevée, mais ils dépensent tout à l'étranger et rentrent pauvres. J'ai dressé une liste de toute la population depuis Albona et Fianona (1) jusqu'à Dulcigno. Le pays comprend 103 000 âmes, d'où il faut déduire 12 000 exemptés — surtout du territoire de Zara — et si on déduit 73 000 prêtres, religieux, vieillards, femmes, filles et garçons, il n'en restera que 18 000 aptes à porter les armes. De ce chiffre un cinquième seulement peut servir dans la flotte, un cinquième étant composé de nobles et de citoyens, un cinquième d'artisans et un cinquième de pêcheurs il en reste 3 600 qui sont les matelots dont le gouvernement peut disposer pour armer 22 galères. » A peu près en même temps, le commandant d'une escadre légère Fabio da Canal, constatait une grande mortalité dans les équipages dalmates (300 à 400 par an laissent leurs os en Dalmatie). Cette mortalité est due, d'après lui, à la légèreté des commandants qui affectent les matelots slaves à des services rudes qu'ils ne peuvent pas supporter. Ils ne s'en inquiètent guère parce qu'ils ne leur appartiennent pas et ils les laissent mourir dans les rues. On se sert même du bâton. Il faudra à l'avenir défendre rigoureusement aux *Sopracomiti* (2) de prendre les hommes d'une galère à une autre, car, faute de manœuvres régulières, les matelots habitués à une autre manière de navigation, périssent. Il faut placer les équipages aux ordres du *capitano in golfo* à l'arrière-garde et ramer lentement (3). »

A part le célèbre arsenal de Venise, chanté par Dante, il y avait à

(1) Deux villes de l'Istrie orientale où aurait dû, d'après le projet Wilson, s'arrêter la frontière italienne en 1919.

(2) Commandants des galères.

(3) L'Autriche fournissait de grands contingents de galériens d'abord à la flotte de Naples et à partir de 1727 à celle de Venise. M. Maurice Larrouy, dans un livre récent, *L'invincible Armada*, trace un tableau terrifiant de la vie des galériens au XVI^e siècle.

Lesina, à l'entrée du port, un très beau et grand arsenal, affecté au service de toute la flotte et à Curzola de grands chantiers pour toute espèce de navires, célèbres jusqu'à nos jours.

L'arsenal vénitien avait besoin de bois de construction. On le prenait en Albanie et en Dalmatie. Un des principaux griefs contre Venise, renouvelé de nos jours au Parlement autrichien, repris par les nationalistes actuels, c'est la destruction complète des forêts dalmates pour les besoins de l'État, dont non seulement les navires, mais encore les merveilleux palais auraient été bâtis sur des pilotis arrachés aux bois de Dalmatie. Cette accusation formulée en ces termes absolus est injuste (1). Beaucoup de causes — antérieures à l'installation définitive du régime vénitien — ont contribué à la dénudation de la Dalmatie, à cet aspect aride du pays, qui frappe le voyageur comme dans certaines contrées de l'Espagne et de la Grèce, surtout entre Zara, Sebenico et Spalato et sur quelques îles. Le déboisement de la Dalmatie est ancien comme elle qui, par ailleurs, n'a jamais été extrêmement boisée. Le terrible vent du Nord-Est, la fameuse *bora*, mentionnée déjà par Polybe et Procope, les ruminants, parmi lesquels la chèvre, élevée depuis des temps immémoriaux en Dalmatie et en Istrie, dont les méfaits commis sur les tendres bourgeons sont universellement connus et qui fut l'objet de lois rigoureuses encore sous le gouvernement autrichien, finalement la destruction des arbres et les coupes irrationnelles faites par la population dalmate, qui tient par tant de côtés du peuple espagnol — ferveur religieuse, médiocre respect de l'arbre etc. —, toutes ces causes réunies contrebalancent les abus, d'ailleurs, incontestables de l'administration vénitienne (mais quelle autre administration n'aurait abusé?) Nous avons, comme toujours, les témoignages des Vénitiens eux-mêmes qui ne se gênent guère — et c'est leur plus grand mérite — de dénoncer au gouvernement de la République tous les maux et les abus dont souffrait le peuple dalmate, sauf à constater le flegme insouciant des pères conscrits.

L'île de Veglia était riche en forêts. On exportait beaucoup de son bois à Venise. « Mais » mande le syndic Antonio Diedo « tout le monde coupe le bois selon son bon plaisir, sans lui accorder le temps nécessaire de se développer. » Et le provéditeur de Veglia, Maffio Girardo, écrivait

(1) Le plus récent historien de Venise, l'Allemand Kretschmayr, la taxe d'exagération et il n'a pas tort. L'historien tchèque Jireček est du même avis. Il affirme que les documents médiévaux ne confirment pas la « légende généralement répandue » du déboisement de la Dalmatie par les Vénitiens.

en 1554 : « Au cours d'une tournée le provéditeur a pu constater qu'un grand nombre de chênes coupés et marqués pour les besoins de l'arsenal pourrissaient sur place sans aucune utilité ni pour l'arsenal, ni pour la population. Les paysans n'osent pas y toucher, parce qu'ils sont marqués pour l'arsenal. » Sur l'île de Cherso il y avait aussi beaucoup de bois qui était expédié à Venise. A Curzola, à Brazza également. Mais la plus terrible accusation fut formulée en plein Grand Conseil par Marc Foscarini, procureur de Saint-Marc et plus tard doge. — « Et les forêts détruites » s'écria-t-il dans la séance de 17 décembre 1747, après avoir énuméré les erreurs et les gabegies de l'administration en Dalmatie « et les forêts détruites pour en faire l'objet de marchés innommables? »

Pourtant, de temps à autre, le gouvernement édictait des ordonnances sévères pour le respect des forêts. A preuve, une proclamation du 7 août 1780 pour empêcher la coupe abusive et le déboisement progressif à seule fin d'employer les arbres comme bois de construction et combustible de commerce. Mais nous avons vu dans le réquisitoire de Foscarini que ce commerce était pratiqué par les fonctionnaires vénitiens moyennant des transactions innommables, sans quoi il n'aurait pas flétri ces pratiques.

Transformation des Statuts communaux au profit du pouvoir central, organisation d'une police maritime, exploitation sans vergogne; rien pour la culture, pour le relèvement économique, pour l'ascension de l'homme. Les éloges vénitiens à l'adresse de la Dalmatie, humiliée et asservie, augmentent à mesure que la vieille bravoure vénitienne fléchit. Les Vénitiens ne jouissaient plus d'une haute considération ni en Occident, ni en Italie, ni chez les Turcs, ni chez leurs sujets slaves et grecs.

Le pape Pie II (1458-1464) écrivait déjà au Sénat : « Beaucoup de gens vous rabaissent. D'aucuns disent que vous êtes plus Turcs que chrétiens, d'autres affirment que vous ne vous occupez que de négoce et que vous ne cherchez que richesses et gain; on chuchote tout bas que vous n'estimez plus ni la foi, ni la religion chrétienne. » Le roi de France Louis XII aurait dit à l'ambassadeur vénitien Antoine Lore-dan : « Vous autres Vénitiens, vous êtes des gens avertis, vous êtes gorgés de richesses, mais dans les entreprises militaires vous n'avez pas de courage : vous craignez trop la mort. Quand nous autres faisons la guerre, c'est pour vaincre ou pour mourir. » Le Vénitien Antonio Que-rini, dans un ouvrage sur la politique de Paul V à l'égard de Venise, faisait les réflexions suivantes : « La République doit être attentive

à conserver l'empire par la prudence civile plutôt que par la valeur militaire, car tout la convie à cette politique : les conseils salutaires qu'on lui donne pour la forme de son gouvernement, la nature et les conditions de vie de ses sujets et sa fréquente inhabileté pour les entreprises guerrières. Elle doit abhorrer la guerre comme la destruction d'elle-même. Les exemples foisonnent, car toutes les fois qu'elle a pensé de pouvoir accomplir de grandes actions par les armes, même ses victoires se sont converties en désastres, en traités de paix moins qu'honorables comme fut celui de 1573. C'est pourquoi dans la République on respecte ou plutôt on respectait la vieillesse parce qu'il est dans la nature des Vénitiens de conseiller plutôt que de combattre. Les capitaines âgés sont, par conséquent, préférés, parce qu'ils sont prudents et temporisateurs plus que rapides dans leurs décisions. » Marino Sanudo relate que Ludovic le More connaissait très bien la nature des Vénitiens et qu'il les savait « très timides. »

Dans ces témoignages vénitiens et étrangers il y a certainement une part d'exagération, car les exploits d'un Sebastiano Venier à Lépante, de François Morosini en Morée, d'Angelo Emo à Tunis attestent que l'ancienne flamme ne s'était pas éteinte dans les cœurs vénitiens. Mais il y a aussi une grande part de vérité. Nous ne sommes pas éloignés de croire que l'élimination progressive des éléments constitutifs slaves dans le sang vénitien (1), conjuguée avec le luxe et la jouissance effrénée des biens matériels, surtout depuis la conquête d'un domaine continental, ont beaucoup contribué à affaiblir la puissance militaire des Vénitiens. Les hommes qui combattaient aux IX^e et X^e siècles — peut-être dans des querelles de famille —, les Vénitiens qui sous Henri Dandolo s'étaient emparés de l'Empire romain d'Orient n'étaient plus les mêmes au XVI^e siècle. Les vieux historiens de Venise le déplorent. Les troupes ne sont plus vénitiennes. Les chefs sont tous des mercenaires étrangers. Quel intérêt avait le comte d'Alviano ou le comte de Carmagnole à défendre fidèlement la cause vénitienne? Aucun. Les Slaves seuls étaient fidèles. Aussi les Vénitiens — tout en la négligeant — couvraient-ils la Dalmatie de fleurs et dans un mémoire de 1577 on peut lire ceci : « Le nerf de toutes les forces de la Seigneurie se trouve dans la Dalmatie, c'est d'elle que dépend notre maîtrise maritime, c'est en elle qu'est fondée la sécurité de l'État et partant le salut de l'Italie.... La Seigneurie tire un bénéfice immense de la Dalmatie, grâce aux sacrifices

(1) Même les familles « dogales » Mocenigo, Gradenigo et peut-être d'autres encore semblent être d'origine slave.

que ses hommes ont consenti pour l'augmentation de la force navale de l'Adriatique » (1).

Ce tableau, forcément incomplet de la Dalmatie sous le régime vénitien gagne en plasticité dans un journal anonyme trouvé dans les fonds inépuisables de la bibliothèque de Saint-Marc et dont nous détachons ici quelques pages (2). Après la lutte entre Espagnols et Mores, rien ne peut traduire avec plus de pittoresque la vie d'un peuple chrétien aux prises avec les Musulmans. Mais une circonstance aggrave la situation. Parmi ces Turcs il y a beaucoup de Slaves renégats. Le journal est précédé des remarques suivantes : (3)

« Mille cinq cent soixante et onze!

« L'année terrible. En trois ans le territoire diminue d'un tiers. Le cimetière turc réduisit la population de la moitié. Et puis la famine et les épidémies!

« En 1570 Sélim II demanda à Venise la cession de l'île de Chypre. Venise répondit qu'il vint la prendre. La bataille de Lépante n'eut aucun résultat. Chypre, d'ailleurs, était déjà perdue et à tout jamais.

« Cependant les *Morlaques* moururent en héros pour la défense de la patrie et des autels. Nul ne s'en aperçut. Mais à partir de Lépante, la possession de la Dalmatie devint pour de longues années précaire, jusqu'à la défaite des Turcs par les efforts réunis de la Ligue Chrétienne. En attendant la libération du territoire, toute rupture entre les deux Puissances provoquait des répercussions sanglantes sur la frontière dalmate longue et dangereuse. La guerre continua d'un bout à l'autre, âpre et meurtrière, jusqu'à la paix de 1573.

« Le style du journal est rude, mais beau, il respire l'innocence et la vérité. Turcs et Dalmates se tapissent, se couchent en joue, s'entretuent, sans se faire quartier. La justice de Dieu étendit ses ailes sur la terre dominatrice aussi bien que sur la terre sujette. La maîtresse et la servante se montrèrent sous les mêmes atours s'assirent à la même table, partagèrent le même pain. On ne les appela plus que compagnes et sœurs. »

(1) Avec les Dalmates, beaucoup de Croates ont servi la République, ces derniers surtout dans la cavalerie. Dans un document de l'époque, plusieurs nobles croates sont mentionnés au service de Venise, notamment les comtes Martin Zrinjski, Jean de Corbavie, les nobles Militchitch, Zridanovitch, le baron Kobesitch, Tomas Milanovitch, commandant de la cavalerie croate etc. etc. Les Croates — écrit Nicolas Donà au Sénat — sont des gens hors pair, excellents arquebusiers, ils labourent même les champs sans se séparer de leur arquebuse qu'ils portent en bandoulière, surtout ceux de la campagne.

(2) Avec des notes anonymes, mais certainement dues à la plume de Nicolas Tommaseo, puissants raccourcis à la Mantegna.

(3) Dont Tommaseo est très probablement l'auteur.

« Traù, 4 août 1571.

« Irruption des Turcs jusqu'aux remparts de la ville. Deux jeunes filles réfugiées. Elles racontent au capitaine Orazio d'Ascoli toutes les phases du combat entre Turcs et chrétiens. Les femmes accourent en aide aux hommes. Les Turcs en font un charnier. L'arrivée d'un contingent vénitien met les Turcs en fuite. Ils abandonnent le butin et les prisonniers, sauf deux enfants de 13 ans. Blessés au cours du combat ils meurent et le Père Bartolomé, posté sur une colline, voit deux colombes s'élever et se diriger vers l'Orient. C'étaient les deux anges qui s'envolaient au ciel.

« Le 21 août, une bande de Morlaques, envoyés sous le commandement de Stanko Gurgevitch par le colonel Chierigatto pour purger des Turcs le territoire de Traù, rencontrèrent quatre espions turcs. Sommés de révéler les plans des Turcs, les espions refusèrent et ils furent pendus sur la plage. Deux autres furent emmenés.

« Zara, 3 septembre 1571.

« Apparition d'une felouque turque. Elle débarque des munitions et des vivres à Saint-Philippe. La garnison de Zara est alertée (le provéditeur est Ettore Tron) et deux galères lancées à leur poursuite. Confusion, agitation. Les paysans se réfugient dans la ville, pâles et jaunes, avec leurs troupeaux et leurs pauvres hardes. Les femmes de Zara tremblent pour leurs maris, mais en même temps elles les incitent à prendre leurs arquebuses et à marcher contre les envahisseurs.

« Épisode touchant. Une pauvre femme qui courait avec ses compagnes pour se réfugier dans la ville portait deux enfants sur son sein. Arrivée à la trentième borne, elle se laissa choir sur le sol, dégagea des seins ses enfants et les rangea par terre. Ensuite elle tendit les bras, comme si elle voulait demander à quelque chrétien de les recueillir et en présence de la foule accourue elle expira.

« Un Morlaque ayant échappé de la vigilance des Turcs vint à Zara à la nage à trois milles de distance, nuitamment, en se cachant sous l'eau pour n'être pas vu. Vers minuit, on aperçut sur les montagnes des feux dispersés allumés par les Turcs qui approchèrent à portée du canon de la forteresse. Ils savaient que les artilleurs ne tireraient pas le canon en pleine nuit et d'ailleurs ils avaient placé en première ligne des prisonniers chrétiens.

« Chemin faisant, ils s'étaient emparés de deux curés, religieux de Saint-François, Antoine Beglitch et François Staritch. François était gai. Il mangeait avec eux comme avec des amis. Ils racontaient aux

Turcs émerveillés des légendes de Saints. Un prêtre turc ayant affirmé que le Messie était l'ami de Mahomet et que Mahomet l'aimait, le Père François lui répondit que Mahomet n'était pas saint, ce qui provoqua le Turc à le gifler.

« Le lendemain, les Turcs envoyèrent dire avec une étonnante forfanterie de se rendre. Le provéditeur répondit : « Qu'ils viennent prendre la ville. » L'ennemi ouvrit le feu de ses pièces d'artillerie. Ils ouvrirent une brèche et montèrent à l'assaut. Ils furent repoussés avec de grandes pertes. Un renégat, Luc Lucovitch, un géant qui avait tué sa propre sœur et qui s'était enfui pour éviter la potence, prit de mire un citoyen valeureux et honnête de Zara, Zuane Catich, et lui dit : « Vilain, tes ancêtres labouraient la terre pour ma maison : tu me payeras maintenant pour ta résistance. » Sur quoi, avec son arquebuse, il blessa un de ses fils qui s'était placé devant son père pour le défendre. Un garçon lui enleva un œil avec sa fronde. Il fut pris et pendu sur les remparts.

« Spalato, 27 septembre 1571.

« Incursions des Turcs dans le territoire de Spalato. Ils ravagent la plaine de Salone. Les paysans s'arment pour repousser l'envahisseur. Mais l'apparition de la cavalerie turque les met en fuite. Les commandants les supplient : « Qu'est-ce, enfants? Voulez-vous que les Turcs s'emparent de nos maisons? Que dira le monde et le Prince Sérénissime? »

« Mort d'une religieuse, sœur Madeleine. Avant de mourir, elle déclare que les chrétiens remportèrent la victoire. Grand orage. Panique de la cavalerie turque. Les capitaines trouvent qu'une occasion unique se présente pour reprendre la tour de Salone et peut-être aussi les châteaux de l'archevêque. Un curé, qui avait été pris par les Turcs, les dissuade. Les Turcs sont trop forts. On se contente d'avoir repoussé les Turcs et de leur avoir enlevé un gros butin. Le lendemain magnifique procession à Spalato. Le peuple est en liesse. *Course dei Barberi*, combats avec Turcs et Mores. Ensuite *bal de jeunes filles* sous le palais du recteur et des nobles et *combat au pugilat*. Sermon du Père Anselme de Rimini. Le peuple pleure et se bat la poitrine. Les litanies de la Madone.

« Défaite d'un contingent de cavalerie turque vers Nona (3 octobre 1571). On coupe trois têtes turques et on les porte à Zara. Quatre prisonniers vivants, mais malmenés. »

Tommaseo ajoute :

« Dureté des esprits. Notre âme prenait, comme un liquide, toutes les formes du vase qui la contenait. Colère, vengeance, terreur, aucune certitude politique ni de vie, aucune conscience de soi-même, fruit des

artifices du gouvernement. Cette politique fourbe et invétérée avait fait, avec le temps, des Dalmates des gens rudes et malheureux. Ils se battaient dans une guerre qu'ils n'avaient pas provoquée, sous des drapeaux qui n'étaient pas les leurs — vieille et constante destinée —, pour une terre qu'ils croyaient leur appartenir, trompés par l'affection, mais dont ils n'étaient que les colons mendiants et les gardiens; le Turc, ennemi sans loi ni foi et toujours victorieux; les haines religieuses armaient les bras dalmates, cependant que l'avarice et les ambitions du pouvoir avaient allumé la guerre. Les causes de ces malheurs, il fallait les chercher tout d'abord dans les malheurs du temps, ensuite dans les fautes du gouvernement, qui disait qu'il nous gardait : la supercherie de l'ennemi a fourni seulement les occasions. »

« Zara, 6 octobre 1571.

« Cent cinquante cavaliers turcs furent annoncées par les gardes de la ville. Trente de nos cavaliers sortirent pour les rencontrer. Turcs et chrétiens s'abouchent. Les Turcs proposent un combat singulier à la lance avec un des nôtres. Les nôtres acceptent. Un Turc, habillé de rouge, coiffé d'un gros bonnet de même couleur, à la turque, se rua sur notre capitaine Georges et lui tua le cheval. Le capitaine de sa lance décoiffa le Turc; et puis ils s'abouchèrent et le capitaine se plaignit de ce qu'on lui avait tué le cheval à l'encontre des règles de la chevalerie. Le Turc lui promit de lui envoyer son cheval dans quatre jours; on s'embrassa et on se sépara.

« 27 octobre 1571.

« Une femme de Spalato a eu une vision. Elle a vu son fils sanglant et couvert de boue. Il lui a dit : *Majko!* (1) les notres ont vaincu les Turcs en mer (2). Prions que le Paradis accueille nos morts.

« 23 octobre. Les Turcs défient devant Zara les chrétiens à un tournoi. Les cavaliers s'embrassent et puis se ruent les uns contre les autres.

« Un Turc demanda la permission au marquis Rongonis, commandant militaire de Zara, de visiter les églises et d'assister à une messe. On l'éconduisit poliment. Le Turc était, semble-t-il, amoureux de la fille du marquis, qu'il avait vue deux ans avant à Nona.

« 27 octobre. Des choses extraordinaires se passent à Spalato. Une dispute éclate entre un jeune patricien de la maison Alberti et un citadin, Pierre Batchitch. Ce dernier pour venger la mort de son père Sime Gelitch, surnommé Baciccio, mort de crève-cœur à la suite d'un procès

(1) En slave : « Mère ».

(2) C'était la victoire de Lépante qui avait eu lieu le 7 octobre.

qu'un Alberti avait gagné contre lui à la cour de Padoue, s'enfuit à Clissa chez les Turcs, qui en font un secrétaire et premier greffier du disdar. Pierre jure d'exterminer les Alberti, sauf Hélène qui avait été son amante. Le chef de la famille, Luca Alberti, l'avait fait chasser de sa maison et bâtonner par ses domestiques, pour avoir eu l'audace de demander la main d'Hélène. Pierre, pour se venger, propose aux Turcs une expédition contre Spalato. Mais un jeune Alberti fonce sur lui. Combat. Alberti fléchit. Pierre ne veut pas le tuer, ayant découvert sur lui une ceinture travaillée par Hélène. Il ne fait que le blesser. Pierre repenté veut rentrer à Spalato. Sa mère lui dit : « Je suis vieille, au seuil de la tombe, tu m'as trompée. Tu m'avais dit que tu me conduirais à l'Image du Mont pour la prier ensemble. Mais la Sainte Image, c'étaient les Turcs et les ennemis de notre religion. Ton père et mon mari seraient plutôt morts et auraient souffert tous les déchirements, plutôt que de quitter les leurs. Qui l'aurait dit de mon fils? » On pleura ensemble. Ils rentrent nuitamment à Spalato. Ils sont traqués par les Turcs. Le gardien de Salone refuse de tuer Pierre, qui l'avait jadis sauvé des Spalatins qui avaient voulu le tuer. Ils s'embrassent. Ils rentrent dans la ville. Atroupement. Récit de la fuite. Le peuple demande une marque de gratitude pour le Turc qui a sauvé Pierre. On lui envoie un riche harnais, acheté derrière la Loggia chez un négociant, Mattio Godibene, arrivé depuis peu à Spalato. La place acclama les Baccici. Mais Albert se meurt. Le même jour Gio. Battista Contarini entre à Spalato avec sa galère avariée, retour de Lépante. Et il fait le récit de cette grande victoire.

« Novembre, 1571. Zara.

« Conspiration à Zara pour livrer la ville aux Turcs : un Istrien, un Italien et deux Zaratins. Avec un prêtre excommunié, Rotta.

« A la faveur d'un incendie provoqué par une poudrière qu'on aurait fait sauter, on aurait ouvert aux Turcs les portes de la ville. Conspiration découverte par la vieille servante d'un prêtre, Antoine de Ravenna. Répression sévère. Les Turcs ont nié tout. Les nobles et les chefs du peuple prièrent le provéditeur de déclarer au doge que la ville de Zara lui reste fidèle.

« Spalato, 8 avril 1574.

« Un Turc tombe amoureux d'une jeune fille de Spalato, Marie Vor-nitch. Ils s'aiment, mais les frères de la jeune fille s'opposent au mariage, encore que le jeune Turc eût déclaré qu'il se ferait chrétien. Marie mourut de langueur. Le peuple accompagna la morte au cimetière d'un

couvent où elle fut enterrée, et un poète de Spalato écrivit sur ce sujet un poème dont les strophes terminaient par le refrain : *Bidna Mare!* (1).

« Le recteur de Spalato relate à son gouvernement cette histoire pour illustrer les rapports qui existent entre Turcs et chrétiens. A part beaucoup de Turcs sans foi ni loi, il y en a aussi qui sont de vrais chevaliers (2) et qui maintiendront la parole donnée comme n'importe quel Chrétien. Le recteur cite un autre exemple d'un Turc de Clissa qui rendit à ses parents une jeune fille échappée de Spalato avec un jeune Musulman.

« L'hiver de l'année 1573 en Dalmatie fut particulièrement terrible. Tempêtes en mer, famine, épidémies, tout s'était abattu sur la malheureuse province. Le peuple des campagnes se trouvait sans abri, livré à une disette qui durait depuis quatre ans. Dans son ignorance, le peuple attribua tous ses maux à la magie. Des récits fantastiques circulèrent dans le pays. Des sorcières auraient nuitamment circulé entre les haies et converti la terre en cailloux et sable. On organisa des processions. Les amulettes et les croix étaient suspendues aux arbres. Mais les sorcières continuaient leur besogne.

« Un vieillard qu'on appelait « l'ermite » et qui s'était improvisé le gardien intéressé d'une belle fille du peuple, repoussé par celle-ci, répandit à Spalato le bruit que la jeune fille était une sorcière. Émeute dans le peuple. On décida de la brûler sur la place du Dôme. Les autorités s'en émurent : le recteur, le commandant militaire, l'archiprêtre de la cathédrale, les nobles et les chanoines accoururent pour empêcher ce supplice. La jeune fille fut délivrée par un médecin, nommé Rolando, qui périt dans les flammes. La fille fut sauvée. L'ermite disparut sur une galère vénitienne. On disait qu'il s'était rendu à Rome, d'autres affirmaient qu'il avait pris le chemin de la Terre Sainte, d'autres encore qu'il était allé en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostella.

« Le recteur de Spalato écrit au gouvernement :

« Les provisions qui viennent de Venise doivent être livrées au grand jour. Leur envoi est dicté par la bonne volonté du gouvernement et non par des influences occultes. Éviter les offenses de la part des fonctionnaires caméaux. Se donner la peine de les comprendre quand ils parlent le slave (*se parlano schiavone!*). Un seul mot peut provoquer un incendie. L'arrêter à temps, car tout pourrait s'embraser. Avec les nobles il faut être gentils et aimables. Les grognons sont les plus faciles à mener. Mais il faut de la patience. Les jeunes sont rusés, saturés d'idées nouvelles.

(1) En slave : « Pauvre Marie! »

(2) Exactement comme parmi les Arabes d'Espagne.

HISTOIRE DE DALMATIE

Les nobles frères Rosulitch se sont rendus — il y a sept ans — de Padoue à Oxford, à Bruxelles et à Rotterdam. Ils ont voyagé toute une année. Ils ont maintenant trente-six ans. Ils ne font que parler des mœurs et des coutumes de ces peuples-là en faisant des comparaisons qui ne sont pas toutes agréables pour nous. Le vieux comte leur a donné un avertissement, mais ils continuent à parler mal du gouvernement. Il faudrait les appeler à Venise et leur donner un emploi, pour qu'ils soient éloignés du feu.

« La galère du provéditeur de Zara a apporté des provisions, des instruments et des munitions. Du biscuit, du sel, de la toile forte, de la poudre de guerre (de canon et de chasse). Douze haches. Des clous, des chaînes, etc. *Vingt-huit charrues*. On a fait de tout cela une distribution publique. On a retenu pour Spalato douze charrues, huit pour Traù et les autres aux curés du territoire. Mais il faudrait faire venir les curés et leur remettre les charrues *coram populo*, afin que tout le monde puisse les voir (*sic!*).

« La distribution a été précédée d'une messe à la cathédrale. Tous les fonctionnaires y assistaient, les nobles et le peuple. Foule partout. Les fenêtres et les balcons étaient décorés de draps, de lambrequins (*festoni*), de fleurs, comme si c'était une grande fête. On avait arboré les glorieux drapeaux (*le gloriose bandiere*). Un signal fut donné de la galère. Trois coups de canon (*spingarda*) furent tirés. Un grand silence se fit et le recteur tint le discours suivant : « Nobles, messieurs les négociants et peuple de Spalato! Depuis que vous vous êtes placés sous la protection de l'illustre Seigneurie de Venise, vous avez toujours reçu des marques claires et sincères de la clémence et de la justice de la Seigneurie vénitienne (*del felicissimo dominio veneziano*). Vos pères et vos aïeux ont vécu heureux et unis. Jamais ils ne se sont repentis d'être les sujets de notre protecteur saint Marc. Or, la Sérénissime République a entendu vos souffrances. Elle est accourue prompte et bienveillante pour satisfaire à vos besoins. Elle vous promet, de même qu'elle l'a fait par le passé et qu'elle le fait aujourd'hui, de songer aussi à l'avenir à aider son très cher peuple de Spalato. Nous avons, nobles et seigneurs, fait apporter en votre présence les secours envoyés afin que chacun puisse voir que vous êtes considérés comme des fils bien aimés de Venise. » Nous fîmes signe et les canons reprurent à tirer, pendant que le peuple criait : « Vive notre excellentissime provéditeur et celui de Zara, vive Venise! » Les femmes des nobles agitaient les mouchoirs et battaient des mains, en jetant des fleurs sur la place; il y avait du monde qui pleurait et nous nous pâmons de joie. On tira le secours au sort.

« Une jeune veuve de vingt-huit ans, une mendiante, dont le mari fut tué par les Turcs avec trois enfants, un garçon et deux fillettes, demi-nues. Elle vendait au marché des brindilles qu'elle trouvait dans les champs. Après les avoir vendues à un prix dérisoire, elle mendie avec ses enfants comme font les autres. Elle tira au sort et toucha du sel et des biscottes. Sa joie était indescriptible. Elle se prosterna et invoqua la Vierge et saint Dojmo, en les remerciant de cette grâce. Toute l'assistance fut émue.

« Un vieux soldat, aveugle, qui combattit avec les Turcs, tira au sort des biscottes. Il était conduit par sa fille, belle et haute de taille, toute confuse. Elle avait seize ans. Le soldat prit ses biscottes, salua et s'en fut en chantant en slave (*in schiavone*) une chanson sur le roi Marc. Le peuple fit chorus, comme s'ils s'étaient concertés, car ils connaissent tous ce chant (1).

« Nos confidants nous ont dit que le peuple est gai et tranquille et qu'on a voulu faire un mauvais parti à quelques nobles calomniateurs, surtout à ceux de la maison de Rosulitch, mais on a fini par n'en rien faire, cette famille étant très vieille, puissante et bienfaisante. Les curés sont partis avec les provisions et les charrues qu'on leur a données. Ils doivent rendre compte de la distribution qu'ils en feront.

« Nous avons fait notre possible pour donner du relief aux dons et aux largesses de Votre Sérénité; mais, si je dois dire la pure vérité, le subsidie est bien pauvre (*scarso*) quand on pense aux besoins pressants du peuple. Mais les esprits sont contents et cela remplace une foule de choses (2). »

Le recteur de Spalato :

« Deux jeunes filles Franica et Vida Perissa (Periša) habitent seules à Vranjica, dans une *Kuća* (3). Elles sont orphelines et n'ont pas de parents. Franica est âgée de quinze ans, sa sœur en a vingt-six. Elles travaillent en partie et aussi elles mendient. Leur père, de son vivant, labourait la terre du *ciaus* de Vranjica. Le *ciaus* envoie le curé auprès de Franjica avec le message suivant : « Puisque la bonne fortune vous assiste, le Seigneur est avec vous. Je vous ai connue enfant, vos parents

(1) « Le roi Marc est aux Dalmates ce qu'Achille était pour les Grecs anciens.... Pendant trois cents ans notre roi Marc prit souci de son peuple et s'endormit, adoré et célèbre. Maintenant, c'est Dieu même qui le ressuscite dans les fantaisies sacrées du peuple qui présage. » Tommaseo raconte, dans son *Discorso sui canti del popolo dalmata*, qu'un paysan vint trouver son maître, un illustre homme de lettres de Croatie, et lui dit : « Bonnes nouvelles, maître : le roi Marc est revenu ! » Le maître éclata de rire, mais le bouvier ne perdit pas sa contenance et ajouta d'un ton innocent : « Mais oui, c'est comme ça : on l'a vu. »

(2) *Ma la contentezza degli animi é qualche cosa, e che fa il luogo di moltissime cose.*

(3) En slave dans l'original, ce qui veut dire : « maison ».

étaient à mes gages. Et si votre père et votre mère vivaient, Dieu garde leur âme, nous aurions parlé à votre père et nous lui aurions exprimé le désir que vous devinssiez notre femme. » Le curé s'en fut et se déchargea de sa mission. Franica, toute émue, répondit qu'elle, pauvre fille, n'aurait jamais osé lever les yeux vers son maître; mais qu'elle est prête et qu'elle est sa servante (1). Tout le monde s'en réjouit et tous bénirent le Seigneur. « La clémence de Votre Sérénité, dans ce pays, crée d'heureuses conjonctures pour ces gens et pour ce pays. » (*E la clemenza di Vostra Serenità che in questi paesi et in ogni sua opera e fatto sempre è di auspicii fausti per questa gente e paese*) (2).

« Traù, 23 avril 1574.

« Conspiration de quelques gens du peuple pour s'emparer du magasin de ravitaillement. Dévoilée par un domestique. Il s'ouvre à son maître, ne voulant pas de truchement auprès du recteur, car il ne connaît pas l'italien (*e non sa in italiano*). L'émeute, soigneusement préparée, tourne court, grâce au tact du recteur de Traù. Mais le recteur relate au gouvernement que la situation à Traù est absolument désespérée. Un des conspirateurs, Bogadenovitch a dit au recteur : « Depuis plusieurs années il n'y a plus d'affaires, nous sommes au bord de l'abîme. La famine règne partout. Cet hiver a emporté une quantité de morts à tel point que nous voulions abandonner Traù. Nous renonçâmes à émigrer à cause de l'affection qui nous lie à nos maisons. Secourez-nous. »

« Un autre homme du peuple, Allugrievich, raconte au recteur que la ville est bondée de pauvres. Les mendiants assiègent les portes de la ville, pleurent et demandent la charité avec le même refrain : « *Bog ti dà i sveta misa* » — « *Bog ti dà lišo zdravlje, moja gospodarica... i tvoje dice i tvoji mrtvi dà im pokoj* (3). »

« Le recteur rappelle à son gouvernement que les subsides attendus et qu'on va distribuer au peuple (4) contribueront à calmer les esprits et les mauvaises humeurs.

« 28 avril 1574.

« Depuis quelques jours, les Turcs sont descendus de la montagne pour vendre leurs produits dans la contrée. Mais ayant refusé de déposer

(1) Cf. réponse de Ruth.

(2) Un comble de flatterie!

(3) En slave : « Que Dieu et la Sainte messe vous donnent! Que Dieu t'accorde une bonne santé, ma maîtresse, que Dieu accorde la santé à tes enfants, à tes morts la paix! » Et l'autre, dit Tommaso, si douce, si célestiale, même dans la prononciation : *miluj, majko!* (caresse, mère!)

(4) Les subsides distribués à Spalato.

leurs armes — comme font les autres — ils ne furent pas reçus. Ils envoyèrent leur chef. On l'avait chargé d'offrir vingt-cinq sequins si on voulait les laisser entrer armés. Les autorités refusèrent. On menaça notre messager. On lui dit qu'ils passeraient outre, mais on les laissa sans réponse. Cette attitude des Turcs est due, paraît-il, à une insulte que le chef des Turcs aurait subi de la part d'un citadin de Traù.

« Nous sommes attentifs à tout ce qui se passe autour de nous, mais sans nous mêler des disputes privées. »

VII

Cependant que l'Europe occidentale et méridionale nageait en pleine Renaissance et produisait les miracles de la chapelle Sixtine et des Loges du Vatican, toute l'Europe centrale et orientale, de Vienne à Cattaro et du Frioul à Durazzo, était secouée, brutalisée, broyée par les horribles faits et gestes de la nouvelle invasion asiatique qui était venue à bout de l'Empire romain d'Orient. La fin tragique du xv^e siècle faisait présager la grande pitié du xvi^e. L'Adriatique devint l'un des buts des envahisseurs. La Dalmatie commençait à gravir son Calvaire.

En 1491, les Turcs envahirent, en force, le continent dalmate. De nombreux et gros détachements poussèrent jusqu'aux portes d'ailleurs bien gardées de Sebenico, mais les galères vénitiennes se mirent au travers de l'ennemi et empêchèrent l'avance turque vers Scardona. Les barons croates, mal soutenus par le faible et envoûté roi Vladislas, durent acquitter un tribut au sultan. En 1497, les Turcs envahirent le territoire de Traù. L'année suivante ils assiégèrent Knin et envahirent le littoral de Makarska. Venise enfin se décida à armer 20 galères pour la protection de la Dalmatie.

Sur ces entrefaites, la guerre éclata entre elle et la Porte. Antonio Grimani fut battu près de l'île de Sapienza, sur la côte occidentale de la Grèce, à l'entrée du golfe de Coron (12 août 1499). Les équipages n'étaient pas slaves; ils avaient été recrutés en Lombardie. Toute la flotte avait fléchi. Une panique s'empara de la population dalmate. Des alertes eurent lieu partout. Éperdus, mal défendus, les gens commencèrent un mouvement migratoire qui ne s'arrêtera que très tard. Les territoires de Zara et de Nona furent envahis. Une nouvelle tentative contre Sebenico avorta. Les barons croates se rapprochèrent de Venise. En vain. Personne ne pouvait rien. Pillages, incendies partout. Traù, et encore

Sebenico et le fier château fort de Clissa (Klis) tremblèrent plus d'une fois. Enfin, on signa la paix, le 20 mai 1503. Sauf Almissa, tout le pays entre la Cettina et la Narenta échut aux Turcs. Une grande partie de la Dalmatie fut livrée au maître asiatique. Faiblesse initiale de Venise, que la population slave ne pardonna jamais à la République. Mais la paix n'était qu'une formule officielle, en réalité, avec les Turcs, un vain mot, et il était bien entendu que les invasions d'autres territoires dalmates ne troubleraient guère l'état de paix « heureusement » rétabli. Quant au roi de Hongrie, qui touchait de Venise un subside annuel de 30 000 ducats pour combattre les infidèles, il était, depuis la crise de Cambrai, encore plus faible et encore plus envoûté qu'avant. La Dalmatie, dégarnie, était abandonnée à elle-même. On revenait aux temps des communes et aux évêques chefs d'armées. L'archevêque de Spalato, Bernard Zane, se mit à la tête d'un fort contingent de troupes dalmates et tint tête aux Turcs qui avaient investi la ville de Dioclétien. Une nouvelle tentative contre Clissa fut repoussée. La forteresse de Karin tomba au pouvoir des Turcs.

A ce moment même siégeait à Rome, au Latran, un concile convoqué par Jules II et repris par Léon X. On y parla beaucoup des Turcs et d'un de ces éternels projets de croisades que les papes poursuivaient « pour l'honneur du drapeau » et qui n'aboutissaient jamais à rien, prétexte à des exercices de rhétorique qui excitèrent quelques années plus tard la verve mordante du sénateur Marc Foscarini. Dans la sixième séance du concile, le 17 avril 1514, l'évêque dalmate Simon Begna prononça un émouvant discours dans lequel il s'efforça à expliquer aux Pères du Concile comme quoi, Venise, la Hongrie et la Pologne étant le véritable boulevard de l'Europe, le salut de toute la chrétienté en dépendait. Il évoqua les incursions turques des derniers mois : dans son seul diocèse, les Turcs avaient pris deux châteaux et emmené captifs 2 000 hommes ; près de Scardona, quatre villes avaient été prises et Scardona même assiégée ; elle avait résisté beaucoup plus par l'intervention divine que par la prévoyance des hommes dans l'espace de six mois, cinq châteaux forts hongrois en Illyrie avaient été pris et brûlés avec leurs habitants. Les Pères du Concile versèrent des larmes, mais ils n'entreprirent rien. La grave affaire de Luther, l'avènement de Charles-Quint détournèrent l'attention de Rome de l'état désespéré dans lequel se débattait l'Europe orientale.

Clissa et Poglizza furent obligés de payer un tribut aux Turcs pour n'être pas molestés. Produit bizarre de cet esprit d'autonomie que la

Dalmatie avait dans le sang, la petite République slave de Poglizza, située en presqu'île dans une région montagneuse délimitée par la dernière partie du cours de la rivière Cettina, formait un triangle entre cette rivière et la mer, dominé par un massif montagneux, le Mosor (1), formé de plusieurs chaînes, dont le sommet le plus haut a 1 340 mètres, entre lesquelles coulent de petites rivières qui se frayent péniblement le chemin vers la mer. Ce saint Marin dalmate — le fondateur de la petite République italienne fut un moine dalmate — prit naissance au XI^e siècle. Les fils légendaires d'un roi bosniaque non moins légendaire furent ses premiers fondateurs, mais cet État minuscule ne fut constitué qu'en 1235 par des nobles croates chassés par les Mongols sous le règne de Béla IV. Deux partis de nobles se formèrent immédiatement : les nobles bosniaques et les nobles hongrois, ou plutôt croates qu'on désignait d'un seul mot : les Ancêtres. Poglizza avait un peu comme Saint-Marin un gouvernement semi-aristocratique semi-démocratique. Un *Grand-Comte* élu pour un an, aux pouvoirs autocratiques et pourtant responsable des actes de son administration après sa sortie de charge. Il était grand juge au civil et au criminel, avait à ses côtés un voïvode et était assisté d'un conseil de quatre procureurs et d'un chancelier nommé à vie, qui était ordinairement un prêtre, comme un moine bénédictin était le ministre des finances de la République de Sienne. Le pays était divisé en douze comtés gouvernés par des Petits-Comtes. Les élections avaient lieu tous les ans le 23 avril, jour de la Saint-Georges, le saint slave par excellence. Dans cette assemblée nationale, les nobles croato-hongrois et les nobles d'origine bosniaque formaient deux collèges électoraux séparés. Et alors, par une curieuse opération, les nobles bosniaques éliaient parmi les nobles croates le Grand-Comte et deux procureurs, tandis que le voïvode et les deux autres procureurs étaient choisis par les nobles croates parmi les nobles bosniaques. L'élection avait lieu dans un champ près d'un petit pont jeté sur le lit d'un torrent. Les délégués des comtés déployaient leurs dolmans rouges et lançaient sur ces dolmans des petits cailloux. Celui qui en avait recueilli le plus grand nombre était élu Grand-Comte. Il revêtait les insignes de son rang : tunique en velours violet brodé d'or, dolman à boutons d'argent ciselé, colback de velours noir et grand manteau de drap rouge. On lui remettait la cassette où étaient renfermés les Lois, Statuts et Privilèges de la République, et l'assemblée se séparait, aux acclamations du peuple réuni sur

(1) Corruption de Mons Aureus. Les Romains y auraient trouvé de l'or.

les hauteurs voisines. Après l'écrasement total de la domination hongroise en Dalmatie, la petite république fut régie pendant quarante ans (de 1444 à 1483) par un comte vénitien qui ensuite fut éconduit et, sans accomplir une rupture formelle avec la république de Saint-Marc, les Poglizzains commencèrent à se gouverner tout seuls. Spalato avait exercé une certaine influence sur les principales familles du pays. Les temps étaient mauvais. On n'avait pas intérêt à se séparer entièrement des Vénitiens. Le Grand-Comte de Poglizza offrit même un contingent à Venise contre les Alliés de Cambrai et le Sénat s'adressait à lui comme à un prince allié. En 1537, Venise confirma solennellement les franchises de la petite république, qui dut bientôt, nous l'avons dit, acquitter un tribut aux Turcs. Les Poglizzains vécurent un peu plus d'un siècle sous la dépendance purement nominale du *sandjak* de Clissa, mais en 1647 ils s'en émancipèrent et comme petite puissance belligérante prirent une part glorieuse à la libération de la Dalmatie. La république de Poglizza, avec tous les autres survivants de l'indépendance communale dalmate, fut supprimée par Napoléon. Le dernier Grand-Comte se réfugia en Russie, avec ses parchemins et avec le sceau de cet État minuscule, mais héroïque (1).

Les années 1515-1526 s'écoulèrent dans une détresse sans nom. Malgré les hauts faits d'armes du ban de Croatie, le dalmate Pierre Berislavitch, qui était devenu la terreur des Ottomans (2), les Turcs ne don-

(1) Deux autres communes presque indépendantes surnagèrent, grâce à leur petitesse, qui ne pouvait pas porter ombrage à Venise, sur les ruines des libertés républicaines dalmates. Rogosnizza, petite île adriatique entre Sebenico et Traù, entourée d'une vaste baie, dont la charte remonte à 1235, tributaire de Venise depuis 1571 et que ses femmes illustrèrent pendant une attaque turque. Nous en parlerons plus loin. Rogosnizza n'a pas échappé aux écrits de droit international comme type d'État mi-souverain (V. Engelhardt. *Les Protectorats anciens et modernes*). Martens, dans son *Précis du droit des gens*, lui consacre une page. Une autre commune libre se trouvait sur la côte méridionale de la Dalmatie, non loin de l'antique Budua. C'était la petite république aristocratique de *Pastrovicci*. Sous la pression des barons de la maison des Balsa, elle accepta en 1423 la suzeraineté de Venise, qui lui accorda l'exemption de tout impôt et de tout service militaire. Elle était régie par un Comte élu tous les ans, quatre juges et douze membres du Conseil des Nobles qui gardaient le sceau de la commune et son Statut.

C'est ainsi que sur ce sol saturé de liberté, la pression de la tout-puissante république de Saint-Marc n'avait pu détruire tout souvenir de anciennes autonomies du pays. Les seules grandes communes furent sacrifiées au Moloch de la Carthage moderne. Nous parlons de Raguse dans un chapitre à part. Un auteur de droit international (Engelhardt), en consultant la table de longévité des protectorats européens du Moyen Age et des temps modernes, a relevé que les républiques de Raguse, de Poglizza et de Rogosnizza, avec Andorre et Saint-Marino, sont au premier rang et que toutes ces Républiques, ainsi que Monaco, sont situées sur des montagnes ou sur des rochers maritimes d'un accès difficile qui les isolent des contrées avoisinantes.

(2) Tombé glorieusement dans un combat contre les Turcs en Bosnie, le 20 mai 1520.

nèrent à la Dalmatie ni trêve, ni repos. Ils osèrent s'avancer jusqu'aux châteaux forts de Traù, mais furent repoussés par une escadre vénitienne. Zara, Clissa, Scardona furent harcelées. Cette dernière commune se résigna à payer un tribut aux Turcs. Clissa et Scardona demandèrent le protectorat vénitien, mais la République déclina l'offre pour ne pas indisposer les Turcs. La population toute seule se défendait comme elle pouvait. Mais le 28 mai 1522 la forteresse de Knin capitula et le roi de Hongrie envoya à Venise Philippe More, vicaire général d'Agria, pour solliciter aide en faveur de la Hongrie contre Soliman qui s'appêtait à l'attaquer avec une puissante armée. Antonio Grimani occupait le trône ducal, vaincu à Lépante en 1499, mis au cachot, relégué en Dalmatie et puis comblé d'honneurs et élu doge à l'âge de quatre-vingt-sept ans. L'envoyé hongrois représenta la nécessité de se liguer contre les Turcs. Il insista sur deux faits décisifs : si, lors de l'offensive de Mahomet II contre Constantinople la chrétienté avait prêté l'oreille aux cris, aux prières, aux protestations de l'empereur Constantin XII, l'Empire grec ne se serait pas écroulé et le royaume des Mamelouks n'aurait pas subi le même sort ; or ces deux empires faisaient fonction de contrepoids salutaire à l'insolence turque ; leur salut aurait garanti contre tout danger le royaume de Hongrie et avec lui toute la chrétienté ; puis, l'existence de la Hongrie était nécessaire à la conservation de l'État vénitien et de ses dépendances ; une fois ce royaume perdu, qui avait soutenu plusieurs fois la violence des armes turques et retardé les cours de leurs victoires, que resterait-il ? Quel obstacle y aurait-il encore contre une invasion de l'Autriche et de l'Allemagne ainsi que des États vénitiens ? Le salut et la défense communes doivent être le fruit d'un effort commun. Mais le duc de Candie, Marc Minio, ci-devant baile à Constantinople, écrivait au Sénat que les Turcs ne tenaient plus en estime les Hongrois depuis qu'ils avaient si faiblement défendu Belgrade. Il est bien vrai que Minio les défendait et expliquait leur fléchissement par une attaque brusquée des Turcs.

Le Sénat ne savait quel parti prendre. Les affaires occidentales absorbaient toute son attention. Mais le danger était pressant. Depuis le 21 septembre 1520, un grand souverain occupait le trône ottoman, Soliman II dit le Magnifique. Il était bien décidé — il en avait les moyens — à continuer la politique de son prédécesseur Sélim I^{er} et à arracher à la chrétienté toute l'Europe orientale. En 1521, l'île de Rhodes dut capituler, malgré une défense héroïque des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui de chevaliers de Rhodes devinrent chevaliers de Malte. En cette

même année le provéditeur général Giovanni Moro envoyait à Venise un rapport désastreux sur la Dalmatie. La population continentale est tombée de 60 000 à 5 500 habitants. Il espère que tous les réfugiés en Italie regagneront leurs foyers. Il prône la construction de trois nouvelles forteresses. Il dresse la liste de celles qui retiennent encore les Turcs : forteresses hongroises-croates, Obrovac, Ostrovica, Cetin, Knin, Scardona, Clissa, Sign; forteresses vénitiennes, Nona, Novigrad, Nadin, Vrana. — Mais les Turcs avaient déjà occupé Knin et Scardona. Les autres suivront. En attendant, la Hongrie s'en va, elle barre le chemin à Soliman, elle doit être écrasée. En vain Christophe Frankopan fait des prodiges de valeur. Un homme ne peut plus arrêter la destinée. La marée musulmane monte avec l'impétuosité d'un torrent qui emporte tout. A la tête d'une armée de 200 000 hommes, Soliman franchit la Save et dans la plaine hongroise de Mohács, sur la rive droite du Danube, il écrase l'armée hongroise (29 août 1526). Le roi Louis s'enfuit et se noya dans un ruisseau. Le commandant en chef de l'armée hongroise fut tué. Sept prélats, 22 magnats, 22 000 hommes jonchèrent le terrain ce jour-là. La Hongrie n'existait virtuellement plus. Elle devint dans sa majeure partie une province turque, dont le vice-roi résida à Bude sur les ruines de ce qui fut la somptueuse cour de Mathias Corvin. La Hongrie sera turque jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Par l'écrasement du royaume de Saint-Étienne, le chemin était ouvert à tous les raids turcs. Kaïr-ed-din Barberousse pénétra un instant dans l'Adriatique, mais il en fut chassé par une escadre ragusaine. Tous les efforts de l'ennemi se concentrèrent autour du château fort de Clissa, la clef stratégique de la Dalmatie maritime. Clissa relevait de Ferdinand d'Autriche, élu à Presbourg en décembre 1526 contre son rival Jean de Zapolya, — déjà élu et couronné le mois d'avant — roi apostolique de Hongrie, d'une Hongrie qui n'était plus que l'ombre d'elle-même. Le 1^{er} janvier 1527, Ferdinand, avec ce bonheur effronté qui s'était attaché à la maison des Habsbourg, fut élu roi de Croatie et de Dalmatie par une assemblée des États dans le couvent franciscain dalmate de Cetin. Le royaume était donc divisé, mais Clissa, négligée par Zapolya, relevait uniquement de Ferdinand, chiffon déployé à tous les vents de ce qui avait été le manteau royal de la Hongrie maritime. On ne comprend pas l'obstination de Ferdinand à vouloir sauver ce dernier débris d'une domination révolue, convoitée par Venise et par la Turquie, d'autant qu'il ne fit presque rien d'effectif pour garder Clissa. Mais il eut la chance de rencontrer un héros ingénu qui prit au sérieux son rôle et qui croyait dur comme fer à la bonne foi d'un Habsbourg, le com-

mandant de Segna, Pierre Kruzitch, obscur gentilhomme croate, dont on ignore l'année et le lieu de naissance. Ce chevalier sans tache et sans peur combattit pour une cour ingrate, preux d'un autre temps dont les hauts faits furent une continuelle protestation contre la fourbe politique coloniale de Venise en Dalmatie. Et pourtant il ne pouvait douter de l'inanité de ses efforts, puisque la commune de Spalato, séparée de Clissa seulement par treize kilomètres, était déjà un autre monde pour lui, enfoncée depuis cent ans dans le marais vénitien. En 1531, le sultan Soliman s'arrogeait déjà la souveraineté sur une partie de la Dalmatie. Disposant de la petite république de Poglizza comme de son bien, il en investit un renégat vénitien, Alvise Gritti, enfant naturel du doge André. En même temps, il lui céda la ville de Segna et le château fort de Clissa qui appartenaient à Ferdinand. Mais Pierre Kruzitch ne l'entendait pas ainsi. Il fit ouvertement opposition aux Turcs, cependant que Venise protégeait ces derniers en espérant bien s'emparer de cette position importante et en attendant évincer le roi Ferdinand avec l'aide des Turcs. Jamais Venise n'a joué en Dalmatie une partie plus odieuse. Tout en n'approuvant pas la cession de Clissa à Gritti, elle empêcha le ravitaillement de la forteresse. A l'envoyé de Kruzitch qui demandait à la République vivres et munitions, le doge Gritti répondit : « Pierre veut nous brouiller avec les Turcs. »

Sur ces entrefaites, les Turcs s'emparèrent de Salone, ou plutôt du village et des débris qui en restaient. Ils y érigèrent une forteresse pour battre Clissa. Au mois de mai 1532, une comédie se joua dans cette ville-forteresse. Probablement à l'instigation d'un émissaire vénitien, les habitants de Clissa cédèrent la ville à Nicolas Querini, représentant de Gritti. Mais au bout de quelques semaines ils le chassèrent et accueillirent en triomphe Kruzitch. La garnison turque qui se trouvait déjà à Clissa fut massacrée. Kruzitch s'empara de la forteresse turque de Salone et l'incendia. Apathique comme presque tous les Habsbourg, caractère profondément soupçonneux, Ferdinand refusa tout aide à Kruzitch et à ses compagnons héroïques, transfuges de Bosnie, Croates et Serbes, célèbres plus tard sous le nom redouté d'Uscoques (1).

Le 12 janvier 1533, une trêve fut signée entre Ferdinand et Soliman, ce qui n'empêcha pas les Turcs d'assiéger Clissa. Trente-sept assauts ne purent avoir raison de la forteresse hongroise. Enfin le siège fut levé le 4 juillet 1534. Ferdinand et son frère Charles-Quint, dans l'espoir

(1) *Ushok* en serbo-croate signifie transfuge, émigrant.

qu'une paix stable serait inaugurée avec le Sultan, ce qui aurait délivré Charles, en guerre avec François I^{er}, d'un de ses plus graves soucis, envoyèrent une mission à Constantinople. Elle revint bredouille (1).

Cet insuccès décida le nouveau pape Paul III (Alexandre Farnèse) à proclamer la croisade contre les Turcs. De Dalmatie lui étaient parvenues des nouvelles lamentables. Une élogie d'un poète de Spalato, François Natalis, résumait en un pressant appel au pape toute l'horreur de la situation : « La pauvre Dalmatie pleure et se lamente jour et nuit ; elle n'a plus ni richesse, ni hommes ; les villes sont démantelées, les filles violées, les enfants arrachés au sein de leurs mères et tués, les vieillards et les jeunes femmes déchirés par les dents des loups. Les mains liées, nous sommes chassés du foyer paternel. Les Turcs incendient nos moissons, nos églises, nos maisons, les chevaux piaffent sur nos autels et on nous vend esclaves sur les marchés. » Spalato n'en est pas encore arrivée là et n'y arrivera jamais, mais son territoire est certainement dévasté. On peut appliquer aux Turcs la terrible parole de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. Natalis suppliait le pape de ne point abandonner sa très fidèle province, Clissa proche de la baie de Salone, d'où le Turc en douze heures pourrait atteindre Ancône. Avec la chute de cette forteresse, la Dalmatie, l'Adriatique, voire l'Italie sont menacés. Le pire est que Venise continuait sa politique de collusion avec les Turcs. Elle accusait Kruzitch devant Ferdinand de vouloir provoquer à tout prix une guerre entre la République et les Turcs. D'autre part, l'entourage de Ferdinand l'accusait de chercher à brouiller le Roi avec le Sultan. Mais le défenseur de Clissa plaida sa cause et celle de la forteresse avec tant de chaleur que Ferdinand dut, malgré lui, lui renouveler ses sentiments d'amitié (29 février 1536), en le priant toutefois de ne point provoquer un conflit avec les Vénitiens et les Turcs, mais de garder fidèlement Clissa qu'il s'empresserait de ravitailler. Kruzitch, convaincu de l'inanité des promesses du Roi, s'adressa une fois de plus à Paul III pour être mis en mesure de défendre Clissa. Il faut avouer que Ferdinand se trouvait dans une situation extrêmement délicate. Les Turcs avaient envahi la Croatie qui devint presque entièrement leur proie. La ville forte de Požega dut capituler (août 1536). Ils emmenèrent en esclavage 60 000 hommes.

Sur ces entrefaites, le sandjak de Bosnie Husrevbeg, après avoir conquis et mis en coupe réglée la Slavonie, accourut sous les remparts

(1) Gritti, qui se trouvait aux gages du Sultan, fut assassiné en Transylvanie (29 septembre 1534).

de Clissa (31 août). Kruzitch n'y était pas. Les Turcs coupèrent toutes les communications avec la forteresse, avec Spalato et avec la mer. Ferdinand envoyait messages sur messages, mais rien que de bonnes paroles. Les habitants de Clissa tinrent conseil. A quoi bon combattre, prolonger le martyre. La chrétienté est sourde et muette. Plutôt émigrer, mais où? En Hongrie? Région inconnue. En Italie? Ils ne sauraient y vivre, ils ignorent l'idiome du pays. Enfin, en mars 1537, le roi Ferdinand envoya, pour dégager Clissa, 3 000 soldats allemands sous les ordres du comte della Torre. Kruzitch et della Torre quittèrent ensemble Segna, cependant que les Uscoques couraient la mer à la recherche des navires turcs. Dans la nuit du 11 au 12 mars, une petite armée composée de Croates, d'Italiens et d'Allemands débarqua à Salone. Les chrétiens enregistrèrent tout d'abord quelques avantages. Mais une attaque brusquée d'un corps auxiliaire turc dans la plaine de Salone provoqua une panique générale. Les Italiens et les Allemands s'enfuirent les premiers. Les Croates emboîtèrent le pas. Kruzitch voulut s'opposer à cette fuite générale, mais en vain. Il monta sur un navire italien qui ne put démarrer. Rejoint par les Turcs, il fut tué et l'aga des Janissaires lui trancha la tête. La petite garnison de Clissa continuait à se battre. Alors l'aga des Janissaires vint sous les remparts du château et promena devant la garnison terrorisée la tête de Kruzitch. Sans eau, sans vivres, presque sans munitions, à la vue du trophée sanglant, Clissa capitula le 12 mars 1537. Les Uscoques qui avaient héroïquement défendu la ville-forte jusqu'à la dernière minute gagnèrent Segna et déposèrent dans la cathédrale les clefs de la forteresse (1). Par une ironie sanglante de l'histoire, le vainqueur Housrevbeg, annonçant sa victoire au Sultan, lui proposa de relever les ruines de Salone et de coloniser « avec des héros de l'Islam » ses environs, arrosés du sang des martyrs chrétiens et consacrés par la retraite du grand Empereur dalmate!

La chute de Clissa (2), qui fut pour Venise plus qu'un crime, une faute, retentit douloureusement à Rome. Paul III se rendit à pied à l'église de Saint-Marc et à Sainte-Marie-sur-Minerve pour lancer un pressant appel à toute la chrétienté d'oublier ses discordes et de s'armer pour la défense de la foi catholique. L'appel du pape ne tomba pas dans le vide.

(1) Le corps de Kruzitch avec sa tête, rachetée aux Turcs par sa sœur Hélène pour 100 ducats, fut enterré dans l'église de Notre-Dame de Tersatto près de Fiume. Tersatto se trouve en territoire yougoslave.

(2) Une cantilène populaire disait :

« Malheur à Klis parce qu'il est bâti sur un rocher,
Mais malheur au rocher, parce que Klis le domine. »

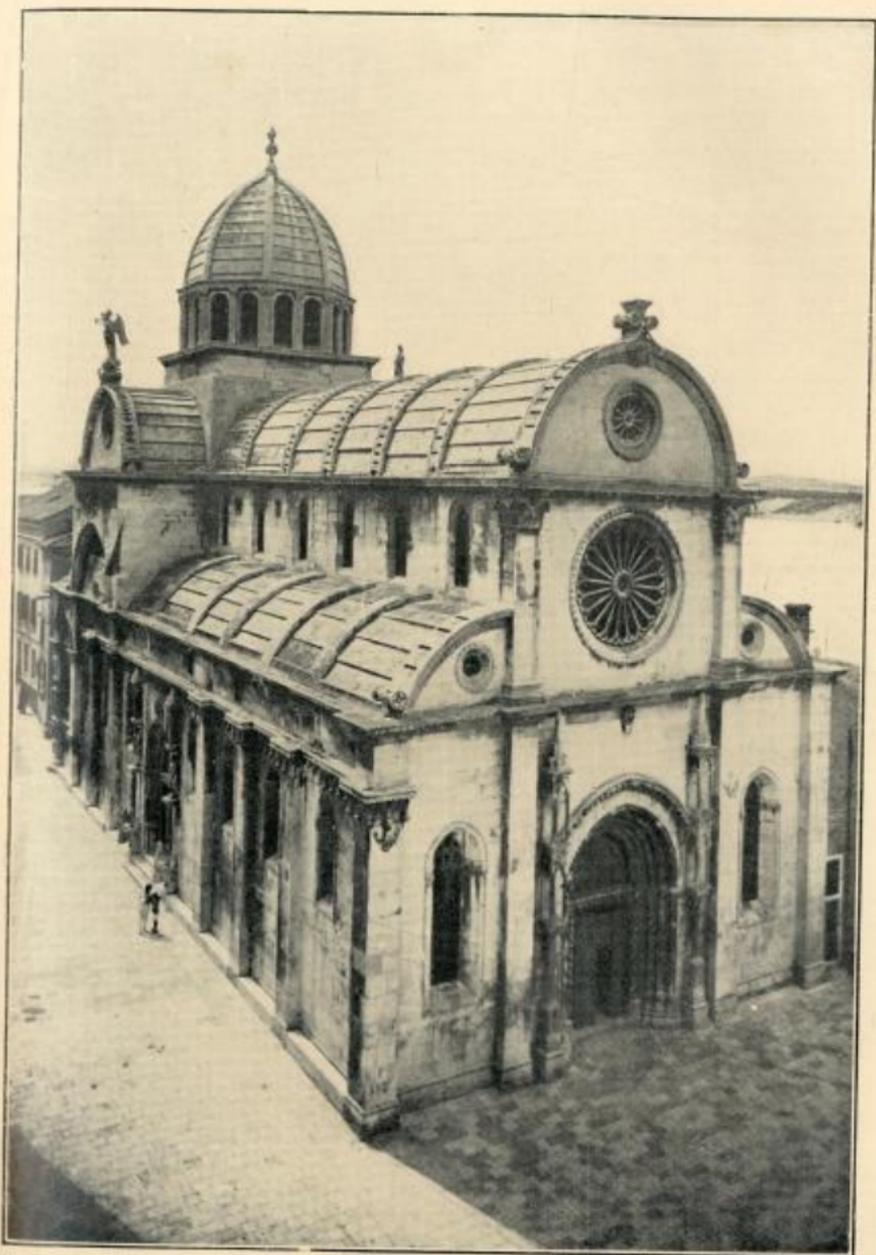
HISTOIRE DE DALMATIE

Une ligue fut conclue à Rome entre Paul III, Charles-Quint, Ferdinand et Venise (8 février 1538). La guerre de cette première « Sainte Ligue » éclata tout de suite. Le plan de la ligue embrassait trop de choses : l'empire ottoman tout entier, y compris Constantinople! Disproportion évidente avec l'état politique de l'Europe et avec la puissance de plus en plus redoutable de Soliman.

Ferdinand fut prié d'ouvrir une campagne en Hongrie, ce qu'il se garda bien de faire. L'année précédente, ses armées avaient été battues par les Turcs et toute la Slavonie était tombée en leur pouvoir. Tout dépendait donc des succès des Alliés sur mer. Vincenzo Capello prit le commandement des forces navales vénitiennes. On avait armé 200 galères, dont 40 sous les ordres de Girolamo Pesaro devaient croiser dans les eaux de Corfou pour — dit Francesco Longo dans son récit si suggestif de la guerre de 1538 — « maintenir fidèles les populations ». 160 galères devaient croiser dans l'Adriatique sous le commandement de Giovanni Vitturi, car on avait de bonnes raisons à croire que les forces navales ottomanes, dont le commandement effectif était exercé par Khair-ed-din Barberousse, avaient pour objectif la Dalmatie et Venise.

Le Turc ouvrit la campagne avec 100 000 hommes et 400 navires.

Pour la première fois dans l'histoire, la neutralité de la République de Raguse, tributaire de la Porte, passa à l'ordre du jour. On envoya des instructions aux capitaines généraux vénitiens de saisir dans les deux ports de Raguse et de Gravose tous les navires qu'on y trouverait pour les mettre à la disposition de la République. C'était une violation manifeste de la souveraineté et de la neutralité de Raguse qui dans l'état Venise-Turquie-Espagne n'en pouvait plus. Venise insistait pour que Raguse fit partie de la Ligue, ce qui l'aurait exposé aux représailles du sultan et probablement à la ruine définitive. Clément Ragnina fut envoyé au pape. Il eut gain de cause. La neutralité de Raguse fut proclamée sous la garantie du Pontife, comme elle le sera sous Pie V à la veille de Lépante. La politique francophile de l'archevêque de Raguse, le Milanais Philippe Trivulce, avait irrité les Alliés, mais tout s'apaisa, ce qui n'empêcha pas le patriarche de Venise Grimani, commandant des forces navales pontificales, d'abuser de la faiblesse de Raguse, ou plutôt de sa neutralité désarmée, pour ravager une partie de son territoire. Invitée à verser sa part de la dîme accordée par le pape aux confédérés, Raguse se retrancha derrière sa neutralité. Elle se plaignit des entraves que Pesaro mettait à la navigation de l'Adriatique, mais l'adroit Vénitien répondit que cette interdiction lui était très



PL. XII.

SEBENICO (SIBENIK)

La cathédrale (xv^e et xvii^e siècles).



avantageuse : elle pourrait servir à Raguse d'excellent prétexte vis-à-vis des Turcs pour se refuser à leurs exigences. Au mois de mars de 1538, les Turcs ouvrirent la campagne, cependant que Capello recevait des mains du doge André Gritti l'étendard de Saint-Marc. Tout de suite on s'appliqua à organiser la défense de la Dalmatie. Des cavaliers croates furent envoyés à Sebenico. Mais vite on s'aperçut que la désorganisation était à son comble. Les troupes vénitienues réclamèrent leur paye, refusant de vivre sur le pays, épuisé et abandonné. Camille Orsini, nommé généralissime en Dalmatie, tança ouvertement le gouvernement. « Si vous ne pouvez faire la guerre », lui écrivit-il, « faites la paix. » Jamais on n'avait entendu d'un général à la solde de la République un message pareil. Convaincu de la loyauté d'Orsini — qui n'était pas un Carmagnola —, le Sénat empocha tout. Orsini insistait. « La ruine du peuple est un blasphème comme celui dirigé contre Dieu, Sa Divine Majesté étant gravement offensée dans les hommes. »

Orsini insistait pour une concentration de forces considérables en Dalmatie. Le pays ne pouvait pas être défendu par l'envoi de petits « paquets ». Tandis que Francesco Barbaro ravageait le territoire de Zara, désormais occupé par les Turcs, ceux-ci, au nombre de 20 000, se concentrèrent à Knin. Les châteaux forts de Nadin et de Vrana tombèrent au pouvoir de l'ennemi par la trahison et la lâcheté des commandants vénitiens. Sébastien Sagredo, qui céda Nadin aux Turcs, fut décapité le 16 juillet et Vittore Soranzo, qui lâchement abandonna Vrana, échappa à la peine capitale par sa mort quelques jours plus tard, bourrelé de honte et de peur. Le cas de Stefano Trevisan, élu provéditeur général en Dalmatie et qui refusa de se rendre à son poste, aggrava la situation. Le doge Gritti constata avec douleur que le patriotisme vénitien avait fléchi. Au cours de cette guerre on a vu pour la première fois — déclara-t-il en plein Sénat — un patricien éviter une charge publique lorsque la République était en danger ! A la place de Trevisan, Alvise Badoer fut envoyé en Dalmatie, muni de pleins pouvoirs. La vérité, c'est que les Slaves étaient abandonnés à eux-mêmes. Ils sauvèrent tout seuls ce qu'on pouvait encore sauver. Castel Venier près de Traù, abandonné par les soldats italiens, fut héroïquement défendu par les « Esclavons » et Traù fut dégagée. Orsini ne disposait que de 4 000 fantassins et de 100 cavaliers croates ! Pourtant, il prit aux Turcs Obrovac. Malgré les offres du duc d'Urbin qui se serait chargé de chasser les Turcs de tout l'arrière-territoire de Zara, le Sénat ne se décidait à rien. D'ailleurs, un fort parti, convaincu de l'inutilité d'une grande campagne, inclinait déjà vers la

HISTOIRE DE DALMATIE

paix. On discuta la campagne de Dalmatie. Le sénateur Leonardo Emo plaïda pour la continuation de la guerre. Il fit valoir toutes les ressources dont disposait la Dalmatie. Point essentiel pour Venise, on y trouvait beaucoup de bois de construction pour l'Arsenal, qui dédommagerait la République de la perte imminente de l'Archipel. Alvise Gradenigo plaïda pour la paix. Les caisses sont vides. Il faut payer les troupes mercenaires, sans quoi elles saccageront la Dalmatie. L'Empereur et son frère ne bougent pas. Venise est isolée.

Sur ces entrefaites, survint la « fuite de Prevesa », comme on a appelé la bataille navale manquée par la faute de l'amiral génois André Doria, commandant de la flotte espagnole, qui, pour se venger des Vénitiens et en même temps pour garder intacte la flotte, dont Charles-Quint voulait disposer ailleurs, laissa échapper la flotte turque qui se croyait déjà acculée à un désastre. La flotte chrétienne quitta vite les côtes de l'Épire et cingla pour Corfou.

Il fallait pourtant faire quelque chose, faute de quoi toute cette campagne commencée à grand renfort de réclame, aurait lamentablement échoué sous la risée générale de l'Europe et surtout de François I^{er} qui gardait fidèlement la parole donnée à l'Infidèle. On se décida pour une expédition bizarre, témoignage éloquent de l'ineptie des confédérés et des profonds dissentiments entre eux. On arrachera aux Turcs Castelnuovo en Dalmatie, à l'entrée des Bouches de Cattaro, ville fortifiée, fondée par un dynaste bosniaque, limitrophe de la république de Raguse. Ce lieu pittoresque, blotti dans un bois de pins et de cyprès, avait été occupé par les Turcs. Il fallait les déloger. Toutes les forces confédérées se mirent en mouvement. Elles marchaient, aurait-on dit, à la conquête de Jérusalem! Doria escomptait un grand succès pour l'honneur du drapeau impérial et de la croix de Gènes. Il fit débarquer des troupes et de l'artillerie, sous le commandement du vice-roi de Sicile, Don Ferrante Gonzaga. Mais il ne comptait pas avec l'adresse du généralissime vénitien. Capello le prévint. Il poussa sa flotte par l'étroit canal qui sépare la pointe extrême du territoire ragusain et le massif d'en face et ouvrit le feu sur Castelnuovo. Les marins dalmates prirent d'assaut la ville et la garnison turque se rendit (27 octobre).

Capello fit arborer sur les bastions de la ville trois pavillons : celui de l'Empire, celui du pape et celui de Venise. Les Espagnols arrivés en retard, bernés par les Vénitiens, leur disputèrent la possession de la ville, mais ils durent se contenter de ravager le territoire en violation flagrante de la neutralité de Raguse. Un peu plus tard, Doria céda tous

ses soi-disant droits sur Castelnovo aux Vénitiens contre une forte indemnité. Mais François I^{er} incitait le Sultan à réparer l'échec de ses armes et à reprendre Castelnovo, ce qui fut fait. Barberousse fut chargé de l'opération. Dix mois après les Turcs reprirent la petite ville, si âprement disputée. La flotte turque cingla pour le Levant. Venise ne laissa en Dalmatie que 1 500 fantassins. Elle paya ces troupes. Giovanni Moro remplaça Capello. Cattaro fut mis en état de défense. On agita à Venise de nouveau le problème de la paix. Pesaro et Donà se prononcèrent contre un renouvellement de l'alliance avec l'Empereur. De leurs discours au Sénat, il convient de retenir ces fortes paroles de Pesaro : « Ouvrez les yeux et rappelez-vous que tout est en jeu et qu'en des temps si laborieux il faut que tous supportent tout d'eux-mêmes, sans passer par les mains des autres, les sages avec leur conseil, les riches avec leur argent, les forts avec leur vie, qui pour tous ceux qui se sacrifieront pour la liberté commune se prolongera au-delà, en laissant derrière eux une traînée de souvenir éternel plutôt que de longues années de servitude de la patrie. Les conseils, l'argent et les soldats font toute la guerre, si chacun de nous répond à l'appel que la nature lui impose. »

Cette superbe péroraison fut accueillie par un silence glacial. Le siège du Sénat était fait. Aucune décision ne fut prise séance tenante, mais le sentiment général était que Venise demanderait la paix. Barberousse, grâce à une défense intelligente organisée par Matteo Bembo, échoua devant Cattaro. La flotte turque quitta l'Adriatique et Venise réduisit sur-le-champ la garnison de Zara de 3 000 à 800 fantassins. En même temps, on donna au provéditeur général l'ordre d'achever rapidement les fortifications de Zara, de Sebenico et de Cattaro. Et on négocia.

Comme bien souvent au cours de son histoire agitée, Venise dut négocier avec un puissant empire barbare, en tête à tête, lâchée par tous ses alliés. Pour tous les autres, la guerre avec les Turcs avait été un épisode, pour elle seule un drame poignant, toute sa vie étant concentrée sur les vagues et sur les rivages convoités par la puissance asiatique. Dans une austère introduction au récit de cette guerre stérile, le sénateur François Longo insiste sur la nécessité pour la République de maintenir la paix avec les Turcs. « Plaider cette cause », écrivait-il, « c'est rendre le plus signalé service à la République. Dès que j'ai commencé à prendre part aux Conseils de la République, dès que j'ai pu prendre connaissance de la faiblesse et de la mauvaise administration de l'État, bien différente de celle des aïeux qui par leur équité et leur candeur, par leur grande bienveillance et par leur prudence surent conquérir l'amour du peuple

HISTOIRE DE DALMATIE

et de l'État, j'ai maintenu avec force mon opinion sur la paix. Le récit de cette guerre a pour but principal de montrer que le seul remède à nos maux, c'est celui de maintenir la paix avec les Turcs. » En effet, il ne restait rien d'autre à faire. Tommaso Contarini fut envoyé à Constantinople pour négocier la paix. Les Turcs demandèrent tous les territoires compris entre Cattaro et les dernières possessions vénitiennes du Levant. Contarini accepta seulement la cession de Nauplie et de Malvasie. Les négociations furent rompues. Le 27 décembre, Alvise Badoer, provvediteur général de Dalmatie, reprit les conversations. Il dut céder Nauplie (Napoli di Romania) et Malvasie (Napoli di Malvasia) sur la côte orientale du Péloponèse, il dut accepter une espèce de tribut de 300 000 ducats à titre de réparations, mais il réclama une contrepartie, la restitution des places fortes dalmates de Nadin et de Vrana. Mais les Turcs sur ce dernier point furent intraitables. Finalement, ces deux forteresses leur restèrent et Badoer conseilla au Sénat de les détruire avant de les livrer. C'est ainsi que les Turcs encerclèrent Zara. On ne sauva que les seules villes et territoires que les Slaves avaient défendus. La paix fut signée le 2 octobre 1540 et, pendant trente ans, elle fut officiellement respectée, nous disons officiellement, car elle n'empêcha pas les Turcs de continuer à empiéter sur le territoire dalmate.

La Dalmatie continentale devint en grande partie un sandjakat turc, avec un sandjak résident à Clissa, et le mouezzin invoqua Allah à deux heures de marche de la cathédrale de Spalato! La population était éperdue. Les Franciscains de Bosnie venaient de temps à autre lui apporter les consolations de la religion. Ils célébraient les Saints-Mystères dans les cimetières et secrètement distribuaient les sacrements. Voilà à quoi fut réduite la Dalmatie sous un régime impuissant à la défendre! Les seules villes du littoral bénéficiaient de la présence de la flotte vénitienne, mais aussi de l'activité toujours en éveil de leur population.

L'année qui suivit l'humiliante paix turco-vénitienne, l'Adriatique redevint un champs clos où s'affrontèrent Slaves et Vénitiens, comme au IX^e siècle lorsque les doges prenaient la mer pour combattre les redoutables Narentains. La conquête ottomane avait refoulé sur la côte orientale de l'Adriatique de nouvelles unités slaves (Serbes orthodoxes, Croates catholiques) qui, n'ayant plus d'emploi après la chute de Clissa, réfugiés à Segna, ancienne ville blottie dans un creux du littoral croato-autrichien, non loin de Fiume, y établirent un État dispersé vivant sur les flots et qui porta le nom collectif et vague d'Uscoques. Une nouvelle Illyrie en plein XVI^e siècle, une Illyrie aux mille chefs qui n'était soumise

à aucun règlement international d'aucune espèce. Les Uscoques firent tout d'abord la chasse aux Turcs, pour se venger de Clissa. Montés sur de petits navires imités inconsciemment des navires illyriens qui avaient donné à Rome tant d'ennuis, avec une audace sans pareille ils inaugurèrent une course effrénée contre les navires ottomans, en provoquant contre Venise les foudres de la Sublime Porte.

En effet, c'est Venise qui était tenue pour responsable de tout ce qui arrivait dans l'Adriatique. C'est Venise qui était censée exercer la police maritime dans l'Adriatique, ou alors elle n'était plus rien. Or Venise, pour la première fois dans son histoire, ne pouvait rien, à tout le moins rien de décisif contre cette poignée de Slaves qui méprisaient la mort. Elle ne put que s'adresser au roi Ferdinand, les localités habitées par les Uscoques (Segna, Buccari, etc.) relevant de l'Autriche. Mais de guerre lasse, sous l'aiguillon des menaces turques, Venise donna l'ordre au capitaine *in golfo* de bloquer le port de Segna. Ferdinand s'émut un instant des réclamations vénitiennes. Il donna à son tour l'ordre de détruire les navires uscoques, mais cet ordre ne fut pas exécuté. A sa cour, on était enchanté des difficultés dans lesquelles se débattait Venise. Quelques navires de guerre turcs pénétrèrent dans l'Adriatique, mais, chassés par une escadre vénitienne, en ressortirent immédiatement. Ce n'est qu'en 1566 que les Uscoques se tournent contre Venise. Puisque les Vénitiens protègent les Turcs, sus aux Vénitiens! Ne se souciant pas le moins du monde des « droits » de la cité de Saint-Marc sur l'Adriatique, les Uscoques la narguèrent, la défièrent, l'épuisèrent et sur leurs bateaux primitifs insultèrent à la majesté de la « Reine de l'Adriatique ». Venise eut, en même temps, une correspondance lourde de menaces et de malentendus avec le fils de Ferdinand, l'archiduc Charles, qui de Graz gouvernait en vice-roi une grande partie des États héréditaires de la Maison d'Autriche, la Styrie, la Carniole, l'Istrie et le littoral croate. Les Uscoques ressortissaient formellement de sa juridiction. Charles joua un rôle équivoque dans l'affaire des Uscoques, officiellement prenant le parti de Venise, en sous-main protégeant les vengeurs slaves dont les exploits navals interrompaient l'usucapion vénitienne de l'Adriatique.

Comme si l'offensive des Uscoques n'eût pas suffi, la République se trouva face à face avec un problème d'intérêt vital pour elle : la question de Chypre.

Éliminer Venise de son empire Levantin, c'était un des points fondamentaux du programme des trois sultans, Sélim I^{er}, Soliman II et Sélim II.

HISTOIRE DE DALMATIE

Après la Hongrie, réduite à un pachalik turc, après la prise de Nègrepont et de Rhodes, après les acquisitions de la paix de 1540, la Turquie jeta son dévolu sur la riche île de Chypre qui la gênait et que Venise avait enlevée aux derniers rois Lusignan, en s'emparant du douaire de Catherine Cornaro, veuve de Jacob II roi de Chypre, adoptée par elle comme « fille de la République de Saint-Marc ». L'île fut défendue avec un héroïsme romain. L'épilogue de la défense de Chypre prit les proportions d'une épopée chrétienne, par le martyre du défenseur de Famagouste Marc-Antoine Bragadin (2 août 1570) que les Turcs, violant la foi jurée, après des tourments inénarrables écorchèrent vivant, tandis qu'il chantait le *Miserere* (1).

Pendant ces terribles épreuves, les Uscoques avaient obtenu toute faculté de courir l'Adriatique et de capturer les navires turcs qui s'y trouvaient. Par ailleurs, le Sandjak de Klis tenta une offensive contre Spalato, qui fut enrayée. Toute la flotte vénitienne, sous Jérôme Zane, fut concentrée dans les eaux de Zara. Mais la forteresse de Zemonico, éloignée de 15 kilomètres de la ville tomba au pouvoir des Turcs. Novigrad résista. Raguse tremblait et se fortifiait. L'amiral turc Karahodja pénétra dans l'Adriatique, surprit Dulcigno, Antivari et Budua, qui furent en partie incendiées. La population dalmate s'arma. Les femmes prêchèrent d'exemple. Deux mémorables faits de guerre leur sont dus. A Rogoznica, armées de rames, elles battirent les Turcs et n'en laissèrent échapper qu'un seul. L'année suivante, les femmes de Curzola, déguisées en hommes, saisirent les armes des officiers et des soldats vénitiens, qu'ils avaient jetées, mirent en position quelques pièces d'artillerie et repoussèrent les Turcs, qui avec quinze galères assiégeaient la ville confiée par la République à la garde de mercenaires.

Une attaque turque contre Lesina eut lieu du 17 au 21 août 1571. Les Turcs détruisirent et incendièrent les villes principales de l'île fameuse. Leur flotte comptait 70 voiles sous les ordres d'Uluc Ali Karahodja. « Nous avons perdu tous nos revenus — écrivait un noble de Lesina à un ami —, nos biens et nos effets, je crois qu'il faudra chercher un autre pays, si la miséricorde du Christ ne nous vient en aide. »

Salone retomba au pouvoir des Turcs avec le château de Sasso, lâchement abandonné par une garnison italienne. Ettore Tron ne put reprendre

(1) Rachetée en 1580, la peau de Bragadin fut déposée dans une urne précieuse en l'église des saints Jean et Paul, le Panthéon vénitien. On ne comprendra jamais pourquoi l'Église n'a pas admis Bragadin au nombre des Bienheureux, puisqu'il a été martyrisé *in odium Christiani nominis*.

Clissa, mais Almorò Tiepolo, un grand soldat, s'empara de Scardona. Astore Visconti ravagea le territoire turc de Sebenico. Cette ville et Zara résistèrent à toute attaque. La Dalmatie fut sauvée par une nouvelle croisade — la dernière — de ce qu'on appelait encore la Chrétienté. Impuissante à faire face toute seule à cette formidable offensive musulmane, encouragée par la prise de Chypre, Venise avait conclu une nouvelle ligue avec le pape (Pie V) et le roi d'Espagne (Philippe II), à laquelle s'associèrent le duc de Savoie et l'Ordre de Malte. Ce fut la seconde « Sainte Ligue ». Elle fut plus heureuse que la première, mais seulement dans sa manifestation immédiate. Un jeune homme de 24 ans, Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, fut placé à la tête de la plus formidable flotte que le monde eût vue jusqu'à ce jour. Venise arma 114 galères sous les ordres de Sébastien Venier, l'Espagne en arma 103, le pape 12, le duc de Savoie 4, Malte 3. Les forces navales chrétiennes se chiffraient en tout à 243 galères. Marc-Antonio Colonna, commandant des galères pontificales, était le vice-généralissime et, avec l'amiral vénitien Venier (1), ces trois hommes formaient le Conseil suprême qui décidait des opérations. Raguse obtint de nouveau une déclaration solennelle de neutralité, malgré la vive opposition de Venise, ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer en cachette à la flotte chrétienne 30 « naves », vaisseaux de transport qui pouvaient, au besoin, se transformer en navires de combat. La Dalmatie tint à honneur de contribuer à cette lutte suprême contre l'Infidèle. L'état de désolation dans lequel elle se trouvait ne l'empêcha pas d'armer 7 galères — Arbe, Cherso, Veglia, Lesina, Traù, Sebenico et Cattaro — qui furent réparties entre les deux ailes et le centre. Les galères dalmates étaient commandées par des gentilshommes du pays : Colane Drascio (Cherso-*San-Nicolò*), Lodovico Cicuta (Veglia-*Christo Risuscitato*), Giovanni Balzi (Lesina-*San Girolamo*), Jean de Dominis (Arbe-*San Giovanni*), Louis Cippico (Traù-*La Donna*), Jérôme Bisante (Cattaro-*San Trifone*), Christophoro Lucitch (Sebenico-*San Giorgio*).

Les Turcs disposaient eux aussi d'une flotte considérable : 210 galères et 63 fustes et galéotes sous le haut commandant de l'amiral Ali-Pacha.

Les deux flottes se rencontrèrent à l'aube du 7 octobre 1571 à l'entrée du golfe de Lépante près des îles Curzolari. On se battit du matin au soir. La flotte turque fut anéantie et n'était la manœuvre fortement suspecte de trahison d'André Doria, commandant de l'aile droite, qui s'abstint

(1) Doge de 1577 à 1578.

de combattre, en laissant échapper l'escadre de l'Algérien Uluc-Ali, aucune galère turque n'aurait échappé au désastre. Pour la première fois dans l'histoire, les Slaves, représentés par les marins et les *sopracomiti* dalmates, prirent une revanche du désastre de Kosovo. La proue et le fanal de la galère de Traù, qu'on voit encore dans la cour du palais Cippico, sont les témoins oubliés du conflit séculaire qui fera beaucoup plus tard trembler les montagnes des Balkans du cri célèbre : « Tout pour la Croix et la Liberté! »

A la date du 14 octobre, le Journal Anonyme que nous avons déjà cité enregistre :

« A l'aube, la galère Giustiniana fut découverte, arrivant du Levant à voiles et à avirons, rapidement, l'éperon cassé. Trois hommes descendirent à terre et donnèrent la nouvelle que la flotte turque avait été battue par la nôtre. Elle continua immédiatement pour Venise, chargée de butin. Une heure plus tard, les galères de Giustinianc et de Pasqualigo entrèrent au port, en déchargeant toute l'artillerie qu'elles avaient à bord. La ville répondit par le son de toutes ses cloches, avec 40 coups de canon. Ils confirmèrent la grande victoire et présentèrent un compte rendu de la bataille. Environ une heure plus tard, toute l'artillerie de Zara et de la forteresse fit feu (109 pièces), à la joie générale des habitants de la ville. Dans les églises on chanta la messe du Saint-Esprit et le soir on fit à travers la ville des feux innombrables.

« Le 16, vers l'heure du coucher du soleil, 20 cavaliers turcs vinrent dans les prés de la ville pour s'informer des réjouissances de ce matin, mais n'ayant plus rien apprendre ils s'en furent. Le 17, procession solennelle à Zara pendant trois jours pour la victoire des Chrétiens. Trois escadrons de Turcs s'approchèrent de la ville. On alarma la garnison. L'infanterie descendit dans les tranchées et même toute la cavalerie. Dix cavaliers turcs s'approchèrent des nôtres pour demander ce que signifiait cette allégresse à Zara.

« Le provéditeur l'ayant su, il fit dire qu'un Turc vint dans la ville et on le lui dira. Le disdare (châtelain) de Zemonico vint sur la foi d'un sauf-conduit et le commandant en chef des forces vénitienes de la ville lui donna communication des rapports sur la victoire de Lépante, après quoi il fut congédié.

« Le 18, encore procession solennelle. Les troupes rangées sur la place de la Colonne. On porta les reliques des saints, serties en or, en argent et en pierres précieuses. Les troupes suivaient par quatre à la file, les piquiers, les drapeaux, les arquebusiers. La procession finie très tard

dans la nuit, les troupes furent disloquées. On fit un service solennel pour le repos des âmes des Chrétiens qui moururent glorieusement dans cette glorieuse bataille. »

La bataille de Lépante fut un premier grand affaiblissement de la puissance ottomane et, à ce titre, elle vaut plus que ses résultats immédiats qui, à cause de la jalousie traditionnelle de la cour d'Espagne envers Venise, furent tels qu'on eût cru qu'à Lépante la flotte turque et non la flotte chrétienne eût été victorieuse.

Après la défaite, le grand vizir avait caractérisé la situation ainsi : « Nous avons gagné Chypre », avait-il dit au *Baïlo* vénitien, « mais vous nous avez battu sur mer. Entre nos deux défaites il y a cependant une différence. C'est qu'en vous enlevant un royaume nous vous avons coupé un bras. Il ne repoussera jamais. Mais la barbe que vous nous avez rasée, elle garde encore ses racines. Les forêts ne nous manquent point. Nous avons du fer et aussi des hommes et surtout nous avons la certitude que nos désastres récents sont bien peu de chose à côté des joies que nous avons éprouvées. »

Le grand vizir avait en partie raison, mais la barbe ne repoussa jamais plus avec l'ancienne vigueur et par ailleurs la Turquie ne fit que profiter de la discorde des chrétiens. La politique mesquine de Philippe II, la mort de Pie V, chef suprême de la grande entreprise, les pertes immenses qu'elle eut à subir frustrèrent Venise de tous les résultats de cette victoire presque unique dans l'histoire. Elle dut céder Chypre, elle perdit en Dalmatie Zemonico, Salone et la forteresse de Sasso abandonnée par ses défenseurs italiens. L'historien doit constater un fait curieux. Venise, triomphante sur terre ou sur mer, dut toujours solder ses victoires par des pertes. L'Italie moderne, plus elle a perdu et plus elle a gagné. La Morée, Lépante, les Dardanelles et un quart de siècle de la prodigieuse défense de Candie n'ont apporté à Venise que perte sur perte. Décret du destin, la diplomatie vénitienne n'ayant rien à envier à celle de la nouvelle Italie qui lui a en partie succédé.

Le traité du 7 mars 1573 ne résolvait aucunement le problème des Uscoques, qui au contraire, devenait de jour en jour plus compliqué. La piraterie slave s'attaquait maintenant à tous les riverains de l'Adriatique. A la longue elle était devenue intolérable, même pour les Ragusains qui avaient avec les Uscoques la communauté de la langue. Les captures des navires vénitiens ne se comptaient plus. Comme ces navires étaient chargés de marchandises turques, il devenait évident que le pavillon de Saint-Marc n'était plus capable de protéger les intérêts

commerciaux des autres puissances. Venise réclamait inutilement à Graz. Charles était ou feignait d'être impuissant. Grégoire XIII intervint aussi, mais sans résultat. En 1582, les Uscoques concertèrent avec les Spalatins et les Poglizziens une campagne pour reprendre Salone et Clissa. De peur d'être accusée de violer le traité de paix, Venise envoya à Spalato Giovanni Contarini pour faire une enquête, punir les chefs présumés de l'expédition et mettre à prix la tête d'un des chefs uscoques les plus remuants, Georges Danitchitch. Celui-ci captura un navire vénitien chargé de marchandises turques. Venise adressa ses représentations directement à l'empereur Rodolphe II qui résidait la plupart du temps à Prague. En même temps le capitaine *da mar* reçut l'ordre de bloquer les golfes de Fiume et de Segna.

Une grosse partie se jouait. La Maison d'Autriche convoitait déjà la maîtrise de l'Adriatique. Elle n'était pas fâchée de voir les Vénitiens, humiliés dans leur propre élément, se débattre sans succès, eux les vainqueurs de Lépante, et leurs superbes galères bloquer les ports du littoral et laisser échapper leur proie. Après la paix de 1573, cette campagne n'était pas faite pour rehausser le prestige de Venise. Le spectre des Habsbourg hantait déjà les rêves des doges. Mais les Turcs, de quoi se mêlent-ils? Venise suffira à sa tâche. Oui, mais la commune de Sebenico est secrètement du parti des Uscoques. Les Turcs sont repoussés de Segna et les Slaves ravagent les environs d'Obrovazzo et de la Narenta, incendient le faubourg de Clissa. Les Vénitiens les enferment dans le détroit de Morter. Ils s'échappent à la faveur de la nuit. L'Empereur fait semblant de donner des ordres d'apaisement à ses commandants. Ces ordres ne sont jamais exécutés. Tout à coup, un événement imprévu place Venise devant un dilemme : ou sévir et vaincre ou subir une nouvelle guerre avec les Turcs et dans des conditions déplorables. La commune de Spalato ne tolère plus le sandjak à Clissa. Elle lance un appel aux Uscoques. Une expédition s'organisa. Un noble de Spalato — originaire de Florence — Jean degli Alberti, parent de Léon Baptiste, se place à la tête d'une petite armée dont non seulement les Uscoques, mais encore les républicains de Poglizza font partie. Rodolphe envoie des munitions. L'expédition prend un cachet autrichien. L'Empereur, terré à Prague, avec ses alchimistes, est content. Mais les Vénitiens prennent le contre-pied du programme impérial et, désireux de prouver aux Turcs qu'ils ne sont pas complices de l'Empereur, à ces démons qui ont écorché Bragadin ils envoient des munitions et des vivres! Ce qui ne les empêche naturellement pas d'envoyer un ambassadeur à Prague pour féliciter

l'empereur de ses succès contre les Turcs. L'expédition Alberti fut couronnée d'un succès complet. Le 8 avril, le bourg et le château tombèrent aux mains des chrétiens, qui, au grand courroux des Vénitiens, arborèrent sur les remparts de la ville conquise le grand étendard impérial.

Le fait d'armes du 8 avril 1596 se répercuta dans toute la chrétienté. Mais cette chrétienté qui allumait des feux de joie pour le moindre succès contre les Turcs — pourvu qu'elle n'eût pas à se déranger — n'avait même plus l'ardeur, pourtant si mesurée, d'un Philippe II. Le roi catholique se mourait. L'empereur consultait ses astrologues.

Les Turcs envoyèrent 15 000 hommes pour reprendre Clissa. Les Vénitiens s'étaient chargés d'interdire le passage aux renforts chrétiens. L'échelle vénitienne de Spalato eût souffert de la présence des Impériaux à Clissa ! Il fallait y maintenir les Turcs et après on verrait.

La joie des chrétiens ne fut pas de longue durée. Malgré les renforts qui arrivèrent avec un général impérial, le manque de toute discipline de la part des Uscoques gâta toutes les opérations. Après des attaques et des contre-attaques, les chrétiens eurent le dessous. Alberti mortellement blessé, l'évêque de Segna Antoine de Dominis avec trois chanoines tués. La garnison capitula et sortit avec les honneurs de la guerre. Il arriva ensuite ce que nous avons vu de nos jours après l'évacuation de la Rhénanie : les Turcs se vengèrent sur ceux de leurs sujets qui avaient sympathisé avec la cause impériale et les Vénitiens à leur tour sévirent contre les Spalatins qui avaient manifesté leur attachement à l'Empereur en sa qualité de roi de Hongrie et de Croatie. Si forte était la tradition en Dalmatie !

Les Uscoques jurèrent de se venger de la « perfide Albion » de l'Adriatique. Entre Venise et les Slaves c'est maintenant une lutte à outrance.

Les Uscoques saccagèrent Rovigno sous les yeux de la flotte vénitienne. Dès ce moment, la lutte devint générale. Tout ce qu'il y avait d'insoumis parmi les Slaves de l'Adriatique, épaves de guerres, de massacres, d'incendies, se joignit au gros des Uscoques qui — 2 000 hommes au plus — faisaient trembler Venise et annihilèrent son commerce. On les qualifiait des noms les plus injurieux, mais toujours en relation avec la maison d'Autriche : « Rebelles de Saint-Marc, Espagnols, Allemands, traîtres, brigands. » Mais on oubliait — dit un anonyme du XVII^e siècle — « que c'est au courage de ces mêmes Uscoques que les Vénitiens doivent que les Turcs ne soient pas devenus les maîtres absolus de tout le territoire croate de Segna, des provinces de Lika et Corbavie, alors qu'en Dalmatie les Vénitiens n'ont su rien faire et que

les Turcs se trouvent maîtres de Nadin et de Zemunik aux portes de Zara et de Scardona aux portes de Sebenico. » Le pape Grégoire XIII avait trouvé le moyen de les tenir en laisse. Aux chefs des Uscoques il avait assigné (1580) 2 000 écus par an et aux autres 400. Du vivant de ce pape tout alla bien. Vint Sixte V — qui pourtant était lui aussi une espèce d'Uscoque — et il leur supprima le subside. Les Uscoques revinrent au pillage.

A Venise on racontait que l'archiduc de Styrie et tous les grands de la cour archiducal se partageaient le butin. On chuchotait qu'on voyait chez telle archiduchesse un sautoir de perles magnifiques qui avait appartenu à un Juif dépouillé par les Uscoques et sur les bonnets et bérêts de l'aristocratie une masse de bijoux. Mais les Uscoques se défendaient : Calomnies ! Pour témoigner leur reconnaissance aux gouverneurs de Segna ils les régalaient d'objets qu'ils enlevaient au cours de leurs expéditions, une jolie arme, des tapis, une fourrure de zibeline pour leurs femmes. Les Turcs se rachetaient souvent non seulement en argent comptant, mais encore en chevaux de race, peaux de lynx, manteaux aux boutons d'argents, etc.

Bien au contraire, l'Empereur et les archiducs blâmaient ces procédés de pirates, et l'archiduc lui-même a souvent donné l'ordre de couper la tête à tel voïvode uscoque coupable de pillage et de rapine. On citait le cas de la capture d'un navire chargé de draps écarlates, de satins et d'autres étoffes précieuses. L'archiduc, en ayant été averti, publia des ordres sévères pour en empêcher la vente sur son territoire. Les Uscoques s'en défirent en vendant leur butin à vil prix. Aux Dalmates ? Aux Espagnols ? Non, aux recteurs vénitiens de Dalmatie et d'Istrie ! Les recteurs introduisaient ensuite ces draps à Venise pour les revendre aux Turcs — ou ailleurs.

L'Empereur jouait avec Venise double jeu, c'est-à-dire lui rendait la pareille. Il ne voulait pas rompre avec la République, d'autre part les Uscoques lui étaient de précieux auxiliaires. Mais il ne voulait pas la guerre. Aussi envoya-t-il à Segna une mission avec ordre de s'entendre avec le provéditeur général de la Dalmatie Giovanni Bembo, pour mettre fin à cette piraterie. On exécuta quelques chefs. Mais Rodolphe ne pouvait cacher son dépit de voir Venise se comporter dans l'Adriatique comme dans sa propre maison et lui demanda, avec la dose d'énergie dont il était capable, de respecter la liberté des mers. Pour ne pas heurter de front l'Empereur, le Sénat lui donna l'assurance qu'il respecterait scrupuleusement tous ses droits.

Un moment internés dans l'intérieur du pays — ce qu'on appellera plus tard les *Confins Militaires* —, les Uscoques revinrent en force. Ils tuèrent un général impérial. Les femmes uscoques se précipitèrent sur son cadavre et burent son sang. Les maris poussèrent des pointes sur le territoire ragusain, jusqu'en Herzégovine. Battus pour une fois par les Vénitiens dans les eaux de Raguse, ils se vengèrent en incendiant Scardona qui était aux Turcs. Mais Raguse ne plaisantait pas. Elle se mit à sévir contre ces Slaves qui ne faisaient plus aucune discrimination entre Chrétiens. On s'empara de leur voïvode Danitchitch et on l'étrangla en prison.

A Lésina les Uscoques subirent une nouvelle défaite. Mais dans un combat avec une escadre vénitienne entre Spalato et la Narenta, ils furent victorieux. Cristophoro Venier, le commandant de l'escadre, fut fait prisonnier. On lui trancha la tête, on lui arracha le cœur et un pain trempé dans son sang fut mangé en signe d'éternelle alliance entre les vengeurs.

L'Espagne intervint, ou plutôt le vice-roi de Naples dont le littoral adriatique était à la merci des Uscoques et des Vénitiens à la fois. Une escadre napolitaine pénétra dans l'Adriatique, négocia avec les Uscoques la prise de Clissa, incendia Durazzo. Mais les Vénitiens chassèrent les Napolitains de l'Adriatique.

En 1612, Rodolphe II mourut et son frère Mathias fut élu roi d'Allemagne et le 14 juin couronné Empereur. Il succéda en même temps à son frère dans les royaumes de Hongrie et de Bohême. La chasse aux Uscoques continua. Ceux-ci continuaient la leur. Ils attaquaient les possessions vénitiennes, les saccageaient, s'emparaient de navires légers vénitiens et en partageaient le butin. Une flotte vénitienne de 70 unités était désarmée devant un ennemi petit, agile, invisible, qu'un historien vénitien-dalmate du XVII^e siècle, l'archevêque de Zara Minuci, compare à un moustique en lutte avec un lion — et il s'agissait bien de celui-ci! — et vainqueur du fauve. Le provéditeur Marcello en personne fut fait prisonnier. On ne lui dévora pas le cœur. L'archiduc Charles s'interposa et Marcello fut délivré. Les expéditions les mieux organisées n'aboutissaient à rien. Les provéditeurs bloquaient le littoral croate, attaquaient Lovrana, Novi, qui fut presque entièrement détruite, mais en vain. De cette situation paradoxale ne pouvait sortir que la guerre. Une guerre bizarre, puisque « l'archiduc de Graz » n'avait pas le droit de déclarer la guerre à qui que ce soit. Il dépendait en tout et pour tout de l'Empereur. Or l'Empereur était Mathias et l'archiduc vice-roi en Styrie était son cousin germain Ferdinand, fils de l'archiduc Charles qui devait lui

succéder en 1617 comme empereur et roi de Bohême et de Hongrie. Or Ferdinand n'avait pas de flotte, mais Philippe III d'Espagne en avait une, Habsbourg comme lui et par surcroît son beau-frère, mari de sa sœur Marguerite d'Autriche. Une expédition dans l'Adriatique fut vite organisée par l'ambitieux et entreprenant vice-roi de Naples, le duc d'Ossuna, qui lia partie avec l'ambassadeur du roi catholique à Venise, le marquis de Bedmar et monta une formidable conspiration pour faire sauter l'arsenal de Venise et la ville tout entière (1).

En réalité, toute l'expédition avait été provoquée par Raguse, l'ennemie sournoise et irréconciliable de Venise. Et la cause directe? Venise avait fourni des subsides à Charles Emmanuel de Savoie pour expulser les Espagnols de Milan!

Les Vénitiens — sous le provéditeur général Zane — évitèrent toute rencontre avec la flotte espagnole. Près de l'île de Vergada, à proximité de Belgrade-sur-Mer (Zaravecchia), les Espagnols mirent en fuite huit galères vénitiennes et capturèrent toutes les galères légères. Zane fut relevé de son commandement et remplacé par Lorenzo Venier. Un combat dans les eaux de Raguse resta indécis. Désormais les flottes s'évitèrent. Après avoir tenté de soulever les villes dalmates au nom de Mathias, roi de Hongrie, les Espagnols quittèrent sans gloire l'Adriatique. Les Vénitiens se virent obligés d'exiger des communes dalmates un nouveau serment d'allégeance au doge. Cette guerre, où il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus, se termina par la paix de Madrid conclue le 6 septembre 1617 grâce à la médiation de la Savoie et de la France. Ce traité de paix fut la sentence de mort des Slaves de l'Adriatique. Aux termes du traité, Segna devait recevoir une garnison allemande. Les Uscoques en seraient expulsés, transportés dans l'intérieur des territoires archiducaux — exactement le sort que les Romains avaient fait subir aux Illyriens Ardéens — et tous leurs navires détruits. Après cela, Venise restituerait toutes les localités prises à l'Empereur. Dans le terme de deux mois, réouverture du commerce terrestre et maritime. L'empereur et l'archiduc s'engageaient à ne plus permettre à l'avenir d'agressions contre les navires et les sujets vénitiens. Mais comment les Uscoques eussent-ils pu continuer leurs agressions puisqu'ils étaient privés de leur base d'opération et internés dans l'intérieur du pays? Une garnison allemande prit possession de Segna. Une lutte d'un siècle prit fin. Elle avait coûté à la République des pertes énormes en argent, environ

(1) Nous devons à la conspiration Bedmar-Ossuna le magistral récit de l'abbé de Saint-Réal (1639-1692).

20 millions de ducats. La sécurité de l'Adriatique se manifesta illusoire. Cette flotte invincible — a dit Saint-Réal — ne pouvait presque s'éloigner de la côte istrienne, qui était le siège de la guerre. Ossuna fit le reste. Il ruina le commerce vénitien et « fit entrer en triomphe dans Naples les prises que sa flotte fit sur les Vénitiens. » Bedmar, qui préparait le coup final contre la cité de Saint-Marc, insistait dans ses rapports « sur la désolation des provinces par la guerre que les Uscoques ont faite dans les unes et par l'épuisement où les autres se sont mises pour les secourir; qu'il n'y a pas trois officiers payés dans chaque garnison de Lombardie et que la République n'y conserve son autorité que faute de quelqu'un qui entreprenne de l'usurper ». Il est certain que Bedmar et Ossuna n'auraient jamais pu échafauder leur plan sans la détresse dans laquelle s'est trouvée Venise sous le dogat de Giovanni Bembo et de ses successeurs. Ossuna travailla l'Albanie vénitienne pour la détacher de la République. Il essaya de s'emparer de Clissa, mais les Turcs faisaient bonne garde. Girolamo Contarini surveillait avec son escadre tous les mouvements des Ragusains et des Espagnols. Mais à la fin, la trahison de conjurés livra les autres et Venise fut sauvée. « Le ciel ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze siècles et de tant de sages têtes à la faveur d'une courtisane et d'une troupe d'hommes perdus. » (Saint-Réal.)

VIII

Vingt-sept ans après ces événements, Candie remplaça Chypre. Après la guerre de Chypre vint la guerre de Candie. La première s'était étendue sur une partie du *xvi^e* siècle, la seconde épuisa les forces de Venise pendant tout un quart du *xvii^e* siècle. Elle dura 24 ans, usa sept doges et fit un nombre considérable de victimes. Elle priva Venise du plus beau fleuron de sa couronne. Venise fit des prodiges d'héroïsme en face d'une Europe superbement indifférente à son sort. Fidèle au programme de ses grands sultans, à défaut d'un Sélim ou Soliman, la Turquie pouvait compter sur la puissante famille albanaise (ou serbe) des Köprülü. Le faible Mahomet IV, grand chasseur devant l'Éternel, eut le bon sens de choisir dans cette famille deux grands vizirs de premier ordre, Mehmed et Ahmed Pacha. Ce dernier, rivalisant de ténacité avec les héros vénitiens, s'empara en 1669 de la dernière forteresse vénitienne de l'île qui avait appartenu à la République depuis 1204. Mais si Venise n'avait pas pu garder l'île précieuse — d'ailleurs mal administrée —, elle se dédom-



HISTOIRE DE DALMATIE

magea en Dalmatie. Surprise par la guerre, sans aucune préparation, elle chercha son salut dans une vaste diversion en Dalmatie et y remporta des succès décisifs. Elle recouvra à peu de choses près tout ce qu'elle avait perdu au cours de la guerre de Chypre et put tracer entre elle et la Turquie une frontière plus logique et plus à l'abri des surprises. En effet, c'est depuis 1645 — première année de la guerre de Candie — que commence la libération du sol dalmate par l'action conjuguée d'un grand général vénitien et d'admirables troupes slaves de Dalmatie dont les exploits magnifiques ont été transmis jusqu'à nos jours dans les chants nationaux serbo-croates.

Au début des hostilités, en Dalmatie (avec « l'Albanie » qui était encore la Dalmatie, depuis les Bouches de Cattaro jusqu'à la rivière Mati) une petite armée de 4 700 fantassins et de 600 cavaliers était préposée à la garde des lieux fortifiés. Tout le reste du territoire était, fort heureusement, gardé par la population slave armée. La défense de la Dalmatie était confiée au provéditeur général Leonardo Foscolo, homme de guerre remarquable, de caractère ferme et de forte volonté, qui sut admirablement canaliser les énergies d'un peuple qui s'était insurgé pour la reprise de ses foyers. Il avait sous ses ordres un autre excellent général, Marc'Antoine Pesaro, chef d'état-major, l'Allemand baron Degenfeld et l'Italien comte Ferdinand Scoto. Les troupes, presque entièrement slaves, étaient impatientes de se mesurer avec l'ennemi héréditaire. C'était la première fois sur le continent que Croates et Serbes se mesuraient avec la puissance ottomane depuis la chute des États nationaux. Le plan de Foscolo consistait en une offensive en rase campagne. Une défaite des contingents envoyés par le pacha de Bosnie eût fait, d'après lui, capituler toutes les forteresses occupées par les Turcs. Mais le Sénat s'opposa à ce projet et imposa au général en chef une campagne purement défensive. En même temps, les trois inquisiteurs d'État envoyèrent au provéditeur général un baril contenant de l'arsenic « de la meilleure qualité » pour s'en servir contre l'ennemi et à proportion des eaux qu'il pourrait utiliser. Et Foscolo de répondre : « Pénétré du sentiment de la nécessité de défendre cette partie de l'État contre le Pacha de Bosnie, qu'on dit être sur le point d'attaquer Novigrad à la tête d'une armée qui a déjà pénétré sur le territoire de Sebenico, je me suis appliqué de toutes mes forces à donner des ordres précis pour l'empoisonnement de trois puits où l'ennemi sera obligé de camper. » (L'arsenic des Vénitiens est le précurseur des gaz asphyxiants du xx^e siècle!)

Les Turcs attaquèrent les premiers. Bernard Taiapietra, préposé à la défense de Novigrad, abandonna la forteresse et se rendit à Zara sous prétexte de demander des secours. Foscolo le fit mettre au cachot. Les Turcs s'emparèrent de Novigrad. Son défenseur Francesco Loredan fut mis en liberté, la garnison massacrée. Mais Foscolo survint, chassa les Turcs et organisa la libération des autres forteresses et villes du territoire de Zara. Elles tombèrent l'une après l'autre.

Pisani, à la tête de 800 cavaliers et de 1 500 fantassins — tous Dalmates possédant une connaissance exacte des lieux — et le général Foscolo avec le reste de l'armée et une seule pièce d'artillerie (!) se dirigèrent sur Vrana. Les Dalmates s'emparèrent des faubourgs de l'ancienne résidence des Templiers. Vrana était entourée d'un lac qui était un marais. On découvrit un terrain solide pour installer l'unique pièce d'artillerie. Pendant onze jours on tira sur la forteresse. Mais les remparts ruinés étaient relevés par les Turcs dans la nuit.

Sur ces entrefaites, Nadin tomba. La population turque fut passée au fil de l'épée. On fit un riche butin, de l'or, de l'argent, du bétail. Le château de Karin fut à son tour pris, incendié, la garnison massacrée. Ces nouvelles réjouissaient la petite armée qui assiégeait Vrana. Enfin, la garnison capitula. Les Turcs avaient demandé de sortir avec les honneurs de la guerre; mais Foscolo ordonna qu'on les fit passer au fil de l'épée et Vrana fut pendant dix jours livrée au pillage. La patrie du grand sculpteur François Laurana et de son cousin Lucien Laurana, architecte du palais des ducs d'Urbin, fut complètement détruite. A Vrana on trouva des armes précieuses, aux têtes de l'Empereur Maximilien II et de Sigismond Bathory, prince de Transylvanie, ainsi que beaucoup d'autres objets de prix qui enrichirent les palais vénitiens pour être dispersés ensuite dans tous les musées d'Europe.

La conquête du sol dalmate, commencée sous ces heureux auspices, se poursuivit avec ténacité pendant toute la guerre de Candie. Tout fut livré au pillage, à la destruction : terres, moulins, vergers, salines, cheptel. Pour fort longtemps, libération fut synonyme d'appauvrissement, de destruction. « Venise subit son destin. Elle doit continuer à lutter. Tel un géant fatigué perdant du terrain, mais ne pouvant pas s'arrêter. Il doit lutter jusqu'au bout. La nuit descend. Le destin s'accomplit. » Il faut donc continuer.

La campagne de Dalmatie et les combats navals dans l'Archipel, au cours desquels Tommaso Morosini trouva une mort glorieuse et le capitaine général Grimani put à grande peine sauver son escadre, détermi-

nèrent la République à lancer un pressant appel aux puissances — on n'ose plus écrire : à la chrétienté — qui s'étant déchirées à belles-dents négociaient les paix de Munster et de Wesphalie. Avec une certaine dose d'ingénuité, Venise, qui avait assisté les Turcs pendant toute la période qui va de la paix de 1573 à la guerre de Candie, cherchait maintenant à émouvoir l'Europe. Les ambassadeurs de la République s'évertuaient à prouver aux cours étrangères qu'il y allait du salut de la chrétienté. Venise toute seule soutenait la lutte à Candie, en Dalmatie, dans le Frioul, sur une ligne énorme qui longeait le territoire ottoman. Pour cette défense elle avait dégarni son arsenal, vidé son trésor public, sacrifié ses citoyens, appelé de partout des subsides en hommes et en navires. Que la chrétienté sache, s'écriaient les envoyés vénitiens, que Candie une fois prise, l'ennemi devenu encore plus orgueilleux et puissant fondra sur l'Italie, siège de la Religion, après quoi sa cupidité n'aura plus de limites. Les Princes doivent intervenir dans leur propre intérêt ; ils doivent composer leurs différends pour diriger tous ensemble leurs armes vers un but si noble, faute de quoi la République fera comme en 1573, elle se trouvera contrainte à songer à son propre salut et à prendre les résolutions dictées par la nécessité du moment et par sa situation.

Toutes ces belles paroles, autant en emporta le vent. Venise était seule et seule elle resta. Seuls les Français envoyèrent un contingent à Candie avec nombre de grands noms de l'armorial de France. Faute de vraie discipline, après des prodiges de valeur, la petite troupe périt presque tout entière. Venise sera isolée jusqu'au jour où l'Empire se réveillera pour humilier la puissance ottomane, qui s'enhardira jusqu'à Vienne. Mais si les affaires vénitiennes périllicitaient en Orient, en Dalmatie la fortune souriait à la République. Coup sur coup, Zemonico, Scardona, Ostrovica, Salone et la forteresse de Sasso tombèrent aux mains des Dalmates. Sebenico résista à une puissante armée du pacha de Bosnie composée de 20 000 Circassiens. La prise de Zemonico n'alla pas toute seule. Ville naguère riche, située dans la plaine, dans la grande banlieue de Zara, elle était entourée de deux enceintes carrées et avait une garnison turque. Les fortifications étaient puissantes. Un minaret dressait sa flèche vers le ciel dalmate. Les unités chargées de la prendre étaient composées de troupes croates, allemandes, françaises et italiennes — un pot pourri de nationalités. La cavalerie était en grande partie française. Elle était commandée par le colonel Briton. Sortie de la ville, la garnison fut refoulée en désordre dans la forteresse.

Les Turcs tenaient beaucoup à Zemonico. Le sandjak de la Lika, Ali-bey, avait pris en personne le commandement de la ville. Octogénaire, il s'y était enfermé avec son fils Durak qui, au cours d'une sortie nocturne, fut pris et décapité. Le faubourg fut enlevé avec un riche butin. L'artillerie battit la forteresse. La population exigea la capitulation. Après des assauts répétés, l'artillerie ayant démantelé les remparts, le 19 mars les Turcs capitulèrent. Pisani envoya Marc Silla, capitaine des Croates, pour traiter des conditions de la capitulation. Après avoir été livrée au pillage, la place forte fut entièrement démolie. Un *Te Deum* fut chanté à Zara pour la prise de Zemonico. 6 300 Turcs périrent pendant le siège et 200 furent faits prisonniers. Après la prise de Vrana, Foscolo et Pisani organisèrent l'expédition de Scardona, pour dégager complètement Sebenico. En 1572, Gabriele Emo et Nicolo Suriano n'avaient pu s'en emparer malgré les forces considérables dont ils disposaient (6 000 hommes d'infanterie et 2 000 cavaliers). Les navires vénitiens appareillèrent le 7 mai. (Il ne faut pas oublier que Venise était à cette époque engagée dans le duel de Candie.) L'escadre était forte de 70 unités. L'armée était composée presque entièrement de Slaves, avec quelques contingents albanais et allemands. En proie à une vive panique, les Turcs quittèrent la ville, qui fut prise après plusieurs petits combats. D'après les rapports du *Bailo* de Constantinople, le Sultan, impressionné par les désastres en Dalmatie, aurait voulu y envoyer une armée de 20 000 hommes, mais la peste à Constantinople l'en empêcha. Un grand chef de bandes, le vrai prototype du héros slave, endurant, contempteur de la mort, le prêtre Soritch, avec l'assentiment du gouvernement, se mit à la tête d'une troupe d'hommes éprouvés, ravagea tout le territoire jusqu'à Knin, prit ensuite Knin et Verlika, cependant que Foscolo s'emparait par le plus grand froid de la forteresse importante de Demisch.

Mais le plus grand coup et celui qui retentit dans toute l'Europe fut la libération de Clissa, après cent ans de domination musulmane. Clissa était, après Chypre et Candie, devenue un symbole.

La plage de Salone fut choisie pour base d'opération. L'escadre vénitienne était forte de 7 grosses galères, de 50 autres navires armés, de deux navires de combat et de plusieurs navires de transport sur lesquels étaient embarquées des troupes d'infanterie, aux ordres du providiteur Zorzi. Des contingents de la commune libre de Poglizza et d'outre-mer prirent part à l'expédition.

Une position avancée, appelé Greben (en slave : crête), fut enlevée par

les troupes vénéto-dalmates. On débarqua des pièces d'artillerie. La forteresse même était défendue par un contingent turc de 2 800 hommes, sous le Sandjak Mustay bey. Après un feu nourri d'artillerie, les troupes croates, albanaises et italiennes s'emparèrent de la première ligne de défense. Peu après elles prirent la seconde. Une mêlée s'ensuivit. Les assaillants furent tout d'abord repoussés. Mais après une défense obstinée, les Turcs capitulèrent. Ils demandèrent les honneurs de la guerre. Les Vénitiens répondirent que les femmes et les enfants seraient mis en liberté, mais la garnison devrait se constituer prisonnière. On l'échangerait plus tard contre les chrétiens qui se trouvaient encore au pouvoir des Turcs. Ces derniers insistèrent. Ils établirent un parallèle entre la Canée et Clissa, mais les Vénitiens ripostèrent que Clissa, par l'amas de ses ruines, avait prouvé que sa valeur militaire avait été fortement exagérée (ce qui n'était pas vrai).

Le prêtre Sorith, chef des Morlaques, le gouverneur de Poglizze Janko Marianovitch, le capitaine Grégoire Detrico de Zara et Frédéric Maroli de Spalato étaient les chefs du contingent dalmato-slave de l'expédition. Quel rôle ont-ils joué dans les pourparlers? Ont-ils exercé une pression sur les commandants vénitiens dans le sens d'une vengeance à prendre sur l'Infidèle? On ne le saura jamais. Enfin, la garnison sortit. On tua le vieil aga Barakovitch, porté moribond par douze Turcs sur un tapis précieux. 243 Turcs dont cinq femmes furent tués, au mépris de la parole donnée. On pilla, on massacra. Sous le prétexte qu'on avait posé des mines dans les casemates, Albanais, Croates, Italiens, Allemands dégainèrent leurs épées et se ruèrent sur la population désarmée qui suppliait d'être épargnée.

La nouvelle de la prise de Clissa parvint à Venise le dimanche des Rameaux et provoqua une explosion générale de joie, d'autant plus légitime que la République se trouvait aux prises avec les forces ottomanes à Candie. Le doge en personne descendit à Saint-Marc où on chanta le *Te Deum* en présence du nonce apostolique. Toutes les cloches de Venise furent mises en branle, le canon tonna, les applaudissements de la foule et les félicitations du corps diplomatique se surajoutèrent à la joie du Sénat et aux félicitations adressées à Foscolo, appelé « bienfaiteur de la patrie » (lettre du doge du 7 avril 1648). Une pluie de récompenses — nous dirions aujourd'hui de décorations — tomba sur tous les chefs de l'expédition, qu'ils fussent Vénitiens ou Slaves, car Venise témoigna sa reconnaissance à tous ceux qui avaient humilié les Turcs, en leur enlevant « le plus sûr de leurs repaires et une des portes

par lesquelles ils pénétraient constamment au dam de la République et de la Chrétienté ».

Le prêtre Soritch continua sa campagne. Il fut pris et écorché vif. Toute l'année 1648 fut remplie de combats, de ravages, d'incendies. Venise se vengeait des pertes de Chypre et de Nègrepont et du siège des villes crétoises. On ne donnait plus de quartier. La destruction était systématique. La proposition fut faite de détruire Clissa, mais elle fut repoussée par le Sénat et on décida de relever et fortifier la ville, non seulement à cause de sa position dominante, mais encore pour rendre hommage à Foscolo. En 1649, celui-ci pénétra dans les Bouches de Cattaro. Grâce à l'aide que lui prêta la population slave de Perasto et de Pastrovitch, il s'empara de Risano, l'ancienne capitale illyrienne, maintenant repaire turc. Les Ottomans déclenchèrent une contre-offensive. Ils menacèrent Zara et Nona. Un autre chef slave de grande envergure, Elie Smiglianitch, les battit à Karin et à Zvonigrad. La population les repoussa de Salone. Toute cette action se faisait en secret accord avec les Franciscains de Bosnie qui étaient tour à tour conseillers, prêtres, soldats. Ce furent encore les Franciscains qui repeuplèrent les territoires désertiques de la Narenta et de Nona de nombreuses familles herzégoviniennes.

Les chefs slaves n'eurent plus ni trêve ni repos. Tout retombait sur eux. Plus Venise s'enlisait dans l'éternelle guerre de Candie, plus ils s'enfonçaient dans une guerre sans merci avec les Turcs, impatients de libérer leur pays sans aucun secours étranger. Les historiens, plus ou moins courtisans du nombre qui pour eux représente la force, ont beau passer sous silence les hauts faits d'un Soritch, d'un Smiglianitch, du vieux voïvode Todor de Zara, des chefs de bandes Kraglievitch et Chanditch ainsi que du « terrible guerrier » Vouk Mandouchitch dont un contemporain italien de la prise de Clissa a dit « qu'il a été pleuré par toute la Dalmatie et que ses actions seront citées dans toutes les histoires ». Hélas, cet historien s'est trompé ! Mais l'histoire du *xx^e* siècle se doit de relever ces noms que garde le Génie des gloires inconnues.

Smiglianitch et Mitrovitch de Possedaria déclarèrent, de leur propre mouvement, en 1651, la guerre aux Turcs. Le nouveau provéditeur général Lorenzo Dolfin annonça au Sénat leurs victoires sous les remparts de Zara. Smiglianitch pourchassa les Turcs jusqu'à la rivière Una en Bosnie. Mais dans un combat il fut encerclé et tué. L'année 1656 fut peut-être la plus terrible époque de l'histoire dalmate. Combats sans fin, invasions, destructions, peste, famine. Le pays était réduit à l'extrémité,

HISTOIRE DE DALMATIE

les villes et les lieux fortifiés vidés d'habitants. Plus de commerce, misère totale. Et pourtant les Slaves de Dalmatie résistèrent à tout, sans se douter qu'un jour ce pays réellement et non rhétoriquement arrosé de leur sang pourrait être convoité par un pays, étranger à leur sang et à leurs sacrifices.

Le pacha de Bosnie renouvela son expédition contre Sebenico et aussi contre Clissa, mais il fut rejeté en Bosnie. Nona, Scardona, le territoire de Spalato connurent une fois de plus les angoisses de l'invasion. Les Turcs assiégèrent même Spalato. Ils étaient sur le point de s'emparer de la forteresse Grippi, un des ouvrages extérieurs de la ville, lorsque le provéditeur Antonio Bernardo, à la tête de troupes slaves, recrutées de Poglizze à Traù, obligea le pacha à lever le siège. L'année suivante, Janko Mitrovitch et Élie Milkovitch pourchassèrent les Turcs jusqu'à Sarajevo. Un autre Dalmate — chose qui auparavant ne s'était jamais vue! — fut chargé du commandement des galères vénitiennes dans les eaux de Cattaro. Le provéditeur général André Corner pouvait écrire à la Seigneurie que « le principal soutien de la Dalmatie étaient les paysans dalmates ».

Le 1^{er} août 1664 une armée impériale sous les ordres du comte de Montecuccoli écrasait une puissante armée turque à Saint-Gothard sur la rivière Raab, victoire suivie d'une paix honteuse pour l'Empereur, et cinq ans plus tard (septembre 1669) l'amiral François Morosini, après une brillante défense, capitulait et remettait au grand vizir Ahmed Köprülü la ville de Candie. L'île était perdue pour Venise à tout jamais. Elle s'y était réservé trois petits ports, qui furent bientôt perdus. Elle ne gardait de ses conquêtes en Dalmatie que le littoral et la place forte de Clissa. La frontière n'étant pas exactement tracée, les Turcs réclamèrent Zemonico, Vrana, Ostrovica, Dernisch, Knin et Duare. La délimitation de la frontière fut exécutée par deux commissaires qui terminèrent leur travail le 30 octobre 1671. Les Vénitiens donnèrent à la ligne tracée le nom de *Linea Nani* du nom de leur commissaire.

Cette ligne partait du golfe de Novigrad, remontait au Nord-Ouest, puis courait à l'Ouest et, à la hauteur de Nona, prenait la direction du littoral, sauf entre Sebenico et Traù; de ce côté, laissant aux Vénitiens toute la presque île qui s'avance au Sud-Ouest, la ligne suivait les dernières pentes des monts Tartares. Le territoire cédé par les Turcs s'arrêtait au fleuve Cetina. Les Vénitiens durent céder aussi le territoire de Makarska, mais les Ottomans se contentèrent d'une prise de possession sommaire. Il en fut de même du comté de Poglizze laissé en dehors de la

frontière vénitienne; jamais les Turcs ne se risquèrent à venir y exercer leurs droits de suzerains. On appela encore cette ligne *Acquisto Vecchio* (Vieille acquisition) par opposition à l'*Acquisto Nuovo*, fruit de nouvelles conquêtes.

Un chroniqueur dalmate raillait le doge après la fixation de cette frontière : « Le Doge », disait-il, « a laissé la côte (1) au Sultan malgré qu'il eût prêté serment de ne l'abandonner jamais. Mais comme il a emporté l'Évangile sur lequel il a juré, nous restons comme des poissons à marée basse : c'est ainsi que cela se passe quand on se fie aux autres. »

La glorieuse victoire de Vienne (12 septembre 1683), due au roi de Pologne Jean Sobieski, suivie de la débâcle complète de l'armée ottomane et de l'exécution du grand vizir Kara Mustapha, persuada l'Europe qu'il fallait en finir avec le cauchemar ottoman. Aussi une ligue se forma, la troisième « Sainte Ligue » — *Habeto nos foederatos et serviemus Tibi*, dit la légende gravée sur le revers d'une médaille frappée sous le pontificat d'Innocent XI — entre le pape, l'empereur Léopold I^{er}, Venise et la Pologne. Cette ligue fut couronnée d'un succès complet non seulement à cause des forces employées et des chefs qui les conduisaient, mais encore parce qu'une inexorable loi historique avait érigé une barrière contre la marée ottomane et que cette marée ne pouvait plus que reculer. La Hongrie et la Slavonie furent en une seule campagne délivrées du joug ottoman. A l'annonce de la victoire de Vienne, la population dalmate avait pris les armes et s'était organisée en armée régulière sous le haut commandement du provéditeur général Lorenzo Donati. Mais ces troupes nationales élurent leurs chefs parmi leurs compatriotes : les comtes Jankovitch de Possedaria, le *serdar* Smiglianitch et le général comte Radosch. Depuis cette année 1684 jusqu'à la paix de Karlovtsi de 1699, les Dalmates ne suspendirent les hostilités qu'aux moments des épidémies de peste et luttèrent non seulement contre des détachements isolés, mais encore contre des armées turques entières. L'année suivante, Girolamo Cornaro, soutenu par un corps espagnol sous les ordres d'Alexandre Farnèse, s'empara de Sign, place forte et clef de la Dalmatie continentale, ainsi que de Castelnuovo à l'entrée des Bouches de Cattaro. Castelnuovo, avec les fjords adjacents, devint une des principales stations navales de la République (2). De toutes les guerres turco-vénitienes,

(1) De Makarska.

(2) Des forteresses furent construites à Castelnuovo et à Lesina. Tor di Norin était un ouvrage qui gardait le cours de la Narenta près de son confluent avec la rivière Norin.

celle-ci est celle dont on peut dire qu'elle a été conduite entièrement par le peuple dalmate tout seul.

Cependant que Francesco Morosini battait les Turcs sur mer et attaquait Négrepont où grâce à l'entrain des troupes dalmates la puissante forteresse faillit tomber au pouvoir des Vénitiens, les opérations en Dalmatie suivaient leur cours avec des combats sanglants entre l'armée des pachas de Bosnie et d'Herzégovine et les troupes dalmates commandées par le comte Augustin Tartaglia et le *serdar* Vužić. Les Turcs furent battus à plusieurs reprises. Le comte Jankovitch poussa avec ses troupes jusqu'en Bosnie et avec Cornaro reprit définitivement Sign aux Turcs. Au nombre de 50 000 hommes Vénitiens et Dalmates envahirent l'Herzégovine et écrasèrent une armée turque près de la rivière Trebinjitz.

Sur ces entrefaites, profitant des victoires dalmates, Raguse se rapprocha de l'Empereur craignant toujours d'être encerclé par Venise. Le 20 août 1684, la République de Saint-Blaise signa à Vienne un traité avec l'empereur Léopold I^{er} aux termes duquel elle se plaçait sous son protectorat, en tant que roi de Hongrie, renouvelant le pacte conclu en 1358 avec Louis de Hongrie. Ce protectorat — restauré sous les auspices de l'Espagne — sauva la République de Raguse au moment des négociations pour la paix de Pozarevats. Grâce à l'intervention conjuguée et paradoxale du Sultan et de l'Empereur, Raguse obtint son isolement territorial de la Dalmatie vénitienne. Entourée de tous côtés de territoires turcs, la petite République put faire face aux vellétés impérialistes de Venise et garder son indépendance jusqu'à Napoléon.

En 1688, la prise de Knin et de Vrlika, délivrés par les troupes dalmates, et la reprise de Vrgorac achevèrent la libération de la Dalmatie jusqu'aux frontières de la République de Raguse. Mais la lutte se prolongea même après 1688. Elle n'eut plus lieu en terre dalmato-vénitienne, mais en territoire turc. Les Turcs furent écrasés par les Impériaux sous le commandement du prince de Bade à Slankamen en Sirmie. Au fur et à mesure que s'intensifie la campagne impériale, l'offensive dalmate se précise. La forteresse de Citluk est prise par le provéditeur Dolfin. Le pacha de Bosnie accourt avec 16 000 hommes. Il est repoussé, reprend l'offensive, est définitivement battu par les troupes des comtes Fanfogna, Noncovitch et Vuskovitch. Trebigne et Klobuk tombent au pouvoir des Dalmates.

L'année suivante, le prince Eugène de Savoie écrase les Turcs à Senta sur la Tisa, dans la Voïvodine serbe. De leur côté, les Vénitiens rempor-

tent une éclatante victoire navale aux Dardanelles et le vieux doge Francesco Morosini s'empare de plusieurs localités importantes du Péloponèse et meurt à Napoli di Romania en plein triomphe (on lui décerne le titre de : Péloponésiaque). Les Dalmates renouvellent leur offensive en Bosnie; mais voici que la grave question de la prochaine succession d'Espagne coupe court à l'offensive victorieuse de la chrétienté coalisée et en 1699 la paix est signée en territoire serbo-croate, à Karlovtsi. Les Vénitiens gardent leurs conquêtes dans le Péloponèse. En Dalmatie on leur attribue tous les territoires que les Dalmates ont conquis depuis quatorze ans.

L'acte de délimitation des frontières fut signé le 14 juillet 1700 par le provéditeur Giovanni Grimani et la ligne frontière prit le nom de *Linea Grimani*. Le tracé fut établi par une méthode très simple : les points de Knin, Verlika, Sign, Duare, Vrgorac et Citluk (Gabela) furent réunis par des lignes droites passant par monts et vallées. Autour de chacun de ces six points, un territoire du rayon d'une heure de chemin était laissé comme zone de défense. Le territoire des Bouches de Cattaro était tout entier laissé aux Vénitiens moins trois villages, au Nord de Budua, occupés par les Monténégrins, et le comté de Zupa, situé dans la plaine qui sépare Budua de Cattaro. Cette *Linea Grimani* détermine la limite de ce que les Vénitiens appelèrent le *Nuovo Acquisito*. (La nouvelle Acquisition.)

En 1714, la guerre se ralluma à la suite de l'invasion de la Morée (Péloponèse) par les Turcs. Venise avait complètement négligé la défense militaire de la Dalmatie, mais, malgré cette coupable négligence, grâce à l'esprit d'initiative des troupes dalmato-slaves, l'avantage resta aux Vénitiens. Les Dalmates prirent l'offensive et le pacha de Bosnie qui s'était dirigé sur Sign et Knin dut opérer une retraite précipitée malgré les 20 000 hommes dont il disposait. L'offensive dalmate était soutenue par les victoires du prince Eugène qui tenait en se moment en main tout l'avenir des pays du Sud-Est européen.

Le 13 août 1716, nouveau don Juan d'Autriche, il détruisit à Petrovaradin sur le Danube (Sirmie) une armée de 200 000 hommes commandée par le grand vizir Ali-Pacha. Tout le Banat fut délivré, tandis que les Dalmates, épuisés par la famine — le provéditeur Emo qui insistait pour le ravitaillement immédiat du pays avait été éconduit —, soutenaient héroïquement les assauts répétés du pacha de Bosnie, et sauvaient Klis et Dernisch. Le comte Nonkovitch s'empara de Metkovitch — à l'embouchure de la Narenta — et d'Utovo. A sa suite, les provéditeurs Emo et Mocenigo pénétrèrent en Bosnie et en Herzégovine et, en 1717,

Mostar est pris d'assaut et 1 000 familles slaves sont ramenées en Dalmatie pour repeupler certaines contrées. Les Turcs abandonnent le siège de Corfou, défendue par le maréchal de Schulenbourg, et se ruent en force sur la Dalmatie pour faire face à l'offensive des troupes dalmates. Mais le 15 août le prince Eugène les bat à plate couture sous Belgrade, dont la forteresse qui a déjà soutenu tant d'assauts au cours des siècles est prise. Les troupes dalmates poussent une pointe jusqu'à Livno en Bosnie sous le nouveau providiteur général Alvise Mocenigo.

Sur ces entrefaites, l'Empereur convoqua un congrès en Serbie, à Pozarevats, et entama des négociations avec les Turcs. Les autres coalisés ne purent que s'incliner, surtout Venise meurtrie et épuisée.

Il est oiseux de jongler avec les événements révolus et de vouloir les plier à nos vains pronostics. Et cependant on ne peut se défendre d'un sentiment de déception et de regret à la vue du brusque arrêt de cette glorieuse campagne du prince Eugène — si semblable aux vastes mouvements d'encerclement pratiqués par les légions de Rome —, troncquée par la plus sottise des conjonctures, du fait d'un ministre espagnol dont les talents ont été bien surfaits. On ne peut se défendre d'un sentiment très net que l'arrêt de la campagne contre les Turcs, dû à la politique de Philippe V, a marqué un tournant décisif dans l'histoire de l'Europe. Car la marche victorieuse des Impériaux — dont l'armée était composée de nombreux éléments slaves —, cette marche au cœur même de la Slavie balkanique sous la conduite entraînée du vainqueur de Senta, de Petrovaradin et de Belgrade eût, sans aucun doute, abouti à la délivrance des Slaves du Sud du joug ottoman et résolu le problème yougoslave deux siècles plus tôt; ce qui n'eût pas exclu, tant s'en faut, leur émancipation totale, mais les y aurait amenés à un haut degré de civilisation, et eût peut-être conjuré les hécatombes de la grande guerre du XX^e siècle en enlevant aux Empires du centre toute possibilité d'un *Drang nach Osten*. La politique du cardinal Alberoni, puissamment protégé par Élisabeth de Parme, femme de Philippe V, détruisit en quelques semaines toutes ces magnifiques perspectives. La mainmise de l'Espagne sur l'Italie, la violation du traité d'Utrecht (1) — la monarchie espagnole décadente étant impatiente de revenir aux temps de Philippe II et de priver l'Empire de ses possessions italiennes — précipitèrent les événements et décidèrent l'Empereur

(1) Ou plutôt de Rastatt (7 mars 1714), par lequel l'Empereur Charles VI accédait au traité d'Utrecht (11 avril 1713) et aux termes duquel les Pays-Bas espagnols, Naples et Milan échéaient à la maison d'Autriche.

Charles VI à conclure la paix avec la Turquie, paix jusqu'à un certain point avantageuse, car l'Empire gagnait tout le Banat, la petite Valachie jusqu'au confluent de la rivière Aluta et du Danube et une partie de la Serbie avec Belgrade, mais remplaçant l'empire ottoman dans sa situation de puissance dominatrice des Balkans, qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

La paix de Pozarevatz (21 juillet 1718) ne rapporta rien à Venise à laquelle elle enleva définitivement la Morée, et quant à la Dalmatie, elle accorda à la République un règlement de frontières sur la base de *uti possidetis*, règlement dû à la trahison, dit-on, du fonctionnaire qui avait été chargé du tracé technique de la frontière, l'ingénieur Zarkovitch, gagné par les Turcs (1).

La *linea Mocenigo* (qui s'est appelée *Il nuovissimo acquisto*, la dernière acquisition), tracée de 1721 à 1733 par les commissaires Sébastien Mocenigo pour Venise et Mehmet-Effendi-Sialy pour le Sultan, a servi de limite encore sous l'Autriche jusqu'en 1878. Partant du *Triplex Confinium*, point où se rencontrent la Croatie autrichienne et la Croatie turque, elle enveloppe la haute vallée de Plavno et se dirige de Stermizza sur la tour de Prolog en suivant une série de lignes droites qui laissent dans la Dalmatie vénitienne tous les villages de la haute vallée de la Kerka et tous ceux qui sont sur la rive gauche de la Cetina. Le village d'Uniste, en raison de son importance commerciale, fut partagé en deux moitiés dont l'une resta turque et l'autre devint vénitienne. (Le même absurde partage se retrouve deux siècles plus tard à Fiume — Rijeka — entre l'Italie et la Yougoslavie.) La Tour de Prolog, avec un cercle de rayon d'une portée de canon, resta aux turcs. Puis la ligne droite se dirigeait sans inflexions sur Imoski, en coupant en deux le village d'Arzano. D'Imoski à Vergorac nouvelle ligne droite, interrompue par deux zones d'une portée de canon laissées autour de ces deux localités en faveur des Vénitiens. Gabela évacuée par eux en 1715 ne leur était pas restituée; la ligne Mocenigo passait donc en arrière de la ligne Grimani pour envelopper Metkovitch et de là arriver à la mer au val de Klek. Les conquêtes vénitiennes autour de Raguse étaient restituées aux Turcs, mais, dans les Bouches de Cattaro, les enclaves du comté de Zuppa et de Pobori, Maini et Braice étaient réunies au cercle de Cattaro, ainsi que le haut Krivoscie. Quand on apprit que le seul canton d'Imoski

(1) Dans un rapport présenté au provéditeur général Michiel en 1765, le colonel vénétodalmate Marcovitch ne fait aucune mention d'une trahison de Zarcovitch pendant la délimitation de la frontière de 1718.

avait été gagné par Venise après une guerre longue et micidiale, les mauvais plaisants dirent que la République avait sacrifié un royaume pour une « mouche » (*mosca*, calembour fondé sur la similitude des sons : *I-moski*, *mosca*).

XI

Maintenant que, l'Empire engagé dans les interminables affaires d'Italie et d'Allemagne, la Hongrie, attachée au char des Habsbourg et politiquement inexistante, la Turquie expulsée de Dalmatie et refoulée dans l'intérieur des Balkans, la République de Saint-Marc s'est débarassée de tous ses voisins gênants, mais que, accusant dans tous ses traits les symptômes de la sénilité elle n'a bénéficié de cette situation unique que pour garder de tout son empire naguère si puissant les seules îles Ioniennes et la Dalmatie, il convient de résumer le débat et d'examiner en un raccourci synthétique le rôle que Venise a joué dans ce pays slave de l'Adriatique.

Nul document qu'on pourrait retrouver parmi les centaines de milliers de papiers encore inédits sur la Dalmatie conservés dans les célèbres Archives de l'État de Venise (1) ne saurait infirmer cette vérité que Rome gagne énormément vue de Venise. Cette ville unique de beauté et de grâce qui pendant une période millénaire a déterminée les destinées des peuples de l'Europe sud-orientale s'est révélée dans sa politique « coloniale » infiniment inférieure à son grand modèle.

Sauf quelques panégyristes du régime, que nous pouvons tranquillement ignorer, tous les vieux historiens dalmates indépendants, auxquels se joignent à peu d'exceptions près tous les historiens étrangers, ont jugé sévèrement le régime vénitien en Dalmatie, auquel on ne doit ni une route, ni une école librement instituée, ni un hôpital, ni une imprimerie, ni une institution économique, ni un grand édifice civil qui pût soutenir la comparaison avec les sublimes cathédrales, produit authentique de l'esprit communal dalmate. A l'encontre de Rome, qui pourtant s'était toujours un peu méfiée d'un peuple qui l'avait si rudement combattue, Venise n'a pas su ou plutôt n'a pas voulu introduire un large souffle de progrès matériel et moral dans un pays qui ne demandait que d'être dédommagé au moins en partie de la perte de ses libertés communales,

(1) Communément surnommées *Archivio dei Frari*, parce qu'il occupe l'immense ancien couvent des Franciscains (*Frari*, Frères), une des merveilles du monde, avec l'église de Sta Maria Gloriosa dei Frari contiguë au couvent, où reposent les cendres de Titien et de Canova.

peut-être les plus anciennes d'Europe. Les critiques de Tommaseo, de Hreglianovich-Albinoni, de Cattalinich rejoignent le discours accablant du patricien Marc Foscarini, plus tard doge, qui en plein Grand Conseil n'a pas ménagé la politique égoïste et barbare de Venise à l'égard d'un peuple généreux qui donnera toute la mesure de sa bonté ingénue le jour même de l'abdication honteuse de ses maîtres (1).

Nous nous bornerons à citer le jugement de deux auteurs du début du XIX^e siècle, Dalmates tous les deux, nullement suspects d'arrière-pensées nationalistes, Tommaseo et Hreglianovitch.

« L'incurie profonde de la République pour les intérêts du peuple dalmate — dit Nicolas Tommaseo en marge des événements du XVI^e siècle —, d'aucuns l'ont appelée douceur, d'autres l'ont crue plus malfaisante que la barbarie la plus raffinée. Sur une surface territoriale au moins quatre fois plus considérable que la Lombardie, il n'y avait pas plus d'habitants qu'on n'en compte dans quatre ou six paroisses de la ville de Milan. En 1575, la Dalmatie certainement n'était qu'un territoire long et étroit plus qu'elle ne l'est aujourd'hui. Sur ce territoire par-ci par-là des enclaves turques qui formaient des deux États, vénitien et turc, comme une espèce de trame aux fils de différentes couleurs : mais même avant que Sélim II jetât son dévolu sur Chypre, lorsque la République était encore maîtresse de Scutari et d'Antivari et possédait dans l'intérieur assez de territoire, la Dalmatie et l'Albanie ensemble n'avaient pas plus de 110 000 habitants. La légèreté du gouvernement vénitien est prouvée par le profond abandon, intellectuel et matériel, dans lequel la Dalmatie a été laissée pendant si longtemps et sans interruption. — Il y avait des lois. Mais lesquelles? Et les avait-on modifiées, au fur et à mesure des besoins du pays? Les anciennes coutumes que le peuple au début avait considérées comme des symboles de liberté, avaient au cours des siècles perdu leur ancienne signification et elles étaient devenues des chaînes pour le peuple. Les Vénitiens dans chaque ville, dans chaque terre de quelque importance trouvèrent des Statuts spéciaux. Ils les maintinrent. Aux premiers temps de l'annexion, ce maintien des Statuts locaux pouvait être dicté par la prudence, par la nécessité. Mais pendant les sept siècles de régime vénitien en Dalmatie — plus ou moins — on n'a plus songé à les réformer. On s'en tint là. De même que les lois, tout le reste s'était endormi. Les Dalmates étaient des colons vénitiens. La République n'a rien fait pour eux. Elle voulait des hommes barbares et durs, un bon rempart

(1) Nous reviendrons sur le discours de Foscarini au chapitre suivant.

contre les Turcs. Dès lors, comment faut-il expliquer l'affection du peuple pour Saint-Marc? Les services rendus à la République? La joie de se présenter sous les drapeaux? On ne saurait l'expliquer dans le court espace d'une note, mais les faits cités ne sauraient détruire les autres. La politique fourbe et ingrate des Vénitiens n'en apparaît que plus condamnable. Les Dalmates ont aimé la République, c'est un fait. A l'heure où dans les hauts palais de Venise on pleurait non pas de honte, mais de peur, les « Esclavons » trahis répandaient par les rues des larmes de douleur et de colère. Les souvenirs du gouvernement vénitien apparaissent au peuple, par l'effet de la distance et de l'ignorance, comme un passé splendide, comme un rêve heureux. Sans pouvoir s'exprimer, il sent que ses bras et ses poitrines étaient désormais devenus nécessaires aux puissants aristocrates.... Ces dégénérés ne se doutaient pas qu'un front dénudé au souffle vif de vents libres pouvait se dresser plus fier que s'il était couvert d'une morte perruque poudrée; ils ne pressentaient pas que dans très peu d'années au milieu des ruines universelles, les Esclavons méprisés se manifesteraient plus « Vénitiens » que les gentilshommes vénitiens eux-mêmes. »

Et voici les réflexions qu'à l'historien Hreglianovich a suggéré la chute de Venise et qu'il place sous l'apostrophe de Cicéron à son ami Atticus : « *O miseram et in brevi tamen celerem reipublicae commutationem!* »

« La découverte du Cap de Bonne-Espérance et des Indes, la prise de Constantinople par les Turcs et l'invention de l'imprimerie affaiblirent considérablement la puissance commerciale de Venise, qui fut menacée dans ses possessions d'outre-mer et ressentit les premières atteintes de la sénilité dans son organisme politique. Le grand trafic oriental passa au Portugal et en Hollande et les Vénitiens perdirent tous les profits des douanes d'Alexandrie qui avaient été le dépôt général des marchandises les plus précieuses du monde connu. D'autre part les Turcs, qui s'approchaient de plus en plus des frontières de l'Albanie et de la Dalmatie semèrent l'épouvante jusqu'au cœur des territoires vénitiens et Venise se vit menacée même dans sa navigation de l'Adriatique.

« Ce fut alors que la Dalmatie, par une pente insensible, disparut du nombre des nations cultivées. Étrangère désormais aux grands intérêts des puissances, elle cessa de prendre part aux changements les plus considérables ainsi qu'aux progrès de l'esprit humain. Après plus de trois siècles, au cours desquels elle avait pris part aux événements les plus éclatants de l'histoire de l'Italie et de l'Allemagne, elle tomba dans l'obscurité du silence et dans l'oubli comme si elle eût été engloutie dans

les profondeurs de la terre ou recouverte par les alluvions de l'Adriatique.

« On a affirmé que les pays sans histoire sont les plus heureux. Le silence qu'on fait autour d'un pays pourrait être l'indice de la concorde, de l'abondance, de la paix, du respect du monde étranger. Hélas, rien de tout cela en Dalmatie! Les mémoires du temps affirment juste le contraire. Tous les témoignages concordent à représenter une Dalmatie en pleine décadence, aux institutions publiques nulles, livrée à la dévastation et condamnée à un abandon moral complet. Un gouvernement somme toute bon, mais faible, à la merci des événements, timide et pénétré de l'idée d'une fausse politique d'après laquelle il fallait gouverner la Dalmatie en la détruisant, en la réduisant à la misère, en la livrant aux haines des partis, en l'annihilant par jalousie d'État, afin d'empêcher que des puissants voisins n'aspirassent à conquérir un amas de pierres et de ruines. C'est ce gouvernement qui a assisté impassible à cette déchéance mélancolique, qui ne saurait assez profondément émouvoir l'homme sensible, le philosophe et l'homme d'État.

« Machiavel (*Del Principe*, chap. XIX) a flétri cette barbare politique qui consistait à garder des territoires entiers ou par les compétitions des partis ou par un système de forteresses. Il mentionne les Vénitiens qui ont encouragé dans les villes sujettes la formation de partis politiques pour que les citoyens ne se soulèvent contre l'État ou pour que les villes ne s'offrent en appât aux puissances voisines. C'est ce que Venise pratiqua dans les villes dalmates. Elle y alimenta et encouragea les luttes des partis, des aristocrates contre le peuple, les rivalités, les sottises formalités de protocole, moyennant quoi elle tint les esprits divisés et, profitant de la discorde générale, elle consolida les despotismes et la dureté des gouverneurs triennaux qui se plaisaient à violer les droits les plus sacrés. »

Ici l'auteur relate le douloureux incident dont fut victime l'historien Lucio à Traù. « En 1650, le provéditeur général Contarini arriva en tournée d'inspection à Traù. On réquisitionna pour lui la maison de Lucio. Celui-ci s'excusa et demanda d'être dispensé de cette réquisition à cause d'une grave maladie d'une de ses sœurs. Un rival de Lucio, Paolo de Andreis, ne se fit pas faute de dénoncer l'historien au provéditeur et de donner une version du refus de Lucio offensante pour Contarini. Le provéditeur général fit arrêter Lucio et le fit jeter dans une prison où se trouvaient des forçats, ensuite, en requérant une escouade de galériens, il fit expulser tout le monde de la maison et s'y installa. L'intervention de l'évêque et de la ville épargna à Lucio la peine de la bastonnade à laquelle Contarini l'avait condamné.

HISTOIRE DE DALMATIE

« Dégouté de tout, Lucio quitta son pays natal et se transporta à Rome, où il écrivit son *De Regno Dalmatiae et Croatiae* et mourut. (Contarini était un fasciste d'avant la lettre.) Pourquoi ne s'est-il trouvé un père de la patrie qui eût harangué le Sénat ainsi : « Pères conscrits, n'appauvrissez pas une province pour vous la rendre fidèle, pour la tenir tranquille ne lui sucez pas le sang des veines. Vous la réduire à la paix et au silence, mais ce sera le silence de la stupidité et de la mort. La pauvreté du sujet est fatale au souverain (1). »

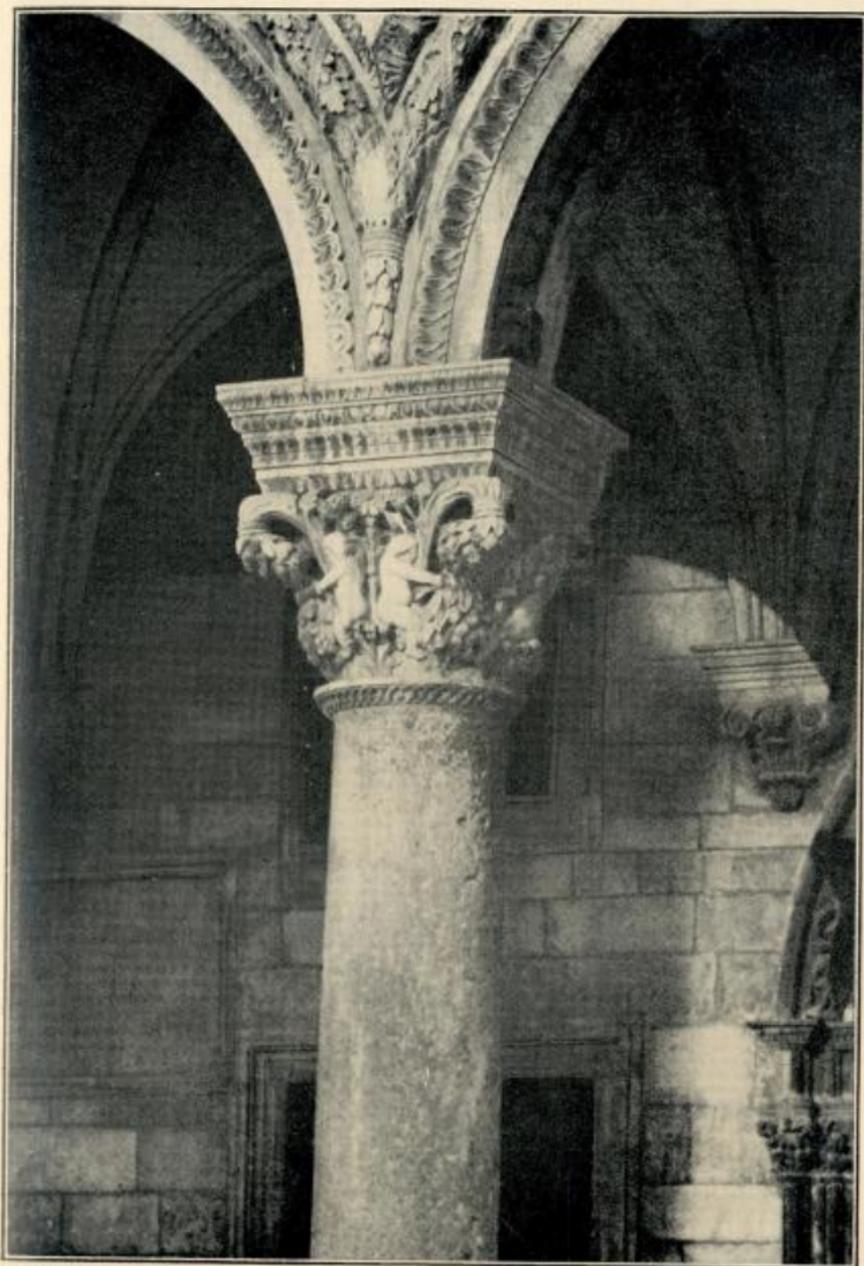
« Si les sucs vitaux ne vivifient ces habitants, la nation disparaîtra. Si vous entretenez chez elle les partis et les factions, le fer, le poison et le feu seront le gage de la concorde fraternelle et de la paix des familles. Voulez-vous, par contre, raffermir les esprits de ce peuple? Voulez-vous que la Dalmatie vous soit réellement fidèle? Voulez-vous qu'elle échappe à tout jamais aux flatteries intéressées de ses voisins? Ne vous éloignez pas des principes libéraux, ne tarissez pas, pour des profits transitoires, les sources de sa future prospérité. Occupez les bras du peuple par l'agriculture, par les métiers, les arts, la navigation, le commerce; gouvernez-le avec une sollicitude toute paternelle; donnez-lui des lois prévoyantes et des institutions inspirées du sentiment de la justice et de votre expérience éclairée; procurez lui les moyens de se relever à une condition plus heureuse; traitez-le en ami et non en esclave, et le peuple sera avec vous (2). »

« Mais les Vénitiens ne l'entendaient pas ainsi. La Dalmatie se revêtit de haillons, la pauvreté devint le seul patrimoine général....

« Il ne faut pas croire que les Vénitiens fussent pauvres à tel point qu'ils ne pussent accorder à la Dalmatie des moyens suffisants pour faire progresser l'instruction publique, pour protéger l'agriculture et les arts, pour ranimer le commerce et la marine. Des immenses sommes d'argent que la République dépense au XVI^e siècle pour parfaire les fortifications de beaucoup d'endroits en Dalmatie et dans le Levant d'après les plans très coûteux du célèbre Sanmicheli, si on en avait affecté une seule partie à la renaissance morale de la province, d'immenses et sûrs avantages en seraient sortis, un peu plus de culture et de moyens de subsistance, partant une augmentation de la population. Ce ne sont pas les demi-lunes, ni les fossés, ni les contrescarpes, mais les bonnes lois, les institutions de prévoyance, l'instruction en commun qui ravivent, soutiennent et protègent les cités et les nations; la conscience de leur réelle et perma-

(1) *Non sibi, sed domino gravis est quae servit egestas* Lucain.

(2) *Neque eo loco ubi servitutem esse velint, fidem sperandam esse.* Tite-Live.



PL. XIII.

RAGUSE

Le palais des Recteurs (Détail de la colonnade).



nente prospérité, loin de donner prise aux intrigues de l'ennemi, les repousse plutôt par les forces réunies du sentiment et de l'intellect.

Neque enim historiam proposui scribere — a dit saint Jérôme(1) — *sed nostras breviter flere miserias.* »

A plus d'un siècle de distance, l'historien moderne, s'il n'est pas l'esclave du matérialisme historique et des doctrines qui, condamnant en bloc tout ancien régime, ne datent la vie sociale que des dernières évolutions démagogiques, s'il est, en même temps, libre de préoccupations nationalistes, ne saurait être aussi sévère pour Venise. Le gouvernement de la République de Saint-Marc, de même que le gouvernement de l'ancien Empire d'Autriche d'avant le régime constitutionnel, auquel il ressemble sous tant de rapports, n'a été ni pire ni meilleur que tous les gouvernements de l'Europe de son temps. Quelques graves défauts que ne partageaient pas avec lui les monarchies centralisées du XVII^e et du XVIII^e siècle étaient inhérents à sa situation purement maritime, disons plutôt aquatique et, au surplus, au fait qu'il est toujours resté, malgré ses conquêtes continentales le type achevé d'un État-ville patricien, modelé sur le moule de l'Antiquité.

On a beau décrier le féodalisme et le système de centralisation monarchique qui l'a suivi — et qui tout compte fait, est une victoire du peuple sur le pouvoir excessif de mille petites souverainetés —, c'est par l'évolution du principe monarchique et non par celui d'une sélection patricienne, égoïste par définition, que les peuples pouvaient se consoler de leurs libertés disparues. Une vie politique comme celle de Venise, quelque brillante qu'elle fût, n'a jamais pu être autre chose qu'un magnifique épisode (à vrai dire, cet épisode a duré mille ans, mais cet espace de temps ne change rien à l'essence même du problème). Pendant toute la durée de cet État qui tient du prodige, il n'a été sérieusement agité que par deux grands soucis : la liberté de la mer pour lui seul et le maintien hautain du pouvoir concentré dans un patriciat jaloux, exclusif, soumis aux lois éternelles du dépérissement. La maxime fondamentale de cet être si complexe fut l'exclusion de toute compétition, l'empêchement systématique de tout ce qui aurait pu diminuer ou seulement offusquer l'image radieuse qu'il entendait conserver dans toutes ses attitudes de volupté, de jouissance et de désir, sans se soucier des souffrances du monde qui l'entourait. Tout au contraire, les monarchies centralisatrices et centralisées puisaient dans une évolution

(1) In Epist. Nepot.

HISTOIRE DE DALMATIE

bien moins pittoresque et moins brillante des populations qui les composaient le devoir austère de contenter, au prix de beaucoup de renoncements, toutes les classes et de leur accorder dans la mesure des conceptions de l'époque toutes les possibilités d'ascension progressive vers plus de lumière et plus de bien-être.

Ce n'est pas un monarchiste, c'est un membre d'une puissante République démocratique, le Florentin François Guicciardini, qui a formulé pour son temps la supériorité d'une monarchie sur une république. « Il faut désirer — dit-il quelque part — de n'être pas né sujet; mais enfin s'il faut l'être, il vaut mieux être né sujet d'un prince que d'une république; car la république opprime tous ses sujets et ne partage avec qui que ce soit son pouvoir, si ce n'est qu'avec ses propres citoyens; le prince, par contre, appartient à tout le monde et traite également tous ses sujets, ce qui fait que chacun peut espérer d'être comblé de faveurs et d'être employé par lui. »

Toute l'histoire des rapports entre Venise et la Dalmatie tient dans ces paroles. Tout autre jugement ne saurait être dicté que par la passion et par des conceptions modernes que les âges révolus n'ont pas connu et n'ont pas pu connaître.

Nous allons voir dans les pages qui suivent les circonstances dramatiques dans lesquelles s'est opéré le divorce fatal entre Venise latine et Dalmatie slave et comment celle-ci s'est tournée, d'après la formule du grand Florentin, vers une monarchie où elle eût pu accomplir sa destinée, mais qui n'a pas su la garder.

CHAPITRE XII

UN DIVORCE TRAGIQUE (1797)

I

AU XVIII^e siècle, Venise s'achemine rapidement vers sa ruine finale. Ce n'est pas qu'elle fût incapable de quelque geste de grandeur malgré le tourbillon de plaisirs dans lesquels ce grand salon de l'Europe se vautrait avec une insouciance sans pareil. Elle eut deux éclairs d'énergie qui auraient pu donner le change à un observateur superficiel.

A l'intérieur, elle acheva en moins de quarante ans (1744-1782) la magnifique digue du Lido (les *Murazzi*), d'une longueur de cinq kilomètres, pour protéger la ville contre les grandes marées du large et l'inscription qui fut plus tard gravée dans le marbre : « *Ausu romano aere veneto* » (avec hardiesse romaine et argent vénitien) caractérise assez de quels efforts était encore capable ce patriciat qui s'acheminait vers le tombeau (1).

A l'extérieur — bien qu'elle se fût raidie contre tous les appels plus ou moins intéressés de l'Empereur pour l'engager une fois de plus dans un conflit sans issue avec les Turcs — elle entreprit quarante-six ans avant la France de Charles X une expédition contre les États Barbaresques. L'amiral Angelo Emo bombarda Sfax, Bizerte et Sousse et contraignit le dey de Tunisie à respecter la sécurité de la Méditerranée (2).

(1) *Ut sacra aestuaria
Urbis et libertatis sedes
Perpetuum conservetur etc.*

dit une autre inscription de 1751.

(2) En 1574, on a gravé à Zara, à l'endroit qu'on appelle « les cinq puits » (*Cinque Pozzi*) une superbe inscription ainsi libellée :

*Sciant ergo omnes
Ex Republica Veneta
Prodire viros priscis Romanis*

Mais alors que les *Murazzi* défendaient la métropole des flots de l'Adriatique, les magnifiques plages dalmates languissaient dans l'abandon le plus complet et alors qu'Angelo Emo promenait encore une fois sur les flots de la Méditerranée l'étendard au Lion Ailé, la Dalmatie, avec des fortifications croulantes, s'enfonçait de plus en plus dans le dénuement et dans le marasme. Sans écoles, sans artisanat, elle devait tout payer à l'État, même les pots de terre — dit un historien dalmate — pour étancher sa soif! Nous avons vu l'indignation de Marc Foscarini. Ce fut le chant du cygne de la vieille Venise assoiffée de justice lointaine, mais prête à comprendre les besoins de ceux qui s'étaient placés sous sa protection quand il n'y allait pas de ses intérêts.

Il est extrêmement curieux de voir Foscarini, qui plus tard fut un des soutiens du vieil édifice constitutionnel, développer les idées les plus modernes et les plus justes dès qu'il aborde le chapitre : « Dalmatie ».

« Ce n'est pas d'aujourd'hui », s'écriait-il, « que des rumeurs étranges circulent sur la Dalmatie, ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes de gouvernement entendent des vibrations violentes qui ébranlent dans le pays l'État et la religion.... Nous soupçonnons de graves abus en Dalmatie du fait que la censure publique ne s'est exercée là-bas depuis plus de cent trente ans.... Au début il me déplaisait de voir concentré tout le pouvoir en un seul homme, le provéditeur général. Il me semblait que son autorité fût trop grande. Néanmoins je trouve, sérénissime Grand Conseil; que cette autorité peut être tolérée, sans préjudice pour le système politique, pour la seule raison qu'au bout du compte l'autorité du provéditeur général trouve son correctif dans le jugement sévère du Syndicat; mais si cette institution venait à manquer, le pouvoir du chef suprême deviendrait intolérable dans une ville libre.... Je trouve que depuis les dernières guerres la Dalmatie a quadruplé son territoire; or cette augmentation de territoire a produit un grand changement dans les habitudes du peuple, dont le génie exclusivement guerrier s'est tourné vers la culture de ses nouveaux territoires. Et alors on a suggéré l'introduction d'une dîme sur les produits agricoles. Chose grave pour un peuple qui avait été jusque-là exempté de toute imposition, sauf de celles exigées par le trafic. On a donné d'amples facultés — d'où sont dérivées les plus

Ingenio animique magnitudine

Non inferiores.

(Que le monde entier sache que la République de Venise a produit, en génie et en grandeur d'âme, des hommes nullement inférieurs aux anciens Romains.)

Cet auto-éloge de Venise n'est nullement exagéré. Mais la Dalmatie est là pour en atténuer la portée.

grandes calamités de la Dalmatie — au seul décimateur, celle entre autres d'extraire le blé pour les besoins de l'étranger sans aucune restriction, ni imposition. Bon Dieu, à la Dalmatie, pays stérile, on impose la dure loi de la privation de sa récolte annuelle et au profit d'une seule personne! Un monopole sur le produit le plus nécessaire à la vie! Et cela arrive même pendant les années de disette et lorsque la Turquie permet l'importation de son blé à elle! Et où sont-elles ces places publiques, ces palais du prétoire qu'on a promis de construire, et où en sommes-nous de ces éternels lazarets de Spalato et de Castelnuovo? J'aurais voulu apprendre quelque chose de plus précis à Vos Excellences au sujet de l'accomplissement de ces travaux et de leur solidité; mais j'ai dû y renoncer, car cherchant à m'éclairer dans les dépêches des provéditeurs généraux, je suis tombé encore plus bas dans les ténèbres. Tandis que celui qui revient à Venise affirme dans ses dernières lettres que tout est fini, celui qui a entrepris les travaux ne nous entretient que de ruines et nous bombarde de notes démesurées pour des besoins urgents.... Si la Dalmatie redevenait un pays heureux, nous n'aurions plus aucun besoin de mendier des levées de Grisons ou de Suisses, ni de rassembler autour de nos drapeaux, pour des prix excessifs, les rebuts d'Allemagne; la dernière guerre nous a assez instruits; encore dix ans de cette administration et nous aurions vu nos recteurs non pas gouverner des sujets, mais garder des crottes et des pierres, avec des tas de mendiants qui auraient survécu à la désolation générale.... Au temps jadis, le gouvernement de Venise exerçait un attrait irrésistible sur les populations qui s'empressaient de quitter les résidences les plus commodes et les plus délicieuses, pour l'immense plaisir d'en goûter les bienfaits. Mais si nous allons tolérer en Dalmatie le contraire, il faudra croire que les anciennes formes ont péri irrémédiablement. Non, non, Messieurs, je ne sais, en vérité, ce qui est plus répréhensible de la confiance impudente de celui qui gouverne la province ou de la somnolence de celui qui préside aux destinées de la République (1). »

Le provéditeur général Gabriel Boldù traçait l'année suivante dans son rapport aux Syndics Inquisiteurs un tableau désolant de la situation

(1) Nous n'insisterons pas sur les éloges que l'orateur a fait des vieilles vertus vénitiennes, car ce sujet déborderait du cadre de notre travail. La simplicité, le stoïcisme, la démocratie la plus idéale dans la plus puissante des aristocraties, tout y est. Foscarini cite l'anecdote suivante : « Un étranger de grand jugement racontait parmi les merveilles de la Ville d'avoir vu Sébastien Venier, le glorieux vainqueur de Lépante, se mêler à la foule et se promener sur la place sans se faire remarquer comme n'importe quel passant. » Avis aux ministres et aux généraux démocratiques du xx^e siècle!

HISTOIRE DE DALMATIE

de la Dalmatie et répétait toutes les critiques que le procureur de Saint-Marc avait formulées. Les forteresses tombent en ruines, les garnisons sont insuffisantes et inaptes à la défense du pays, la famine sévit partout et aussi sévissent toutes espèces de maladies du bétail. Une quantité énorme de décrets et de lois contradictoires rendent impossible le fonctionnement de l'administration. Décroissance des revenus publics (1) soit sous le couvert de privilèges, soit à cause d'une contrebande effrénée. Affaiblissement progressif du commerce actif. Défaut de diligence, art nul, agriculture inexistante. Les étrangers commerçants sont favorisés, l'avidité des Turcs tourne toutes les affaires à leur profit. Le provéditeur général est tenu d'entretenir une formidable correspondance : avec le gouvernement, avec le *Baïlo* de Constantinople, avec le capitaine *in Golfo*, avec le provéditeur extraordinaire de Cattaro, avec 34 représentants et *camerlenghi*, avec deux consuls vénitiens, avec 18 communautés, avec 16 chefs de territoire, avec le Grand Comte de Poglizza, avec 2 archevêques, 11 évêques, avec le Prince-Vladika et les autres chefs du Monténégro, avec la République de Raguse. Il est accablé de travail. Où pourrait-il trouver le temps nécessaire pour s'occuper du pays? Les luttes civiles sévissent partout. La constitution des villes maritimes est arriérée. Point d'industrie. La misère est partout. Et les étrangers en profitent. Contre la peste du côté des Turcs le cordon est gardé par des troupes irrégulières. Aussi la peste est-elle devenue très fréquente. Point de lazarets bien organisés dans les villes.

Le commerce de Raguse profitait des lois commerciales en vigueur en Dalmatie. Du temps de Boldù était en vigueur une ordonnance d'après laquelle Spalato jouissait du privilège du *Porto Franco* pour les marchandises déposées au Lazaret. Mais les contrats pour l'achat et l'expédition des marchandises devaient être conclus à Venise. Cette disposition allait à l'encontre des intérêts des négociants à cause des frets maritimes et parce qu'ils ne pouvaient pas écouler leurs marchandises. Ils évitaient, par conséquent, les Lazarets et préféraient envoyer les articles à Raguse où ils étaient libres de débiter leurs marchandises à leur convenance. L'article principal de transit de Turquie étaient les bœufs. C'était la Bosnie qui les fournissait à Venise. Par contre, les Turcs et les Bosniaques

(1) Et pourtant Venise prenait tout ce qu'elle pouvait prendre! Un exemple : dès 1616, l'évêque de Sebenico, Fausto Veranzio, se plaignait de ce que les fondations pieuses et le revenus des bénéfices ecclésiastiques en Dalmatie, loin d'être affectés aux besoins des églises dalmates, étaient expédiés à Venise pour être dépensés dans la capitale qui, disait-il, n'en avait aucun besoin « attendu qu'elle nage dans la richesse ». (Tommaso.)

prenaient le sel, le vin et l'eau-de-vie. La Dalmatie envoyait à Naples et dans les États pontificaux des chevaux de trait et du poisson salé. Elle aurait eu un excédent de vin, d'huile, de laine et d'autres articles, mais la législation paralysait l'exportation. Tout le superflu s'en allait à Venise. Tout commerce avec l'étranger était interdit, excepté le commerce du blé dont on prélevait la dîme (1). Les monopolistes de Venise (les péotes de la Zudecca, les arts et métiers, etc.) pouvaient à volonté sacrifier les exportateurs dalmates, ce qui provoqua fatalement un immense système de contrebande.

Par contre une nuée de commerçants autrichiens, ancônitains, napolitains, siciliens, maltais s'abattait sur la Dalmatie. On vendait de tout, barriques, cercles de tonneau, toiles, cordes, légumes, fruits, gâteaux, etc. On pratiquait le troc avec d'autres produits, mais, au fond, ce commerce engloutissait tout l'or et l'argent du pays. L'argent émigrerait aussi beaucoup à la foire de Sinigaglia.

La République empêcha aussi le développement de la construction des navires en Dalmatie, en limitant le nombre des constructeurs et en envoyant en Dalmatie des ouvriers de l'arsenal de Venise, à sa dévotion.

Le gouvernement avait laissé les forteresses tomber en ruine. Il fallut que Boldù embauchât les habitants pour la réparation des fortifications et leur demandât des contributions volontaires. Les soldats et les officiers étaient payés en mauvaise monnaie. Parmi les soldats, vers la fin de la République, il y avait beaucoup de Croates et d'Albanais. C'étaient les troupes « ultramarines ».

Beaucoup de privilèges et d'exemptions. Des communes entières et aussi des particuliers en bénéficiaient, puis les églises, les couvents, etc. Toutes les charges retombaient sur une partie seulement des habitants. On exemptait les riches pour de l'argent.

Les charges publiques étaient innombrables : gardes de la frontière, gardes extraordinaires pour la santé publique, poursuite des bandits, transport du matériel de guerre, transport des bagages du gouverneur, transport du matériel de construction, ponts, chemins, aqueducs, distribution des lettres, convoi des caravanes, etc.

De temps à autre on trouvait un général qui prenait l'initiative de la correction des rivières ou de l'assèchement de quelque marécage, mais tout restait aux premiers essais, sans lendemain.

(1) Voir plus haut le discours de Foscarini.

Boldù affirme que beaucoup de monde a péri à la suite d'émanations pestilentielles. Les propriétés des disparus, échouèrent à l'État!

Les Conseils des communes jadis si glorieuses étaient souvent réduits à un nombre insuffisant de membres par suite de l'extinction des familles patriciennes ou de l'émigration ou de l'absence des nobles. Dans ce cas, on procédait à l'agrégation de familles bourgeoises aux termes du Statut. Mais les nobles s'opposaient âprement à ces agrégations parce qu'ils voulaient s'attribuer toutes les fonctions publiques. Sans ces fonctions, ils se seraient ruinés. D'autre part, ils ne voulaient pas mêler leur sang avec la nouvelle noblesse.

Avant 1740, les paysans se révoltaient souvent contre les propriétaires. Mais par une loi de cette année, la République maintint les anciennes règles statutaires et ne permit que l'appel à Venise en cas d'excès de la part des propriétaires.

On songea bien à régler la question agraire dans la Dalmatie continentale délivrée des Turcs. Dans le *Vecchio Acquisto*, il fallait compter avec les communes humiliées et privées de leurs principales attributions souveraines, mais encore pourvues de certains signes extérieurs de leur individualité politique de jadis. Beaucoup de lois et de franchises avaient été conservées, mais sans être adaptées aux temps nouveaux.

Mais Venise ne percevait pas dans le *Vecchio Acquisto* d'impôt proprement dit; les seuls revenus publics étaient les droits de douane et de navigation. Peu de domaines de l'État. En cas de contestation de propriété, la présomption était en faveur des communes; c'était à la République à faire la preuve de son droit.

Il n'en allait pas de même avec le *Nuovo Acquisto*. Sa situation juridique était tout autre. Les Vénitiens l'avaient conquis par la force des armes et les détenteurs du sol tiraient leurs droits d'une concession gratuite faite par l'État dans certaines conditions déterminées. En 1756 fut promulguée la loi *Grimani* (1) pour préciser ces conditions. Aux termes de cette loi, l'État restait propriétaire du sol; les détenteurs, moyennant le paiement de la dîme en nature, avaient le droit de transmettre leurs concessions, mais seulement à leurs héritiers mâles et ils ne pouvaient en aliéner aucune partie à titre onéreux; de plus, dans un certain nombre de cas déterminés, l'État pouvait reprendre les terres concédées, en sorte que la condition du concessionnaire n'était rien moins que solide. L'État avait par ce moyen une population stable, pauvre il est vrai, mais

(1) Ainsi nommée parce qu'elle fut promulguée par le providiteur général de Dalmatie et d'Albanie Francesco Grimani, le 25 avril 1756.

belliqueuse, dont la mission consistait à défendre le littoral contre les incursions des Turcs. « Le paysan morlaque, imprévoyant et paresseux, avait reçu de la prudence vénitienne une terre qu'il était tenu de conserver et de cultiver; son petit domaine était inaliénable et jamais il ne courait le risque d'être dépouillé par un créancier. » (Pisani.)

Cette loi somme toute bienfaisante n'a jamais été appliquée que partiellement ou pas du tout jusqu'au jour où Napoléon, par un décret pris à Anvers le 4 septembre 1806, eut déclaré les Dalmates continentaux propriétaires de leurs concessions (1).

II

Venise n'avait plus le temps de s'occuper de la Dalmatie, si tant est qu'elle l'eût jamais eu. Elle ne s'en souviendra qu'au moment où elle sombrera. En attendant, deux questions capitales se posaient devant les Conseils de la République : une question de réforme intérieure — qui touchait aussi à la Dalmatie — et une question de politique extérieure. Quelle serait l'attitude de la République dans la nouvelle constellation européenne qui se dessinait après la guerre de Sept ans? Dans toutes ces questions vitales, l'État vénitien fléchit, la vieille sagesse l'abandonne. Il se refuse à rajeunir sa constitution millénaire et il se désintéresse de tout ce qui se passe autour de lui. Le froid de la sénilité l'envahit progressivement. Toutes les tentatives d'une réforme tendant à décentraliser l'État, à accorder aux provinces les mêmes droits qu'à la métropole avortent misérablement. Des esprits clairvoyants s'obstinaient à proposer des remèdes, mais la République n'en voulait point. Dès 1736, le Véronais marquis Maffei, poète célèbre, auteur d'un drame, *Méropé*, qui eut son moment de notoriété, donnait à la République le conseil d'intéresser à la chose publique toutes les villes vénitiennes et de faire entrer au Grand Conseil au moins 20 députés des provinces — un peu comme les lords écossais et irlandais à Londres — dont un représenterait les îles Ioniennes et un autre la Dalmatie. On eût créé ainsi un embryon de gouvernement représentatif. La proposition était bien timide, voire injuste pour la Dalmatie et les îles, mais telle qu'elle était elle ne trouva pas grâce devant le gouvernement. Elle ne fut même pas admise à l'honneur d'une discussion. Mais Maffei n'était pas

(1) Nous en verrons plus loin les résultats.

patricien vénitien et ne siégeait pas dans le Grand Conseil de la République. Daniel Dolfin en était. Il proposa l'admission de 200 représentants des provinces pour une période de trois ans. Tous les ans une vingtaine entre eux devraient faire partie du Sénat. Par miracle, la proposition fut examinée et approuvée le 15 mars 1797, c'est-à-dire deux mois avant l'abdication de l'aristocratie, et — cela va sans dire — elle ne fut jamais appliquée. On refusait de parti pris à la classe des nobles des provinces, riches et influents, l'entrée au Parlement, et cette exclusion systématique engendra une mauvaise disposition et un sentiment de froideur hostile et rancunière de la noblesse provinciale envers l'État, hostilité qui contribua largement à la chute du régime.

Avant la proposition de Dolfin *in articulo mortis*, il y eut d'autres tentatives importantes, toutes condamnées à l'insuccès. Nicolas Bon (1754), membre de la *Quarantia*, donc du gouvernement (1), pour avoir osé demander la réforme de la Constitution, fut relégué dans le monastère de Venda, et on n'entendit plus parler de lui.

Angelo Querini (1761) proposa une limitation des pouvoirs du Conseil des Dix, mais il se heurta à l'opposition de l'esprit apparemment le plus libéral du Grand Conseil, de ce même Marc Foscarini dont le discours en faveur de la Dalmatie avait soulevé tant d'espairs! Foscarini était évidemment convaincu que la moindre pierre enlevée à l'édifice croulant de l'aristocratie vénitienne entraînerait son écroulement définitif. Querini fut arrêté par les inquisiteurs d'État et enfermé dans le château fort de Vérone. L'agitation des deux chefs du prolétariat démagogique patricien, Giorgo Pisani et Carlo Contarini, fut beaucoup plus sérieuse. Elle se confondit dans l'opinion du peuple avec des tentatives franchement révolutionnaires de la classe patricienne pauvre des *Barnaboti*, appelée ainsi parce que leurs maisons étaient situées sur la paroisse de Saint-Barnaba (Barnabé), la plus pauvre de Venise. L'agitation de Pisani

(1) Le gouvernement proprement dit de la République jusqu'à sa fin était composé du doge, des 6 conseillers ducaux, de 16 sages du Collège — c'étaient les vrais ministres — auxquels il faut ajouter 9 procureurs de Saint-Marc, 40 membres de la *Quarantia* criminelle, 40 membres de la *Quarantia* civile vieille et 40 membres de la *Quarantia* civile nouvelle. L'ensemble de ces charges suprêmes formait la Seigneurie (la *Signoria*). A part cela et au-dessus, le Sénat avec sa Zonta, le Conseil des Dix, les 3 inquisiteurs d'État et les 3 *avogadori del Comun*. Au-dessus de tous, le détenteur du pouvoir suprême, le Grand Conseil (le Parlement) composé de tous les nobles qui avaient atteint l'âge de vingt-cinq ans. En réalité, le pouvoir était détenu par le Sénat composé de 120 membres mais dont le nombre atteignait très souvent le chiffre de 300 par le fait de l'adjonction d'une foule de magistrats secondaires, et le Conseil des Dix, avec les trois inquisiteurs d'État qui à partir du xvi^e siècle usurpa les fonctions du Sénat et du gouvernement, ce qui provoqua l'opposition des membres clairvoyants du Grand Conseil, mais inutilement.

et Contarini pour une réforme radicale — mais toujours aristocratique — de la Constitution coïncida avec l'avènement du nouveau doge Paolo Renier (1779-1789) qui devait être l'avant-dernier doge de Venise. Aux réformes radicales et immédiates préconisées par le groupe Pisani-Contarini, il opposa un ensemble de réformes graduées. Le discours qu'il prononça à cette occasion est un chef-d'œuvre d'oraison funèbre d'un grand État qui s'en va, qui sent ne plus pouvoir vivre. « C'est la première fois — dit le doge debout devant son trône — depuis que l'aristocratie existe qu'on soumet au Grand Conseil des propositions vagues qui menacent les fondements même du régime. Nous affirmons par la force de l'expérience des choses que l'espoir d'un remède instantané et général n'est qu'une chimère. Par contre, notre proposition, loin d'aggraver la situation par une tentative hasardeuse et décisive, contient des dispositions qu'on peut appliquer peu à peu au malade pour le rendre apte à profiter du remède. Voulez-vous, messieurs, le bien apparent ou réel? Si vous préférez le réel, toute correction est inutile, il suffit de le vouloir et on l'aura. Le bien réel, c'est d'aimer la République, c'est la concorde des esprits, c'est quand tous ensemble soupirent après la dignité, la grandeur, la gloire de notre patrie.... Car ne nous trompons pas, nous sommes isolés, nous savons ce que pensent de nous les monarques et nous supplions Vos Seigneuries de penser sérieusement à leurs affaires. Que pensent-ils, les monarques? Par l'organisation de leurs États, par la différence de leur gouvernement, par leur grandeur, par les espoirs de leurs sujets et par les liens qui les y attachent, ils haïssent mortellement les Républiques.

« Il n'y a plus d'équilibre en Europe; aujourd'hui tous les monarques disposant d'un maximum de forces accablent les Républiques de leur mépris. D'ailleurs, le nombre des Républiques en Europe est minime. Nous sommes en apparence placés en lieu sûr, en réalité nous ne sommes pas sûrs de notre existence politique. Tous les monarques se penchent sur nous, vigilants et curieux, et n'attendent que de nouveaux événements d'où ils pourraient tirer quelque avantage, l'ambition et l'intérêt très forts chez tous les puissants étant décuplés chez les monarques et eux ne songeant qu'à les augmenter et à ne perdre aucune occasion pour se procurer une nouvelle pâture. Sur nos convulsions actuelles, les monarques sont en train de se former un jugement à eux, ce qui nous plonge dans un abîme de confusion et de terreur. On en a beaucoup dit, mais pas encore assez. Notre devoir consiste à dire toute la vérité à nos citoyens. Dieu nous est témoin de la vérité de ce que nous allons dire. Nous avons

été ambassadeur à Vienne à une époque orageuse pour la Pologne (1). Et nous entendîmes bien souvent ces paroles : « Messieurs les Polonais ne veulent pas être sages, ils se disputent entre eux, eh bien ! nous les arrangerons, nous partagerons leurs dépouilles, un État qui se gouverne mal invite les étrangers à s'en emparer et à le gouverner. » Or s'il y a un État qui ait besoin de concorde, c'est nous. Nous n'avons ni forces terrestres, ni forces maritimes, nous vivons comme par hasard (*per accidente*), nous vivons seulement grâce à l'idée qu'on s'est faite de la prudence du gouvernement de la République Vénitienne. »

Ce terrible aveu parti du trône ducal sous l'œil de mille chefs-d'œuvre d'un art souverain consacré tout entier à la gloire immortelle de Venise, clôturait une histoire millénaire, c'était l'épilogue de Constantinople, de Zara, de Lépante !

On vota à grande majorité, en principe, tout ce que voulut le doge. On passa au scrutin pour élire une commission de cinq membres du Grand Conseil qui soumettrait son rapport sur les réformes nécessaires (recrutement du Grand Conseil, liberté et égalité devant la loi, mais non dans le sens post-républicain français, confiscation des riches patrimoines au profit du patriciat pauvre, limitation des attributions du Conseil des Dix, rétablissement de l'autorité du Sénat, etc.). Le scrutin fut laborieux. Enfin sortirent des urnes — au lieu de cinq — les noms de deux têtes chaudes, George Pisani et Jérôme Contarini. C'était pour le doge un échec. Pendant qu'on proclamait les autres membres de la commission, les inquisiteurs saisirent le Conseil des Dix d'une inculpation de Pisani et Contarini pour pratiques frauduleuses au scrutin, pour visées ambitieuses et subversives, pour agitation contre les décisions du Conseil. Le destin de la République se décida en ces jours fiévreux.

Le 31 mai 1780, les inquisiteurs firent arrêter par une escouade de soldats dalmates Pisani et Contarini, auxquels on donna lecture de la sentence du Conseil des Dix qui condamnait Pisani à la réclusion dans le château de Saint-Félix à Vérone pour cinq ans et Contarini à l'envoi pour deux ans dans la forteresse de Cattaro. Même folle politique à l'extérieur. Depuis longtemps le sort de la Pologne pendait comme une sombre menace des plafonds d'or du palais ducal. Si on ne lisait même plus les rapports des gouverneurs des provinces, si les projets des fonctionnaires zélés n'étaient jamais exécutés, la même profonde et incurable

(1) Venise envoyait 5 ambassadeurs : Rome, Vienne, Madrid, Paris et Constantinople (ce dernier s'appelait *Baillo*). Elle avait un « Noble » en Russie et 4 ministres résidents : Milan, Turin, Naples, Londres.

apathie persistait dans cet organisme fatigué à l'égard des rapports avec les puissances étrangères.

L'éternelle ennemie était l'Autriche. C'est elle qui guettait l'agonie de Venise. Mais elle était l'ennemie héréditaire — on a tort de l'oublier — parce que les souverains autrichiens de la maison des Habsbourg étaient, en même temps, rois de Hongrie, de Dalmatie et de Croatie. Ils avaient hérité de leurs prédécesseurs sur le trône de Hongrie les droits de suzeraineté, sinon de souveraineté effective, sur la Dalmatie comme sur un pays qui leur avait été frauduleusement arraché par Venise en 1409-1420 et qu'ils étaient obligés de revendiquer envers et contre tous en vertu du serment qu'ils prêtaient au couronnement. Or, nous avons vu que les rois de Hongrie n'ont jamais reconnu à Venise la possession légale de la Dalmatie, et lors de la ligue de Cambrai l'Europe tout entière s'était, au point de vue juridique, rangée du côté de la Hongrie. Quant à l'Istrie et à la Terre ferme, ce n'était plus comme roi de Hongrie que le souverain autrichien les revendiquait, mais en sa qualité de chef du Saint-Empire. L'Empereur les revendiquait comme ayant appartenu de tout temps à la couronne germanique, ses prédécesseurs ne les ayant cédés à Venise que contre l'acquiescement — d'ailleurs périmé — d'un symbole du droit suprême (*jus eminens*) de l'Empire sur ces territoires. La Dalmatie et la Terre ferme, au point de vue du droit public, ont toujours été le talon d'Achille de Venise.

Si la République eût été un État ethniquement homogène et politiquement uni comme la Pologne, elle eût peut-être échappé au destin de celle-ci car elle avait sur elle l'avantage d'un gouvernement fort, centralisé, à l'abri des dissensions et des rivalités de la noblesse du genre de celles qui déchiraient la Pologne. Venise n'était pas rongée par le *liberum veto*. Malheureusement elle n'avait jamais pu oublier qu'elle était une *commune*, elle n'avait jamais essayé de fondre les provinces en un seul corps, ni de les attacher sérieusement à sa vie. Malgré ses apparences d'État homogène et compact, la République, en réalité, ne l'était point. L'État vénitien devait plutôt être considéré comme un assemblage de provinces et de communes sujettes d'une commune plus puissante, qui n'était pas seulement la capitale d'un empire, mais encore l'*Urbs* dans laquelle tout se concentrait et autour de laquelle il n'y avait que des servantes, de simples dépendances. Pour Venise, l'unification était purement et strictement territoriale. L'État restait Venise et Venise seulement. Déjà les îles un peu éloignées du centre de la ville, Murano, Torcello, Malamocco, Chioggia, etc., avaient des conseils

autonomes et la circonstance qu'elles appartenaien à l'ancienne agglomération vénitienne les liait assez étroitement au centre pour qu'elles fussent considérées comme formant un tout avec la commune vénitienne. Mais les provinces qui s'étaient peu à peu surajoutées à Venise soit volontairement soit par droit de conquête n'entraient point dans la structure intime de l'État, ne s'identifiaient pas avec lui, mais restaient d'éternelles appendices qui n'altéraient en rien la constitution intérieure de la République. Sauf l'addition de quelques nouveaux organes extérieurs et formels, elle restait ce qu'elle était auparavant. S'il y a eu œuvre d'assimilation, elle n'était pas due à une action gouvernementale réfléchie, mais plutôt à la durée de la domination vénitienne et, sur la Terre ferme, à l'identité ethnique de la population. La Dalmatie, par contre, et les provinces grecques, foncièrement étrangères au point de vue ethnique, surajoutaient à l'État vénitien un nouvel élément d'instabilité et de désarticulation. Il n'y a donc lieu à s'étonner si dès la moitié du XVIII^e siècle la maison d'Autriche a affiché avec un tel sans-gêne ses visées sur Venise, et, d'autre part, si la Dalmatie et les autres provinces d'outremer se sont détachées avec tant de facilité de la commune dominante.

Déjà à la conférence qui précéda la paix d'Aix-la-Chapelle (18 octobre 1748) qui mit fin à la guerre de la succession d'Autriche, Vienne avait essayé d'arracher à Venise quelques territoires ou à tout le moins d'échanger les provinces de Brescia et de Vérone (fief impérial s'il en fut !) contre certains territoires de l'Istrie impériale. La chose n'eut pas de suite. En 1782, l'Autriche posa comme condition à son entrée en guerre contre les Turcs aux côtés de la Russie, la cession, à l'issue de la guerre, de l'Istrie, de la Dalmatie et d'une partie de la Terre ferme. Joseph II s'en ouvrit brutalement à Cathérine de Russie : « Enfin, les possessions de la Terre ferme », écrivait-il à l'impératrice le 13 novembre 1782, « ainsi que l'Istrie et la Dalmatie vénitiennes fourniraient les seuls moyens de mettre en valeur les produits de mes États ; la péninsule de Morée, l'île de Candie, de Chypre et tant d'autres de l'Archipel pourraient fournir un riche dédommagement à ces républicains (1), qui sans ça ont arraché à mon État, soit par ruse, soit en profitant des circonstances et de la faiblesse du moment, tout ce qu'ils possèdent ! »

Il est piquant de voir dans cette lettre le fils de Marie-Thérèse disposer sans gêne des possessions orientales ci-devant vénitiennes comme s'il les avait arrachées aux Turcs qui les possédaient depuis 1669 et 1718

(1) Quelle dose de mépris dans ces simples mots : « ces républicains ! »

et par contre réclamer des territoires possédés tranquillement par la République depuis des temps immémoriaux et sans contestation!

La République n'était que très vaguement au courant de ce nouveau Cambrai qui s'annonçait de loin. Et pourtant elle avait des ambassadeurs qui, à son déclin, ne démentaient nullement l'esprit d'observation de leurs grands prédécesseurs. Mais les rapports des Capello, des Dolfin, des Grimani de Paris et de Vienne allaient rejoindre dans les archives leurs aînés du XVIII^e et du XVII^e siècle. Au lieu d'en donner lecture aux séances du Sénat, le collège des Sages, infligeant un cruel démenti à son nom, incorporaient les rapports des ambassadeurs aux dossiers qui portaient la mention : « *Comunicate non lette* » (Communiqués, mais non lus!) (1). A tous les avertissements qui parvenaient à la connaissance de la Seigneurie, elle n'était plus capable d'opposer le moindre acte d'énergie.

Elle prépara de ses propres mains sa mort. Elle repoussa toutes les offres d'alliance et proclama sa neutralité — désarmée! L'historien dalmate Hreglianovitch n'a pas de mots assez durs pour flétrir cette politique. Il lui applique ironiquement un passage de Tite-Live : « *Unde haec tanta modestia nisi conscientia virium nostrarum et suarum?* » « Au lieu », écrit-il, « de restaurer les finances anéanties par une administration exclusivement aristocratique, au lieu de rajeunir le commerce négligé par les anciennes et puissantes familles qui avaient échangé les fonds contre un accroissement considérable de la propriété foncière; au lieu, de réorganiser l'armée et perfectionner la marine, au temps jadis source de gloire nationale et de prospérité dalmate, devenue un corps anémique livré aux titres et aux dignités purement orientales d'une oligarchie patricienne; au lieu d'animer la navigation mercantile que les successeurs des Cabotto et des Zeno avaient limitée à l'Adriatique et aux îles Ioniennes et de temps en temps aux voyages de Syrie; au lieu de ranimer et raffermir le patriotisme des villes sujettes d'Italie et des possessions d'outremer en les associant au gouvernement et à tous les privilèges de la caste dominatrice, la vieille République s'endormit dans le repos d'une paix séculaire et paresseuse, se recommanda au talisman d'une politique mesquine et faible, à la neutralité désarmée. Et l'aristocratie tomba, malgré 100 000 Italiens et 20 000 Dalmates qui n'aspiraient qu'à la défendre et à mourir pour la rajeunir, ensorcelés par le nom magique de Marc. »

(1) Qu'on se rappelle le sort identique des rapports de l'attaché militaire français à Berlin, le colonel Stoffel, à la veille de la guerre de 1870, et des rapports alarmants de l'ambassadeur russe à Tokio, le baron Rosen, avant la guerre russo-japonaise de 1905. Même aveuglement!

Un témoin du fléchissement général d'un État naguère si puissant, Ippolito Nievo, nous a retracé fortement la désastreuse politique de la Sérénissime, à l'instant même où la monarchie expirait en France sous le couperet qui décollait la tête de Louis XVI. « La France avait décapité un roi et aboli la monarchie; le grondement du volcan annonçait une prochaine éruption; tous les gouvernements se regardaient effrayés et précipitaient la marche de leurs armées pour étouffer l'incendie à son début. Ils ne combattaient pas pour venger le sang royal, mais pour leur propre salut. Repoussés par la fureur invincible des légions républicaines, Nice et la Savoie, ces deux portes occidentales de l'Italie, avaient déjà arboré le drapeau tricolore; on connaissait déjà la force des envahisseurs par la grandeur de leurs promesses et l'urgence du danger par les ébullitions intérieures. Partout se préparaient alliances et traités. Naples et le Pape se ressaisissaient de leurs terreurs honteuses. La vieille Europe, réveillée par l'apparition d'un fantôme sanguinaire, se débattait d'un coin à l'autre pour le conjurer. Et en attendant, que faisait la Sérénissime République de Venise? Le sot collègue des Sages avait décrété que la Révolution française ne pouvait être autre chose qu'un devoir académique d'histoire. Il avait repoussé toutes les propositions d'alliance que l'Autriche, Turin, Pétersbourg et Naples lui avaient offertes. Il avait persuadé au Sénat qu'il devait se rallier, à l'unanimité des voix, au parti nul et ruineux de la neutralité désarmée. C'est en vain que Francesco Pesaro avait dépensé tous les trésors de son éloquence. Le 26 janvier 1793, Jérôme Zuliani, Sage de la semaine (1), imposa au Sénat l'agrément de l'ambassadeur de la République française en la personne de Jean Jacob. Libre et raisonnée, cette délibération n'aurait comporté rien d'inconsidéré ou de lâche, car enfin ni liens de famille ni communauté d'intérêts, ni pactes jurés n'obligeaient la République à venger l'emprisonnement de Louis XVI; mais la vénalité du proposant et l'assentiment précipité du Sénat imprimèrent à cet acte le cachet d'une véridable et lâche trahison.

La nouvelle du meurtre du roi provoqua chez tous les gouvernements un revirement tout au désavantage de Venise. Ce qui n'était pour eux d'abord qu'une sottise docilité, maintenant ce n'était qu'une complicité payée; d'un côté le mépris, de l'autre la haine préparaient l'avenir.

La légation française à Venise devint le quartier général de toutes les menées et de tous les espoirs des novateurs italiens; elle avait des émis-

(1) Faisant fonction de ministre des Affaires étrangères.

saires partout qui incitaient la Porte Ottomane contre l'Empereur et la Sérénissime pour provoquer une diversion des forces russes et allemandes. Le collège des Sages, toujours renouvelé et toujours imbécile, cachait au Sénat tous ces dangers. Les sortants transfusaient aux entrants une sotte sécurité et une indolence coupable. Parce qu'elle avait duré quatorze siècles sur des ruines innombrables de classes et d'empires, ils croyaient un écroulement subit de la République impossible. Tel un vieillard qui pour avoir atteint l'âge avancé de nonante ans se croirait à l'abri de la mort.

Enfin, au printemps de 1794, après que la France eût violé la neutralité désarmée de Gênes au préjudice du Piémont et de la Lombardie, Pesaro appela énergiquement l'attention du gouvernement sur le danger imminent d'une descente des Impériaux du Tyrol dans le duché de Mantoue et la probabilité qu'entre eux et les Français n'éclatât un conflit dont le théâtre serait fatalement les États vénitiens de Terre ferme. Le Sénat, pour somnolent qu'il fût, se réveilla un instant et, à l'encontre de l'avis de quelques sénateurs plus lapins que les autres, décréta une levée de troupes fraîches d'Istrie et de Dalmatie pour la défense de la Terre ferme, avec la mise en état des forteresses. On sauvait non l'État, mais sa dignité. Les Sages se chargèrent d'anéantir même celle-ci. Ils empêchèrent l'exécution du décret. Ils s'appliquèrent à démontrer que le Trésor était presque vide et qu'on ne pouvait rien faire d'important. On se contenta d'un appel de 7 000 hommes sous les drapeaux, malaisément racolés et distribués par petits paquets dans la Lombardie vénitienne. Pesaro, Pierre son frère, et un seul parmi les Sages dont le nom est indemne de l'ignominie commune, Philippe Calbo, dénoncèrent au Sénat la mauvaise foi de tant de tergiversations, mais la haute assemblée retomba dans son aveugle torpeur.

Le représentant attiré de cette politique ou plutôt de cette absence de toute politique était le nouveau doge, Ludovic Manin, qui avait succédé au sage mais résigné Renier, le 9 mars 1789, et qui devait être le dernier de la liste des cent vingt doges de Venise.

Issu d'une famille originaire de Toscane établie à Udine (Frioul), agrégée au patriciat vénitien seulement en 1651, Manin, très riche et très pieux, mais comme Louis XVI et Nicolas II, totalement incapable de gouverner l'État et de tenir tête aux grands orages du dedans et du dehors, accepta à son corps défendant et en pleurant l'autorité suprême, nulle, en réalité, quant au pouvoir effectif, mais extrêmement importante pour l'influence morale qu'elle pouvait exercer sur les esprits.

Le doge avait beau être réduit par le patriciat à une simple fonction représentative comme celle d'un président de République de nos jours (1), il n'en disposait pas moins d'une réelle influence, d'une puissance de suggestion considérable non seulement dans les conseils du gouvernement, mais encore sur une assemblée houleuse comme l'était le Grand Conseil de la République, le Parlement le plus nombreux de la terre puisqu'il dépassait bien souvent le chiffre de mille membres.

La Révolution française n'avait pas fortement impressionné les gouvernants vénitiens. Le peuple était dévoué à saint Marc et repoussait le nouvel Évangile. Le patriciat — sauf quelques groupes isolés — se flattait que la tempête déchaînée à Paris ne toucherait pas les assises granitiques d'un État millénaire et que tout finirait sans convulsions, sans pertes. Quelques têtes clairvoyantes n'étaient pas écoutées. L'ambassadeur à Paris, Antonio Capello, pénétré de la gravité des événements et de leurs inévitables répercussions à l'extérieur, envoyait coup sur coup des rapports alarmants, exhortant la Seigneurie à prendre des mesures immédiates pour sa sécurité, soit en concluant des alliances avantageuses, soit en organisant la défense nationale sous le couvert de la neutralité. Les six Sages du Conseil (c'est-à-dire le cabinet) trouvèrent que Capello s'alarmait outre mesure et qu'il ne valait pas la peine de donner communication de son rapport au Sénat.

Or tant que la Révolution, avec un Directoire sournois, mais désuni, n'avait pas encore trouvé son maître, les choses auraient pu marcher ainsi. Mais la Révolution avait subi une métamorphose. Un jeune général de génie, contempteur né de toutes les forces surannées, collectivement appelées Ancien Régime, ayant confisqué le pouvoir révolutionnaire et s'étant attaqué au vieux colosse autrichien dans les plaines d'Italie, l'attitude criminelle des membres responsables du gouvernement vénitien ne tarda pas à trouver son châtiment.

III

Bonaparte entra à Milan, après avoir vaincu les Autrichiens à Montenotte, à Diego, à Millesimo, à Mondovì, à Lodi. Les Autrichiens, pour défendre Mantoue, violèrent cyniquement les premiers la neutralité

(1) Chaque doge devait avant son couronnement prêter serment d'observer religieusement une charte qu'on appelait la *promissione ducale* que les 41 électeurs lui présentaient et qui à partir du xii^e siècle rétrécissait progressivement, à chaque avènement d'un doge, son autorité jusqu'à le réduire au xvii^e siècle au rôle d'un personnage décoratif.

vénitienne et occupèrent Peschiera. Le territoire vénitien devint le théâtre de la lutte entre Français et Autrichiens. Il fut dévasté, saccagé, soumis à des contributions inouïes. Au mois de juin 1796, Bonaparte, après avoir brutalisé le provéditeur vénitien Nicolas Foscarini, s'empara de Vérone, peu après de Legnago et de Peschiera abandonnés par les Autrichiens. Wurmser battu à Castiglione et à Bassano, Bonaparte occupa les villes vénitiennes de Brescia, Bergame et Crema, détruisit à Caldiero, à Arcole, à Rivoli les Impériaux sous Alvinzi et le 2 février 1797 Mantoue fut obligée de capituler.

Pour un moment, les villes vénitiennes excitées par des émissaires français enlevèrent les Lions de Saint-Marc, se déclarèrent pour la Révolution, organisèrent des municipales, plantèrent des arbres de Liberté. Le Sénat ne sut pas réagir contre ces défaillances. Il s'acheminait vers le suicide avec une lâcheté incomparable. La proclamation où le gouvernement invitait les habitants de Padoue à ménager les Français fut déchirée par le peuple écœuré de son ton servile et bas. C'est que, après un quart d'heure d'ivresse, les villes de la Terre ferme s'étaient ressaisies à la vue du cortège de misères, de vols, d'irréligiosité, de mauvais traitements qui accompagnait les armées de la Révolution. Une seule région vénitienne mit 10 000 hommes à la disposition de la République. La ville de Chioggia — se rappelant les horreurs du blocus génois — offrit au gouvernement la vie et la fortune de ses concitoyens. Les autres villes envoyèrent à Venise des députations pour déclarer qu'elles se serraient autour du saint drapeau de la patrie. Les 12 000 soldats levés en Dalmatie l'année précédente pour la défense de Venise trouvèrent à leur arrivée dans la capitale d'autres soldats dalmates qui avaient été préposés à la garde des villes occupées plus tard par les Français (1). Ces démonstrations de fidélité des villes de Terre ferme firent sortir le Sénat de sa torpeur. On rappela la flotte dans les lagunes, on appela sous les drapeaux des troupes fraîches istriennes et dalmates, on établit un impôt extraordinaire de la dixième partie du

(1) En 1794, dans les garnisons des villes vénitiennes en Italie se trouvaient encore 3 000 soldats dalmates. Ils n'ont pu empêcher la prise de Peschiera, Brescia et Vérone par le général Bonaparte. Ces soldats refoulés à Venise racontèrent à leurs camarades les horreurs jacobines auxquelles ils avaient assisté : persécution des prêtres, interdiction du service divin, blasphèmes, avanies de toute sorte. Les troupes dalmates frémissaient de haine et d'exécration. Elles n'appelaient les Français que Jacobins et les considéraient comme pires que les Turcs. Les Dalmates étaient sûrs de pouvoir défendre Venise qui était armée de tout point et avait encore une flotte importante. Ils avaient juré de défendre la Seigneurie jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

revenu qui rapporta au trésor environ un million et demi de ducats. Mais tout ce beau mouvement se refroidit au contact de la sombre réalité, devant les hautaines injonctions de Bonaparte et aussi devant le veto de la cour de Vienne à la nomination du prince de Nassau aux fonctions des généralissime des armées vénitiennes.

Sur ces entrefaites, deux événements vinrent précipiter les décisions du commandant en chef de l'armée d'Italie. Le massacre des Français à Vérone — 17 avril 1797 — (les « Pâques véronaises », répétition à cinq siècles de distance des Vêpres siciliennes) et l'incident du commandant Laugier qui, ayant voulu forcer avec un croiseur (le *Libérateur de l'Italie*) l'entrée du Lido, fut tué par des soldats dalmates et son équipage fait prisonnier, fournirent à Bonaparte un excellent prétexte pour déclarer la guerre à la République de Saint-Marc. Mais cette guerre n'était qu'une farce, car avant les deux incidents de Vérone et du Lido, Bonaparte avait vendu à Leoben (18 avril 1797) Venise à l'Autriche. Aux termes des préliminaires secrets de Leoben, l'Autriche cédait à la France les provinces belges, renonçait à la Lombardie, dont Bonaparte voulait créer une République alliée de la France et obtenait en dédommagement les États vénitiens de la Terre ferme, la Dalmatie, l'Istrie et la haute Italie jusqu'à l'Oglio. La seule ville de Venise et son estuaire restaient soi-disant indépendants. Or c'est à Venise même, c'est-à-dire au gouvernement vénitien, que Bonaparte adressait de Palmanova, près d'Udine — le 1^{er} mai — son manifeste de guerre.

Le marché de Leoben — dont l'initiative appartenait au Directoire — n'a pas d'égal dans l'histoire. Il dépasse en infamie même le partage de la Pologne. Il ternit pour toujours le nom de Bonaparte qui plus tard, devenu Napoléon, ne sera jamais tenté de répéter cette félonie. Chose étrange, deux États dont les programmes politiques étaient diamétralement opposés, l'un représentant du nouveau droit révolutionnaire, ami et allié des peuples, l'autre hypostase la plus complète du droit divin, des traités et du traditionalisme réactionnaire, se trouvèrent un instant d'accord pour perpétrer un crime politique de la vieille école, pour supprimer un État millénaire dont la constitution avait fait l'admiration du monde, et en faire l'objet d'un vil marchandage. Une démocratie nouvelle et une monarchie bureaucratique se donnaient la main pour supprimer le droit. Or c'était précisément le moment où le patriotisme des Vénitiens excédés par les exactions françaises, se retrouvait uni dans une même pensée de dévouement pour le glorieux protecteur qui reposait dans la châsse d'or qu'était sa basilique. Un des témoins de

cette crise d'âmes, homme fier et honnête, le sénateur Lippomano, auquel nous devons presque jour par jour l'analyse psychologique du lent suicide de sa patrie, écrivait à son gendre : « Il arrive aujourd'hui ce qui s'est passé déjà au temps de la Ligue de Cambrai et de la guerre de Chioggia. L'amour de la patrie, la conscience de la dignité nationale, la haine de l'étranger, se sont emparés de tous. Pêrissons, mais virilement et non comme des cochons. »

Mais quelques jours plus tard eut lieu l'audience du général Junot, porteur d'un message de Bonaparte. Sans être le moins du monde impressionné par le spectacle unique de l'auguste assemblée présidée par le doge, Junot — tel Brennus devant le Sénat romain — se répandit en un flot d'injures et de menaces auxquelles le doge avec son Conseil opposèrent une douceur presque servile, au lieu de jeter Junot par une fenêtre du Palais ducal en renouvelant la défénéstration de Prague. Et Lippomano de s'écrier : « Le temps est venu d'accepter comme loi une volonté étrangère et de nous soumettre à la nécessité. Combien on nous humilie ! Il faut être la nullité superbe que nous sommes pour subir pacifiquement de tels affronts ! »

Car si dans le peuple s'était réfugié tout ce qu'il y avait eu de gloire et de trophées au cours des siècles, la noblesse, détentrice du pouvoir suprême, se sentait abandonnée et se mourait dans ses derniers retranchements, sous l'œil des apothéoses et des miracles d'art que les grands artistes vénitiens avaient accumulés dans le Palais ducal et qui ne disaient plus rien aux descendants dégénérés, anémiques, fatigués, des conquérants de Constantinople et des héros de Famagouste et de Lépante. Or ces descendants au sang appauvri, par un retour inattendu et pourtant logique des choses, n'avaient plus pour défenseurs que les régiments slaves de Dalmatie, les descendants de ceux qui avaient obstinément combattu les Vénitiens sur mer et dont on disait maintenant dans toute la ville, parmi les innombrables *calli* et *campi* : « Les Slaves sont le réconfort des bons et la terreur des méchants » (1). Bonaparte ne l'ignorait point. Aussi une des premières conditions qu'il intima au gouvernement vénitien fut l'éloignement des troupes dalmates de la capitale. A Gorice eut lieu une entrevue dramatique entre lui et deux délégués vénitiens, Francesco Donà et Leonardo Giustinian. « Je ne veux plus d'inquisiteurs », s'écria le mandataire de la Révolution, « je ne veux plus de Sénat !... Si les détenus pour crimes d'opinion ne sont

(1) *I Schiavoni i xe el conforto de' buoni e el terror dei cattivi.*

pas libérés et les paysans désarmés, je vous déclarerai la guerre.... Je ne veux pas votre alliance, je veux vous dicter la loi.... La noblesse provinciale, que vous traitez en esclave, devrait avoir le droit de participer aux affaires d'État. D'ailleurs, tout votre gouvernement est suranné et doit prendre fin. » Bonaparte ne se doutait sûrement pas que la participation de la noblesse provinciale aux affaires de la République avait été le postulat d'un groupe de membres du Grand Conseil, malheureusement sans résultat. La déclaration de guerre fut précédée de l'occupation de Vicence et de Padoue. « La tragédie approche de sa fin », écrit Lippomano le 29 avril.

Dans le texte de la déclaration de guerre rédigée par Bonaparte, il était dit que Venise, profitant de ce que l'armée française se trouvait en Styrie, et voulant lui couper la retraite, avait armé 40 000 paysans, leur avait adjoint les régiments dalmates et avait organisé, avec le concours de commissions extraordinaires, les massacres de Vérone.

Le 29 avril, Lippomano écrivait à son gendre : « Je ne trouve pas de mots pour vous dépeindre notre émotion et notre désespoir à tous. On ne veut pas croire à la possibilité d'une telle catastrophe, mais ce qui est le plus terrible, c'est la conscience de notre désorganisation intérieure et de notre impuissance à faire face aux événements. » Et il ajoute : « Malgré les nouvelles mesures de défense qui ont été prises, la ville est dans l'effroi. Mais on ne craint pas moins une perturbation civile; on a fait poster dans les rues des Dalmates armés et placé des canons devant Saint-Marc. »

Affolé, le gouvernement avait procédé, au mépris des lois constitutionnelles, à la formation d'une Consulte composée des 16 Sages, des 3 chefs de la *Quarantia* criminelle, des 3 chefs du Conseil des Dix, des Sages sortis d'office, des 3 *avogadori* et des 6 conseillers ducaux, présidée par le doge. Elle s'empressa d'expédier au provéditeur général de Dalmatie et d'Albanie l'ordre de suspendre tout appel sous les drapeaux de troupes dalmates fraîches et au Sage à l'Écriture on transmit l'ordre péremptoire de faire rebrousser chemin aux troupes qui seraient déjà parties pour Venise.

Le 4 mai eut lieu la première réunion du Grand Conseil. Par 598 voix (contre 14 et 7 abstentions) on vota une résolution proclamant la nécessité d'introduire dans la Constitution les réformes réclamées par Bonaparte. La hâte était compréhensible. Bonaparte se trouvait aux portes de Venise à la tête d'une armée de 80 000 hommes! Dans la même séance fut décrétée par 704 voix (contre 12 et 36 abstentions) l'arrestation,

réclamée par Bonaparte, des trois inquisiteurs d'État, boucs émissaires pour l'incident Laugier et pour les « avanies » infligées aux troupes françaises en Terre ferme. A cette même date, Lippomano écrit à son gendre : Les inquisiteurs (1), avec un héroïsme admirable, se sont déjà livrés eux-mêmes aux autorités. Leur conduite provoqua l'admiration générale. Les Sages sont malades de chagrin, quelques-uns semblent même avoir perdu la raison. »

Mais si la proposition de livrer les inquisiteurs n'avait pas soulevé de grandes difficultés, il n'en fut pas de même lorsqu'on aborda la question du désarmement et du renvoi des troupes dalmates. Le congé de ces troupes fidèles comportait le suicide sans phrases. Et les Dalmates refusaient de partir. Ils s'obstinaient à vouloir défendre la République. La nouvelle répandue par les agents du gouvernement qu'on allait les renvoyer de Venise suscita parmi eux une agitation qui eût pu facilement dégénérer en révolte.

Le secrétaire de l'ambassade française, Villetard, un révolutionnaire dépourvu de tout scrupule, qui avait pris la haute main à Venise pour préparer les esprits à une capitulation pure et simple, avait bien compris que le patriciat sans l'appui des troupes dalmates était perdu. Aussi, lui et ses adhérents répandirent-ils le bruit d'une entente probable entre Dalmates et démagogues vénitiens, et ils réussirent à persuader le gouvernement, qui tremblait de peur au moindre bruit, que les soldats dalmates avaient l'intention de planter, de concert avec les révolutionnaires, l'arbre de la liberté sur la place de Saint-Marc face au Palais ducal. Rien de moins vrai. Il fallait que les gouvernants fussent frappés d'imbécillité pour prêter foi à cette infâme et absurde calomnie. Bonaparte, nous l'avons dit, ne connaissait que trop bien la valeur militaire des Slaves. Des régiments slaves, il en avait rencontré partout sur les champs d'Italie. C'est eux qui avaient donné à la campagne d'Italie son caractère âpre et souvent hasardeux. Si l'Autriche a pu résister plus qu'on ne l'eût pu supposer à l'impétuosité du génie napoléonien, elle l'a en grande partie dû aux régiments slaves de Croatie et de Slavonie, ainsi qu'à plusieurs généraux subalternes, par exemple au général Gvozdanovitch, un pur Croate des Confins militaires (2), qui donna du fil à retordre à Bonaparte. Si à la place des Alvinzi et des Wurmser

(1) Agostino Barbarigo, soixante-douze ans, Angelo Maria Gabriel et Catarino Corner. Après la chute de la République, ils furent acquittés par un tribunal démocratique.

(2) Les historiens de Napoléon, même les plus récents, totalement ignorants du monde slave, s'obstinent encore à orthographier « Quasdanovitch » le nom de ce général!

Vienne avait confié ses armées à des chefs slaves qui végétaient obscurément en sous-ordre, nul n'eût pu prévoir comment les événements de Lombardie ou de la Vénétie eussent tourné. L'éloignement des troupes slavo-dalmates de Venise n'était donc pas seulement d'un intérêt capital pour Bonaparte, mais encore il y avait dans ses réclamations insistantes comme de la rancune pour la glorieuse défensive des troupes slaves de Lodi à Rivoli.

Le 5 mai, la Consulte discuta la mise en défense de Venise. Deux traîtres, Condulmer et Salimbeni — chargés du département de la défense nationale — persuadèrent au doge et à la Consulte que Venise ne pouvait être défendue. Or, elle disposait encore de 200 navires de guerre, de 12 000 soldats slaves (dalmates et croates) et de 3 500 soldats vénitiens, sans compter les levées en masse qui se trouvaient toujours prêtes à rejoindre les drapeaux! Condulmer exigea, et pour cause, le remplacement des troupes slaves par des troupes italiennes. Contre cette proposition le sénateur Nicolas Morosini IV, commissaire à la sûreté publique, chaud partisan du régime aristocratique, éleva énergiquement sa voix. Il ne se fiait qu'aux troupes dalmates pour la conservation du régime et ne voulait pas, par leur éloignement, faire le jeu du parti démocratique. Mais Morosini était un isolé. Comme s'ils s'étaient donné le mot, les gouvernants n'avaient qu'une seule pensée, se délivrer aussitôt que possible de leurs derniers défenseurs.

Le 6 mai, Morosini fit garder le quartier juif (le Ghetto) et les rues adjacentes par un détachement de troupes dalmates. Villetard interpella le gouvernement. On s'empressa de lui fournir toutes les explications possibles. Cette mesure avait été prise par Morosini pour assurer la tranquillité publique. Mais le même jour un des procureurs de Saint-Marc, revêtu de ses insignes, se présenta au Sénat et lui déclara que le temps des compromissions était passé, qu'il fallait renoncer à toute pensée de résistance, laisser entrer les Français et au préalable éloigner de la ville les Dalmates. Un autre procureur se prononça dans le même sens. On hésitait encore à prendre une mesure qu'on sentait être décisive pour le sort de Venise. Condulmer insista. Il traça un tableau noir de la propagande démagogique dans les régiments dalmates. On fit circuler une protestation collective contre la prolongation de leur séjour à Venise. Morosini lui-même, le protecteur des Dalmates, changea d'avis. Il insinua qu'une révolution n'était pas impossible avec le concours des troupes slaves.

Que s'était-il donc passé?

Villetard avait surpris la bonne foi du doge Manin, image achevée de la peur et du désarroi moral. A la nouvelle des dernières entrevues des envoyés vénitiens avec Bonaparte, le doge avait dit à son entourage : « Cette nuit nous ne sommes même pas sûrs dans nos lits ! »

Or, dans la nuit du 8 au 9, deux roturiers jacobinissants, le droguiste Zorzi et le douanier Spada, franchirent, accompagnés du patricien Nicolas Morosini, le seuil des appartements ducaux, malgré l'opposition des gardes et réveillèrent le doge. Ils lui firent part des nouvelles qu'ils tenaient de Villetard. La paix, lui dirent-ils, ne pouvait être conclue avec Bonaparte qu'à la condition que Venise de sa propre initiative transformât le régime aristocratique en régime démocratique. Il fallait en outre au plus vite se débarrasser des troupes dalmates. On exigeait l'élargissement de tous les détenus politiques, l'abolition de la peine de mort, la remise de la sûreté publique aux patrouilles et aux employés de l'arsenal. Toutes ces conditions de Bonaparte étaient transmises au doge par l'entremise de Villetard, affirmaient les deux fripons. En cas de refus, Zorzi prédisait une révolution, la constitution d'une municipalité provisoire et l'envoi successif de commissaires dans les provinces de Terre ferme, en Dalmatie et dans le Levant pour proposer à ces populations d'adhérer au nouveau régime. Au pied de l'arbre de la liberté ou brûlerait toutes les insignes de l'ancien gouvernement, on ferait occuper et garder par un corps français de 4 000 hommes l'arsenal, la citadelle de Saint-André, Chioggia et les îles. Les Français se chargeraient aussi de la garde de la flotte. « Manin », s'écrie un récent historien italien de Venise, « ce dernier successeur des Dandolo, des Foscarini, des Morosini, auquel un boutiquier et un douanier enrichi imposaient l'abdication, n'eut pas un seul mot de révolte ni d'indignation à l'impudent outrage ! »

Au contraire, le 9, le doge convoqua la Consulte pour examiner la communication de Zorzi et de Spada : quelques Sages, dont Guido Erizzo et deux conseillers ducaux, repoussèrent ces demandes illégales et ignominieuses, mais les partisans des Français surent par l'intimidation et par la menace de dangers imaginaires imposer la convocation du Grand Conseil pour discuter ces propositions et décréter la fin de la République patricienne. Ils remportèrent un succès complet. Il fallait maintenant résoudre la question des troupes dalmates. Or ce même Nicolas Morosini, qui encore le 6 avait établi un poste de 200 Dalmates à la porte du Ghetto et d'autres gardes sur les diverses places publiques, n'eut pas honte de provoquer une intervention directe de Villetard, qui dans une lettre à Donà, un

des membres de la Consulte, mentionna le pillage inévitable du Ghetto par les soldats vénitiens (lisez : dalmates) et proposa de les remplacer par des soldats français. Le même jour, la Consulte transmit à Morosini ordre de s'embarquer avec les troupes dalmates et au provéditeur général de Dalmatie la notification que, le besoin de la milice d'outre-mer ayant cessé, elle venait d'être embarquée sous le commandement de Nicolas Morosini IV, chargé de surveiller ces troupes pendant la traversée et de les renvoyer tranquillement et en parfait ordre dans leurs foyers.

Malgré toutes ces dispositions, les Dalmates ne partirent point. Leur départ fut différé d'un jour à l'autre et c'est ainsi qu'on arriva au 12 mai, jour fatal où une aristocratie jadis puissante et encore nombreuse creusa elle-même sa fosse.

Nous ne saurions nous dispenser de mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit romancé de la séance historique du 12 mai par Ippolito Nievo, récit admirable qui trouve sa confirmation dans d'autres narrations documentées dont nous détacherons ensuite quelques faits circonstanciés qui concernent plus directement la Dalmatie, ce témoin classique de l'effondrement de sa dominatrice.

Mais avant de rapporter le récit dramatique de l'écrivain italien, il convient de rappeler que le Grand Conseil de la République comptait encore à la fin de 1796 1218 membres. Quel autre Parlement a jamais atteint ce chiffre? Or à la séance du 12 mai n'étaient présents que 537 membres, ce qui rendait la séance absolument illégale, le règlement exigeant pour toute décision valable un *quorum* de 600 membres.

Laissons parler Nievo : « Sur les huit heures trois quarts, la cloche du Grand Conseil se fit entendre et je me dirigeai vers l'escalier des Géants. Encore que les nobles voulussent se hâter de commettre le grand matricide, les délices du lit ne leur permirent guère d'avancer d'un seul quart d'heure sur le temps convenu. Les arrivés furent cinq cent trente-sept; nombre illégal, puisqu'une règle immuable du Statut disposait que toute délibération qui ne serait pas prise par une réunion d'au moins six cents membres était illégale et nulle. La majorité des conseillers tremblait de peur et d'impatience; ils avaient hâte d'en finir, de rentrer chez eux, de se débarrasser de leur toge qui désormais était devenue un signe très compromettant d'un empire déchu. D'aucuns faisaient parade d'assurance et de joie; c'étaient les traîtres; d'autres rayonnaient de contentement, d'un orgueil beau et généreux pour le sacrifice qu'ils allaient consentir. Rayés du livre d'or, ils devenaient libres citoyens. Dans un coin de la salle, une vingtaine de patriciens, enveloppés dans

leur toges, se tenaient rigides et silencieux. Quelques vieillards qui depuis plusieurs années ne paraissaient plus au conseil et qui ce matin-là étaient venus pour rendre honneur à la patrie par leurs impuissants suffrages; quelques rares jeunes gens parmi eux, quelques hommes honnêtes qui s'inspiraient des magnanimes sentiments de l'aïeul, du beau-père, du père.... Dans toute la salle il y avait un chuchotement, un frémissement indistinct; dans un coin obscur et caché régnaient la tristesse et le silence. Au dehors le peuple grondait. Les navires revenant de l'estuaire, désarmés; quelques pelotons d'Esclavons qui s'embarquaient, les gardes qui, contrairement à l'usage, surveillaient les accès du Palais ducal, rien que de funèbres présages. Oh! le sommeil de la mort est bien dur, si les héros, les doges, les capitaines de l'ancienne République ne se sont pas réveillés....

« Le Doge se leva, pâle et tremblant en présence du Grand Conseil dont il était le représentant et auquel il allait proposer une lâcheté sans exemple. Il avait pris connaissance des conditions proposées par Ville-tard au nom du Directoire pour apaiser les fureurs du général Bonaparte. Il les approuvait par ignorance, les soutenait par incapacité et il ignorait que Ville-tard avait promis ce que personne n'avait l'intention de tenir, Bonaparte moins que personne. Manin balbutia quelques paroles sur la nécessité d'accepter les conditions proposées, sur l'inutilité de toute résistance, sur la magnanimité du général Bonaparte, sur l'espoir d'un avenir meilleur si on se décidait à accepter les réformes conseillées. A la fin de son discours, il proposa effrontément l'abolition de la vieille forme du gouvernement et l'établissement d'un régime démocratique. Pour la seule moitié d'un délit pareil, Marin Faliero fut décapité! Ludovic Manin continuait par ses balbutiements à se déshonorer lui-même, à déshonorer le Grand Conseil, la patrie, et personne ne se trouva qui osât lui arracher des épaules le manteau ducal ou lui écraser la tête sur ce plancher où s'étaient courbés les ministres des Rois et les légats des Papes. Un sentiment de profonde pitié m'envahit, moi, qui, dans l'avilissement et dans la peur du Doge, ne voyais alors que le triomphe de la liberté et de l'égalité.

« Tout à coup quelques décharges de mousqueterie retentirent sur la place; le Doge consterné s'arrêta et voulut descendre les marches du trône; une foule de patriciens terrorisés se pressèrent autour de lui et crièrent : aux votes! aux votes! Le peuple criait sur la place; dans la salle augmentaient la confusion et l'affolement, ce sont, disait-on, les Esclavons rebelles (les derniers s'embarquaient et saluaient de leurs mousquets

l'ingrate Venise). D'autres criaient : ce sont les seize mille conspirateurs (fable inventée par Lucile) (1). C'est le peuple qui veut s'assouvir du sang des nobles ! (Or le peuple obéissait avec joie aux nobles et ne voulait pas s'en débarrasser !) Enfin, parmi les cris, les coups de coude, la hâte, la peur, on procéda à la votation. Cinq cent douze votes approuvèrent la proposition (2), dont on n'avait même pas encore donné lecture. La proposition contenait l'abdication de la noblesse et l'établissement d'un gouvernement provisoire démocratique, pourvu que ce gouvernement fût agréable au général Bonaparte. Vingt nobles seulement s'opposèrent à ce vil suicide, cinq s'abstinrent.

« Le spectacle de cette délibération restera vivant dans ma mémoire jusqu'à ma mort : plusieurs physionomies de gens humiliés, tremblants, honteux, je les vois encore après soixante ans et j'en rougis. Je me rappelle encore les traits cadavéreux et déformés d'aucuns, l'aspect égaré et comme ivre des autres et la hâte inquiète de beaucoup qui se seraient — j'en avais l'impression — jetés par les fenêtres pour quitter aussi vite que possible le théâtre de leur lâcheté. Le Doge courut à ses appartements, chemin faisant se dépouillant des insignes de sa dignité et donnant l'ordre d'enlever les parements ducaux : beaucoup de patriciens se seraient autour de lui comme s'ils voulaient oublier leur propre déshonneur par la vue d'un déshonneur encore plus grand. Ceux qui descendaient sur la place avaient soin de se débarrasser tout d'abord de la perruque et de la toge patricienne... Les gens éloignés du théâtre même de ces événements croyaient de bonne foi que la vieille République était sortie vivante de la terrible épreuve du scrutin.

« Vive la République ! Vive saint Marc ! », ce ne fut qu'une seule voix sur la place bondée de monde ; les drapeaux furent arborés sur les trois mâts ; l'image de l'Évangéliste fut portée en triomphe ; et une vague de peuple menaçant déferla jusqu'aux maisons de quelques patriciens que la voix publique accusait d'avoir appelé les Français... Une proclamation de la nouvelle municipalité, qui présentait la lâche complaisance des patriciens comme un libre sacrifice à la sagesse des temps, à la justice, au bonheur de tous, tranquillisa un peu le bon peuple vénitien. Comme la dent d'un rongeur suffit pour noyer un navire vermoulu, les intrigues d'un petit secrétaire d'ambassade parisien et de quatre ou cinq traîtres avaient suffi pour renverser un édifice politique qui avait résisté à Soliman II et à la Ligue de Cambrai... Quatre jours plus tard des barques

(1) Un docteur, du parti jacobin.

(2) Officiellement appelée *Parte*.

vénitiennes amenèrent à Venise des troupes françaises; et une ville défendue quelques jours auparavant par 11 000 Esclavons, par 800 pièces d'artillerie et par 200 navires armés, se livra spontanément enchaînée à quatre mille aventuriers sous le commandement de Baraguey d'Hilliers. »

Pendant la séance du Grand Conseil on avait placé des troupes dalmates tout le long de l'escalier des Géants et sur la petite place devant le Palais ducal (1). D'après le récit qu'a fait Romanin, ce fut après qu'on eût donné lecture de la proposition du doge et de la Consulte que l'incident dalmate eut lieu. Un des détachements dalmates, obéissant à une ancienne coutume slave (2), exécuta un feu de salve avant de quitter la place, au moment même où Giovanni Minotto s'apprêtait à prononcer un discours contre la proposition. Des soldats slaves des Bouches de Cattaro (Bocquais) dont le quartier se trouvait à San Zaccaria firent écho à leurs camarades. La salve des Dalmates délivra le doge de tout contradicteur. Une grande agitation s'empara du Conseil. De plusieurs bancs de l'assemblée partit le cri : « Assez, assez, aux voix! aux voix! »

Le décret par lequel l'aristocratie vénitienne abdiqua le pouvoir après 500 ans de pouvoir absolu (3) était illégal dans son origine, dans sa forme, dans sa promulgation. Un contemporain de ces événements consigna avec beaucoup de raison dans son journal : « La postérité refusera de croire qu'un État si célèbre par la grandeur de ses entreprises et par la durée de son existence ait pu, dans l'espace de quelques jours, perdre sa liberté et son indépendance! »

Le drame du Grand Conseil eut son épilogue dans la rue. Le peuple, induit en erreur sur le résultat du vote, cria sur la place : « Vive saint Marc! » L'enthousiasme était indescriptible. Les femmes s'associèrent elles aussi à cette grande manifestation d'amour et prirent les armes pour défendre la Seigneurie — qui n'existait plus! Un détachement de 100 Dalmates, arrêté par un vent contraire, s'empressa de s'unir à la foule. Mais l'insurrection populaire menaçait de tourner au pillage. Bernardin Renier parvint à réunir 200 soldats italiens et à placer des canons sur le pont de Rialto. Quelques salves d'artillerie suffirent pour

(1) La Piazzetta, aux deux colonnes.

(2) Elle existe toujours chez les Yougoslaves.

(3) C'est-à-dire depuis la réforme strictement aristocratique promulguée en 1297 sous le doge Pierre Gradenigo, appelée communément la *Serrata del Maggior Consiglio*. Même avant cette date le régime de Venise était patricien, mais atténué par l'agrégation de familles bourgeoises, et par le concours, d'ailleurs illusoire, du peuple à la confection des lois.

semer la panique. Tout rentra dans l'ordre. Le calme régna à Venise.

La voix publique — adroitement travaillée par les émissaires français — accusait Morosini de tous les malheurs publics pour avoir retardé l'embarquement et le départ des troupes dalmates. On alla jusqu'à réclamer son arrestation. Enfin, le 13, un ordre catégorique lui enjoignit de partir sur-le-champ avec les Dalmates ou bien, si la mer était démontée, de ne point les laisser descendre à terre. Le lendemain on renouvela l'ordre sur les représentations insistantes de Villetard. La Seigneurie n'était plus, et la municipalité n'avait aucun mandat, ne tenant pas son autorité du peuple. Mais quand même du Palais ducal partaient encore des ordres. Si le temps était mauvais et qu'on ne pouvait appareiller, il fallait désarmer les Dalmates et les interner dans une île de l'estuaire. En même temps, on acquitta la dette qu'on avait contracté vis-à-vis des troupes slaves et on déboursa à cet effet la somme de 3 666 sequins.

Le même jour, Bonaparte déclara aux envoyés vénitiens à Milan que si les troupes slaves refusaient d'obéir aux ordres de départ il enverrait ses soldats en Dalmatie pour s'emparer de ce pays et pour saisir tous leurs biens. Morosini, qui avait longtemps hésité à débarrasser la ville des troupes slaves, se décida enfin à s'embarquer avec la plus grande partie de ces troupes et se dirigea vers le littoral dalmate. Mais il en restait encore, surtout des soldats bocquais. Ayant appris que la République avait cessé d'exister, ces soldats s'unirent à la foule qui criait : « Vive saint Marc ! » Tous les passants recevaient l'ordre de se découvrir et de pousser le même cri.

Mais à la fin tout s'apaisa. Les Bocquais furent embarqués à leur tour. Il ne restait plus de soldats dalmates à Venise.

La Dalmatie et Venise ne se reverront jamais plus.

Le divorce tragique était consommé.

CHAPITRE XIII

LE LIBÉRATEUR GAULOIS (1806-1814)

I

VENISE avait voulu ce divorce, malgré l'opposition de l'autre conjoint. Elle n'avait rien voulu entendre d'une aide quelconque des Dalmates. Elle les avait repoussés. Chaque minute qui s'écoulait jusqu'à l'embarquement des troupes dalmates était pour elle une éternité. Elle n'avait eu qu'une seule pensée, se débarrasser au plus vite de ceux qui voulaient la défendre, qui s'obstinaient à la défendre.

Ce divorce forcé plongea la Dalmatie dans la détresse et dans le deuil. Car les Dalmates aimaient Venise. Nul historien digne de ce nom n'a le droit de rapetisser, voire de contester ce sentiment. Nous pouvons le constater avec sérénité et avec la plus grande liberté d'esprit, d'autant plus que Venise depuis le 12 mai 1797 n'existe plus — l'abdication de son patriciat marquait la fin de l'État — qu'elle n'a jamais eu plus de successeur ni de son esprit sceptique de tolérance, ni de sa nature amphibie latino-slavo-byzantine, ni de la largeur d'horizon qui lui était propre malgré l'étroitesse de sa politique de conservation. D'autre part, le caractère slave de la Dalmatie étant à l'abri de toute contestation, l'historien ne peut se refuser à l'analyse d'un sentiment qui honore le peuple dalmate et qui même aujourd'hui pose maints problèmes importants sur les rapports entre État protecteur et État protégé, entre la force du droit et les devoirs de la force.

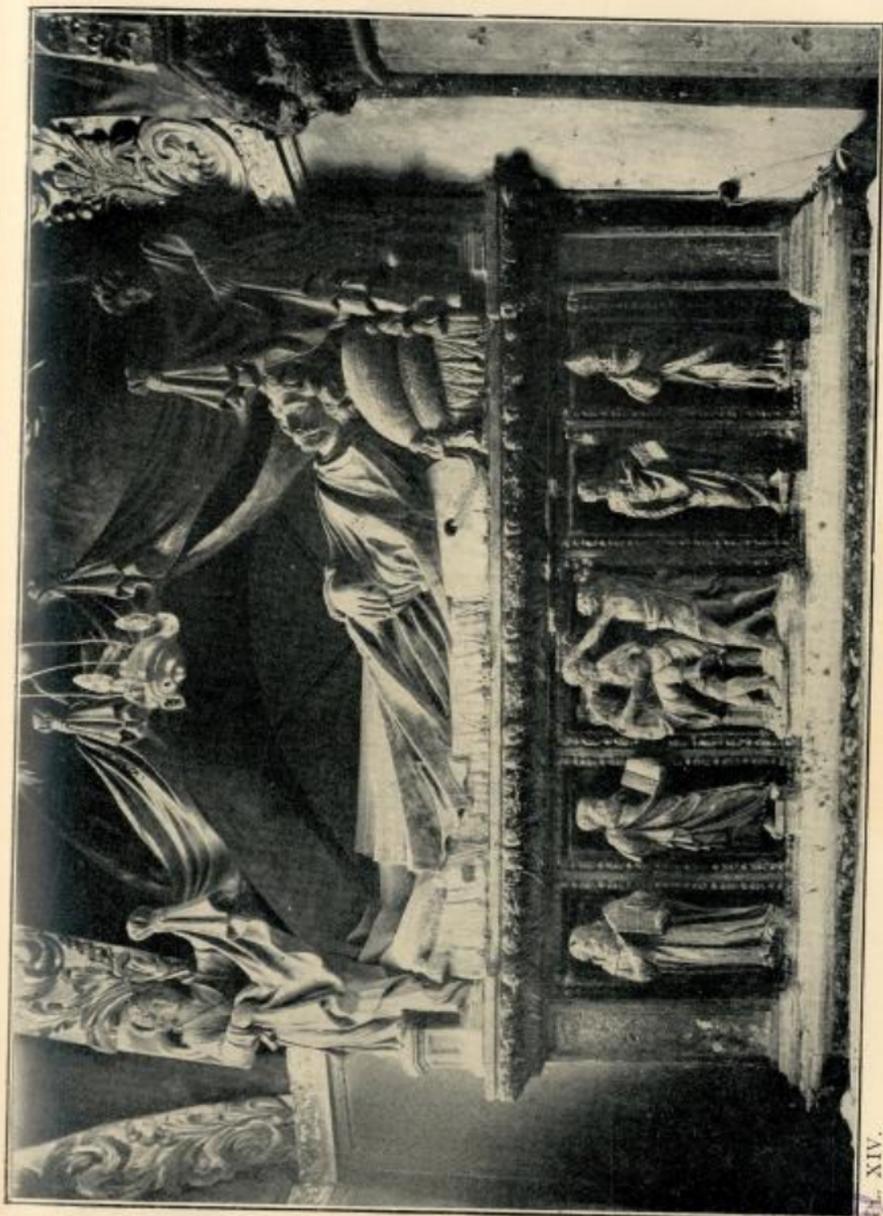
Dans une lettre remarquable, adressée de son exil de Corfou à un Dalmate slave, Nicolas Tommaseo fait un plaidoyer serré en faveur de la domination vénitienne en Dalmatie, dont il n'avait pas hésité à flétrir également les lourdes erreurs. Il constate tout simplement que les Dalmates ont eu une réelle affection envers la reine déchuée de l'Adriatique et il tâche d'en expliquer les causes. De son argumentation

nous détacherons quelques passages qui nous aideront à résumer en une formule synthétique la vraie nature des sentiments de la Dalmatie ainsi que de l'évolution de la pensée dalmate après la chute de la République.

« La Dalmatie », dit le grand Dalmate, « forcée d'obéir à la République de Venise, s'est aperçue plus tard que celle-ci gagnait à la comparaison avec les autres gouvernements et elle fit de nécessité vertu; en combattant héroïquement pour Venise contre l'ennemi de toute la Chrétienté, en soutenant des combats et des sièges glorieux, la Dalmatie entendait défendre avec le nom vénitien le nom chrétien et défendre ses propres terres, ses églises, ses pauvres maisons, pauvres mais non profanées, et hospitalières. S'identifier avec la République, c'était faire un acte de foi non seulement en la République, mais encore en Dieu et en eux-mêmes. C'est pourquoi, quand le jour de la ruine totale fut arrivé, les Dalmates, tout en gardant leur propre individualité, furent plus Vénitiens que beaucoup de vrais Vénitiens. En forme solennelle ils déposèrent avec des paroles éloquentes et des larmes d'amour l'étendard de saint Marc face au drapeau autrichien hissé sur leurs dures têtes, et ceci pendant que les Vénitiens déposaient, eux, l'étendard de saint Marc aux pieds de l'aventurier qui, après l'avoir foulé et éclaboussé de la boue sanglante de ses victoires, le trahit à Campo-Formio, non en triomphateur, mais en marchand avare.

« Ceux parmi les Vénitiens qui s'étaient évertués à se détruire eux-mêmes et leur patrie et qui avaient accepté la défaite, eurent toutes les peines du monde à se défaire du zèle importun des Dalmates qui s'obstinaient à résister encore. Cette fidélité était plus ennuyeuse que la haine....

« Quant à moi, vu que les Dalmates, bien qu'on voulût les représenter comme opprimés par Venise, l'aimèrent jusqu'à son dernier soupir presque plus que Venise ne s'aima elle-même, je ne me crois pas autorisé à maudire ce gouvernement sans maudire en même temps nos ancêtres et les accuser de perversité morale ou bien d'une stupidité jamais vue à ce degré chez aucun peuple de la terre. De cette perversité ou stupidité ils ne nous ont laissé aucun document, et s'ils en avaient laissé, nous en verrions encore des traces dans les âmes et dans les esprits des descendants de ceux-là mêmes qui eussent voulu les juger le plus âprement.... On a dit que Venise éprouvait le besoin d'embellir l'injustice de ses actes par la douceur de ses paroles. Mais si Venise — contrairement à ce qu'ont fait Sparte, Carthage, Rome, Gênes et même l'Angleterre — a cru bon d'agir ainsi, cela prouve ou plus de jugement ou plus de conscience; à



SPALATO

La flagellation du Christ, par Georges Dalmatz, xv^e siècle (Cathédrale de Spalato).

PL. XIV.



tout le moins plus de respect pour le jugement et la conscience de ses sujets. Mais cette politique de Venise envers les Dalmates n'est pas prouvée. En thèse générale, chez les gouvernements les plus réfléchis et les plus tenaces, tels que les gouvernements des aristocrates, on n'a jamais pu constater une persévérance pareille pendant une longue succession de siècles, au milieu de mille événements les plus contraires, surtout quand il s'agissait d'un but hostile et malfaisant, ou bien lorsque entre gouvernants et gouvernés l'inimitié était permanente, ce qui n'est pas le cas de la Dalmatie. Mais si les juges les plus sévères accusent Venise d'avoir dégénéré depuis ses premières institutions, cette accusation même réduit à néant l'autre, celle d'une constance impie dans ses plans malfaisants.... On commet une grave erreur en accusant les gouvernements de toutes les misères et de toutes les fautes des peuples. Ceux qui exaltent la bonté des foules et qui désirent ardemment revendiquer leurs droits donnent trop d'importance au pouvoir, et, tout en voulant leur inspirer du courage, ils les font douter de leur propre force. Si toute une nation veut réellement le savoir ou tout autre bien, si quelques-uns seulement le veulent fortement, prudemment, constamment, je voudrais bien voir si un gouvernement, aussi mauvais, rusé et oppresseur qu'il fût, pourrait à la longue les en empêcher. Si des Dalmates, convaincus de la valeur de la science, avaient voulu la propager sous les toits de chaume des paysans, Venise n'eût pu les empêcher de le faire que pendant un laps de temps très court : et les faits prouvent qu'elle ne l'aurait pas voulu. Mais les difficultés étaient considérables par suite de la diversité des coutumes et des dialectes ; or, si cette circonstance excuse les Dalmates, elle excuse aussi les Vénitiens.... L'histoire de Venise, avec toutes ses taches, est encore une des plus humaines dont notre espèce ait conservé les souvenirs.... C'est aux Dalmates que Venise dut ses dernières conquêtes limitées, mais glorieuses. D'avoir contribué à la gloire du nom vénitien, les Dalmates partageaient avec Venise cet honneur, qu'elle le voulût ou non. Et puisque c'est une loi du cœur humain d'aimer celui auquel on fait du bien plus que celui dont on le reçoit, les Dalmates aimaient Venise pour l'avoir défendue, ils lui étaient reconnaissants de ne pas lui avoir été inutiles. Si Venise ne nous a pas dépravés ni découragés jusqu'à nous ravir ce trésor qu'est la puissance et la liberté d'aimer, sachons lui gré.

« Une autre raison de l'affection des Dalmates, c'est la résistance même qu'ils ont opposée à la domination du Lion vénitien. C'est encore un mystère du cœur humain qu'on aime bien fort celui qu'on n'aimait point, mais qu'on avait commencé à aimer, et lorsque c'est la force qui au

début inspire l'affection, l'amour s'empare de celui qui a subi cette violence. Ces villes qui eurent à souffrir du fer et du feu vénitien, quand le fer vénitien se mit à les défendre des ennemis extérieurs, quand l'art vénitien s'appliqua à les fortifier et à les embellir par des monuments peu nombreux mais remarquables, que la Hongrie n'aurait jamais ni construits, ni entretenus, ces villes aimèrent Venise en proportion de la résistance qu'elles lui avaient opposée sans la haïr, la défendirent avec cette docilité altière qu'est l'apanage des forts : protégées, elles protégèrent. Henri Dandolo, Bajamonte Tiepolo, Marino Faliero, Vittore Pisani relièrent les dangers que courut Venise aux dangers auxquels fut exposée la Dalmatie; et la chaîne de servitude se transmua en lien d'amour, honorable pour les vaincus autant que pour les vainqueurs. Et si des hommes slaves s'apparentèrent à des patriciennes vénitiennes au point que ces liens devinrent des sujets légendaires dans les chants populaires slaves, j'ose affirmer que ce mélange de sangs a moins servi à la concorde morale que ne l'a servi le sang de ces doges battus qui fit rougir les eaux dalmates. »

Voilà donc ce qui a fait regretter Venise : une longue communauté de glorieux souvenirs, une grande bonhomie et simplicité dans les rapports avec la population, une inactivité qui allait de pair avec la torpeur — conséquence d'une fatigue historique — et l'esprit conservateur et traditionaliste des Dalmates, c'était plus qu'il n'en fallait pour ne point détester la Sérénissime. Ajoutons cet admirable équilibre qu'elle avait su maintenir entre nobles et populaires, qui sans elle se seraient exterminés, et un mysticisme spécial qui mariait le nom de l'évangéliste Marc avec celui de Marc le héros national slave qui était chanté, nous l'avons vu, à Spalato tout aussi bien qu'à Skoplié ou à Mostar.

La République n'imposait à la Dalmatie aucun effort qui eût contrarié dans ses profondeurs l'âme slave. Elle n'ennuyait pas, ne vexait pas les Dalmates, ne les blessait point. Un épisode du gouvernement du provéditeur général Pisani au début du XVIII^e siècle rendra plus claire notre pensée.

Nous sommes à Spalato, le troisième dimanche du mois de juillet de 1711. L'archevêque Cupilli assiste pontificalement à la grand'messe qui doit être suivie d'une procession du Saint-Sacrement. Un usage fort ancien a établi qu'à la messe de ce troisième dimanche de juillet on chante l'épître et l'évangile en latin et en slave. Ce dimanche-là, le provéditeur général Pisani, qui se trouve à Spalato en tournée d'inspection avec une brillante suite, assiste à la cérémonie en la cathédrale.

On a déjà commencé à chanter l'épître en slave, lorsque le maître des cérémonies s'approche du trône archiépiscopal et chuchote à l'archevêque que le sieur Jean de Capogrosso, chef de la confrérie du Saint-Sacrement, est d'avis qu'il fallait pour une fois supprimer la leçon slave, la plupart des assistants étant du même avis, car les « excellentissimes généraux » ainsi que plusieurs autres personnages ignorent le slave, ce qui, d'après eux, créerait une situation gênante. Peine perdue : l'archevêque trouve bon de ne pas acquiescer à la demande de la confrérie. « Il fallut, répond-il, respecter cette tradition non seulement — dit le journal du chapitre de Spalato — pour la consolation du peuple, mais encore pour respecter la dignité de la langue illyrique. » Et on chanta en slave l'épître et l'évangile.

Tel proconsul d'un État moderne nationaliste aurait obligé l'archevêque à interrompre la tradition, au nom des droits des races supérieures ou bien aurait quitté le lieu sacré et le lendemain aurait sermonné l'archevêque au nom du gouvernement. Pisani ne fit rien de tout cela. Avec sa suite de généraux il écouta sans broncher les chants slaves à deux pas de l'endroit où s'élevait jadis le sarcophage de Dioclétien. Et voilà pourquoi le peuple dalmate affectionnait Venise.

II

Quelques jours après l'abdication du patriciat vénitien et après le débarquement des troupes dalmates à Zara et dans les autres villes du littoral, toute la Dalmatie prit le deuil (1). Les cérémonies de Zara, de Spalato, de la petite commune aristocratique de Perasto jusque là-bas dans les Bouches de Cattaro, celle où l'étendard de saint Marc fut couvert de baisers et de larmes et solennellement enterré sous les maîtres-autels des cathédrales en sont une preuve irréfragable. La cérémonie de Zara fut particulièrement émouvante. Le général Stratico, un Dalmate, se sépara du glorieux étendard en présence du représentant du nouveau maître, le général autrichien Rukavina, lui-même ému jusqu'aux larmes.

Mais il serait dangereux de se laisser éblouir par ces larmes. C'était

(1) « Un seul cri » dit un Franciscain non suspect de « vénétianisme » retentit d'un bout à l'autre de la Dalmatie : « Le prince — c'est ainsi que les Dalmates appelaient le doge — est tombé ! » Tout le monde fut surpris, épouvanté, anéanti. Un séisme n'eût pas fait plus de ravages dans les âmes. Mais quand on répandit le bruit d'ailleurs faux, que les Français venaient remplacer le doge, il n'y eut plus de limites à la colère et il n'y eut qu'une seule voix « Plutôt mourir que se soumettre à un peuple impie. »

bel et bien un adieu sans retour à la Reine infidèle. Avec ces pleurs l'âme dalmate s'est vidée tout entière. Les raisons profondes qui rattachaient la Dalmatie au système péninsulaire que baignent trois mers et dont les Balkans sont l'épine dorsale jouèrent subitement toutes à la fois. On vit alors que le facteur continental dominait de très haut la côte abrupte, la bande de terre découpée et toute imprégnée de la brise saline de l'Adriatique. Ce facteur continental avait été méconnu pendant des siècles, par une politique purement maritime et coloniale, toute en surface, pratiquée par une grande puissance dans des vues de conservation et de sécurité totalement étrangères aux fins, aux besoins, au rythme de la vie du littoral dalmate.

Toute l'histoire dalmate, nous l'avons vu, s'est ressentie de ce contraste troublant entre la conquête spirituelle latine et l'attraction d'un monde plus fruste, mais plus actif et plus entreprenant, un monde encore en fermentation, profondément ancré dans le sol thraco-illyrien dont la Dalmatie est l'exutoire maritime, cherchant à percer au grand jour, à travers forêts et montagnes, pour façonner une civilisation à part, indépendante, se suffisant à elle-même.

La conquête spirituelle latine, pour aboutir à un épanouissement complet, aurait dû être soutenue par une conquête politique. Au risque d'énoncer un paradoxe il faut dire que Venise ne put conquérir politiquement la Dalmatie. Sa domination conserva toujours un caractère provisoire, purement défensif, de « couloir de pénétration » et de « présidence », non de fusion et de participation de la province si âprement convoitée aux bénéfices et aux risques d'une grande pensée politique. La Dalmatie avait toujours vécu en marge de la Sérénissime. Venise n'avait jamais su encourager le procès de symbiose latino-slave qui s'y accomplissait lentement pour le plus grand avantage de la création d'un nouveau type de civilisation dans les Balkans. Elle l'a toujours superbement ignoré et elle a ainsi puissamment contribué à la lente extinction d'un mouvement qui avait été appelé aux plus hautes destinées.

« La Dalmatie, » a dit le grand penseur italo-slave que nous avons mis souvent à contribution « tout en étant affectionnée à une civilisation et à un gouvernement italiens, prit garde à ne point oublier ses devoirs envers elle-même; elle garda sa nature propre, ses coutumes, sa manière de s'habiller, sa langue; elle se conserva plus slave que l'Italie ne se conservait italienne, elle fut même raillée pour cette originalité. »

Où, les Dalmates répandent des larmes, mais aussi les souvenirs montent lentement et les appellent. Ils n'ont plus d'autre sentiment que

celui qui renoue le fil interrompu de leur histoire aux promesses encore vagues, mais certaines, d'une nouvelle union, la vraie, avec un conjoint de la même race, du même idiome, du même foyer ancestral. En attendant, leur premier souci est de se débarrasser du jacobinisme qu'on voulait leur imposer de Venise. Une proclamation anonyme donne le branle. Des mains mystérieuses répandirent dans le pays une feuille (1) où on lisait : « Peuple dalmate, tu as servi loyalement le doge et le gouvernement aristocratique, tu es allé défendre ce qui leur appartenait et des traîtres t'ont chassé ignominieusement de Venise! Puis on a déposé le doge, éloigné les nobles, renversé les images de saint Marc et changé toutes les lois! Ceux qui règnent aujourd'hui sont les jacobins et les juifs et ils veulent faire alliance avec toi! Belle chose en vérité! Ceux-là même qui t'ont trahi recherchent aujourd'hui ton amitié. Peuple glorieux, souviens-toi de tes gloires, souviens-toi que les juifs sont les ennemis de la foi... Glorieux peuple dalmate, ne commets pas la faute de t'unir au gouvernement vénitien. Tes frères égarés chercheront à te tromper : ne les crois pas... ceux qui parlent ainsi t'ont jusqu'à présent exploité, vivant de toi, en rognant ta paye, en ruinant ta nation entière... ils veulent te séduire pour recommencer à tirer de toi de criminels profits. Il y a quelques-uns de tes frères qui veulent devenir tes maîtres, aller comme députés à Venise pour vivre à tes dépens; pour eux l'alliance avec toi serait le moyen de satisfaire leur orgueil et tous leurs autres vices... »

Le peuple ne se le fit pas dire deux fois. Il courut sus aux jacobins ou présumés tels. Il n'y a pas lieu à s'étonner si à la même époque Burke traînait la révolution française aux gémonies! Des scènes de terreur ensanglantèrent les villes principales. A Sebenico, le consul de France avec sa femme fut massacré. A Traù on fit une chasse formelle aux principaux démocrates. Trois d'entre eux furent décapités sur la place publique sur une grande pierre ronde — comme celle où on offrait des victimes aux divinités mexicaines — par un bourreau improvisé qui ne sut pas manier la hache et infligea aux trois victimes des tortures indicibles. A Spalato résidait le principal agent secret du gouvernement démocratique de Venise, le colonel Matutinovitch, lequel avait commandé une partie des troupes slaves lors de la séance du Grand Conseil du 12 mai. Il fut traqué par une foule en délire. Après une lutte sanglante avec ses adhérents, le colonel tomba mortellement blessé. On lui trancha la tête

(1) 15 juin 1797.

et on la promena dans les rues de Spalato. Le lendemain, son aide de camp fut fusillé et sa tête exposée à côté de celle de son ami. Mêmes troubles, mais moins sanglants à Cattaro, à Makarska, dans quelques îles.

Zara seule échappa à ces désordres, grâce au consul autrichien Gabrieli qui y exerçait déjà en fait l'autorité suprême. Le provéditeur général vénitien Querini, qui savait que la Dalmatie était définitivement perdue pour Venise, tourna casaque et fit la sourde oreille aux ordres de la municipalité vénitienne. Fier aristocrate, il préféra au jargon révolutionnaire de ses compatriotes le style ancien régime des manifestes impériaux. Il travailla pour l'Autriche tant et si bien que la garnison de Zara — soldats et officiers — refusa de prêter serment au gouvernement démocratique de la capitale.

Dans les autres villes dalmates et dans les campagnes l'anarchie commença à s'emparer de tous les esprits. La révolte contre le jacobinisme menaçait de tourner en une formidable jacquerie. A Sebenico, les paysans voulurent brûler les archives pour faire disparaître les titres de propriété, mais ils en furent empêchés par les citadins qui prirent les armes et dans une assemblée générale tenue le 22 juin décidèrent de se livrer à l'Empereur.

Au point de vue du droit public pur, avec la cessation de la République de Venise, les villes dalmates recouvraient automatiquement leur liberté communale. Par ailleurs, le nouveau gouvernement démocratique, qui ne se réclamait nullement de l'ancien, s'était dépouillé de tous ses droits et ne disposait même pas des moyens nécessaires pour imposer sa volonté. Mais il y avait Campo-Formio. Et il y avait aussi l'année 1420 et son emprise sur tous les esprits. Les Impériaux qui s'apprêtaient à occuper la Dalmatie en vertu d'un traité récent reprenaient en réalité le fil interrompu de l'histoire et bien malgré eux suscitaient dans la population dalmate le désir de renouer les rapports de la Dalmatie avec la couronne de Hongrie et de Croatie sauf cependant le respect dû aux libertés communales. Spalato prévint ses « libérateurs ».

La révolte contre le jacobinisme prenant de plus en plus des allures inquiétantes, tous les chefs de famille furent convoqués en assemblée générale de la ville et du territoire. On procéda sur-le-champ à l'élection d'un recteur. Le choix tomba — quelle ironie! — sur le ci-devant représentant vénitien Barozzi, auquel on donna des pouvoirs illimités. Il s'en servit pour organiser une garde nationale et pour amener l'étendard de sa patrie. Le Lion ailé fut remplacé par l'Aigle bicéphale de François II empereur et roi. Une députation composée de cinq membres

choisis dans la classe des nobles, du clergé et du peuple, se porta à la rencontre des troupes autrichiennes pour prier le général en chef de déposer aux pieds du trône les hommages et l'acte de soumission de la population.

Le général croate Rukavina, chargé de la « prise de possession » de la Dalmatie, avait à sa disposition une division de 4 000 hommes. Le 4 juillet, une flottille de 72 bâtiments mouilla dans le canal de Zara.

Ce fut un véritable triomphe, dit un témoin oculaire, comme celui du doge Pierre II Orseolo en l'an 1000. Après le *Te Deum*, en la cathédrale, le général Rukavina monta en chaire — ce qui ne s'était jamais vu — et en slave (1) demanda au peuple réuni sous les voûtes du temple magnifique s'il était disposé à prêter serment de fidélité à l'empereur et roi François II et à ses successeurs. « *Hoćemo* » — « nous le voulons » —, fut le cri unanime du peuple et tout le monde présent prêta serment. Après cela, le général du haut de la chaire adressa au peuple, en slave, l'allocution suivante : « Mes chers Dalmates (2), votre fidélité et votre héroïsme sont des vertus anciennes. Ces vertus s'accroîtront sous les ailes protectrices de mon et de votre très gracieux souverain. J'espère qu'au besoin, avec les autres frères de notre glorieuse nation, vous verserez votre sang pour la défense de son trône, sous lequel vous serez heureux et glorieux de génération en génération. »

Deux chanoines montèrent en chaire et entonnèrent les *Laudes* en l'honneur de l'Empereur et Roi, comme on les avait chantées auparavant pour le doge de Venise, comme on les avait chantées pour le roi de Hongrie, comme on les avait chantées pour le Basileus byzantin!

Pendant que cette scène se déroulait à la cathédrale, deux compagnies d'infanterie croate furent débarquées et campèrent sur le quai ou plutôt sur la plage. Ces troupes avaient fait partie de la garnison de Mantoue pendant le siège de cette ville par Bonaparte. Elles portaient encore sur leurs visages les traces des souffrances endurées et des fatigues d'une traversée à laquelle elles n'étaient pas accoutumées. La foule qui, à l'annonce de l'arrivée des troupes de l'empereur germanique, s'était révoltée et avait crié exaspérée : « Nous ne voulons pas d'Allemands! », tranquilisée par la cérémonie du dôme, accourut pour voir ces soldats, et quelle ne fut sa surprise en les entendant parler sa langue à elle et en apprenant qu'ils portaient beaucoup de noms de famille pareils aux noms de familles dalmates! Sous le gouvernement vénitien — dit un témoin

(1) Serbo-croate.

(2) *Moji dragi Dalmatinci*.

contemporain — les habitants du littoral connaissaient beaucoup plus les Africains et les Américains que les habitants de la Lika (1) avec lesquels — sauf Zara et Knin, qui étaient leurs voisins immédiats — ils n'entretenaient aucun rapport. Ils ignoraient presque entièrement qu'il y eût des Slaves par-delà la frontière de l'État vénitien.

La stupeur céda la place à la plus cordiale amitié et chacun s'empressa d'héberger son soldat chez soi et de le combler de toute sorte de gentilleses, au grand étonnement et au scandale du général qui ne trouva plus ses troupes où il les avait laissées.

Rukavina lança au peuple dalmate une proclamation significative où il disait notamment : « Sa Majesté a ordonné à ses troupes d'entrer dans cette province pour y rétablir la paix et sauvegarder les droits aussi anciens qu'incontestables qu'elle a sur ce pays. » Ces paroles contenaient en puissance la question : avec la Hongrie ou avec l'Autriche. Le peuple répondit par ses représentants attirés soutenus par le puissant ordre franciscain : avec la Croatie à travers la Hongrie. C'était poser dans toute son ampleur, pour autant que l'esprit de l'époque pouvait admettre une formule *nationale* quelconque, le problème des futures destinées de la Dalmatie en fonction de pays slave. Le général, représentant de l'Empereur et Roi, était un Croate. Sans qu'il eût la moindre velléité de dépasser les instructions dont il était le loyal exécuteur, autour de lui se groupèrent l'archevêque de Spalato Lelio Cippico — patricien slave de Traù —, le comte Draganitch, le P. Dorotitch, grand agitateur franciscain, dont nous venons de parler, auteur présumé du manifeste anti-jacobin, l'évêque de Makarska Blaskovitch, le comte Georges de Voinovitch et plusieurs autres. Ce groupe avait pour programme la réunion de la Dalmatie au royaume frère de Croatie-Slavonie dont le roi de Hongrie était le titulaire, et ce roi n'était autre que celui qui s'appelait encore François II de Lorraine, chef du Saint-Empire Romain-Germanique, mais qui bientôt se métamorphosa en François I^{er} empereur d'Autriche, sous les coups répétés de Napoléon (1804). Cela explique l'enthousiasme de la population dalmate, l'accueil cordial des villes qui voyaient dans le drapeau noir et or des Habsbourg-Lorraine le rétablissement de leur autonomie virtuellement supprimée par Venise, en quoi elles se trompèrent cruellement.

Rukavina écrivait de Zara le 31 juillet à Thugut, ministre des affaires étrangères : « J'ai expliqué du haut de la chaire au peuple rassemblé

(1) Contrée située au Nord-Ouest de la Dalmatie, faisant partie de la Croatie et célèbre pour ses magnifiques soldats.

dans les églises que Sa Majesté l'Empereur était aussi roi de Hongrie, Croatie et Dalmatie; j'ai protesté sous serment que j'étais l'envoyé du roi de Hongrie, porteur des ordres et pouvoirs de ce prince, et c'est aussitôt après avoir été convaincu de la vérité de mes assertions que le peuple a prêté serment, mais il s'y serait refusé s'il n'avait reconnu en moi un compatriote, et si mon nom de famille n'avait pas été connu dans la province.... » Mais Thugut, centraliste à tout crin, l'homme qui avant la Révolution touchait deux subsides à la fois — subside secret français et appointements impériaux patents — ne comprenait rien à la question et ne voulut rien entendre. Une réunion de la Dalmatie à la couronne hongroise? Quelle plaisanterie! Pour lui, comme pour le parti autonomiste de 1861, que nous verrons plus tard à l'œuvre, il n'y avait qu'un seul et unique titre de possession, le traité de Campo-Formio. Aussi écrivait-il au commissaire impérial envoyé en Dalmatie, le comte Thurn-Valsassina : « Vous aurez à combattre le désir inopportun des Dalmates en faveur d'une réunion à la Hongrie; pour le moment, il ne peut être question d'aucune innovation. »

Une initiative directe partit, en même temps, pour l'union de la Dalmatie à la Croatie, union qu'on ne pouvait pas traiter légèrement. Encore pendant que l'anarchie sévissait en Dalmatie, le conseil provincial franciscain se rassembla au couvent de Karin près de Zara — depuis un siècle et demi arraché aux Turcs — et décida de convoquer une assemblée générale de la province franciscaine dalmate du Saint Rédempteur. L'assemblée vota à l'unanimité une résolution aux termes de laquelle la Dalmatie acceptait la souveraineté de l'Empereur en sa qualité de roi de Hongrie et demandait d'être réunie avec la Croatie sous la couronne de saint Étienne. C'est dans ce sens que furent rédigées, le 14 juin 1797, des instructions au très remuant et très intelligent P. André Dorotitch qui se rendit à Vienne et remit à l'Empereur l'adresse de l'ordre et du peuple confié à sa garde. Dorotitch déclara, en même temps, à François II, que les communes dalmates l'avaient chargé verbalement de la même mission. L'Empereur répondit évasivement : il était heureux d'apprendre que la Dalmatie désirait s'associer à ses autres provinces, ce qui lui était parvenu encore de plusieurs côtés; il enverrait ses commissaires pour pacifier le pays et en organiser l'administration. Quant à la question de droit public, elle ne fut même pas effleurée....

On ne se contenta pas de cette démarche franciscaine.

Le 10 juillet, l'archevêque, le chapitre métropolitain et la municipalité de Spalato signaient une pétition demandant l'annexion au royaume de

Hongrie. Cette pétition fut transmise d'abord au ban de Croatie, le comte Jean Erdödy, présentée ensuite par la chancellerie hongroise à l'Empereur. La réponse impériale fut immédiate. Dans cet italien bureaucratique de Vienne qui était en usage depuis Marie-Thérèse, on inscrivit sur la pétition dalmate : « *Serva di notizia e passi agli atti.* » C'est-à-dire qu'elle fut classée et pour motiver cette décision toute autrichienne, l'Empereur ajouta : « La question d'incorporation est prématurée; il n'y a pas à prendre de résolution à ce sujet ni maintenant ni aussi longtemps que le pays sera en état d'occupation. Je laisse la direction de toute cette affaire à mon ministre des affaires étrangères, et cela jusqu'à ce que je trouve bon de prendre une nouvelle décision; la chancellerie hongroise aura donc à rapporter directement ces sortes de pétitions à la chancellerie de Cour et d'État (1). » Cette même formule légèrement modifiée fut la formule autrichienne pour la Dalmatie jusqu'à la chute de la Monarchie — en 1918. L'Autriche se souciait médiocrement de voir installée sur l'Adriatique l'inquiète et envahissante Hongrie. La Dalmatie ne fut arrachée à l'Autriche, c'est-à-dire à Vienne, qu'en 1918, et non pour tomber sous le joug de la Hongrie moderne et durement centraliste, mais pour plébisciter son union perpétuelle avec la jeune Yougoslavie, comme son ancienne dominatrice avait plébiscité son union avec la jeune Italie.

Cependant, l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, revint à la charge, en présentant des pétitions de l'île de Veglia (Krk). Il rappelait à François la cérémonie de son couronnement comme roi de Hongrie et qu'à cette occasion solennelle il avait juré, comme tous ses prédécesseurs, de *reconquérir la Dalmatie* et de la faire rentrer dans les possessions de la couronne de saint Étienne. Thugut opposa une résistance farouche à toutes ces tentatives qui avaient pour lui un caractère révolutionnaire. Il donna des nouvelles instructions à Thurn et arrêta les pétitions à mesure qu'elles lui étaient présentées, comme il en avait le droit. La question de principe ne fut résolue qu'en 1802. La décision de la Chambre Aulique était toute négative. La Chambre ignorait le droit hongrois et se retranchait derrière les dernières stipulations internationales. « L'acquisition de la Dalmatie par le traité de Campo-Formio — disait la résolution aulique — a le caractère incontestable d'une *compensation* donnée à l'Autriche pour les territoires abandonnés en Italie et aux Pays-Bas, et, comme d'autre part la Hongrie ne dispose pas de forces

(1) Jusqu'à la fin de la monarchie austro-hongroise le ministre des affaires étrangères portait le titre de « ministre de la Maison impériale et des affaires étrangères ».

suffisantes pour protéger le pays, l'Empereur n'est pas lié par le serment qu'il a prêté comme roi de Hongrie! »

Quelle argumentation pour échapper à un serment! La conversation ne sera reprise que sous l'Autriche constitutionnelle de 1861 et avec le même résultat.

Entre temps, l'occupation de la Dalmatie par les troupes impériales suivit son cours tranquillement, avec tout le respect dû à la République de Raguse — dont le territoire n'était au fond qu'une enclave de la Dalmatie. La République de saint Blaise, débarrassée du danger vénitien, agitée par une insurrection de ses sujets, à moitié tranquillisée par la présence des Impériaux à ses confins, se tenait coite. Elle avait jadis invoqué les Impériaux pour se défendre contre Venise et contre les Turcs. Maintenant que les Impériaux se trouvaient si près de ses frontières, son enthousiasme s'était singulièrement refroidi.

Cette première période de l'occupation autrichienne fut une période d'attente. Toutes les choses restèrent en l'état. Vienne avait pensé que l'administration vénitienne avait du bon et qu'il ne fallait pas y toucher, ni effaroucher le peuple dalmate par des réformes trop radicales dont, d'ailleurs, l'Autriche de la fin du XVIII^e siècle, malgré le brillant entr'acte de Joseph II, n'était pas précisément friande. Mais une grande déception l'attendait. Au moment où une nouvelle guerre éclatait en Italie, le décret qui créait un régiment dalmate resta à peu de choses près lettre morte. Ces mêmes Dalmates qui en 1796 avaient envoyé 12 000 soldats à Venise pour défendre la République, refusaient maintenant de se ranger sous les drapeaux de l'Empereur. On croyait qu'on trouverait au moins 3 000 hommes, il fallut en rabattre. On a cherché les raisons de cette opposition subite du peuple dalmate et de son aversion à servir dans l'armée, alors que le nom dalmate avait de tout temps été synonyme d'esprit belliqueux et de vaillance militaire. On a invoqué des raisons de paye, de jalousie contre les officiers étrangers désignés pour remplacer les chefs nationaux, de fatigue. Raisons futiles. La vérité, c'est que Venise, installée depuis presque cinq siècles en Dalmatie était, nous l'avons vu, populaire dans ce pays, mais lorsque, après la chute de la République, le mouvement unitaire fut étouffé par l'accueil glacial de Vienne, une propagande effrénée du clergé séculier et régulier — les Franciscains au premier chef — prêcha l'abstention, et le peuple obéit. Avec beaucoup de difficultés ce régiment fut mis sur pied, mais il se mutina à Venise à la veille de Marengo.

La victoire française et les succès foudroyants des armées du Premier

HISTOIRE DE DALMATIE

Consul amenèrent la paix de Lunéville (9 février 1801) qui ne fit que confirmer celle de Campo-Formio. Le ci-devant État vénitien et la Dalmatie restèrent donc rivés à l'Autriche. Dans cette seconde période de l'occupation autrichienne, l'empire introduisit des améliorations sérieuses en Dalmatie, réorganisa la justice, releva les finances, créa des hôpitaux et des institutions de bienfaisance, posa les assises d'une instruction publique conforme aux idées plus avancées du siècle, grâce au génie du comte Goëss, gouverneur impérial. On parla colonisation, mais ce projet fut enterré. Goëss, vivement critiqué pour son administration éclairée, dut disparaître, et la Dalmatie fut de nouveau confiée à un général d'origine irlandaise, de Brady, qui réunit en sa personne tous les pouvoirs civils et militaires.

Mais survient Austerlitz (2 décembre 1805) et tout l'édifice autrichien s'écroule. La paix de Presbourg (26 décembre) renverse toutes les données du problème. L'Autriche — car elle est l'Autriche tout court depuis le 11 août 1804 — après avoir été expulsée d'Allemagne est privée de tous les territoires qu'elle avait conquis à Campo-Formio. Elle n'est plus nécessaire aux combinaisons du nouveau César. Le vent a changé de direction. On se trouve en présence d'une politique radicalement nouvelle. L'ascension napoléonienne est incompatible avec une Autriche, puissance adriatique. L'Autriche conservera encore pour trois ans Trieste et Fiume et Gorice, mais Venise, l'Istrie, la Dalmatie, les Bouches de Cattaro échoient à la France.

Brady lança une proclamation aux Dalmates et aux Bocquais dans laquelle il disait mélancoliquement que des « circonstances impérieuses » — délicieux euphémisme! — « réunissaient la Dalmatie au royaume d'Italie et tranchaient les liens qui la rattachaient à l'Empereur ».

Les descendants des Illyriens allaient goûter pendant huit ans la domination des descendants de leurs cousins gaulois. Dans un certain sens, ce fut une libération. On s'est demandé pourquoi l'Empereur n'a pas arraché à l'Autriche d'emblée tous les territoires et les rivages entre l'Istrie et la Dalmatie. C'est que la Dalmatie était à ce moment de sa gigantesque ascension le pays qui attirait toute son attention. La Dalmatie était l'antichambre de Byzance. Napoléon a déjà ébauché son grand projet oriental. Il veut s'emparer de Constantinople, évincer la Russie et marcher plus loin sur les traces du grand Macédonien. C'est même la raison profonde de son conflit avec la Russie et le sujet troublant de l'entrevue si peu sincère de Tilsit.

III

La Dalmatie était cédée administrativement au royaume d'Italie, dépendance directe de l'Empire français. Elle relevait du gouvernement royal de Milan et arborait les couleurs italiennes. Son chef était le prince Eugène, vice-roi d'Italie. L'Italie se chargeait de l'administration civile, mais la France devait fournir les commandants militaires et les troupes d'occupation. Le général de Brady et un marquis italien, étrange figure, autrichien de sentiments, le marquis Ghislieri, durent remettre officiellement la Dalmatie au général Molitor et à son adjoint le général Lauriston.

A Trieste, Molitor apprit que la prise de possession de Cattaro offrait des difficultés. D'autre part, l'Adriatique n'était plus sûre. Une croisière anglo-russe empêchait toute traversée. La mer étant fermée, le général dut, pour gagner la Dalmatie, traverser la Croatie, province autrichienne.

Le 19 février, une troisième proclamation annonçait aux Dalmates qu'ils étaient devenus les sujets de l'empereur des Français, roi d'Italie. Molitor allait se mettre en mer, malgré les forces navales anglo-russes, quand il apprit que le 7 mars Ghislieri, qui détestait les Français, agissant sur des secrètes instructions de personnages sans responsabilité, avait livré les Bouches de Cattaro aux Russes, sans que les troupes autrichiennes eussent fait la moindre résistance. Or quelques semaines avant cet acte de félonie, le marquis écrivait à Molitor ce mot plaisant : « Je suis cloué dans mon fauteuil pour expédier mon courrier dans les quatre parties du monde, avant de partir moi-même pour la cinquième, puisque les Bouches de Cattaro ne ressemblent à rien en ce monde et font une partie du monde à part.... »

En même temps, pour compliquer davantage ce que nous appellerons l'affaire de Cattaro, entrèrent en scène sur terre les Monténégrins, sur mer les Russes sous l'amiral Siniavin.

Cette fédération de tribus slaves, appelée collectivement le Monténégro, non encore centralisée, était, comme maintes agglomérations au Moyen Age, groupée autour d'un évêque, lequel en temps de guerre exerçait les fonctions de généralissime. Cet évêque-prince-général était à cette époque Pierre I^{er} de la maison Petrovitch-Niegoch. Pierre était une nature souple, insinuante, intelligente, mais extrêmement rusée. Il ne disposait pas d'une autorité excessive sur ces Monténégrins. Son autorité était plutôt d'ordre moral; en temps de troubles il était obéi

toutes les fois que l'instinct irrésistible de pillage de ces montagnards belliqueux n'était pas directement en cause. Pierre étouffait dans ses montagnes. Son peuple avec lui. Comme tous les montagnards, les Monténégrins aspiraient à descendre vers la mer, ils savaient que là-bas sur l'Adriatique la vie était plus facile et le butin plus riche. Mais aussi ils étaient hantés par des rêves d'empire, comme les débris d'un monde qu'une grande catastrophe — comme celle de Kosovo — avait rejeté sur un plan d'espérances, d'ambitions et de regrets. A la veille de Tilsit n'avaient-ils pas osé formuler un projet d'un empire serbo-slave qui aurait englobé tous les pays qui forment aujourd'hui l'État des Slaves du Sud? Fidèles à de vagues traditions, ces Slavo-Illyriens, se souvenant de la grande Téthys, s'assemblèrent, avec les Bocquais, à Risano, lugubre et sévère résidence de l'ancienne reine illyrienne. Le prince-évêque intervint. Il annonça à son peuple et aux habitants des Bouches de Cattaro l'arrivée des Russes, l'expulsion prochaine des Français et prit les Bouches sous son protectorat.

L'affaire de Cattaro était créée. Elle retentit dans toute l'Europe. Napoléon déclara que les Autrichiens auraient à exécuter leur engagement, dussent-ils envoyer une armée pour reprendre les Bouches aux Russes; qu'en attendant, il se refusait à évacuer Braunau qu'il avait fait réoccuper par ses troupes. La cour de Vienne, menacée d'un second Austerlitz, céda. Mais le prince-évêque de Monténégro de son côté célébra à Castelnuovo (Hercegnovi) un office solennel, pendant lequel il bénit les étendards de saint André de Russie, blancs et bleus, qui devaient être arborés sur les forteresses des Bouches de Cattaro. Il prononça une longue harangue qui se terminait ainsi : « Voilà donc accompli, valeureux Slaves, le plus cher de vos désirs. Les voilà donc arrivés, après une longue attente, ceux qui sont nos frères par le sang, la foi, la bravoure et la gloire. Le très puissant monarque des Russes vous admet au nombre de ses enfants. Béni soit le Seigneur ! » Le peuple prêta serment, les drapeaux russes furent arborés sur les forts et salués par 101 coups de canon.

Ce défi insolent et sans lendemain coûta l'existence à un des plus singuliers États qu'eût produit la vieille Europe, à la République de Raguse (1). Les Français durent traverser le territoire ragusain pour attaquer les Russo-Monténégrins et les chasser de Cattaro. Siniavin, avec sa flotte, tenait la mer. Il avait occupé en mars et avril deux des plus importantes îles dalmates, Curzola et Lissa. Le général Lauriston demanda au

(1) Nous en parlerons au chapitre xv de cet ouvrage.

Sénat de Raguse la permission de traverser la ville et son territoire. Elle lui fut accordée. Le 28 mai, les Français pénétrèrent à Raguse pour ne plus en sortir.

Mais Lauriston fut bientôt bloqué par une armée semi-régulière composée de Russes et de Monténégrins. La montagne au pied de laquelle Raguse s'étend langoureusement sur les flots de l'Adriatique fut occupée par l'ennemi. Sur la cime, une petite église au vocable des saints byzantins Serge et Bacchus témoignait de l'antiquité vénérable de ce pied-à-terre de la civilisation. Les Monténégrins et les Russes se répandirent sur le versant de la montagne, à Gravose, à Omble — délicieuses campagnes maritimes du patriciat ragusain — et incendièrent, saccagèrent, rasèrent d'innombrables maisons et villas des patriciens et des bourgeois. On en voit les ruines encore de nos jours. Raguse, dans sa vie millénaire, n'avait jamais subi un siège en règle, sauf celui des Arabes sur mer au IX^e siècle, dont nous avons raconté les péripéties. Elle avait échappé aux menaces des princes d'outre-monts, à celles de Mahomet II et des grands vizirs du XVII^e siècle. Maintenant, par une ironie sanglante de l'histoire, c'était la civilisation qui la battait en brèche, qui avait déclenché contre elle une nouvelle invasion de barbares, c'était elle qui était venue, pour emprunter les expressions du maréchal Marmont, duc de Raguse, en personne, « lui enlever brusquement la paix et la prospérité. »

Molitor, averti de la détresse de Lauriston, n'hésita pas, franchit l'espace qui sépare Makarska de Raguse à marche forcée et surprit le 7 juillet les assiégeants. Les ayant en partie écrasés, en partie dispersés dans toutes les directions, il débloqua Raguse. Mais ce n'était pas pour lui rendre la liberté. Lauriston procéda à l'organisation du soi-disant protectorat français, sans supprimer le Sénat qui continua à subir le conquérant avec une hautaine sérénité. L'évacuation des Bouches de Cattaro par les Russes n'apporta à Raguse aucun soulagement. Le patriciat, plus tenace et moins usé par les plaisirs que celui de Venise, ne s'abaisa jamais à renoncer au pouvoir. On dut l'expulser de vive force du Palais historique auquel, disait l'historien anglais Freeman, ne manquait que l'espace pour battre en beauté le palais des doges. Un instant, à Paris, on proclama solennellement le respect de l'indépendance de Raguse. Mais ce traité (1) ne fut pas ratifié par la Russie — qui espérait une revanche pour Austerlitz, mais fût l'année suivante écrasée à Friedland — et Napoléon écrivit au prince Eugène, cyniquement : « L'article du traité relatif à Raguse dit

(1) Appelé traité d'Oubril, d'après le nom du négociateur russe (20 juillet 1806).

que j'en reconnais l'indépendance, mais non que je dois l'évacuer! »

Le 31 janvier 1808 — nous anticipons un peu sur les événements — les Français firent braquer une batterie sur le palais des Recteurs et un aide de camp de Marmont donna lecture au recteur de la République et au Sénat rassemblé du décret de l'Empereur dont l'article premier était ainsi conçu : « La République de Raguse a cessé d'exister. » Le char de Djaggernat avait passé sur une liberté.

Au fond, c'était le général Molitor, le libérateur de Raguse, qui aurait dû s'appeler duc de Raguse. Le titre échut à Marmont qui le gagna, dit Tommaseo, « à bon marché et pour étaler une scandaleuse débauche plus qu'une valeur militaire (1). »

Les deux chefs que Napoléon envoya en Dalmatie pour la gouverner furent le Vénitien Vincenzo Dandolo et le général — il n'était encore ni maréchal, ni duc — Auguste-Frédéric-Louis de Marmont. Dandolo était gouverneur général civil avec le titre vénitien de « provéditeur général (2), » Marmont commandant militaire.

Dandolo n'était rien moins qu'un descendant des doges de ce nom. Il n'avait rien de commun avec le conquérant de Zara et de Constantinople. Il descendait d'un juif vénitien baptisé qui avait eu pour parrain un Dandolo authentique. Suivant l'usage vénitien, ragusain et hongrois, le patricien qui tenait sur les fonts baptismaux un juif lui accordait l'immense privilège de porter son nom de famille. Ainsi on vit à Venise un juif Dandolo et un juif Manin (Daniel), le grand républicain de 1848, qui avait été tenu sur les fonts baptismaux par le dernier doge, Ludovic Manin.

Dandolo (né à Venise le 26 octobre 1758) était un esprit supérieur. Il fut un des premiers membres de la municipalité provisoire de Venise. Savant et industriel, il possédait toutes les connaissances nécessaires pour

(1) Tommaseo raconte de Marmont l'anecdote suivante : « Quand il vit, contrairement à sa spirituelle et bienveillante attente, que les Dalmates ne marchaient pas à quatre pattes et qu'ils n'entraient pas chez lui par la partie du corps où se trouvent les épaules, il s'étonna et il exprima son étonnement — ce qui était une nouvelle insulte — à un Dalmate comme un éloge. Son interlocuteur lui répondit : « Général, chez nous les imbéciles se tiennent chez eux. » On sait que Marmont trahit Napoléon à Essonnes et traita avec les alliés qui avaient occupé Paris. « La vie de ce traître — dit le penseur dalmate — fait ressortir davantage l'exemple donné par les Dalmates de bravoure loyale et de digne fidélité. » Nous ne contestons certainement pas les grands mérites que Marmont s'est acquis pour la Dalmatie surtout comme grand constructeur de routes. Nous en parlons plus loin.

(2) La Dalmatie qui portait le titre historique de Royaume ne pouvait pas être confondue avec tels départements italiens institués par Napoléon. Aussi n'eut-elle pas un préfet, mais un gouverneur général et on trouve que le titre de « provéditeur général » lui convenait à merveille, car l'Empereur n'ignorait pas que ce titre vénitien était très populaire en Dalmatie.

diriger un pays négligé dans les voies du progrès. Il fut juste et intègre, mais d'autre part vaniteux et, comme tout bon démocrate, despote. Il était en outre nerveux, facilement impressionnable, irritable. Il ne possédait pas assez de sang-froid ni de clairvoyance pour un homme d'État. Il avait juré guerre éternelle aux autorités militaires, ce qui créa entre lui et Marmont un conflit aigu, dont la Dalmatie fut la victime. Car la vanité de Dandolo n'avait d'égale que celle de Marmont, dont l'historien Pisani a pu dire : « Son orgueil était sans bornes; avide de gloire, mais aussi de vaines satisfactions d'amour-propre; il aimait à parader, à se faire applaudir et acclamer. Pour grossir ses mérites, il ne se faisait aucun scrupule de défigurer la vérité, soit qu'il racontât ses exploits, soit qu'il parlât de ceux des autres; si une mesure sage ou une action d'éclat méritaient l'attention, il en revendiquait le mérite :

Me, me adsum qui feci....

les faiblesses, les imprévoyances étaient toujours le fait de ses lieutenants; aussi Marmont était-il détesté de ses camarades et de ses subordonnés immédiats, mais il avait pour lui le troupiér, auprès duquel il soignait sa popularité. »

Après l'avènement de ces deux hommes au gouvernement de la Dalmatie, ce pays éprouva une violente secousse et ferma le cycle de son histoire médiévale. Le grand charme de sa liberté tumultueuse, même alors que ses superbes communes, victimes du dynamisme historique, devaient se plier frémissantes sous une autre commune plus puissante qu'elles, ce charme cède aux conceptions modernes d'un Empire centralisateur sous lequel commence à s'élaborer une nouvelle notion, celle-là même qui a fini par triompher de tous les autres courants historiques, le concept de la nationalité. Ce n'est pas un pur hasard, si la Dalmatie, dont la personnalité est soulignée par la présence d'un ministre *a latere* à Milan, commence à lire dans sa langue un journal officiel, pour la première fois dans son histoire. Dandolo a beau, plus tard, prescrire la seule langue italienne dans les séminaires, le coup a porté. On peut affirmer que la pensée slave en Dalmatie, c'est-à-dire la correspondance entre la réalité des racines slaves du pays et la plus large idée d'unité, a pris date entre la chute de Venise et l'avènement de Napoléon au trône impérial. Et même les soulèvements du peuple dalmate et ses luttes contre la conscription ont eu le don de le secouer, de le faire penser. Le XVIII^e siècle est définitivement mort.

(667)

Mais l'œuvre d'assainissement et de réformes allait trop vite et sans discernement. Malgré les protestations des villes qui se réclamaient de leurs franchises et ne voulaient pas entendre parler conscription, malgré des soulèvements partiels mais graves, incités, voire organisés par le clergé cruellement offensé par les menées de Jacobins, lesquels persistaient à s'attaquer aux églises en dépit du Concordat et de la paix avec le pape, en France on ne voulait rien voir, rien comprendre, on ne pensait qu'à centraliser et à libérer une population de liens dont elle souffrait si peu, libération qui en réalité allait à l'encontre des intérêts bien réfléchis des administrés.

L'Empereur — sans consulter Dandolo — signa le 4 septembre, à Saint-Cloud, quatre décrets concernant la Dalmatie.

Le premier abolissait les fidéicomis; le second abrogeait la loi Grimani; le troisième déclarait le Concordat loi d'État en Dalmatie; le quatrième portait que l'application du Code civil serait différée, sauf en ce qui concernait la famille et les partages successoraux.

Si Napoléon avait voulu créer des difficultés insurmontables pour l'adhésion de la Dalmatie au nouvel Empire, il ne s'y serait pas autrement pris. Par l'abolition des fidéicomis il se brouilla avec toute la noblesse dalmate. Par l'abolition de la loi Grimani, en dépit des apparences libérales de cette mesure, il augmenta la détresse de la population des campagnes. Pour avoir déclaré les habitants de la Dalmatie continentale propriétaires de leurs concessions, Napoléon crut s'être assuré leur reconnaissance; mais on constata bien vite que ce don était en réalité un leurre et que le mal dépassait de cent coudées le bien. Le paysan dalmate était sous Venise tenu de conserver et de cultiver la terre. Son domaine était inaliénable et jamais il ne courait le risque de tomber sous le joug odieux d'un créancier lequel, le cas échéant, se muait en usurier. La faveur impériale ne profita qu'aux spéculateurs et aux usuriers qui ne tardèrent pas à s'emparer d'énormes étendues de territoire. Le gouvernement prit des mesures pour mettre fin à cette exploitation de l'ignorance des paysans, mais ces mesures ne produisirent pas les effets qu'on en attendait. Nouvelles causes de désaffection, de révoltes. Le mécontentement ne fit que s'accroître quand le gouvernement impérial s'avisait de remplacer la dîme — à laquelle malgré les innombrables abus les paysans dalmates s'étaient habitués — par les impôts. Le troisième décret inquiéta le clergé qui y vit la diminution du nombre des sièges épiscopaux et la confiscation des biens ecclésiastiques. Le quatrième décret ne fut même pas appliqué.

Ces quatre décrets ne firent que porter le désordre dans une organisation que déjà Dandolo appelait un chaos. (Pisani.)

La question ecclésiastique mit en présence deux ennemis irréconciliables : la Dalmatie, ce dernier fragment authentique du Moyen Age, et les doctrines révolutionnaires sur le rôle du clergé, adoptées par l'Europe moderne et appliquées dans leurs ultimes conséquences par la Russie soviétique. Les Dalmates dans leur foi et dans leur attachement au siège de Rome ne le cédaient en rien aux Espagnols, aux Polonais et aux Irlandais. Ils obéissaient à leurs prêtres non seulement en tant qu'interprètes du Divin, mais encore comme aux maîtres et aux guides de leur conscience nationale et aux instaurateurs d'une idée démocratique qui aurait dû donner une nouvelle forme et un but nouveau au courant toujours vivace de liberté et d'autonomie qui, inconsciemment, entraînait les descendants des glorieux champions de la liberté communale. La Dalmatie était devenue au cours des siècles une vaste communauté religieuse. Pour 200 000 âmes — avec Raguse, qui était indépendante — il y avait trois archevêques (Zara, Spalato, Raguse), onze évêques, 1 200 églises et chapelles, 462 paroisses, 1 500 prêtres séculiers et 54 couvents. A côté du clergé et sous sa dépendance les confréries populaires (*scuole*) étaient innombrables. Dans le seul archidiocèse de Zara, on en comptait 197.

Dandolo, bien qu'élevé à l'école athéo-déiste du XVIII^e siècle et au surplus juif d'origine, s'était rendu bien compte qu'il fallait ménager cette puissance, voire vivre sur un pied de franche amitié avec le clergé dalmate si on voulait conquérir la Dalmatie pour l'Empire. Mais, en même temps, il écoutait l'autre cloche et, ancien jacobin, encouragé par la politique religieuse napoléonienne en France, il conçut une réorganisation radicale de l'Église dalmate : réduction des diocèses de quatorze à quatre, gestion des biens ecclésiastiques par l'État, introduction dans les séminaires d'un plan d'études d'après lequel la théologie cédait sa place au déisme de Rousseau et à la morale des Encyclopédistes, domination absolue de la langue italienne (l'auteur du premier journal officiel slave en Dalmatie s'infligeait un solennel démenti et prêchait qu'il fallait *italianiser* la Dalmatie), les nominations des curés subordonnées au bon vouloir du provéditeur qui soumettait les candidats à un examen de loyalisme civique, des inspecteurs du culte chargés d'enrégimenter le clergé, les vêtures et professions des religieux interdites (Napoléon ne demandait que des fonctionnaires ecclésiastiques qui devait prêcher aux peuples les bienfaits de la conscription). Donc mainmise absolue de l'État sur l'Église. Celle-ci devait devenir, même en Dalmatie, un rouage quel-

conque de la grande machine administrative et d'après le mot d'un grand connaisseur du sujet « une espèce de gendarmerie vêtue de noir. » Malgré la puissance inouïe de ses facultés administratives, Napoléon ne prêta qu'une attention vague aux projets de Dandolo. Rien ne bougea. Les 14 diocèses restèrent debout et ce n'est qu'en 1828 que le gouvernement très catholique de l'empereur d'Autriche, « roi des Dalmates » obtint du pape Léon XII (bulle *Locum Beati Petri*) la suppression de plusieurs diocèses, notamment des fameux archevêchés de Spalato et de Raguse qui devinrent simples évêchés.

Les rapports entre Dandolo et le clergé dalmate restèrent tendus. La publication du plan du provéditeur général avait suffi pour mettre le clergé en défiance. Les accusations de jacobinisme atteignirent maintenant tous les Français après avoir une première fois servi contre les partisans d'une Venise démocratisés. Les évêques eurent quelques ménagements de pure forme à l'adresse de Dandolo. Mais les curés devinrent des agitateurs acharnés contre les Français. Les évêques eux-mêmes, ils exercèrent sur la population dalmate une influence toute-puissante. Les religieux étaient à la tête de ce mouvement anti-français, surtout les Franciscains, extrêmement populaires dans les pays slaves du Sud. Leur attitude, froidement réservée quand elle n'était pas franchement hostile, contribua à la chute de Dandolo. Mais Marmont sauva ce qu'on pouvait encore sauver. Il comprit vite ce que Dandolo, avec ses préjugés du XVIII^e siècle, avait oublié, qu'il fallait à tout prix se concilier les bonnes grâces de ces religieux tout-puissants si on voulait tenir la Dalmatie autrement que par la force des armes. « J'avais été à même », écrit-il dans ses Mémoires si négligemment rédigés, « de remarquer la grande influence des Franciscains de Dalmatie. Ces moines, fort éclairés, et infiniment supérieurs sous tous les rapports au reste du clergé de la province, habitent onze couvents. Charitables, zélés dans l'exercice de leurs devoirs, ils desservent un grand nombre de cures. Rien n'était plus utile que de les gagner; car les avoir pour amis, c'était donner au gouvernement toute la force morale qui leur était propre.... Je fis donc la cour aux moines franciscains. Je ne voyageais jamais sans aller loger de préférence chez eux quand un de leurs couvents était à portée.... » Et Marmont de raconter l'anecdote suivante : « Plusieurs d'entre eux étaient remarquables par leur esprit et leur courage. Le père... gardien du couvent de Sign, fit à cette époque une action digne d'admiration et qui honore son caractère et sa foi. La Dalmatie est sujette aux tremblements de terre et ces accidents ont causé quelquefois de grands désas-

tres (1). A l'époque dont je parle le père gardien de Sign prêchait dans l'église de son couvent, où toute la population s'était rassemblée. Tout à coup une secousse se fait sentir. Tout le monde s'empresse de se lever pour fuir. Le prédicateur, sans s'émouvoir, et d'une voix de tonnerre, s'écrie : « Impies que vous êtes dans la maison de Dieu ! » Chacun se rassit, et le prédicateur continua son sermon. Un semblable trait a manqué à la gloire de Bossuet. — Peu après, je le fis nommer provincial de son ordre » (2). Marmont à son tour fut nommé protecteur de l'Ordre Franciscain en Dalmatie, ce qui causa une vive contrariété au prince Eugène.

L'œuvre scolaire de Dandolo, si riche qu'elle fût, ne pouvait contrebalancer l'hostilité des milieux ecclésiastiques dalmates. Et pourtant les réformes introduites par le provéditeur général des Français n'étaient pas à dédaigner dans un pays où Venise n'avait ni créé ni subventionné une seule école. Le bilan de la politique scolaire française se chiffre à une trentaine d'écoles primaires, à sept gymnases avec 300 élèves, où deux internats avec 40 bourses, et à un lycée supérieur à Zara. Quand il rappelait ce qu'il avait fait pour l'instruction publique en Dalmatie, Dandolo s'abandonnait à un lyrisme échevelé. Il ne dédaignait pas les comparaisons les plus audacieuses, la rhétorique la plus boursoufflée. Zara devenait, sous sa parole ardente, une nouvelle Athènes et lui-même un Périclès, grand prêtre de Minerve laquelle n'était nul autre que — Napoléon !

Mais la grande œuvre exécutée par la France en Dalmatie, à laquelle est attaché à tout jamais le nom de Marmont, duc de Raguse, c'est le réseau routier, commencé timidement par l'Autriche, continué et mené à terme avec une énergie romaine par le général français. Marmont, c'est-à-dire la France, c'est-à-dire l'empereur Napoléon, fit sortir la Dalmatie de son isolement, car les routes dont le pays bénéficia — les premières depuis la conquête romaine — reliant villes et villages d'un bout à l'autre du pays, n'avaient plus un caractère communal. C'était l'œuvre d'un État moderne qui supprimait les communes pour créer une plus vaste association d'intérêts et de sentiments.

Au milieu de la paix profonde qui était descendue sur la Dalmatie entre Iéna et Friedland, Marmont conçut le grand projet. La Dalmatie sous Venise n'avait pas de routes, sauf celles que Rome avait construites et les Barbares détruites ou peu s'en faut. Les transports se faisaient

(1) Marmont fait ici allusion au terrible tremblement de terre de Raguse (6 avril 1667) qui détruisit presque entièrement la ville.

(2) Ce gardien, nommé provincial par Marmont, était le P. Glumaz, un des Franciscains les plus en vue en Dalmatie.

HISTOIRE DE DALMATIE

par mer. Pour les relations intenses avec la Bosnie, il y avait des sentiers d'où dévalaient les caravanes et les buffles chargés de marchandises que nous avons encore vus dans notre enfance. Les Autrichiens construisirent la route d'Ostrovica à Scardona et Traù et celle de Sebenico à Knin par Dernis. Au Sud de la Kerka, les routes parallèles au littoral n'existaient point. « Sire », écrivit Marmont à l'Empereur, le 16 juin 1807, le surlendemain de l'écrasante victoire de Friedland, « privé du bonheur de la guerre pendant le printemps, j'ai cherché à rendre utile mon séjour en Dalmatie. L'impossibilité de communiquer par mer depuis que l'ennemi infeste les canaux intérieurs, la nature des communications par terre, qui rendent la défense de la Dalmatie presque impossible, m'a fait former le projet d'exécuter les routes que Votre Majesté a ordonnées. Les troupes de Votre Majesté sont animées du meilleur esprit, prêtes à entreprendre tout ce qui est utile, dans l'espoir de plaire à Votre Majesté, elles ont accueilli avec empressement ce projet ; pour en rendre l'exécution plus prompte et plus facile, j'y ai joint un certain nombre de paysans ; indépendamment que cette saison morte pour la campagne les rendait disponibles, les employer, en leur donnant du pain et une légère somme, a été dans cette circonstance une chose d'humanité.... »

On s'était mis au travail bien avant ce rapport de Marmont à l'Empereur, les soldats étaient encouragés par la promesse de graver les noms des régiments sur des plaques de marbre le long des routes (ces plaques furent bassement enlevées par le maître autrichien). Les routes de Knin à Klis et de Klis à Spalato étaient déjà achevées, de même celle de Traù à Sebenico et de Trilj en Bosnie. Une nouvelle route fut commencée de Knin à Spalato. Elle fut achevée en six semaines. Marmont était heureux. Il écrivit à Dandolo : « Je vais faire exécuter non seulement la route de Spalato à Sign, mais celle de Traù à Sebenico... je veux exécuter la route depuis la frontière de Bosnie jusqu'à Vergoratz. Par le moyen de cette route, on aura une communication carrossable jusqu'à la Narenta. J'ai écrit au général Lauriston de prescrire au Sénat de Raguse de faire une route depuis Raguse jusqu'aux frontières de Dalmatie ; par ce moyen il ne serait pas impossible qu'avant trois mois il y eût une communication carrossable entre Zara et Raguse ; je ferai alors un pont sur la Narenta. »

Les routes avaient de 15 à 20 pieds de largeur, étaient empierrées avec, par endroits, des murs de soutènement de 18 à 20 pieds de hauteur. La dépense fut minime pour ce travail gigantesque : il fut versé aux soldats et aux paysans 150 000 francs pour 120 kilomètres de route. Les soldats

étaient fiers comme des légionnaires romains et les Dalmates émerveillés. La réfection totale de la route de Salone à Traù demandait encore un mois de travail, celle de Sign à Raguse, trois mois. Les travaux ne furent terminés entièrement qu'en 1811; on avait dû suspendre les travaux pendant la nouvelle guerre avec l'Autriche et les graves événements d'Espagne. Raguse seule se tint réservée, voire hostile. Elle n'obtempéra pas aux « prescriptions » de Marmont de construire une route jusqu'aux frontières de la Dalmatie. Le Sénat, qui traînait une vie pénible sous l'occupation militaire française, se souciait médiocrement de mettre l'État ragusain à la portée de tous les envahisseurs en cas de nouvelles opérations militaires. Mais le Sénat fut dissout en 1808 et la route fut faite.

Un vent de joie plus pur que celui qui apportait l'annonce de nouvelles victoires traversa d'un bout à l'autre la Dalmatie. Les soldats étaient fiers de cette œuvre et avec eux tous ceux qui avaient travaillé pour leur pays, malgré la corvée à laquelle ils avaient été astreints. Marmont devint l'idole de la Dalmatie. Il fut l'objet des ovations les plus enthousiastes. Spalato frappa une médaille en son honneur. Une place et un quai portent encore son nom dans la ville de Dioclétien. Il avait fait œuvre de proconsul romain. La route qui va de la rivière Narenta à Raguse s'appela officiellement de son nom. Des légendes se formèrent à son sujet. Les Dalmates de Sign, de Knin, de toute la partie Nord-Est de la Dalmatie se racontaient aux veillées : « Marmont monta à cheval et dit : « Qu'on fasse les routes » et quand il en descendit, les routes étaient faites. »

Une inscription en l'honneur de Marmont fut rédigée par le grand latiniste ragusain Bernard Zamagna. Voici sa teneur :

Magni Napoleonis
Exempla Sequutus
Dux Ragusae Augustus Marmontius
Rupibus Excisis Aggeribus Complanatis
Pontibus Jactis
Per
Superioris et Inferioris Illyriae
Provincias
Viam militarem Aperuit
Stravitque
Maximo Populorum Emolumento.

(Le duc de Raguse Auguste Marmont, guidé par l'exemple du Grand Napoléon, abattit les rochers, nivela les champs, jeta des ponts à travers les provinces de la Haute et de la Basse Illyrie, ouvrit et pava la route militaire au plus grand bénéfice des peuples.)

Cette inscription eût dû être gravée sur un rocher de la corniche qui relie le port de Gravose à la ville de Raguse, mais les événements de 1814 en empêchèrent l'exécution. Jamais l'Autriche ne l'aurait permis! Les passants peuvent voir encore une place vide prête à subir le travail du ciseau. Autour d'elle seules des giroflées mauves, jaunes et blanches embaument l'air et surveillent la route française. Elles renouvellent tous les printemps le rite funéraire d'une grandeur disparue!

Austerlitz n'avait été qu'une glorieuse étape sur le chemin qui conduisait à la défaite du colosse russe. Il fallut la sanglante bataille d'Eylau et la radieuse victoire de Friedland pour arracher au tsar la paix sur un radeau du Niemen. Avec la paix de Tilsit (8 juillet 1807), le problème en apparence fut résolu. Il était grandement temps de pacifier l'Europe du Sud-Est. La Dalmatie était en pleine révolte. Le Monténégro s'agitait. Aux Bouches de Cattaro les Russes commandaient en maîtres. Raguse cherchait à recouvrer son indépendance.

La conscription, l'insolence des militaires, l'occupation de quelques couvents importants furent les causes immédiates d'une insurrection en Dalmatie. L'ancienne commune libre de Poglizza se souleva la première et fut suivie du littoral de Makarska. Des combats eurent lieu entre les insurgés — soutenus par les Russes — et les troupes françaises. La flotte russe bombardait Makarska, cependant que les gardes nationales des insurgés déployaient l'étendard — de Saint-Marc! Enfin, des renforts arrivèrent au général Delzons qui battit les insurgés et les Russes. Ces derniers avaient fait des pertes sérieuses, les Français aussi. Au surplus, à ceux-ci incombait la poursuite des insurgés qui s'étaient emparés de positions stratégiques de premier plan. A Imotski et Vergoratz ils avaient détruit deux détachements français. Une véritable guérilla espagnole! La nouvelle de la paix conclue entre Napoléon et Alexandre éclata comme une bombe. Du jour au lendemain, la situation changea. Les Russes qui avaient exercé la maîtrise de l'Adriatique durent évacuer les Bouches de Cattaro, dont le général Lauriston prit possession le 16 août, à la tête de 2 500 hommes. La flotte russe quitta l'Adriatique pour ne jamais plus y revenir. En même temps, les îles Ioniennes furent remises au commissaire français, César Berthier et les îles dalmates au général Guillet. Une amnistie générale fut promulguée. Le prince-évêque de Monténé-

gro se retira dans ses montagnes. Tout rentra dans l'ordre français.

La Turquie d'Europe se trouva, du moins au début des effusions tilsitiennes, sur la table anatomique des deux souverains. Les provinces turques, « Napoléon les montrait du doigt sur la carte et taillait le domaine respectif des deux puissances dans les possessions diminuées de la Turquie. La Russie ambitionnait depuis un siècle les principautés moldo-valaques et les occupait militairement aujourd'hui; elles constitueraient son lot. Au besoin, si l'on franchissait le Danube, une portion de la Bulgarie pouvait partager le sort des principautés. Quant à la France, elle trouvait hors de ses possessions d'Illyrie matière à s'étendre, et Napoléon indiquait tantôt l'Albanie et la Bosnie qui donneraient plus d'épaisseur et de consistance à la Dalmatie, cette mince province allongée sur la côte adriatique, tantôt l'Albanie, l'Épire, la Grèce qui la prolongeaient au Sud. Toutefois, si les deux souverains prévoyaient d'idéales conquêtes, ils n'en déterminaient pas rigoureusement la valeur et l'étendue; ils ne traçaient point de frontières. » (Vandal.)

On avait commencé à mettre à exécution le formidable projet. Marmont, qui songeait tout d'abord à sa gloire personnelle, a consigné dans ses Mémoires : « Tout annonçait la conquête de la Turquie d'Europe et son partage; tout me promettait une campagne brillante. Les divisions de réserve se formaient en Italie; je recevais l'ordre de tout préparer pour recevoir une escadre de quinze vaisseaux à Raguse; tout enfin prenait une attitude conforme à mes vœux; mais rien ne se réalisa. Sans la tournure que prirent les affaires d'Espagne, il en aurait été autrement. »

En effet, si au lieu de s'enfoncer dans le guépier espagnol Napoléon avait marché sur Constantinople, un accord avec la Russie serait probablement intervenu, et quelque orageuse que fût cette nouvelle amitié — dépourvue, d'ailleurs, de toute sincérité de la part d'Alexandre —, le soulèvement des Slaves du Sud, provoqué et patronné par la France, eût fait mûrir les événements, et ce que la campagne du prince Eugène de Savoie n'avait pu réaliser, Napoléon l'eût accompli, avec l'aide de la Serbie de Karageorges. Mais la fatale campagne d'Espagne sauva pour la seconde fois l'empire ottoman du démembrement et retarda d'un siècle l'émancipation des Slaves.

La campagne de 1809 s'ouvrit par un nouvel effort en Dalmatie pour activer la conscription et cet effort fut couronné d'un succès relatif. Mais les Autrichiens prirent hardiment l'offensive, envahirent la Dalmatie et trouvèrent partout des alliés. Les agents franciscains — avec le P. Dorotich en tête — et les agents impériaux rivalisèrent de zèle et der-

HISTOIRE DE DALMATIE

rière Marmont, qui en quatorze jours acheva une brillante campagne en Croatie, remuèrent les esprits en Dalmatie auxquels souriait toujours la pensée d'une rencontre définitive avec la Croatie sous les ailes des Habsbourg, rois de Hongrie, de Dalmatie et de Croatie. Les insurgés allèrent jusqu'à enlever le gouvernail de tout navire qui partait pour approvisionner Zara. Pendant que les légions dalmates opéraient en Autriche sous les ordres de Marmont, les réfractaires fraternisaient avec les Impériaux — tous Croates —. D'une part donc l'armée de Dalmatie, après des combats favorables sur la Drave et près de Graz, prenait part à la bataille de Wagram, mais surtout contribuait au succès de Znaïm, de l'autre le général autrichien Knezevitch investissait Knin et Scardona qui se prononcèrent pour les Autrichiens. Ceux-ci entrèrent à Sebenico, à Traù, à Spalato. Le soulèvement des Dalmates fut général, traversé par des retours déconcertants. A Lesina, le 15 août, la population entière célébra avec délire la fête de Napoléon, mais le lendemain elle se dédit et arbora le drapeau autrichien. Zara fut assiégée, mais cette fois-ci sans succès.

Les insurgés étaient maîtres de tout le littoral de Makarska. Mais après la victoire de Wagram tout cela ne servit à rien. La paix désastreuse signée au château de Schœnbrunn le 14 octobre, enleva à l'Autriche une partie de la Croatie, l'Istrie autrichienne, Trieste, Fiume, la Carniole, une partie de la Carinthie, de la Styrie et du Tyrol. Au surplus, l'Autriche céda à la France la Dalmatie, qui fut traitée avec douceur et générosité. Parmi 300 condamnés par les tribunaux de guerre, aucun ne fut exécuté. A l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, presque tous les Dalmates qui subissaient une peine à Cattaro ou en France obtinrent une commutation ou même une grâce complète. La peur, les grands travaux d'utilité publique, une administration juste et somme toute bienfaisante réconcilièrent, du moins pour un certain temps, la population dalmate avec le gouvernement impérial. Les régiments rentrés de la campagne de Wagram furent reçus avec des grandes démonstrations d'allégresse. « On eût cru, écrit un historien français, que jamais les Dalmates n'avaient oublié leurs devoirs de fidélité. »

IV

La France était donc réinstallée en Dalmatie — sans l'avoir en réalité jamais quittée — et, pensait-on, pour longtemps. Il fallait songer à son avenir et à l'avenir des provinces slaves qui étaient échues à Napo-

l'éon après la sanglante victoire de Wagram. La formation d'un État à part se présenta à son esprit, mais tout le procès qui l'a conduit à ressusciter l'Illyrie est enveloppé d'un profond mystère. Le voile qui le recouvre sera-t-il déchiré un jour? Il est permis d'en douter. La paix de Schoenbrunn n'était pas encore signée que Napoléon s'entretenait déjà avec Marmont, promu maréchal de France, du sort qu'il réserverait à un groupe de provinces qu'il se promettait d'arracher à l'Autriche. Il voulait créer un État tampon entre la France — c'est à-dire le royaume d'Italie qui en dépendait directement — et une Autriche mutilée, coupée de la mer, mais encore redoutable surtout comme alliée des ennemis de l'Empereur. On lui attribue ce mot : « L'Illyrie est une sentinelle placée en faction aux portes de Vienne. » Il voulut faire de ces provinces une « marche » carolingienne, comme le fut précisément cette même Autriche contre les invasions des Barbares. Marmont devait être le chef de cette marche ou margraviat : « C'est vous qui serez le margrave », lui dit Napoléon en riant.

Margrave d'Illyrie! Quel rêve, quelle aubaine pour le duc de Raguse! Déjà il voyait ce margraviat transmué en royaume et lui-même en roi d'Illyrie, successeur des Genthios et des Tëúta, avec la longue suite des rois faisant couronne à l'empereur d'Occident! Il fallut déchanter. Après ses épanchements, Napoléon se ressaisit. D'autres projets survinrent, projets de compensation, d'échange. Il se borna donc à investir Marmont des pleins pouvoirs (décret du 25 décembre 1809) de gouverneur général de l'Illyrie? Non, des « Provinces illyriennes. » Le mot était lâché, mais de biais. La résurrection de ce vieux nom d'Illyrie est une preuve que dans la mémoire des hommes le nom de cette race prodigieuse n'était pas effacé. Napoléon l'a-t-il exhumé des profondeurs de ses souvenirs de collège? Ou bien a-t-il consulté quelque Slave des provinces annexées? Le poète slovène Valentin Vodnik serait-il le père de cette résurrection, lui qui a écrit en 1811 une ode à Napoléon, *L'Illyrie ressuscitée* dont, les premières strophes semblent dévoiler une parenté qui peut-être n'est pas accidentelle?

« Napoléon a dit : « Réveille-toi, Illyrie! »

« Elle s'éveille, elle soupire : « Qui me rappelle à la lumière?

« O grand héros, est-ce Toi qui me réveille? Tu me donnes ta main puissante, tu me relèves...

« A la tête de la Grèce est Corinthe, au centre de l'Europe est l'Illyrie. On appelait Corinthe l'œil de la Grèce, l'Illyrie sera le joyau du monde. »

Quoi qu'il en soit, Illyrie et Slavie ne font qu'un. La langue slave

HISTOIRE DE DALMATIE

(*serbo-croate*) est appelée illyrique (1). La descendance illyrique des Slaves n'est pas révoquée en doute (2). La puissante nation dont nous avons raconté ici même l'histoire dramatique hante encore tous les esprits. A son nom est liée la fortune des Slaves. Et c'est encore elle qui présidera à la renaissance littéraire des Slaves du Sud, fille de la révolution de Juillet, qui appela au trône Louis-Philippe d'Orléans. Les Gaulois ne pouvaient procurer une plus éclatante revanche à leurs cousins Illyriens, écrasés comme eux-mêmes par l'impérialisme romain.

D'aucuns ont prétendu que l'unité nationale (ethnique) des Provinces Illyriennes n'était que factice. Rien de plus faux. A l'exception de quelques cantons allemands à l'extrême pointe Nord et quelques îlots perdus italiens ou plutôt italianisants, sur une étendue de 250 lieues régnait exclusivement la race slave (slovène et croate), tributaire à cette époque encore de la culture germanique au Nord-Ouest et de la culture italienne au Sud-Est, mais reprenant progressivement sa pleine conscience nationale commune, au réveil de laquelle la centralisation napoléonienne a puissamment contribué. Car à vrai dire la centralisation était absolue. Mais quand il s'agit de procéder à une division administrative de l'Illyrie, un instant on hésita. S'inspirant de la répartition du territoire français en 89 départements, par laquelle la Convention abolissait les noms des anciennes provinces et adoptait ceux des rivières et des montagnes de France, le Dalmate G. L. Garagnin, conseiller intime de Marmont, proposa la division de l'Illyrie en neuf départements :

- 1^o Isonzo (3). Chef-lieu : Gorice;
- 2^o Alpes Noriques. Chef-lieu : Villach;
- 3^o Sources de la Save. Chef-lieu : Laybach (Ljubljana);
- 4^o Timavo (4). Chef-lieu : Trieste;
- 5^o Arsa (5). Chef-lieu : Fiume (Rijeka);
- 6^o Haute-Save. Chef-lieu : Karlovats (Karlstadt);

(1) Jusqu'après 1840.

(2) Un des grands chefs du mouvement illyrique, le comte Jean de Draskovitch, en 1838, définit ainsi l'idée illyrienne : « Les Illyriens actuels sont les descendants directs des anciens Illyriens de l'époque gréco-romaine. Ils se composent de Croates, de Serbes, de Slovènes et de Bulgares qui doivent s'unifier sur la base du dialecte ragusain dans lequel ont été écrites des œuvres dignes d'une renommée éternelle. »

(3) En slave Sotcha, rivière qui naît dans le massif alpestre du Triglav, arrose Gorice et Gradisca et se jette dans le golfe de Trieste.

(4) Rivière carstique qui se jette aussi dans le golfe de Trieste.

(5) Rivière de l'Istrie orientale où le président Wilson avait tracé la frontière italo-yougoslave en Istrie (en slave : Rasa).

- 7^o Kerka (1). Chef-lieu : Zara;
 8^o Cetina (2). Chef-lieu : Spalato;
 9^o Narenta (3). Chef-lieu : Raguse.

Ce morcellement matérialiste d'un très vieux pays était tout un programme. D'après Garagnin, il fallait effacer les provinces historiques pour les rapprocher et créer une unité qui ne pouvait qu'être factice. Napoléon, avec un sens profond des nécessités historiques, ne se rallia pas à ce projet. Ce grand centralisateur crut que la centralisation qui abolissait les souvenirs historiques n'était pas un article d'exportation pour l'Illyrie. Et ce qu'il avait accepté en France et introduit en Italie, il ne voulut pas l'introduire en Illyrie. Aussi aux termes du décret organique du 15 avril 1811, l'Illyrie fut partagée en sept provinces, à savoir :

- 1^o Croatie militaire. Chef-lieu : Gospitch;
 2^o Carniole (Kranjska). Chef-lieu : Ljubljana;
 3^o Carinthie (Koruška). Chef-lieu : Villach;
 4^o Istrie. Chef-lieu : Trieste;
 5^o Croatie civile. Chef-lieu : Karlovats;
 6^o Dalmatie. Chef-lieu : Zara;
 7^o Raguse-Cattaro. Chef-lieu : Raguse.

Garagnin avait, dans ses cartons, encore d'autres projets. Avant tout il voulait exonérer son pays du lourd poids de la conscription. Mais comment Napoléon aurait-il renoncé à embrigader les Dalmates dans la Grande Armée?

Tous ces plans avortèrent et une députation illyrique se rendit en 1810 à Paris pour remercier l'Empereur des bienfaits dont il avait comblé l'Illyrie. En partie sincère, en partie forcée, la députation, où les patriotes de Raguse coudoyaient les bourgeois de Spalato, assista au mariage de l'Empereur, aux bals qu'on donna aux Tuileries et chez les diplomates étrangers. Au bal que donna le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, un terrible incendie éclata dans la salle et le chef de la députation illyrienne y perdit sa femme et sa fille. L'Empereur et ses ministres reçurent à plusieurs reprises les députés qui donnèrent leur avis sur les réformes à introduire en Dalmatie et dans toute l'Illyrie. Les délégués de la Croatie militaire déclarèrent notamment : « Le sort des Confins

(1) Rivière dalmate qui naît dans les Alpes dinariques et se jette dans l'Adriatique près de Sebenico.

(2) Rivière dalmate qui naît dans les Alpes dinariques et se jette dans l'Adriatique près d'Almissa (Omis).

(3) En slave : Neretva, rivière herzégovinienne-dalmate. Elle naît en Herzégovine et après un parcours accidenté de 230 kilomètres se jette dans l'Adriatique.

militaires sous l'Autriche a toujours été déplorable. Les Confins militaires ne seront dédommagés de leur souffrance que s'ils sont appelés à jouir des bienfaits de la constitution de l'Empire français à l'instar de toutes ses autres provinces, car il faut conquérir les sympathies des Croates qui sont restés sous l'Autriche et aider à la résurrection de la vieille nation illyrique. »

Le gouvernement autrichien ayant eu connaissance de ces effusions, fit savoir aux délégués qu'ils seraient punis le jour où ils rentreraient sous la domination autrichienne (1). Un épisode qui se passa au grand dîner de gala aux Tuileries en dit long sur le caractère et la mentalité toute slave des Dalmates. Il mérite d'être sauvé de l'oubli. Après le rôti, au saisissement général, un moine dalmate serbe-orthodoxe, l'archimandrite Zelitch, se lève et, débordant de gratitude, se croyant à table chez le prince-évêque de Monténégro, entame un toast en l'honneur de l'Empereur. Stupéfaction générale! C'est en vain que le grand maréchal Duroc se donne toutes les peines du monde pour persuader au bon Dalmate que cette *zdravica* (2) n'est pas prévue, n'est pas protocolaire. Zelitch passe outre et prononce quelques paroles enthousiastes à l'adresse de Napoléon. Pour comprendre le zèle de l'archimandrite, il faut souligner que l'Empereur était alors en paix avec le tsar orthodoxe de toutes les Russies, sans quoi le moine serbe-orthodoxe n'aurait probablement pas parlé. Sa conscience de protégé du grand pontife de l'orthodoxie pouvait être tranquille.

Le décret organique pour les Provinces Illyriennes, signé par l'Empereur à Trianon, le 15 avril 1811, renversa tous les beaux projets de Marmont. Il fallut renoncer au margraviat. L'Illyrie, aux termes de ce décret, n'était plus qu'un corps administratif composé de plusieurs départements décorés du titre vain de provinces, avec Ljubljana (Laybach) pour capitale. Le gouverneur général devenait un simple sur-préfet. Il dépendait de tout le monde. Ministres, conseils, intendants se disputaient à l'envi le droit d'influencer la volonté et d'approuver ou blâmer les mesures prises par ce fantôme de vice-roi. Marmont se refusa à jouer

(1) Un peu plus d'un siècle plus tard les Allemands sévirent après l'évacuation de la Rhénanie par les troupes françaises contre ceux qui avaient manifesté leurs sympathies à la France.

(2) C'est ainsi qu'on appelle en serbo-croate le toast; du substantif *zdravije* — santé, porter la santé de quelqu'un — *nazdraviti*. La *zdravica* dalmate a excité la verve d'un Vénitien du xvi^e siècle, Andrea Calmo, poète satirique, épistolier incisif, de l'école de l'Arétin. Dans une lettre à un ami vénitien établi à Candie, Calmo énumère tous les ennuis qui accablent les travailleurs dans les différents pays, entre autres « les *zdravice* dalmates qui vous brûlent le foie. » (*In Dalmatia le zdravice ghe brusa el figao*).

ce rôle subalterne; froissé dans son amour-propre maladif, il offrit sa démission qui fut acceptée et alla batailler au Portugal, en attendant de trahir son maître et bienfaiteur. Le général Bertrand, celui-là même qui devait partager la captivité de l'Empereur, fut chargé d'exécuter le décret de Trianon. Il ne quitta son poste qu'en 1813. Junot, duc d'Abrantès, lui succéda. Il devint fou et fit son apparition tout nu à un bal donné par lui à Ljubljana. Fouché, duc d'Otrante, prit à son tour la direction des affaires illyriennes jusqu'à sa fuite à l'approche des Coalisés.

Le décret de Trianon était conçu avec beaucoup de largeur d'esprit, il annonçait des réformes dans tous les domaines de l'administration publique. La langue slave était rétablie dans ses droits, tout d'abord dans les écoles primaires. L'instruction publique organisée par Dandolo fut rationalisée. Les bourses furent considérablement augmentées. Raguse, comme de raison, prit le pas sur Zara dans tout ce qui avait trait à la culture intellectuelle. Les finances furent relevées. La situation des paysans améliorée.

Mais à beaucoup de réformes utiles qui firent pénétrer dans cet édifice millénaire l'air pur du large, malheureusement de graves erreurs se surajoutèrent.

La France révolutionnaire, même sous Napoléon, ne pouvait se démentir. Le clergé fut exposé à de mesquines vexations. Les confréries et corporations déjà menacées par Dandolo furent abolies. Cette suppression créa de nouveaux mécontents. L'idée s'ancre dans les esprits d'une France ennemie de la religion et de l'Église. C'était faux. Elle n'était que légiste. On avait peine à comprendre tant d'aveuglement. La population fut jetée dans les bras des Anglais qui avaient succédé aux Russes dans la maîtrise de l'Adriatique.

Une erreur encore plus grave manifesta l'incapacité du gouvernement impérial à adapter ses conceptions rigides en fait de droit aux coutumes et aux sentiments du peuple.

En 1811, on décida d'introduire en bloc la législation française. « Les juristes par admiration pour leur œuvre, les administrateurs par esprit de centralisation, les courtisans sans savoir pourquoi, n'admettaient pas qu'un seul article du Code ne pût pas être utilement applicable aux pays arriérés comme la Dalmatie. » Arriérés? Plutôt conservateurs, traditionalistes, taillés d'une façon spéciale. La Dalmatie, éduquée à de vieilles conceptions républicaines, autonomiste par excellence, aspirait à une législation moderne, mais conforme à sa nature, à ses traditions. Un immense malentendu fut creusé entre elle et la

France — et pourtant la semence jetée par Napoléon fut fertile et le réveil du sentiment national activé par l'Empereur couvrit nombre d'erreurs et de fautes. La Dalmatie garda malgré tout de la reconnaissance à la grande nation qui lui avait fait retrouver le chemin qui conduisait à son émancipation. Et puis le temps, cet élément essentiel de tout succès, a fait défaut à la France. C'est probablement là qu'il faut chercher le secret de l'insuccès de l'administration française. Après la désastreuse campagne de Russie, à laquelle aussi prirent part les Dalmates, on voyait bien que les choses ne pouvaient durer et surtout que l'Illyrie ne resterait plus longtemps française. C'est ce qui arriva.

V

Après les glorieuses mais inutiles victoires de Lützen et Bautzen, Napoléon accepta un armistice et consentit à négocier la paix avec la septième coalition. La comédie du congrès de Prague se termina par l'ultimatum de l'Autriche du 7 août 1813, qui demandait à Napoléon le partage du grand-duché de Varsovie entre Russie, Prusse et Autriche, *la cession des Provinces illyriennes*, le retour de la Hollande et de l'Espagne à leur ancienne indépendance, etc. Le 10, Napoléon répondit à François qu'il ne renonçait définitivement qu'aux Provinces illyriennes, à Varsovie et à l'Espagne. C'était la guerre. Le 12 août, l'Autriche proclama qu'elle se joignait à la septième coalition et déclara la guerre à la France. Dès le 19 août, les Autrichiens étaient entrés en Illyrie et avaient occupé Villach. Fouché lâcha tout et s'en fut. Le prince Eugène évacua Ljubljana le 30 août. En Dalmatie, le soulèvement devint général.

Les Anglais, maîtres de l'Adriatique, eurent raison des faibles forces navales franco-italiennes. Après le combat naval de Lissa où ils remportèrent une brillante victoire (12 mars 1811) qui eut un immense retentissement en Europe, toutes les îles dalmates furent occupées par eux.

L'Angleterre jouait un double jeu. Elle avait jeté son dévolu sur l'Adriatique, enchantée si elle eût pu s'emparer à titre définitif de quelques îles — ce que cent ans plus tard fit l'Italie —, mais d'autre part, alliée de l'Autriche, elle se trouvait dans l'obligation de coopérer avec les troupes autrichiennes pour expulser les Français de Dalmatie.

Le général autrichien Tomassich, encore un Croate, entreprit la conquête de la Dalmatie avec 3 000 hommes. Le 18 octobre, à la bataille des

nations à Leipzig, Napoléon était vaincu, et l'Autriche se hâta de s'emparer des provinces convoitées. Zara capitula le 5 décembre, Klis le 18. Knin, Sebenico, Traù et Spalato se rendirent sans résistance. Mais là s'arrêtèrent les succès des alliés. Raguse voulait bien se débarrasser des Français, mais à seule fin de recouvrer son indépendance. A Cattaro, le prince-évêque de Monténégro prétendait s'installer à la place de la France et de l'Autriche.

Les Anglais, poursuivant toujours leur double politique, ne furent pas sincères. Ils trompèrent Raguse, comme après peu, ils trompèrent Gênes qu'ils livreront au roi de Sardaigne après avoir fait semblant de lui redonner l'indépendance.

Or de cette île de Mezzo (en slave : Lopud) qui avait envoyé la fleur de ses marins à Charles-Quint, toute engourdie dans les pins et les myrtes, le capitaine qui avait pris possession de l'île et de l'archipel ragusain et y avait réinstallé les autorités ragusaines avec le secret espoir de garder l'une ou l'autre des îles comme station navale, Lowen, lança le 10 octobre 1813 aux Ragusains la proclamation suivante : « Voici que les forces anglaises et autrichiennes se dirigent vers ce pays pour lui rendre la liberté et l'indépendance!... Souvenez-vous que vous portez un nom glorieux et combattez, comme ont fait les Espagnols et les Russes, pour recouvrer votre indépendance! » Les Anglais firent davantage. Cinq jours plus tard, le commodore Hoste, commandant en chef des forces britanniques dans l'Adriatique, arriva à Ragusavecchia — l'ancienne Epidaure, le berceau de Raguse — où le patricien Blaise Caboga exerçait déjà le pouvoir au nom d'un gouvernement provisoire et fit saluer par sa frégate d'une salve de vingt et un coups de canon le drapeau blanc républicain à l'image de saint Blaise.

Les Ragusains étaient donc reconnus par l'Angleterre puissance belligérante. Caboga fut invité à marcher sur Raguse. Hoste et les insurgés ragusains bloquèrent les Français dans la ville. Mais le 3 janvier de l'année 1814 le général autrichien Milutinovitch — encore un Croate — arriva avec un fort contingent de troupes croates devant les remparts de Raguse. Le dénouement précipita. Dans la nuit du 17 au 18 janvier, quarante-six patriciens se rassemblèrent dans un petit village de la vallée d'Ombra près Raguse. Ils se constituèrent en conseil souverain. Ils décidèrent que le gouvernement de la République était rétabli sous son ancienne forme et se déclarèrent en état de guerre avec l'Autriche. Les patriciens et les citoyens, liés par un pacte commun, firent des prodiges de valeur sous le commandement de Jean Natali. Mais rien

ne put changer l'arrêt du destin. Raguse fut bombardée et dut capituler. A l'endroit où avaient flotté pendant six ans les trois couleurs ragusaines, italiennes et françaises, le gouvernement provisoire avait arboré le seul pavillon de saint Blaise. Le 29 janvier, les Autrichiens entrèrent dans Raguse, après que les troupes françaises l'eurent préalablement évacuée. Milutinovitch ordonna au chef du gouvernement provisoire d'amener le drapeau ragusain. « Impossible », répondit le patricien, « le peuple l'a hissé! » Alors une escouade de soldats autrichiens l'enleva et sur la pierre de Roland — où flottait sous la République le drapeau national et d'où les crieurs publics donnaient lecture des décrets du gouvernement — flotta l'étendard autrichien jaune et noir. Il devait flotter sur la ville l'espace de cent ans.

Après toutes les catastrophes et lorsqu'un épais voile noir se fut étendu sur les pays voués au lourd sommeil autrichien, Marmont, avant de se transporter à Venise pour être insulté par les gamins vénitiens, rencontra à Vienne le comte Bernard de Caboga et lui dit : « Nos folies, en abolissant votre gouvernement paternel, ont ruiné votre patrie. »

Après Waterloo, le congrès de Vienne tourna à une boucherie des peuples. Un envoyé ragusain, Michel Bona, fut expulsé de la capitale autrichienne. L'Angleterre et la Russie trahirent la cause de Raguse et de Gênes. Venise ne fut même pas nommée. Dès le 7 juillet 1814, le général Tomassich, commandant en chef des forces autrichiennes, lança aux Ragusains, en slave, la proclamation suivante : « La chancellerie impériale a bien voulu me faire savoir par une note du 3 janvier qu'en vertu d'un accord entre les puissances alliées les pays compris pendant la domination de Napoléon sous le nom d'Illyrie, et, par conséquent, l'État de Raguse, les Bouches de Cattaro et les îles qui en dépendent, étaient définitivement attribués à la cour Impériale et Royale d'Autriche. »

Il fallait encore en finir avec Cattaro. Dans les Bouches, à la suite d'une proclamation du *Vladika* (1) du Monténégro contre les Français, le 10 novembre 1813, les délégués de toutes les communes furent convoqués dans la petite ville de Dobrota et invités à former une fédération avec les Monténégrins. Orthodoxes et catholiques pour une fois se trouvèrent rassemblés pour délibérer sur le sort du pays. L'idée fédérale fut unanimement acceptée. Mais les délégués catholiques — qui se méfiaient des Monténégrins et des orthodoxes bocquais — firent insérer dans le pacte la clause que « si les circonstances politiques amenaient l'une ou

(1) Mot serbe qui signifie : « évêque. » C'est ainsi que le souverain monténégrin était appelé jusqu'à la laïcisation de la principauté en 1851.

l'autre des parties contractantes à être réunie à l'une quelconque des puissances alliées, le pacte serait rompu de plein droit ». La suggestion autrichienne était évidente.

Sous cette réserve, on créa un gouvernement provisoire, composé de neuf Monténégrins et de neuf Bocquais sous la présidence du *Vladika*, et ce fut au nom de cette assemblée que les opérations furent continuées contre Cattaro. Ce fut un long siège : de septembre à janvier. De guerre lasse, abandonné et privé de munitions, le général Gauthier capitula le 14 janvier et Hoste remit Cattaro au *Vladika* de Monténégro, qui restait seul maître des Bouches de Cattaro. Dans une assemblée tenue le 29 janvier, par 64 délégués des provinces confédérées, le pacte fut renouvelé. Il fut décidé qu'on attendrait la décision des alliés, mais qu'on ne permettrait pas à de nouvelles troupes de passer la frontière, ni de rien tenter contre l'ordre établi.

Mais l'Autriche avait les griffes longues. En mars eut lieu une seconde expédition — la première avait avorté — de Milutinovitch aux Bouches qui furent occupées et Cattaro bombardé le 11 juin. La résistance fut nulle. Le *Vladika* fit arborer le drapeau parlementaire et demanda à capituler. Les Bocquais se séparèrent des Monténégrins sans regrets. Le serment de fidélité à l'Empereur fut prêté avec enthousiasme. L'Autriche octroya aux Bocquais les exemptions déjà concédées aux Ragusains, surtout celle de la conscription, à laquelle Raguse et Cattaro ne furent soumis qu'en 1881. Les Anglais s'attardèrent encore dans l'Adriatique. Ce n'est qu'après Waterloo qu'ils évacuèrent les îles ragusaines, ensuite le 15 juillet Lesina, le 20 juillet Curzola, le 27 Lissa. Le 8 août 1815 l'empereur d'Autriche et roi de Hongrie était maître absolu de la Dalmatie et les troupes y furent remises sur le pied de paix.

Nous avons mentionné à plusieurs reprises les difficultés avec lesquelles la France eut à lutter en Dalmatie et les causes de désaffection qui s'étaient accumulées en Dalmatie à l'égard de la France. Nous résumerons ces causes par un jugement français auquel nous associons pleinement.

« Le droit de conquête », a dit M. Pisani, « qu'il résulte du droit de la guerre ou de négociations internationales, n'amènera jamais la fusion du peuple conquis dans le peuple conquérant, si celui-ci ne tient largement compte des mœurs et traditions du pays qu'il s'annexe. Dans ce cas, la fusion s'opérera, et pour donner un jour naissance à une race nouvelle qui aura ses traditions et ses mœurs propres. *Si non, on pourra exterminer les vaincus et non les réduire.* » Malheureusement, les puissances du

xx^e siècle de cette leçon des choses n'ont tiré aucun profit. Bien au contraire, elles continuent avec une obstination digne d'une meilleure cause les mêmes errements, au bout desquels on n'entrevoit qu'un trou noir.

En 1818, l'empereur François I^{er} entreprit un voyage officiel avec sa femme à Venise et en Dalmatie. Il lui arriva au cours du voyage de demander au gouverneur de Dalmatie : « Qui a construit ces routes? — Les Français, Sire. — Et cette école? — Sire, les Français. — Et encore cette route? — Les Français, Sire. » Alors le père de Marie-Louise qui n'était pas dépourvu d'esprit : « Quel dommage que les Français ne soient pas restés plus longtemps en Dalmatie! » François, sans le vouloir, venait de prononcer la condamnation de son propre gouvernement. Mais quel meilleur éloge pouvait espérer la France et celui qui « les bras contre son sein croisés » (1), se rongait dans l'accablante solitude de Sainte-Hélène? (2).

(1) *Le braccia al son concerto* (A. Manzoni, *Le 5 mai*.)

(2) Marmont, dans son immense vanité, a donné une version un peu différente de cette anecdote, dans le seul dessein d'abaisser le maître qu'il avait lâchement abandonné. « L'empereur d'Autriche, visitant cette province, en 1817 ou 1818 (*sic!*) vit ces routes avec admiration. Il dit naïvement au prince Metternich, qui me l'a répété, ces propres paroles : « Il est bien fâcheux que le maréchal Marmont ne soit pas resté en Dalmatie deux ou trois ans de plus. » (*Mém.* III, 41). La version que nous avons donnée est unanimement adoptée par les contemporains du voyage impérial.

CHAPITRE XIV

LE RETOUR AU FOYER

I

LE célèbre romancier et poète italien Antonio Fogazzaro trace quelque part un tableau saisissant de sa ville natale, Vicence, sous la domination autrichienne, au temps de sa jeunesse (1). Rues silencieuses, apathie générale, secouée de temps à autre par un grondement de canon quelque part, très loin en Europe, le drapeau autrichien jaune et noir flottant sur le château de Vicence, persuasion intime et générale que tout change, mais que l'Autriche est éternelle.

L'aire de cet engourdissement débordait considérablement les frontières du Vicentin. De Milan à Cattaro, c'était le même silence, la même résignation apathique, la même conviction intime de l'éternité de l'Empire. Qu'on prenne un journal quelconque public ou privé des années 1815 à 1850. Sauf les journées chaudes de Milan et Venise, on n'y trouvera que des faits divers, des considérations sur les événements extérieurs, prudentes et d'ailleurs passées au crible d'une censure raffinée, mais, surtout départs, arrivées, débarquements, embarquements, chassés-croisés de régiments impériaux et royaux d'une garnison à l'autre. Le royaume lombard-vénitien, sauf les malheureux soulèvements impitoyablement réprimés des deux grandes villes italiennes, et le royaume de Dalmatie étaient également courbés sous la domination paternelle de la « Chine européenne », comme, à cette époque, Lord Palmerston appelait l'Autriche.

Et pourtant l'époque de Metternich a été aussi l'époque du réveil de la conscience nationale chez les Dalmates, mais non en Dalmatie. C'est à Padoue, alors ville autrichienne, avec sa célèbre université, la troisième en date du monde entier (2), alors université Impériale et Royale, c'est

(1) Né en 1842, mort en 1911.

(2) Bologne 1116, Paris 1200, Padoue 1230.

après des miracles de Giotto et de Mantegna que l'activité de la jeune Dalmatie slave déborde, sourd avec une force irrésistible des sources de la race, lointaines et indéfinies. L'« illyrisme » avait éclaté en Croatie, sous les ombrages des vieux manoirs d'une région vallonnée, comme un renouveau des âmes. Il échappait à toute définition précise, comme la Renaissance. Mouvement littéraire autant qu'attitude sociale. Un sentiment dans l'attente d'une action : une explosion de solidarité entre frères séparés par les cloisons étanches de l'occupation étrangère. Ce furent encore des barricades françaises, celles des « glorieuses » journées de juillet, l'avènement de la monarchie bourgeoise en France, qui exaltèrent les esprits chez les Slaves du Sud. Sous une forme purement spirituelle, l'illyrisme occupait encore une fois la scène. La Dalmatie se jeta dans le mouvement à corps perdu et les étudiants dalmates de Padoue l'embrassèrent avec fureur. C'est de la grasse ville vénitienne sur la Brenta qu'on envoyait en Croatie les encouragements les plus enthousiastes et c'est de Padoue qu'une collaboration constante au journal littéraire *L'Étoile du matin de l'Illyrie*, publié à Zagreb par Gaj, le chef du mouvement illyrique, amplifiait la portée du mouvement et lui donnait toute la saveur d'un mouvement méditerranéen, qui n'échappa ni à Mazzini, ni à Tommaseo. Les étudiants de Padoue créèrent sur cette terre italienne un milieu entièrement slave. A Venise, en 1843, dans cette même ville où cinquante ans auparavant les légions dalmates pleuraient de ne pouvoir défendre la Sérénissime contre la Révolution triomphante, les jeunes Slaves organisent un bal monstre national et cinquante couples slaves dansent le *Kolo* national!

Ce renouveau national prit une forme plus substantielle après la rencontre du père de la Renaissance tchèque, Jan Kollar, avec la jeunesse slave de Padoue. Dans son itinéraire d'Italie, Kollar rappelle la fréquentation de l'université de Padoue par une cinquantaine de Slaves, Illyriens, Tchèques, Polonais. Il encouragea les étudiants à fonder un cabinet de lecture et une bibliothèque slave. Il exerça une influence décisive sur le jeune chef des étudiants, le comte Orsato Pozza (1), patricien de Raguse. Au contact du grand patriote slave, le jeune Dalmate ne connut plus de bornes à son enthousiasme. Il écrivait à ses amis en Dalmatie : « Je ne convoite pas les lauriers du poète; mais je crois que l'éducation du peuple est un puissant moyen de l'amener à un état glo-

(1) En littérature Médo Poutchitch. La manie de donner une forme slave aux noms de famille en Dalmatie et une forme italienne aux noms de famille slaves est un trait caractéristique des Slaves du Sud.

rieux qui le rendra digne de la liberté.» Et à un illustre historien de Croatie : « En terre étrangère, le devoir de tout patriote est de faire avec diligence des recherches sur sa nation et de les publier. Dans nos voyages, vous nous avez donné un éclatant exemple. C'est celui que, maintenant, je m'efforce de suivre. Moi-même, habitant l'Italie depuis nombre d'années, et m'occupant d'études, j'ai ressenti une inexprimable joie quand je visitais à Venise les grandioses monuments de cette ville enchanteresse, ses palais, ses églises, ses académies et ses bibliothèques et quand je rencontrais à chaque pas les reliques de nos aînés : le Quai des Esclavons, l'église slavo-glagolitique de Saint-Georges, la rue et le pont des Ragusains, les tableaux d'André Schiavone (1). » Dans une correspondance adressée à la revue illyrique de Zagreb, Pozza écrit : (2) « Nous, Dalmates et Ragusains éloignés de la patrie, jetés ici comme une colonie, désireux de procurer à nos âmes patriotes un peu de consolation et de réconfort, nous attendons avec une indescriptible anxiété de bonnes nouvelles de la mère patrie; et nos cœurs frémissent, tantôt de joie, tantôt de découragement, selon les messages qui nous parviennent de l'autre rive. Ainsi nous avons appris avec une joie extrême et générale que M. Kusmanitch songe à fonder en Dalmatie un journal slave. Nous nous sommes tous écriés : « Voilà! Le Slavisme vient d'acquérir un nouveau confrère; et notre marche — frontière s'achemine vers la gloire! » Pozza signe sa correspondance : « Au nom de la jeunesse yougoslave de l'Université de Padoue. »

Sous la signature : « Plusieurs Dalmates de Padoue » parut alors une proclamation qui conseillait l'adoption de la nouvelle orthographe latine, proposée par les Croates de Zagreb : « Nous avons eu beaucoup d'ennemis et beaucoup de tristesse. Il nous semble que la mesure est pleine. Ensevelissons les discordes civiles. Seule la concorde peut nous sauver et nous régénérer.... C'est pourquoi nous prions le directeur de l'*Aurore Dalmate* et ses collaborateurs d'adopter l'orthographe croate comme un moyen d'avancer l'unité nationale. Nous remercions affectueusement nos frères de Croatie pour leur incessant labeur en vue d'établir la concorde fraternelle. Nos frères nous attribuent l'honneur d'avoir posé les fondements de l'édifice national; nous reconnaissons volontiers qu'ils furent, eux, les premiers à construire. Les fonde-

(1) Le Dalmate André Medulitch, dit le Schiavone (le Slave), né à Sebenico en 1522, mort à Venise en 1582, fut un illustre élève du Titien et un des plus puissants coloristes de l'école vénitienne. Nous en reparlons au chapitre xvi de cet ouvrage.

(2) De Padoue, le 3 août 1843.

ments sont l'honneur de nos aînés, l'édifice l'honneur de nos frères. » Pozza s'exprime ainsi sur le besoin d'avoir une littérature nationale : « Nous voulons que notre littérature soit indépendante de toutes les autres; qu'elle soit véritablement nationale, de telle sorte qu'elle soit éloignée de Walter Scott, de Victor Hugo et de Byron autant que de Virgile, de Milton et du Tasse; de même que la race slave possède un caractère et des traits spéciaux, nous voulons qu'un caractère et des traits spéciaux distinguent aussi sa littérature. C'est sur cette base que nous entendons élever un temple aux *vilés* (1) slaves. » Pozza traduit en serbo-croate plusieurs poésies de Leopardi. Dans la douleur patriotique du poète de Recanati, il reconnaît sa propre douleur.

L'apostrophe à l'Italie :

« Quel combat, dans ces champs, livre la jeunesse italienne?

O Dieux, ô Dieux!

Le fer italien combat pour la gloire d'autrui. » (2)

lui rend plus cuisante la douleur qu'il éprouve à voir les troupes illyriennes (serbo-croates) combattre en Italie pour une cause étrangère à la cause nationale.

En 1848, Pozza, qui était devenu un poète célèbre, une nuit à Ravenne au tombeau de Dante, interroge le poète : « Maître, connais-tu le joug sous lequel plient les peuples slaves? Connais-tu l'oiseau de proie (3) dont les serres s'enfoncent dans leur chair? Oh! réponds-moi! Quel sort nous attend? Que va devenir notre peuple? Tu pleures, oui, tu ne sais que trop d'où sont descendues les hordes qui ont ravagé ta belle Italie!

« Non, non, Maître, ces hordes ne sont point l'arbre vivant de notre Nation!... Nos cœurs aussi battent, comme chez le peuple romain, pour la Liberté!

« Et nous aussi nous reçûmes du peuple italique, jadis et maintenant, des outrages et des blessures — mais déracinons la haine de nos cœurs, invoquons « l'Amour qui meut le Soleil et les autres Etoiles (4) ».

Nicolas Tommaseo avait battu la diane dans les rangs de la jeunesse. Bien avant d'avoir été publiées, ses immortelles poésies en prose, *Les*

(1) Les fées slaves s'appellent *vilé*. Elles jouent un grand rôle dans les légendes et dans les chansons populaires des Slaves du Sud. Souvent elles représentent la poésie.

(2) *A che pugna in quei campi,
L'Italia gioventude? O numi, o numi,
Pugnan per altra terra itali acciari.*

AWItalia (1818).

(3) L'Autriche.

(4) Derniers vers du *Paradis*.

Étincelles, circulaient manuscrites en Dalmatie et à Padoue. Dans une de ses poésies-manifestes il interpellait la jeunesse dalmate : « Jeunes gens qui allez au loin, à l'étranger, pour chercher la science qu'on ne vous procure guère chez vous, faites-vous un devoir d'être l'espérance et la joie, et non pas la douleur et la terreur de votre patrie. Souvenez-vous d'elle toujours : conservez son parler viril. Apprenez l'autre aussi ; mais que l'un et l'autre ne se disputent point votre cœur. Qu'il n'y ait entre vos pensées ni conflit ni séparation. Ni une administration, ni une âme divisées ne peuvent vivre. *Soyez Illyriens, et alors l'esprit italien vous parlera plus fortement.* Soyez meilleurs que beaucoup de ceux qui vous regardent comme les balayures des peuples. Défendez, je vous en prie, défendez avant tout l'honneur de votre pays. Soyez de parti pris, inébranlables, francs et sincères en paroles, forts, selon l'occasion, doux, le plus souvent, affectueux, toujours. Étudiez les usages des autres peuples et appréciez-les, sans les suivre d'une manière aveugle, sans, non plus, les insulter aveuglément. »

II

Le nom de Tommaseo, qui est souvent revenu sous notre plume dans les chapitres précédents, mérite ici une mention à part, car c'est en cet homme, sous plusieurs aspects hors du commun de ses compatriotes dalmates, que les rayons de l'histoire de ce pays convergent et font ressortir en pleine lumière la glorieuse symbiose italo-slave qui fut étouffée depuis par les passions inconsidérées des politiciens.

A l'époque qui précéda l'illyrisme — entre 1815 et 1830 — la plus triste parmi celles que la Dalmatie eut à subir, le jeune dalmate Nicolas Tommaseo, né en 1802 à Sebenico, dans la ville la plus purement slave de Dalmatie, quitta sa patrie et émigra en Italie. La Dalmatie semblait une terre épuisée, sans vie, sans espoirs ; une grande oppression, un grand vide y régnait entre l'impossibilité radicale d'établir une union politique avec le rivage opposé et l'attente de l'aube des cimes environnantes. Cet effondrement de toute une longue histoire avait déterminé ce jeune homme de génie à franchir l'Adriatique. En Italie, il retrouva la patrie qu'il avait perdue. Dans un ardent amour pour la mère adoptive, il retrempa ses aspirations et son caractère indomptablement slave.

L'altruisme, moins humanitaire, plus agité et plus passionné que celui de Mazzini, rappelant le *misereor super turbam* à la manière slave de Tolstoï et de Dostoïevski, le mysticisme et la sensualité, la faiblesse dans

l'art de la composition, l'éternelle critique de soi-même, l'âpreté tempérée par une bonté infinie, l'inconsciente vanité, l'esprit de contradiction, l'inébranlable foi dans le principe municipal et autonome de la communauté historique, et enfin la profondeur de la pensée philosophique chrétienne recouverte d'une légère couche de panthéisme, toutes ces qualités et tous ces défauts révélaient en lui souvent le Dalmate, mais le Slave toujours. En vain il lance des boutades à son ami César Cantù et s'en prend même, malgré son grand amour, à Dante, lui reprochant d'avoir fixé au Quarnero les limites de l'Italie. En vain prend-il soin de déclarer, de dire et redire — tantôt doucement, tantôt avec âpreté — comme s'il sentait en lui-même la faiblesse de ses arguments — qu'il est Italien. Oui, certainement, il l'est, mais en même temps et sans aucun doute, il est Slave. On s'en aperçoit dès que l'on touche en lui une certaine corde que lui-même, bouleversé par la chaude vague italienne, n'a cependant jamais cessé de caresser dans les replis profonds de son cœur, virilement, intégralement, surhumainement honnête. Au ton de ses ripostes, dans ses apologies *pro vita sua*, on sent le doute de ne pouvoir peut-être pas incarner, avec toute l'ampleur désirable, l'esprit qui flottait sur la lagune vénitienne ou sur les collines toscanes et la race qui, confiante et frugale, l'attendait parmi les mottes arides mais embaumées de son pays natal. Il éclate alors en déclarations patriotiques slaves, en formules telles que « notre doux langage », « notre pauvre peuple », en un appel presque idéal et profondément senti à l'avenir de sa patrie d'origine et aux promesses de sa nationalité. Dans l'histoire moderne c'est un très singulier et peut-être unique exemple de l'union pour ainsi dire hypostatique de deux mondes, de deux pensées.

La dévorante activité slave de Tommaseo a une plus grande portée que son activité italienne. Et les lointaines conséquences en sont aussi plus durables que ne le furent ses angoisses pour sa chère Venise, ses conseils adressés à l'Italie en matière d'éducation et de politique, ses études capitales sur l'idiome italien, la myriade de formules et de pensées éparpillées dans ses œuvres et dont en Italie, continuellement, se nourrissent des esprits considérés à tort comme originaux.

Le témoignage que, par un sentiment d'austère vertu, il rend à la vitalité slave, aux espérances slaves de sa patrie et plus spécialement à la mission du peuple serbe a plus de poids que toutes ses plaidoiries pour sa patrie d'élection. Sa véritable grandeur consiste à avoir, mieux que personne, réalisé la fusion de deux âmes populaires, à avoir écrit son essai sur sainte Catherine de Sienne et les poèmes slaves en prose, le

commentaire de la *Divine Comédie* et l'analyse des *Chants illyriens*, d'avoir été en correspondance avec les hommes du Risorgimento italien et avec les hommes de la Renaissance yougoslave, d'avoir, avec Mazzini, mais plus que Mazzini, préconisé l'avènement d'un nouveau monde aux portes de l'Italie et, en termes précis, prophétisé l'union de deux génies nationaux qui diffèrent beaucoup et qui cependant d'une manière si admirable se complètent l'un l'autre; union fondée sur cette compréhension et sur ce besoin de se compléter et de se respecter réciproquement. Les Slaves du Sud voient en Tommaseo le plus grand héraut de leurs espérances et le représentant le plus qualifié de leur pensée près des peuples occidentaux, sous les auspices de l'Italie, toujours ignorante du sens profond d'une telle médiation. Un pareil rôle ne pouvait, dans toute son étendue, être rempli que par un homme attaché, comme Tommaseo, par toutes les fibres secrètes de sa personnalité, au sein maternel de la Dalmatie slave.

Un des promoteurs du mouvement illyrique, il composa en 1841 le petit volume intitulé *Iskrice (Étincelles)* qui devint en quelque sorte le livre prophétique du peuple dalmato-slave : un cycle de trente-trois poèmes en prose, inspirés dans la forme par les *Paroles d'un Croyant*, tous débordant d'amour pour la Dalmatie et pour son peuple.

« Mon pauvre peuple », écrit-il, « tu ne connais pas ton histoire, comme un enfant bâtard tu ne sais ni le nom ni les actions de tes pères.... Les peuples qui t'environnent, ma petite Dalmatie, n'ont rien de commun avec toi : ou bien ils sont beaucoup plus grands ou beaucoup plus petits que toi, ou bien la mer ou la montagne s'interpose entre vous et plus que les mers et les monts les usages et l'histoire les rendent différents de toi-même.... Commence une nouvelle période d'amour avec tes sœurs, une vie nouvelle.... Ma Dalmatie, tu es petite parmi tes sœurs yougoslaves; mais une voix me dit que tu ne seras pas la plus petite ni la plus laide d'entre elles, et que tes chants retentiront au loin, et qu'ils berceront dans la tombe tes fils qui moururent pleins d'espérance en toi et pleurant sur le sort de leurs frères.... Prêtres! on vous confie cette langue maternelle (1), fine, mais pleine, forte et suave; jeune encore, mais d'une robuste et perpétuelle jeunesse. Par elle, vous pénétrerez dans les entrailles de notre peuple et vous éveillerez en lui tous les nobles sentiments; je vous recommande l'enfance; élevez-la dans l'attente des choses nobles, dans l'amour agissant, dans une forte humilité.... Depuis bien longtemps, le Lion (2) avait

(1) Le serbo-croate, ou, comme l'appelait Tommaseo, le serbe tout court.

(2) Vénitien.

perdu sa riche crinière, ses dents et ses griffes; mais ce peu d'ongles qu'il conservait, c'était la force illyrienne.... Foulés depuis tant de siècles, nous n'avons pas encore perdu l'altièrre noblesse de notre âme. Ensevelis depuis des siècles dans l'ignorance, nous avons encore l'intelligence vive, le franc parler, la pensée aiguë. Race simple, et digne, pacifique et véhémement, tu manifestes ton esprit dans tes formes corporelles; tu es élégante et brillante avec vigueur, et tes muscles sont agiles; austère est ton sourcil, mais ton sourire est doux. Peuple, ne rougis pas de ton origine; n'aie souci que de conserver la pureté de ton sang et de veiller à ce que la contagion des coutumes des villes n'y introduise pas la faiblesse, la douleur et la honte (1). »

Mais après avoir écrit les *Étincelles*, Tommaseo sentit le besoin de se mettre en contact plus intime avec les vagues tendances de sa nation. Alors il montra combien avait de netteté sa seconde nature latine, en xposant avec une éblouissante clarté le programme d'un avenir lointain, dans sa célèbre poésie *A la Dalmatie* (probablement écrite en 1845).

« O ma patrie, tu ne seras plus un pauvre lambeau de terre entre la mer et la montagne ni quelques îles éparses et dénudées;
Mais la Serbie ressuscitée, main guerrière, esprit de douceur,
Et tous ces champs promis au sourire italique
Et dont la mortelle léthargie ottomane a fait un marécage
Seront un avec Toi de vie et de volonté;

.....
Et toi, confiante, tendant à l'Italie la main droite, à l'Hellade la gauche,
Tu les uniras en des étreintes et en des danses sacrées.
Car en toi, race serbe, seconde Italie,
Dieu rassembla les trempes diverses des formes et des affections humaines;
Et il harmonisa les élans et la sagesse;
Le langage qu'il te donna, aux juvéniles hardiesses,
Parmi tous ceux qui vibrent en Europe,
Porte la marque plus profonde des âges puissants,
Alors que le monde, enfant devant le doute, était en amour géant.
Supporte mépris et dénuement et espère
O pauvre, chère petite! »

Tel est l'avenir de paix, de grandeur, de progrès que Tommaseo rêvait pour la Dalmatie ou plutôt qu'il lui annonçait d'avance.

Son rêve devait s'accomplir littéralement soixante-treize années plus

(1) *Étincelles* XVII, XXII, XX XI et XXXII.

tard, quoique lui-même, circonvenu par quelques hommes politiques, ait rompu en 1860 plusieurs lances contre l'union de la Dalmatie avec la Croatie, la seule possible, puisque la Serbie était un État indépendant en dehors du cadre autrichien et que la Bosnie se trouvait encore sous la domination ottomane, et qui pourtant découlait logiquement de son programme. Mais son opposition, due surtout à sa doctrine autonomiste qui, d'après lui, pouvait parfaitement se concilier avec une large unité, n'était que transitoire. Il ne pécha jamais contre l'esprit national slave de la Dalmatie, comme le firent les autonomistes dalmates.

III

Quelle fut l'attitude des Italiens vis-à-vis de cette explosion nationale du peuple dalmate et de la nation slavo-illyrienne toute entière? Celle de l'admiration et de l'encouragement, purs de toute pensée de basse jalousie ou de déraisonnable terreur. Cavour, en plein Parlement cisalpin, avait rendu justice à la levée des boucliers de Slaves sous le ban Jellatchich contre les Magyars. Le grand prophète de l'unité italienne, Giuseppe Mazzini, qui écrira en 1871, un an avant de mourir : « Le mouvement slave est, comme le nôtre, sorti spontanément des instincts et du juste orgueil des peuples... de la conscience éveillée au sentiment d'une mission à remplir, mission inscrite dans le plan divin qui forma l'Europe à des communes destinées progressives ». Mazzini dès 1850 proclamait le slavisme de la côte orientale de l'Adriatique et, en 1852, écrivait ces lignes : « Je veux parler de la future Illyrie comme les Slaves méridionaux l'entendent, de ce qu'ils invoquent sous le nom de Grande Illyrie ou État illyrien-serbe, et qui embrasse dans une seule aspiration commune, plus ou moins définitive, la Croatie, la Carinthie, la Serbie, le Monténégro, la Dalmatie, la Bulgarie. Toutes ces provinces, à part les divergences inévitables, parlent la même langue. Les mêmes traditions, les mêmes légendes flattent leur instinct national.... Encore que démembrée en vingt orthographe différentes (1) et en de petites rivalités régionales, l'unité littéraire s'est conservée dans un écho éloquent, négligé, hélas! par les classes élevées; je veux parler de la poésie populaire, cette arche d'alliance — pour me servir d'une expression de Mickiewicz — entre les temps anciens et les nouveaux, qui, soutenue par des aveugles (2), voyageait de marché en

(1) Ici Mazzini se trompe. Il n'y en avait que deux : l'orthographe étymologique et l'orthographe phonétique.

(2) Les rhapsodes serbes étaient aveugles comme Homère.

marché, de foire en foire.... » Et en 1871, il ajoutera un conseil à l'Italie — qu'elle n'a pas suivi : « En favorisant la renaissance des Slaves illyriens et de ceux qui habitent une grande partie de l'Europe, l'Italie acquerrait la première entre les nations le droit d'être aimée, d'inspirer et de conclure des arrangements économiques avec toute la famille slave. » En 1849 s'était fondée à Turin une association pour l'alliance italo-slave, sous les auspices de deux patriotes bien connus, Valerio et Belgiojoso. Dans un émouvant manifeste, les organisateurs s'adressaient aux Slaves méridionaux (1) et les incitaient à conclure une alliance éternelle avec les Italiens. « Depuis quatorze siècles, il n'y a pas eu de guerre entre nous. Raguse, l'Athènes de l'Illyrie, était autrefois l'aimable et noble expression de la civilisation italo-slave. » Sans égards pour les possesseurs autrichiens, ils proclamaient l'Adriatique mer commune aux Italiens et aux Slaves. « La mer Adriatique que vous appelez « azurée » et dont nous, Slaves et Italiens, sommes les seuls maîtres parce que c'est nous principalement qui en faisons usage, nous représente le développement de notre industrie et de notre commerce. » Dans le statut de cette Association on précisait le programme d'une activité pratique commune italo-slave. L'article 4 était libellé ainsi : « Le but de la Société est d'entretenir l'amour fraternel et actif entre les Italiens et les Slaves pour l'indépendance et la prospérité de ces deux nations (2), et en vue de nouer entre les Slaves et les Magyars les mêmes amicales relations qui existent entre Magyars et Italiens et entre ces deux nations et la Pologne (3). »

Mais alors que le nom illyrien servait encore de commun dénominateur pour les vastes espoirs des Dalmates et de leurs amis d'Italie, il avait depuis quelques années subitement disparu en Croatie, son berceau. Ces mêmes Magyars, dont les Italiens professaient être les grands amis, inquiets pour leurs visées hégémoniques, avaient creusé la tombe de l'illyrisme. Par décision royale du 11 janvier 1843, l'empereur-roi Ferdinand I^{er}, c'est-à-dire son tout-puissant maire du palais, le prince de Metternich, avait prononcé en Croatie l'interdiction du nom illyrique, de l'illyrisme et de l'Illyrie et avait rétabli les noms régionaux de Croatie, Slavonie et Dalmatie. Le fameux journal *L'aurore illyrienne* devait s'appeler désormais *L'aurore croate, slavone et dalmate*

(1) Et aussi aux Tchèques, aux Ukrainiens et aux Bulgares, mais surtout aux Yougoslaves.

(2) Hélas, en 1934 nous n'en sommes pas encore là!

(3) Le dernier alinéa concernait les Roumains : « La Société prendra les initiatives nécessaires pour que les Moldo-Valaques, qui ont des origines communes avec les peuples italiens et des intérêts communs avec les Slaves et les Magyars, concourent à l'œuvre commune. »

(Le prince de Metternich ne craignait pas le ridicule!) Les armoiries de l'Illyrie — trois étoiles au-dessus d'un croissant — étaient, en même temps, supprimées. La bataille pour l'âme de la Dalmatie allait bientôt se livrer dans le pays même et non pas entre Illyriens et anti-Illyriens, mais entre deux conceptions dalmates purement politiques.

La jeunesse universitaire de Padoue avait fait son temps. Mais les générations dalmates s'étaient suivies dans le vieil Athénée vénitien jusqu'au seuil des temps nouveaux. Il y avait les aînés et les jeunes. Ces derniers se trouvèrent plus spécialement aux prises avec le redoutable problème de l'orientation définitive de leur patrie. Ils sortirent victorieux du rude combat, mais non sans avoir accroché aux buissons de la route des lambeaux de leurs idéalités et renoncé, avec de cruels déchirements, aux joies pures d'une alliance sacrée avec la Grande Mère Antique.

IV

En 1860 — date historique, à tout jamais mémorable — l'Empire autrichien, qui semblait être indissolublement lié avec l'absolutisme policier et le droit divin, se drape, sous les coups répétés de sa mauvaise fortune sur les champs de bataille d'Italie, dans le manteau constitutionnel, cherche une nouvelle forme de vie, en appelant les différents peuples de la Monarchie à collaborer avec l'Empereur sur le terrain parlementaire. C'est le fameux Diplôme Impérial du 20 octobre. Constitution octroyée et par conséquent révoquant *ad nutum* — et, en effet cela ne tarda guère — comme toutes les Constitutions autrichiennes jusqu'à la mort de l'Empire, mais on ne pouvait demander plus à un régime de tout temps bureaucratique, personnel, autocratique. Les Diètes des « Pays et Royaumes » furent convoquées et investies du pouvoir de déléguer un certain nombre de leurs membres au Parlement central qui prit le titre de Conseil de l'Empire (*Reichsrat*). Ébauche de fédéralisme, bientôt atténuée par la Patente du 26 février 1861 qui, tout en laissant aux Diètes le droit d'envoyer leurs délégués au Conseil de l'Empire — la Dalmatie en devait envoyer 5 et la Croatie 9, qu'elle n'envoya jamais — restreignit leurs attributions tout à l'avantage du Parlement central. Et même cet essai timide fut étouffé après Sadowa et Sedan. Le Reichsrat vota la loi du 2 avril 1873 aux termes de laquelle le droit essentiel d'envoyer des délégués au Parlement de Vienne fut enlevé aux Diètes et les élections directes furent introduites pour le Conseil de

l'Empire. Les Diètes, en tant que corporations souveraines, avaient vécu.

Mais enfin, pour la première fois dans l'histoire — en tout cas pour la première fois depuis les assemblées provinciales romaines —, la Dalmatie avait une assemblée parlementaire, encore qu'aux attributions limitées.

Aussitôt se formèrent dans le pays et dans la Diète deux écoles, deux programmes, deux partis : le parti autonomiste et le parti unioniste. Celui-là représentait la pure doctrine historique et logique, mais en retard d'un siècle. Il demandait que la Dalmatie restât tout simplement une province autrichienne, coulant ses jours à la remorque de l'Empire « conformément au traité de Campo-Formio ». C'était, au fond, l'aboutissement statique de toute l'histoire dalmate. Par ailleurs, l'autonomisme — comme réaction au centralisme révolutionnaire français — était à l'ordre du jour, et non pas dans la seule Dalmatie. En Italie, on luttait violemment pour l'autonomie des provinces, voire des villes. On avait horreur des grandes unités qui se préparaient à englober et à niveler tout ce qui formait le charme de la vieille vie intime des Cités. Quelques jours à peine après que le gouvernement provisoire de la nouvelle et éphémère république de Venise eût convoqué les délégués de toute la Vénétie (3 juin 1848) pour délibérer si le territoire vénitien devait se constituer en État distinct ou bien s'associer au Piémont, Nicolas Tommaseo, un des régents de la république avec Daniel Manin, s'improvisant l'interprète d'un groupe de patriotes vénitiens, invoquait l'appui de l'Angleterre contre ce qu'il appelait les empiétements du Piémont. Il écrivait à Richard Cobden, qui n'était pas alors ministre, mais qui disposait à la Chambre des Communes d'une grande influence : « La république vénitienne est menacée par les cupidités de certains défenseurs encore plus que par la haine de ses ennemis.... Il est dans l'intérêt de l'Angleterre que Gênes et Venise, c'est-à-dire la Méditerranée et l'Adriatique, n'appartiennent pas à un seul maître. L'agrandissement du Piémont aurait toutes les mauvaises conséquences d'une conquête et provoquerait à la longue une invasion étrangère. » Ce que le grand Dalmate demandait pour Venise, le parti autonomiste et lui-même, par une étrange contradiction, mais au fond très humaine, le demandaient pour la Dalmatie. Dans ce cas les « empiétements » de la Croatie et les « empiétements » du Piémont se faisaient pendant (1).

Malheureusement sous le drapeau autonomiste se rangèrent tous les

(1) De nos jours, la Serbie fut accusée des mêmes empiétements envers la Croatie et le tribun croate Raditch dénonça aux puissances les « sombres intentions » de Belgrade comme Tommaseo celles de Turin. *Nil sub sole novi!*



Pl. XV.

UNE PRINCESSE D'ARAGON

*Buste en marbre par François de Vrana, dit Laurana (xv^e siècle).
(Kaiser-Friedrich Museum, Berlin.)*



sbires du fonctionnarisme autrichien, auquel l'autonomie dalmate, autrement dit le régime statique d'une province séparée de ses sœurs, convenait parfaitement, ainsi qu'à une oligarchie de stipendiés sans dignité. Par ailleurs, le parti autonomiste pouvait se réclamer de la doctrine du ministre Thugut, dont nous avons vu l'opposition acharnée contre l'union de la Dalmatie et de la Croatie en un seul corps politique.

L'autre parti, le parti unioniste, qui avait inscrit sur son drapeau l'union de la Dalmatie avec les provinces sœurs de la Monarchie, représentait le principe moderne et révolutionnaire des nationalités. Tout en voulant, lui aussi, sauvegarder les traits caractéristiques de la Dalmatie, qui la différenciaient des autres pays slaves du Sud, ce parti se réclamait du droit historique consacré par le droit national pour demander à la couronne l'union de la Dalmatie avec la Croatie et Slavonie — après 1878 aussi avec la Bosnie-Herzégovine — en un seul corps politique, dans le cadre de la Monarchie des Habsbourg-Lorraine.

Entre les deux partis, dont la lutte ardente a rempli dix ans d'histoire dalmate et autrichienne (1860-1870) jusqu'à la victoire définitive du parti unioniste, il y avait cependant au début une doctrine commune. Autonomistes et unionistes rivalisaient dans la reconnaissance inconditionnée du caractère slave de la Dalmatie. Là-dessus aucune divergence de vues. Au surplus, les autonomistes n'admettaient en aucun cas la possibilité ni en droit ni en fait d'une annexion de la Dalmatie à l'Italie, en quoi Tommaseo, de son exil de Corfou (1), renchérisait sur eux. Dès 1860, avec une pointe d'ironie, il écrivait à un ami : « Avec toute la sincérité propre à mon peuple (2), j'affirme, quant à moi, que je ne crois pas possible que la Dalmatie se mette à la remorque de l'Italie. Nos temps ne sont plus ceux de la République de Venise, qui, ayant besoin des côtes dalmates, sut aussi les gouverner et avec ses défauts put être tolérée par ces populations et aimée pour ses bonnes qualités. L'Italie a eu elle-même trop de difficultés et trop de dangers pour qu'elle aille en chercher davantage au-delà de l'eau ; car si de tout temps il a été difficile de gouverner les hommes d'une autre langue, les Italiens d'aujourd'hui ne sauraient introduire dans ce pays, je ne dis même pas une égalité matérielle, mais une simple équité civile. Tout sages et généreux qu'ils soient, les Italiens ne pourraient jamais traiter un pauvre habitant des montagnes ou des îles dalmates comme s'il était citoyen d'Arezzo ou de

(1) Après la reprise de Venise par les Autrichiens. En 1861, la Diète de Croatie demanda à l'Empereur que Tommaseo fût amnistié.

(2) Le peuple slave de Dalmatie.

HISTOIRE DE DALMATIE

Chieri (1). Or je pense que, homme pour homme, un Dalmate vaut pour le moins autant qu'un homme du Val d'Aoste. En s'efforçant de traiter les Dalmates comme ils traitent leurs concitoyens, les Italiens croiraient avoir accompli si ce n'est un acte de sagacité politique, à tous les moins de vertu inusitée. Or les Dalmates qui respectent les choses dignes de respect, qui admirent les choses dignes d'admiration, qui veulent du bien à tout le monde, qui savent compatir aux douleurs et aux misères des grands et des petits, n'entendent pas être tolérés par pitié (2). »

Les partis en Dalmatie étaient donc unanimes à considérer la Dalmatie comme terre slave au-dessus de toute contestation. « En Dalmatie, » écrivait-on dans la revue *l'Annuario Dalmatico* publiée en langue italienne, en 1861, par un groupe d'intellectuels dalmates (N. Tommaseo, Ferrari-Cupilli, etc.), « il n'y a et il ne peut y avoir d'autre nationalité que la slave, ou plus exactement la croato-serbe. C'est à tort que certains Dalmates se croient Italiens. Ils ne le sont que de culture.... Le puissant attrait d'une civilisation avancée les a éblouis, il a séduit les cœurs d'un grand nombre de Dalmates; mais ce n'est pas une raison pour croire, que ces Dalmates, oublieux de leurs frères moins favorisés et moins cultivés veuillent les trahir. L'idée d'italianiser la Dalmatie, qui a eu jadis tant de partisans, ne saurait en avoir un seul au temps où nous sommes. Pareille idée ne serait plus une folie, ce serait un crime. »

L'organe autonomiste *Il Dalmata*, paru en 1866, publia dans son premier numéro un programme anti-unioniste au point de vue politique, mais slave au point de vue national. « Slaves non seulement de race, mais de cœur et de sentiments, nous sommes les premiers à proclamer la légitime consanguinité des liens qui nous rattachent à nos autres compatriotes. Ces compatriotes sont plus de soixante millions, et quoiqu'ils ne s'appellent pas Dalmates, ils sont tous nos frères cependant, tous fils de la grande mère commune. Orgueilleux de la féconde vigueur de la souche dont nous sortons, nous sommes les premiers à soutenir que l'arbre généalogique de notre nation n'étend pas ses racines seulement des bords de l'Adriatique aux pieds du Velebit. Ces racines poussent très loin sous les stériles montagnes qui entourent la Dalmatie et filent loin

(1) Ville de la province de Turin.

(2) Rapprochez de ces paroles dictées en 1861 la déclaration du maire de Zara, M. Ziliotto — du parti italien autonomiste — faite en 1896 dans une séance de la Diète de Dalmatie : « Comment, nous, qui sommes séparés de l'Italie par l'Adriatique, nous qui sommes quelques milliers d'individus dispersés sur un territoire discontinu, parmi un peuple qui compte non pas des centaines de mille, mais des millions de Slaves, comment pourrions-nous penser à une union avec l'Italie? »

vers le Nord (Croatie) et vers l'Orient (Bosnie). Nous le répétons : personne plus que nous n'aime le principe des nationalités; et si l'intérêt de notre patrie ne déconseille pas notre union avec les Croates, nous serons les premiers à la demander. »

La question politique du sort réservé à la Dalmatie dans les futurs plans de la Monarchie autrichienne ne pouvait donc ni ne devait, en aucune manière, impliquer une question préjudicielle sur le caractère ethnique du pays; ce caractère devait rester en dehors et au-dessus de toute contestation.

Mais il fallait choisir entre deux histoires de Dalmatie : entre l'histoire des communes, républiques semi-indépendantes qui à cause de la faiblesse de leur solidarité communale devinrent la proie facile de Venise, et l'histoire d'une Hongrie à laquelle la Croatie slave s'était ralliée dès le XI^e siècle ainsi que les villes dalmates sous la réserve de leurs franchises communales. Or cette seconde histoire, qui se croisait avec l'autre, pouvait se réclamer du droit des nationalités, quand l'autre ne le pouvait pas, et elle était devenue le programme politique du parti unioniste. Il fut formulé en 1861 par un des chefs du mouvement unioniste, le comte Constantin de Voinovitch, dans une définition aussi claire qu'inattaquable : « Les droits historiques ne sont rien et sont tout : rien, s'ils reposent sur la violence; tout, s'ils s'harmonisent avec la nature et s'ils forment l'explication de la vie nationale dans le droit public et privé. »

Le droit historique de la couronne de Hongrie, conjugué avec celui de la couronne de Croatie, avait précisément cette immense supériorité sur le droit historique des communes qu'il ne le supprimait point, mais l'élargissait et l'assouplissait par l'apport d'un facteur national dont ces deux droits historiques étaient également tributaires. Certes, l'espoir que l'autonomie des communes pût se concilier avec une union de la Dalmatie avec la Croatie eût été de toute façon frustré, car l'autonomie communale ne répondait plus aux postulats des temps nouveaux. La Dalmatie fut jalousement gardée par l'Autriche, jusqu'à la fin de la Grande Guerre, en province séparée par un semblant d'autonomie provinciale. La mort des glorieux municipes dalmates ayant été décrétée par un arrêt du Destin, quoiqu'il advint, l'autonomie de la Dalmatie n'eût été qu'un leurre, alors que le principe national faisait entrevoir au pays une vie dynamique par sa fusion avec les pays slaves environnants avec lesquels, de l'aveu même de Tommaseo et du parti autonomiste, il avait en commun le sang, la langue et jusqu'à une certaine limite l'histoire.

HISTOIRE DE DALMATIE

La situation générale de l'Empire, battu en Italie par la France, offensé par la proclamation de ce royaume d'Italie que Metternich et ses élèves avaient tourné en dérision, justifiait tous les espoirs. Sur la suggestion de la Hongrie, qui voyait d'un mauvais œil un Conseil de l'Empire « renforcé », convoqué à Vienne, foyer d'attraction pour les Slaves du Sud, François-Joseph accepta de convoquer une assemblée consultative dans la capitale de la Croatie pour examiner la question de l'union dalmato-croate qui avait été repoussée avec tant d'énergie par son grand-père François I^{er}. Dans la lettre de convocation, l'Empereur se déclarait « disposé à adhérer aux désirs parvenus à sa connaissance touchant l'union de Mes royaumes de Croatie, Slavonie et Dalmatie ». Il informait, en même temps, le ban de Croatie qu'il avait pris les dispositions nécessaires afin d'« examiner à fond et régler cette question d'une manière satisfaisante pour toutes les parties en cause, en invitant les députés de Mon royaume de Dalmatie à la discuter dans la conférence convoquée par le Ban ».

La conférence, réunie à Zagreb, lança aux Dalmates une invitation où il était dit notamment : « Loin de nous la pensée de vous induire à accepter nos usages ou nos lois, à prendre parmi nous des fonctionnaires ou des maîtres. De même, nous n'avons nul dessein de vous placer sous l'autorité de l'administration militaire à laquelle en deça du Velebit (1), est soumise une partie de notre nation (2).

« Nous n'avons qu'un seul désir : voir la Dalmatie recouvrer à son tour sa constitution antique et ses antiques libertés, pareilles aux nôtres ; traiter, d'accord avec vous, nos affaires réciproques ; mettre des forces égales au service de nos désirs et de toutes les entreprises avantageuses à notre pays. C'est dire que par l'union des forces, nous voulons fortifier notre nation, afin qu'elle puisse recueillir, à tous égards, les plus grands avantages possibles.

« Rentrez donc, ô frères dalmates, dans des liens qui nous rapprocheront plus étroitement. Quelles que soient votre langue et votre religion, n'ayez pas de haine pour ceux que nous invitons à échanger, comme des hommes libres, une parole avec nous et avec notre peuple pour l'avantage commun. Songez que la concorde, l'affection et la franchise ont

(1) Chaîne de montagnes qui sépare au Nord-Est la Croatie de la Dalmatie et dont les pics principaux ont une hauteur d'environ 1 600 mètres. On disait : « en deça et au-delà du Velebit » pour Dalmatie et Croatie, comme en deça et au-delà de la Leitha (Cisleithanie et Transleithanie) pour Autriche et Hongrie.

(2) Les Confins militaires sont sous-entendus, qui ne furent définitivement incorporés à la Croatie civile qu'en 1881.

souvent sauvé les peuples et les royaumes, tandis que la désunion et la rancune ont amené la ruine. »

L'évêque Strossmayer — qui fut l'âme du mouvement national en Croatie et le vrai prophète yougoslave — ajouta à ce manifeste un commentaire de politique extérieure. Dans une lutte rendue publique adressée à un député dalmate (1), il faisait ressortir que « cette union nous assurerait une certaine influence dans les affaires d'Orient, pour l'affranchissement de nos pauvres frères qui, depuis tant de siècles, et malgré les efforts de la diplomatie européenne, gémissent sous le lourd joug des Turcs. La Providence nous a réservé le rôle de libérateurs. La cruelle main de l'étranger ne nous l'enlèvera pas, pourvu que Dieu et le Destin nous favorisent! »

Oui, mais Schmerling veillait! Le plus puissant, le plus centraliste, le plus allemand des premiers ministres autrichiens, comment aurait-il pu permettre l'application d'un programme qui allait désormais assurer la majorité au slavisme et au fédéralisme en Autriche? Les influences fédéralistes en Europe, les conceptions suscitées dans la nation hongroise, par l'état aigu de la question d'Orient, un sentiment confus que le seul moyen de salut était de revenir à la politique large et fédérale de la maison d'Anjou et des Arpads eux-mêmes, qui jamais ne connurent la stupide et inflexible centralisation voulue par leurs successeurs dégénérés, tout avait conspiré pour diriger la monarchie vers le fédéralisme. Cependant, le dernier mot resta à Schmerling et à sa phalange de fonctionnaires magnifiquement rétribués, élevés dans la plus servile adoration de l'État. Schmerling manœuvra si habilement, qu'il fit apparaître comme une émanation directe de la volonté populaire le refus des Dalmates d'engager des pourparlers avec les Croates au sujet de l'union. Les communes dalmates avaient été invitées à se prononcer sur le programme croate. C'était en apparence un hommage rendu à la très ancienne autonomie de la Dalmatie. Il remettait en lumière les origines du droit qu'avait le pays de régler lui-même son statut public. Mais le premier ministre autrichien savait à quoi s'en tenir. Les communes méridionales, surtout celles des Bouches de Cattaro, acceptèrent avec enthousiasme la proposition d'envoyer des délégués à Zagreb. Par contre, Spalato et Zara, où la bureaucratie s'était puissamment retranchée, se mirent en opposition avec Raguse et Cattaro. Quant aux communes de la Dalmatie centrale et septentrionale, se trouvant, elles aussi, en grande

(1) Le comte Marino Giorgi.

HISTOIRE DE DALMATIE

partie dans la main des autonomistes et des italianisants, elles n'auraient pas osé affronter directement le courant unitaire qui commençait à se dessiner dans le pays. Elles remirent la décision définitive à la volonté de la Diète. Et la Diète effectivement, dans la séance du 18 avril 1861, repoussa le projet concernant la conférence de Zagreb à une énorme majorité. Cette décision était une espèce de décret autrichien centraliste, renforcé des réminiscences autonomistes si naïvement exploitées par Tommasco. Celui-ci, loin de sa patrie et privé d'informations exactes, ne s'apercevait pas que sa polémique servait seulement à resouder l'assemblage antilibéral, centraliste et féroce ment antislave que, durant toute sa vie, il eut lui-même à combattre!

Et quelle Diète! Éluë d'après un système électoral qui à 400 000 habitants donnait seulement treize députés et à 20 000 vingt-huit, elle contenait une majorité ainsi composée sous la pression exercée par Schmerling : douze fonctionnaires, cinq membres du clergé triés sur le volet (l'énorme majorité du clergé était unioniste), cinq anciens maires, élus d'après le vieux règlement électoral qui les tenait immédiatement subordonnés à l'autorité publique, trois propriétaires fonciers, deux avocats et un notaire.

La Dalmatie se trouvait donc dans un état évident de domestication morale. Vieux éléments vénitienques, éléments nouveaux, mais en réalité encore plus réactionnaires; bureaucrates jaunes et noirs; un peu de sentimentalisme communal; un peu de romantisme; tout cela barrait le chemin aux phalanges nationales.

V

Mais la vague nationale montait et déferlait. Au contact du mouvement illyrique et de la réaction croate contre le germanisme, les esprits s'étaient réveillés. On ne voulait plus d'une Dalmatie suspendue dans le vide. Le clergé, catholique et orthodoxe, sauf quelques exceptions dans les rangs du haut clergé — les évêques étaient presque tous auliques — prit la tête du mouvement. Les hommes qui étaient rentrés de Padoue avant l'expulsion de l'Autriche d'Italie (1866) s'étaient, en grande partie, rangés dans le camp national. La Dalmatie n'était plus la Dalmatie vénitienne. Elle n'attendait qu'une conjoncture politique favorable pour manifester ses vrais sentiments et faire table rase du passé.

Pendant les premiers mois de 1870 apparut un profond dissentiment

au sein du cabinet autrichien. Une fraction, la plus nombreuse, composée d'Allemands fanatiques (Plener, Hasner, Giskra, Herbst et Brestel) préconisait l'application rigoureuse du régime dualiste inauguré en 1867, autrement dit un centralisme à double face : allemand en Cisleithanie, magyar en Transleithanie. Cette majorité avait pour partisans, à la vie à la mort, les autonomistes italianisants de la Dalmatie, commandés par le député Lapenna, conseiller aulique. La fraction opposée (Taaffe, Berger et Potocki) désirait au contraire l'entente avec les peuples slaves et proposait la dissolution du Reichsrat et des Diètes provinciales pour examiner la situation avec le concours de nouveaux représentants nationaux. Après une longue hésitation, François-Joseph se prononça pour la majorité du cabinet et chargea Hasner de former un nouveau ministère. Effrayé, Beust (ministre des Affaires étrangères) conseillait une politique d'entente, à l'encontre de Giskra, qui prêchait : *Nur nichts slavisch*. (Rien de slave!) Les Diètes à majorité slave (surtout Bohême et Moravie) refusèrent d'envoyer leurs délégués au Reichsrat. De 203 députés, la Chambre se réduisit à 129. Finalement, Hasner démissionna. Le Polonais Potocki, avec Taaffe (1), ministre de l'Intérieur, prit le pouvoir, salué avec joie par le parti fédéraliste. Le nouveau cabinet procéda à la dissolution des Diètes (22 mai 1870). L'organe dalmate du parti unioniste (rédigé en italien) *Il Nazionale* exprima la confiance de la nation dans des élections exemptes de toute pression administrative, qui, enfin, mettraient un terme à la tyrannie d'un parti qui, depuis sept ans, prétendait représenter la Dalmatie. La *Nouvelle Presse Libre* de Vienne se chargea de la défense de ce parti : dans des correspondances envoyées de Zara, le parti slave était ouvertement accusé de félonie et d'irréductibilité ; le nouveau gouverneur de la Dalmatie, le général baron Roditch, était invité à choisir entre les Serbes qui s'étaient insurgés dans les montagnes de Risano — dernière flamme de l'ancienne résistance illyrique — alliés aux agitateurs slaves de Prague, de Zagreb, de Belgrade et de Moscou, et le parti autonomiste représentant de l'intelligence dalmate, du respect de la Constitution et le dernier point d'appui que le gouvernement autrichien eût en Dalmatie.

Les élections eurent lieu les 4, 7 et 9 juillet. Taaffe avait solennellement promis qu'elles se feraient dans la liberté la plus complète, sans la moindre ingérence des organes administratifs. Les autonomistes lui répondirent en organisant un véritable État dans l'État, une rébellion

(1) Le comte Édouard de Taaffe, d'origine irlandaise, ami d'enfance de François-Joseph, occupa la présidence du conseil des ministres autrichiens de 1879 à 1893 sans interruption.

du personnel administratif contre le gouvernement. Les préfets partisans fanatiques de l'ancien cabinet centraliste voulurent exercer une tyrannique pression sur les électeurs et firent tout pour assurer le triomphe des candidats autonomistes italianisants. Le *Nazionale* ne demandait au gouvernement que « l'impartialité et la justice. » Quelques heures avant le scrutin, il exhortait ainsi les électeurs : « A la veille du combat de Trafalgar, Nelson transmit à la flotte des signaux qui disaient : « L'Angleterre attend que demain chacun fasse son devoir ! » Et le lendemain, tous les marins firent leur devoir et la flotte ennemie fut anéantie. Nous adressons aux électeurs le même message : « La patrie espère que chacun fera son devoir. »

En effet, malgré des actes sans nombre de pression administrative et malgré le terrorisme exercé sur une vaste échelle par le parti dominant, le triomphe des candidats slaves fut immense. Les communes rurales (la campagne) élirent 17 Slaves contre 3 autonomistes-italianisants ; les villes et les chambres de commerce, 5 Slaves contre 5 autonomistes. Dans le collège des plus forts imposés furent élus 3 Slaves et 7 autonomistes. Au total, 25 Slaves contre 16 autonomistes. Le résultat des élections fut salué par une explosion de joie non seulement en Dalmatie, mais dans tous les pays yougoslaves. A Zagreb, ce fut le délire. « La victoire électorale du parti national en Dalmatie », écrivait le principal organe du parti national croate, « est l'événement le plus heureux et le plus important qui soit survenu parmi nous depuis 1848. Dans tous nos pays règnent les ténèbres : en Croatie, en Bosnie, en Serbie et dans l'antique Voïvodine serbe. Maintenant, pointe en Dalmatie une étoile amie qui nous illumine tous et qui nous apporte l'augure d'un avenir plus joyeux. »

Au lendemain du triomphe du parti slave, le *Nazionale* écrivait : « Dans les communes rurales, sauf quatre ou cinq îles, la pensée nationale a réuni tous les cœurs en un seul faisceau. Ni la force, ni la ruse ne pourraient plus nous enlever ces circonscriptions. Si nos adversaires osaient nous les contester, ils devraient tout d'abord mettre la Dalmatie en état de siège et amener des milliers de soldats dans chaque district. »

Le premier acte solennel de la nouvelle majorité fut une démonstration unitaire. Elle ne prit aucun égard aux déclarations du commissaire impérial, qui affirmait que la question de droit public concernant la Dalmatie avait déjà été résolue, sur la base du Compromis austro-hongrois de 1867. Dans la séance historique du 3 septembre, la

Diète vota à une énorme majorité une adresse à la couronne, où elle exprimait le désir de la Dalmatie de s'unir à la Croatie. « Malheureusement — disait l'adresse — toutes les magnanimes intentions de Votre Majesté et de ses prédécesseurs n'eurent pas d'effets, quoique le peuple dalmate fût pénétré du sentiment de cette appartenance, en vertu d'un droit public qui se concilie pleinement avec le droit naturel des nationalités. Les députés du royaume de Dalmatie sollicitent respectueusement de Votre Majesté des mesures qui mettent les représentants des deux pays en état d'ouvrir les négociations nécessaires pour le rétablissement de leur union. » Suivaient le cahier des doléances de la Dalmatie : Administration antinationale; justice pénale corrompue; instruction publique négligée; la loi militaire partialement appliquée; l'agriculture, l'industrie et la marine marchande réclamant des mesures d'urgence; réforme urgente du système douanier; manque absolu de chemins de fer. On demandait l'introduction de la langue nationale (serbo-croate) dans les écoles, dans les tribunaux, dans l'administration, afin que « le peuple que nous représentons ne soit plus un étranger dans sa propre maison »; on déplorait l'insurrection des Bouches de Cattaro, mais on invoquait le respect des vieux usages et des coutumes nationales dans les Bouches, à Raguse et dans toute la Dalmatie. (1).

La couronne répondit à l'adresse de la majorité slave par de vagues et vaines promesses et l'union tomba dans le vide. Une longue série de refus obstinés fut la réponse de l'Autriche aux vœux du peuple dalmate, appuyés par l'Assemblée nationale croate. La Diète de Croatie, dont le titre officiel était : Diète des royaumes de Dalmatie, Croatie et Slavonie, qui avait déjà voté des adresses à la couronne pour l'union de la Dalmatie avec la Croatie, en : 1806, 1832, 1839, 1845, 1848, 1861, 1868, renouvela ce vœu automatiquement, à partir de 1878. dans chaque période législative, jusqu'à la guerre de 1914. Toujours avec le même résultat négatif. Quant à la Diète de Dalmatie, toutes les fois qu'elle voulut reprendre le vœu pour l'union, elle en fut régulièrement empêchée d'ordre impérial par la clôture de la session et même par la dissolution. Les demandes extra-parlementaires dans la presse et dans les réunions politiques furent souvent réprimées par la saisie des journaux et même par des arrestations.

Le divorce du parti autonomiste avec le peuple dalmate ne fut définiti-

(1) Que l'on compare ce document avec le memorandum de Daniele Manin du 5 janvier 1848, et l'on verra que le patriote vénitien demandait à l'Autriche pour la Vénétie à peu de choses près ce que les patriotes slaves demandaient en 1870 pour la Dalmatie.

HISTOIRE DE DALMATIE

vement consommé qu'en 1874. C'est seulement à cette date que la Dalmatie vit naître chez elle une « nationalité italienne. » Battu aux élections complémentaires de la Diète dalmate, ayant perdu tout espoir de recouvrer, grâce à l'appui du gouvernement de Vienne, la majorité parlementaire, le parti autonomiste se métamorphosa en parti « italien. » Il voulut profiter de l'article 19 de la Constitution où était reconnu à toutes les « langues » de l'Empire le droit de se développer librement. Par une ironie cruelle de l'histoire, l'homme qui, le premier en Dalmatie, posa officiellement la thèse de la « nationalité italienne » fut un Allemand, M. Keller, né fortuitement en Dalmatie, envoyé au Parlement de Vienne par la circonscription des plus imposés de la ville de Zara. Dans la séance du 10 décembre 1874, combattant la proposition de slaviser les écoles secondaires en Dalmatie, Keller prétendit parler « au nom de la nation italienne en Dalmatie ». L'audacieux défi fut relevé par un membre de la majorité : « Oui, certes, la langue italienne existe en Dalmatie, et le fait n'a rien d'étonnant ; mais une nationalité italienne, dans le sens précis de ce mot, n'existe point dans ce pays. » Une protestation générale du pays, presque une émeute, accueillit la déclaration du député Keller. La commune de Knin donna le signal, en rédigeant une déclaration solennelle qui affirmait le caractère exclusivement slave de la province et à laquelle adhéra la presque totalité des communes dalmates. Le parti autonomiste s'était suicidé. Tommaseo à Florence l'avait précédé dans la tombe. Le Destin lui avait miséricordieusement épargné de voir l'écroulement de la pensée de concorde qui avait dominé toute son existence.

En novembre 1880, à la suite d'une bagarre entre civils et militaires, le cabinet Taaffe prononça la dissolution du conseil municipal de Spalato, autonomiste-italianisant, dont le *podestà* Antoine Bajamonti, homme d'incontestable génie, avait déserté le camp libéral et la cause unioniste et s'était inféodé à la minorité bureaucratique italianisante, soutenue par une coterie viennoise. Débordé de tous côtés, anxieux de ressaisir son autorité chancelante en exagérant le néo-italianisme du parti autonomiste, ce qui le perdait définitivement aux yeux de ses propres électeurs municipaux, luttant avec des difficultés financières toujours croissantes, Bajamonti n'était plus qu'un vivant anachronisme, une épave politique. Il avait lié partie avec un groupe d'hommes politiques qui à Vienne sapaient le régime favorable aux Slaves et s'évertuaient à ramener la monarchie aux beaux jours du centralisme schmerlinguien. Allemands d'Autriche et Italiens de Dalmatie marchaient la main dans la main. Le maire de Spa-

lato, qui avait restauré l'aqueduc de Dioclétien et projeté une voie ferrée Danube-Adriatique, ne se soutenait plus que par une politique municipale de pots-de-vin et par des supercheries électorales. Son prestige s'était évanoui. Le bas peuple, qui ne comprenait pas un mot d'italien, l'abandonnait, après l'avoir idolâtré. On ne s'expliquait plus guère cette anomalie d'une grande commune entièrement slave régie par une oligarchie qui, tout en se déclarant slave pour briguer les votes populaires, perpétuait un régime vénétianisant. Les nouvelles élections se firent en juillet 1882. Sur 36 conseillers municipaux, 30 slaves (Croates) furent élus contre 6 autonomistes-italianisants.

Loin d'avoir voulu ce changement, le gouvernement impérial — malgré la politique anti-taaffienne de Bajamonti — ne s'y était décidé qu'à son corps défendant, poussé par la marée du slavisme. Vienne se souciait médiocrement de voir une jeune et vigoureuse Slavie, réclamant à cor et à cri l'union de la Dalmatie avec la Croatie et la Bosnie, installée à la place d'un parti vieillot, anémié, aulique, prêt à toutes les concessions, docile à tous les ordres du gouvernement central, pourvu qu'en retour le gouvernement lui délivrât carte blanche pour continuer à gérer les affaires de la province en opposition avec la volonté de l'écrasante majorité du pays.

A ces raisons de politique intérieure, il faut ajouter des considérations de politique extérieure.

Avant la Grande Guerre, l'Autriche n'avait jamais regardé l'Italie comme une puissance bien redoutable. La question du Vatican, la subordination de Rome à Berlin et après 1880 la Triplice, dans laquelle l'Italie jouait le rôle du parent pauvre, l'impréparation militaire chronique de l'Italie, la morgue de l'aristocratie viennoise et la mentalité de la bureaucratie autrichienne expliquent suffisamment ce sentiment de supériorité, augmenté d'un léger dédain de la vieille monarchie envers le jeune royaume. Au surplus, l'Italie donnait prise à cette appréciation des cercles viennois par son attitude empressée et complaisante, par les efforts qu'elle faisait pour faire oublier ses origines démocratiques et révolutionnaires en fréquentant assidûment les salons aristocratiques et réactionnaires de la grande capitale danubienne.

Les cris des irrédentistes italiens qui, bien malgré Bajamonti, identifiaient la cause autonomiste dalmate avec la leur, laissaient Vienne froide. Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsqu'on y décida la marche sur Salonique et sur Scutari, que l'Autriche crut devoir amadouer l'Italie par une compensation platonique : l'inviolabilité de la commune

italianisante de Zara avec ses conseillers municipaux « italiens » aux noms exclusivement slaves (1).

Infiniment plus réel était le danger du côté de la Russie. Le courant slave, grossi des adhésions qui parvenaient de la grande protectrice slave du Nord, menaçait toujours de tout emporter. L'empire des tsars était un épouvantail. Rien que par l'existence statique de cet empire gigantesque, les Slaves d'Autriche étaient dangereux. A tout le moins, grâce à l'agitation des Tchèques, un mouvement fédéraliste était à redouter. Les Italiens de Dalmatie, cramponnés au parti constitutionnel allemand (*die verfassungstreue Partei*) de Plener et Herbst, s'y seraient toujours opposés. Ils auraient fidèlement soutenu même un cabinet Taaffe pour conjurer le spectre du fédéralisme. Les Italiens n'avaient rien à gagner dans une Autriche fédérale, dans laquelle Palacky ne leur attribuait que le Trentin. L'intérêt de Vienne était donc de protéger les autonomistes-italianisants de Dalmatie contre les Slaves, comme elle l'avait fait entre 1860 et 1874. Mais le mouvement slave avait formidablement grandi et Vienne dut s'exécuter.

La nationalisation des communes fut bientôt complète. Seule Zara, la ville dont toute l'histoire — nous l'avons démontré surabondamment — n'avait été qu'une longue protestation contre l'impérialisme vénitien, échappa à la loi générale et garda jusqu'à la fin de la Grande Guerre un conseil municipal italien. Et pourtant cette ville, siège du gouvernement vénitien, siège du gouvernement autrichien, soumise par conséquent à un double régime débilisant, avait été dans les premières années de la Renaissance slave le porte-drapeau des espérances nationales et le quartier général du parti unioniste. Elle avait été plus slave que ne le fut jamais Spalato. En 1848, Zara fut invitée à envoyer un délégué au congrès slave de Prague, convoqué en signe de protestation contre l'assemblée germanique de Francfort, qui prétendait englober la Bohême et les autres pays slaves de l'Autriche dans la grande mer allemande. Faisant chorus avec les patriotes tchèques, les Zaratins déclarèrent, par la voix de leur élite sociale et intellectuelle, qu'ils s'associaient aux protestations des Tchèques — Palacky avait adressé au Congrès de Francfort une lettre retentissante en faveur du droit historique de la Bohême slave —, qu'ils affirmaient leur inébranlable volonté de vivre réunis à leurs frères slaves, sous le régime constitutionnel des souverains autrichiens et non allemands. — L'Autriche servait de bouclier contre les vellétés d'expansion de

(1) Nakitch, Medovitch, Bozitch, Ghiglianovitch, etc.

la Grande Allemagne ; même amoindrie et privée du diadème impérial elle exerce aujourd'hui les mêmes fonctions. — Déplorant que le temps leur manquât pour envoyer à Prague un délégué, les signataires de cette lettre du 21 mai déclaraient que d'ores et déjà ils adoptaient les décisions de la majorité de l'assemblée. Ils priaient celle-ci de prendre toutes les mesures les plus efficaces pour assurer à 17 millions de Slaves autrichiens la possibilité de s'affirmer et de se développer dans un État commun.

Siège de la Diète dalmate, Zara fut le rendez-vous de tous les éléments libéraux du pays et de toutes les entreprises littéraires et autres animées du plus pur caractère slave. Sans le terrorisme du gouvernement autrichien, la capitale dalmate aurait eu en 1914 un conseil municipal slave comme en 1848 et en partie en 1870. Mais le gouvernement impérial, qui avait dû céder à contre-cœur au mouvement slave dans l'affaire de Spalato, adopta à Zara une attitude radicalement différente, selon le principe byzantin : *Divide et impera*. Il conserva, par une injuste application de la loi électorale, un conseil municipal italien pour rappeler toujours à la Dalmatie slave qu'il pouvait, à n'importe quel moment, soulever la question de l'autonomie italianisante en cas que les députés slaves s'avisassent de faire au Parlement de Vienne une politique par trop radicalement yougoslave. En même temps, l'Autriche obtenait un double résultat : elle avait dans la capitale dalmate un instrument docile pour empêcher les démonstrations slavophiles annexionistes de se produire au siège même du gouvernement, elle caressait, en même temps, l'irrédentisme italien, pour qu'à Trieste et ailleurs il ne créât point trop d'embarras à son propre gouvernement et que l'Italie eût une satisfaction morale pour tant de sacrifices d'amour-propre qu'il lui fallait consentir à la politique orientale de la double monarchie.

C'est à l'Autriche seule qu'une poignée de Dalmates italianisants (1) doivent de n'avoir pas complètement disparu de la scène politique du pays. Si, en effet, l'Autriche avait introduit le suffrage universel pour les élections à la Diète, si elle avait dissous le conseil municipal de Zara, illégalement élu, comme elle l'avait fait pour Spalato, en appliquant honnêtement la loi électorale en vigueur, on ne parlerait plus aujourd'hui des Italiens-Dalmates et la ville de Zara eût été sauvée pour la Dalmatie et pour la jeune Yougoslavie.

(1) Environ 3 000 sur une population slave de 700 000 âmes.

VI

La politique de plus en plus centralisatrice de la monarchie austro-hongroise, au seul profit de deux nationalités, l'allemande et la magyare, avait exaspéré les patriotes dalmates dès 1866. Ils se tournèrent vers la petite Serbie d'où ils attendaient quelque événement heureux dont sortirait l'émancipation des Slaves du Sud. A partir de l'année de Sadowa — on sait que Bismarck avait entamé des pourparlers avec le prince Michel de Serbie pour prendre à revers l'Autriche — la Dalmatie se tourne vers Belgrade. En 1868, un des chefs du parti unioniste, Croate convaincu, l'abbé catholique Michel Pavlinovitch, député à la Diète dalmate et au Reichsrat, prononça à Lesina un grand discours où il dit notamment : « Les Serbes et les Croates sont frères. Malgré quelques différences qu'on ne peut dissimuler, ils forment une seule nation. Le droit croate a formé le royaume Triunitaire (Dalmatie-Croatie-Slavonie) (1), qui est et sera un puissant levier de progrès. Sans arrière-pensées, les Croates font participer à leur droit leurs parents serbes. En défendant le droit croate contre les autres nationalités non slaves, nous serons, nous Croates et Serbes, le plus solide rempart de la principauté de Serbie. Mais la Serbie restera — et voici la même pensée exprimée par Tommaseo dans son poème à la Dalmatie — l'inextinguible foyer d'une activité qui ne s'arrêtera pas avant d'avoir atteint son but final, *et la guerre contre le Turc n'est ni la plus dangereuse ni la dernière des phases de cette activité.* » On ne pouvait préconiser plus clairement le rôle que la Serbie — dans la pensée des Dalmates — était appelée à jouer dans la solution du problème autrichien.

Presque en même temps, le comte Pozza, dont nous connaissons l'activité slave à Padoue, faisait paraître dans la *Nuova Antologia* de Florence un article suggestif sous le titre : « La Serbie et l'empire d'Orient » dans lequel il traçait à l'avance le programme national auquel la Dalmatie donnera plus tard sa pleine adhésion,

« C'est devenue une nécessité très urgente », écrivait le patricien dalmate, « que de protéger la civilisation et la liberté de l'Europe et, pour cela, de constituer en Orient un État considérable qui par sa force, par son extension, par ses chances d'accroissement futur, puisse se

(1) En théorie. Dans la pratique, la Dalmatie était, comme nous avons vu, englobée dans le corps composé autrichien et la Croatie-Slavonie dans les pays de la couronne de Saint-Étienne.

garantir lui-même et nous garantir tous contre une invasion russe, contre une invasion autrichienne, et contre une soudaine et violente solution de la question d'Orient.

« Cet État, si l'on veut qu'il vive, ne peut être qu'un État slave, un État capable d'enlever à la Russie la force morale qu'elle possède en qualité de seul représentant et presque de tutrice des Slaves dans les conseils européens; capable d'enlever à l'Autriche la force morale que lui donnent les Slaves et particulièrement les Slaves du Sud qui espèrent y trouver un solide appui et leur centre propre; et cet État, désormais nécessaire à la sûreté de l'Europe, ne peut en fin de compte être qu'un royaume de Serbie. L'Italie doit y songer » (1).

Aussi bien, quand éclata la guerre balkanique de 1912, la Dalmatie toute entière acclama les libérateurs serbes et manifesta ouvertement ses sentiments de solidarité avec les deux États serbes qui combattaient le suprême combat contre l'opresseur ottoman. Indirectement, l'Autriche se sentit visée. Depuis bien longtemps, les Slaves entretenaient dans leur for intérieur la conviction, à laquelle Albert Sorel avait donné la consécration d'une formule précise et claire : « le problème autrichien viendra à l'ordre du jour immédiatement après la solution du problème turc. » La dissolution des conseils municipaux de Spalato et de Sebenico, qui avaient manifesté plus chaleureusement que les autres en faveur des vainqueurs serbes dans les Balkans, n'arrêta pas le mouvement.

Le coup de pistolet d'un jeune Serbe à Sarajevo fut la cause immédiate d'une guerre que tout le monde attendait. Le jour même de la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, les patriotes dalmates les plus en vue, de Cattaro à Sebenico, furent arrêtés et emprisonnés. Ils n'étaient coupables que de slavisme et de sympathies serbes. Ce fut le plébiscite de la douleur. Après avoir languï un certain temps dans la maison pénitentiaire

(1) Comme une cruelle ironie retentit aujourd'hui l'appel du comte Pozza adressé à la jeune Italie à un autre endroit de ce même article. Nous ne pouvons nous refuser le triste plaisir de le citer. Le voici : « Seuls les Italiens, que les gens positifs traitèrent si souvent de fous et qui néanmoins, Dieu en soit loué, sont parvenus à faire de cette Italie, alors expression géographique, le Royaume, qui, mieux que tous les autres en Europe, incarne l'absolu principe des nationalités; eux seuls pourraient compatir aux rêves des Yougoslaves et leur permettre l'ambition de sortir de l'état d'expression ethnographique et d'arriver à l'état d'organisme politique. D'ailleurs, la destruction de l'Empire turc, tout au moins est chose désormais inévitable et peut-être prochaine. Ce pourrait être un malheur pour l'Italie, si l'Autriche, sa vieille et perpétuelle ennemie, mettait l'événement à profit et si, renforcée des provinces slaves de la Turquie, elle revenait de l'autre rive de l'Adriatique menacer son avenir. Donc, pour l'Italie, le plus grand intérêt est de lui barrer le chemin, coûte que coûte, et, par tous les moyens qu'admet la prudence, de favoriser l'exécution du programme yougoslave. » Ces mémorables paroles furent dictées en 1866!

de Sebenico, on interna poètes, écrivains, avocats, professeurs, députés en Haute-Autriche, quand ils ne furent pas employés comme otages sur les trains militaires qui déversaient les troupes autrichiennes sur les fronts serbe ou russe. L'amnistie généreuse de l'empereur Charles vint trop tard pour réconcilier des hommes exaspérés.

Alors que la Dalmatie se trouvait réduite au silence par la perte temporaire de ses meilleurs fils, une convention secrète fut conclue à Londres (26 avril 1915) aux termes de laquelle l'Angleterre, la France et la Russie, comme prix pour l'entrée de l'Italie en guerre, lui livraient la moitié de la Dalmatie jusqu'à Spalato et à peu près toutes les îles les plus importantes de l'Adriatique orientale. Les Alliés disposaient de la Dalmatie avec ce même sans-gêne qui avait présidé à sa vente par Ladislas de Naples et aux stipulations du congrès de Vienne! Contre cette promesse de cession que rien ne justifiait, le peuple dalmate protesta auprès des puissances par la voix d'un Comité yougoslave constitué à Londres et par des déclarations du gouvernement serbe, qui, reprenant l'argumentation de Pozza et l'appel qu'il avait fait à l'Italie en faveur d'un État yougoslave, refusait de croire que l'Italie, au mépris du principe des nationalités, auquel elle devait son existence, voulût s'emparer d'un pays foncièrement slave.

En 1918, les membres de la Diète dalmate — Serbes et Croates — constatant que la Diète n'avait pas été réunie depuis six ans, en violation flagrante de la Constitution, demandèrent au gouvernement de la convoquer, de relâcher les Dalmates emprisonnés et de ravitailler le pays. Le gouvernement fit la sourde oreille. Mais les événements se précipitaient. En juin 1918, la Diète, par l'intermédiaire de son président, osa adresser au gouverneur de Dalmatie un mémoire qui réclamait la réunion de tous les Croates, Serbes et Slovènes de la Monarchie en un seul corps politique sous le sceptre des Habsbourg, en y ajoutant la Bosnie-Herzégovine. Déjà l'Autriche s'écroulait. Dès le mois de juin, un Conseil National s'était constitué à Zagreb, et une assemblée convoquée à Spalato, le 2 juillet, procéda à l'élection d'un comité de seize membres chargés de collaborer avec le Conseil National central de Zagreb. Dans la déclaration dalmate, on réaffirmait l'unité nationale des trois branches du peuple yougoslave.

En novembre, l'Italie occupa militairement une partie de la Dalmatie sous le couvert d'un mandat des puissances, lesquelles, en effet, lui avaient imprudemment reconnu une situation prépondérante dans le bassin de l'Adriatique. Le Conseil National s'empessa de transmettre

au président Wilson (4 novembre 1918) une protestation énergique contre l'occupation italienne dalmate. Le même jour, le gouvernement provisoire de la Dalmatie adressa au commandant italien de Boccard une protestation contre l'occupation de Zara « qui forme de fait et de droit partie intégrante de l'État des Slovènes, Croates et Serbes. » L'occupation de Zara — poursuivait la note — était une violation flagrante du territoire du nouvel État qui entretenait avec l'Italie des rapports d'amitié.

Vaines paroles ! Des profondeurs des abîmes de l'histoire, les Dalmates se trouvaient de nouveau aux prises avec l'autre rivage. Rome remplaçait Venise, comme Venise avait remplacé Rome. Et toujours le problème illyrien se compliquait de tous les éléments accumulés au cours des siècles, sans pouvoir se tasser, sans que le cycle des destinées des successeurs du peuple du Dragon pût se refermer.

Le 10 septembre 1919, à Saint-Germain-en-Laye, où naquit Louis XIV, l'Autriche lâcha pour toujours sa proie et reconnut un nouvel État slave, encore incertain de son nom, se réclamant d'une triple origine, mais réellement uni entre les hauts sommets des Alpes Juliennes, les portes de Salonique et les premiers villages bulgares, entre la Drave, le Danube et la Tisa et la mer Adriatique, l'État des Slaves du Sud. L'Italie ne put maintenir ses exigences. Les grandes puissances, convaincues d'ignorance incurable, présentaient confusément un malheur certain attaché à une recrudescence injustifiée de l'impérialisme romain. Sur le tard, elles s'aperçurent que la cession d'une large portion de la côte orientale de l'Adriatique à l'Italie aurait entraîné à brève échéance entre les deux peuples riverains un conflit aux conséquences incalculables. Elles invitèrent les deux parties à s'arranger directement. Les conversations eurent lieu à Rapallo, sur la côte ligurienne; le 12 novembre 1920 elles aboutirent à un traité, d'où la Dalmatie sortit mutilée. Une situation fut créée qui tiendrait du comique si elle n'était profondément tragique. On trancha la tête de la Dalmatie. A l'encontre de toutes les lois historiques, des lois ethniques, géographiques et économiques les plus incontestées, voire au mépris du simple bon sens, la ville de Zara, après avoir combattu pendant des siècles pour garder sa physionomie dalmate sous les enseignes conjuguées hungaro-croates, dut se séparer de ses sœurs dalmates, répudier son histoire, ses intérêts les plus vitaux et s'offrir en holocauste à la rhétorique sentimentale et casquée de la nouvelle Italie. Son ablation du corps dalmate, au lieu de fermer l'histoire de la Dalmatie, en a rouvert les plaies les plus brûlantes. Toute cette

(715)

HISTOIRE DE DALMATIE

histoire dalmate, que nous venons de raconter avec sérénité dans ces pages, proteste contre cette cruelle mutilation, stérile et caduque comme toutes les œuvres auxquelles la nature intime des choses n'a pas collaboré.

Privée de Zara et de trois îles importantes — Cherso, Lussin et Lagosta — que la nature même a préposées en union avec les autres à sa sécurité, la Dalmatie a payé par cette mutilation son retour au foyer ancestral. Cette déchirure a compromis pour très longtemps le rôle que lui assignait le grand voyant dalmate du XIX^e siècle, celui de médiatrice entre l'Italie et le monde slave de la presqu'île thraco-illyrienne. La symbiose de raison appartient désormais, par la faute des hommes, à l'histoire. La Dalmatie se retrempe maintenant pour les luttes de l'avenir par un contact intime avec les autres membres d'une race forte qui, après une millénaire dispersion de ses forces, s'est enfin retrouvée.

L'issue finale ne saurait être douteuse. Avec la même tranquillité avec laquelle on assiste au coucher du soleil, car on sait qu'il réapparaîtra le lendemain à l'horizon, les Dalmates, rentrés enfin dans le sillage du navire qui emporte la fortune des Yougoslaves vers « le port des calmes intimes », ont foi dans la justice immanente qui assigne à chacun sa place dans l'ascension commune, malgré les violents qui voudraient la détourner de son orbite tracée par des lois certaines. Le dernier mot doit rester et restera aux gardiens du phare slave qui éclaire les nuits du rivage adriatique, du côté où se lève l'astre du jour.

CHAPITRE XV

RAGUSE (1)

Parva domus Ragusa, sed sufficit Orbi (Inscription du XVII^e siècle).

Cette petite république a exercé sur le mouvement général de la civilisation européenne une influence plus réelle et plus considérable que des États cent fois plus peuplés.

ERNEST DENIS.

I

L'ÉCLAT de Venise et le nom de la Dalmatie attaché, depuis le XV^e siècle, à son empire colonial ont rejeté dans l'ombre les constants efforts du peuple dalmate pour sauvegarder ce qui pouvait rester encore de liberté sur le rivage oriental de l'Adriatique. Et on surprendra bien des gens si on leur apprend qu'en dépit des efforts gigantesques

(1) Fidèles au principe que nous avons adopté dans cet ouvrage pour les noms des communes dalmates, nous retenons le nom romano-illyrique *Raguse* au lieu du nom slave : *Dubrovnik*, qui est actuellement devenu le nom officiel de la ville. Les deux noms sont également consacrés par une prescription millénaire (*Dubrovnik* veut dire à peu près : La Chênaie. Elle l'a été en effet, elle ne l'est plus). Mais le nom de *Raguse*, probablement d'origine illyrienne et plus ancien que celui de *Dubrovnik*, a reçu la consécration internationale et nous ne saurions par exemple appeler Marmont, « duc de Dubrovnik », sans provoquer chez nos lecteurs un accès d'hilarité. La mesure partout, c'est notre devise. Elle n'implique aucune renonciation nationale, puisque tout le monde sait que Raguse-Dubrovnik est une ville purement slave. Qu'a-t-on gagné appelant Austerlitz : « Slavkov? » « Le soleil de Slavkov » — voit-on ça? La république dont nous retraçons dans ces pages l'histoire à grands traits se servait du nom de « Dubrovnik » seulement en poésie (slave) et dans ses lettres adressées aux princes slaves des Balkans. A part ces deux exceptions, le nom de « Raguse » était généralement employé dans la vie publique, en latin : *Ragusium*, en italien : *Ragusa*. Les monnaies ragusaines (les ducats) portaient dans l'exergue la légende : « *Rector Reipublicae Ragusinae.* »

Encore une remarque s'impose : la ville italienne (sicilienne) *Ragusa* n'a rien de commun avec la *Ragusa* dalmate, sauf cette homophonie. La *Raguse* sicilienne tire son étymologie de l'arabe, tandis que l'étymologie de *Raguse* en Dalmatie est d'origine illyrienne et se retrouve sous une forme légèrement modifiée en Bosnie. Quant à l'étymologie proposée par Constantin Porphyrogénète : *Raguse*, du grec *Laus* (*lavve*, *lausa*, *Ragusa*) qui veut dire « rocher », elle est très contestable.

de la république de saint Marc pour réduire toutes les villes dalmates, sans exception, il y avait par-ci, par-là de petites flammes de liberté qui ne consentaient pas à s'éteindre.

Sous les grands mots et à la faveur du consentement extorqué et tacite des puissances riveraines de l'Adriatique, Venise passait pour être la maîtresse incontestée de toute la Dalmatie. Mais la vérité était tout autre et l'Europe le savait. Les quelques petites communes autonomes qui étaient restées debout après le grand naufrage de la liberté communale ne pouvaient pas porter ombrage à Venise. Elles pouvaient couler leurs jours heureuses et ignorées. Mais tout autre était le phénomène ragusain dans la Dalmatie méridionale. La république de Raguse représentait une solution de continuité importante dans l'aire impériale de Venise. Une commune dalmate existait qui avait su se soustraire à la domination vénitienne et qui, par un concours de circonstances prodigieux, auxquelles un diplomate français du XVII^e siècle, Savary de Brèves, avait cru pouvoir attacher le mot de miracle, avait su agrandir son territoire et soustraire à la République des lagunes une partie du littoral dalmate. Car, en réalité, il y avait deux Dalmaties : une Dalmatie vénitienne et une Dalmatie ragusaine et, par une ironie de l'histoire, celle-ci survécut de quelques années à celle-là.

On ne saurait dire de Raguse que « la nature qui fait des berceaux aux peuples ne l'avait pas prévue ». Bien au contraire, elle l'avait « prévue » en lui octroyant les périls et les avantages d'une mer sans obstacles insulaires, s'offrant à toutes ses audaces. Mais la nature, fatiguée de ce chaos de pierres balkaniques qu'il lui avait fallu malaxer et qu'elle abandonnait à leur sort, ne put ou ne voulut faire davantage. Elle concentra tout son effort dans un point très petit de l'espace d'entre l'Illyrie et l'Italie, en accordant cependant à ce petit point privilégié, des horizons plus vastes, une vie plus intense et brûlante, fatigante et active jusqu'à l'épuisement.

Il faut regarder Raguse de la montagne Saint-Serge, au pied de laquelle elle s'est blottie, pour s'en convaincre. Cette modeste montagne — presque une colline, à peine 412 mètres au-dessus du niveau de la mer — où l'époque byzantine avait laissé une trace visible dans une chapelle dédiée aux saints Serge et Bacchus — nobles romains martyrisés en Syrie au IV^e siècle — porte sur ses flancs une enceinte de pierre, couronnée par deux tours dont chacune a un cachet spécial. Sous ces premiers remparts qui séparaient les Slaves de terre ferme de ceux qui se réclamaient plus directement de Rome, se pressent les maisons en rangs serrés, construites pour la défense, blasonnées, quelques-unes encore

enrichies de bifores et trifores gothiques. Des ruelles étroites, des escaliers fuyants accentuent le caractère défensif de la ville, qui n'attend qu'un peu d'espace pour s'étendre dans un repos relatif de beauté et de confort. En effet, cette course s'arrête au beau milieu de la ville qui est coupée en deux par une large rue — jadis un canal — où, depuis le terrible tremblement de terre de 1667, tous les palais sont pareils, uniformes, lisses, aux boutiques voûtées décorées — comme pour une croisade — du monogramme du Christ que saint Bernardin de Sienne mit au xv^e siècle à la mode. L'œil repose sur ce Corso, en ligne droite, doré par le temps, ridé par des agitations séculaires, avec son beffroi aux guerriers de bronze et les deux clochers de Saint-François et de Saint-Dominique, comme préposés à la garde d'une ville-couvent. Un magnifique ensemble architectural forme une vision complète de coulisses, derrière lesquelles dans l'intimité austère du palais ducal se jouait inlassablement le grand drame de la liberté. Douane, corps de garde, fontaines, palais ducal — ou des Recteurs — église de Saint-Blaise — le protecteur byzantin de Raguse, coupole romaine de Sainte-Marie Majeure, tout se presse dans un espace d'un seul tenant, cours unique d'histoire de l'architecture depuis la Renaissance et le gothique appelé vénitien jusqu'au baroque romain. Mais le repos des yeux expire bientôt. Les maisons reprennent leur course, dans un labyrinthe de ruelles, de palais qui rivalisent de hauteur avec la coupole de la cathédrale — le troisième dôme de Raguse après celui qui fut construit avec les fonds fournis par Richard Cœur de Lion; — encore des remparts, des forteresses, des tours, des murailles à pic, des falaises dont la teinte rougeâtre tranche sur le gris indéfinissable des maisons et des églises, et enfin la mer, l'horizon illimité de l'Adriatique, non entravé, aux reflets de turquoise et d'émeraude, et si limpide qu'on y peut lire la vie des profondeurs, suivre un poisson dans ses glissements, observer le calme immaculé des varechs.

Il fallait avoir un cœur de fer — *ferrea praeordia* disait l'humaniste Jean de Ravenne qui exerçait au xiv^e siècle les fonctions de chancelier de cette cité slavo-latine — pour résister et garder les traits marquants d'une cité libre, pour ne point être confondue avec les cités vaincues. Elle était comme abandonnée à la merci des flots, proie qui s'offrait à un raid maritime, à une descente des montagnes environnantes.

La force d'un empire barbare du côté de la terre ferme, un autre empire paré de tous les ornements d'une civilisation raffinée du côté de la mer et d'autres empires plus loin, de tous côtés. Et si seulement elle n'eût eu qu'à souffrir du travail de la terre, des maladies pestilentielles qui

s'abattaient sur elle tous les deux ou trois ans! Séismes, incendies, pestes, violences subies sur son corps, on eût dit d'un rêve traversé de cauchemars; sevré de l'atmosphère commune de liberté des villes sœurs qui avaient été réduites en domesticité, ce dernier fragment de la liberté communale dalmate avait la vie dure. Tantôt Raguse se cachait et disparaissait de la scène politique, heureuse de son anonymat, tantôt elle se soulevait sur les vagues des événements portés par toutes les forces divergentes du système européen, et on se souvenait tout à coup de celle que Guillaume d'Orange avait appelée : « l'aînée en liberté » et que les républicains anglais proposaient à leur patrie comme un modèle achevé de régime aristo-démocratique.

Nul doute que la race d'hommes qui s'étaient accrochés à ces rochers où les pins et les chênes verts dévalaient vertigineusement vers la mer et les allées de myrtes et de lauriers-roses embaumaient l'air traversé des subtils effluves du large, nul doute que ces réfugiés étaient pareils au ramassis qui avait pétri Rome d'une matière précieuse et plus dure que ne l'étaient les hommes qui avaient ouvert leurs portes à tous les arbitraires slaves, vénitiens, hongrois.

Comment Raguse a-t-elle pu se séparer de ses compagnes et créer un *home* de liberté? La race d'abord, cette race dont nous venons de parler, la mer ouverte, le voisinage d'une poussière de principicules d'outremonts qui tout en lui faisant subir des avanies périodiques lui avaient permis de vivre plus retranchée de la grande cité lagunaire aux mille tentacules, la possibilité de s'offrir plus complètement à cet immense Empire byzantin qui opérait plus facilement dans l'Adriatique inférieure et enfin le hasard qui est suivant une définition spirituelle : « Dieu quand il ne veut pas signer. » Ce hasard a voulu qu'elle fût toujours à deux doigts de sa perte et qu'elle devint toujours, par un redressement subit, maîtresse de sa destinée, quoique se heurtant à l'impossibilité de créer une plus grande et plus heureuse patrie. Pas un seul des grands penseurs de l'histoire du XVIII^e siècle ne put passer sous silence cette petite cité, qui était devenue un phénomène social, grâce à la possibilité des petites entités de se développer et de vivre leur vie intense, loin des grandes agglomérations du type persan qui faisaient horreur à Saint-Marc Girardin. Toute la complexité d'une vie qui ne voulait se livrer ni livrer son secret à personne évoluait dans un espace que les géographes pouvaient ignorer, mais qui s'imposait à l'historien et au philosophe. L'historien suisse du XVIII^e siècle Jean de Müller l'avait compris. Il a consacré à l'histoire de Raguse plusieurs pages émouvantes et rigoureusement exactes qu'il

a fait précéder par les réflexions suivantes : « Une cité qui pendant mille ans, au milieu de peuples sauvages adonnés au brigandage, entre la vigoureuse grandeur et la chute retentissante de tant de royaumes limitrophes, a su conserver sa liberté, son gouvernement, sa force, sa culture, ses mœurs, cette cité est digne d'être sauvée de l'oubli. Son courage et sa sagesse méritent toute l'attention de l'historien. On ne peut lire la plus humble page de son histoire sans en être ému. L'État ragusain n'avait pas plus de 40 milles italiens en longueur et de 2 à 3 milles en largeur, sur le rivage adriatique. Et pourtant il est supérieurement utile d'étudier son passé, car, dans les grandes histoires, les petits faits caractéristiques se perdent et c'est dans les petites républiques que se réfléchit l'humanité. »

Il était réservé à l'historiographie du xx^e siècle, tributaire, en dépit de la thèse des infiniment petits qui est à la base de toute biologie et sociologie moderne, de l'idée impérialiste et des États numériquement grands, de faire fi des petites républiques et des cités qui ont pourtant rayonné bien au-delà de leur assiette territoriale et de leurs forces purement matérielles (1). Quant à Raguse, elle a été complètement oubliée, alors que Montesquieu, Gibbon, Vico (2), Cantù, Chateaubriand et même Byron s'étaient souvenus d'elle. On a fait la conspiration du silence autour de cette cité prodigieuse (3), dont César Cantù, avec une superbe hyperbole, n'a pas hésité à dire qu'elle « a mérité les honneurs de l'histoire plus que les vastes empires dont elle a été la victime ». Ce jour-là, le grand Italien a tenu la balance de l'Éternel.

Délivrée d'une fausse ligue républicaine dalmate qui n'a jamais été pleinement réalisée, Raguse développe ses institutions indépendamment des autres cités dalmates, quoique sur le même plan. Elle les développe beaucoup plus loin et comme pour une gageure elle façonne, avec les mêmes éléments communaux, un monde à part, serti dans un cercle lumineux entre ciel et mer. Quelle somme immense de travail, pareil à celui des abeilles ou des termites (Raguse est une ruche ou une termitière) a été nécessaire pour arracher un lambeau de terre slavo-

(1) Venise et Florence elles-mêmes n'occupent qu'une place modeste dans les plus récentes histoires universelles.

(2) Dans sa célèbre *Science Nouvelle (Principj di Scienza Nuova)* le Napolitain G.-B. Vico (1668-1744) constatait qu'il n'y avait plus en Europe que cinq républiques régies aristocratiquement à savoir : « Venise, Gènes et Lucques en Italie, Raguse en Dalmatie et Nuremberg en Allemagne. » « Toutes les cinq, ajoute Vico, aux frontières limitées. »

(3) Une exception honorable est faite par l'historien roumain Jorga, qui a consacré à l'histoire de Raguse quatre belles conférences faites à la Sorbonne en 1932.

HISTOIRE DE DALMATIE

latine à l'ensorcellement du monde des Croisés, au charme d'un Empire sacro-saint aux mosaïques d'or et au Christ courroucé, aux appels de la sirène vénitienne, à l'oppression du Croissant, tout en gardant intacte l'empreinte claire et mesurée du génie slave fondu en une symbiose, unique dans l'histoire, avec le génie latin! Cette histoire de plusieurs siècles de patient travail a débouché dans celle des Slaves méridionaux d'aujourd'hui et a trouvé en elle sa justification finale. Son action vitale s'est étendue par-delà le temps jusqu'à l'avènement insoupçonné et lointain de la race tout entière.

II

Raguse dut soutenir une lutte de tous les jours contre la terre hostile qui conspirait contre elle, elle dut exécuter mille petits actes de souveraineté pour conquérir le droit de crier : « De qui suis-je le débiteur? Je le paierai (1). » La liberté pour elle a été une création continue. Elle a pu l'accomplir grâce à la séparation des classes. Cette séparation était non seulement un effet naturel de l'organisation des communes — surtout de celles qui s'étaient modelées sur Venise —, mais encore elle a été pour Raguse la condition même de son existence. Le régime démocratique du type florentin eût perdu la cité et l'eût livrée aux princes voisins. Il a fallu que le pouvoir fût ramassé et concentré dans une seule classe et que la garde de la liberté fût attaché à l'exercice d'un pouvoir aristocratique, tempéré d'ailleurs par une exquise bonhomie démocratique et par l'accession de la classe populaire aux offices subalternes ainsi que par le respect qui entourait la classe des commerçants et des marins (d'ailleurs, aussi bien patriciens que bourgeois, comme à Venise, à Gênes, à Florence).

Raguse a voulu se donner le luxe d'une Constitution complexe, dont Venise a été le vénérable modèle. Elle avait donc son Grand Conseil, qui, aux beaux jours du petit État, comprenait jusqu'à 300 membres et même au-delà. Tous les patriciens à partir de l'âge de dix-huit ans — de vingt après le séisme de 1667 — en faisaient partie. Le Grand Conseil élisait un Sénat à vie, de 45 sénateurs, dont 7, élus pour un an, formaient le Conseil Mineur. Celui-ci représentait, avec le Recteur de la République, la « majesté » de Raguse, la Seigneurie. Quand le Conseil Mineur sortait du Palais pour une cérémonie publique, il était précédé

(1) *Quis ante dedit mihi ut reddam ei?* Livre de Job, XLI, 2.

d'une musique et de 20 huissiers du Palais en livrées rouges. Le chef de la République de Raguse ne s'appelait ni doge, comme à Venise et à Gênes, ni gonfalonier, comme à Florence et à Lucques, mais Recteur — pour rester dans la note dalmate — et son appellation slave équivalait à celle de prince (*Knez*). Dans son *Esprit des Loix*, Montesquieu n'oublie pas Raguse. Il y souligne un phénomène constitutionnel à part, la brièveté de la durée de la charge du Recteur de la République, qui n'était que d'un mois seulement. « Dans toute magistrature », écrivait-il (1), « il faut compenser la grandeur de la puissance par la brièveté de sa durée. Un an est le temps que la plupart des législateurs ont fixé; un temps plus long serait dangereux (2); un plus court serait contre la nature de la chose. Qui est-ce qui voudrait gouverner ainsi ses affaires domestiques? A Raguse, le chef de la république change tous les mois; les autres officiers toutes les semaines; le gouverneur du château tous les jours. Ceci ne peut avoir lieu que dans une petite république (3), environnée de puissances formidables qui corrompraient aisément de petits magistrats. » Mais Montesquieu se trompait. Le pouvoir à Raguse ne résidait pas en la personne du Recteur, qui n'était qu'un simple président, une ombre, mais en le Sénat qui était élu à vie. Et la durée trop courte de la suprême dignité de l'État n'était pas due à la crainte d'être corrompu, mais plutôt à celle de l'usurpation du pouvoir. L'aristocratie ragusaine s'était trouvée, au XIII^e siècle, à un tournant de son histoire. Un chef de la cité voulut s'emparer du pouvoir et se proclamer tyran, mais le patriciat coupa court à ses velléités, le condamna à avoir la tête tranchée. D'après une autre tradition, il se donna lui-même la mort à bord d'une galère vénitienne que Raguse avait appelée contre l'usurpateur. La charge du Recteur, qui durait trois mois, fut réduite à deux et finalement à un seul mois. Le premier magistrat du pays, pendant les trente jours de sa magistrature, était une espèce de prisonnier d'État. Il ne pouvait sortir de ce merveilleux Palais — qui a excité l'admiration de tous les voyageurs et écrivains d'art et qui, d'après Edward Freeman, dépasserait en beauté le Palais Ducal de Venise si l'inexorable espace ne l'avait étranglé — que les jours strictement fixés par le cérémonial et la formule sacro-sainte : « Aujourd'hui Son Excellence se rend à la cathédrale » ou « Son Excel-

(1) Livre II, chapitre III. Des lois relatives à la nature de l'aristocratie.

(2) Et pourtant nous avons l'exemple typique du doge de Venise élu à vie et qui ne fut dangereux qu'une seule fois, en 1355, Marino Faliero. Sur 124 doges!

(3) Montesquieu cite en note l'exemple de Lucques où les magistrats ne sont établis que pour deux mois.

lence assiste sous les voûtes du Palais au départ des ambassadeurs du Tribut (1). » Ces cas exceptés, le Recteur restait enfermé dans le Palais public. Il assistait à la messe dans sa chapelle privée, recevait les envoyés étrangers, convoquait et présidait le Grand Conseil, le Sénat et le Conseil Mineur, gardait le sceau de l'État et les clefs de la ville et une des clefs du fameux reliquaire de la cathédrale qui excita l'admiration du comte de Gontaut-Biron, ambassadeur d'Henri IV en Turquie. Le Recteur portait une toge de soie rouge — « l'homme rouge » — avec une étole de velours noir sur son épaule gauche, symbole de l'autorité suprême, dont nous voyons parés les procureurs de Saint-Marc dans les portraits du Tintoret. Quand il sortait, il était suivi du Conseil Mineur, précédé de la musique et des gardes du Palais (2).

S'autorisant d'une tradition byzantine qui voulait que le *Basileus* investit le doge de Venise d'une haute charge de cour, les rois de Hongrie Ladislas et Mathias Corvin s'avisèrent un jour d'octroyer au Recteur de Raguse le titre d'*Archirector* avec les insignes de l'ordre de l'Éperon d'or. Mais le Sénat interdit rigoureusement aux Recteurs de faire usage du nouveau titre. Il repoussa, en même temps, les nouvelles armoiries que Mathias Corvin voulut octroyer à Raguse, un phénix, « car » disait le roi dans sa lettre, « le phénix est un oiseau précieux et unique au monde, immortel, puisqu'il renaît de ses cendres, et Raguse est pareille à cet oiseau ». Raguse, très courtoisement, refusa cet honneur. Quant aux insignes de l'ordre de l'Éperon d'or, lorsqu'un Recteur mourait pendant qu'il était en charge, on les plaçait — suprême ironie! — sur le cercueil pendant la cérémonie de la levée du corps. La République entourait d'une sobre splendeur son premier magistrat, mais elle entendait rester le seul arbitre de ces honneurs. La Rectoresse avait ses dames de compagnie et une gondole dorée à sa disposition. Elle pouvait sortir de cette magnifique prison à volonté et ne s'en faisait pas faute. Les Recteurs donnaient de temps à autres des banquets officiels. Parmi les grandes nappes de Flandre aux armoiries de la République : de gueules aux trois burèles d'argent, les cristaux de Murano, les faïences de Sèvres ou de Saxe, parmi les tableaux de maîtres ragusains et vénitiens (3) — tout fut emporté par la tourmente napoléonienne qui s'abattit sur la ville, — le Recteur était

(1) Nous parlons plus loin de cette fameuse ambassade.

(2) Ces gardes quand ils accompagnaient le chef de l'État étaient désarmés! Avis à Genève!

(3) Il ne reste au Palais qu'une superbe toile de Paris Bordone : Vénus et Adonis, et on a pu sauver deux ou trois toiles de maîtres ragusains.

bien éloigné de se faire des illusions sur son pouvoir. Il savait n'être que le gardien rouge de ce monastère laïque qui s'appelait Raguse.

Rien ne peut donner une idée de la complexité des offices de cette petite République toute tendue à maintenir des rouages qui pussent garantir l'ordre et la discipline dans une cité que n'importe quel orage eût pu enlever comme la « tente d'une nuit ».

Trois provéditeurs ou gardiens de la justice, qui avaient la faculté d'opposer leur veto à toute délibération du Sénat qui serait prise en violation du Statut — qui datait de 1272 —, un grand secrétaire et plusieurs secrétaires, bourgeois ceux-ci, quatre sénateurs juges au criminel, quatre sénateurs consuls des causes civiles, tous élus — contrairement à ce qu'affirme Montesquieu sur la foi du récit du voyageur français de Tournefort — pour un an. Les finances étaient l'objet des plus grands soins. Le grand commerce maritime à partir du xv^e siècle avait énormément enrichi Raguse. C'est sa grande richesse qui lui permit d'assouvir les appétits des Turcs et des chrétiens qui en voulaient également à son immense fortune. Six sénateurs trésoriers (*Tresorieri di Santa Maria Maggiore*) élus pour trois ans administraient la fortune publique, en véritables ministres des finances. « Ils administraient, d'après le témoignage d'un voyageur éclairé — M. de Pouqueville — avec beaucoup de sagesse et d'économie la fortune publique, tellement qu'on peut les comparer aux anciens administrateurs de Hollande. » Trois sénateurs étaient les caissiers de l'État, c'est-à-dire les ministres du Trésor, et cinq membres du Grand Conseil formaient la Cour des Comptes. Beaucoup d'autres fonctionnaires — tous nobles — formaient un épais réseau aux mailles serrées, où il n'y avait de place pour la moindre fente à travers laquelle pût s'infiltrer une force extérieure pour désagréger un édifice construit au mépris des lois de la statique politique. Monnaie, douane, sel, navigation, consulats, approvisionnement, aqueduc, santé publique, guet, administration du territoire, administration des îles (toutes régies par des « comtes » patriciens). Raguse comprenait le territoire dalmate entre la Narenta et les Bouches de Cattaro, possédait plusieurs îles dont l'Italie en détient actuellement une (1), île d'une originalité profonde,

(1) L'île de Lagosta (en slave : Lastovo) l'*Insula Augusta* des Romains, que nous avons mentionnée plusieurs fois dans cet ouvrage. — En 1602-03, la population de Lagosta s'insurgea contre le gouvernement de Raguse, Venise s'immisça dans ce conflit. Une escadre vénitienne s'empara du port principal de l'île, ce qui faillit provoquer une nouvelle guerre turco-vénitienne (la Turquie, en puissance protectrice de la République de Raguse, insistant pour l'évacuation de l'île par les Vénitiens).

Ce grave incident fut aplani grâce à l'intervention du roi de France, Henri IV, intervention

nature, hommes, vestiges d'une grandeur passée —, rien n'échappait à la surveillance de ce gouvernement.

Qu'avait Raguse pour se défendre? Ses magnifiques remparts, les seuls qui existent encore aujourd'hui en Dalmatie et qui font de Raguse une rivale de Carcassonne et d'Avignon. Le château de Saint-Laurent, qui s'élève triste et hautain sur un rocher à tête de bélier, relié à la terre ferme par un cordon ombilical comme celui qui attache l'enfant à sa mère, domine toute l'étendue de l'Adriatique, observatoire et ouvrage défensif à la fois, dont la construction commença en 1038 et ne fut achevée, avec beaucoup de modifications, qu'en 1338. Il était gardé par deux châtelains, relevés toutes les vingt-quatre heures, sur lesquels pesait une énorme responsabilité. On entrait dans l'immense forteresse par une porte très étroite sur laquelle on peut lire encore l'inscription suivante :

« *Non bene pro toto libertas venditur auro* (1). »

par laquelle la République voulut justifier aux yeux du peuple, qui murmurait, les dépenses excessives qu'avait exigées la construction du château. Du côté du soleil levant, une autre formidable forteresse avait été élevée en 1462 aux frais du pape Pie II Piccolomini, navré d'avoir été empêché par sa maladie et par le retard de la flotte vénitienne d'accourir en aide à Raguse, menacée directement par le conquérant de Constantinople. Une autre tour sur le flanc du mont Saint-Serge — la tour de Menze —, pareille au château Saint-Ange à Rome, gardait sombre, trapue et puissante, les passages les plus dangereux pour une attaque du sandjak de l'Herzégovine. Une garnison permanente de 300 soldats, recrutés en grande partie en Hongrie, assurait la sécurité de la ville. Une levée générale était décrétée si la République se trouvait en danger.

Malgré tout son système défensif, cette cité qu'une seule expédition militaire, voire un simple geste du Sultan eût pu réduire à ce rocher où

que les historiens français du grand roi ignorent totalement, et Venise dut restituer Lagosta aux Ragusains. Dans sa chronique, Antonio Morosini cherche à justifier l'action illégale de la République. « Bernard Venier (capitaine du golfe) », dit-il, « ne fut pas envoyé à Lagosta pour annexer cette île aux possessions vénitienes, car une si petite chose n'aurait pu rien ajouter à la République, mais on l'envoya pour étouffer une étincelle qui aurait pu produire des maux beaucoup plus grands. » — L'Italie n'a pas été de l'avis de la Sérénissime. Elle annexa en 1921 à Rapallo cette « bagatelle » — *tantulum* dit Morosini —, sentinelle avancée de Raguse et de toute la Dalmatie méridionale. Rome, en ce cas, fut plus sincère que Venise. Et M. Millerand remplaçait Henri IV.

(1) Cet hexamètre fut scandé par Savonarole dans son sermon sur la liberté prononcé en la cathédrale Santa Maria del Fiore le 13 décembre 1496 en présence des membres du gouvernement.

les réfugiés gréco-illyro-latins d'Épidaure l'avaient bâtie, avait dans sa puissante et riche aristocratie d'autres moyens plus efficaces pour retenir et garder une place qu'en dépit de la toujours croissante violence des temps elle s'obstinait à ne vouloir pas abandonner.

Or cette aristocratie, à laquelle Louis Hélien avait appliqué l'épithète de *munitissima* — comme si elle-même était le rempart le plus fort de Raguse, menacée par l'éternelle jalousie et l'égoïsme des Vénitiens —, d'où venait-elle? Ce patriciat était un étrange mélange de Gréco-Romains, d'Illyriens et de Slaves, qui, par l'extinction progressive, faute d'aliment, des éléments romans s'était presque entièrement slavisé dès le XII^e siècle, mais pas si complètement qu'il ne se servit jusqu'au XVI^e siècle d'une langue romano-dalmate, presque inintelligible aux Italiens, et qu'il ne dévoilât dans certains traits de son caractère et même de sa physionomie un précipité physio-psychologique un peu différent de celui des autres cités dalmates. Ce patriciat uni au peuple avait formé un dialecte à part que les siècles n'ont pas pu effacer et qui confère un charme spécial à la population de Raguse. Au surplus, bien que slave, le peuple ragusain ou « nation » resta tributaire du génie latin et sut le conjuguer avec la fraîche poésie nationale qui dévalait des montagnes. Tout lien n'était pas rompu avec la Grande Mère antique — que le sang illyrien avait rajeuni — ; selon l'heureuse expression d'un pape — Urbain VIII Barberini — « la charité le reliait à l'Italie plus que la mer ne l'en séparait (1) ».

Si au XVI^e siècle la république de Florence avait cru pouvoir de sa propre autorité reléguer le gonfalonier perpétuel Soderini à Raguse comme en territoire italien, si, de peur des indiscretions d'outre-monts, Raguse s'était décidée à interdire dans les séances du Sénat l'usage de la langue slave, elle n'oubliait cependant jamais d'affirmer sa nationalité pour autant que les temps le permettaient. Elle n'a jamais voulu être confondue avec l'Italie et avec les Italiens et, au contraire, elle voulait être reconnue comme un État slave d'une nature spéciale. Un exemple typique nous est donné au XVI^e siècle. En 1557, l'Angleterre, se trouvant — ce qui lui arrivait souvent — en guerre avec la France, s'avisa de détourner le commerce italien des voies habituelles par les ports de la Manche. La seule route qui devait être empruntée était Gibraltar. Dans son ordonnance, le gouvernement anglais comprit non seulement toute l'Italie, mais encore Raguse, qui par ce fait devenait un État

(1) *Potius charitate coniuncti quam mare divisi.*

italien. Le Sénat ragusain s'en émut. Il enjoignit aux commerçants ragusains de Londres de séparer soigneusement Raguse des autres villes italiennes. Ils furent chargés de déclarer à la reine Marie et à son époux Philippe II d'Espagne que Raguse n'était pas une ville italienne, que la langue dont se servaient les Ragusains était tout aussi éloignée de la langue que parlaient les Italiens que celle-ci l'était de la langue anglaise. Par ailleurs, l'Adriatique séparait Raguse de l'Italie. Raguse est limitrophe de la Dalmatie, disait le Sénat, et celle-ci est limitrophe de la Hongrie. Or tous ces pays sont très éloignés de l'Italie.

En même temps, l'archevêque de Raguse Lodovico Beccadelli — un Italien pourtant — intervint auprès du tout-puissant cardinal Reginald Pole, archevêque de Cantorbéry, en faveur des négociants ragusains frappés par le décret de la reine Marie qui les plaçait sur la même ligne que les Italiens. Beccadelli expliqua à Pole que les Ragusains n'ont jamais contrevenu à la loi anglaise et que, d'ailleurs, « ils ne sont pas Italiens » (*oltra che non sono Italiani*). Les arguments étaient péremptoirs. L'Angleterre sépara Raguse des villes italiennes.

C'est donc une Raguse slave, avec toutes les nuances indiquées, qui jouera un rôle de premier plan dans l'histoire de la péninsule thracillyrienne, tout en ayant gardé un parfum de romanité captivant. L'énergie romaine greffée sur la souplesse slave, voilà Raguse.

Elle monopolisa le commerce balkanique, monopole qu'elle dut partager avec le colosse vénitien, elle fut le dépositaire universel des trésors des princes d'outre-monts — bosniaques et serbes —, elle fut le refuge des princes dépossédés ou simplement exilés, elle fut « le courtier honnête » des dynasties slaves qui n'avaient de l'esprit politique que de façon intermittente, fatalement vouées à une déchéance prématurée. Que de fois n'a-t-elle pas écrit à ces terribles dynastes slaves, qui pesaient sur elle comme un cauchemar, et mandé par ses ambassadeurs des conseils de modération et de concorde! Ces paroles adressées aux dynastes Balsa au xv^e siècle : « *Quando vos bene statis ad invicem, vos certe eritis fortiores; et nemo poterit vos offendere.* » (Quand vous êtes bien ensemble vous êtes certainement plus forts et personne n'osera vous attaquer), étaient le programme de Raguse. Ce n'était pas l'éternel *Divide et impera* de Byzance et de l'Autriche! Tout en vain. L'avènement des Turcs mit fin à toutes ces angoisses, pour les remplacer par d'autres.

Si l'Europe s'était complètement désintéressée de la Dalmatie, engloutie dans la grande mer vénitienne, Raguse ne fut pas oubliée, grâce à son drapeau blanc, à son énorme commerce maritime — 300 navires ragu-

sains sillonnaient aux beaux jours la Méditerranée sous l'enseigne de saint Blaise — et grâce à sa diplomatie toujours en éveil. Patriciens, religieux, capitaines au long cours, commerçants rivalisaient de zèle pour empêcher que l'oubli ne s'étende sur la ville des lauriers-roses et des myrtes ou que quelque épervier, tombé des quatre vents de l'esprit, ne rende à force de bec et crocs plus dure encore la vie à la vieille cité, lasse et pourtant obstinément décidée à vivre.

III

Un rapide aperçu de son histoire — pour autant que nous ne l'avons effleurée dans les chapitres précédents — éclaircira au lecteur mainte énigme.

Raguse a été byzantine, par excellence byzantine, la plus byzantine des cités de Dalmatie. En byzantinophilie elle rivalisait avec la première Venise byzantine. Elle était préposée à la garde du bas Adriatique, c'est-à-dire de l'entrée du golfe, redoutable et convoité. C'est à cause de cet attachement presque maladif au grand Empire de l'aigle bicéphale que Venise, émancipée dès la moitié du ix^e siècle de la tutelle byzantine, déteste Raguse. La promenade triomphale du doge Orseolo — entreprise certainement avec l'assentiment de Byzance — s'achève par une acceptation de la police maritime vénitienne de la part des cités dalmates. Mais Orseolo, qui a reçu en haute mer une députation épiscopale et laïque de la byzantine Raguse, ne voit que de très loin les remparts de cette ville. Il n'y entre point. Il négocie avec les princes slaves, il prend des otages, il aborde dans toutes les autres villes dalmates, il conquiert de vive force les villes des Narentains, mais Raguse, c'est tout autre chose. Elle avait déjà séparé sa cause — nous ne disons pas ses destinées — des autres communes dalmates. Elle subit et repoussa une formidable attaque arabe, grâce au courage de ses habitants et aussi à l'intervention d'une puissante flotte byzantine. Son rôle se dessinait déjà de rempart de l'Adriatique et de l'Italie contre les invasions des barbares.

Mais tôt ou tard il faut passer par la toute-puissante Venise. Raguse devient vénitienne à deux reprises, tout en restant byzantine de cœur. Ses citoyens saignent à la vue du gonfalon byzantin souillé, arraché des remparts et des tours par un doge. N'empêche que Raguse agrandit l'aire de son influence par des cessions lentes et progressives de territoires de la part des princes d'outre-monts, en mal d'argent et peu conscients des

fonctions du littoral adriatique. Ils ne peuvent se débarrasser de la tunique de Nessus de l'esprit continental balkanique. Pendant les XI^e et XII^e siècles, la commune se fortifie et puise ses forces dans des achats territoriaux et insulaires, en gagnant sur mer des positions qu'elle ne pourra pas toujours soustraire aux convoitises brutales de la commune vénitienne. Dans le duel qui déjà se dessine entre Venise et la Hongrie, Raguse doit accepter — peut-être encore conseillée par le maître lointain de Byzance — la suprématie de la puissante commune du Nord de l'Adriatique et celle-ci lui envoie en 1172 son premier comte, Renier Zane. Vingt ans plus tard, un prince mi-français mi-anglais, Richard Cœur de Lion, revenant de Terre Sainte, après une grosse tempête qu'il a essuyée dans les eaux de Raguse, se rencontre avec des moines bénédictins et leur propose de bâtir une église sous l'invocation de la Purification de la Sainte Vierge (2 février). Que cette église votive fut élevée, comme le veut Édouard Freeman, sur l'île de Lacrome, qui monte la garde devant la ville dans toutes les gammes de la beauté, ou que ce fut à Raguse même, comme l'affirment les vieilles chroniques ragusaines, à l'endroit où s'élevait jusqu'au séisme de 1667 une statue du roi Richard — le fait est significatif. En cette même année, on bâtissait depuis trente ans déjà l'église de Notre-Dame de Paris. Il y a synchronisme entre la première grande manifestation de l'art gothique en France, la cathédrale de Notre-Dame de Raguse et l'épanouissement d'une commune libre dans la basse Adriatique, qui devait devenir un pied à terre et une étape de la monarchie française dans les mers du Levant.

La floraison religieuse à Raguse, comme d'ailleurs dans toute la Dalmatie, fut extrêmement remarquable. Religion et commerce, ces deux facteurs qui ont perdu de notre temps — sauf parfois en Angleterre — tout contact vital et ne se connaissent même plus, entretenaient au Moyen Age les rapports les plus intimes. Les routes du commerce étaient tout entières jalonnées de sanctuaires. Raguse accueillit Bénédictins, Dominicains, Franciscains, seulement neuf ans après la mort du Patriarche Séraphique, Clarisses, leur construisit des couvents, dont les cloîtres dominicains et franciscains sont deux merveilles du XIV^e siècle, des églises dont quelques-unes subsistent encore et dégagent un parfum précieux d'archaïsme.

Sur toute la vie religieuse et civile de Raguse plane la douce figure de l'évêque martyr, Blaise de Sébaste, protecteur de Raguse depuis le IX^e siècle, dont la statue, dans toutes les attitudes, debout, assise sur des trônes gothiques, marchant pour défendre sa cité, orne les remparts, les châteaux,

les édifices publics de Raguse, comme un rappel de paix, de justice, de liberté. Le jour de la saint Blaise (3 février) était et est toujours la grande journée officielle et nationale de ce microcosme ragusain seul parmi toutes les cités dalmates, qui osait opposer, en vue des galères vénitienes, au lion ailé du terrible Évangéliste, la pose tranquille et austère d'un saint byzantin, dernier reflet des splendeurs pacifiques des libres communes adriatiques.

La procession qui avait lieu en ce jour-là — et qui a lieu encore aujourd'hui bien que la splendeur en soit grandement atténuée — appartenait aux manifestations les plus caractéristiques du culte du Moyen Age et des temps modernes; il ne lui a manqué que le pinceau d'un Gentile Bellini ou d'un Vettore Carpaccio pour rivaliser devant la postérité avec la procession ducale de la place Saint-Marc à Venise.

Ce jour-là on sortait le reliquaire de la cathédrale (on le sort encore aujourd'hui, mais le reliquaire actuel n'est qu'une petite partie de l'ancien qui a subi toutes les horreurs du tremblement de terre, de l'incendie et du pillage du 6 avril 1667), une riche revue de pieds, de bras, de fémurs, de chefs enfermés en des châsses byzantines ou travaillées en argent et en vermeil par des orfèvres ragusains, tout un monde qui n'attendait que le verbe d'Ezéchiel, porté par le clergé et offert à la vénération des fidèles et au-dessus de tout les « langes de Notre-Seigneur » portés à bras dans une admirable châsse d'argent, sous laquelle le peuple s'écrasait pour la toucher. Au son de toutes les cloches, au bruit de l'artillerie des forts, la procession avec l'archevêque en ornements pontificaux, le Recteur, le Conseil mineur, le Sénat, le Grand Conseil cierges à la main, se déroulait rouge et or, cependant que les gonfalons de toutes les confréries et du territoire (entre autres celui de Saint-Hilarion et du dragon) portés par des jeunes gens aux costumes brodés d'or, pareils peut-être aux costumes des Illyriens, s'inclinaient en tournoyant devant l'église du Saint-Protecteur sous un ciel de turquoise aux effluves des amandiers et des cytises en fleur.

Quoique obligée de subir la domination ou plutôt la haute souveraineté, d'ailleurs anodine, de Venise, Raguse toute seule entama une politique de traités avec le rivage opposé et sous l'œil bienveillant du comte vénitien, sorte de lord-lieutenant, concluait des arrangements commerciaux à une époque, où, sauf la floraison du commerce italien, l'Europe se débattait encore dans une demi-barbarie. Raguse signa des traités de commerce et d'amitié, très précis, très détaillés, avec Pise (1169), avec Ravenne (1188), avec Ancône (1197), avec Bari (1201), avec Ferme (1228), avec Rimini (1231), etc., et avec toutes les autres villes des Pouilles et d'Albanie.

Après une courte période d'émancipation, due à un choc en retour de l'influence byzantine, en 1204, les Croisés, qui avaient pris Zara aux Hongrois et Constantinople aux Grecs, par un coup de main heureux, s'emparèrent de Raguse qui gênait constamment les Vénitiens, surtout au moment où ils avaient conquis les trois quarts de l'Empire de Romanie. C'est à Tommaseo Morosini, élu, à l'encontre des intentions d'Innocent III, au siège patriarcal de Constantinople qu'échut l'honneur de s'emparer de la cité byzantine. Depuis ce jour-là, Raguse appartient à cet ensemble qu'on peut appeler empire vénitien, mais on lui réserva une place à part de peur qu'elle ne s'émancipât, en appelant à son aide toutes les réserves dont disposaient encore le monde grec et le monde slave d'Orient. L'époque vénitienne, qui prit fin en 1358, ne fut pas dépourvue d'un certain éclat.

Certes, Raguse n'eut pas de cesse qu'elle n'eût secoué le joug, encore que léger, de sa puissante rivale (1), mais sous la domination vénitienne elle déploya une grande activité diplomatique dans les Balkans, signa un traité défensif et offensif avec le nouvelle Bulgarie des Assen (1252) contre les souverains serbes avec lesquels ses rapports étaient souvent extrêmement tendus, promulgua solennellement son Statut (9 mai 1272), un des plus anciens en Europe, mélange original d'institutions slaves et de règles romaines, le tout refondu dans un moule spécial, ragusain, reconstruisit la ville en partie détruite par un terrible incendie (1292-1296), érigea le Sénat en institution permanente, réglementa la fête nationale de la Saint-Blaise, et lorsque la terrible peste noire (1348) qui dépeupla une grande partie de l'Europe et fournit matières aux contes drôlatiques du Boccace s'abattit sur Raguse, celle-ci avait considérablement élargi son territoire, s'était alliée avec Gênes contre Venise et avait préparé patiemment sa libération à la suite des coups formidables que Louis de Hongrie assénait à la tenace maîtresse de l'Adriatique.

Entre 1350 et 1360 — l'espace de dix ans — deux événements de premier ordre assignèrent à Raguse une place à part dans le système européen du Sud-Est.

Le 13 novembre 1350, le nouvel empereur (tsar) serbe Douchan surnommé le Puissant (Étienne Ouroch IV) vint à Raguse avec sa femme

(1) Il est contraire à l'arithmétique moderne de placer sur le même rang, même pour établir un contraste, une grande puissance et une petite unité politique, mais nous parlons le langage des temps révolus où il n'y avait pas de Sociétés des Nations ni de pactes à quatre et où ce phénomène pouvait être observé dans toutes les manifestations de la vie publique de l'Europe. Qu'on se rappelle seulement le manque absolu de proportion entre les petites villes de la Lombardie et le puissant empire Frédéricien et pourtant...

et avec le prince héritier, pour consacrer par un acte de haute courtoisie une ère d'entente et de profitables rapports commerciaux et intellectuels avec la république slave de l'Adriatique. Fait significatif, cette visite eut lieu sous les yeux du comte vénitien qui joua le rôle de simple observateur et qui huit ans après fut expulsé de Raguse, cette ville ayant signé à Vichégrad, en Hongrie, le 27 mai 1358 un traité avec Louis d'Anjou aux termes duquel elle se libérait définitivement de la tutelle vénitienne, reprenait son ancienne indépendance, mais acceptait le haut protectorat du roi de Hongrie, ce que les autres républiques dalmates n'avaient su ou pu faire. Dans cet acte solennel, Raguse demandait au roi de la défendre contre toute attaque éventuelle du roi de Serbie — huit ans seulement depuis la visite de l'empereur, que les Ragusains dans le pacte avec la Hongrie appellent seulement roi, et pour cause — ainsi que contre le ban de Bosnie, mais ils prennent, en même temps, la précaution d'assurer leur liberté commerciale avec ces mêmes rois de Serbie et de Bosnie si d'aventure ceux-ci se trouvaient sur pied de guerre avec le roi apostolique.

Des six tributs que la République a dû acquitter dans sa millénaire histoire, celui qu'elle s'obligea de payer au roi de Hongrie — 500 ducats d'or annuels — fut le moins onéreux. Par ce traité elle garantissait sa sécurité sans se brûler, remarque un vieux chroniqueur ragusain. Si Venise est expulsée de l'Adriatique par les traités de Zara et de Turin (1), elle reviendra en force, se disaient les Ragusains, et le roi sera assez puissant pour nous défendre mais, puisqu'il sera lointain, il ne le sera pas assez pour nous opprimer. Le calcul était logique, mais le développement ultérieur de la dynamique balkanique rendit l'argumentation caduque. Ce fut un autre puissant de la terre qui défendit Raguse et celui-là ne fut pas un chrétien. En attendant, en cette année 1358 recommence l'éternelle lutte pour l'équilibre de l'Adriatique, dont on ne peut encore prévoir l'issue.

Nous avons vu que Venise considérait sa maîtrise de l'Adriatique comme un dogme, mais Raguse ne la reconnaissait qu'en frémissant; elle dut présenter au capitaine *in golfo* vénitien un gobelet d'argent annuel à titre de reconnaissance du droit supérieur de Venise sur la mer; mais si elle avait dû céder extérieurement à la force, elle complotait tout le temps contre ce prétendu droit non écrit de la Sérénissime et dans toutes les conspirations contre la reine de l'Adriatique — notamment dans celle

(1) Voir le chapitre x du présent ouvrage.

du vice-roi de Naples, duc d'Ossuna, au début du XVII^e siècle — on peut trouver, si on creuse un peu, la main de l'excellentissime république de Saint-Blaise. Raguse ne perd pas son temps et ne laisse échapper aucune occasion pour agrandir le champ de son activité commerciale, tout en faisant aussi de son côté la police de la mer, en entravant la grande aventure du fils du roi Jean II de France, Louis d'Anjou, compétiteur de Charles III de Duras au trône de Naples (1384) dont les partisans écumaient l'Adriatique. Raguse signe des traités avec l'Égypte, avec le Sultan d'Icône, avec la Sicile — dont elle avait été du temps des rois normands la protégée et l'alliée contre Venise.

Au début du xv^e siècle, Raguse est devenue une petite puissance. Phénomène presque unique dans l'histoire et qui eût fait les délices de Saint-Marc Girardin, s'il eût connu cette cité étonnante (1).

Le rythme balkanique, après l'extinction de la dynastie des Nemanjides, suit presque toujours les discussions qui ont lieu sous le plafond doré de la salle du Sénat du Palais public de Raguse et de cette autre salle du Conseil mineur où le gouvernement lit tous les jours l'inscription :

Obliti privatorum, publica curate

évidemment inspirée d'un discours de Savonarole (2).

Nous avons vu que Raguse exerça une influence parfois décisive sur les destinées du royaume de Bosnie et sur les décisions de la Hongrie. Mais il y avait quelque chose qui s'opposait à ce qu'elle devînt une grande puissance continentale comme Venise. Sur mer, elle ne put garder les trois grandes îles dalmates : Korkyra, Pharia et Brachia, que l'empereur Sigismond lui avait cédées.

Décidément, la force matérielle n'accompagnait pas son prestige moral. Par contre, ses acquisitions territoriales immédiates se montrèrent durables, mais un projet de partage de l'Herzégovine échoua. Ses der-

(1) « Si j'avais à choisir entre la condition de citoyen de la république de Saint-Marin, qui ne paraît pas jusqu'ici avoir fait aucune démarche pour se rattacher à l'unité italienne, si, dis-je, j'avais à choisir entre la condition de citoyen de Saint-Marin et celle de citoyen de l'empire universel de l'Europe, je choiserais Saint-Marin. Que gagnons-nous à faire partie d'un tout immense? Craignons-nous que l'individu ne soit pas assez petit devant l'État? »... « L'histoire a prononcé qu'il y avait plus de dignité dans l'Athénien, qui était membre d'une petite République, que dans le Perse, qui était un des innombrables sujets du grand roi. La dignité des nations se pèse et ne se compte pas. » Saint-Marc Girardin, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1860.

(2) « Purifiez vos âmes, appliquez-vous au bien général, oubliez les intérêts particuliers. » Sermon à Santa Maria del Fiore.

nières acquisitions datent de 1451. Désormais, ramassée sur elle-même, elle développera fiévreusement, comme certains êtres que la nature arma de ruse à défaut de crocs, une double activité, en construisant dans sa petite enceinte des monuments de sa prévoyance et de son goût, en amadouant dehors le grand acteur barbare qui à grandes enjambées, Barbe-bleue asiatique, entreprend la conquête de toute la péninsule thraco-illyrienne et jette son dévolu sur toute l'Europe sud-orientale : le Turc.

En 1416, Raguse abolit la vente d'esclaves; en 1432, elle érigea un grand hôpital, intitulé *Domus Christi*; en 1435, elle ouvrit des écoles publiques; en 1435 encore, elle reconstruisit son merveilleux Palais public; en 1437, le Napolitain Onofrio de la Cava construit l'aqueduc qui apporte de très loin l'eau aux habitants; en 1438 est construite une grande fontaine, en partie détruite par le tremblement de terre de 1667 — et l'adorable petite fontaine entre le Corps de Garde et la Salle du Grand Conseil — détruite par un incendie en 1828 — peut-être la plus parfaite manifestation de l'art des fontaines au xv^e siècle.

Mais le Turc frappe aux portes de Raguse. Il faut l'éloigner de la cité sacrée et se concilier ses bonnes grâces. Raguse est exposée à subir le sort de son arrière-pays. La liberté doit se payer. Venise aurait sans sourciller laissé emporter l'odieuse commune qui avait refusé l'honneur de se dire sujette de Saint-Marc. Raguse doit adopter une politique vis-à-vis du conquérant. Cette politique fut un chef-d'œuvre. Raguse a consenti tous les sacrifices, *usque ad altaria*. « Traînez-vous ventre à terre », disait Napoléon à un ambassadeur « mais obtenez ce que vous demandez ». Elle se traîna ventre à terre devant le Padichach, mais aux moments suprêmes où il fallait disparaître, confondue avec tel hospodar vénal du Danube ou tel autre prince de l'Archipel, elle se souvint de ses origines, se redressa et inscrivit dans l'histoire des pages immortelles.

Les relations des Ragusains avec les Turcs, au dire des chroniqueurs ragusains, auraient commencé sous le sultan Orkhan à Brousse. Ces chroniqueurs ont même précisé la date : 1356. Ils racontent que le sultan Orkhan, ne sachant pas écrire, trempa sa main dans l'encre et l'appliqua sur le parchemin qui contenait les privilèges qu'il accordait aux commerçants ragusains. L'empreinte de la main du sultan, stylisée par les artistes arabes, serait devenues les armoiries de l'empire ottoman. Que des marchands ragusains aient pénétré jusqu'en Asie Mineure et conclu quelque arrangement avec les Osmanlis, rien d'impossible. Mais le gouvernement ragusain, dans ses instructions aux

HISTOIRE DE DALMATIE

« ambassadeurs du tribut » qui se sont rendus jusqu'à 1804 tous les trois ans à Constantinople, n'oubliait jamais de se réclamer d'un traité formel conclu en Asie avec le fils du fondateur de la dynastie des Osmanlis — et ce n'était pas vrai. Les documents nous font défaut, mais l'histoire n'est pas tout entière dans les documents. A force de répéter toujours la même chose, on en était arrivé à croire à l'existence de ce parchemin (*Ahtnamé*) introuvable. Les Ragusains faisaient appel d'une part à l'imagination orientale, de l'autre à la suprême indifférence des Turcs pour les documents écrits. Les Turcs étaient extrêmement flattés de se laisser dire qu'au temps où ils étaient encore en Asie un embryon d'État, un prince européen avait songé à eux et s'était volontairement déclaré leur tributaire. Ce fut la première manœuvre diplomatique de Raguse avec les Turcs.

D'après les documents qui nous sont parvenus, les premières relations de Raguse avec la Sublime Porte datent de la période comprise entre la bataille de Kossovo (1389) et la bataille d'Angora (1402) et la première ambassade ragusaine fut envoyée en Turquie sous le règne du Sultan Murad II qui délivra à Raguse le premier hattî-chérif, à Andrinople, le 6 décembre 1430. Le premier tribut fut payé par Raguse au Sultan en 1442 sous la forme d'un cadeau en argenterie de la valeur de 1 000 ducats d'or. — Ce que Raguse a dépensé en ce métal au cours de son histoire dépasse toute imagination! — Six ans après la prise de Constantinople le tribut fut fixé à 1 500 ducats d'or en espèces et il fut progressivement augmenté — au fur et à mesure de la marche conquérante de la Porte et des caprices des grands vizir — à 15 000 ducats d'or annuels. A partir de 1481, il fut définitivement établi à la somme de 12 500 ducats d'or hongrois (appelés en style de chancellerie *ongari*). Ce tribut était porté tous les ans à Constantinople par une ambassade spéciale. Deux membres du Grand Conseil, parfois deux Sénateurs, étaient élus pour cette ambassade et s'intitulaient en latin : *oratores tributî*. Après la paix de Karlovci, la Porte consentit à recevoir le tribut de Raguse tous les trois ans seulement. Le dernier tribut fut acquitté en 1804.

Trois ans plus tard, Raguse était occupée par les troupes françaises et elle ne revit jamais plus le Bosphore.

On a constaté la persistance de certains gestes et situations traditionnels dans la substructure d'un édifice politique, alors que sa nature et les valeurs sociales et morales ont radicalement changé. Or les rapports de Raguse et de Constantinople, devenue la capitale d'un empire asiatique, avaient un parfum byzantin. Les successeurs des Paléologues

avaient inconsciemment hérité de toute une somme de droits, de charges, d'influences jadis attachés à l'Empire romain d'Orient. Contre une redevance annuelle — la nature de cette prestation importe peu — Raguse avait implanté sa personnalité politique dans le système général de l'empire ottoman et à ce titre elle jouissait d'énormes privilèges commerciaux et politiques, notamment celui de ne payer que 2 p. 100, voire 1 1/2 p. 100 sur toutes les marchandises importées et exportées sur toute l'étendue de l'empire ottoman. — Quelle immense simplification des choses! Raguse se trouvait sur le coup délivrée des innombrables octrois, péages, droits de toutes espèces imposés par une poussière de principicules d'outre-monts emportés par la tourmente musulmane — alors que tous les autres États payaient 5 p. 100 et que Venise elle-même luttait péniblement pour s'approcher des franchises ragusaines.

Pour le nouvel Empire d'Orient, les Ragusains étaient sujets, mais sujets privilégiés auxquels il était défendu de faire le moindre tort, sauf ceux que l'Empire lui-même daignait leur infliger. Les Ragusains étaient enchantés de cette interprétation du lien qui les reliaient à la Porte. En présentant le tribut aux pieds du trône impérial, les ambassadeurs de la République s'appliquaient soigneusement à prononcer avec emphase une oraison, dictée par le gouvernement et dont pas un seul iota ne devait être modifié, qui faisait pâlir toutes les formules orientales les plus hyperboliques et nous pouvons aisément nous imaginer que les discours que les ambassadeurs de Venise et de Raguse tenaient en approchant du trône d'or du *Basileus*, représentant du Christ, différaient peu des arabesques orientales débitées au Padichah.

Mais ici cesse l'analogie. Les gestes sont restés, la matière a radicalement changé. Par une honteuse défaillance de la chrétienté, les Turcs s'étaient installés sur ce qui avait été la métropole chrétienne de l'Empire d'Orient, en abattant tout ce qui était grand, tout ce qui était chargé d'avenir à l'ombre de la Croix, depuis ces rivages de la mer Noire jusqu'aux murailles carstiques de l'Adriatique. La péninsule thraco-illyrienne, byzantine, slave, était devenu un vaste cimetière asiatique. Après la sanglante bataille de Kossovo, on eut la tragédie de ce qui était encore resté de la Serbie : le despote serbe Georges Brankovitch réfugié à Raguse, qui ne voulait pas le livrer au Sultan Murad II. Il y eut la prise de Constantinople (29 mai 1453), la conquête définitive de la Serbie, les menaces de Mahomet II, la conquête de la Bosnie (1463), la conquête de l'Herzégovine (1483), le renversement total de la vie balkanique sous le signe du croissant rouge.

HISTOIRE DE DALMATIE

Si Raguse avait eu la bonne fortune de s'être débarrassée de cette mosaïque de souverainetés qui lui avait singulièrement compliqué l'existence, si elle n'avait plus qu'un seul voisin, d'autres méthodes, d'autres procédés devaient jouer pour sauver ce qui était encore resté debout dans les pays limitrophes sous le rouleau compresseur de la nouvelle invasion asiatique. Les intérêts commerciaux passèrent au second plan, il y eut de grands intérêts moraux à protéger et à sauvegarder.

On n'arrivera jamais à comprendre l'histoire de cette cité, malgré sa petitesse, prodigieusement située dans l'ensemble politique de la chrétienté, si on ne se remémore que Raguse a été une des villes les plus catholiques de l'Europe, d'un catholicisme fervent, profond, nullement affecté et dans un certain sens très intolérant. Non pas qu'elle fût persécutrice. Mais elle considérait — ce qui est vrai — l'unité religieuse comme la condition préalable de l'unité politique, elle croyait fermement que l'introduction d'un autre culte, d'une Église dissidente sur son territoire entraînerait inmanquablement et à brève échéance sa déchéance sociale et politique. Aussi tout en étant tolérante, voire bienveillante et charitable envers les cultes dissidents *hors* de ses frontières, elle n'admettait aucun compromis *dans* sa maison. Pour Raguse, la religion catholique était l'alpha et l'oméga de l'ordre, de la discipline, de la conservation, de la lutte contre les éléments dissolvants qui la guettaient.

« Grand Dieu! que d'églises et de couvents dans votre République! », s'écria un commissaire autrichien après le Congrès de Vienne — que d'églises rien que dans votre ville! » — « Ne vous en étonnez pas », lui répondit un patricien « c'étaient autant de corps de garde ».

Ce zèle pour la religion catholique avait assuré à Raguse la protection des deux représentants attitrés du catholicisme spirituel et laïque en Europe : du pape et du roi d'Espagne, le roi « catholique » par excellence. Les papes avaient pleinement conscience de ce que Raguse signifiait pour la chrétienté au seuil de l'Orient balkanique, en partie mahométanisé. La plus haute puissance morale du monde avait su discerner une grandeur morale, très semblable à la sienne dans le règne des infiniment petits, dans cette humble cité qui vivait au jour le jour entre les colères des flots et les embûches de la terre. On pourrait dresser un dossier des démonstrations d'amitié de la Papauté envers Raguse (qui avait à Rome un cardinal protecteur). Dans les brefs que lui adressaient les papes, on ne retrouve plus le froid calcul des forces en présence, mais un respect et une compréhension du rôle de Raguse en Orient sans égard à l'assiette

territoriale de la petite République. Le ton de ces missives pontificales est à peine d'un degré moins déferent que celui qui vibrait dans les lettres que les papes adressaient aux grandes puissances. Ce qui revient souvent dans les lettres pontificales, comme leur permanent *leitmotiv*, c'est l'affirmation que Raguse est une forteresse (*arx*) gardée par des légions d'anges et préposée à la garde de la chrétienté au seuil de la barbarie musulmane, et cet autre motif que le salut de l'Italie dépendait grandement de l'existence indépendante de Raguse. Les papes accordèrent à Raguse sans beaucoup de difficultés la permission de négocier avec les infidèles. Innocent III l'invita — en dépit des violences qu'elle avait dû subir de la part de Venise — à se joindre à une expédition contre eux; Pie II voulut accourir à Raguse pour la défendre des menaces de Mahomet II et en fut empêché par la mort; Pie V intervint pour garantir la neutralité de la République dans le grand conflit qui mit aux prises la Sainte-Ligue et le Grand Turc et dont l'aboutissement fut la victoire chrétienne de Lépante; Urbain VIII, avec les plus heureuses expressions, combla Raguse de ses faveurs et fit appel à son appui moral dans les luttes qui ensanglantaient l'Italie. Que pouvait faire Raguse dans cette nouvelle situation créée par la conquête ottomane pour maintenir son salut hors de cause et néanmoins consentir à des sacrifices pour alléger le terrible fardeau que ces innombrables populations chrétiennes étaient désormais condamnées à porter? Elle se rendit indispensable aux chrétiens de sa race assez malheureux pour avoir été privés de leurs classes supérieures, en partie par leur apostasie, en partie par leur dispersion par la tourmente dans tous les coins de l'Europe, serfs réduits à une uniformité grise qui au début leur avait pu sourire, — par le fait de la disparition des dynastes qui s'étaient nourris de leurs sucsvitaux —, mais qui à la longue plongea tous les pays Slaves du Sud dans un morne désespoir et supprima d'emblée toute ascension spirituelle.

A ce moment tragique de la destinée des Slaves balkaniques, Raguse, forte de la protection des sultans, étendit tout un réseau de colonies, d'églises, de chapelles, d'hospices dans toutes les villes principales de la Serbie, de la Bosnie, de la Bulgarie, depuis Vidin et Belgrade à Mostar et à Prizren. « Elle fait brèche dans l'Islam » (R. Millet). A Belgrade, la seule église catholique était l'église ragusaine. Les colonies se groupaient autour de quelques chefs, faisaient un commerce actif et grâce à la langue slave qu'elles avaient en commun avec les populations — même le Bulgare ne leur était pas étranger — elles entretenaient chez les *raïahs* du Sultan un sentiment de solidarité nationale subconsciente qui plus tard

souleva les vengeurs et préparera de loin la délivrance. Lorsque les ambassadeurs de la République avec leurs suites nombreuses, auxquelles se joignaient de nombreux indigènes rassurés par la présence d'une troupe armée et protégée par le Sultan, traversaient ces pays, les populations poussaient un soupir de soulagement. En vertu de privilèges spéciaux, les ambassadeurs rendaient justice à leurs compatriotes, jugeaient en première instance leurs différends — les pourvois en appel allaient à Raguse —, dressaient des autels devant lesquels l'aumônier de l'ambassade disait la messe et distribuait la communion, et par leur seule présence donnaient le sentiment aux Slaves des Balkans que leur isolement était temporaire et qu'il y avait quelqu'un qui veillait sur eux. Raguse n'aurait pu rien faire si elle n'avait pas joui d'une protection spéciale du Sultan. Mais quel travail! Pour obtenir des firmans, des ordres aux fonctionnaires des provinces, des sauf-conduits, des permissions de toute nature, ensuite pour amadouer, pour se concilier les bonnes grâces de ce nombreux personnel de la capitale qui ne vivait que d'extorsions et de pots-de-vin, il fallait corrompre, corrompre, corrompre, payer, payer, payer. Il fallait gagner tout d'abord les dignitaires limitrophes de Raguse, les plus dangereux de tous, car ils jouissaient d'une semi-indépendance, ils pouvaient attaquer Raguse à l'improviste et causer à la ville et à son territoire des dommages irréparables avant même que la moindre nouvelle ne parvint à Constantinople. Ces deux puissants personnages étaient le *sandjak* de l'Herzégovine et le *pacha* ou *vezir* de Bosnie, espèce de vice-roi (et en effet, les Ragusains l'appelaient : *prorex*), venaient ensuite le begler bey de Roumélie et les fonctionnaires de ces hauts fonctionnaires. A Constantinople, toute une échelle de dignitaires de la Porte, tous étaient exactement tarifés et ils ne marchaient pas autrement, à partir du grand vizir et de son caïmacan et du grand tefterdar (ministre des finances) jusqu'au dernier greffier du Divan. Au surplus, il y avaient les drogmans de la Porte, les Maurocordato, les Panaiotti, qui étaient attelés à la besogne d'atténuer les aspérités dans les rapports avec le Divan et qu'il fallait combler de cadeaux de toute espèce, mais surtout en espèces sonnantes. Et les conversations interminables? Et les espions payés pour apprendre quelque nouvelle importante, voire décisive pour l'orientation des affaires? Et les intrigues du *Baïlo* vénitien toujours aux écoutes? Et les démarches auprès des ambassadeurs des grandes puissances et même des petites? Et le manque d'argent — car Raguse ne gâtait pas ses envoyés — et toute une série d'opérations avec les juifs et autres manieurs d'argent levantins? Tout marchait à souhait aussi longtemps qu'un vent de

bienveillance assouvie soufflait à la Porte. Mais dès que la surface de cette mer asiatique se ridait, quelles angoisses, quelles souffrances!

Raconter toutes les avanies que Raguse dut supporter de la part des Turcs, au milieu de l'indifférence générale d'une Europe qui avait perdu le sens de la solidarité chrétienne, nous mènerait loin. Il suffira de détacher de ces pages de renoncements, de souffrances, de sacrifices, la plus glorieuse entre toutes. Elle mériterait une place à côté des exemples classiques — trop lointains et par conséquent trop froids — que nous ont transmis les Romains. En effet, Jean de Müller, l'historien philosophe suisse, capable entre tous d'apprécier les grandeurs des communes libres, et pour cause, a consacré à cet épisode une page émouvante en rapprochant le patriotisme des ambassadeurs ragusains de celui de Régulus. Il convient de rappeler cet épisode aux modernes adorateurs du nombre.

Après la guerre de Candie, certains Bosniaques, sur une suggestion secrète du pacha de Bosnie, formulèrent contre Raguse l'accusation d'avoir indûment perçu sur les marchandises du pays des droits de transit dont le montant se chiffrait, d'après eux, à la somme énorme d'un million de ducats d'or vénitiens. Le grand vizir Kara Mustapha, un alcoolique démoniaque qui avait succédé au conquérant de Candie, Achmed Köprüli, et qui faisait trembler tous les ambassadeurs étrangers — le marquis de Nointel l'appelait « ce diable incarné » — s'empara de cette affaire, qui de locale devint une affaire d'Empire. Kara Mustapha avait, semble-t-il, jeté son dévolu sur l'Italie méridionale, avant de se casser la tête sous les remparts de Vienne. Raguse lui eût servi de base d'opération idéale pour une campagne contre le royaume de Naples. Il n'osait pas déclarer ouvertement la guerre à la petite République. Les circonstances en 1677 ne s'y prêtaient pas. L'orgueil jouait aussi un rôle dans cette partie et la conviction chez le grand vizir que ces « sujets de la Sublime Porte » s'exécuteront sans qu'on eût à recourir aux remèdes extrêmes. Mais Kara Mustapha prépara dans l'ombre une « expédition punitive » du pacha de Bosnie contre la ville réfractaire aux volontés du Grand Seigneur. Le grand vizir aurait ensuite désavoué cette campagne en cas d'insuccès. En attendant, il donna à la querelle une double base juridique : Raguse n'avait pas eu le droit de percevoir la somme en question à titre de droits de transit. Et non seulement elle devait restituer les sommes perçues, mais encore tous les biens des Ragusains périés pendant le tremblement de terre de 1667 — dont nous parlons plus loin — devaient de droit échoir à la Sublime Porte, les Ragusains étant sujets du Sultan.

HISTOIRE DE DALMATIE

La demande était énorme, inouïe. Elle aboutissait virtuellement à la suppression de l'indépendance de Raguse, à son annexion à la Turquie.

Trois ans ne s'étaient pas écoulés depuis le jour où Raguse, s'étant fait représenter à Andrinople aux fêtes pour la circoncision des fils du sultan Mahomet IV, avait été traité avec déférence par les hauts dignitaires de la Porte. Son ambassadeur, Marino Caboga, avait même obtenu que le différend entre les Franciscains de Terre Sainte et les moines grecs fût résolu par une manœuvre d'ajournement en faveur des premiers. Caboga avait présenté au Sultan des cadeaux splendides et tout s'était passé comme si rien n'eût dû troubler la bonne entente entre la Sublime Porte et la vaillante petite république adriatique. Mais avec l'avènement de Kara Mustapha au vizirat la situation changea. L'éternel problème de l'existence indépendante de Raguse fut posé dans des conditions qui préluadaient à une solution tragique.

Sans alarmer la population, le Sénat, s'étant déclaré en permanence, décréta secrètement la défense du territoire et l'envoi de deux missions en Turquie. Marino Caboga et Georges Bucchia furent chargés de représenter au tout-puissant grand vizir du faible et demi-fou Mahomet IV l'énormité des demandes de la Porte. Deux autres ambassadeurs, Nicolas Bona et Marino Gozze, furent envoyés au pacha de Bosnie pour conjurer le danger d'une descente des forces turco-bosniaques sur le territoire ragusain.

En même temps, Raguse fit appel à ce qui restait encore du corps de la chrétienté. Louis XIV s'excusa et fit mettre à la porte l'envoyé ragusain Stefano Gradi, vice-bibliothécaire du Vatican, que Bossuet en personne avait recommandé aux grands personnages de la cour. Le roi nageait en plein jésuitisme sous les ailes de Mme de Maintenon. Il traquait, par conséquent, les jansénistes. Gradi lui avait été dénoncé comme un ennemi juré des jésuites. Cela avait suffi pour indisposer Louis qui, d'ailleurs, n'avait jamais eu de sentiments de tendresse pour Raguse qu'il considérait comme à la dévotion de l'Espagne (1). Le pape, le vice-roi de Naples, le duc de Savoie, l'Empereur, voire la république de Lucques envoyèrent des secours à la ville menacée, mais en réalité ils ne firent presque rien, sauf les dîmes accordées par Innocent XI (dont les démêlés avec Louis XIV ne furent pas la dernière des causes de l'affront subi par Gradi). Venise observait en silence. Raguse était abandonnée à elle-même, à l'adresse de ses diplomates et à ses ressources pécuniaires gravement

(1) On trouvera tous les détails des relations de Raguse avec Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, dans notre ouvrage : *La Monarchie française dans l'Adriatique*.

compromises par la catastrophe de 1667. On vit alors ce spectacle : quatre patriciens, dont les ancêtres avaient été les contemporains de Cacciaguida, le trisaïeul de Dante, se raidir et opposer, à l'émerveillement des ambassadeurs étrangers, un stoïcisme hautain aux violences de la racaille asiatique. Courriers sur courriers portaient pour Constantinople avec le même message : « Ne cédez pas ; si vous cédez nous sommes à la merci de ces barbares. Le droit est pour nous. Montrez-vous dignes descendants de nos aïeux qui défendirent, au mépris de leur vie et de l'existence même de Raguse, contre le sultan Amurad II le droit d'asile, en refusant de livrer le despote de Serbie réfugié dans notre ville. » Et Marino Caboga de répondre au gouvernement : « Je vous recommande ma famille. Quant à moi, j'ai fait le sacrifice de ma vie pour notre patrie. » A Kara Mustapha il répétait sans cesse : « Nous étions princes souverains lorsque nous acquittâmes à la Porte notre premier tribut et Dieu merci nous le sommes encore. »

La Porte ne put obtenir ni un billet, ni une promesse. Le jour du Jeudi-Saint de 1678, au milieu des vociférations de la populace, les deux ambassadeurs, au mépris du droit des gens et de tout droit, furent jetés aux Sept-Tours et de là traînés dans le « puits de sang » de Badjafer, la prison des criminels de droit commun et au surplus réceptacle des pestiférés. A ce moment la peste sévissait à Constantinople. Leur propre valet de chambre, emprisonné avec eux, tomba à leurs pieds, mort de la peste. Ils n'avaient plus aucune possibilité de correspondre avec la Seigneurie. Mais une bonne âme leur fournit un peu de mixture innommable et du gros papier d'emballage, sur lequel Caboga et Bucchia envoyèrent à Raguse des messages réconfortants. Menacés même de la torture, ils ne cédèrent point, convaincus que la moindre concession entraînerait à brève échéance de nouvelles exigences et finalement la mainmise de l'Empire sur la cité.

Pendant que ces choses se passaient à Constantinople, Bona et Gozze soutenaient à Saraïevo une lutte acharnée contre l'avidité du pacha de Bosnie. Leur situation était presque pire que celle de leurs collègues sur le Bosphore. Gardés à vue, insultés par des subalternes, ils s'attendaient à tout moment à assister impuissants à l'invasion de leur patrie par les féroces bandes bosniaques. En ce pays slave, dont la classe supérieure s'était islamisée — comme tant de chrétiens en Sicile et en Espagne —, ils étaient exposés à toutes les embûches et à des tortures morales inénarrables. Aux insultes des renégats bosniaques, ils opposaient la douceur et des arguments juridiques, en recourant aux témoignages des plus vieilles

gens du pays pour fournir la preuve du bon droit de Raguse à percevoir les sommes en cause, bien inférieures à celles que demandait la Porte et que, d'ailleurs, le pacha et ses fonctionnaires convoitaient pour eux-mêmes.

Sur ces entrefaites et alors que les quatre ambassadeurs considéraient comme désormais impossible toute défense ultérieure, le salut vint du Nord : la Russie, provoquée par la Porte, avait accepté le défi et les armées du tsar de Moscou Féodor III avaient envahi les principautés danubiennes. La mobilisation générale de l'armée turque rejeta au second plan tous les différends — et il y en avait ! — que le grand vizir avait soulevé avec les puissances chrétiennes. Caboga et Bucchia furent oubliés, mais Bona et Gozze durent suivre l'armée bosniaque qui se dirigea à marches forcées vers le Danube. A Silistrie, sur un bras marécageux du Danube, les ambassadeurs ragusains furent jetés dans une cellule du château, les fers aux mains et aux pieds, et ils devaient y rester jusqu'à ce qu'ils ne consentissent à signer au nom de leur gouvernement ce à quoi Caboga et Bucchia avaient refusé de souscrire.

Le 12 août, à Cehrin, l'armée turque fut écrasée par les Russes du général Ramadanovitch et quatre jours plus tard, après qu'on lui eût refusé les consolations de la religion que lui apportait un prêtre ragusain de Silistrie, Nicolas Bona, dévoré par la fièvre des marais aggravée par les mauvais traitements, expira, sans avoir prononcé la moindre parole qui eût pu compromettre le gouvernement de sa patrie. C'est ainsi qu'au feu de la première bataille qui annonçait le premier acte du duel sanglant entre le monde slave et le monde musulman, Raguse donna le premier martyr yougoslave. Toute l'histoire de cette cité singulière a trouvé en lui son accomplissement. Une inscription triomphale fut gravée sur le marbre dans la salle du Conseil mineur. La patrie transmettait aux générations futures le souvenir du sacrifice de sa vie, que ce grand Ragusain avait consenti pour la liberté et la dignité de sa cité (1).

Beaucoup plus tard, pour délivrer ses ambassadeurs à Constantinople, Raguse promit de payer une somme dérisoire. Mais survint la catastrophe de Vienne (12 septembre 1683) et la mort violente de l'odieux grand vizir, et Raguse ne paya jamais rien.

Malgré ces incidents tragiques, la protection de la Porte se montra, au fond, la plus efficace de toutes pour garantir à Raguse son indépendance. Tout compte fait, le seul bienfait dont puisse se réclamer la Tur-

(1) L'épigramme fut rédigée par le jésuite Tolomei qui reçut plus tard la pourpre cardinale.

quie, depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours, c'est la large protection — traversée d'orages — qu'elle accorda à la cité slave de l'Adriatique. Ce fut encore le plus sûr et le plus constant de tous les protectorats dont bénéficia Raguse au cours de sa millénaire histoire. Sans la Turquie, Raguse serait devenue, comme ses sœurs adriatiques, une ville vénitienne. Grâce à la Turquie, elle put vivre à l'abri des fluctuations politiques et des rivalités des puissances occidentales. En 1804, deux ans avant l'occupation par les Français, les grandes puissances chargées d'élaborer une constitution des Iles Ioniennes, proposèrent de les ériger en République tributaire de la Porte et se référèrent expressément au modèle de Raguse. Lorsqu'en 1815 Raguse fut engloutie par l'Autriche, il n'avait pas dépendu de la Porte que la République de saint Blaise n'échappât à son sort. Jusqu'à la dernière minute, et même après 1815, le gouvernement ottoman prit fait et cause pour l'indépendance de Raguse sous son protectorat.

S'il est permis de se demander ce que Raguse eût pu devenir sans les Turcs, il n'est que juste de dire ce que Raguse a été grâce à eux.

Raguse imprimait un cachet d'austère splendeur au départ annuel des ambassadeurs pour Constantinople. Ce jour-là une grande cavalcade se rangeait devant le Palais public et le Recteur, sorti pour l'occasion de sa prison dorée, souhaitait un bon voyage aux porteurs du prix de la liberté. Les ambassadeurs revêtaient un costume spécial dit « costume de Divan » et laissaient pousser leur barbe. Ils descendaient au fameux sanctuaire de Notre-Dame des Grâces pour demander à la Mère de Dieu une heureuse traversée des Balkans, à travers lesquels ils ne pouvaient voyager qu'armés, dûment équipés, se recommandant à Dieu toutes les fois qu'ils s'enfonçaient dans les forêts presque impénétrables de la Bulgarie où des bandes de brigands dictaient la loi.

Ils avaient leur aumônier, leur autel portatif, leur barbier, leurs secrétaires, leurs drogman, leurs gardes de corps qui veillaient sur le trésor destiné à la caisse du Sultan.

« Les ambassadeurs de Raguse sont arrivés » — après 15 jours d'un voyage fatigant —, la nouvelle se répandait à la Porte, dans les ambassades étrangères, parmi les nombreux Ragusains de la capitale ottomane qui faisaient « le corps de nation » dans les rangs des gens d'affaires, des prêteurs d'argent, des quémandeurs levantins de toute espèce. La Porte envoyait un chambellan pour leur donner la bienvenue, le ministre des finances soupirait après les 12 500 ducats d'or pour remplir le Trésor souvent à sec du Sultan — et les ambassadeurs étrangers envoyaient

chez eux leurs drogmans pour leur donner la bienvenue. C'étaient alors des visites de part et d'autre, non sans de fréquents incidents de protocole.

On se préparait pour l'audience du Sultan. Les nombreux journaux tenus par les ambassadeurs, dont quelques-uns sont publiés, mais la plupart dorment encore dans les archives privées de Raguse, s'étendent avec complaisance sur cette journée solennelle, où le Padichah — tel un *Basileus* de Byzance — recevait les ambassadeurs, qui avaient déjà mis le tribut en bonnes espèces sonnantes contre un reçu en bonne et due forme, au grand tefterdar, et dans un nuage d'or et dans le miroitement des diamants qui constellaient le trône et la personne du souverain, en présence d'une grande assistance chamarrée d'or, récitaient leurs discours et recevaient en réponse un simple signe de tête du Bouddha musulman. Les ambassadeurs restaient longtemps sur les rives du Bosphore. Il fallait régler tant d'affaires, obtenir tant de permis, à force de démarches, de prières, d'interventions et surtout d'espèces sonnantes et de cadeaux. Très souvent ils restaient jusqu'à l'arrivée des nouveaux ambassadeurs du tribut qui alors les relevaient de leurs fonctions. C'est ainsi que l'ambassade « du tribut » se muait en ambassade presque permanente auprès de la Sublime Porte.

Mais sans un retour en arrière, ce tableau de Raguse dans la succession des siècles, brossé forcément à grands traits, serait incomplet.

Le grand conflit avec la Porte, dont nous venons de faire un récit sommaire, avait surpris une Raguse en pleine transformation, mais déjà épuisée, qui avait cependant retrouvé dans son fonds antique les forces morales nécessaires pour défendre son droit à l'existence. Mais Raguse avait déjà fourni une carrière bien plus brillante vers la fin du xv^e et pendant tout le xvi^e siècle. Ces cent cinquante ans marquent l'apogée de sa fortune.

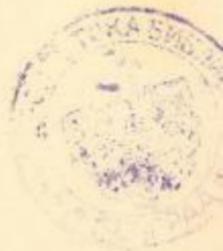
D'autres édifices s'élevèrent, dont la délicieuse douane semi-gothique semi-romane et l'église du Sauveur qui rappelle l'église de San Zaccaria à Venise. Des grandes fortunes s'accumulèrent et les austères résidences patriciennes sourirent au souffle du siècle du Titien et du Sansovino. C'est de cette époque que datent les villas Giorgi et Caboga, celle-là au plafond peint par Titien, gardée par de merveilleux cyprès, épanouis, dit-on, sur un *camposanto* disparu, celle-ci se réfléchissant dans le tranquille et mélancolique miroir de l'Ombla, et plus loin une villa Sorgo, couverte de fresques, avec un escalier qui descend doucement vers une fontaine et vers de défunts cyprès. Une intense navigation rendit



Pl. XVI.

GREGORIO SCHIAVONE-ČULINOVIĆ (xv^e siècle).

Madone et Enfant (Opus Selavoni Dalmatici Squarcioni S.) (Turin, Pinacothèque).



Raguse presque indispensable au rythme du commerce méditerranéen. Les rois de France se rendirent compte de cette ascension de la cité slave adriatique, qu'ils comblèrent de privilèges : Charles VIII et Louis XII dès leur descente en Italie, François I^{er} et Henri II en France. Sous ce dernier roi, un représentant diplomatique portant le titre d'Agent du Roy s'installa à Raguse. Le baron de Cochart fut le premier titulaire de ce poste, en 1554. Raguse devint un poste d'observation de premier ordre. Elle devint un agent de liaison entre l'Occident et l'Orient, surtout pour tout ce qui concernait les intérêts de la France dans le Levant, ce qui ne l'empêcha nullement de lutter en Egypte et ailleurs pour son émancipation du drapeau fleurdelisé sous lequel, d'après la teneur des capitulations, toutes les nations du Ponant devaient naviguer.

Souvent, les ambassadeurs du roi, pour se rendre à leur poste à Constantinople, passaient par Raguse. Ils présentaient au Recteur, en audience solennelle, des lettres de créance et y ajoutaient l'assurance de l'amitié du roi pour la République. De tous les rois de France, Henri IV fut le plus grand ami de Raguse. La cité de Saint-Blaise n'avait pas échappé à son attention. Elle entra dans les plans orientaux du grand roi, exactement comme la Raguse du XIX^e siècle entrera dans les plans orientaux de Napoléon, mais Henri n'eut jamais l'intention de l'occuper. Bien au contraire, son ambassadeur, Gontaut-Biron, séjourna à Raguse et assura la République de la chaleureuse amitié de son souverain. Il nous a laissé un récit détaillé de son séjour à Raguse et une description, encore en grande partie inédite, de cette ville. C'est lui qui intervint à Constantinople, d'ordre du roi, en faveur de Raguse dans le grave conflit qui éclata en 1602 entre celle-ci et Venise pour la possession de l'île ragusaine de Lagosta (1), en obligeant Venise à rendre aux Ragusains l'île qu'elle avait occupée d'accord avec une bande d'insurgés. Sans l'intervention de la France, la guerre aurait éclaté entre la Porte et Venise, les diplomates ragusains ayant fait l'impossible pour brouiller ces deux puissances.

Le XVI^e siècle a vu monter la puissance ottomane à son zénith. A cette ascension correspondait exactement l'ascension de Raguse. Jamais la diplomatie de cette cité n'a eu plus d'occasions de s'engager dans le jeu complexe des affaires européennes. Mais discrètement, en sourdine. Des diplomates ragusains, on en trouve un peu partout : au service de Charles-Quint, de Philippe II et à la cour de Charles IX de France. Un Ragu-

(1) Voir plus haut, p. 725.

sain, Georges Gozze, assista au château de Vincennes aux derniers jours de ce dernier. Dans ce jeu immense qui se déroulait sur l'échiquier européen, lorsque les grandes monarchies monopolisaient déjà tout, dans ce travail incessant de missions, de guerres, de négociations, de guet-apens, de renversements de valeurs établies, il est rare de ne pas trouver Raguse directement ou indirectement engagée sous le couvert de sa stricte neutralité. On lui a fort reproché d'avoir rendu beaucoup de services aux Turcs et de les avoir renseignés sur les plans des chrétiens. On a accusé la république de Saint-Blaise de duplicité et d'infidélité à la cause de la chrétienté. Cette accusation est injuste. Pour ce qui est des renseignements transmis par Raguse à la Porte — et ils sont très nombreux dans le cours de quatre siècles —, elle a le droit de dire à ses accusateurs : « Celui qui est sans péché, n'a qu'à jeter la première pierre. » Toutes les républiques italiennes en ont fait autant, avec toutefois une circonstance doublement aggravante : elles étaient plus puissantes que Raguse, elles ne dépendaient pas de l'humeur de la Porte, elles n'étaient pas placées à la frontière même de l'empire barbare, en danger d'être à tout moment étranglées. Gênes, pour ne citer que celle-ci, contribua plusieurs fois et avec une bien autre efficacité aux succès des Turcs. A la veille de la fatale bataille de Varna (1444) ce furent les Génois qui transportèrent sur leurs vaisseaux les troupes de Bajazed d'Asie en Europe, alors que la bien plus petite Raguse envoyait à l'Hellespont une galère de combat pour opérer sa jonction avec la flotte chrétienne. Venise elle-même, comme nous l'avons vu, sacrifia les chrétiens à Clissa lorsqu'il y alla de son intérêt. C'était l'esprit du temps, mais aussi de tous les temps. Disraëli n'a-t-il pas protégé la Turquie des horreurs bulgares contre Gladstone et contre l'opposition libérale et chrétienne de son pays ? Et qui pourrait accabler Raguse pour avoir renseigné le Turc, quand on a vu, au grand scandale de la chrétienté ou de ce qui était censé l'être, François I^{er} conclure à la même époque un traité d'alliance avec le Commandeur des Croyants pour combattre le chef oint du Saint-Empire ?

Mais si Raguse s'est souvent improvisée l'informatrice des Turcs, sans avoir, il ne faut point l'oublier, contribué pour la moindre part à une défaite chrétienne, elle a rendu beaucoup plus de service à la cause de la chrétienté, en raison de la place privilégiée qu'elle occupait sur les rives du Bosphore. Les renseignements qu'elle a fournis au pape et aux autres puissances chrétiennes sur les mouvements des Turcs étaient d'une exactitude mathématique et ont grandement contribué aux succès chrétiens. Par ailleurs, Raguse a pris part à toutes les expéditions de

Charles-Quint et de Philippe II contre les Barbaresques, contre les Turcs et même contre Elisabeth Tudor, alliée intime du Sultan. Elle s'associa secrètement à toutes les expéditions de la Croix contre le Croissant, mais elle cacha son jeu tellement, que les procès-verbaux du Sénat ne contiennent aucune trace des sacrifices consentis. Nous les connaissons par les vieux historiens de Raguse, mais surtout par les déclarations officielles de ses ambassadeurs auprès du pape. Si à Lépante sept galères dalmates prirent part à la bataille en unités de combat, sous l'étendard de Saint-Marc, Raguse, toute seule envoya secrètement aux Alliés trente navires de transport, malgré la clause expresse de neutralité insérée en sa faveur dans le traité de la Sainte-Ligue, au grand mécontentement de Venise qui prêchait à Rome sa destruction. On peut aisément se figurer ce qui serait arrivé de la petite République, si le Grand Turc avait appris que Raguse avait même indirectement contribué à sa mémorable défaite.

Après la conquête de la Hongrie par Soliman le Magnifique (1526), la réaliste Raguse tourna le dos au roi de Hongrie (1), en déclarant que la couronne de Hongrie ayant cessé d'exister, et le Sultan s'étant rendu maître de la capitale du royaume, elle trouvait inutile de continuer d'acquitter le tribut hongrois. Que pouvait faire Ferdinand? Rien. C'est ce qu'il fit. Et ce n'est que cent cinquante ans plus tard, c'est-à-dire après la libération de la Hongrie et après les succès de la nouvelle Sainte-Ligue, que Raguse se souvint de la couronne de Saint-Étienne et qu'elle renouvella le traité de Vichégrad par le traité de Vienne qui à son tour tomba en désuétude dès que Raguse se fut aperçue que les vastes projets de conquête de la Bosnie et de l'Herzégovine par les armes impériales étaient passés à l'état de chimère.

Raguse, en raison de sa situation géographique exceptionnelle et aussi, tout paradoxale que soit cette proposition, à cause de son indépendance, entraînait fatalement dans les combinaisons de tous ceux que l'ambition rongeaient de mettre pied et jouer un grand rôle dans le proche Orient. Une nouvelle preuve nous est fournie par les plans aventureux du duc de Savoie, Victor Amédée I^{er} (1630-1637), qui s'était proposé, comme Charles de Valois, de jouer un grand rôle dans les Balkans. A cette fin, il trama par ses agents une conspiration à Raguse pour s'emparer de la ville à l'aide de quelques patriciens gagnés à sa cause. La mèche fut éventée et les conspirateurs arrêtés, le dernier jour du Carnaval, à un bal masqué, par le Recteur en personne, furent exécutés.

(1) Ferdinand I^{er} d'Autriche, empereur et roi d'Allemagne en 1556.

IV

Mais à ce moment, Raguse n'était déjà plus la magnifique ville des longs espoirs et des horizons lointains. Après la floraison du xvi^e siècle — entravée cependant par un tremblement de terre et par une peste —, Raguse était au siècle suivant un corps politique qui cherchait sa voie parmi les embûches d'un âge cruel pour les républiques. Ce microcosme d'une si grande envergure morale devait faire front au plus grand danger qu'eurent à courir et auquel à la fin succombèrent les libres communes : à la centralisation monarchique de l'Europe. Si elle avait d'un côté à combattre la politique tracassière de Venise, — la question de la maîtrise de l'Adriatique fut courageusement posée par Raguse, à propos d'une taxe vexatoire que les Vénitiens avaient imposé pour la navigation dans le « golfe de Venise », et c'est à cette occasion que le fameux Servite Fra Paolo Sarpi écrivit d'ordre du Sénat vénitien sa dissertation-manifeste : « *Del dominio del Mare Adriatico* » — de l'autre elle devait tout accepter de deux grandes puissances, Espagne et France, qui menaçaient l'existence politique de Venise elle-même. Au surplus, il fallait faire face aux exigences toujours croissantes de la Sublime Porte.

Raguse avait cessé de faire partie de cette maçonnerie communale dont les membres se reconnaissaient à l'heure du danger et où elle pouvait retremper sa vie pour rebondir. En Italie, la liberté expirait. Le commerce prenait un essor nouveau sous l'influence des grands pays qui avaient bénéficié des grandes découvertes et qui s'organisaient de plus en plus au détriment des petites agglomérations politiques, des « nations » enfermées dans le pourtour de leurs remparts.

Ce fut encore au xviii^e siècle que naquirent dans cette ruche sans trêve ni repos quelques hommes éminents qui auraient illustré des patries bien plus importantes : Étienne Gradi, écrivain politique, vice-bibliothécaire du Vatican, le mathématicien Marino Ghetaldi, qui appliqua l'algèbre à la géométrie, le poète Jean Gondola (Gundulitch), auteur du poème *Osman*, où il chanta dans des vers inspirés la délivrance des Slaves du joug ottoman, grâce à l'héroïsme de la Pologne, Marino Caboga et Nicolas Bona que nous avons vus aux prises avec l'hydre ottomane.

Le crépuscule descendait sur Raguse, mais les espoirs étaient encore vivaces, lorsque le 6 avril 1667, un Mercredi saint, à huit heures du matin, un séisme, de la durée de dix secondes, réduisit Raguse à un amas

de pauvres ruines. Toutes les églises écroulées. Tous les palais écroulés. Les remparts fendus. Le Palais public, que le grand architecte et sculpteur florentin Michelozzo Michelozzi et l'architecte et sculpteur dalmate Georges Orsini avaient restauré en 1464 — on a dit que Donatello n'était pas étranger à la reconstitution de quelques merveilleux chapiteaux qui révèlent sa manière — en partie écroulé. Sous ses ruines, le Recteur, Simon Ghetaldi, avec toute sa famille ensevelis. L'aristocratie décimée. Cinquante-huit membres du Grand Conseil périrent dans cette journée terrible. Le Sénat et le Conseil mineur n'existaient plus que de nom. Les autres villes et îles de la République, Stagno Grande et Stagno Piccolo, Mezzo et Giuppana, Meleda, la contrée de Canali et Ragusa-Vecchia, l'ancienne Epidaure, tout fut en partie détruit et dépeuplé. Le ministre de Hollande à Constantinople qui, avant de rejoindre son poste, avait reçu l'ordre de passer par Raguse et de transmettre à la Seigneurie les déclarations de bonne et franche amitié de son gouvernement, périt avec sa femme et ses enfants. Quelques gentils-hommes de sa suite échappèrent au désastre. Parmi eux le consul hollandais Van Dam, affecté à Smyrne, nous a laissé une fidèle relation de cette terrible catastrophe, qui anéantissait, semblait-il, d'un seul coup Raguse et la République. Le lendemain, un violent incendie se déclara et acheva l'œuvre de destruction.

Une escadre vénitienne, aux ordres du provéditeur général Catarino Cornaro, guettait le moment favorable pour arborer le pavillon de Saint-Marc' sur les murailles du faubourg et du port ragusain de Gravose et pour s'assujettir ce qui restait du superbe patriciat. Un témoin de cette année terrible, Benoît Giorgi, écrivait à son concitoyen Étienne Gradi à Rome qu'on aurait pu inscrire sur les portes de la ville de Raguse ces simples et terribles paroles de Saint-Jérôme :

Intus pavor, foris gladius (1).

C'est à cette heure néfaste que surgit la noble figure du patricien Nicolas Bona. Raguse lui doit en grande partie sa restauration et son indépendance. Après avoir abrité sa famille à Stagno, Bona débarque seul dans le port de Raguse. Il s'associe deux autres patriciens, Thomas Bassegli et Marino Giorgi. Il fait appel au patriotisme des citoyens et des habitants des îles. Il purge la ville des brigands. Il rend la

(1) « Au dedans la peur, le glaive au dehors. » Paroles du grand Dalmate à propos de l'invasion de Rome par les Barbares.

HISTOIRE DE DALMATIE

confiance à ses collègues éperdus. Il s'installe au couvent de Saint-Dominique. C'est de là qu'il gouverne avec un comité de salut public, qu'il organise une petite milice territoriale, qu'il administre les finances de l'État, qu'il envoie des ambassadeurs au Sultan, au pape, des appels pressants aux rois d'Espagne et de France. Il se rend à Gravose en litière et il dit au provéditeur vénitien : « Monsieur, tant qu'il y aura une seule âme vivante à Raguse, nous garderons notre liberté. » On songea un instant à transporter la capitale ailleurs. Bona prononça le mot décisif et fixa Raguse à son sol (1).

Raguse se releva. Elle recommença à vivre, à espérer. Il y avait dans ce peuple l'étoffe d'une cité antique. La scène était transposée de l'antiquité dans les temps modernes, elle appartenait à un très lointain passé. Raguse, était gênée dans ses mouvements par l'inexorable espace. Mais dans ces cerveaux patriciens survivait, s'éteignant petit à petit, un peu de cette grandeur dont est faite la trame de l'histoire jusqu'aux grandes révolutions du nombre qui ont supprimé ce type spécial de l'humanité et pour toujours.

Ce patriciat décimé, anémié, qui s'acheminait lentement vers la fosse, au lieu de se décharger sur d'autres des soins de sa conservation politique, préféra s'en charger lui-même et reprit, avec son ancienne souplesse et avec une volonté que rien ne pouvait ébranler, son activité diplomatique exactement à l'endroit où elle avait été arrêtée par un décret du Destin.

L'Empire n'avait pas justifié les calculs des Ragusains. La politique agressive de Louis XIV appelait toute l'attention de la maison d'Autriche sur l'Occident. La Bosnie, l'Herzégovine, l'ancienne Serbie, un instant occupées par les Impériaux, retombèrent sous le joug ottoman. La brillante campagne du prince Eugène aboutit à la paix de Karlovtsi (1699) qui reçut dans la ville serbe de Pozarevats (Passarowitz) en 1718 sa consécration définitive. Dès les premières ouvertures de paix, l'Empereur ne comptait plus sur la République de Raguse. Le ministre impérial était traité par le Sénat « beaucoup plus comme une ombre », nous dit une relation vénitienne de l'époque, « que comme le représentant

(1) La terrible situation de Raguse est suffisamment résumée par l'ambassadeur de France à Constantinople qui écrivait à M. de Lionne le 6 juin 1667 ceci : « Le tremblement de terre arrivé à Raguse, où un résident de Hollande a péri, venant ici par terre, a donné occasion aux Turcs de songer à se rendre maîtres de ce poste, mais je veux croire qu'ils ne viendront pas à bout de leur dessein et que le Pape et le Roy d'Espagne qui sont proches s'efforceront d'empêcher qu'un si méchant voisin, tel que le Turc, n'approche d'eux. » Mais à ce moment-là Venise était plus dangereuse que le Turc.

de celui qui l'avait envoyé. » Le voisinage vénitien redevint le grand souci de Raguse. La diplomatie ragusaine joua de nouveau d'adresse et s'appuyant tour à tour sur Vienne et sur Constantinople, désespérant d'un changement radical dans le *statu quo* balkanique, elle préféra s'entourer sur toute la frontière des terres du Grand Seigneur plutôt que de subir le voisinage de sa puissante et redoutable rivale. Raguse d'ailleurs, n'avait pas le choix. Le voisinage ottoman était encore, par une étrange ironie de l'histoire, le plus sûr rempart contre les convoitises des princes chrétiens. Malgré l'opposition du plénipotentiaire vénitien Ruzzini, les autres grandes puissances se rangèrent à la proposition de Maurocordato d'isoler Raguse des possessions vénitiennes, et l'article 9 du traité de Karlovtsi fut ainsi rédigé : « Le territoire de la Seigneurie de Raguse sera contigu au territoire de l'Empire ottoman, en supprimant tout obstacle qui empêcherait la communication et la continuation des territoires de la Seigneurie avec les territoires de l'Empire. » Ce fut l'origine des enclaves turques de Klek et Sutorina en Dalmatie. Elles subsistaient encore comme partie intégrante du vilayet de Bosnie-Herzégovine occupé par l'Autriche-Hongrie en vertu du mandat européen conféré à l'Empire dualiste par le congrès de Berlin. Elles ne furent définitivement supprimées qu'en 1918.

L'article 9 du traité de Karlovtsi fut confirmé dans le traité de Pozarevats qui consacra définitivement l'indépendance intégrale de Raguse dans la nouvelle Europe du traité d'Utrecht. Sa situation internationale est désormais irrévocablement fixée. Elle n'a plus la crainte de disparaître ni sous la domination vénitienne, ni sous une éventuelle occupation impériale. C'est depuis cette époque que Raguse commence à jouir de la vie facile et fastueuse du *Settecento* italien et que sa marine marchande devient, pour la seconde fois dans l'histoire, un élément sérieux de force et d'activité dans la Méditerranée et dans l'Adriatique.

La ville s'embellit. Les brèches causées par la catastrophe de 1667 sont réparées. L'architecte Andrea Buffalini d'Urbino achève la svelte coupole de Sainte-Marie-Majeure en 1713. Une nouvelle église vouée à saint Blaise, le protecteur de la République, s'élève à la place de l'ancienne incendiée. L'église des Jésuites se dresse en 1725 d'après le projet du célèbre Pozzo. Le collège ragusain est achevé en 1735. Raguse n'est plus un joyau de la renaissance romane du *Quattrocento*, dont le Palais des Recteurs et la Douane sont les superbes débris; elle n'est pas non plus la ville de l'ancien gothique dalmate, du *xiv^e* siècle, excepté dans les splendides cloîtres des monastères de Saint-François et de Saint-Domi-

nique, mais elle offre à son déclin l'aspect d'un musée d'architecture où toutes les époques étalent leurs styles, depuis l'ogive sévère du *Trecento* jusqu'aux anges boursoufflés du *xvii^e* siècle.

Les intérieurs des palais du patriciat ragusain recèlent des merveilles de luxe et d'élégance, malgré la sobriété proverbiale de leurs habitants. Porcelaines de Sèvres et de Saxe, tableaux des grands maîtres de la Renaissance, nappes de Flandre, dentelles de Valenciennes et du fameux « point de Raguse », cristaux de Murano et de Prague, toute cette magnificence que la tourmente napoléonienne et la banqueroute de la noblesse dispersèrent aux quatre coins de l'Europe, nous l'avons vue encore en partie dans les salons de quelques vieilles patriciennes ragusaines où la lumière discrètement tamisée à travers les lourdes portières de damas rouge de Florence jetait de pâles rayons sur une grandeur éteinte.

Mais à côté de l'aristocratie finissante, qui cependant donnera encore des preuves de son esprit politique, la bourgeoisie et le peuple de la campagne sont restés debout. Ils ont la force, l'initiative, la jeunesse. Ils sillonnent les mers sous le pavillon de Saint-Blaise. La République se fait encore représenter par ses hardis armateurs à Tunis, à Alger, en Égypte, au Maroc. L'Orient musulman ne se doute presque pas de la déchéance de l'État ragusain, tant l'activité de ses capitaines et de ses marchands se déploie magnifiquement dans les États barbaresques, en Grèce, en Asie Mineure. L'historien du commerce des Vénitiens, Carlo Antonio Marin, est obligé de le constater avec un dépit mal dissimulé, en s'efforçant de déprécier les entreprises commerciales de Raguse.

La marine marchande ragusaine compte vers la seconde moitié du *xviii^e* siècle 170 navires de long cours. Leur valeur est évaluée à 16 millions de piastres turques. Cette flotte rapportait à la nation 2 millions de piastres par an, et les armateurs versaient au Trésor, à titre de droits de patente, de navigation, etc., 150 000 piastres. D'après les mémoires du temps, le commerce en Bosnie et en Albanie représentait pour l'État un revenu annuel d'un million et demi de francs. Dans les Banques de Gênes, de Naples, de Rome, de Venise, de Vienne, de Paris, l'argent ragusain était déposé et accumulé par millions. L'immense capital légué par Michel Prazzatto à Raguse — 100 000 doublons d'Espagne — déposé au *Banco di San Giorgio* à Gênes, fut confisqué par le général Masséna et disparut sans retour. Les capitaux de Rome disparurent dans la tourmente jacobine de 1798, ceux de Vienne et de Paris furent employés à assouvir l'avidité du conquérant.

Les paysans travaillent à la campagne dans une aisance relative, élevés par la rude, mais paternelle main du patriciat. La campagne ragusaine, soumise depuis le XIII^e siècle au régime du colonat, progressivement introduit dans les territoires annexés au XIV^e et au XV^e siècle (Stagno, Sabbioncello et Canali), présente encore au XVIII^e siècle un aspect florissant, digne d'attirer l'attention de l'homme d'État et de l'économiste.

Pour achever ce tableau, forcément sommaire, de Raguse au XVIII^e siècle, il nous faut consacrer quelques pages au mouvement intellectuel de la petite République. A vrai dire, il y avait dans la phalange des hommes de lettres ragusains du XVIII^e siècle de quoi déconcerter les observateurs superficiels, imbus de Voltaire et du tour d'esprit national et railleur des grands Encyclopédistes. Au cœur même du mouvement qui emportait la société à son insu, et malgré les beaux gestes copiés sur les héros de Plutarque, vers une émancipation complète de l'esprit antique, Raguse, plus que Venise, plus que Rome, reste clouée dans l'impénitence finale de son latinisme. Voltaire, qui exerça une influence si considérable sur les idées sociales de quelques acteurs politiques des derniers jours de l'indépendance ragusaine, n'en a aucune en littérature. Le poète satirique Resti lui applique en passant un vers dédaigneux : *Volteri frigida carmina*. Un autre poète, avocat, professeur, harangueur des foules romaines en 1798, Gagliuffi, en passant par Ferney, est frappé à la vue d'une petite chapelle érigée, lui dit-on, par l'auteur de *Candide* et il compose sur-le-champ l'épigramme suivante :

*Erexisse Deo templum Volterrius unum
Dicitur! Heu! manibus quot cecidere suis!*

Un vers à l'adresse des poésies du philosophe de Ferney, un autre narguant son impiété, et c'est tout. L'auteur du *Contrat social* n'est pas nommé une seule fois chez les auteurs ragusains. Mais en revanche quelle avalanche de classicisme! Cette ville latine, slavisée par une longue accession d'éléments d'outre-monts, où la comédie populaire rit dans un dialecte pétillant comme le vénitien, reste fidèle jusqu'au bout à la langue latine que ses fils manient en prose et en poésie avec une élégance, un tour hardi et sûr, une profondeur et une diversité d'application dignes des temps des grands humanistes.

Raguse s'abandonne au XVIII^e siècle à une vraie débauche latine et hellénique. On se dirait aux plus beaux jours de la Renaissance. Les

HISTOIRE DE DALMATIE

traductions latines d'Homère, d'Hésiode, de Théocrite alternent avec les études sur Virgile et sur Horace, les productions originales calquées sur les auteurs de l'âge d'or de Rome avec les versions de La Fontaine dans la langue d'Horace. C'est une sève de latinité rajeunie, un épanouissement du printemps classique ignorant, de propos délibéré, l'œuvre révolutionnaire qui s'élabore dans la pensée européenne, les partages et les guerres conçus dans les cabinets de l'Europe, la tempête dont on ne veut pas entendre le grondement sur ce petit trône ducal, où le poète Giunio Resti, coiffé d'une perruque Louis XIV, préside aux séances du Sénat en songeant à la satire latine qu'il lira dans la prochaine réunion de l'Académie des « Oisifs » ou à ses amis à l'ombre des lauriers de Canossa.

Parmi les humanistes ragusains du XVIII^e siècle, voici la figure d'un austère religieux de Saint-François, le P. Sébastien Dolci, grand érudit, historien de Raguse; voici Benoît Stay, professeur d'éloquence dans l'archi-gymnase romain, commentateur de la philosophie de Newton et de Descartes en vers latins d'une élégance extraordinaire, à la manière de Lucrèce, secrétaire du pape Clément XIII pour les lettres latines et sous Clément XIV secrétaire des brefs aux princes, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, consultant de l'Index, dataire de la Pénitencierie. Il représente la République auprès de Pie VI, et Pie VII le charge de rédiger l'acte de réorganisation de l'État pontifical après les bourrasques du régime jacobin à Rome, en Italie. Ce fut sa dernière œuvre. Ce personnage a touché, comme Boscovich, à toutes les questions de son temps, et dans une triomphante latinité il a parlé politique aussi bien que système solaire et philosophie. C'est Stay qui donne de la politique cette définition que lui envierait John Stuart Mill : *humanae libertatis usum statuet ac definiet*. C'est de lui que nous viennent des vers latins caressants, harmonieux et profonds comme ceux-ci :

*Terrarum coelique potens atque uberis alma
Naturae genitrix, magnum, Sapientia, numen,
Quam Pater haud ulli nec majestate secundam
Edidit aeterna fecundae in imagine mentis.*

Son contemporain Raymond Kunitich, fils d'un négociant ragusain établi en Macédoine, jésuite, élève de Boscovich, fut un helléniste et un latiniste de premier ordre. Il refusa une chaire à l'Université de Pise pour ne pas abandonner le collège romain où il professait l'éloquence et la

consécration officielle au nom de la République de Raguse, Gagliuffi descend dans la rue et soutient les premiers pas du régime jacobin par sa fougueuse éloquence. Un historien récent, qui ne s'est pas douté, que Gagliuffi est citoyen d'une République ultra-catholique de l'Adriatique orientale, nous le montre célébrant sur la place de Saint-Pierre, avec les patriotes romains, le général Duphot tombé dans une escarmouche avec les soldats du pape, ou bien demandant dans les premiers jours de la nouvelle République qu'on proclame le règne de la religion naturelle, ou pendant les dernières fêtes jacobines en février 1799 invoquant les Muses et composant un second hymne officiel républicain. Ce poète de la République romaine quitte Rome à l'approche des troupes napolitaines, se rend à Paris où il séjourne jusqu'en 1805, époque à laquelle l'Empereur le nomme professeur d'éloquence et, plus tard, de droit civil, à Gênes. Le latinisme reprend ses droits sur cette âme ragusaine. A la stupéfaction de ses collègues, aussi bien que de ses élèves, il professe le Code en vers latins et il écrit un gros volume sur la destinée de la langue latine *Specimen de fortuna latinitalis*. Admiré et applaudi dans les salons aristocratiques et intellectuels de Gênes, de Milan et de Venise pour la facilité et le tour heureux de ses improvisations, Gagliuffi ne revoit plus sa patrie d'origine et meurt bibliothécaire de Charles-Albert à l'Université de Gênes.

Ce qui précède suffit pour donner une idée de la civilisation ragusaine au XVIII^e siècle et de l'idée maîtresse de la pensée ragusaine qui, malgré le large fonds slave de la population, se confond avec le romanisme jusqu'à oublier son caractère slavo-latin de trait d'union entre l'Orient slave et l'Occident latin. Cette romanisation progressive du XVIII^e siècle et, pour tout dire, cette atmosphère de jésuitisme qui donne la clef de tant de répugnances fatales à la République, se révèle dans le domaine des lettres par l'extinction presque complète de cette magnifique floraison poétique slave, représentée au XVI^e et au XVII^e siècle par les Gondola (Goundoulitch), les Palmotta (Palmotitch), les Ragnina, les Menze (Mentchetitch), les Zlataritch, etc. Le XVIII^e siècle n'a donné à la poésie slave qu'un seul poète, à vrai dire le moins conventionnel de tous, et qui d'ailleurs lui appartient seulement en partie : Ignace Giorgi-Bernardo, que le XVII^e siècle légua au siècle suivant (1675-1737), ce joyeux bénédictin, érudit consommé, grand polémiste devant le Seigneur, qui nous a laissé quantité de poésies lyriques, érotiques surtout, d'une fraîcheur slave incomparable, d'une pureté achevée de langue et de rythme et d'une saveur si piquante et si

originale que nous n'hésitons pas à lui assigner la première place parmi les anciens poètes lyriques yougoslaves.

Raguse fait encore assez bonne figure dans ce monde si complexe de la fin du XVIII^e siècle. Mais elle ne peut s'émanciper du vieil esprit, si on peut dire, scolastique. Aux nouvelles méthodes expéditives, à l'accroissement d'influence et de pouvoir effectif des grandes puissances et à l'avènement de nouvelles, telle la Russie de Pierre le Grand et de Catherine, elle oppose des mesures dilatoires, une raideur que le monde moderne ne comprend plus, certains principes qui sont comme le rappel des ombres d'un monde englouti.

V

Après de longs conflits avec la France de Louis XV, dus surtout à l'incompréhension des représentants que la France envoyait sur cette plage de l'Adriatique, une nouvelle ère s'ouvrit avec le gouvernement de Louis XVI et le 3 juin 1776, sous les auspices du comte de Vergennes et de son ami l'astronome et philosophe ragusain, le jésuite Roger Boscovich, Raguse signa un traité de commerce avec la France, par lequel fut inaugurée entre la grande monarchie et la petite république, une nouvelle période d'amitié qu'on croyait perpétuelle. Ce traité clôturait tout un passé orageux qui remontait au XVI^e siècle, lorsque Raguse, encore forte et riche, rivalisait avec la France dans le Levant et dans le conflit du consulat d'Alexandrie, l'évêque d'Acqs de Noailles étant ambassadeur de France à Constantinople, refoulait, grâce à l'appui de la Porte, l'influence française en Egypte.

D'autre part, un conflit concernant le droit des neutres, mais en réalité de nature politico-religieuse, mit aux prises la catholique Raguse et l'orthodoxe Russie.

La grande nouveauté de l'entrée d'une flotte russe dans la Méditerranée pour se mesurer avec les Turcs sur mer et pour soulever, en même temps, les populations slaves contre les Ottomans déconcerta Venise et Raguse. La question des neutres sur mer se posa pour la première fois dans toute sa brutalité. Ce n'était plus une affirmation vague. On procédait désormais à coup de déclarations de principe plus ou moins élastiques. Le droit international avait fait son entrée dans le monde et les vieilles républiques, surtout Raguse, s'en accommodaient mal. Tandis que la république de Saint-Marc, beaucoup plus éloignée du théâtre de la guerre, libre de tout engagement vis-à-vis des belligérants, pouvait se

donner le luxe peu coûteux d'une neutralité complète, la situation de la république de Saint-Blaise était foncièrement différente. Le lien tributaire qui la liait à la Porte limitait sa volonté de rester absolument neutre. Les temps de Lépante étaient passés. Raguse avait pu garder sa neutralité, sous la garantie du Saint-Siège; maintenant elle était abandonnée à elle-même. Sans être précisément obligée de secourir la Turquie, tout en étant bien décidée à garder sa neutralité comme du temps de la Sainte-Ligue, elle ne pouvait non plus résister toujours aux appels du Sultan qui lui réclamait des bâtiments de transport pour ses troupes. Elle lui refusait, à vrai dire, ce service officiellement, mais pour ne pas rompre en visière avec une puissance qui l'entourait de tous côtés, elle permettait souvent à ses capitaines de prêter leur concours aux forces maritimes ottomanes, quitte à les désavouer plus tard, à l'heure du péril.

Mais bientôt les choses se compliquèrent. Les colères des amiraux russes qui avaient rencontré partout le pavillon blanc de Raguse au service de la Turquie passèrent à l'arrière-plan. L'amiral Alexis Orlov — favori de Catherine — entouré d'un état-major recruté parmi les Dalmates orthodoxes, réclama la construction d'une chapelle de rite orthodoxe à Raguse et l'installation d'un représentant diplomatique russe auprès du gouvernement de la République. A la première demande d'Orlov, Raguse opposa un refus catégorique. Le conflit limité jusque-là à des questions de neutralité s'envenima et l'amiral russe menaça de bombarder Raguse. A cette heure décisive, le grand Boscovitch intervint. Il adressa une lettre pathétique à Stanislas-Auguste de Pologne, un autre favori de Catherine.

« Je n'ai pas les mérites de ces grands savants dont les maisons et les villes natales furent respectées même par les ennemis, cependant les grands talents qui sont partis de mon pays, les grands hommes de lettres qui y sont nés et qui honorent par leurs travaux ce siècle méritent quelques égards auprès de Votre Majesté et auprès de la grande Impératrice, protecteurs éclairés des études et des grands écrivains. En faisant un appel à la clémence et à la protection que Votre Majesté a daigné me témoigner, je lui dirai : Raguse est ma patrie, c'est là que vit ma mère presque centenaire et qui tremble aux alarmes incessantes dont la ville est remplie. Songez donc, Sire, si cette pauvre femme finissait un siècle de vie sous les décombres d'un toit bombardé par l'ennemi, quelle image terrible pour mes yeux! La navigation, source unique de notre subsistance, détruite, quelle douleur pour mon âme! Est-il possible que la

grande Impératrice veuille la destruction d'une ville que la nature a placée parmi les rochers d'un petit coin reculé du monde et qui n'a donné, depuis sa fondation, d'ennui à personne? Non, Sire — s'écria Boscovich — Vous qui pouvez tant sur son cœur, pareille au dieu fabuleux de Virgile, vous direz ce mot, Vous sauverez une patrie en danger, une vieille mère, toute une population terrifiée. Plaise à Dieu que mes prières ne restent sans effet! Le cœur me dit que l'intervention de Votre Majesté va faire cesser bientôt tous nos soucis, toutes nos inquiétudes. »

En même temps, la République envoya à Saint-Pétersbourg un de ses sénateurs les plus influents, François Ragnina. La mission de l'envoyé ragusain — qui s'était assuré l'intervention amicale de Frédéric de Prusse et de Marie-Thérèse — rappelle dans certains détails la mission de Joseph de Maistre pour le roi de Sardaigne cinquante ans plus tard. On abreuva le Ragusain d'humiliations. Il resta dans la capitale russe presque trois ans, souvent malade, souffrant parfois d'un froid de 32 centigrades, presque sans argent, sans instructions précises, traité avec hauteur, ne voyant Catherine qu'à la cérémonie du baise-main. La diplomatie ragusaine se heurtait tout à coup à des mœurs inconnues. Le Sénat ignorait les formes de la nouvelle vie internationale issues de la guerre de la succession d'Autriche. Il faisait de la diplomatie comme du temps de Mathias Corvin ou de la bataille de Lépante. L'envoyé résidait à la distance de cinquante jours de Raguse et le Sénat s'obstinait à lui donner des instructions pour les détails les plus insignifiants. Cela prenait un temps énorme. Avec des hommes d'État qui substituaient aux vieilles formules de politesse et aux savants compromis latins la parole raide et le ton menaçant des grands peuples jeunes, avides d'expansion et de conquête, le Sénat ne savait plus parler. Il radotait. C'est en vain que Ragnina insistait par chaque courrier sur l'ouverture de la mer Noire en invitant le gouvernement à greffer sur les pénibles questions de neutralité et de liberté confessionnelle un arrangement commercial avec la Russie. Un traité, dont Catherine avait pris l'initiative en 1763, s'élaborait entre la Russie et Venise. La liberté du commerce dans la mer Noire et dans la mer Caspienne était à l'ordre du jour. Sur toutes ces questions Raguse demeurait apathique. Elle n'était secouée que du frisson religieux. Ses plus lointaines aspirations s'arrêtaient à la France. La République ne se lancera dans la mer Noire que cinq années avant sa chute. Mais si les Ragusains ne savaient pas s'adapter aux exigences de la politique du partage de la Pologne, il faut bien ajouter que les Russes étaient intraitables, qu'ils soulevaient des inci-

dents à propos de tout. On ergota des semaines entières sur le titre qu'il fallait donner à Ragnina — résident ou envoyé —, sur la forme et la date des lettres de créance. Le comte Panin et le prince Galytzin se répandaient en doléances amères sur l'attitude de Raguse pendant la guerre. L'ambassadeur autrichien, prince Lobkowitz, l'ambassadeur polonais, mais surtout le comte Solms se donnaient toutes les peines du monde pour convaincre Panin du manque de générosité qu'il y avait à taquiner la petite République. Tout fut inutile. On voulait attendre le retour d'Orlov. On se plaisait à humilier Ragnina qui se raidissait dans son stoïcisme républicain contre ce monde de parvenus.

« Je vous assure », écrivait-il au Sénat, « que j'ai perdu la santé, la force de mon esprit et ma tranquillité, j'ai ruiné ma fortune et je reconnaissais positivement de n'avoir ni la force, ni l'habilité pour servir Vos Excellences comme je le voudrais. Si Elles estiment nécessaire la présence d'un ministre ici, je les supplie d'en envoyer un plus capable et plus heureux que moi. Je ne suis plus en état de résister à cette situation, de jouer un rôle ingrat et sans considération. » Le Sénat lui répondit de ne pas bouger de son poste. En effet, il ne pouvait pas avoir un meilleur représentant que celui auquel le grand Frédéric adressait ces paroles : « J'aime trop à faire des heureux pour ne pas saisir avec empressement toutes les occasions qui se présentent pour satisfaire mon inclination et vous pouvez être persuadé, monsieur le comte de Ragnina, que s'il y a encore moyen de contribuer à l'avenir au bonheur de Votre République, ainsi qu'à Votre prospérité particulière, je ne manquerai pas de M'y employer de bien bon cœur. »

Enfin, grâce aux insistances de l'ambassadeur de Prusse, le comte de Solms, mais aussi et surtout à l'endurance de Ragnina, la Russie condescendit à traiter avec Raguse et sur un terrain où la diplomatie ragusaine pouvait se mouvoir avec plus d'aisance.

Le siège des négociations fut transféré de Pétersbourg en Toscane. Alexis Orlov allait revenir à Livourne et, comme Ragnina l'annonçait au Sénat le 30 mai, il avait été chargé par l'impératrice de conclure avec la République un arrangement définitif en Italie. Catherine fit remettre à Ragnina une lettre courtoise pour le Sénat et un cadeau de 1 500 roubles en or pour lui. C'était conforme aux usages de la cour de Russie. La somme variait selon le rang du représentant étranger. Ragnina était traité en résident. A ce moment, le diplomate ragusain, abreuvé pendant trois ans d'humiliation, se vengea d'un seul mot. Il refusa le don, en affirmant avoir droit au titre d'envoyé. Il ne garda qu'une seule pièce

d'or à l'effigie de l'impératrice en disant à Panin : « Je la conserverai comme le souvenir le plus glorieux de ma famille. » A Panin, qui insistait pour l'acceptation du don impérial, François Ragnina renouvela son refus en disant que, s'il acceptait un don inférieur à son rang, la République « pourrait croire qu'il avait vendu sa dignité pour de l'argent ».

On aboutit à une transaction. A bord de la frégate *Nadejda* dans la rade de Livourne, les deux plénipotentiaires — Ragnina et Orlov — signèrent le 25 juin 1775 une convention de la teneur suivante :

La République de Raguse s'engage à observer la plus stricte neutralité dans toutes les guerres futures de la Russie avec n'importe quelle puissance (art. 1^{er}) ; un consul russe résidera à Raguse et jouira de tous les droits qui sont accordés aux représentants des autres puissances (art. 2) ; le consul de Sa Majesté Impériale pourra ériger dans sa maison une chapelle du rite grec et tous les sujets de l'impératrice pourront assister dans cette chapelle aux cérémonies de leur Église (art. 3) ; pleine et entière liberté de navigation est accordée aux navires sous pavillon ragusain dans toute la Russie, ainsi que dans ses ports de la mer Noire (art. 4).

Raguse sortait des négociations indemne. La Russie renonçait à la chapelle publique et à la protection des sujets grecs autres que les Russes. Une simple convention consulaire et commerciale se substituait à une convention religieuse. Une longue patience de cinq ans avait converti une question politique en une simple affaire commerciale.

Ragnina quitta Pise en octobre et passa par Rome. Il reçut l'accueil le plus cordial de Pie VI, qui le chargea de remercier la République de Raguse « d'avoir témoigné de son zèle pour la Sainte Religion catholique en refusant la construction d'une chapelle grecque dans le pays malgré les menaces du comte Orlov de bombarder la ville et de détruire l'État ». La chapelle du consulat ne fut pas non plus bâtie, mais en 1790 le gouvernement accorda aux orthodoxes la permission de construire une petite chapelle dans un endroit isolé, à 2 kilomètres de la ville. Un pape herzégovinien y vint de temps en temps pour psalmodier en slavons la liturgie du Chrysostome.

Ce consulat et cette chapelle arrachés aux patriciens de Raguse contenaient en germe tout un programme. Les « idées lointaines » devinées par le Vénitien Mocenigo commençaient à se dessiner dans la convention de Livourne. A partir du 25 juin 1775 — presque jour pour jour un siècle avant l'insurrection herzégovinienne —, la Russie entretint chez les Yougoslaves les longs espoirs en formulant plus d'une fois sous la forme

(763)

du slavophilisme orthodoxe le rêve que les poètes ragusains du xvii^e siècle avaient entrevu et chanté sous l'égide de la catholique Pologne. Ce pied-à-terre russe dans l'Adriatique fut, avec le Monténégro, un jalon posé par l'Empire du Nord dans sa marche vers son hégémonie sur l'Europe orientale. Cette politique n'eut cependant pas de lendemain. Après avoir excité les imaginations facilement inflammables des Slaves du Sud, la Russie les oublia pour les besoins positifs de sa politique. Elle se retira complètement de l'Adriatique. Elle permit au congrès de Vienne l'annexion de la République de Raguse à l'Autriche, elle imposa au Monténégro l'évacuation des Bouches de Cattaro, elle se désintéressa de la Bosnie-Herzégovine par la convention de Reichstadt. L'abandon du consulat de Raguse (1883) dont l'établissement avait été demandé avec tant d'insistance par Catherine n'est ni le dernier, ni le moins intéressant des épisodes dans cette retraite progressive de la Russie de ses positions avancées.

Quant au refus obstiné de Raguse d'accorder aux orthodoxes le libre exercice de leur culte, refus qu'elle accentua en 1804 sous le ministère du prince Czartoryski, ce fut une erreur politique et une preuve évidente de sa sénilité. Déjà, après le tremblement de terre de 1667, un patricien de grand talent, Benoît Giorgi, avait proposé au Sénat l'érection d'une église orthodoxe, mais les Jésuites, tout puissants à cette époque, firent repousser ce projet libéral. Un esprit d'étroite latinité et l'atrophie du commerce balkanique firent dévier Raguse de cette large politique à laquelle elle avait dû ses succès et son hégémonie morale et économique dans la péninsule. La concession faite à temps d'une liberté qui — quoi qu'on en ait dit — ne menaçait en aucune façon l'intégrité territoriale ou religieuse du petit État ragusain eût été dans les saines traditions d'une ville qui, au xiv^e siècle, avait offert spontanément aux souverains serbes l'usage de leur rite et qui avait été pendant la longue nuit ottomane un refuge et une espérance pour les peuples slaves du Balkan. Ce qu'elle avait cru pouvoir accorder sans danger à ses voisins, ingrats et turbulents, elle le refusa à la lointaine Russie. Le petit-fils de Catherine s'en souviendra au moment décisif et, malgré sa philanthropie mystique, il ne s'opposera pas à la suppression politique de Raguse.

Deux ans avant la prise de la Bastille, Roger Boscovich, auquel de nos jours Rémy de Gourmont a rendu un profond hommage, mourut et emporta dans sa tombe tout ce qui restait encore de grand à Raguse. La Révolution, au début, ménagea la cité de Saint-Blaise. Le Directoire entretint les meilleurs rapports avec Raguse, sous la condition cependant

que la République se laissât saigner par des emprunts extraordinaires. Venise abdiqua, Raguse n'abdiqua pas. Le Sénat vénitien quitta tout seul la salle glorieuse où parfois les destinées de l'Europe s'étaient décidées. Le Sénat ragusain dut être expulsé *manu militari* de celle où il avait veillé pendant des siècles pour empêcher que les ténèbres des Balkans ne s'épaississent davantage. La force de cohésion de ce petit corps politique avait été plus puissante que les événements dissolvants qui changèrent si souvent la face de l'Europe et annihilèrent des unités politiques bien plus importantes que Raguse.

Cette ville a rempli jusqu'au bout sa mission. Elle s'est vidée. Elle a été la dernière brillante étape sur la route de l'Orient asiatique ou asiatisé. En quittant Raguse, on entendait les dernières strophes du poème occidental et on entraît dans l'inconnu, dans le pays des larmes muettes et des douleurs anonymes. On donnait un dernier coup d'œil à la mer et aux remparts qui sertissaient le précieux joyau. On suivait la descente du soleil à l'horizon et l'écume mourante sur la grève et sur les rochers dorés par les souvenirs. Des vibrations lumineuses traversaient l'air. Des voiles latines se posaient lentement sur une mer de turquoise fondue. Le parfum des bosquets de myrtes qui recouvrent Lacrome comme le manteau d'une fiancée divine se mêlait aux senteurs des pétunias et des giroflées sauvages épars sur les rochers. Un château fier sur un roc, une coupole romaine brisant l'horizon, un toit fatigué sous lequel veillaient les gouvernants, encore un clapotis de flots irisés, et l'auguste silence des choses fatiguées tombait sur la ville. La vision apollinienne prenait fin.

Alors on s'enfonçait dans les ténèbres du Karst balkanique et on disait adieu à la civilisation.

CHAPITRE XVI

HOMMES ET MONUMENTS

I

COMME si elle eût voulu réagir contre l'éternel jeu du destin qui semblait lui infliger à dessein le supplice de Tantale, en lui enlevant la libre disposition d'elle-même à l'instant même où elle pouvait croire l'avoir atteinte, la Dalmatie opposa à toutes les fluctuations d'une politique hostile un attachement touchant, presque maladif, à la tradition. Dans les formes archaïques, grosses pourtant d'un esprit nouveau qui sourdait du sol dalmate, de son architecture, de sa peinture, de sa sculpture, elle se consolait par un sentiment de stabilité et d'indépendance spirituelle et solitaire des libertés qu'elle avait perdues. Mais, en même temps, par l'effet de ce même ressort et de ce repliement sur elle-même, secouée et malaxée par l'alliance douloureuse de deux races, ou plutôt d'une culture et d'une race qui un jour se rencontrèrent et se marièrent sur ses rivages, elle projeta dans l'Europe des gerbes lumineuses de son génie — en précédant souvent les découvertes de peuples qui l'avaient oubliée —, elle accompagna de ses vœux nostalgiques une diaspora avide de se sentir en communauté d'esprit avec le travail de cette même Europe qui lui interdisait d'espérer et contribua pour sa part à ce travail sous le couvert d'un hautain anonymat.

Les masques ésotériques épars entre Avignon et Berlin dus au ciseau d'un des plus grands de ses fils, François Laurana, sont un symbole.

Peu de pays ont subi des changements aussi radicaux que la Dalmatie, tout en gardant inaltérables ses traits austères. La population romane s'évada lentement vers le tombeau. Les Slaves survinrent et grâce aux flots salés de la « grande verte », grâce à l'enivrement d'essences chargées de parfums, grâce aux alliances avec ce qui restait de sang roman et grâce aussi aux vestiges éloquents du monde impérial qui au milieu du bruit

général des nations de proie s'était écroulé, ils relevèrent le flambeau éteint, le rallumèrent et reprirent l'hymne adriatique un instant interrompu. Ce mélange admirable de sang illyrien, latin et slave s'est exprimé tout le long des siècles par des hommes représentatifs que le terroir dalmate revendique aujourd'hui, en déchirant le voile du temple qui les cachait à nos yeux pour embellir de leur esprit d'autres climats.

Dioclétien et saint Jérôme, Georges de Sebenico et Nicolas dell'Arca, Lucien et François Laurana, Marc Antoine de Dominis et Roger Boscovitch et au XIX^e siècle Nicolas Tommaseo, empereurs et docteurs de l'Église, sculpteurs, architectes et peintres, mathématiciens et astronomes, Illyriens et Slaves, ils ont tous un trait de famille : un attachement indomptable à la tradition, un tempérament fougueux et tendre à la fois, une science encyclopédique alliée à une absence totale de vanité, l'ivresse de l'oubli, une âpre nostalgie qui s'est manifestée d'une façon éclatante dans le retour de l'Empereur dalmate à ses campagnes ancestrales, dans les pérégrinations inquiètes et dans les visages et masques adorables créés par un grand sculpteur à l'étranger et qui gardent la courbe tendre, rêveuse, virginale du terroir parfumé de sauge, de thym et de myrte qu'on a dû quitter et, qu'on espère revoir un jour, et qui attend.

Les monuments érigés sur le rivage dalmate, ces petites églises mystérieuses dont le pays est constellé comme de lys de champ, jusqu'aux superbes cathédrales de Sebenico et de Traù, de Zara et de Cattaro et jusqu'au Palais immortel à l'ombre duquel elles se sont épanouies, tout cet ensemble jalousement distinct des beautés environnantes est, comme les hommes, un écho fidèle de l'esprit dalmate : isolement, tradition, conservation, culte jaloux d'une beauté et d'un rite tout en dedans. Et derrière ce superbe rideau se dresse au loin la terre génératrice d'énergies insoupçonnées, frustes, virginales, aux gestes violents et doux qui découlent des profondeurs insondables de la complexe âme slave, toute en contrastes tragiques. On a vu le rôle que la Dalmatie a joué dans l'histoire de l'Empire romain et l'écrasement de la grande nation illyrienne dont les derniers survivants ont prolongé la vie de cet Empire mourant. On a vu la Dalmatie passer à côté du bonheur. On l'a vue ensevelir le titre impérial. Elle reprend ensuite sa place dans l'empire éphémère de Justinien. Après ce prodigieux avortement, elle devient pour une seconde fois la proie des Barbares, jusqu'au jour où les derniers d'entre eux s'établiront sur le continent et encercleront les villes. Ensuite ténèbres de trois siècles pendant lesquels une gestation s'est accomplie, peut-être un dou-

loueux procès d'assimilation des envahisseurs d'Asie avec la race slave qui détenait déjà tous les défilés, sœur de ceux qui avaient fondé les Slavinies de Grèce et de la mystérieuse Candie. Finalement cette nation fut baptisée. Et le baptême chrétien souleva le voile qui masquait la régénération d'une race et on vit les disciples de saint Benoît, dévalant les pentes des Apennins, porteurs de la bonne nouvelle du mont Cassin, succéder aux anciens ermites qui avaient écouté dans le bruit des vagues de la mer illyrienne la voix de l'Éternel.

Des saints? La Dalmatie en a eu, sans hériter de la sainteté de l'Italie ou de l'Irlande. Mais dans quelques fragments de choses immortelles que les naufrages historiques nous ont transmis, on peut supposer que des ascensions mystiques ont eu pour théâtre le rivage oriental de l'Adriatique. Nous ne pouvons plus que les deviner.

Ce saint pape Caius, né à Salone, qui était, ironie de l'histoire, neveu de Dioclétien et qui acheva sa carrière terrestre comme martyr, qu'a-t-il fait comme pontife? Nous ne le saurons peut-être jamais. Mais son lointain successeur Jean IV se souviendra de la Dalmatie et mettra à l'abri des profanations les corps des saints martyrs de Salone, déjà détruite. Presque dix siècles s'écouleront et un grand pontife dalmate occupera la chaire de Pierre : Sixte V. Mais les saints? Saint Jérôme domine jusqu'à nos jours le livre immortel qui lui a dû sa popularité, dans le monde entier, pape manqué, revêche, âcre, batailleur, humble, tendre, frère authentique des Dalmates qui résistèrent à Rome et qui aimèrent en elle ce qu'ils avaient combattu, la civilisation. Au temps de la revanche de l'Église sur ses persécuteurs, un moine dalmate d'Arbe, Marin, franchit l'Adriatique et sur une montagne de 1 500 mètres d'altitude entre Urbin et Forlì fonde ce qui sera un jour la république de San Marino, unique veilleuse des républiques éteintes de l'autre rivage. Les saints en Dalmatie furent tous des hommes d'État. Les traditions dioclétiennes persistent. Saint Donat de Zara s'interpose à Thionville auprès de Charlemagne pour la paix dalmate, franchit la Méditerranée porteur des vœux dalmates à Nicéphore de Byzance, sanctifie sa ville par les reliques de sainte Anastasie, don impérial à la très fidèle ville de Zara (Aquilée lui accorde deux autres saints martyrs, Grisogono et Zoïlo), et préside au partage des deux zones d'influence sur le rivage oriental de l'Adriatique entre les deux Césars. Une étrange bâtisse mi-temple, mi-forteresse, ayant un air de famille avec le dôme d'Aix-la-Chapelle, mais trapue et fièrement campée, et construite sans les règles fixes du canon architectural, comme une formidable guérite républi-

caine, porte le vocable de l'évêque-ambassadeur. Saint Jean Ursin, évêque de Traù, dont la chapelle renferme des trésors d'art, où les génies de Laurana aux torches renversées pleurent éternellement, fut, aux heures dramatiques de la descente d'un roi semi-barbare des plaines de Pannonie, le conseiller écouté de sa ville et du roi et s'insurgea contre les convoitises vénitiennes, convaincu du pouvoir modérateur et respectueux des libertés de la mystique couronne du confesseur Étienne. Un autre saint évêque, le bienheureux Augustin Casotti (1260-1313), de Traù, étudia la théologie à Paris, occupa la chaire épiscopale de Zagreb et — se souvenant de ses études parisiennes — prend fait et cause pour Charles-Robert d'Anjou. Au xv^e siècle, le Franciscain bienheureux Thomas Illyricus ou Schiavone, né à Ossero, l'ancienne Absyrtis, où d'après la légende le frère de Médée trouva la mort, vécut longtemps en France, surtout à Bordeaux, où on l'appelait « le Saint-Homme », fonda le pèlerinage de Notre-Dame d'Arcachon, fut l'ami et le conseiller du malheureux pape Clément VII de Médicis, prophétisa l'avènement de Luther, prêcha à Raguse en 1515, et après sa visite la ville entière se constella des monogrammes du Christ que saint Bernardin de Sienne avait imposé à la chrétienté. Au xvi^e siècle une femme mystique descendue des Montagnes Noires, dernier refuge des survivants illyriques, embauma la Dalmatie de ses vertus. Avec cette bienheureuse Osanna, dominicaine de Cattaro, la période de sainteté est close sur cette plage orientale de la mer dalmate.

Après tant de forces dépensées pour maintenir un équilibre irréalisable, la Dalmatie s'est déclarée pour l'Occident. Elle a décidé de l'avenir de toute la race slave du Sud, en sacrifiant l'unité qui aurait pu venir de Byzance par l'intermédiaire des princes slaves, à la grande cause de la pensée universelle — catholique — représentée par Rome. Si la Dalmatie s'était résolument ralliée à l'Orient, que serait-elle devenue? Conquise et frémissante, elle aurait subi le sort des autres pays slaves pliés sous le cimeterre turc, et le pont entre Orient et Occident aurait été emporté par la tourmente et pour toujours. Ce sont les moines d'Occident et non ceux d'Orient qui lui ont apporté la civilisation, au bout de laquelle cependant la liberté expirait. Un seul point subsista sur toute l'étendue adriatique où la civilisation et la liberté surent s'entendre : Raguse.

Il faut se figurer la Dalmatie au Moyen Age littéralement couverte de couvents et d'églises. Sur la seule petite île de Lagosta, point presque imperceptible du littoral oriental adriatique, sur 36 maisons on comptait 24 églises et chapelles, dont encore aujourd'hui 15 sont desservies et seu-

lement 6 désaffectées. La ville de Traù comptait 32 églises, et tout à l'avenant. La foi ardente du peuple dalmate avait suppléé à ses efforts stériles vers la liberté intégrale, une espèce d'indépendance religieuse le soutint longtemps dans sa lutte pour la liberté intégrale. Les Bénédictins vinrent en Dalmatie au IX^e siècle. Leur premier couvent de Saint-Pierre ne pouvait s'élever que sur l'emplacement de ce que fut la cité impériale de Salone. Il fut protégé, agrandi, enrichi par le prince slave Trpimir qui avait déjà disposé de plusieurs terres au profit du puissant archevêché de Spalato, de cette presque principauté. Un autre monastère, celui de Saint-Grisogono à Zara, est mentionné pour la première fois dans une charte de 918, mais il existait dès la fin du IX^e siècle. La réforme clunienne ayant pénétré en Dalmatie, les couvents bénédictins se multiplièrent surtout depuis que l'évêque d'Ossero Gaudentius, disciple de saint Romuald, prit en main la cause bénédictine. Ces couvents furent des foyers de culture et de sainteté. Les annales de Camaldoli enregistrent la fondation par Gaudentius de plusieurs couvents *quae seminarium fuerunt sanctorum et praeclarissimorum virorum qui Dalmatiam illustrarunt hoc potissimo saeculo.*

En 1020 fut fondé le couvent de Saint-Stephanus de Pinis sur un promontoire qui défend l'entrée du port de Spalato, hérissé de pins et de cyprès. Des moines bénédictins de Raguse avaient planté leur tabernacle sur les petites îles de Tremiti, non loin du fameux mont Saint-Ange du Gargano sur la côte de l'Italie. A Lacrome, sur cette île enchanteresse qui monte la garde devant Raguse et qui éveille encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs, ils fondèrent au début du XI^e siècle le couvent de Sainte-Marie, après un terrible incendie qui en 1023 faillit détruire tout Raguse. Dans la vallée de l'Ombla au Sud-Ouest de Raguse, une église bénédictine, après avoir appartenu au Mont-Cassin, comme une inscription sur les portes de bronze du célèbre couvent, commandée par l'abbé Didier à des artistes byzantins, en fait foi, devint la possession des moines de Lacrome. A Belgrade-sur-Mer se trouvait le couvent de Saint-Jean Évangéliste. Après la destruction de cette ville par les Vénitiens, es moines se réfugièrent (1129) sur une île et fondèrent le couvent de Saint-Cosme et Damien de Monte. L'île d'Arbe eut un couvent bénédictin en 1059. A peu près à la même époque un autre couvent fut fondé près de Spalato par la munificence d'un noble slave. Un autre célèbre couvent bénédictin fut fondé du temps du roi croate Démétrius Svinimir, dont nous avons raconté la fin tragique, à Vrana (en latin Aurana), près de Zara, où naquirent les deux plus grands artistes dalmates de la

Renaissance, Lucien et François Laurana. Le roi Démétrius fit cadeau de ce couvent au pape Grégoire VII qui, on s'en souvient, l'avait consacré roi par son légat, pour qu'il fût hospice et résidence des légats pontificaux expédiés en Dalmatie (1).

Slaves et Latins rivalisaient d'enthousiasme et de munificence, entraînés par la passion des édifices. Le XII^e siècle a vu l'érection de couvents bénédictins à Veglia, à Cattaro, à Brazza, à Budva, à Meleda — célèbre couvent au milieu d'un lac, entouré d'une luxuriante végétation, appartenant à la république de Raguse —, à Lissa, à Obrovac et de couvents de Bénédictines à Traù, à Zara (fondé en 1066 par la fille du prieur de cette ville) à Belgrade-sur-Mer, à Raguse, à Arbe, etc. Tous ces couvents furent protégés et enrichis par les princes slaves du continent dalmate, surtout par cette première fournée de princes infiniment plus conscients de leur force et plus entreprenants que ceux qui leur ont succédé et qui ceignirent le diadème royal, éternellement louvoyant entre les forces divergentes qui déchiraient le pays. A côté et au-dessus des princes, les évêques — comme en Italie et plus qu'en Italie — ont joué en Dalmatie un rôle décisif dans la vie religieuse du pays et aussi dans la vie politique. Ils prennent sous leur protection les longues théories monacales qui se suivront sans interruption jusqu'au XVI^e siècle. Ils déterminent souvent les destinées du pays et ils donnent l'impulsion à sa vie intellectuelle.

C'était au XII^e siècle un Saint-Jean des Ursins, évêque de Traù, qui conféra à l'invasion des Hongrois un caractère de légitimité; c'était au XIII^e siècle l'archevêque de Spalato Laurent, qui introduisit l'art d'Antioche en Dalmatie; les archevêques de Zara Nicolas II et Pierre II de Matafaris, l'un partisan acharné du roi de Hongrie contre Venise, l'autre ambassadeur auprès de Charles de Duras, partisan des reines Élisabeth et Marie, persécuté par Sigismond qui le soupçonnait de trahison, mort à Ascoli en émigré. Elie Saraca, encore au XIV^e siècle, archevêque de Raguse, l'âme de la conspiration adriatique avec Louis de Hongrie contre Venise, négociateur du traité hungaro-ragusain de 1384; l'archidiacre Thomas de Spalato (1200-1268), candidat à l'archevêché, auteur d'une histoire de son temps qui est un chef-d'œuvre de récit vivant et pitto-

(1) Dans le texte de la charte de donation du roi Démétrius il est dit : « *Dono insuper, concedo atque confirmo apostolice sedi sancti Gregorii monasterium, cui Vyana est vocabulum, cum omni suo thesauro, scilicet cum capsula argentea, reliquiis sacri corporis eiusdem beati Gregorii continente, cum duobus crucibus, cum calice et patena, cum duabus coronis aureis gemmis ornatis, cum evangeliorum textu de argento, cumque omnibus suis mobilibus et immobilibus bonis, ut sancti Petri legatis sit semper ad hospitium et omnino in potestate eorum.* »

resque, le seul contemporain étranger de saint François d'Assise qui vit le saint à Bologne et assista à un de ses sermons; au xv^e siècle un Jacques Dragazzo de Traù, évêque de Modrussa, professeur de droit canon à Arles, conseiller du roi de France Charles VIII; le bienheureux Jean Dominici, dominicain, Florentin, guéri miraculeusement par sainte Catherine de Sienne, archevêque de Raguse (1407-1409), élevé en 1408 au cardinalat par Grégoire XII. Éloquent, pieux, savant, Dominici fut envoyé par Grégoire à Constance et y joua un rôle de premier plan en faveur de ce pape, mais finalement patronna son abdication (1).

Et Jean Stoïkovitch (Stay) de Raguse, dominicain, créé cardinal par l'antipape Félix V, théologien du concile de Bâle (1431), légat à Constantinople en 1435, humaniste célèbre, collectionneur de manuscrits grecs et latins, auteur d'écrits remarquables contre les Hussites et en faveur de la réunion des Églises latine et grecque. Au concile de Bâle, Stoïkovitch soutint une controverse avec Procope, le chef des Taborites. En se tournant vers les Pères et en dévisageant le prélat ragusain, Procope s'écria : « Ce compatriote nous injurie en nous appelant hérétiques. » Stoïkovitch, sans se décontenancer, répondit : « Mais précisément parce que je suis votre compatriote de langue et de sang, je désire ardemment que vous rentriez dans le giron de notre Mère l'Église. » Le cardinal Stoïkovitch fut un de ces Ragusains qui n'oublièrent jamais leur petite patrie à l'étranger, quelque absorbante que fût son activité européenne. En 1437, il conclut au nom de Raguse un traité de commerce avec Jean VIII Paléologue. Il mourut à Bâle, en 1442.

Toujours au xv^e siècle, Luc de Tollentis de Curzola, évêque de Sebenico, fut nonce apostolique en Bourgogne, d'où il envoya de remarquables rapports sur la cour de Charles le Téméraire; au xvi^e siècle Tryphon Bisanti, patricien de Cattaro, bibliothécaire du duc de Modène, théologien au III^e concile du Latran, professeur à Bologne et à Pérouse, évêque de Cattaro (1540); Boniface de Stephanis-Darcolizza de Raguse, docteur de la Sorbonne, dominicain illustre, évêque de Stagno (diocèse de l'État de Raguse) en 1564, fut envoyé en 1565 par Pie IV auprès du tsar Ivan le Terrible qui avait manifesté des vellétés de conversion au catholicisme, représenta Pie V auprès de Philippe II, intervint comme théologien au concile de Trente; Pierre Gozze, Ragusain, évêque de Stagno (1551),

(1) Il convoqua au nom de Grégoire le concile de Constance, mais au point de vue purement formel, puisque le concile siégeait déjà, voulut descendre au rang de simple évêque, mais le Sacré Collège n'accepta pas son abdication. Il fut proclamé bienheureux par Grégoire XVI.

occupa une chaire de théologie à Paris et à Louvain; Jean Stafiléo (Stafilitch), patricien de Traù, évêque de Sebenico, professeur de théologie à l'université romaine la Sapienza; Jean Statileo (Statilitch) de Traù, consacré évêque de Transylvanie, plaida à Venise la cause du malheureux roi Ladislas de Hongrie contre les Turcs (1521); Antoine Veranzio-Vrantchitch, de Sebenico (1504-1573), qui devint archevêque de Gran (1) et primat de Hongrie, envoyé deux fois en Turquie, ami d'Érasme. Au XVII^e siècle, un très singulier personnage, grand ambitieux, profond érudit, l'archevêque de Spalato Marc Antoine de Dominis, patricien de la vieille commune d'Arbe (1566-1624), après avoir pendant une messe pontificale en la cathédrale de Spalato, découvert le spectre solaire plus d'un demi-siècle avant Newton, quitte brusquement le siège archiepiscopal de Spalato, se rend d'abord à Heidelberg, ensuite à Londres, où Jacques I^{er} le crée doyen de Windsor et tout de suite après publie un écrit sensationnel, *De republica ecclesiastica*, dans lequel il attaque le primat du Pape et celui de l'Église romaine. Bientôt il se rétracte, fait le voyage de Rome, mais Urbain VIII le fait arrêter et enfermer dans le château Saint-Ange où il meurt en 1624. Le Tribunal de la Sainte Inquisition l'ayant convaincu *post mortem* d'hérésie, on déterre son cadavre et on le brûle sur le Campo de' Fiori. Dominis consigna sa découverte dans un ouvrage publié à Venise en 1611 sous le titre de *De radiis visus et lucis in vitris perspectivis et iride*. Il voulut démontrer la formation du spectre solaire par la méthode expérimentale. A cette fin, il employa une boule de verre remplie d'eau. Ayant accroché cette boule en face des rayons solaires, il aperçut le spectre. Il formula ensuite la théorie des rayons solaires se réfractant à l'entrée et à la sortie d'une goutte d'eau et non sur sa paroi intérieure. La voie était ouverte pour la découverte des sept couleurs de l'arc-en-ciel. Descartes, qui certainement n'a pas ignoré le *De radiis visus* de Dominis, publié en 1611, n'a fait que suivre les traces de l'archevêque de Spalato, s'étant contenté de déterminer quelques détails plus nettement. Goethe, dans sa *Farbenlehre* s'exprime ainsi sur Descartes : « Il veut toujours être original. Il repousse non seulement l'autorité importune, mais encore celle qui fait avancer la science. C'est ainsi qu'il passe sous silence Antoine de Dominis qui le premier a appliqué la boule de verre pour limiter la vision de l'arc-en-ciel à l'intérieur de la goutte d'eau. » Au XVIII^e siècle, Jean Dominique Stratico, de Zara, évêque de Lesina, est nommé à vingt-sept ans professeur de littérature grecque

(1) Esztergom, Strigonium.

HISTOIRE DE DALMATIE

à Pise et à Sienne. Et combien d'autres prélats dalmates illustres en religion, en science, en diplomatie ! Un dictionnaire biographique du siècle dernier énumère 65 archevêques et évêques dalmates qui se sont illustrés comme apôtres, théologiens et diplomates. Mais plus de 100 religieux, Bénédictins, Franciscains, Dominicains, Jésuites, etc., sont dans ce même dictionnaire mentionnés comme ayant bien mérité des disciplines ecclésiastiques, des lettres, des arts, de la diplomatie.

Il y a deux courants en Dalmatie, le slave et le latin. On s'arrange admirablement avec ces deux éléments où la politique n'existait pas encore. Il y avait d'un côté l'influence de Cyrille et Méthode, de l'autre le rayonnement de Rome, et ces deux influences ne se gênaient pas, bien au contraire elles se complétaient. Malgré cela la Dalmatie entendait rester slave. Le culte de la langue latine qui nulle part peut-être en Europe n'a donné des produits plus éclatants, c'était la contribution de la Dalmatie à la pensée cosmique, un hommage à la civilisation conçue comme dans l'architecture gothique en fonction d'arc-boutant de l'édifice slave qui lentement morceau par morceau s'élevait dans les âmes. Le clergé a dans cette œuvre conservatrice et constructive joué un rôle décisif. L'apostolat slave de tous ces clercs imprégnés de culture latine est touchant. Pas un religieux, pas un prélat qui ne se sentit impérieusement envoyé en mission auprès du génie slave de la Dalmatie moyennant des livres de piété, de poésies mystiques, paraphrases de psaumes, introductions à la vie dévote en anticipation sur saint François de Sales. La Dalmatie étant dépourvue d'imprimeries jusqu'au XVIII^e siècle, on mettait les voiles au vent avec son manuscrit sous le bras et on débarquait à Venise sur la célèbre rive qui de la fréquentation des Slaves fut appelée Rive des Esclavons (*Riva dei Schiavoni*), on se précipitait chez l'imprimeur, descendant ou héritier ou successeur des célèbres Manuces. De ce fait, Venise, souriante, accueillante, devint plus que Rome et Florence la pourvoyeuse de livres de piété pour la population slave de la province dalmate. En réalité, elle était la capitale de l'Illyrie slave.

Cette langue illyrique, que nous appelons aujourd'hui serbo-croate, avait une grande force d'attraction sur le continent européen, de Constantinople à Florence. Venise en bénéficiait. Les évêques n'étaient pas encore nés qui demanderaient à leur clergé l'abandon de la langue slave pour l'offrir en holocauste à d'autres syntaxes. Bien au contraire, évêques et princes s'appliquaient à l'apprendre. Laurent de Médicis fonda une chaire de langue illyrique à Florence, et la supposition n'est pas trop

hardie que son fils Jean, celui qui sera Léon X, n'ait pas ignoré cette langue, qui avait droit de cité à Rome en vertu de la fondation de l'« Hospice illyrique » par le pape Nicolas V en 1453. Un patricien de Raguse, Marino Gondola, enseigna la langue serbo-croate au grand-duc Ferdinand II de Toscane (1621-1670).

La civilisation de la Dalmatie a pris les teintes de son histoire. Elle s'est développée d'après les rythmes qui ont marqué les battements de son âme. D'abord très latine, ensuite très slave, latine encore et slave définitivement.

Ce n'est qu'après avoir déposé ses armes, écrasée par l'inutilité de la lutte communale, comme ce Gaulois blessé du Capitole, que la Dalmatie se ressaisit. Elle entre dans le mouvement provoqué par la chute de Byzance, mais en épiant toujours si l'aube ne poindra pas derrière les monts et en écoutant ravie les accords lointains qui accompagnent la ronde des Fées slaves. Trompée dans son attente, elle cultive les arts, les sciences, les lettres et avec elles pétrit son histoire, en marge de ses déceptions politiques. Jusqu'à l'avènement de l'Antéchrist dans la ville de Constantin, la Dalmatie est fermée à toute influence du dehors. Elle est repliée sur elle-même, tout entière à ses grands souvenirs dont le Palais énigmatique de l'Empereur illyrien est le sombre symbole. Jean de Ravenne, disciple de Pétrarque, chancelier de la République de Raguse à la fin du XIV^e siècle, ne peut que constater mélancoliquement l'inutilité de ses efforts auprès de ces hommes « aux entrailles de fer » *ferrea praecordia*.

Le passage à Raguse des fuyards grecs qui se dirigeaient vers l'Italie fut le signal d'une révolution intellectuelle en Dalmatie. Jean Lascaris, Démétrius Chalkokondylas, Athénien, le premier éditeur d'Homère, Emmanuel Marulo, Paul Tarcagnota, Théodor Spandugino vinrent à Raguse pour s'abriter de la tourmente ottomane. Si la République n'avait pas tremblé pour son existence, car elle était la première qui eût éprouvé la lourde main du conquérant de Constantinople, elle aurait retenu cette équipe d'illustres Byzantins. Mais la panique de la chrétienté était terrible, surtout dans la petite et faible Raguse. Après leur avoir accordé l'hospitalité pendant un certain temps et les avoir nantis de fonds, le Sénat les fit transporter à bord d'un navire battant le pavillon blanc de saint Blaise à Ancône, mais quelques années plus tard il appela Chalkokondylas à Raguse pour exercer les fonctions de maître de lettres grecques et latines (1).

(1) Le décret du Sénat ragusain concernant Démétrius Chalkokondylas mérite d'être sauvé de l'oubli, car c'est depuis cette date que l'humanisme s'est installé à Raguse pour

S'il y eut des fanatiques du latinisme, comme cet Elius Lampridius Cerva auquel la langue scythe (slave) ne disait rien de bon et qui trouvait ses délices dans la culture exclusive de l'idiome roman, qu'on appelait à l'époque de son enfance idiome ragusain, d'autres ne partagent pas ses sentiments. Oui, l'humanisme s'est violemment emparé de l'âme dalmate. Le latin et le grec sont cultivés avec l'enthousiasme d'une rencontre avec un monde qu'on croyait à tout jamais disparu. Mais aux accents des muses classiques font cortège les premiers rythmes slaves.

Ange Politien, le précepteur des enfants de Laurent le Magnifique, qui a peut-être connu leur professeur de slave, ne ménage pas son admiration à un poète patricien de Raguse, Jean de Gozze, ambassadeur en Hongrie et en Sicile (1451-1502), qui a touché les cordes d'une double lyre, latine et slave : « Qui n'aurait appris avec surprise qu'un homme d'Illyrie, occupé d'achats et de ventes de marchandises (1), fit à son âge encore florissant tant de progrès dans la poésie, qu'on puisse le comparer non seulement aux hommes de son temps mais encore à l'antiquité elle-même? »

Le résultat de cette intense culture des lettres latines se manifesta non seulement dans une pléiade remarquable qui pouvait tenir tête avec avantage aux plus grands humanistes d'Italie et de France, mais encore par un développement intense de toutes les disciplines ainsi que de toutes les manifestations dans le domaine de l'art, exilées en grande partie à l'étranger, où le terrain était plus propice et l'horizon plus vaste, mais qui gardent néanmoins les traits distinctifs de l'âme dalmate, enrichie de tous les apports de l'âme slave.

La Dalmatie est avant tout le pays des réminiscences classiques auquel le passé illyrique confère une saveur spéciale. Elle est le pays du fougueux et grand Jérôme qui a imprimé sur elle pour toujours le cachet de sa personnalité si passionnée, si austère, si humaine, si encyclopédique. Ses lointains fils spirituels, Boscovitch et Tommaseo, ne démentiront pas ces traits originaux. Au début du xv^e siècle, la Dalmatie est parcourue

ne mourir qu'avec la chute de l'État ragusain. « *Die IV Augusti MCCCCXC Consilium Rogatorum*, (c'est ainsi que s'appelait officiellement le Sénat, à Venise et à Raguse). *Primâ pars est de conducendo pro magistro scholarum ad docendum litteras Graecas et Latinas famosum virum Demetrium ad praesens habitantem Florentiae pro annis duobus incipiendis a die qua intrabit barca navigaturus Ragusium cum salario Hyperpeforum quingentorum in anno.*

(1) Les patriciens de Raguse, comme ceux de Venise, de Gênes et de Florence, s'occupaient principalement de commerce, qu'ils cultivaient simultanément avec la politique de leur ville.

par un grand humaniste, Cyriaque d'Ancône, confrère du Pogge, de Léonard Arétin, de Flavio Biondo, ami d'Eugène IV. Il la parcourt dans tous les sens à la recherche de manuscrits, d'inscriptions, d'antiquités de toute sorte. « Ce n'est pas seulement l'actif et patient érudit qui recueille avec un soin scrupuleux les instruments de l'histoire, c'est aussi le voyageur intelligent et instruit qui recherche les lieux et les monuments, théâtres d'un grand passé, et qui ne les voit pas sans émotion devenus ruinés ou déserts. » A son époque, dans toutes les villes de Dalmatie, il y avait encore une quantité énorme de manuscrits anciens. Mais il n'a pas eu la chance, échue en 1644 à un Dalmate, Marin Statileo, de trouver parmi les manuscrits de Nicolas Cippico le texte complet de la *Cena Trimalchionis* du *Satyricon* de Pétrone, de ce roman unique du 1^{er} siècle, qui nous révèle des mœurs qu'autrement nous aurions toujours ignorés. Cette précieuse trouvaille en dit long sur les trésors que contenaient les villes de Dalmatie. Le *Souper* fut trouvé dans un manuscrit qui comprenait Catulle, Tibulle et Propertius. Imprimé pour la première fois à Paris en 1666, le *Souper* souleva des polémiques interminables. Mais l'érudition parisienne du docteur Petit avec la *Marini Statilii Tragurienis responsio* et les *Dissertationes de Tragurienis Petronii fragmenta* tranchèrent le débat. L'authenticité du *Souper de Trimalchion* fut mise hors de doute.

A la Renaissance chrétienne, trop souvent négligée pour cette autre que le réveil fatal du culte de l'Antiquité classique a consacrée par des œuvres immortelles, mais qui a fourvoyé la société en l'éloignant de la route royale des cathédrales, la Dalmatie, tenace dans ses croyances, a grandement contribué.

Le Ragusain Jacques de Bona (mort en 1534), doit être rangé parmi les plus grands poètes chrétiens des temps modernes. Il ne craint pas le voisinage de Jacques Sannazar, qui l'éclipsa seulement parce que Napolitain, donc Italien, alors que l'humaniste slave de Raguse partagea en Italie la destinée de tous les Dalmates, des Laurana, des Georges de Sebenico, des Tommaseo, tardivement glorifiés et de biais. En 1516, Bona composa un poème en trois livres sur la descente du Christ dans le Limbe sous la figure allégorique d'Hercule descendant aux Enfers. Il présenta ce poème à Léon X qui le goûta infiniment. Le poète dalmate, dans des vers latins admirables, retrouvait le chemin indiqué déjà par Dante d'une mythologie si on ose dire appliquée, en faisant du Christ un héros virgilien. Mais son chef-d'œuvre ne parut qu'en 1526, *De vita et gestis Christi* contemporain du *De partu Virginis* de Sannazar. Ces deux

poèmes, a dit un critique compétent, sont les plus beaux que la Renaissance chrétienne ait produits. Les deux poètes se sont rencontrés sur le même plan, sans s'en douter. Le poème s'ouvre, comme le *Faust*, par un prologue dans le ciel, la Pitié et la Justice se rencontrant aux pieds du trône du Très Haut au cours d'une grande dispute. L'archange Gabriel descend ensuite parmi les mortels. Il se dirige vers une humble demeure et il annonce à la Vierge le grand mystère. Alors, pendant seize chants, dédiés aux trois personnes de la Sainte-Trinité, Bona enchante le lecteur par les plus ravissantes figures rhétoriques et par des magnifiques méditations sur le mystère de l'Incarnation. Clément VII se trouvait à table lorsqu'on lui présenta l'ouvrage de Bona. Il se mit à le lire et il s'oublia tellement que les mets se refroidirent tandis qu'il achevait la lecture du poème. La Chambre Apostolique l'imprima à ses frais en édition de luxe. Bona eût mérité d'être traduit en plusieurs langues. Ce n'est pas le ravissant poème de Sannazar, mais le fatras baroque du Crémonais Vida (1535) qui voua la magnifique *Annonce à Marie* à l'oubli.

Le classicisme ne perdit jamais ses droits à Raguse. Bien au contraire, c'est beaucoup plus tard, au XVIII^e siècle, le siècle des premières grandes manifestations de la libre pensée et de la nationalisation des littératures, que la Dalmatie brille du plus grand éclat dans les lettres latines. Nous avons traité ce point dans notre chapitre sur Raguse et nous ne reviendrons plus sur le tableau d'une des plus extraordinaires usines de classicisme que l'Europe ait jamais produites (1). Ces fers étaient forgés dans ces vieux, très vieux palais brûlés par un soleil torride, mais aussi parfois dorés par les flammes ou bien restaurés à la hâte après des catastrophes subites; des gerbes lumineuses de pensées sillonnaient les ténèbres environnantes dans ce coin reculé de l'Europe, en face d'une mer qui apportait les dernières notes de la flûte de Pan, ou dans des villas modestes — comme celle d'un Sorgo — où on faisait revivre les anciennes académies du type florentin et grec, ou bien à l'ombre de platanes séculaires et parmi les méandres de buis aboutissant à des fontaines classiques. Des hommes se détachent sur les lignes brisées de l'horizon dalmate qui ont fait l'histoire comme le solitaire impérial de Salone ou qui ont ajouté quelque pierre à l'édifice de la pensée humaine, tous ou presque tous engloutis par cette féconde et inépuisable usine d'hommes qu'est l'Italie. Mais à l'appel des morts, ceux-ci s'avancent à la table frugale des aïeux et répondent : « Dalmates! Présents! » Nicolas Tommaseo, témoin irré-

(1) Voir chapitre xv Raguse.

futable et point suspect de nationalisme slave, a dressé la liste de plusieurs Dalmates camouflés en Vénitiens. Elle n'est pas longue, mais elle est lourde : les Bragadin, immortalisés par le martyre de Marc Antoine au siège de Famagouste, les Emo, auxquels appartient le dernier grand amiral vénitien, les Erizzo, les Gozzi, les Polo, dont Marc, l'immortel voyageur, les Ranier, qui ont donné à Venise l'avant-dernier doge, les Sagredo, les Saponari (nous pourrions ajouter les Mocenigo et les Gradénigo d'origine slave-dalmate ou slave-istrienne). « Donc » ajoute Tommaseo « le sang dalmate coulait dans les veines du dernier grand homme de guerre vénitien, de sang dalmate était le doge qui fut le dernier digne héritier des grands ancêtres et qui, s'il eût vécu quelques années de plus, eût mieux su employer la fidèle audace des Dalmates, et Dalmate était ce Marco Polo (1) dont le livre faussement interprété inspira Christophe Colomb dans sa course vers un nouveau monde. Le livre d'un marchand guerrier et prisonnier de Sebenico (2), petite ville libre placée entre Illyriens et Liburniens dont saint Christophe fut le patron, éclaira la route à un mendiant distributeur de royaumes, auquel pour la grandeur du don, fut réservé le cachot. » A côté de ces Dalmates il faut relever les noms de philosophes et de théologiens : Flacco Illirico, né près de Raguse (1520-1575), esprit inquiet, ami de Luther et de Melancton, professeur à Wittenberg et à Tübingen, propagateur des doctrines protestantes que la Dalmatie n'a jamais acceptées; Vito Niccolò di Gozze (Gucetic) (1549-1610), Ragusain, philosophe et homme politique, auteur d'une œuvre, *Lo stato delle Repubbliche secondo la mente di Aristotele con esempi moderni*, imprimée par les Aldes à Venise et dédiée au pape Grégoire XIV, où il se montre profond sociologue et précurseur des doctrines modernes sur l'État, sans avoir jamais quitté Raguse et sa magnifique villa de Cannose où parmi les gigantesques lauriers et les allées de buis, au chant des eaux qui alimentent des platanes énormes, il écoutait le travail de cette fourmière-État qui s'appelait Raguse où il pouvait trouver, comme dans un microcosme, une solution à tous les problèmes politiques de son temps; et François Patrizio de Cherso (1529-1597), rival de Cyriaque d'Ancône, pèlerin à la recherche de la beauté classique depuis la Dal-

(1) Tommaseo affirme que Marco Polo était originaire de Sebenico et il s'en vantait, alors que d'autres le soutiennent originaire de Curzola, mais dans tous les cas Dalmate.

(2) Marco Polo (1254-1324) commandait une galère vénitienne contre les Génois. Il fut fait prisonnier dans la bataille navale de Curzola (1298). C'est pendant sa captivité qu'il dicta à Rusticano de Pise l'admirable récit de son voyage asiatique.

matie jusqu'à Chypre, professeur de philosophie à Padoue et à Rome; et des savants comme ce Georges Baglivi — de Raguse — qui fut un des médecins les plus réputés de son temps (1669-1706), un des premiers qui proclamèrent en médecine le principe rationnel de l'observation et dans son ouvrage *De fibra motrice et morbosa* préconisa la théorie du « solidisme » contre l'« humorisme » de Galien; et Anselme Banduri, grand byzantinologue, né à Raguse en 1671, mort à Paris en 1743, bénédictin de la congrégation de Saint-Germain-des-Prés, confesseur de la femme du Régent Philippe d'Orléans, bibliothécaire du duc, auteur de *l'Imperium Orientale* (1711) vaste répertoire de faits de la plus grande importance pour les antiquités et pour l'histoire de Byzance, ainsi que de *Numismata Imperatorum Romanorum a Trajano Decio ad Paleologos Augustos* (1718), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1715); et Marino Ghetaldi (1566-1627), lui aussi Ragusain, grand mathématicien, élève de François Viète, un des mathématiciens les plus lucides du XVII^e siècle; et Étienne de Gradi, Ragusain également, écrivain politique et vice-bibliothécaire de la Vaticane (1613-1683) ami de trois papes; et Antoine-Marie Lorgna, de Knin (1735-1796), grand ingénieur militaire et mathématicien, ami de Laplace, de d'Alembert, de Lavoisier; et Siméon Stratico, mathématicien, membre de la *Royal Society* de Londres (1733-1829) et Benoît Cotrugli, de Raguse, ministre d'État d'Alphonse I^{er} et de Ferdinand I^{er} de Naples, auteur du premier ouvrage systématique sur le commerce (1).

Nous atteignons la cime, la figure centrale, Roger Boscovitch qui s'élève sur la Dalmatie tel un pic gigantesque au milieu de sommets plus modestes. Il a mérité d'être en plein XX^e siècle admiré par un Rémy de Gourmont, ce qui n'est pas une mince preuve de l'universalité du génie gourmontien.

Roger-Joseph Boscovitch naquit à Raguse en 1711 et mourut à Milan en 1787. Sa science — écrit Rémy de Gourmont — emplit tout le milieu du XVIII^e siècle. Il fut jésuite, grand croyant, excellent jésuite jusqu'à la suppression de la Compagnie (2) fut grand géomètre, grand astronome, grand physicien, membre de l'Académie Royale de Londres et de l'Académie des Sciences de France. Il fut nommé par Louis XV directeur de l'« Optique de la Marine. » Les bureaux lui firent tant de misères que la raison de ce grand homme simple et logique se déranga. Il mourut fou,

(1) *Della Mercatura* achevé en 1458, mais publié seulement un siècle après la mort de l'auteur, en 1573, à Venise.

(2) Remy de Gourmont parle de lui comme d'un jésuite « fort libre », mais il se trompe.

comme Nietzsche qui l'admirait d'avoir osé réduire la matière à une pure conception de l'esprit. C'est de Boscovitch qu'est venue la théorie atomistique moderne, qui a révolutionné la chimie. Dans un in-quarto prodigieux intitulé : « *Theoria Philosophiae naturalis redacta ad unam legem virium in natura existentium* », il a énoncé une loi unique qu'il formule ainsi : « Les premiers éléments de la matière sont pour moi des points absolument indivisibles et inétendus, lesquels sont dispersés dans le vide immense, de telle manière que deux points quelconques sont toujours séparés l'un de l'autre par un certain intervalle; cet intervalle peut augmenter indéfiniment; il peut diminuer de même, mais ne peut jamais disparaître entièrement, sans qu'il y ait pénétration réciproque entre les points donnés. En effet, je regarde comme impossible que ces points soient jamais contigus, et je considère comme tout à fait certain que, si la distance entre deux points matériels est nulle, cette partie de l'espace, devant être absolument conçue comme indivisible, se trouve occupée par chacun des deux points, c'est-à-dire que leur pénétration mutuelle est parfaite. C'est pourquoi, à mon avis, le vide n'est pas disséminé, au contraire la matière est disséminée dans le vide et y nage. » « Les idées parties de Leucippe, de Démocrite, et d'Épicure, — dit Remy de Gourmont — ont trouvé dans le cerveau de Boscovitch leur état le plus parfait. » (Et dire que cet homme était le petit-fils d'un humble Herzégovien, d'un Serbo-Croate de la région montagnaise où parviennent atténuées les influences des courants adriatiques! Mais n'y aurait-il pas dans le phénomène Boscovitch un atome d'hellénisme byzantin accouplé à la souple nature slave? L'esprit souffle où il veut!) Wurtz, le grand chimiste français mort en 1884, énonça en 1879 une théorie de la matière identique à celle de Boscovitch sans se douter qu'elle eût été conçue par le savant Dalmate dès 1745. Boscovitch a été réellement un génie encyclopédique, supérieur aux encyclopédistes de l'obédience de d'Alembert, qui ne l'aimaient point parce que jésuite et croyant. Cet homme extraordinaire toucha à tous les problèmes du siècle. Doué d'une fantaisie poétique remarquable — qui n'est pas la dernière cause du chavirement de son intelligence — dans un poème en vers latins, ingénieux, émaillés de symboles et de figures exquises, il chanta les éclipses du soleil et de la lune (*De solis ac lunae defectibus*) sur la philosophie de Newton, poème comme celui du Ragusain Benoît Stay. Invité par le roi Jean V de Portugal à se rendre au Brésil pour mesurer un point du méridien, il en fut empêché par le pape Benoît XIV, son constant admirateur, et sur son ordre mesura le méridien entre Rome et Rimini. Il en fit un livre en 1755,

HISTOIRE DE DALMATIE

qui fut traduit en français. Il donna son avis sur les conditions statiques de la coupole de l'église de Saint-Pierre à Rome. Ses travaux sur la canalisation des fleuves firent autorité en Italie. Il parcourut toute l'Europe. Partout les souverains et les hommes d'État lui firent un chaleureux accueil. Ses travaux de mathématique, de physique, d'optique, d'astronomie furent publiés à Bassano en 15 volumes. On a dit de lui : le roi Midas convertissait en or tout ce qu'il touchait. Roger Boscovitch convertissait les problèmes les plus ardues et les plus obscurs en traités clairs et lumineux, revêtus de formes nouvelles. La situation mondiale que Boscovitch avait conquis n'avait pas amoindri en lui l'amour de sa cité natale, tant s'en faut. Lorsqu'un jour d'Alembert lui dit : « Vous êtes Italien » — Boscovitch fièrement répondit : « Non, Monsieur, je suis Ragusain ! » Il fut toujours fidèle à sa ville natale et à la nation slave dont il était issu. Sa volumineuse correspondance avec son frère Bartholomé, jésuite comme lui, et avec sa sœur Anne fourmille de savoureuses phrases slaves. Au plus fort de la guerre de Sept ans, il assista à Vienne au défilé des troupes impériales dirigées vers la Bohême pour se battre avec l'armée de Frédéric. A la vue des régiments slaves, il s'écrie : « Nos braves Croates ! » et il fait du défilé une relation minutieuse à son frère. Bien vu à la cour de France, ami personnel du comte de Vergennes, c'est lui qui aplanit toutes les difficultés entre le gouvernement du roi et la République de Raguse, c'est lui qui préside à la conclusion du traité de commerce entre la France et Raguse du 2 avril 1776.

II

Nous en avons dit assez pour fixer la place de la Dalmatie dans le mouvement général des idées. Et le phénomène slave ? Ésotérique ou exotérique, il domine de haut toute la vie dalmate. Personne n'a pu s'y soustraire. De quelques faits dont est jalonnée la route au cours des siècles on peut, comme de quelques hauteurs, dominer l'horizon. Un narthex de plusieurs époques vous introduit dans ce monde slave qui bouillonne et perce lentement sous l'enveloppe latine. Foin de traductions latines de classiques grecs ! Un grand Dalmate — celui-là même dont le nom est revenu bien souvent sous notre plume — a formulé admirablement ce qui sourd des entrailles mêmes de la race. « Il est étrange » a-t-il dit quelque part à propos de la traduction latine de l'*Iliade* par le Ragusain Raymond Kunitich — « que d'autres grands

latinistes avec lui se soient donnés la peine de traduire le poète grec en une langue qui n'était pas celle de leur race et que nul n'ait daigné révéler Homère aux neveux de Marko Kralievitch (1) et aux frères de Marc Botzaris qui l'eussent goûté beaucoup plus, dans le tréfonds de leur âme. »

Voilà la race! Sous le manteau éclatant d'or semi-byzantin, semi-latin aux têtes de léopard couronnées, sous le bonnet ducal ou le diadème royal, le camouflage est évident. Derrière il y a autre chose. Il y a la race slave, la langue slave, les mœurs slaves, tout un ensemble slave qui ne saurait donner le change à personne, car c'est le noyau, l'essence même du pays. Des faits isolés, mais qui se tiennent admirablement, témoignent de l'indestructible constance du phénomène ethnique, auquel la poésie donne une consécration logique. Ce sont tantôt les chants slaves qui accompagnent le cortège d'un pape du Moyen Age, tantôt les cris lancés à travers l'espace aux citadins d'une ville assiégée par les Barbares, tantôt les déclarations qu'échange Raguse avec Pierre le Grand qu'elle appelle tout simplement son compatriote. Voici la vision d'un poète de la ville historique de Nona. Dans un jardin qu'il nomme « Slava » (2) les fées latines, grecques, chaldéennes (!) et slaves dansent en rond et évoquent les grands hommes qui ont illustré leurs patries. La fée slave pleure de ce que ses illustres enfants dédaignent leur langue maternelle! A cette voix explorée de Nona font écho les voix de trois patriciens de Zara — Karnarutitch, Barakovitch, Tanzlinger — qui rivalisent d'admiration pour la langue slave et pour la nationalité slave de Zara et de la Dalmatie tout entière. Karnarutitch chante les hauts exploits du ban de Croatie Nicolas Zrinski, celui-là même qui sut résister aux Turcs de Soliman le Magnifique et devant le cadavre du vieux Sultan s'ensevelit sous les décombres de la forteresse de Siget. Barakovitch attribue la fondation de Zara à Neptune et à sa femme Plankita (!) mère d'un héros qui porte le nom *Slovan* d'où Zara tire la gloire d'appartenir à la nation slave. Le poète déplore qu'après une brillante époque de poésie nationale les étrangers se soient emparés de sa patrie et que ses compatriotes rougissent de leur idiome maternel, infidèles à la *Vila* slave qui les appelle et les implore. Sur son tombeau en l'église de Saint-Jérôme des Illyriens à Rome on lit cette simple épitaphe : *Musarum Illyricarum miro cultori*. Et Tanzlinger, Allemand d'origine, fils d'un soldat au ser-

(1) Le héros serbe bien connu des chants populaires.

(2) Ce qui veut dire : « Gloire. » D'après l'ancienne étymologie, depuis longtemps rejetée, « Slave » voulait dire « Glorieux. »

vice de la Sérénissime, au contact de Zara — sa ville maternelle — se mue en Slave ardent. Il fait ses études théologiques en Italie. Il devient chanoine et vicaire général de l'église métropolitaine de Zara. Il ne rêve qu'union de deux génies, Italie-Slavie, dirige une académie des « Échauffés » dont cette union est le programme, mais le gouvernement vénitien, alerté, la supprime. Tanzlinger rappelle dans un manifeste à ses concitoyens leur glorieux passé et leur origine slave. Pour démontrer la douceur et la finesse de la langue illyrique, il traduit les deux premiers chants de l'*Énéide* en slave. Ils sont publiés à Venise — naturellement! — en 1688.

Au XVIII^e siècle, on entend la voix d'un illustre poète, le bénédictin Ignace Giorgi de Raguse qui s'insurge — lui, élève de la grande culture latine — contre le culte des langues étrangères. Quelque profit qu'on en tire, on restera toujours étranger dans les pays des autres, tels ces arbres exotiques qui transplantés hors de leur climat naturel, peuvent produire des fruits, mais jamais pareils à ceux que produit le sol naturel.

Jean Dominique Stratico de Zara, évêque de Lesina (1799), dont le frère Siméon fut membre de la *Royal Society* de Londres et professeur de mathématiques à l'Université de Pise, était profondément attaché à son pays et à sa population slave. Dans un chapitre des Franciscains de Dalmatie il recommanda vivement le culte de la langue illyrique. Il prêchait en latin au clergé, en italien aux citadins, en slave au peuple; surtout le slave exerçait sur lui une puissante attraction : « Je ne saurais vous dire », écrivait-il dans une lettre pastorale de 1791, « la tendresse que j'éprouve quand j'entends chanter les laudes divines et offrir le saint sacrifice de la messe dans la langue que j'ai sucée avec le lait de ma nourrice et que, par un concours malheureux de circonstances, ayant quitté enfant ma patrie et la Dalmatie, j'ai perdue et oubliée. » Mais son cœur battait à l'unisson avec la population slave de l'intérieur qu'il a défendue contre des accusations qui se renouvellent même de nos jours : « Laissons les imbéciles », écrivait-il dans une autre lettre pastorale, « répéter que nos gens des campagnes sont paresseux et ennemis de tout travail. C'est une calomnie digne de ceux qui ignorent tout de l'homme. Il n'y a pas d'autres paresseux que ceux qui sont opprimés, et lorsque l'oppression cesse et que le travail devient rémunérateur toute paresse disparaît et l'intérêt rend actifs et entreprenants même les gens les plus décriés. Comment peut-on taxer de fainéantise nos campagnards qui sous les armes sont si courageux, si endurants, capables de vivre dans les endroits les plus arides ou dans la carrière si laborieuse de la mer? Lorsqu'ils sont

amenés par l'extrême misère à faire le triste métier de brigands, ils deviennent formidables par leur force, par leur courage et par les entreprises hardies dont ils sont coutumiers. Mon âme frissonne quand je vois tant de têtes de valeureux Slaves coupées, comme celles d'assassins ou de brigands, mais qui furent poussés à ces extrémités par désespoir, par la faim, pour ne pas languir en prison, après avoir été privés non seulement de toute subsistance mais encore de moyens de s'en procurer. J'ai exécuté un colonel (1), mort depuis, lorsqu'il se glorifiait d'avoir fait couper la tête à je ne sais plus combien, cinquante ou soixante brigands; il se plaignait d'avoir été mal récompensé du mérite d'avoir soustrait au prince (2) tant d'hommes utiles et valeureux, parmi lesquels moi-même j'ai trouvé un très honnête garçon, colon de ma famille, réduit, par les persécutions de cet homme, à ce malheureux métier. J'ai vu avec horreur la tête de cet homme enfoncée sur un pieu. »

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini. C'est encore au XVIII^e siècle qu'un Franciscain, descendant de la puissante maison féodale des Katchitch qui avait tenu la mer pendant des siècles contre Venise, verse dans un livre toute l'histoire des Slaves du Sud, dépouille toutes les chroniques des familles slaves de Dalmatie et devient jusqu'à nos jours le chantre et le héros des droits imprescriptibles des Slaves de Dalmatie à la vie et à l'union avec les autres Slaves des provinces turques et autrichiennes. Le gouvernement vénitien laissa tout dire, tout faire, tout écrire, tout imprimer. Pourvu que la Dalmatie ne s'insurge pas contre son rôle de couloir et de garde-frontière de la Sérénissime, pourvu que le soupçonneux Conseil des Dix n'apprenne point quelque manœuvre tendant à séparer la Dalmatie des territoires de Saint-Marc, Venise n'a cure de ces démonstrations platoniques qui pourtant contenaient en germe la libération.

Dans une atmosphère saturée de slavisme, le développement d'une littérature slave dans les villes dalmates n'était qu'un phénomène logique et naturel, comme l'épanouissement d'une flore sous un climat favorable. Toute la littérature dalmate du XV^e au XVIII^e siècle est exclusivement slave quand elle n'est pas latine (3).

(1) Vénitien.

(2) Le Doge.

(3) Quelques Dalmates se sont essayés à la poésie italienne, mais sans grand succès. Au XVI^e siècle, Ludovic Pasquali de Cattaro (1551) Savino Sorgo-Bobali (1530-1585), Michel Monaldi (1540-1592) de Raguse ont publié à Venise des *Canzoni*, des madrigaux, des sonnets en italien. Vers faciles, plus ou moins faibles paraphrases du *Canzoniere* de Pétrarque. Poésies d'occasion aussi dont quelques-unes exaltent Venise et ses luttes contre le Croissant.

HISTOIRE DE DALMATIE

Phénomène étrange, c'est seulement quand la Dalmatie eut définitivement perdu sa liberté et tout espoir de la recouvrer que la littérature fleurit chez elle, telle une couronne d'immortelles sur un cher tombeau.

On a dit que cette poésie n'est pas originale, qu'elle n'est qu'une imitation servile, d'aucuns ont même prononcé le mot de plagiat, de la poésie italienne depuis le *Canzoniere* de Pétrarque jusqu'à l'*Aminta* du Tasse et aux épigones du chantre de la *Jérusalem Délivrée*. Ce n'est vrai qu'en partie, et puis l'intérêt qui s'attache à cette littérature slave dalmato-ragusaine ne saurait se mesurer à la dose des ingrédients italiens qui entrent dans sa composition. Elle signifie autre chose, elle a une portée qui dépasse de beaucoup cette partie imitative. Que le poète-philosophe Marc Marulo ou Maroulitch (1450-1524), patricien de Spalato, soit original ou qu'il emboîte le pas et qu'il démarque les poètes contemporains italiens, voire espagnols, toujours est-il que dans la forme, dans le choix des expressions en concordance avec la nature intime de la langue, dans l'attitude de l'homme dalmate en face du problème de l'utilisation rationnelle du trésor caché dans le sol même de son pays, il y a une profonde signification d'émancipation et de liberté spirituelle et comme une préparation d'un édifice dont les substructions sont à peine visibles; toujours est-il que sous l'influence de la poésie populaire slave qui circulait sans cesse dans les villes dalmates et régnait dans les campagnes, l'élite sociale des anciennes républiques adriatiques a rompu le charme qui l'attachait au rivage opposé et s'est vouée de toute son âme au culte de sa langue maternelle, « à la recherche du temps perdu », d'une expression de plus en plus parfaite des sentiments de foi, d'amour, d'attachement aux gloires de la cité, inséparables du mouvement ascensionnel de la race slave, qui l'animait au conseil et au foyer. Ce Maroulitch n'est pas seul. Autour de lui se groupe toute une pléiade de gentilshommes qui écrivent des vers slaves à l'ombre du campanile de l'église de l'Assomption qui fut jadis le tombeau disparu d'un César romain. Presque en même temps, dans une île célèbre, à laquelle nous avons consacré plusieurs pages de notre récit, l'antique Pharos (Lesina, Hvar) deux autres gentilshommes, Hannibal Loutchitch (1485-1553) et Pierre Hektorovitch (1487-1573), s'exercent en l'art de réduire en poèmes les événements quotidiens de la vie insulaire

Une *canzone* de Monaldi — Ragusain, mais d'origine italienne — où il exprime la joie de la Dalmatie, de cette « ancienne Illyrie » à la nouvelle du triomphe des armes chrétiennes à Lépante est d'une belle allure. Mais tous ces vers étaient des plantes artificielles, « des oranges plantés dans des pots de fleurs. » Étrangère au génie national, cette poésie fut vite oubliée.

et ce dernier dans un poème idyllique *La Pêche* — une bagatelle de 1680 vers! — alterne les tableaux maritimes avec des réflexions didactiques et accueille l'écho des chants héroïques qui dévalaient des Balkans. Quant à son contemporain Loutchitch, son drame *L'Esclave* n'est pas à dédaigner. C'est une espèce de drame romantique d'avant la lettre, antérieur aux produits de ce genre qui se développeront chez les Espagnols et chez les Anglais.

Malheureusement, ce beau début avorta sous l'opprimante influence des modèles italiens, et les poètes dalmates ne purent utiliser les éléments épiques puisés aux sources populaires qui se trouvent dans le drame du poète de Pharos et qui auraient pu produire des chefs-d'œuvres. La grande critique allemande s'en empara et apprécia ces essais à leur juste valeur. Mais c'est à Raguse, débarrassée du problème angoissant que les autres communes de Dalmatie n'avaient pu résoudre dans le sens de la liberté, c'est dans la cité de Saint-Blaise, que c'est épanouie avec force et avec un *crescendo* irrésistible une immense littérature slave où le XIX^e siècle littéraire des Yougoslaves a puisé ses titres de noblesse. Ce développement inouï, auxquels toutes les classes sociales de la petite République ont contribué, est inséparable du développement de la littérature italienne. C'est l'Italie qui a fourni les modèles aux poètes slaves de Raguse. Mais les Italiens des XVI^e et XVII^e siècles savaient excellemment distinguer ces prêts des forces naturelles qui agissaient chez les auteurs ragusains. Dans une terzine qu'un polygraphe italien du XVI^e siècle des plus connus, Lodovico Domenichi, adresse à un Ragusain, Dinko Ranjina, qui s'escrime dans des vers italiens et slaves, l'esprit tolérant de l'époque et la compréhension respectueuse des autres nationalités s'exprime avec une clarté qui ne laisse rien à désirer. « Tu honores — la langue de ta patrie et l'idiome étranger à la fois et par ton beau style apollinien tu rehausse ton propre nid et celui de l'autre rivage. »

Nous avons un autre exemple d'un gentilhomme ragusain, François Luccari, négociant et poète slave et italien alternativement. Il s'applique à traduire en serbo-croate le *Pastor Fido* de Guarini, drame pastoral en cinq actes et en vers qui pour être postérieur à *l'Aminta* du Tasse et n'avoir pas la spontanéité lyrique de celle-ci n'est pas moins une effusion sentimentale voluptueuse savamment conduite à travers les méandres de l'art dramatique, joyau unique de la littérature italienne et européenne. Quelle connaissance approfondie des deux langues dont le génie est si dissemblable n'a pas dû posséder ce gentilhomme dalmate pour s'aventurer dans cette expédition dans d'autres fourrés syntactiques et sous un

autre climat! Toute la seconde moitié du xvi^e siècle est remplie de ce travail d'une ruche où on élabore un miel qu'on ne reverra jamais plus, composé de sucs de fleurs italiennes et slaves. Un exemple typique de cette symbiose, unique dans les annales de la civilisation européenne, nous est offert par un autre gentilhomme ragusain, Dominko Zlataritch (1558-1610). A l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, il se rend à l'Université de Padoue. Trois ans après, ce jeune homme est élu *Gymnasiarcha* ou *Rector Artistarum* pour l'année scolaire 1579-1580. Il est donc recteur de toutes les Facultés — Lettres et Sciences — exception faite de la Faculté de Droit. A vingt et un ans! Pendant son rectorat, une bagarre intervient entre étudiants français et étudiants allemands — déjà! —, il apaise les esprits, le doge Nicolo da Ponte lui confère l'ordre de l'épéron d'or (*Eques auratus*) et l'Université l'honore d'une inscription élogieuse qu'on peut lire encore dans son *Aula magna*. Or ce jeune Ragusain qu'on aurait pu croire à tout jamais confondu avec les élèves italiens de la vénérable université vénitienne n'a pas plus tôt pris connaissance d'un manuscrit de l'*Aminta*, le fameux drame pastoral du Tasse, qu'il s'acharne à la traduire en slave, y réussit et fait imprimer en 1580 la traduction à Venise avant que le grand poète n'eût remis son texte original à l'imprimeur. Zlataritch retourne dans sa patrie pour ne plus la quitter. Cette traduction serbo-croate est la première qu'on ait fait en Europe du délicieux drame du Tasse. Dans une édition ultérieure, imprimée chez Alde à Venise en 1598, le poète ragusain transforme le titre d'*Aminta* slave en celui de *Ljubomir* et tous les personnages du drame pastoral sont camouflés en Slaves. Un délire s'empare de Raguse. Pas un gentilhomme, pas un bourgeois de marque qui ne s'essaye à faire des vers slaves et parfois de très jolis; hommes d'État, sénateurs, négociants profitent de leurs heures de loisir pour écrire des vers. On saccage les poètes italiens, les grands et les médiocres. On fait une transfusion de sang italien dans les veines slaves. Et le génie slave transforme cet apport et crée de nouvelles expressions, infuse plus de tendresse et plus de charme printanier à une poésie qui sent déjà la fatigue des veillées séculaires. Peu à peu on s'émancipe du poids trop lourd de la collectivité littéraire italienne, mais on ne renonce pas à la culture italienne. Elle est traitée en alliée et non plus en maîtresse. Dès la fin du xvi^e siècle, les poètes slaves de Raguse se groupent autour de quelques coryphées dans des villas des environs de la petite capitale, parmi des cyprès, des oliviers et des figuiers, écoutant le clapotis des vagues et regardant à travers les pins d'Alep le soleil embraser la mer. Peu important les noms. C'est tout l'armorial

de la vieille Raguse slavo-byzantine qui défile devant les yeux éblouis du lecteur. On s'essaie dans tous les genres : poésie lyrique, poésie épique, comédie, satire, chansons carnavalesques, élégies, compositions amoureuses symboliques, où les fées slaves donnent le bras aux divinités grecques. Pétrarque règne en souverain. Mais son admirable *canzoniere* inspire moins les Ragusains que ses poèmes plus faibles riches en métaphores, antithèses et *concelli*. N'importe, on cherche l'atmosphère, on développe ensuite sur une tangente plus individuelle. Tout est animé d'un intense souffle national. Tel poète ragusain brille par un poème d'une adorable fantaisie comme la *Bataille des baisers*, tel autre, dans *L'Ermite* (Maure Vetranitch 1482-1576), poème idyllique exquis, nous enchante par une peinture réaliste de la vie d'un Bénédictin solitaire, échoué sur l'îlot de Saint-André près Raguse, et la *Bohémienne* d'André Tchoubranovitch (1480-1530) est un des modèles du genre « masquerade » et d'épanchement érotique du xvi^e siècle. Vint ensuite la comédie avec Marin Drzitch (Darsa) (1520-1567), qui fut lui aussi recteur d'Université, mais à Sienne, et dont les comédies étincelantes de verve et d'esprit ont arraché à un moderne critique allemand l'aveu qu'elles ont triomphalement anticipé, dans certaines parties de fantaisie réaliste, sur le *Songe d'une nuit d'été*.

Le xvii^e siècle a produit les grandes fresques épiques de Jean Gundulitch et de Jacques Palmotitch. Le premier (1588-1638), après avoir écrit une gracieuse idylle dramatique où des pâtres arcado-ragusains exaltent la liberté de Raguse, compose son *Osman* — de souffle métrique malheureusement trop court — où les luttes des Polonais et des Turcs servent de cadre à une intrigue amoureuse et en même temps de repoussoir à la grande cause de la libération et de l'unité des Slaves du Sud. Dès le xvii^e siècle!

Dans une autre épopée — si on peut l'appeler ainsi — intitulée *Raguse restaurée*, Palmotitch, avec la précision de l'historien et les ménagements d'un diplomate, raconte en 20 chants les horreurs du tremblement de terre de 1667, les conflits de Raguse avec la Porte et la renaissance de la petite République, amoindrie mais décidée à vivre.

Ignace Giorgi-Bernardo, le savant Bénédictin (1675-1737) ferme la marche. Mélange curieux de sentiments vrais, d'artifice et d'érudition, en ce poète du xviii^e siècle se condensent tous les aspects de la complexe âme dalmate. Contre l'évidence des faits, il veut prouver que saint Paul a naufragé non pas à Malte mais à Meleda, l'île bien connue de l'archipel ragusain, parce que Malte et Meleda ont le même nom grec de Melita.

Il écrit sur cette question oiseuse un gros volume en latin. Il accumule des *tracts* d'érudition classique à la saint Jérôme, et avec cela nul homme comme lui n'a jamais exhalé son besoin *amandi* en une espèce de *Canzoniere* fin, aérien, tendre, légèrement baroque. Giorgi est un épigone génial de Ronsard. Son petit poème sur sainte Marie-Madeleine est un chef-d'œuvre du genre élégiaque et sa traduction libre des Psaumes est classique par sa langue riche, par sa diction parfaite et l'opulence des vers et des strophes.

L'époque de Giorgi a vu aussi Molière joué à Raguse. Des poètes de talent — Marino Tudisi en tête — ont remanié en slave une vingtaine de comédies de Molière, en les adaptant avec verve et avec beaucoup de malice, d'esprit familier, bon enfant, à la vie ragusaine de tous les jours. La poésie dalmate se meurt en récitant sur la scène d'un vieil arsenal de Raguse l'*Avare* et *George Dandin*.

Si en littérature la tyrannie du nombre — comme en politique — ne régnait en souveraine, la poésie dalmate, surtout la poésie lyrique de Raguse, aurait eu malgré l'obstacle de la langue — qui est un grand obstacle — les honneurs du suffrage du vieux monde, non seulement à titre de priorité, mais encore à cause de tous ces éléments de fraîcheur et de grâce qui la rendent digne d'être rangée parmi les autres lyriques de l'Europe d'avant la Révolution et même un peu au-dessus. Mais le préjugé du nombre l'écrase. Ce qui a créé l'engouement pour la littérature russe, c'est que sa valeur intrinsèque a été soutenue par la grandeur matérielle d'un État gigantesque. Pour vaincre la répugnance de l'Europe latino-germanique à l'endroit des langues slaves et de leurs caractères ésotériques, il n'a fallu de rien moins que le poids de 160 millions d'être humains qui ont d'ailleurs, ignoré et ignorent encore en grande partie l'œuvre littéraire et poétique de leur élite. Mais on dira : il y a Athènes, il y a Florence, il y a le petit Danemark et la petite Norvège ! Oui, mais Athènes et Florence ont parlé le langage des dieux, et quant à Rome, il a fallu toute la puissance écrasante de cet empire pour faire accepter sa littérature et diviniser Virgile. Pour ce qui est des pays scandinaves, seraient-ils connus et appréciés à leur juste valeur s'ils n'étaient pas des fragments planétaires de l'astre germanique ? Mais il y a la valeur intrinsèque ! Certainement. Loin de nous la pensée d'instituer des comparaisons ou d'exagérer la valeur des épanchements lyriques des gentilshommes de Raguse. Mais si on considère les temps qui ont vu éclore cette moisson poétique, on trouverait que les XVI^e et XVII^e siècles n'ont pas produit beaucoup de fruits plus savoureux et que la Dalmatie a

souvent précédé l'éclosion de genres qui ont trouvé plus tard hors d'elle un terrain plus riche pour se développer et pour atteindre à la perfection.

Mais si dans la poésie, la Dalmatie, malgré tout, occupe une place de second plan, pour l'architecture et les hommes représentatifs dans tous les domaines des Beaux-Arts elle est incontestablement comme l'a dit un éminent historien de l'art (1) « un des pays les plus intéressants et les plus beaux du monde ».

III

Qui dit Dalmatie romaine dit Dioclétien et qui dit Spalato dit palais de Dioclétien. Et ce n'est pas une figure de rhétorique. En réalité, Spalato, la vieille cité, n'est que le palais de l'Empereur Dioclétien transformé en ville. Or ce palais qui a abrité 3 000 âmes n'a pas été un caprice impérial, comme le sera la fondation de Constantinople. Tant s'en faut. Il est la résultante de toutes les déceptions du grand empereur dalmate.

Fatigué, malade, mécontent de ses collègues, impatient de mettre à l'épreuve cette étrange et somme toute fatale tétrarchie dont il s'était improvisé le champion, l'empereur Dioclétien abdiqua au camp du drapeau d'or de Nicomédie et dans un simple carrosse gagna son pays, la Dalmatie et sa ville natale, Salone. Son palais, élevé à la hâte par une équipe d'ouvriers grecs et asiatiques sur un plan d'un artiste inconnu, mais aussi grand que les plus grands constructeurs des cathédrales gothiques, se dressait déjà aux bords de la mer, à côté du village d'Aspalathon, prêt à le recevoir. Follement amoureux de son pays — probablement le seul amour qu'eût ce soldat illyrique —, il résista à tous les appels de ses collègues et ne voulut plus reprendre le pouvoir. Il vécut huit ans entre son palais et sa campagne. Après lui, tout disparut. Le palais resta étrange, énigmatique, n'ayant presque rien de commun avec les autres grands monuments de Rome, solitaire après le drame du dernier empereur romain, abandonné à de vils usages, jusqu'à ce qu'au nom de Rome et de l'Empereur, Auguste et Conservateur, persécuteur des chrétiens, toute une population chrétienne s'abritât entre ses murs et ses tours, chassée par une nouvelle Bête de l'Apocalypse. Le mausolée du grand empereur violé, ses restes dispersés, son sarcophage enlevé et jeté dans les profondeurs de la mer, c'est seulement au VII^e siècle que la Croix

(1) Max Dvorzak.

HISTOIRE DE DALMATIE

trionphante s'y installa. Le mausolée de l'empereur fut converti en l'église du titre de l'Assomption de la Vierge et c'est probablement à cette nouvelle affectation qu'on doit que le palais de Dioclétien ait évité le sort réservé aux monuments romains d'Asie et d'Afrique et à certains monuments de la capitale même de l'empire. On peut donc le juger encore. Grâce à lui, Spalato ou Aspalathon est devenu un nom mondial et les lointains descendants d'un monde englouti aussi bien que des premiers conquérants et destructeurs de Salone peuvent exercer sur lui à loisir toutes les subtilités et toutes les conjectures, si chères aux archéologues et aux historiens. En bâtissant cette maison, Dioclétien a conquis pour lui même ou pour le génie anonyme qu'il avait chargé de ce travail une place dans l'histoire de l'art digne de celle qui a échoué à Iktinos d'Athènes, à Arthemios de Byzance ou à Guillaume de Durham et à Hugues de Lincoln. « C'est un instant solennel dans la vie, celui où on contourne le promontoire d'une île dalmate, une de ces collines pierreuses, mornes et arides de Dalmatie qui surgissent des profondeurs de la mer, et qu'on jette un premier coup d'œil sur la ville, sur le grand campanile et sur le fier rempart des montagnes à l'arrière-plan. Mais la vue est encore plus suggestive si nous arrivons au moment où — en face du *home* du grand persécuteur il nous sera permis d'emprunter le langage de la mythologie — le Dieu-soleil descend dans sa coupe d'or. Le soleil couchant n'est pas un symbole impropre, quand on contemple l'endroit où le maître du monde se retira pour chercher le repos après son rude labeur. Encore un moment et le promontoire est contourné, sa cime s'enflamme comme le Vésuve aux derniers rayons du soleil; le luminaire moindre s'allume avant que le plus grand nous ait complètement quittés, et, à la faveur de la lumière conjuguée du soleil et de la lune, nous pouvons suivre la ligne de la façade qui commande la mer de ce palais qui est devenu une cité. Nul endroit plus noble n'eût pu être trouvé en dedans des frontières de l'Empire des deux Augustes et de leurs Césars. En face la mer, les montagnes derrière, les promontoires, les baies, les îles éparpillées tout autour, auraient pu en vérité former un royaume que le prince, établi dans ce *home*, aurait été mal avisé de quitter pour lutter contre les orages d'un monde agité au-delà de ses frontières. Les montagnes se sont rapprochées du rivage; les îles se sont groupées à l'entrée du port, comme si elles voulaient tout exclure sauf la noble baie et ses alentours immédiats comme si elles voulaient protéger un territoire digne du seul Jovius. » (Freeman).

Avant de répondre à certaines questions que le palais de Dioclétien

et surtout le mausolée-cathédrale posent impérieusement, nous ne saurions nous dispenser de mettre sous les yeux des lecteurs la description qu'en a fait M. Charles Diehl. Elle est exacte et vibrante à la fois.

« Par le dehors, cette résidence a le redoutable aspect d'une forteresse. Par le plan, c'est un camp, un vaste rectangle d'environ 215 mètres sur 80; de toutes parts, de solides murailles l'environnent, hautes de 18 à 20 mètres, épaisses de 2 ou 3, et couronnées jadis de chemins de ronde et de créneaux; aux quatre angles du château fort, de massives tours carrées, dont trois subsistent encore, renforcent la défense, et dominant au loin la mer et la plaine. Au milieu de chacune des trois faces qui regardent la terre, une porte s'ouvre, flanquée de tours octogonales; et, si la principale de ces entrées, celle qu'on nomme aujourd'hui la Porte Dorée, atteste par la richesse pittoresque de sa décoration, le désir qu'on a eu de la rendre digne d'un palais impérial, sa voûte robuste et sombre, fermée à chaque extrémité par de lourds battants de chêne ou de fer, montre le souci de la défense et dit les inquiétudes du maître. Seule, la façade qui regardait l'Adriatique avait un aspect un peu moins sévère: un long portique à arcades, soutenu par cinquante colonnes doriques, y formait, à 6 ou 7 mètres au-dessus du sol, une vaste et lumineuse galerie où, sans sortir de ses appartements, Dioclétien pouvait en sécurité promener son impériale oisiveté. De ce côté, la mer toute voisine était à elle seule une défense; mais par surcroît de précaution, cette façade somptueuse n'avait pour entrée qu'une étroite poterne dérobée, qu'un couloir souterrain mettait en communication avec l'intérieur du palais: sortie discrète et furtive, ménagée peut-être pour les besoins du service impérial, et peut-être pour les dangers pressants, où il faudrait s'enfuir vers l'infini des flots.

« A l'intérieur aussi, le plan général du palais était celui d'un camp. Deux grandes rues, qui unissaient l'une à l'autre les quatre portes de l'enceinte fortifiée, le traversaient du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, se coupant à angle droit à peu près au centre de l'édifice. Là, à l'endroit même où, dans les camps romains, s'élève d'ordinaire le *praetorium*, une vaste cour intérieure occupait le milieu du palais. Par la beauté de ses proportions, la richesse de sa décoration, la magnificence des bâtiments qui l'avoisinaient, c'était, à ce qu'il semble, une des plus belles parties de la demeure de Dioclétien, l'une de celles où l'architecte s'était le plus appliqué à donner une haute idée de la toute-puissance impériale: et, de fait, aujourd'hui encore, toute défigurée qu'elle est, cette place, devenue le centre du moderne Spalato, comme elle l'était de l'antique palais, rappelle ce que l'Empire romain nous a laissé de plus majestueux.

« Sur les deux longs côtés de l'Est et de l'Ouest, deux portiques bordent la place, formés de hautes colonnes corinthiennes en granit d'Égypte et en marbre blanc; sur leurs magnifiques chapiteaux s'appuient de grandes arcades; et, plus haut, un puissant entablement sculpté dessine en vigueur ses lignes droites sur le ciel. Au fond de la place, vers le Sud, s'ouvrait l'entrée principale des appartements impériaux. Un péristyle la précède, fait de quatre colonnes de granit rouge, qui supportent une riche architrave, et que surmonte la ligne triangulaire d'un fronton; derrière ce portique, un portail surchargé de sculptures donne accès dans un grand vestibule circulaire, où, dans les murailles de brique jadis revêtues de marbre, quatre niches se creusent pour recevoir des statues; autrefois, une haute coupole, dont la naissance est à dix-sept mètres au-dessus du sol, couronnait l'édifice; il n'en reste que des débris aujourd'hui. Enfin, derrière les colonnades de la place, sur le terrain qu'occupent maintenant des constructions modernes, deux vastes cours étaient ménagées, et, au centre de chacune d'elles, élevés sur de hauts soubassements qui les iso- laient et les mettaient en valeur, se dressaient en face l'un de l'autre deux édifices qui subsistent encore. Jadis, lorsqu'à travers les arcades des portiques ils apparaissaient, magnifiques et lumineux, dans le vaste espace libre réservé par l'architecte en avant des appartements impériaux, ces monuments devaient offrir au regard des perspectives d'une originalité bien pittoresque; aujourd'hui qu'ils sont comme noyés au milieu des bâtiments modernes, on ne peut plus guère les juger qu'en eux-mêmes; mais, même ainsi, ils conservent une incomparable grandeur.

« Entre les arcades de la haute colonnade qui borde à l'Est la place du Dôme, un escalier prend naissance, qui, par vingt-deux marches, conduit au soubassement sur lequel se dresse le mausolée. En avant de l'édifice, là où est aujourd'hui le campanile, un portique élevait jadis ses quatre colonnes surmontées d'un fronton, et, sur le palier, des deux côtés de l'escalier, s'allongeaient les deux grands sphynx chargés d'hiéroglyphes que Dioclétien avait fait apporter d'Égypte et que l'on conserve encore à Spalato. Puis, c'est le monument lui-même, un édifice de forme octogonale dont les murailles épaisses de trois mètres sont construites tout entières dans une belle pierre blanche tirée de l'île voisine de Brazza, et qu'entoure à l'extérieur une galerie de colonnes corinthiennes, jadis couverte par un plafond à caissons sculptés. Assez simple par le dehors, valant surtout par la noblesse des lignes, l'harmonie des proportions, la beauté des matériaux, le mausolée se transforme au dedans en une pompeuse rotonde, toute décorée d'ornements, toute surchargée de sculp-



Pl. XVII.

NICOLAS DE RAGUSE BOŽIDAREVIĆ (xvii^e siècle).
Madone, Enfant et Saints (Chapitre des Dominicains à Raguse).



tures. De hautes colonnes monolithes de granit égyptien et de rouge porphyre se superposent en deux ordres jusqu'à la naissance de la vaste coupole qui, à vingt et un mètres au-dessus du sol, dresse intacte comme au premier jour la courbe légère de ses briques savamment agencées. Au-dessus de chaque ordre, un riche entablement surmonte les colonnes, orné, jusqu'à la profusion, de rinceaux, de gouttes, de feuillages, et dont la pierre déchiquetée en dentelle est ciselée comme une orfèvrerie. Ce n'est pas tout : entre les colonnes supérieures, une frise couverte de bas-reliefs fait le tour de l'édifice, montrant, comme dans les mosaïques presque contemporaines de Sainte-Constance à Rome, tout un peuple de génies enfantins chassant ou combattant. D'autres soutiennent de longues guirlandes entre lesquelles sont sculptés des masques funéraires et des figures humaines, dont la signification a de tout temps fort préoccupé les habitants de Spalato. Au XVII^e siècle déjà, un voyageur racontait que les gens du pays, « entêtés du nom de Dioclétien », voulaient, à toute force, dans ces représentations, reconnaître l'image de l'empereur. Aujourd'hui encore, les archéologues locaux prétendent retrouver dans ces médaillons les portraits authentiques de Dioclétien et de sa femme, l'impératrice Prisca : mais, pour être ancienne, la tradition n'en demeure pas moins assez incertaine, et, quoique, dans un autre médaillon de la même frise, figure, en effet, comme un écusson, l'aigle impérial, il faut, jusqu'à démonstration plus probante, n'accepter qu'avec réserve cette séduisante hypothèse.

« Il faudrait maintenant, pour achever d'avoir l'exacte image de ce qu'était dans sa magnificence compliquée et chargée le palais de Spalato, relever par la pensée les statues renversées, rendre aux sculptures noircies l'éclat de leur fraîcheur première, replacer à la voûte des coupoles les mosaïques aux vives couleurs et à la paroi des murailles de brique les revêtements de marbres précieux que Dioclétien avait à grands frais fait venir d'Orient ou d'Afrique, restituer en un mot les splendeurs abolies dont avait voulu, par politique plus encore que par goût, s'entourer le souverain rentré dans l'ombre. Il faudrait surtout pouvoir faire renaître les parties de cette résidence à jamais disparues, celles dont les fondations dorment oubliées sous les maisons du moderne Spalato. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que toute la partie méridionale de la ville, en arrière du grand vestibule circulaire, était occupée certainement par les appartements impériaux; on voit encore dans toute cette région les substructions énormes, destinées à racheter la pente du terrain s'inclinant vers la mer, et au-dessus desquelles s'élevait, de plain-pied avec la

grande galerie ouverte sur le golfe, l'habitation particulière de Dioclétien. Il est probable que la partie septentrionale du rectangle, voisine de la Porte Dorée, servait au logement des gens de service, de l'armée de chambellans, de domestiques et de gardes qui formèrent jusqu'à la fin, autour du prince, une façon de cour digne d'un empereur. De tous ces bâtiments, il ne subsiste que quelques débris à peu près méconnaissables, décorés de niches et d'arceaux, et dans le sous-sol, les canaux qui distribuaient par la ville impériale l'eau pure qu'un aqueduc, long de neuf kilomètres, amenait de la source voisine du Jader. A ces arcades ruinées, le Moyen Age avait accroché une curieuse légende. Dioclétien, disait-on au XVIII^e siècle encore, était très friand des petites truites de Salone : aussi « de peur d'en manquer, avait-il fait un conduit exprès — c'est l'aqueduc — qui les amenait dans son palais ». J'ai grand peur qu'il ne faille reléguer cette histoire dans le magasin d'accessoires historiques d'où viennent également les laitues célèbres que l'empereur, selon la tradition, cultivait de ses mains dans son jardin de Salone. Je veux bien que Dioclétien ait été philosophe et désabusé; mais, dans le palais somptueux qu'il s'était fait construire, et où il vivait, volontairement invisible, comme un être supérieur à l'humanité, certes il eût cru manquer à la dignité impériale et à lui-même en prenant, même par caprice, l'humble bêche du soldat labourer (1).

« Le palais de Spalato marque la fin d'un monde; il évoque les dernières splendeurs d'une civilisation expirante; et par là, par les clartés qu'il jette sur l'époque qui le vit naître, il a pour l'historien un prix inestimable.

« Peut-être, dans l'histoire de l'art, l'importance du palais de Dioclétien est-elle plus considérable encore. Lorsqu'on étudie l'architecture des édifices de Spalato, un fait frappe l'observateur le plus superficiel : c'est que l'on rencontre ici des combinaisons de formes qui ne ressemblent à rien de ce qu'on est habitué à trouver dans les monuments antiques. Sans doute, on y peut relever des traces de décadence, telles qu'elles se manifestent dans toutes les constructions de ce temps; et sans doute aussi on y peut signaler les marques d'un travail hâtif, qui ne s'est point soucié d'achever les détails, uniquement préoccupé de produire, par des méthodes expéditives, l'effet d'ensemble qu'on recherchait. Mais à côté de ces faiblesses, ce monument vraiment unique est, si j'ose dire, gros

(1) Ici nous ne sommes plus d'accord avec M. Diehl. Nous ne croyons pas que le grand Empereur eût cru déroger en faisant du jardinage. Et d'ailleurs nous avons le témoignage formel d'un contemporain. Voir chapitre IV de cet ouvrage.

d'avenir. « Au point de vue de la technique et de la forme, a écrit un juge compétent, il tient dans l'histoire de l'architecture une place éminente; il est appelé à combler une vaste lacune dans la série des édifices conservés jusqu'à nous. » Placé sur la limite de deux mondes, de l'antiquité romaine finissante et du Moyen Age chrétien et byzantin, il forme entre les deux une naturelle transition, il démontre et explique l'évolution qui a achevé l'architecture romaine vers des principes nouveaux. Sans lui, quelque chose nous échapperait du lien intime qui unit l'art romain du III^e siècle aux premiers essais de l'architecture chrétienne : et c'est ce qui fait l'intérêt et la nouveauté du palais de Spalato.

« Dioclétien n'avait point impunément vécu presque toute sa vie en Orient. Il y avait pris naturellement le goût du pompeux et du colossal, qui convenait d'ailleurs à merveille aux intentions de sa politique, et tout naturellement aussi, quand le grand bâtisseur qu'il était voulut édifier un palais digne de lui, c'est à l'Orient qu'il demanda à la fois des matériaux et des modèles. On sait déjà avec quelle profusion l'Égypte fournit au palais de Spalato les granits et les porphyres, et les statues qui devaient servir à la décoration. Il est très probable que les architectes chargés de dessiner les plans de la demeure impériale, que les ouvriers même employés aux travaux vinrent également de l'Orient. Toutes les marques de tâcherons relevées sur les pierres des édifices sont inscrites en lettres grecques; et surtout, que l'on considère les formes architecturales ou bien les éléments de la décoration, à chaque pas on reconnaît l'influence et l'emploi des méthodes de l'architecture asiatique.

« L'art romain s'était surtout complu aux nobles et puissantes combinaisons des lignes droites; il avait posé sur la longue file des colonnes le couronnement des architraves horizontales; quand il avait voulu faire emploi de l'arcade, toujours il l'avait encadrée entre la ligne droite des piliers et de l'entablement, la limitant au rôle d'une simple ordonnance décorative. A Spalato, pour la première fois en Occident, les arcs appuient directement leur naissance sur les chapiteaux, annonçant la forme d'où sortiront bientôt les longues nefs des basiliques chrétiennes. Chose plus caractéristique encore, l'architrave elle-même perd sa rigidité : dans le beau portique qui précède les appartements impériaux, dans la longue galerie qui s'ouvrait vers la mer, elle se courbe en arcade au-dessus de l'entre-colonne central et devient une archivolt. Et ainsi, de quelque côté qu'on la regarde, la grande place du dôme révèle des principes d'architecture tout nouveaux. L'ordonnance de la Porte Dorée est peut-être plus remarquable encore : avec le grand arc de décharge ouvert par-dessus

HISTOIRE DE DALMATIE

le linteau de l'entrée, avec les niches demi-circulaires creusées dans l'épaisseur des parois, avec la rangée d'élégantes arcatures surtout, appliquées contre la partie supérieure de la muraille, et qui s'appuient sur de fines colonnettes reposant sur de petites consoles sculptées, son aspect n'a plus rien d'antique. Et que dire enfin de ces coupoles, déjà byzantines, qui couronnent le vestibule du palais et de la rotonde du dôme et dont la dernière, formée d'une série de petites trompes étagées les unes au-dessus des autres, offre un procédé de construction si curieux et si nouveau?

« Si nous passons aux éléments décoratifs, ils ne sont guère moins caractéristiques. Voyez, par exemple, à l'intérieur du Dôme, ces étages superposés de colonnes qui ne portent rien, et qui, dépourvues de toute utilité architecturale, semblent uniquement destinés, par la richesse des matériaux employés, à rehausser l'éclat de la décoration. Regardez le fastueux entablement qui les surmonte, et qui semble en quelque manière se détacher des murailles, pour se poser en de prodigieuses saillies sur le chapiteaux des colonnes. Examinez le caractère des sculptures qui le couvrent, de celles aussi qui encadrent la porte de la chapelle impériale ou celle du vestibule circulaire. Partout c'est un art luxueux, compliqué et chargé, d'une richesse qui va jusqu'à la profusion et où l'on sent le visible désir d'éblouir. Et sans doute cette ornementation, d'une assez lourde magnificence, ne semble d'abord rien offrir qui soit spécial aux monuments de Spalato; et sans doute encore, l'exécution en est parfois singulièrement médiocre, comme dans ces profils en biseau, à la ligne un peu molle, que recouvre une gravure sans accent, ou dans ces génies ventrus et bouffis qui se jouent, à peine dégrossis, à la courbe de la frise. Mais regardez plus attentivement sous ces symptômes de décadence. Les broderies de dentelle découpées sur la surface de la pierre ont déjà un caractère profondément byzantin; parmi les palmettes et les oves de l'entablement du dôme courent déjà des entrelacs du plus pur style byzantin; dans les caissons de la curieuse voûte qui couvre le baptistère, à la base des petites consoles qui décorent la Porte Dorée ou l'entrée de la chapelle impériale, des figures humaines apparaissent, mystérieuses et bizarres, et sur la frise extérieure du baptistère, des vases accostés de lions ou de griffons achèvent de donner à cette décoration un caractère tout oriental.

« De l'autre côté de l'Adriatique, dans la byzantine Ravenne, deux monuments du VI^e siècle rappellent d'étrange manière les édifices de Spalato. La façade du palais de Théodoric semble copiée sur la Porte

Dorée; la rotonde où fut enseveli le grand roi barbare, et qu'entourait jadis un portique circulaire, ressemble curieusement au mausolée de Dioclétien. Ce ne saurait être là une rencontre fortuite. Et lorsque, d'autre part, on retrouve en Orient, dans les églises du v^e et du vi^e siècle, le développement des procédés d'architecture et des formes décoratives que nous avons relevés à Spalato, on ne saurait nier que ce monument, qui pour la première fois inaugura en Occident les méthodes, si riches d'avenir, de l'architecture asiatique, ne mérite, dans l'histoire de l'art, une place de première importance. Entre l'art chrétien de la Syrie et l'art byzantin de Ravenne, bien plus, entre l'Orient et l'Occident, il a été un lien précieux, un intermédiaire incomparable; et le modèle si nouveau et si original qu'il offrait ne semble point être demeuré stérile.

« Bien des siècles plus tard, et jusqu'en pleine Renaissance, l'architecture des édifices dalmates devait subir l'influence des monuments créés par la volonté de Dioclétien. Je ne sais si la voûte demi-cylindrique du dôme de Sebenico s'est réellement inspirée de la voûte à caissons de la chapelle impériale de Spalato : mais à coup sûr celle-ci a servi de modèle, reproduite jusqu'en ses moindres détails, pour le baptistère de Traù et pour l'une des chapelles de la cathédrale de cette ville, qui tous deux datent du xv^e siècle. Aussi bien, il n'y a rien de surprenant à ce que les habitants de la Dalmatie aient été profondément frappés de la majesté de ces édifices antiques, les plus beaux et les plus imposants que conservât leur pays. Mais ce qui est plus remarquable, ce qui achève de mettre à sa vraie place, dans l'histoire et dans l'art, le monument unique qu'est le palais de Dioclétien, c'est le grand souvenir que laissa, bien loin des rivages de l'Adriatique, l'œuvre du grand empereur dans l'imagination du Moyen Age. Dans la lointaine Byzance, six siècles après la mort de Dioclétien, l'empereur Constantin Porphyrogénète parlait encore avec admiration des édifices de Spalato, « que toute parole, dit-il, est impuissante à décrire, et dont les restes, bien qu'endommagés par le temps, apportent jusqu'à nos jours le témoignage des prospérités d'autrefois ».

On l'a dit : le palais de Spalato est le prélude de l'architecture byzantine et Spalato est la première étape de l'art oriental dans son passage en Occident. Toutes les formes singulières qui donnent au palais de Dioclétien un charme pénétrant, l'arc posant directement sur la colonne, l'architrave se tournant en archivolté au tympan des frontons sont d'origine asiatique (1). C'est-à-dire que leur berceau se trouve en Asie

(1) Le professeur Reich exprime des doutes sur la priorité du palais de Spalato quant au nouveau traitement de la colonne et de l'architrave. D'après lui, les formes caractéristiques

HISTOIRE DE DALMATIE

Mineure où l'art de l'Orient s'est marié avec l'art hellénistique. C'est cet art original, libre de toute influence romaine, qui a existé pendant les trois premiers siècles de notre ère en Égypte, en Syrie, en Palestine et en Asie Mineure, art à base hellénistique, mais aux traits dérivés des plus anciennes traditions de l'Orient, c'est cet art qui a créé le palais d'Aspalathon, ce qui correspond parfaitement à toutes les tendances ouvertement avouées du règne de Dioclétien.

Mais une autre thèse s'impose. Elle a été brillamment soutenue par un éminent historien de l'art, on ne saurait la rejeter *a limine* et elle ouvre de nouveaux horizons sur ce moment tragique où le paganisme, pris dans son extension la plus large comme déversoir de tous les cultes mondiaux, allait sombrer au contact de la révélation christologique. On a eu tort de ne voir dans les empereurs illyriens ou dalmates que des empereurs romains comme Nerva ou Vespasien. Ces empereurs, encore que solidement ancrés dans la conception de l'ordre romain, n'avaient point dépouillé leur enveloppe illyrique. Surtout Dioclétien qui détestait Rome et qui établit sa résidence en Asie Mineure. L'hypnose romaine, à laquelle ont succombé tous les historiens, nous a frustrés d'une analyse psychologique des hommes qui s'étaient emparés du trône des Césars, mais dont l'âme en réalité n'avait pas émigré de leur province où les influences asiatiques se faisaient profondément sentir. Le culte perse de Mithra qui s'était introduit à Rome, surtout depuis l'initiation de l'empereur Commode, avec tant d'autres cultes exotiques avait une prise spéciale sur les empereurs illyriens. La lutte du Dieu iranien avec les ténèbres, avec le mal, lutte qui est à la base de toutes les hérésies orientales, répondait aux besoins profonds de l'âme illyrienne et Dioclétien, organisateur, mais fataliste et mélancolique, chérissait spécialement ce culte. Son palais était avant tout un camp retranché, hérissé de tours, avec des habitations, des temples, des casernes, des édifices publics. Mais au milieu de ce camp fortifié — qui était d'une pensée romaine — s'élevait un octogone avec crypte — la cathédrale actuelle — avec en face un petit temple quadrilatère, une chapelle palatine, le baptistère actuel.

Grec orientalisé ou Syrien hellénisé, l'architecte fut chargé — suivant la thèse de Gurlitt — de traduire dans cet octogone qui devait servir de mausolée à l'empereur les sentiments intimes de Dioclétien. Or Dioclétien ne se contentait pas d'être le fils de Jupiter capitolin. Le

d'une nouvelle orientation architecturale se retrouveraient dans des constructions impériales antérieures à Dioclétien. La question n'est pas encore définitivement résolue, mais les titres de Spalato restent des plus sérieux.

concept de la divinité impériale était chez lui intensifié par sa parenté avec l'idée perse-sassanitique de Baal, le Jupiter asiatique, et de son fils Mithra. Mithra était adoré dans les temples mithriaques avec Hercule, qui était un autre rejeton de Baal et d'Astarté. Le cérémonial de cour perse ainsi que les vêtements adoptés par Dioclétien n'étaient pas une vaine apparence. Des relents iraniens hantaient le rivage ensoleillé où s'éleva Spalato. Ce nom d'Aspalathon, si souvent maltraité, signifie une épinaie odorante sur laquelle s'épanouissait une petite fleur, la rose persique, peut-être un balsamier, celui de l'Écclésiaste : *Sicut cinnamomum et balsamum aromatisans odorem dedi ; quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris.* (XXIV, 20.) Aspalathon — le bourg — était peut-être une roseraie surgie du sang du taureau mystique de Mithra. Le temple octogone érigé par l'empereur à Spalato n'aurait-il donc pas été un temple mithriaque? Un édifice presque dépourvu de fenêtres, que n'éclairait même pas une lucarne au centre de la coupole — ce qui a fait dire à un grand Anglais que le dôme de Spalato est la plus petite en même temps que la plus sombre des cathédrales de la chrétienté, encore un des miracles de cet endroit — donc une grotte artificielle, un sombre sanctuaire du fils du Soleil superposé à une crypte, dans laquelle l'empereur Mithra adorait son propre père, Jupiter Oramazde? Des inscriptions trouvées dans les environs de Spalato parlent explicitement du culte mithriaque de la « pierre mère » d'où est sorti le Dieu du soleil. Quelques reliefs intérieurs du temple font allusion à des représentations mithriaques. Elles sont reproduites avec des formes enfantines et leur interprétation est encore obscure. Quant à l'autre temple, il aurait été dédié à Esculape. Or Asklepios est une divinité orientale, le chien de feu, Sirius, qui suit le soleil comme le petit temple suit le grand (1).

Par un phénomène étrange dans l'histoire de l'art d'un pays, le palais de Spalato n'a pas eu de progéniture, n'a inspiré ni imitateurs ni disciples, si ce n'est au point de vue de la pure ornementation. Un Brunelleschi ne s'y est pas rendu! Le monument impérial avait rempli ses fonctions, telle une galère échouée solitaire, abandonnée par ses équipages. Les chants des prêtres et l'encens montant en volutes sous sa voûte millénaire n'a attiré longtemps personne pour y puiser de nouvelles inspirations. Mais le christianisme, l'ayant définitivement incorporé à ses dogmes et à ses

(1) M. Zeiller et M. Costa n'ont pas accepté cette interprétation dont ce dernier pourtant a dit : « hypothèse géniale et séduisante, mais inacceptable ». Une discussion ultérieure dans un sens contraire aux suggestions de Gurlitt n'est plus possible sans une élimination préalable et raisonnée de sa thèse.

HISTOIRE DE DALMATIE

rites, lui insuffla une vie que les autres monuments romains n'ont pas vécue. L'évolution des arts plastiques s'en empara et sur la beauté sévère de Rome païenne les feuilles rajeunies d'acanthé et les sculptures de la Renaissance, dont l'émouvante Flagellation du Christ, s'opposèrent triomphalement à la rigidité de la mort. Mais il a fallu plusieurs siècles d'oubli et de douleurs muettes pour encadrer le mausolée impérial — transformé en l'église de l'Assomption de la Vierge et plus tard de saint Domnius — dans la vie turbulente d'une cité-république et pour inspirer les grands artistes du xv^e siècle plus comme un idéal insaisissable que comme point de départ pour de nouvelles conquêtes.

Les iv^e, v^e et vi^e siècles se sont écoulés en Dalmatie comme une suite ininterrompue d'orages. Les campagnes furent ravagées, en partie complètement détruites par les hordes barbares. Les orages s'abattirent jusqu'aux remparts des cités dalmates. Les cités cependant résistèrent. Leur état florissant est attesté par le développement luxueux de la capitale, Salone, par ses magnifiques basiliques, contemporaines des basiliques justinianéennes du littoral istrien et de Ravenne. Salone et les autres cités romaines de la Dalmatie jouissaient donc d'une paix profonde jusqu'au *Dies irae*, lorsqu'une lame de fond les emporta. Nous avons vu dans les pages précédentes l'abomination de la désolation de l'an 612. Salone et toutes les villes du littoral jusqu'à Zara et Arbe furent saccagées, incendiées et en grande partie détruites; sur la Dalmatie s'étendit un épais voile funèbre pendant deux siècles. C'est une époque qui défie toute investigation. La période qui va de 612 à 800 restera probablement à tout jamais indéchiffrable. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que les néo-Slaves appelés Croates, s'étant définitivement séparés et différenciés des Avars, leurs maîtres et peut-être leurs congénères, ont traîné une vie primitive de farouche tension parmi les débris fumants des cités par eux détruites et qu'ils ont cherché une formule d'entente avec l'élément gréco-romano-illyrique autochtone qui s'était enfermé dans les nouvelles villes fortifiées, Spalato et Raguse, ou dans les villes anciennes partiellement sauvées de la destruction totale, comme Zara, Traù et Cattaro. Un très lent procès d'adaptation et de redressement prépara le timide réveil du ix^e siècle, et ce n'est pas la moindre preuve des efforts pénibles de la population dalmate que cet épais réseau de petites églises dont nous trouvons, à la levée du rideau, constellée toute la Dalmatie, comme des fleurs de champ sur un terrain labouré par le fer et le feu. Il y en a de toutes les formes et pour tous les goûts. Églises rondes à six

petites absides circulaires (Trinité à Spalato, Notre-Dame à Traù, Sainte-Ursule à Zara); églises à deux nefs séparées par une rangée de colonnes trapues (Saint-Pierre-le-Vieux à Zara); églises à nef unique, couvertes de voûtes en berceau avec une coupole au milieu (Saint-Luc à Cattaro, Saint-Pierre à Almissa, Saint-Nicolas à Raguse); petites basiliques aux voûtes d'arêtes (Saint-Dominique à Zara, Sainte-Barbe à Traù), etc. Toutes ces petites églises trapues, simples, accueillantes, comme renfermant un long passé de foi combattue, tremblante, mais tenace, ont un charme inexprimable. On s'est donné beaucoup de mal pour leur attribuer une paternité. On a parlé d'influence orientale, slave, byzantine, purement dalmate. La vérité, c'est qu'il y a un peu de tout à la fois. Cousinage balkanique, influences subconscientes byzantines et asiatiques, peut-être des cris d'atavisme chez ces constructeurs, tailleurs de pierre, maçons plus ou moins habiles, plus ou moins logiques qui se souvenaient de modèles qu'ils avaient vu épars sur les chemins de l'invasion. Mais si, d'autre part, on rapproche ces églises des constructions préromanes de France, d'Italie, de Catalogne — surtout de cette dernière —, on s'apercevra aussi qu'un large rythme commun passe de l'Espagne jusqu'en Dalmatie sur le bassin méditerranéen tout entier, un rythme d'une uniformité telle « qu'il n'en a pas existé de pareille depuis l'époque romaine » (Puig i Cadafalch). Nous dirons avec un historien de l'art français : « Un art aussi uniformément répandu ne peut avoir à sa base que des traditions communes, traditions romaines sans aucun doute, *fortement imprégnées d'influences orientales.* » (Vallery-Radot.)

Qu'un profond désarroi ait régné dans les esprits, on peut, au sortir de cette terrible période, le constater dans l'édifice le plus étrange de toute la Dalmatie, l'église de Saint-Donat à Zara (1).

C'est une rotonde, avec galerie et hautes arcades, avec une église supérieure et trois absides en haut et en bas. Deux escaliers conduisent de l'église inférieure à l'église supérieure. Une haute coupole, qui s'appuie sur six pilastres et sur deux magnifiques colonnes, se détache à l'horizon et attire l'attention des voyageurs qui approchent de Zara par terre ou par mer. Toute l'église pose sur un pavé romain, fragment peut-être d'un temple païen. Sur cette base s'élèvent les murs et les pilastres de l'église sans autre soutien, si ce n'est un amas capricieux et fou de colonnes, d'entablement, de carreaux de piédestaux romains, rassem-

(1) Aujourd'hui convertie en musée archéologique.

blés pêle-mêle, de l'effet le plus déconcertant. Les fragments des colonnes romaines dont on s'est servi ne furent pas même employés sur leur surface plate, mais tout simplement roulés et abandonnés, et lorsqu'ils furent employés comme bases des pilastres ils ne furent même pas dressés. Tout est à l'avenant. L'impression qui se dégage de ce moment est extrêmement bizarre. Et pourtant c'est une église imposante. Un célèbre historien anglais (1), qui l'a visitée en 1875, ne se fait pas faute de déclarer qu'elle est une des plus nobles églises circulaires de la chrétienté, presque une rivale de l'octogone immortel de Spalato! — Construite — si on peut dire — en 812 ou 815 par l'évêque Donat de Zara, dédiée à la Trinité, en souvenir d'une église homonyme de Byzance, et après la mort du grand évêque rebaptisé en église de Saint-Donat, affectée à la garde de la châsse de sainte Anastasie, vierge martyre de Syrmium, elle a l'air d'avoir été mise ensemble à la hâte, comme dans une fuite, sur le modèle de Saint-Vitale de Ravenne et du dôme carolingien d'Aix-la-Chapelle. Le IX^e siècle, théâtre de luttes et de partages entre Slaves et Latins, entre le monde byzantin et le monde franc, dressé sur des ruines romaines, mais c'est toute l'histoire dalmate, symbolisée dans cette étrange église, que Constantin Porphyrogénète n'oublie pas de mentionner avec Saint-Tryphon de Cattaro, Saint-Etienne de Raguse (2), Saint-Laurent de Traù, et Notre-Dame ou Saint-Domnius de Spalato. Mais comment le saint évêque de Zara, diplomate averti, rompu aux affaires, représentant des intérêts dalmates à Thionville auprès de Charlemagne, à Byzance auprès de Nicéphore, voyageur infatigable, comment a-t-il pu présider à la construction de cette énorme bâtisse décousue, aux colonnes renversées, à cet amas de fragments racolés de toutes parts? Enigme! Quoi qu'il en soit, cette église nous en dit long sur l'état du pays avant les Croisades.

La plastique dalmate de cette époque — entre le IX^e et le XI^e siècle — se ressent elle aussi de l'éclectisme de l'âme dalmate. Une plastique à entrelacs et des figurations barbares, on en trouve un peu partout en Dalmatie, témoignant d'une certaine unité de culture artistique très primitive où on démêle difficilement les influences et les inspirations. « Dans le haut Moyen Age on peut constater une forte tendance à développer d'une façon indépendante tous les motifs qui s'offrent aux sculpteurs dalmates et qui rappellent les dessins des tissus syriens et byzantins, des symboles lourds de signification avec des additions d'un nouvel art naturaliste, une sculpture narrative, pleine de signification bien que

(1) Edward Augustus Freeman (1823-1892).

(2) Église entièrement détruite.

grossière dans l'exécution. Les figures de petite taille, trapues, aux mouvements expressifs mais lourds, les travaux en relief plus dessinés que plastiques témoignent de l'existence d'une génération de tailleurs de pierre attachés certainement à d'anciennes traditions, mais aussi à la recherche de voies nouvelles et d'une nouvelle manière.

« Cette situation spéciale dans le domaine de l'art de la Dalmatie, on peut la constater partout non seulement dans les travaux en pierre, mais aussi dans les nombreuses mosaïques des dallages, et dans tous les produits des arts mineurs. » (Gurlitt) (1).

A l'époque des croisades (2), la Dalmatie livra plusieurs fois passage aux croisés (en 1096 Adhémar et Raymond de Toulouse traversèrent la Dalmatie pour se rendre en Orient et en 1217 le roi de Hongrie appareilla de Spalato pour gagner la Terre Sainte). La politique commerciale vénitienne, qui tirait un profit immense de ces expéditions, fut puissamment aidée par les marins dalmates. Leur capacité, leur courage et leur expérience aidèrent Venise à consolider et à conserver sa maîtrise dans le bassin oriental de la Méditerranée.

Mais au XIII^e siècle les formes romanes et non gothiques triomphent sur toute la ligne, à Zara, Traù, Spalato, Arbe, Raguse et Cattaro. L'art plastique et l'ornementation conservent leur caractère spécial, riche de figures. Il est évident que le pays continue à produire des artistes indépendants comme les auteurs du portail du dôme de Traù, un de plus beaux travaux de l'art ornemental du Moyen Age, ou bien comme ce sculpteur qui a exécuté les splendides vantaux du dôme de Spalato. Des tours superbes et des basiliques majestueuses à charpente en bois certifient le bien-être du pays comme aussi l'esprit d'indépendance dans la création.

Encore qu'en Dalmatie il y eût des personnes qui connaissaient tous

(1) Une des sculptures les plus caractéristiques de cette lourde époque de transition, autour de laquelle s'est exercée toute la sagacité des archéologues dalmates, non sans de fâcheuses préoccupations nationalistes, est un fragment de *pluteus* dans le Baptistère de Spalato (le petit temple d'Esculape en face du mausolée de Dioclétien dont nous venons de parler). Une main rude et malhabile y a figuré la *proskynesis*, l'adoration du Christ, que d'aucuns ont voulu interpréter comme un hommage laïque prêté à un roi croate. Cette interprétation est sans doute erronée. Que le diadème dont le Sauveur est coiffé soit emprunté par le sculpteur barbare aux insignes de la royauté croate ou, ce qui est plus probable, de la royauté franque, c'est possible. N'empêche que de nombreuses considérations d'ordre historique et iconographique s'opposent à cette interprétation.

(2) Dans les quatre pages qui suivent nous résumons la magistrale introduction de M. Cornelius Gurlitt à l'album : *Denkmäler der Kunst in Dalmatien* publié par M. Georges Kowalczyk à Berlin en 1910.

HISTOIRE DE DALMATIE

les arts du Levant, les artistes gardaient le caractère local et une spécialité très prononcée.

En premier lieu il faut faire ressortir que les formes à voûtes, naguère générales, sont abandonnées. Si les constructions à voûtes — quelque petites qu'en fussent les dimensions — sont considérées comme une échelle de la capacité artistique, alors cet abandon est un regrès. En Dalmatie, la basilique à charpente plate revient à l'honneur ; seulement cette forme présentait la possibilité de construire de spacieux édifices et d'abandonner les petites constructions, dont la patrie se trouve dans l'intérieur de la péninsule balkanique. Le sens de l'espace reprend le dessus.

A partir du XI^e siècle en Dalmatie on ne construit plus que des basiliques à trois nefs, avec charpente en bois, sans transept, avec trois absides comme achèvement sur le côté oriental. Ce dispositif fut probablement introduit par les Bénédictins, dont l'ordre s'était propagé dans le pays.

A partir de la moitié du XII^e siècle il y a eu en Dalmatie un mouvement artistique fort prononcé. On lui doit les églises principales de Dalmatie : le dôme de Cattaro, consacré en 1160, Saint-Grisogono de Zara, essentiellement modifié en 1175, le dôme de Traù, construit entre 1200 et 1250, le dôme de Zara, après la destruction de 1202 par les Croisés, reconstruit en plus vastes proportions et consacré en 1285, sont les édifices principaux de l'architecture dalmate de cette époque.

Les galeries basses des chœurs présentent des formes romanes à une époque où en Occident le style gothique avait déjà remporté un triomphe complet. Le système fondamental de l'architecture gothique, c'est-à-dire la transmission du poids sur les arcs-boutants, fait complètement défaut.

Déjà sur la grande paroi de la nef centrale du dôme de Zara on remarque clairement qu'au XIII^e siècle existait encore l'intention d'introduire une charpente en bois et précisément à une époque où l'église de Saint-Ambroise à Milan, construite au IX^e siècle pour une couverture plate, avait déjà une construction à voûte. La façade du dôme de Zara, dans la division de son étage supérieur, dans l'exécution des arcs aveugles qui se suivent se rapproche des modèles lombards, sensiblement plus anciens. Dans le dôme de Curzola, les ordres des arcades sont formés d'une manière ogivale, les chapiteaux rappellent des formes gothiques, mais les triforiums sont assez lourds, avec deux ouvertures à plein cintre, et ce n'est plus gothique. Même dispositif dans le dôme de Sebenico. Les formes sont gothiques, mais l'idée fondamentale de l'ambiance est romane, malgré l'influence du style vénitien qui désormais prédomine.

Même phénomène sur les clochers dalmates. Celui de Spalato, qui fut construit lentement à partir du commencement du XIII^e siècle, quoique terminé en 1416 — et en réalité au XVII^e siècle — révèle l'absence complète de toute trace gothique. Or, pendant sa reconstruction, on a constaté que seuls les deux étages inférieurs appartiennent au XIII^e siècle et pourtant les trois étages supérieurs, quoique plus élancés, se conforment à l'ancienne méthode de construction.

Des campaniles pareils se trouvent beaucoup en Dalmatie, à Arbe, à Curzola, à Lesina, à Raguse, etc. Celui de Lesina est très original avec son plan octogonal ajouré.

Quand bien même les artistes dalmates eussent été distancés par leurs confrères italiens au point de vue artistique, pour ce qui est force créatrice ils n'ont pas à redouter la comparaison. Leurs noms sont en partie connus : un maître Otto, André Buvina, en 1214 auteur de la merveilleuse porte de la cathédrale de Spalato, Pudentius qui fit Saint-Christophe, depuis disparu, Radovan de Traù, etc.

Les religieux de Citeaux et les Templiers n'ont pas laissé des traces de leur activité artistique en Dalmatie. Par contre, les Franciscains et les Dominicains furent les parrains du style gothique qui fit son apparition en Dalmatie vers la fin du XIII^e siècle. C'est en 1306 que les Dominicains commencèrent l'édification de leur église à Raguse, et vers la moitié du siècle ils construisirent le cloître et le couvent.

L'église dominicaine de Raguse est une aire d'un seul tenant, imposante, avec une charpente en bois, avec un chœur voûté qui s'achève par un octogone, séparé de la nef centrale par trois arcs, une construction qui rappelle les dispositifs italiens, bien que certains détails de style rappellent le gothique allemand, surtout le portail méridional.

Le cloître des Dominicains à Raguse révèle des formes où on retrouve des traces du style roman. On admire le cloître des Franciscains qui, d'après une inscription de la moitié du XIV^e siècle, a été construit par un Slave, maître Mica d'Antivari. Dans ces parties essentielles il est toujours œuvre romane.

Or ces formes, surtout l'emploi de l'arc à plein cintre sur des colonnes et des piliers dans une membrure très voisine de la membrure antique, se retrouvent constamment à Raguse, même pendant la période gothique. On le rencontre dans les cours de la Douane et du Palais des Recteurs qui fut reconstruit après l'incendie de 1435. Son architecte fut un Napolitain, Onofrio Giordano, de la Cava près Salerne, qui avait fait ses études à Venise. Il construisit d'après les modèles de l'Italie du Nord un édifice

à deux étages, avec une cour au milieu, dont la façade était encadrée de deux côtés par deux grandes tours à trois étages. Entre ces deux tours au rez-de-chaussée il y avait une galerie à six arcs ogivaux posés sur de fortes colonnes. Cette galerie, avant l'incendie de 1462, devait ressembler au palais ducal de Venise.

L'histoire des cathédrales de Traù et de Sebenico nous fournit les données fondamentales sur le style gothique en Dalmatie.

En 1421 fut érigé l'étage inférieur du campanile de Traù, qui s'élève au-dessus du vestibule, d'un gothique simple et énergique. Dans l'étage supérieur les formes vénitiennes prennent le dessus, comme cela résulte de la corniche rectangulaire du massif et du couronnement horizontal robuste des étages. Au troisième étage point déjà la Renaissance. L'arc à plein cintre, la colonne robuste, la cimaise-gorge, l'étage supérieur avec un heaume appartiennent à la Renaissance. Le maître constructeur du premier étage était Matteo da Zara, probablement un rejeton de la famille romaine des Orsini.

Un des autels du dôme de Spalato, celui de Saint-Domnius est l'œuvre du maître Bonino da Campione en 1427, auteur du monument équestre de Cansignorio (1375) à Verone. L'affinité entre ces deux monuments est évidente.

Un autre Italien travailla à Sebenico, maître Antonio da Venezia. A partir de 1430 environ il construisit la partie occidentale du Dôme, qui s'appuyait sur un chœur plus ancien. Le dispositif à trois nefs d'après les modèles de la Haute Italie fut maintenu; les arcades avec de fortes colonnes ou arcs ogivaux très ouverts, les collatéraux avec des voûtes croisées, avec l'extérieur décoré de contreforts en forme de bandes lombardes et un riche ornement ogival, les portails splendides sur la façade et sur le côté septentrional, tout est dans l'esprit gothique italien. La nef centrale, préparée au début pour être couverte d'une charpente se conjugue avec les parties plus anciennes de l'édifice.

Le style gothique vénitien envahit de plus en plus le pays. On rencontre très souvent des fenêtres et des portes qui pourraient figurer sur le Grand Canal de Venise.

Le riche portail du dôme de Curzola est digne d'attention, avec ses colonnes latérales mi-torses, prises certainement d'un édifice plus ancien, car leur forme est d'origine orientale, très répandue au Moyen Age. On la trouve à Magnesie sur le mausolée du sultan Amurat II (mort en 1405) et en Asie Mineure sur le Sipile.

Le palais Raimondi à Lesina, le palais Nimira à Arbe, la Porte majeure

à Lesina et beaucoup d'autres monuments gracieux témoignent des liens de plus en plus resserrés entre la côte orientale de l'Adriatique et Venise (Gurlitt).

Intimement rebelle aux empiètements toujours croissants de Venise, la Dalmatie resta un pays d'art roman, qui y devint l'art national, à cause de ses affinités avec l'art byzantin et avec l'âme slave. L'art gothique n'eut jamais de prise sur elle, même alors qu'un génie dalmate, élevé à Venise, Georges de Sebenico, l'eut introduit, mais avec des impétuosité, avec une fougue où se révélait son âme médiévale, romane. L'art gothique en Dalmatie a été un étranger de distinction échoué sur le rivage dalmate et accueilli avec une froide courtoisie. Cela se voit clairement sur les trois monuments représentatifs de l'art dalmate. On pourrait, sauf le mausolée de Dioclétien, négliger tout le reste, nul ne saurait contempler sans une profonde émotion artistique les dômes de Sebenico et de Traù et le Palais ducal de Raguse. C'est là que vibrent toutes les cordes de l'âme dalmate, et que l'art gothique, tout présent qu'il soit, s'efface devant la puissante symphonie romane qui les berce. On a beau interroger l'art d'Apulie, l'art de Lombardie et l'art de Toscane et remonter plus haut encore, à Cîteaux, voire à des réminiscences germaniques, ces deux églises et ce palais déroutent toujours tous ceux qui voudraient les écraser en les analysant. Leur charme puissant défie toute analyse scientifique. Ils sont ce qu'ils sont. Ils sont la revanche longtemps attendue de désirs de liberté inassouvis.

Regardez le dôme de Traù, de cette petite ville étrange, île de repos et de silence, rattachée par un petit pont au continent, entourée de cyprès, voisine de la ville impériale de Salone, Traù, avec ses trente-deux églises dont plusieurs prolongent encore le poème nostalgique d'un grand art, commentaire d'une vie agitée, d'une fière liberté, d'un mariage, hélas! dissout de la pensée latine avec la pensée slave, Traù, un des endroits les plus suggestifs du monde méditerranéen, la Bruges slave de l'Adriatique. Entre la petitesse de cette vieille cité (1) et l'importance de sa cathédrale, le contraste est saisissant. Il donne toute la mesure d'une concentration de grandeur et de volonté, d'une intensité de vie dont seules certaines villes de l'ancienne Grèce et de la vieille Italie ont approché, disant toutefois de moyens puissants et surtout de plus de richesse.

Le dôme de Traù, dont la reconstruction (2) avait commencé dès

(1) D'après le recensement de 1910, la ville de Traù n'a que 3 765 habitants. Il est permis de supposer qu'au Moyen Age elle en avait deux fois autant.

(2) Le premier fut détruit par les Arabes.

1180, fut achevé en 1251. Il est donc contemporain de la cathédrale de Bourges (1175) et son achèvement de quelques années postérieur à la cathédrale et à la basilique de Saint-François à Assise. Le dôme de Strasbourg ne fut achevé que trente ans plus tard. Elle est à trois nefs et trois absides semi-circulaires. Quatre paires de pilastres séparent les nefs et ont pour corniches des frises magnifiquement sculptées caractéristiques de l'art dalmate. L'atrium, décoré de deux superbes portails et du baptistère ajouté beaucoup plus tard, est partagé d'après les nefs en trois voûtes d'arêtes appuyées à de petites colonnes en spirale décorées de chapiteaux corinthiens. Sur la paroi extérieure, des petites fenêtres rondes romanes de l'effet le plus gracieux accentuent le caractère roman de l'église qui à regret se mue en cathédrale gothique, mais modérément.

Le miracle du dôme, c'est le grand portail roman, achevé en 1240, qui porte la signature de son créateur, le sculpteur Radovan (1), bien qu'il ne soit ni d'un seul auteur ni tout d'une pièce. Il contient des fragments d'autres sculptures romanes, qui ont peut-être appartenu à une église disparue, construite par un prince slave aux portes mêmes de Traù. Radovan est un des derniers et des plus illustres représentants de l'art roman en Europe. Son portail est de la peinture sculptée. Ce Slave prépare les portes du Baptistère de Florence et se révèle l'ancêtre de Jacopo della Quercia et de Nicolas dell' Arca, ce dernier Slave également (2). Sur le portail du dôme de Traù, Radovan, en une dernière puissante synthèse romane, évoque la Bible, l'Évangile, les Vices et les Vertus, les planètes et les mois, les travaux des hommes, et les saisons et le bestiaire traditionnel, et les apôtres entourant le Rédempteur et les Saints, médiateurs entre Dieu et l'Humanité. Des deux côtés du portail, des lions farouches symbolisent l'Église qui triomphe des puissances de l'Enfer et au-dessus s'élèvent nos premiers parents — que nous retrouverons plus frustes à Sebenico — tandis que des figures d'Orientaux, sous forme de cariatides, soutiennent confus et défaits la noble ordonnance de l'Église triomphante. Le tout est couronné par la statue de saint Laurent avec son gril traditionnel, le protecteur de la ville et de sa cathédrale. M. Adolfo Venturi tombe en admiration devant le portail du maître. « Radovan », écrit-il, « n'est pas un simple vulgarisateur des formes romanes de l'Italie, mais un maître qui, dans son admirable ciseau

(1) Radovan est un nom par excellence slave (serbo-croate). Il tire son origine du verbe : *radovati se* — se réjouir, dont le substantif est *radost* — joie. En latin, Radovan se traduit : *Laetus*.

(2) Nous en parlerons plus loin.

antique, pressent les temps nouveaux qui s'avancent. » Or, ce ciseau est un ciseau yougoslave. La force et la mélancolie qui se lisent sur le portail de Traù sont le rêve d'un Slave roman.

L'intérieur de la cathédrale donne une profonde impression d'austérité. Il nous souvient d'une journée d'avril où nous revisitâmes, après plusieurs années, la divine église. Les chanoines chantaient les vêpres. Une teinte d'améthyste, une atmosphère diaphane enveloppait les nefs et envahissait lentement la chapelle de Saint-Jean Ursin, admirablement fondue avec les lignes romanes et timidement gothiques de l'ambiance presque irréelle où on cherchait vainement la forte et turbulente génération qui avait composé ce poème. Le ciborium roman est couvert d'un baldaquin octogonal à deux étages soutenu par quatre colonnes en travertin. Le riche ambon est un exquis travail roman. Il pose sur huit colonnes surmontées de chapiteaux aux feuilles et aux oiseaux entrelacés du plus pur style romano-dalmate. Trente trois colonnettes accouplées ou en faisceaux soutiennent de petites arcades aveugles. Le baptistère est l'œuvre d'un Slave d'Albanie, André Alessi (ou Aleksitch), élève du grand sculpteur Georges de Sebenico. Un grandiose portail en marbre sert de passage de l'atrium au baptistère. En bas, des guirlandes de laurier, des candélabres autour des chambranles et des niches cannelées avec des coquilles et une corniche classique. Au second étage, dans une lunette, le Baptême du Christ légèrement sculpté, donnant presque l'illusion de la peinture, un riche décor autour du tableau central, de grands anges ailés et de petites têtes enfouies dans une mer d'ailes qui entourent Dieu le Père et la colombe mystique. Sur un petit autel un Saint-Jean-Baptiste dur et gêné qu'Alessi avec une ténacité archaïque sculpta mainte fois pour son maître. La chapelle construite pour la châsse de Saint-Jean Ursin, évêque de Traù, celui-là même qui s'interposa entre le roi Koloman de Hongrie et les communes dalmates et fit accepter le « roi barbare » pour éviter une mainmise de l'insatiable Venise, est certainement une des plus belles chapelles d'Europe, un bijou de la Renaissance. La chapelle de Saint-Jean-Baptiste du dôme de Gênes ne peut soutenir la comparaison avec elle. De ce que deux artistes se sont associés pour produire ce fruit savoureux de la Renaissance d'où émanent pourtant des effluves romans, de ce que ces deux artistes, un Slavo-Adriatique et un Florentin, dont on ignore même le vrai nom, ont créé ensemble une chose parfaite, il résulte que l'histoire officielle de l'Art devrait être tout entière révisée et quelques valeurs interverties.

(811)

Au point de vue des proportions et de la construction architectonique, la voûte est à caissons sculptés sur de grands blocs admirablement agencés ; elle ressemble au petit temple d'Esculape à Spalato, la « chapelle palatine » de Dioclétien. Mais un arc à plein cintre souligne la différence entre le temple païen et la chapelle chrétienne. L'entrée de la chapelle est monumentale. Sur une plinthe s'élève une haute frise décorée de superbes génies ailés et nus, tenant à la main une torche allumée, sortant de petites portes entr'ouvertes. Réalisation magique d'un motif connu de sarcophages romains, que l'artiste n'a pas dû chercher trop loin, car ils se trouvent sculptés sur des sarcophages exhumés dans la voisine Salone. Le soubassement, partagé en dix-sept encadrements, chacun d'eux portant un génie pareil à ceux de l'entrée, pleins de vie et de mouvement comme s'ils étaient occupés à éclairer un mystérieux travail, ce soubassement court tout le long de la paroi de la chapelle et soutient la décoration au-dessus de la théorie des génies, d'une magnificence recherchée. Entre ce palier et cette plinthe, dix-sept niches, couronnées de coquilles, contournent la chapelle. Dans ces niches s'élèvent douze statues de prophètes, d'apôtres et de docteurs de l'Église (1), tandis que dans la niche centrale s'élève une magnifique statue du Rédempteur. Dans ces statues, l'art slave d'Alessi, extrêmement expressif dans ses formes un peu négligées et rudes, rivalise avec l'art florentin de Nicolò Fiorentino plus raffiné et plus préoccupé de la mesure et de la distinction des formes (2).

Des flots de lumière tombent sur un ensemble prodigieux de sculptures, de saints, d'images, de génies sur lesquels s'élève la majestueuse figure de Dieu le Père dans le médaillon central de la voûte qu'entoure une guirlande de petites têtes ailées de chérubins. Dans une lunette sous la voûte un bas relief représente le couronnement de la Vierge. Sur un autel du XVII^e siècle le saint évêque de Traù, œuvre d'Alessi, repose étendu et heureux d'écouter cette symphonie immortelle d'un nouveau printemps de l'art.

L'autre église, c'est la cathédrale de Sebenico, cette Gênes minuscule de l'Adriatique, infiniment plus jeune que Traù, car, fondée par les

(1) Quatre niches furent percées pour laisser pénétrer le jour.

(2) Les génies sont attribués aux élèves de Giorgio Dalmatico (ou de Sebenico) et ceux de l'entrée à François Laurana avant son passage en Italie. Trois artistes ont exécuté les statues : sur le compte d'Alessi figurent saint Jérôme, un apôtre, saint Jean Évangéliste et saint Philippe. Jean Duknovitch dit le Dalmate serait l'auteur d'un ravissant saint Jean Évangéliste jeune et à Nicolò Fiorentino on attribue le Rédempteur, un apôtre, et le couronnement de la Vierge dans la lunette.

princes slaves du XI^e siècle, sa notoriété ne date que du XIII^e siècle, époque de l'érection de son évêché. Assimilée bientôt aux vénérables cités de la Dalmatie byzantine, Sebenico (1) devint rapidement une puissante commune et choisit pour son protecteur l'apôtre saint Jacques le Majeur. Au début du XV^e siècle, la vieille cathédrale de Saint-Jacques étant devenue trop étroite pour la florissante commune, on décida d'élever un temple au saint protecteur, digne de l'importance de la cité qui à l'aube du XIX^e siècle donnera le jour au plus grand Dalmate des temps modernes, Nicolas Tommaseo.

Qu'il s'agisse d'une grande ou d'une petite commune, de Florence ou de Sebenico, l'atmosphère du temps exige le même exposé des motifs pour justifier l'érection d'une plus grande cathédrale. Les raisons invoquées par le Grand Conseil de Sebenico, en 1402, pour bâtir une nouvelle cathédrale sont identiques à celles qu'en 1294 invoqua la Seigneurie de Florence pour agrandir ou plutôt rebâtir de fond en comble l'église de Santa-Reparata qui s'appella, par une décision de 1412, Santa-Maria del Fiore : « *Pro honore et reverentia domini nostri Jesu Christi et beate Marie Virginis matris sue ac etiam sancte Reparate Virginis, et ad honorem et decus civitatis et populi Florentini.* » L'exposé des motifs de la commune de Sebenico est encore plus significatif. Il supplée à la brièveté florentine. « *Advertentes et considerantes — tel est le libellé du décret solennel du 7 avril 1402 — quod Divina Clementia civitas Sibenici quotidie efficitur insignis et de bono in melius nobilitatur et augetur tam in ea civibus, quam divitiis, atque bonis, non meritis ipsorum civium, sed intercessione, et precibus SSmi et venerandi apostoli Sti Jacobi defensoris, protectoris et gubernatoris prefatorum dominorum Comitis (2), Judicum, consilii et communitatis Civitatis Sibenici, et ut ipsa Civitas Sibenici de bono in melius quotidie augeatur, et multiplicetur, ipsi Domini Comes, et Judices et quinque nobiles memores salutis animarum ipsorum, et advertentes, quod ecclesia cathedralis Sibenici, vocabulo sancti Jacobi insignita, ad hoc ut ipse sanctus Jacobus non cesset coram Deo Omnipotente, et SSma ejus Matre Virgine Maria suadere suis precibus et intercedere pro ipsa civitate Sibenici, etc., pro amplianda, accrescenda dicta Ecclesia, quae ad praesens non est sufficiens in tanta Civitate propter parvitatem, et incongruitatem, etc.* » Quelle assurance! Ces hommes qui avaient tant de

(1) En slave : Chibenik.

(2) Le comte-gouverneur de Sebenico était encore un homme du pays, Pasqualinus de Restis patricien de Raguse. Après le marché infâme, Venise envoya ses patriciens régir la commune, jusqu'en 1796.

foi en eux-mêmes et en leur destinée, qui se disposaient avec tant d'énergie à élever un temple à Dieu à une époque si trouble et d'un avenir si incertain, ont-ils mérité d'être vendus comme du bétail pour 100 000 ducats d'or à une ville avide et égoïste, quelque belle qu'elle fût et riche et puissante? Nous ne le pensons pas, et l'histoire ratifiera ce jugement.

Quand elle se décida à édifier un temple magnifique en l'honneur de l'apôtre Jacques, Sebenico était encore une commune libre abritée sous le manteau royal de Sigismond. Lorsque commencèrent les travaux, le marché avec l'usurpateur Ladislas était déjà conclu et Venise s'était emparée de Sebenico ainsi que de la Dalmatie tout entière, à l'exception de Raguse. Mais l'esprit républicain de la ville n'était pas encore dompté. Et c'est sous le signe de la grandeur de la commune que les travaux se suivirent depuis 1431 tout le long du xv^e siècle. Ce n'est que cent ans plus tard, en 1536, que l'église fut achevée et en 1555 consacrée (1). Sebenico avait sombré dans la mer vénitienne. Et pourtant pendant la première période de la construction du dôme — lorsque l'influence politique de Venise ne se faisait sentir que faiblement — l'art gothique présida à l'œuvre du dôme, bien que transfiguré par le génie impétueux de Georges le Dalmate. Par contre, lorsque le procès d'assimilation, non pas nationale — car Sebenico fut et resta la plus slave des villes dalmates avec un vernis italien au xviii^e siècle — mais politique fut consommé, la Renaissance fit son apparition et c'est sous le signe de l'art nouveau, mais fortement teinté de romanisme, que la superbe cathédrale fut achevée avec son étourdissante coupole.

Comme le dôme de Traù, celui de Sebenico est le véritable symbole de la Dalmatie. Il est bâti tout en pierre. Ni bois, ni briques ne sont entrés dans sa composition. Sa toiture en pierre se fond avec le plafond en pierre en une suprême harmonie, l'harmonie de la pierre. Un Anglais intelligent l'a comparé à celui de la Rosslin Chapel près d'Édimbourg, immortalisée par Walter Scott dans *Le Lai du dernier ménestrel*. Toute la Dalmatie a fourni le matériel de pierre pour la construction du Dôme de Sebenico. Les îles de Curzola, Brazza, Veglia et Arbe furent mises à contribution. Pendant le xv^e siècle, Sebenico devint la grande école des architectes et des sculpteurs dalmates. Ils se groupaient à l'ombre de la cathédrale naissante autour de maître Georges le Dalmate, dit de Sebenico.

(1) L'érection de la cathédrale fut décrétée sous l'évêque Bogdan Pulssitch (1402-1436), continuée sous l'évêque Georges Sizgoritch (Sisgoreo), mort en 1433 et achevée sous l'évêque Luc de Tollentis.

le protagoniste principal des trois actes du mystère de la cathédrale (1).

Cette cathédrale en croix latine à trois nefs et avec une coupole a été le champ clos où se sont rencontrés le Moyen Âge finissant et l'aube de ce qu'on est convenu d'appeler la Renaissance. Un rude combat se livra, combat de deux siècles, duel involontaire de deux hommes aux conceptions divergentes. Mais de ces deux hommes le grand artiste dalmate eut le dessus, et tout s'apaisa dans une admirable fusion de deux époques et de deux styles qu'on retrouve aussi ailleurs, mais nulle part avec tant d'acharnement et avec une paix si majestueuse après le combat. La cathédrale de Sebenico est un des monuments les plus suggestifs de la chrétienté occidentale. Dans la première période de sa construction (1431-1441), des maîtres vénitiens y ont travaillé avec des maîtres slaves dalmates. C'est à eux qu'on doit les parois principales extérieures et les deux portails. On s'inspira des œuvres gothiques des frères vénitiens dalle Masegne. Mais le génie dalmate impatient de suivre ses voies se donna libre carrière au delà des limites posées par l'école vénitienne et le thème traité par Radovan à Traù a trouvé ici sa suite logique. Le génie dalmate ne tolère pas de déviations. Une espèce de gothique flamboyant d'avant la lettre s'allie aux représentations médiévales que les artistes dalmates ne peuvent, ne veulent pas abandonner. Le portail Nord est le plus beau des deux. Il est, selon la tradition, flanqué de deux consoles sur lesquelles se tiennent deux lions qui à leur tour supportent des colonnes aux bouts desquelles se dressent les figures frustes et légèrement grotesques d'Adam et d'Ève, chacune surmontée d'un dais qui recouvre une statuette. Le portail occidental est plus surchargé d'ornements que le septentrional; des figures dans les niches sont d'un effet presque irréel; une frise au riche feuillage entoure la porte d'entrée. Sous l'évêque George Sisgoritch († 1453) l'édifice prend une orientation radicalement différente. Georges le Dalmate, architecte et sculpteur, élève

(1) Nous reviendrons encore sur cette grande figure. Georges n'a jamais signé autrement que : fils de Mathieu de Zara (*Magister Georgius Mathei de Jadera*). Une seule fois il grava sur le chœur du Dôme de Sebenico : *Georgius Dalmaticus*. Plusieurs années après sa mort, son fils Paul — induit peut-être en erreur par un ours, chef-d'œuvre de plastique, que son père avait sculpté sur son palais de Sebenico — s'avisa de tirer l'origine de la famille d'une branche cadette et oubliée de la célèbre famille princière romaine des Ursins (Orsini). Mais rien n'est moins certain. Le xvr^e siècle fut une époque où on forgeait volontiers les généalogies les plus fantastiques. Quoi qu'il en soit, Georges est inséparable de la Dalmatie. Son art s'apparente à l'âme dalmate et slave. Ce grand artiste est encore trop peu apprécié dans l'histoire de l'art et c'est un titre d'honneur pour M. Adolfo Venturi d'avoir évoqué en des pages éloquentes la grande figure du créateur de la Flagellation du Christ de Spalato, de la Charité d'Ancône et du Dôme de Sebenico.

HISTOIRE DE DALMATIE

insoumis de l'école vénitienne des Bon parmi lesquels Bartolommeo est l'auteur de la partie la plus riche du Palais ducal de Venise et de la célèbre Porta della Carta (1440-1443), prend la haute direction de la construction. Cette intelligence créatrice et ce ciseau impétueux édifient toute l'église, même après sa mort (1475) puisque son successeur, l'excellent architecte et sculpteur florentin Nicolas, exécute les voûtes des nefs et achève l'admirable édifice par une coupole hardie d'après les plans de Georges qui avait tout arrangé et tout prévu. La basilique — nous pouvons l'appeler ainsi — est couronnée à la croisée du transept par une coupole reposant sur quatre piliers monolithes qui se terminent en un tambour octogonal décoré de seize fenêtres entrecoupées par des pilastres cannelés. Solution très hardie sur un calcul statique presque unique. La coupole laissait pénétrer dans l'église un jour diffus. Le regard errait dans le vague, sans limites. Ce n'est que de nos jours qu'on a bouché ces fenêtres avec des verres polychromes d'un effet désastreux! Le profil de la coupole de Sebenico est plus élancé que celui de la coupole de Santa-Maria del Fiore. Brunelleschi n'aurait eu aucune raison de répudier Georges le Dalmate.

L'effet général de l'extérieur est d'une grande élévation et d'une suprême élégance. Intérieurement, cette impression persiste et s'affirme. La grande hauteur suggère une audace poussée à l'excès. Les arc-boutants sont supprimés. Ils sont remplacés par des tirants qui relient nefs et absides en un seul tout compact. L'intérieur du dôme est plus gothique, l'extérieur est plus roman. On peut dire que les trois styles, le roman, le gothique et la Renaissance, se sont rencontrés et ont déposé leurs armes sous le toit du dôme. Le baptistère, création de Georges, exécuté par André Alessi, a l'air d'une crypte. Il est un chef-d'œuvre d'architecture gothique accommodée au goût roman de la Dalmatie. Ailleurs l'architecte a donné libre carrière à sa fantaisie — qui dans le baptistère s'abandonne à une ornementation échevelée d'un effet saisissant — et tout autour de l'abside il a fait courir un cordon de têtes humaines admirablement sculptées, d'un réalisme déconcertant et qui sans aucun doute sont des portraits pris dans tout ce monde qui grouillait au Moyen Age dans le port de Sebenico, infiniment plus international qu'aujourd'hui.

Avec les deux cathédrales, le Palais ducal de Raguse forme un trio caractéristique qui différencie la Dalmatie des autres pays dans le domaine de l'art. Le Palais ducal (ou des Recteurs) de Raguse est certainement, après le palais ducal de Venise, le plus bel édifice civil du

bassin de la Méditerranée sans excepter le Palais ducal de Gênes qui ne saurait soutenir la comparaison avec celui de l'ancienne alliée de la république de Saint-Georges.

L'ancien Palais, mentionné déjà comme vieux en 1272, reconstruit en 1388, fut achevé sous Sigismond en 1421, reconstruit de nouveau en 1435 à la suite d'un grand incendie par l'architecte et sculpteur Napolitain Onofrio di Giordano della Cava de' Tirreni, un homme de génie, ignoré comme tant d'autres, et qui fut la providence de Raguse, car il construisit aussi l'aqueduc et une fontaine monumentale à l'entrée de la ville qui rappelle dans son dessin général la fontaine de la cathédrale de Pérouse, œuvre de Nicolas Pisano. Les vieilles annales de Raguse se pâment d'admiration devant l'œuvre d'Onofrio. « L'an de notre Salut 1435 on commença à Raguse à bâtir depuis les fondements le Palais merveilleux, magnifique, superbe, sur la place près de la mer, digne de n'importe quel prince, pour l'habitation des gouvernements de la ville de Raguse, avec colonnes et portiques déjà en partie achevés où se trouvent à présent les gouvernants, sans plus bouger. Il fut agrandi pour d'autres besoins publics. Dans maintes villes il n'y eut pas de pareil. Après avoir été construit, il fut encore agrandi avec beaucoup d'ornements et la place fut arrangée. La ville boueuse et malpropre fut pavée avec de beaux carreaux. On a dépensé en tout 40 000 ducats du Trésor public. Mais, peu de temps après, le palais brûla en grande partie. En effet, le 8 août 1463 le palais fut détruit par un incendie à la suite d'une explosion de poudres. En cette journée périrent 17 gentilshommes et une centaine de citoyens. Pour restaurer le Palais on imposa les vins de la contrée de Canali. On y dépensa 3 500 ducats. »

Ce désastre coïncida avec la chute du royaume de Bosnie avec lequel Raguse entretenait depuis des siècles des rapports d'amitié et qui avait servi à la république de bouclier contre l'invasion asiatique. Sous peu le Sultan conquérant de Constantinople frappera aux portes de Raguse et le pape Pie II, le grand humaniste siennois Piccolomini, mourra à Ancône à la veille de traverser l'Adriatique, pour réconforter de sa présence ses fidèles Ragusains. Sur les hauteurs de la basilique de Saint-Cyriaque, la flotte vénitienne de secours trouva à Ancône le pape étendu mort sur le lit de parade. C'est au milieu de tous ces événements tragiques que la frêle Raguse songeait à la Beauté. Le Palais qu'avait créé Onofrio avec un portique gothique n'existait plus. Un autre illustre Italien se trouvait sur terre slave : Michelozzo di Bartolommeo, le plus grand élève de Donatello, l'auteur du palais de Cosme de Médicis

l'auteur — avec Donatello — de l'admirable chaire extérieure de la cathédrale de Prato, l'homme enfin qui représentait à lui seul à Florence vers le déclin du xv^e siècle les pures traditions de la Renaissance (1). Michelozzo assista à tous ces bouleversements de l'âme ragusaine et travailla pendant deux ans aux ordres d'une Seigneurie nerveuse, agitée, mais foncièrement conservatrice et tout de même tributaire de la Beauté. Il construisit tout d'abord un palais provisoire pour le chef de l'État qui — nous le savons — changeait tous les mois et aux termes de la Constitution ne pouvait quitter sa résidence sauf pour des cérémonies d'État; ce palais de Michelozzo fut détruit complètement par le séisme de 1667. Il saisit, en même temps, le gouvernement d'un projet de reconstruction radicale du palais (janvier 1464). La Seigneurie rejeta ce projet et décida de reconstruire le palais sur les mêmes bases avec la même répartition des espaces qu'avant la catastrophe. Il est probable que le projet du maître florentin aurait coûté beaucoup d'argent. Raguse avait à ce moment besoin de toutes ses richesses pour faire face au plus grand danger qu'elle ait eu à braver dans son histoire tourmentée, la conquête ottomane. Le 5 mai 1464, le projet de Michelozzo fut définitivement rejeté par le Sénat, mais entre temps le maître florentin avait eu le loisir d'exécuter les nouvelles arcades et d'enrichir la série trop courte de colonnes du palais de trois merveilleux chapiteaux, qui révèlent l'influence que Donatello avait exercée sur lui. D'aucuns affirment que d'autres élèves du grand Florentin, mort en 1466, avaient, sous sa direction, collaboré avec Michelozzo di Bartolommeo. Ce dernier interrompit les travaux commencés et céda sa place à Giorgio Dalmatico qui acheva la reconstruction du palais dans les limites rigoureusement tracées par la Seigneurie.

« Avec la direction des travaux confiée à Georges le Dalmate, la réaction avait triomphé. Le révolutionnaire Michelozzo fut renvoyé et le Moyen Age rentra dans ses droits de par un décret du Sénat de 1464. Artistiquement et politiquement, Raguse tomba dans le sommeil de la Belle au bois dormant d'où les trompettes guerrières des troupes napoléoniennes devaient la réveiller. » (Folnesics.)

On a dit que sur l'art de Raguse — peinture, plastique, architecture — pèse un souffle de mélancolie rêveuse, et c'est cela qui confère la note caractéristique à tout ce qui est ragusain. En effet, le palais ducal de Raguse est bâti dans le ton mineur. C'est un nocturne de

(1) Né en 1396, mort en 1472.

Chopin en pierre. Regardons le. Il pose avec une muette douleur sur un portique à six arcades soutenues par cinq colonnes et deux demi-colonnes, décorées de sept chapiteaux. Renaissance? Non, de l'art roman en retard, non pas une imitation morte de formes défuntes, mais une volonté spasmodique de se cramponner au passé pour soutenir avec plus de force morale les frissons mortels qui à chaque tournant de l'histoire secouent les patriciens, vieux comme cette terre, et les invitent à se courber devant un destin implacable ou à disparaître. Ces arcs adorablement arrondis indiquent la courbe toujours renaissante de cette divinité marine qui ne veut pas mourir. Cette courbe est gracieusement animée par les formes des chapiteaux, par les sculptures du grand portail à travers lequel pendant quatre siècles d'innombrables générations ont passé pour se rendre compte de la lourdeur d'une vie toujours menacée et par un immense effort de volonté toujours renaissante.

Tels des chapiteaux représente Esculape dans son cabinet d'alchimiste, une espèce de Faust d'avant son rajeunissement. Des paysans arrivent avec des poules et une bourse lourde d'or qui rappellent vivement la scène de Renzo en visite chez l'avocat dans l'immortel roman de Manzoni. Tel autre chapiteau représente des oiseaux accouplés dans un épais feuillage, tel autre encore a des têtes de *putti* et de femmes parmi des feuilles d'acanthé ou des génies ailés dansant en rond ou soutenant de lourdes guirlandes des lauriers, où on retrouve Michelozzo tout entier, celui de Prato et du palais Davanzati à Florence (1).

Les frises ensuite de la grande porte d'entrée avec tout un monde qui se bat, s'embrasse, joue de l'orgue et d'autres instruments, chante, des animaux d'un réalisme étonnant, le tout empreint d'une précision qui porte encore les stigmates gauches du Moyen Age — que Donatello connaissait si bien — le tout, sur une gamme mineure faite de renoncement et de courageuse résignation. La cour intérieure du palais — qui ressemble étonnamment à la cour du palais Gondi à Florence — est d'une élégance svelte, avec une loggia superposée aux colonnes corinthiennes, avec un escalier sculpté, excessivement raide, comme raide était la besogne d'État qui incombait tous les jours aux gouvernants.

Le contraste entre l'immense Palais ducal de Venise et celui de Raguse est saisissant. L'historien anglais Freeman en a tracé un parallèle suggestif. « Donnez », écrit-il, « au palais de Raguse, qui n'est pas le Palais d'un Doge, mais d'un Recteur, les mêmes dimensions, les mêmes

(1) Au palais Davanzati il y a une cheminée avec un linteau où des *putti* dansent portant des guirlandes, identiques aux *putti* de Raguse.

lieux circonvoisins qu'à l'édifice qui lui correspond à Venise, et vous verrez immédiatement que la ville qui avait si longtemps tenu tête aux empiètements de Venise pourrait lui tenir tête aussi dans le domaine de l'art.

L'arcade vénitienne ne peut être un seul instant comparée à l'arcade ragusaine; la façade de l'édifice ragusain a échappé à l'addition du laid étage supérieur qui défigure la façade vénitienne — le premier étage du Palais de Raguse contient huit magnifiques fenêtres gothiques. — En tant qu'ensemble, on ne saurait comparer les deux édifices; pour l'effet général. Saint-Blaise doit capituler devant Saint-Marc. Mais placez le palais de Saint-Blaise à la place du palais de Saint-Marc; octroyez à son arcade la même étendue qu'à celle du palais vénitien et personne ne saurait hésiter sur la plus grande majesté de l'un ou de l'autre. L'édifice vénitien écrase par son effet général; l'édifice ragusain résiste mieux à l'épreuve d'un examen détaillé. » Et l'historien anglais esprit frère de celui de Ruskin — profond connaisseur de la Dalmatie — d'ajouter : « Quel nom donnerons-nous au style de cet édifice très remarquable, en tout cas au style de son admirable arcade? Six arcs se trouvent ici — pourquoi l'architecte n'a-t-il pas conduit le dessein à travers toute la longueur de l'édifice? — qui montrent ce que le style de l'arc à plein cintre, même aussi tard que le xv^e siècle, pouvait encore donner lorsqu'il obéissait à ses suggestions naturelles au lieu de se lier à des précédents serviles ou de s'efforcer d'imiter faiblement des formes étrangères. Ignorez la date; ici vous trouvez le style roman dans toute sa vérité et dans toute sa beauté (1); ici, dans le pays qui a donné à Rome plusieurs de ses plus grands Césars, l'arcade de Raguse peut dignement clôturer la série qui a commencé par les arcades de Spalato. Le nom de Sigismond, l'avant-dernier de ceux qui ont ceint le diadème de Dioclétien dans la Ville Éternelle, n'est pas indignement gravé sur un édifice qui est moins éloigné de la demeure immortelle de Jovius de ce qu'une distance de plus de onze siècles eût pu nous faire supposer. Quelque pédant Vitruvien s'aviserait-il de flétrir les colonnes comme trop courtes? L'architecte a saisi la vérité d'une loi, à savoir que, l'arc prenant la place de l'entablement, la hauteur de l'arc pouvait facilement enlever quelque chose à la hauteur de la colonne. Voudrait-il censurer les abaques massifs? Ils ont été travaillés pour supporter le poids

(1) L'inspiration est certainement due à la Seigneurie et Michelozzo n'en fut que l'exécuteur. Par ailleurs, n'oublions pas : 1^o que la magnifique cathédrale romane de Raguse, érigée en partie aux frais de Richard Cœur de Lion, projetait encore son ombre sur le Palais et qu'elle n'a disparu qu'en 1667, à la suite du grand séisme; 2^o que la rue principale — complètement transformée après 1667 — était bordée de palais reliés entre eux par des arcades romanes. Raguse était donc au xv^e siècle encore presque entièrement romane.

immédiat et plus lourd dont l'arc opprime le chapiteau et ils évitent des expédients tels que les béquilles de Ravenne et le double chapiteau byzantin.... Tout ce portique nous fait seulement désirer une ligne plus étendue de la même main.... Pise et Durham auraient tendu leur main droite en signe d'amitié à la Raguse romane d'avant le tremblement de terre, elles la refuseraient à la Raguse jésuitique d'après (1). »

IV

Avant la grande marée vénitienne qui peu à peu a tout englouti, avant que la Dalmatie ne devint pays d'importation pour les produits excellents des *botteghe* des artistes vénitiens, avant que Titien, le Tintoret, Carpaccio, Bassano et tant d'autres n'eussent peuplé ses couvents, ses églises, voire ses plus humbles bourgades de pêcheurs, de leurs toiles merveilleuses, la Dalmatie s'essaya toute seule dans le domaine de la peinture. Entre la fin du xv^e et le début du xvi^e siècle des peintres de grande valeur, élèves de l'école de Murano des frères Vivarini, s'appliquèrent à créer du nouveau. Ils se souvinrent, mais ils transfigurèrent. Raguse fut le foyer d'où cette école rayonna dans toute la Dalmatie. Ces artistes commencent par être byzantins, surtout pour le riche fond d'or sur lequel se détachent les saints personnages. Plus tard le fond or cède la place à un fond rouge-sombre qui devient comme le blason de cette école d'artistes. Comme toujours, les premiers surtout sont conservateurs à outrance, mais pas plus que les Siennois du xiv^e et même du xv^e siècle. Toute une pléiade de maîtres slaves, les Dujam, les Blaz, les Vladanov, les Mihititch, les Vuchkovitch, etc., peuplent de leurs triptyques les églises dalmates et n'ont pas à rougir de leurs maîtres vénitiens — Lorenzo Veneziano, Paolo da Venezia, Jacobello di Bonomo, etc. —, si ce n'est qu'ils restent attachés aux procédés et à l'esprit du Trecento et n'attendent qu'un maître qui les en délivrera. Ce maître apparut en la personne de Nicolas Bojidarevitch dans les dernières années du xv^e siècle. Ce peintre, dont les tableaux font rêver et donnent une haute

(1) Freeman exagère ici. Le grand escalier du collège ragusain et la si originale église baroque de Saint-Blaise — bâtie, comme la cathédrale, après 1667 — ne méritent pas tant d'indignité. Sauf la remarquable *Histoire de l'Art* de M. Adolfo Venturi, on ne trouvera nulle part ailleurs, dans une histoire de l'art la moindre mention du Palais Rectoral de Raguse, nouvelle et éloquente preuve de la légèreté des historiens de l'art et de leur servilisme envers les grandes nations. Si d'aventure le Palais de Raguse se trouvait à Florence, on ne cesserait de s'extasier devant lui et on considérerait cet édifice comme l'un des plus beaux d'Italie.

idée de la peinture qui s'était subitement épanouie dans la libre Raguse, a signé — quand il signait — tous ses tableaux : *Nicolaus Ragusinus*. Ce n'est que de nos jours que des patientes recherches dans les archives de l'État de Raguse ont décelé le maître mystérieux des églises ragusaines en exhumant son nom slave sous le voile de l'anonymat sous lequel il se cachait. Un tableau de l'Annonciation dans l'église désaffectée des Dominicains dans l'île de Mezzo (Lopud) près de Raguse, un triptyque dans l'église de Danze à Raguse (la Madone de Saints), mais surtout une Madone dans le chapitre du couvent des Dominicains à Raguse donnent toute la mesure de cet élève des Vénitiens qui vite s'émancipa de leurs ateliers et créa dans la Madone des Dominicains un type à part, inoubliable. Dans ce tableau, Nicolas de Raguse atteint à la perfection. Les têtes des Saints qui se tiennent sans raideur autour de la Vierge sont finement modelées. La Vierge à l'Enfant est adorable. Son petit visage rond rappelle Ghirlandajo. Mais sa tête penchée et rêveuse évoque plutôt l'expression ésotérique des Madones siennoises et l'enfant Jésus est plein de douceur et de majesté. Il y a aussi en elle cette expression virginale et presque irréelle à laquelle François Laurana a attaché son nom. Même expression de mystérieuse douceur et de grâce souveraine dans l'Annonciation de Mezzo.

Un autre artiste important, descendant d'un Allemand au service de la République de Raguse, Michel fils de Hans (Hamzitch) est l'auteur d'un Baptême du Christ dans le palais ducal de Raguse (1).

Mais cette belle école ragusaine, si pleine de promesses, dut disparaître faute d'aliment artistique, sous l'avalanche de tableaux qui venaient des lagunes. Par ailleurs, si la Dalmatie n'a plus produit de grands artistes c'est que ses grands artistes l'avaient déjà quittée pour traverser l'Adriatique.

L'Italie a beaucoup donné à la Dalmatie, bien que moins que ce qu'on le pense communément. Mais la Dalmatie le lui a bien rendu. Il n'y a pas eu d'aumône, comme d'aucuns le prétendent. Il y a eu échange de services.

Quand on parle d'art dalmate, il ne faut pas se retrancher derrière la mouvante barrière des flots. Il faut franchir l'Adriatique et alors on

(1) Le palais de Raguse a été indignement saccagé au début du XIX^e siècle, sans même l'excuse de la guerre. Il ne renferme plus que cette toile de Hamzitch et un tableau admirable de Paris Bordone (1496-1571) *Vénus et Adonis*. Son chef-d'œuvre bien connu se trouve à l'Académie des Beaux-Arts à Venise, *Un pêcheur rapportant au Doge l'anneau de l'Évangéliste Marc*.

verra le prolongement de la Dalmatie, et d'une Dalmatie slave, dans une pleïade de grands artistes qui ont apporté une conception spéciale et pour ainsi dire grosse d'éléments étrangers sur l'autre rivage, contraints par un concours de causes historiques à chercher de plus vastes horizons à leur génie — tel fut dans le domaine des sciences le sort de Boscovitch — tout en restant en communion spirituelle avec le sol et la race qui les avaient portés.

La Dalmatie a donné à l'Italie entre autres artistes Lucien Laurana, le grand architecte du palais ducal d'Urbino, François Laurana, l'auteur des adorables Madones de Sicile, des bustes de femmes de la maison d'Aragon, de l'arc d'Alphonse d'Aragon à Naples, du retable d'Avignon, Georges le Dalmate, l'auteur de la Loggia des marchands à Ancône, Giovanni Dalmata, l'auteur du tombeau du B. Gianelli à Ancône et du tombeau de Paul II à Rome, Niccolò dell' Arca qui acheva la chaise de saint Dominique à Bologne, peut-être Vittore Carpaccio, en tout cas Giorgio Schiavone, André Schiavone, Paul de Raguse, etc.

Tous ces artistes étaient « Esclavons », c'est-à-dire, Slaves et tous ont introduit un élément créateur dans l'art italien et européen. L'élément slave — a dit, avec un don de profonde observation, un éminent historien de l'art —, introduit dans la composition de ces Méditerranéens romano-illyriens, a produit un type spécial dont on peut analyser les traits caractéristiques tout particulièrement chez les deux Laurana et chez Giovanni Dalmata.

Intelligence éveillée et pénétrante, souplesse et don d'adaptation, tendresse de sentiment, penchant à cet état d'âme que les Allemands appellent d'un seul nom *Stimmung* et qui comporte une secrète correspondance des mouvements sub-conscients de l'âme avec l'ambiance, prédilection pour une exécution consciencieuse et une grande ouverture aux impressions de la nature et à tout ce qui est nouveau, en même temps esprit conservateur obstinément attaché à la tradition : telle est le ton fondamental de l'art dalmate, comme il se révèle chez ces artistes et chez leurs autres confrères.

Le premier et le plus grand des artistes de la Renaissance pleinement épanouie n'était ni un Toscan ni un Italien, mais un souple Dalmate Lucien Laurana, en lequel la réflexion et le sentiment de la forme italienne se sont heureusement alliés avec la souplesse, la ténacité, l'intelligence et l'amour d'une exécution accomplie, traits slaves par excellence. Avec cela, une modestie, un effacement, un renoncement qui fort longtemps ont voilé la personnalité de ces grands artistes au profit des artistes italiens.

HISTOIRE DE DALMATIE

Un exemple typique de cet oubli tragique nous est fourni par Vasari en général bien informé, qui attribue le superbe palais d'Urbino à un François di Giorgio, Siennois, et ignore même l'existence de Lucien Laurana, auquel pourtant le père de Raphaël, Giovanni Santi, avait dédié quelques vers! (1) Si Laurana avait été Italien, de quelles louanges n'aurait-il pas été couvert! Mais il venait de l'autre rivage, du rivage « barbare », « illyrien », « esclavon », et les Italiens ne pouvaient pas concevoir qu'un enfant d'un pays slave pût devenir le maître de Bramante et le créateur du plus beau palais d'Italie.

Au xv^e siècle, l'âme dalmate était désaxée, brisée. Elle demandait une certitude, on lui offrait une servitude. La vente de la Dalmatie avait fait surgir de nouveaux problèmes. La vie devenait intolérable. Le prestige de la couronne de Hongrie n'était pas encore mort. Entre Roi et Doge on se sentait diminué. Alors on s'évada d'un pays qui était devenu une geôle pour ceux dont les pères avaient respiré l'âpre brise de la liberté communale. On se sentait à l'étroit, comme plusieurs siècles plus tard sous un autre régime débilisant, le régime autrichien, Tommaso cherchera aussi le souffle du large, comme d'autres après lui, sans pouvoir l'atteindre.

Les deux coryphées de cette émigration furent les deux Laurana, Lucien et François, cousins, ou oncle et neveu, en tout cas parents, nés à Vrana dans le territoire de Zara, à 30 kilomètres de cette ville, dans un milieu purement slave et pour tout dire croate. Vrana avec son lac avait appartenu aux rois croates jusqu'à Démétrius Svinimir qui en fit cadeau au pape Grégoire VII (1076), pour être la résidence des légats que le pape enverrait aux souverains croates. Après la chute du royaume de Croatie et l'avènement des Arpads, les papes cédèrent Vrana aux Templiers, qui y avaient un prieur devenu avec le temps très puissant. Les Templiers supprimés, en 1312, Vrana qui s'appelait en latin *Aurana*, devint le siège des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les prieurs de Vrana ont joué parfois un rôle de premier plan dans l'histoire de la Hongrie et de la Croatie : nous avons vu l'un d'eux, Jean de Palisna, à la tête d'une conspiration contre le roi Sigismond et sa femme Marie. Après avoir appartenu un moment au roi de Bosnie Étienne Tvrtko I^{er} (1391) Vrana fut comprise, en 1409, dans le traité aux termes duquel Ladislas de Naples vendit à Venise Zara avec son territoire.

Une dizaine d'années avant la naissance de François Laurana, un

(1) Il n'est que juste d'ajouter que Lucien Laurana n'a été découvert qu'au xx^e siècle!

confit éclata à propos de Vrana entre le gouvernement vénitien et l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui ignorait royalement le traité vénétropolitain. Forts de leur « droit », les Vénitiens avaient entrepris un vaste système de fortifications autour de Vrana (1415-1416), ce qui provoqua une protestation très vive du grand maître Philibert de Naillac (1). Vrana appartenait aux chevaliers, disait le grand maître. Mais pas du tout, répliquaient les Vénitiens qui se retranchaient derrière le marché conclu avec Ladislas. Ils déclarèrent altièremment qu'ils avaient l'intention de conserver la ville et qu'ils y feraient bonne garde. Vrana continua de vivre entre la force vénitienne et le droit hiérosolymitain inutilement étayé sur le droit croate. L'année même de la naissance de Laurana, le prieur de Vrana prit part aux séances des États croates et vota les lois pour la défense de la Croatie. En 1538, les Vénitiens furent chassés de Vrana par les Turcs. Sous le joug ottoman, Vrana n'est plus rien, mais de hauts dignitaires croates continuent de porter le titre de *Prior Auranae*. Vrana ne fut reprise par les Vénitiens qu'un siècle plus tard, en 1647. Encore cent ans plus tard, la République investit du fief de Vrana une famille patricienne d'Italie, les comtes Borelli (2). Quant au priorat de Vrana, — qui disposait de vastes possessions — depuis 1651 un haut dignitaire capitulaire de l'église métropolitaine de Zagreb a porté jusqu'à nos jours le titre de *Prior Auranae* et comme tel il siégeait de droit parmi les magnats dans la Diète de Croatie. Voilà le lieu d'où les Laurana tiraient leur origine (3).

(1) Grand maître de 1396 à 1421.

(2) Depuis lors complètement slavisés. Le fief de Vrana fut racheté par l'Autriche, Vrana est actuellement un domaine de l'État yougoslave.

(3) Laurana — L'Aurana — La Vrana. L'article ajouté au nom d'une ville, d'un bourg ou d'un château a été d'un usage universel dans toute l'Europe. En Dalmatie par exemple L'Agosta (*Lagosta-Insula Augustá*) La Croma (Lacroma, du grec *Akron*, cime). Ainsi la Vrana ou L'Aurana, qui serait d'autant plus explicable si ce bourg s'est appelé en réalité *Brana*, qui signifie en serbo-croate : herse, barrage; même origine pour la bourgade de Lovrana en Istrie. Alors on expliquerait complètement la présence de l'article : La Vrana — la herse du château fort des Croates, et plus tard des Templiers et des Hospitaliers. De L'Aurana ou la Vrana dérive le nom de famille de nos grands artistes qui se nommaient tantôt *Laurana* tantôt *Dallaurana*, ce qui précisait encore mieux leur origine (*Da l'Aurana*). Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils se soient appelés aussi « de Zara », puisque Vrana au xv^e siècle relevait du comté de Zara. Mino da Fiesole a fait plus. Il s'est appelé Mino da Firenze et il n'était ni de Fiesole, ni de Florence, mais de Poppi dans le Casentin. Lucien Laurana, lui, s'est nommé *M. Lutian da Urbino* (parce qu'il travaillait à Urbino) et François est allé plus loin et pour avoir longtemps travaillé à Naples, il s'appelle dans un document : *Oriundus (sic!) civitatis Neapoli*.

Ici s'impose une remarque générale qu'on ne saurait passer sous silence, car elle a une portée de beaucoup supérieure à une simple question de mots.

Pour assouvir des passions politiques qui n'ont rien à faire avec les seules régions de

Avec les Laurana on entre dans un monde inexploré, le monde slave. Dans l'admirable cour du palais ducal d'Urbino, Lucien Laurana, insouciant de sa gloire, renouvela les plus raffinés miracles de l'antiquité, ce balancement entre l'art classique et quelque chose de doux, d'harmonieux, de souverainement tendre qui se révèle subtilement dans la belle ordonnance voulue par Frédéric de Montefeltro et qui est toute dalmate et toute slave. Or cet homme extraordinaire, auquel jusqu'à nos jours on n'a pas rendu assez justice, est un étranger et considéré comme tel, au fond un peu par sa faute. Il disparaît complètement derrière son œuvre. Il s'efface, il s'oublie. Le prince d'Urbino a toutes les peines du monde pour faire respecter le grand artiste par le monde d'ouvriers affectés à la construction du palais et qui se moquaient peut-être des manières, des habitudes, du vêtement et du parler d'un homme dont ils admiraient inconsciemment le génie, mais en lequel ils ne reconnaissaient guère un compatriote. Le même sort échut en partage à son parent François. Le magnifique arc de triomphe d'Alphonse d'Aragon, encaissé entre deux tours du Castel-nuovo de Naples, fut attribué à tous excepté à Laurana. Et pourtant c'est le maître dalmate qui en fut l'auteur principal, c'est lui qui évoqua le souvenir de l'arc de triomphe de Pola pour créer le

l'art, on a équivoqué de certains côtés sur le nom de « Vénitien » et on a affublé tous les artistes dalmates de ce titre qui par une pente logique s'est mué en « Italiens ». On a poussé ce jeu dangereux *usque ad absurdum*, en contestant le caractère slave à tous ceux qui s'appelaient ou que les Vénitiens eux-mêmes (les Florentins, — exemple : Vasari — les Romains, les Napolitains également) appelaient *Schiavoni* — Esclavons — comme s'il n'était pas notoire et hors de toute contestation que les termes *Schiavone* et « Slave » étaient identiques. Une fois pour toutes il convient de souligner les faits suivants : « Slavonie » « Scлавonie » « Scлавинie » *Schiavonia* sont les noms sous lesquels toutes les contrées du Danube à l'Adriatique étaient connues à l'étranger pendant plusieurs siècles, voire même les pays slaves au Nord du Danube et de la Hongrie jusqu'à la Pologne et à l'Est jusqu'à la Bulgarie. Les Ilots slaves en Grèce (Macédoine et Péloponèse) étaient appelés dès le haut Moyen Age « *Slavinie* » ou « *Scлавonie* ». Les Vénitiens pour indiquer la Dalmatie et la Croatie faisaient usage du nom de *Scлавonia* ou *Schiavonia* et appelaient les hommes de ces pays « *Schiavoni* ». Dalmatie était une expression purement officielle et régionale, tandis que « *Schiavonia* » était le nom usuel qui signifiait « le pays des Slaves ». On le trouve dans toutes les chroniques vénitiennes, dans tous les documents. Mais les Vénitiens ont désigné également la Serbie du nom de « *Schiavonia* ». En s'adressant officiellement à l'empereur serbe Douchan et à son successeur ils employaient la formule : *Serenissimus Imperator Scлавonie*. Les chroniqueurs allemands et danois du Moyen Age appelaient les principautés slaves de l'Elbe et de la Mer du Nord « *Scлавonia* » « *Scлавинia* » et « *Regio Scлавorum* ». Les princes polonais et bohémiens ont souvent été appelés *Dux* ou *Rex Scлавoniae*. De leur côté, les Hongrois ne manquaient pas d'appeler « *Slavonia* » la Croatie, la Dalmatie et la province de Slavonie proprement dite, entre la Drave et la Save. Ce sont les Hongrois qui ont introduit et répandu en Europe les termes de *Dux totius Slavoniae* ou *Regnum Slavoniae*.

Par ailleurs, il est très significatif que les Vénitiens et les Italiens en général n'ont jamais appelé les artistes de Dalmatie « Dalmates », mais toujours « Esclavons » (*Schiavoni*). Désire-

plus bel arc de triomphe des temps modernes, entre les arcs classiques et l'arc du Carrousel. Une porte triomphale entièrement sculptée adossée à une forteresse. Des défauts, il en a certainement. Son expression ne rejoint pas la sereine dignité d'un Brunellesco, il n'est pas aussi pur et élégant qu'Alberti, et pourtant il représente un poème dans lequel la force romaine s'allie à la mollesse et à la fantaisie slaves. Une symbiose en pierre. Ses étonnantes bustes de femmes, cette *Diva Beatrix Aragonia*, le plus prenant, le plus idéal buste de femme de la Renaissance, où se mêlent dans une forme presque éthérée tant de noble retenue, d'âpreté virginale et de fraîcheur juvénile, les historiens de l'art, dépourvus de sens psychologique, l'attribuèrent à Desiderio de Settignano, comme si un Florentin eût pu arriver à une réalisation si tendre de l'idéal féminin, à une réalisation qui traduit la pulsation de la vie et anticipe la paix de la mort. Ce n'est qu'après la découverte de la miraculeuse Madone de Noto que le voile se déchira et que le créateur inconnu apparut à la rampe de l'histoire des sensations nouvelles du Beau et des leurs d'une nouvelle race méconnue. Car François Laurana, après une époque de vagabondage scolaire, après un contact fugitif avec le fameux roi René d'Anjou — figure encore assez énigmatique, vie incomplètement connue puisque on retrouva son écusson près de Raguse dans l'île enchantée de Tauris avec l'inscription étrange : *Renatus Rex Justus in Exilium Expul-*

t-on un argument plus fort à l'appui de cette reconnaissance involontaire du caractère slave des Dalmates? Il faut demander pourquoi les Vénitiens n'ont pas appelé la *Riva dei Schiavoni* plutôt *Riva dei Dalmati*! Poser cette question, c'est la résoudre. Ce sont des vérités si évidentes qu'elles n'admettent plus aucune contestation. Affirmer le contraire serait donner une preuve de mauvaise foi, pure et simple. Et avec la mauvaise foi on ne discute pas, à moins qu'on ne veuille recourir à l'argument dont parle Dante dans une lettre à un ami — l'argument d'une arme tranchante!

Quant à l'appellation : « Vénitien » ou « de Venise », cela non plus n'offre aucune difficulté d'interprétation.

Venise, étant un État, conférait à tous ses sujets la nationalité politique vénitienne et par conséquent tous les sujets de Venise pouvaient — surtout à une époque où le principe des nationalités n'existait guère — se dire Vénitiens, comme les sujets byzantins, fussent-ils de Zara ou de Ravenne ou de Corfou, pouvaient s'appeler Byzantins et jusqu'à nos jours les différentes nationalités de l'Empire d'Autriche s'appelaient souvent « Autrichiens » surtout à l'étranger. Rien de plus, rien de moins.

Lorsque Lucien Laurana dessinait et peignait des tableaux et des scènes où la perspective est particulièrement soignée et lorsqu'il mettait sous ces tableaux des légendes en langue serbo-croate; lorsque François Laurana ajoutait sur le vêtement de la Madone de Palerme des mots slaves en caractères glagolitiques; lorsque Giorgio Schiavone se recommandait en une touchante prière à la Vierge en serbo-croate sur une de ses Madones et en caractères cyrilliques, et lorsqu'il signait aussi ses tableaux dans cette langue, ces Dalmates rendaient tout simplement et sans ombre d'affectation un hommage à la race dont ils étaient issus.

HISTOIRE DE DALMATIE

sus — Laurana, disons-nous, fut attiré par une force invincible vers Naples, vers la Sicile. Pourquoi ce lointain voyage et ces séjours prolongés sous les Aragonais? Parce que la Sicile était rêveuse et conservatrice comme sa patrie dalmate, parce qu'il avait dans le sang un vieil attachement pour un pays qui avait eu des liens forts avec la Dalmatie, un prestige encore vivant malgré l'engouffrement de son pays dans la mer vénitienne et la disparition de la dynastie angevine. Laurana couvrit la Sicile de ses adorables Madones comme il en aurait couvert la Dalmatie si les Dieux avaient été plus cléments. De passage à Palerme, il décora d'une plastique admirable l'arc et la façade de la chapelle de Saint-François, la chapelle qu'on appelait du nom de son donateur chapelle Mastrantonio, et dans ce travail il fit preuve d'un puissant naturalisme qui a étonné les historiens de l'art, esclaves de l'unité des caractères. Un de ceux-ci appelle les différentes faces du génie de Laurana « caprices d'artiste » et lui en veut presque de ce qu'il est rebelle au « style caractéristique » d'un maître. La raison de ces contrastes? Mais sa nature slave, multiple, ondoyante, féminine, tantôt brutale, tantôt rêveuse et tendre. A la lumière de son origine, on explique le violent contraste entre les bustes de femmes et les madones de Sicile et le retable tragique et presque grotesque d'Avignon. Or, un jour, à Noto, dans un petit bourg ignoré de Sicile près de Syracuse, il créa une Madone. C'est la Madone de Noto, élégante, fine, frêle comme un roseau, aux lèvres pincées, le regard baissé, perdu dans un rêve de douceur et de douleur, soutenant l'Enfant avec la grâce d'une princesse et dans le pressentiment d'un drame que rien ne saurait conjurer. L'auteur lui-même en fut ému et, faisant pour une fois brèche à son anonymat, il inscrivit sur le socle hâtivement, de même que tous ses détails, négligés et superficiels — tout à fait Slave!

Franciscus Laurana Me fecit 1471.

Ce fut l'événement qui fit crouler toutes les attributions fantaisistes et les analyses arbitraires. On reconnut en Laurana l'auteur des bustes, l'auteur des Madones, un des hommes les plus singuliers et les plus extraordinaires de la Renaissance, l'homme qui, à côté du culte raffiné mais sec des formes, traduisait une des faces du génie slave, ce quelque chose de rétif, de virginal, fait d'irréalité et d'abstraction que nous retrouvons dans les productions du monde slave tout entier; une gamme solitaire traduisant l'angoisse, la pudeur et l'abandon, la faiblesse et la pitié, quelque chose comme un vague effroi devant le mystère du monde, qui

s'étend des bustes énigmatiques de Laurana jusqu'aux analyses pleines de pitié et d'« idiotisme » évangélique des héros de Dostoïevsky. Dans le fameux retable d'Avignon, le Christ portant la Croix, se manifestent tous les contrastes violents de cette âme dalmate qui a déconcerté les plus subtils observateurs. La violence débraillée des soldats chez lesquels les proportions mêmes ne sont pas exactement observées, la douloureuse et pathétique tête du Sauveur et le cri déchirant de la Mère défaillante rien n'est plus slave que cette scène dramatique.

Nicolas Schiavone dit dell' Arca (1440-1494) et Jean Duknovitch dit Dalmata (1445-1509) ont été contemporains des deux Laurana, si bien qu'on peut dire que la seconde moitié du *Quattrocento* en Italie est en grande partie dominée par les artistes slaves de Dalmatie (1).

Nicolas Schiavone naquit peut-être à Bari de parents slaves réfugiés dans les Pouilles à la suite d'une première invasion turque en Dalmatie, avec beaucoup d'autres familles dalmates (2). Il passa par Venise, se rendit à Bologne où il s'établit et fut chargé en 1469 d'achever la châsse de saint Dominique, ce qu'il exécuta d'une manière si remarquable que l'œuvre lui valut le surnom de Nicolas dell' Arca (châsse), sous lequel il occupe une place à part dans la plastique italienne du xv^e siècle. Mais Nicolas se révèle Slave dans toutes ses œuvres. Il couvrit la châsse de saint Dominique d'un couronnement de marbre qui en a fait un des plus beaux et des plus intéressants monuments d'Italie. Il tailla dans le marbre des superbes guirlandes de fruits soutenues par des *Putti* exécutés avec un charme et une minutieuse exactitude qui sont, nous l'avons vu, l'apanage de tous les grands artistes dalmates. Sur le faite du couronnement, Dieu le Père est représenté entouré de quatre prophètes en costume sarrasin, ou peut-être slave. Les cinq statuettes de saints sur la base du couronnement sont vivantes, souples, richement sculptées; mérite surtout l'admiration l'ange qui se tient agenouillé au pied de cette châsse et dont les belles draperies calmes, souples et amples, la tête jeune et suave encadrée de longues boucles, digne de la tendresse d'un Léonard, révèle en même temps un incontestable air de famille avec

(1) Les Dalmates sont sculpteurs nés. Ils le sont presque biologiquement, comme enfants de la pierre. Ce phénomène se reproduit aujourd'hui à cinq siècles de distance, au profit de la civilisation yougoslave. (Mestrovitch, Rosanditch, Penitch, Pallavicini, Studin, etc.)

(2) Voir chapitre XI. D'aucuns prétendent — ce qui est fort possible — que Nicolas naquit à Antivari, dans la Dalmatie Prévalitaine, ville célèbre, édifiée par les Romains en face de Bari italienne. Dans les documents du Moyen Âge, elle est appelée Anti-Barium, Anti-Barum, d'où la confusion des deux noms, car les deux villes ont en slave la même racine : *Bar*.

les Madones et les princesses de Laurana. Michel-Ange qui, dit-on, fut un instant élève de Nicolas Schiavone donna bientôt un pendant à l'ange de celui-ci, mais il est tenu en échec par ce Slave. La vigueur de l'ange du grand Florentin, trapu et rude, sa tête ronde et massive ne fait que rehausser davantage la grâce et la sublime candeur « lauranesque » de son aîné. Nicolas fut pour les contemporains et surtout pour les modernes, comme Laurana, une énigme. On a parlé d'influences septentrionales, bourguignonnes, de Sluter, etc. Sa *Lamentation* dramatique autour du corps du Christ faite pour Santa Maria della Vita à Bologne a surpris les historiens de l'art. Faute de documentation exacte et d'une science psychologique plus profonde, on n'a pas su harmoniser les gesticulations du groupe autour du Sauveur mort, le déchainement presque sauvage de la douleur chez ses personnages avec la beauté calme et éthérée de son ange. Mais ce contraste n'étonne plus si on se rappelle que le même passage brusque de la douceur infinie à la brutalité presque barbare et légèrement grotesque se retrouve chez Laurana et chez les autres artistes slaves de Dalmatie. Le retable d'Avignon et la Lamentation de Bologne sont issus du même fonds slave qui créa l'ange de Saint-Dominique et la Madone de Noto. Mais la tendresse, on dirait presque la mollesse domine et de beaucoup. Un auteur étranger au monde slave, qui avant nous, par une intuition prodigieuse, discerna l'élément slave dans l'œuvre de François Laurana et de ses compatriotes, Guillaume Rolfs, a répondu à l'historien allemand Steinmann — et nous ajouterons à l'historien français André Michel — qui ont insisté sur l'influence bienfaisante de l'art toscan sur la nature âpre des Dalmates, en l'espèce de Jean Duknovitch de Traù dit Giovanni Dalmata, l'auteur, avec Mino da Fiesole, du tombeau, aujourd'hui complètement dispersé, du pape Paul II. « Si Steinmann affirme », dit Rolfs, « qu'une comparaison entre Mino da Fiesole et Giovanni Dalmata comporte la leçon que l'âpre nature de l'étranger a dû céder à l'influence libératrice de la Renaissance pour se développer en une plus grande harmonie, c'est précisément le contraire qui est vrai. L'expression « âpre » n'atteint pas la nature des Dalmates ni leur sensibilité slave; cette épithète peut leur convenir seulement pour autant qu'ils sont opiniâtement fidèles aux vieilles formes, qu'ils sont conservateurs du sentiment slave avec une préférence marquée pour une exécution raffinée et pour une subtile délicatesse des lignes. Chez Giovanni Dalmata (1) il n'y a donc pas une concep-

(1) Né à Traù vers 1445. Il exécute avec Mino de Fiesole le tombeau du pape vénitien Paul II, Barbo; de 1481 à 1491 il travaille à la cour du roi de Hongrie, Mathias Corvin qui,

tion toscane plus âpre, mais il y a au contraire ceci que les artistes dalmates imprégneront l'âpre fraîcheur du sentiment artistique toscan de ce tendre et délicat sentimentalisme qui se manifeste tout autant dans les édifices d'un Lucien que dans les créations d'un François Laurana ou dans les œuvres de Giovanni Dalmata.

Le trait fondamental de la première Renaissance toscane, c'est qu'elle est âprement condensée et enserrée en elle-même; une comparaison avec la claire et presque gracieuse harmonie du palais ducal d'Urbin vaut mieux que des mots. Cette note d'un accord pacifique et on pourrait presque dire musical et lyrique — *tutta questa musica* — n'a pas retenti sur le sol de la Toscane, où chaque monument créé par l'art nouveau pousse un cri de guerre contre tout ce qui est « vieux », mais bien au contraire elle lui est parvenue d'Urbin par des Dalmates slaves romanisés (1). Et que cet accord soit devenu très fécond, nous le savons par l'évolution de Bramante, déterminée par Lucien et par la plastique sicilienne et française de François. Si ce dernier avait eu à Naples les mains libres, le même évangile serait parti de là-bas qui est parti d'Urbin.

Passons rapidement en revue les autres Slaves Dalmates qui ont travaillé en Dalmatie et en Italie, nous disons en Dalmatie, car il faut se garder d'oublier que François Laurana, Giovanni Dalmata, André Schiavone et d'autres encore ont laissé des traces de leur activité artistique aussi en Dalmatie qu'ils ont tendrement aimé encore qu'elle fût un théâtre abandonné et une aire trop étroite pour les vastes envolées de leur génie.

Vasari mentionne un Paul Schiavone à Florence (1140), qui fut l'élève de Masolino da Panicale (1383-1440) qu'il avait rencontré peut-être en Dalmatie ou en Hongrie. On connaît de Paul une Madone et Saints à Florence au Canto de' Nelli. Félix de Raguse fut peintre miniaturiste à la cour de Mathias Corvin et il n'est pas impossible qu'il n'ait chapeonné Giovanni Duknovitch Dalmata, puisque son oncle était évêque de Modrussa et favori de Béatrix d'Aragon, celle même que Laurana a immortalisée comme jeune fille.

Paul de Raguse fut élève de Donatello, grand médailleur de la famille

pour le remercier de ses travaux (anéantis au xvi^e siècle par les Turcs) l'investit en 1488 du fief de Majkovec en Croatie, dont les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem le privèrent. En 1509 il exécute le beau tombeau du bienheureux Gianelli à Ancône, et il meurt l'année suivante. Giovanni Dalmata et Giorgio Schiavone sont les seuls artistes dalmates dont les noms de famille (Duknovitch et Tchoulinovitch) nous soient parvenus. Pour Duknovitch, grâce au décret d'investiture de Mathias Corvin, du 25 juillet 1488.

(1) Ici chez Rolfs l'expression a dépassé la pensée. Évidemment il a voulu dire des Slaves pénétrés de romanité, ce qui est vrai.

des Pisanello et des Matteo di Pasti, dont une déesse nue sur une petite médaille d'Alphonse d'Aragon est un chef-d'œuvre de grâce et d'élégance. Nous possédons encore du Ragusain une médaille de Frédéric de Montefalco, « d'un style qui n'est pas sans fierté » (A. Michel). Michel-Ange Schiavone (1450-après 1524) exécuta, en collaboration avec Nicolas Pericoli dit le Tribolo, le beau monument du pape Adrien VI dans l'église Santa Maria dell'Anima à Rome; Georges Tchoulinovitch, dit Giorgio Schiavone, fut avec Mantegna, Cosimo Tura, Carlo Crivelli et d'autres encore un des plus grands élèves de Francesco Squarcione (1397-1468). Il a travaillé de 1450 à 1511. Georges exerça une certaine influence sur Crivelli et sur Gentile Bellini. Nous avons de lui deux admirables Madones à Venise et à Turin, cette dernière surtout dans un décor riche et de haute distinction a un port noble, d'une grâce exquise, d'une expression virgineale qui rappelle les Madones de Laurana. Il entourait ses Madones d'inscriptions serbo-croates en caractères cyrilliques, voire glagolitiques, comme Laurana, et écrivait sur ses tableaux en slave : *upisah v Bnechih* (peint à Venise) ou en latin *Opus Sclavonii Dalmatici Squarcioni S. (Scholaris)*. Infiniment plus profond que son maître Squarcione, ce Slave peut soutenir le voisinage d'André Mantegna.

Si Vittore Carpaccio (1), l'auteur immortel de l'histoire de sainte Ursule et de tant de tableaux où il reproduit avec une magnificence inouïe la vie vénitienne de son temps, est natif de Venise, il appartenait certainement à une famille slave d'Istrie (2) et la Dalmatie peut aussi le revendiquer comme l'auteur du plus beau saint Georges que la peinture ait créé et qu'il exécuta pour les Dalmates de Venise. En sa qualité de compatriote, il fut chargé par la confrérie de saint Georges dei Schiavoni à Venise, fondée en 1451, de reproduire sur les parois de la petite église slave l'histoire de saint Georges, de saint Jérôme et de saint Tryphon. Le premier est le plus populaire des saints chez tous les Slaves, le second est le saint protecteur de la Dalmatie et le dernier est le patron de la commune de Cattaro encore de nos jours. Cette belle église dont la façade fut rebâtie en 1501 par Jacopo Sansovino (1486-1570)

(1) La date de la naissance de ce grand peintre de l'école vénitienne est inconnue. Il est né probablement vers 1450 et il est mort vers 1522.

(2) Carpaccio n'est pas un nom à radical italien. Des *Karpai* (dont Carpaccio est la forme italianisée) se trouvent à Capodistria (en slave : Kopar). Plusieurs de ses magnifiques toiles se trouvent à Capodistria et à Zara. On dit que sa famille est originaire de Mazzorbo, île de l'estuaire vénitien. N'empêche qu'une famille slave d'Istrie ou de Dalmatie — il y en avait des centaines dans Venise et dans l'estuaire — a pu s'établir à Mazzorbo. Rien de plus naturel.

est « le sanctuaire des Slaves ». Le Vénitien Flaminio Corner expose en quelques lignes l'origine de la *Scuola* de saint Georges : « En l'année 1451, quelques hommes charitables appartenant à la race illyrienne ou slave, dont beaucoup de marins, animés d'une louable compassion envers leurs compatriotes qui, bien *que méritant mieux de la république, mouraient misérablement de privation ou de faim* (1), résolurent de fonder une confrérie charitable sous le patronage des martyrs saint Georges et saint Tryphon. Cette association avait pour but de secourir les pauvres marins et autres nécessiteux de leur nationalité; de veiller à leurs besoins occasionnés par la vieillesse ou la maladie et, après la mort, de conduire leur dépouille à la tombe. Laquelle décision fut approuvée par le Conseil des Dix, dans un décret en date du 19 mai 1451. Après quoi ils obtinrent de la pitié du prier du monastère de Saint-Jean de Jérusalem, Lorenzo Marcello, la concession d'un hospice dans les constructions du prieuré avec des salles nécessaires à leurs réunions, ainsi que le privilège d'élever dans l'église un autel dédié aux martyrs saint Georges et saint Tryphon; tout cela en échange d'une rente annuelle de quatre sequins, deux pains et une livre de cire à payer au prieuré, à la fête de Saint-Georges (2) ». Tels furent les débuts de la confrérie dite de Saint-Georges des Esclavons. La décision du Conseil des Dix, donnant suite à la requête des Dalmates débute par le libellé suivant : « Ayant entendu l'humble supplique et les voix pieuses de la Nation Dalmate ou Slave (*nation Dalmatina overo Sclabonica*) transmises à l'Illustrissime et Excellentissime Conseil des Dix de cette très chrétienne ville et heureuse patrie de Venise, etc. » Dans les archives de la confrérie on gardait religieusement le privilège apocryphe d'Alexandre le Grand délivré à la nation slave! Vers la fin du xv^e siècle, l'ancien local menaçant ruine, la confrérie décida l'érection d'un nouvel hospice, plus magnifique, dédié au martyr saint Georges qui fut achevé avec sa façade de marbre en 1501 (3). Or, dans cette église où aux termes des statuts de la confrérie la langue illyrique (serbo-croate) jouissait et jouit encore du droit de présence aux cérémonies religieuses, Vittore Carpaccio fut le magicien qui a converti cette salle d'église au plafond doré en une des plus belles galeries du monde. « Donc voici d'abord, à

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) Le fameux *Gjurgjevdan* des Yougoslaves, lorsque les Haidouks serbes portaient en campagne contre les Turcs, les Dragons de l'époque.

(3) A peu de distance de San-Giorgio de'Sclavoni s'élève une autre église, orthodoxe celle-là, San-Giorgio dei Greci, édifiée par Sante Lombardi et Gian Antonio Chioma au xvi^e siècle, saint Georges toujours!

gauche » — écrit Ruskin (1) — « saint Georges et le dragon, tous deux combattant de leur mieux, chacun parfait dans sa nature de dragon et de chevalier. Aucun dragon représenté parmi tous les reptiles mortels, aucun chevalier de l'immortelle chevalerie ne furent si parfaits que ces deux-là, chacun dans son espèce. Ce qu'il y a encore de visible en fait de vie animale sur le champ de bataille; grenouilles, lézards d'eau ou vipères, est non moins admirable, chacun dans son genre.... Le second tableau, représente le dragon dompté et traîné sur la place du marché de la capitale du sultan; l'éclat de la lance du saint qui lui a traversé le crâne sert de bride, bien qu'il n'y en ait guère besoin, le monstre étant assez subjugué sans cela, un dragon tout confondu et affaissé sur lui-même, aux os à moitié dissous, et que le prince et son peuple contemplant retournant à sa poussière. » Et ce saint Jérôme! Après avoir condensé en quelques lignes la vie du grand docteur de l'Église et anachorète de Bethléem, Ruskin ajoute : « C'est cette union de douceur et de raffinement avec la plus noble contenance, cet amour et cette imagination transformant la caverne de la montagne en un cloître orné de fresques et ses bêtes féroces en amis de la maison, c'est tout cela que Carpaccio reçut l'ordre de peindre pour vous. Et c'est de cela qu'il remplit ces trois toiles avec une inépuisable délicatesse de fantaisie, cherchant sans doute, je pense, à rendre l'histoire de toute vie et de toute mort monastiques et de la vie spirituelle dans l'éternité. »

Détail intéressant, Carpaccio dans ces admirables « histoires » ne signe nulle part « Venetus » comme c'était son habitude — et nous savons ce que cela signifiait pour tous les sujets de Saint-Marc sans distinction de race — mais, il signe simplement *Victor Carpathius faciebat* 1511. Par ailleurs, aucune église vénitienne n'a eu cet honneur d'avoir toute une galerie de tableaux du maître, si ce n'est la seule petite église slave de Venise où il travailla comme s'il avait voulu y mettre tout son cœur.

André Medulitch de Sebenico, dit Andrea Schiavone (1522-1582) fut l'héritier du coloris éclatant du Titien et du Giorgione avec des subtilités élégantes du Parmigianino dont il semble avoir été un certain temps l'élève. Il ne brille pas par une excessive fantaisie. Il est timide comme tous les Slaves. Mais la couleur l'attire et il y a dans ses toiles des lueurs d'incendie que le Titien n'aurait pas répudiées. « Il ne faut pas chercher

(1) Il faut lire tout l'admirable chapitre *Le sanctuaire des Slaves* que Ruskin a consacré à l'œuvre de Carpaccio. Nous nous bornons ici à reproduire quelques passages de cette admirable analyse, pour inciter nos lecteurs à savourer tout ce chapitre unique dans l'histoire de l'art.

chez Schiavone le drame que Tintoret faisait jaillir avec une violence inouïe de ses foules bruyantes, de ses jeux de lumière impétueux, mais la fougue du pinceau, l'amour de ce qui éblouit, l'imagination féconde pour inventer des effets vibrants de lumière et de couleur. » (A. Michel.)

Nous mentionnerons encore, en passant, un enfant de Sebenico Martin Rota-Kolunitch (1530-après 1592) illustre graveur, auquel on doit d'innombrables et beaux cuivres dont un *Jugement Dernier* de Michel-Ange — qu'il dédia au duc de Savoie Emmanuel Philibert, le héros de Saint-Quentin — et une admirable *bataille de Lépante*. Et encore Frédéric Benkovitch de Lesina (1) (fin du XVII^e siècle jusqu'après 1753) que les Vénitiens appelaient tantôt « Schiavone » tantôt « Federighetto di Dalmazia » et dont une noble toile à Saint-Sébastien, le bienheureux Gambacorti de Pise, fut longtemps attribuée au Piazzetta, l'auteur du magnifique plafond *La gloire de saint Dominique* dans l'église des Saints-Jean-et-Paul.

L'orfèvrerie a été de tout temps un art ragusain par excellence et l'est jusqu'à nos jours.

En 1490, le duc de Ferrare, Hercule I^{er}, envoya à Venise le peintre Cosimo Tura chez l'orfèvre Georges de Raguse (Giorgio Alegretto da Ragusa) pour lui commander un service de table en argent et en émail à l'occasion des noces d'Isabelle d'Este avec François de Gonzague. Le service avait été dessiné par Tura en personne. Il comportait des figures, des satyres, des aigles, des serpents, des dauphins et une corne d'abondance.

L'orfèvre ragusain s'acquitta magnifiquement de cette commission.

Un autre chef-d'œuvre de l'orfèvrerie ragusaine est un bassin, accompagné d'une aiguière, représentant le fond de la mer avec sa faune et sa flore, œuvre destinée par la République de Raguse au roi de Hongrie, Mathias Corvin. L'envoyé de Raguse ayant appris en route la mort du roi rebroussa chemin et le bassin fut déposé au trésor de la cathédrale où il se trouve encore. L'œuvre de l'artiste (Progonovitch?) est évidemment inspirée de l'art allemand du XV^e siècle.

Un bassin similaire se trouve au Musée de la ville de Nuremberg.

Après cette excursion où tout s'apaise dans l'apothéose du couchant, revenons encore un instant au grand *Quattrocento*, qui a marqué d'une empreinte si profonde de la Dalmatie l'art universel.

(1) Ou Almisse (Omiš).

HISTOIRE DE DALMATIE

Dans une leçon professée à l'École du Louvre, Courajod (1) s'insurgeait contre les historiens « partisans de la méthode cellulaire. Qu'ils prennent garde, les historiens partisans de la méthode cellulaire que j'ai définie tout à l'heure, les historiens qui n'ont voulu étudier les origines de la Renaissance que dans les sources purement italiennes, et qui estiment que, conformément au vieux dogme littéraire et universitaire, *tout doit nécessairement découler de l'Italie* (2)! Dans dix ans d'ici on ne pourra plus commencer une histoire de la Renaissance par l'Italie, parce que la période italienne n'est qu'une phase du mouvement général et parce qu'il n'y a pas dualité et succession, mais simultanéité et homogénéité dans les principes des diverses Renaissances, de celle du Nord comme de celle du Midi ». Le grand historien de l'art s'est trompé seulement de date. Les histoires de l'art se suivent et — se ressemblent. On croit que tout s'écroulerait le jour où on abandonnerait les vieux clichés, l'ornière de la routine. La Dalmatie réclame sa place dans l'histoire de l'art et plus spécialement dans l'histoire de la Renaissance. Elle a créé toute seule un chapitre d'une Renaissance slave. Elle n'a pas été un vase où on déversait le surplus de la production d'outre-mer. Elle fut plutôt guide et inspiratrice de quelques-unes des plus belles pages de la Renaissance européenne. Une revision des valeurs s'impose sans retard. La Dalmatie en sortira triomphante et avec elle et en elle la prodigieuse fécondité du génie slave.

(1) Courajod a professé à l'École du Louvre de 1887 à 1896.

(2) C'est nous qui soulignons ce passage.

ÉPILOGUE

LA configuration géographique de la Dalmatie et la lutte des grandes puissances pour la maîtrise de l'Adriatique se sont opposées à la constitution d'un bloc politique dalmate indépendant. Les villes égrenées au long d'une côte très étendue se sentaient livrées aux hasards des tempêtes, aux incidents imprévus d'une navigation extrêmement difficile, seules par les longues nuits d'hiver, aux prises avec des peurs subites et de subites exaltations suivies d'une longue période de dépression. Et sur tout ce monde à la recherche d'un minimum d'autarchie, condamné à une course éperdue au bonheur, pesait l'insoluble problème de la masse balkanique dont nul ne pouvait prévoir l'avenir, d'où venaient des échos profonds, des appels de détresse, des chants d'héroïsmes inutiles, creuset fantomatique où s'élaborait péniblement une conscience nationale arrêtée dans son essor par les stupides invasions de l'Asie, qui se frayait douloureusement une issue à travers mille embûches et mille désertions.

La Dalmatie a répondu au mystérieux appel. Elle a déposé ses longues douleurs et ses rares joies sur l'autel de l'unité yougoslave fondée sous le règne de Pierre I^{er}, magnifiquement développée et accomplie, au feu de cent batailles, sous le glorieux règne d'Alexandre I^{er}.

Fondre en une synthèse puissante et féconde l'héritage d'une culture millénaire avec le culte de la race retrouvée, c'est son grave problème de demain.

BIBLIOGRAPHIE

I. — SOURCES DOCUMENTAIRES IMPRIMÉES.

1. *Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae*, 1102-1373. Coll. T. Smičiklas, Zagrabiae, 1904-16.
2. *Commissiones et relationes Venetae* (collegit et digessit S. Ljubić) Zagrabiae, 1876-1880. I, 1433-1527; II, 1525-1553; III, 1553-1571. (*Monumenta Spectantia Historiam Slavorum Meridionalium*, vol. VI, VIII, XI.)
3. *Diplomatarium Relationum Reipublicae Ragusanae cum Regno Hungariae*, Budapest, 1887.
4. *Documenta historiae Chroaticae periodum antiquam illustrantia*, Zagrabiae, 1877. (*Monumenta Spectantia Historiam Slavorum Meridionalium*, vol. VII.)
5. Gregorii I. P., *Registrum Epistolarum* edd. P. Ewald et L.-M. Hartmann *Mon. Germ. Epp.*, I, 2, Berlin, 1891.
6. *Registre des lettres du Pape Grégoire VII* publié par Joffé, 1865.
7. *Ilyricum Sacrum Auctore Daniele Farlato Presbytero Societatis Jesu*, Venetiis, 1751-1819.
8. Joannis Papae VIII, *Epistolae* (Migne, *Patrologiae Ecclesiae Latinae*, CXXVI).
9. *Liber Statutorum civitatis Ragusii compositus anno 1272 cum legibus aetate posteriore insertis*, ed. V. Bogišić et C. Jireček, Zagrabiae, 1904. (*Monumenta historico-juridica*, vol. IX.)
10. *Listine o odnošajih između Južnoga Slavenstva i Mletačke Republike*, Zagreb, collegit S. Ljubić 1868-1891. (*Documents pour servir à l'histoire des rapports des Slaves méridionaux avec la République de Venise 960-1469*. *Monumenta Spectantia Historiam Slavorum Meridionalium* I-V, IX, XII, XVII, XXI, XXII, XXIV.)
11. Makušev, *Monumenta historica Slavorum Meridionalium vicinorumque populorum e tabulariis et bibliothecis italicis deprompta*, 1^{er} vol., Varsoviae, 1874, II^e vol., Belgrade, 1882.
12. *Statutum et reformationes insulae Brachiae* ed. K. Kadlec, Zagrabiae, 1926. (*Monumenta historico-juridica*, vol. II.)
13. *Statutum et reformationes civitatis Tragurii* ed. J. Strohal, Zagrabiae, 1915. (*Monumenta historico-juridica*, vol. X.)
14. *Statuta et leges civitatis Buduae, civitatis Scardonae et civitatis et insulae Lesinae*. Cura prof. S. Ljubić, Zagrabiae, 1882-1883. (*Monumenta historico-juridica*, vol. III.)

15. *Statuta et leges civitatis Spalati*. Cura prof. J.-J. Hanel, Zagrabiae, 1878. (*Monumenta historico-juridica*, vol. II.)
16. *Statuta et leges civitatis et insulae Curzulae (1214-1558)*, Cura prof. J.-J. Hanel, Zagrabiae, 1877. (*Monumenta historico-juridica Slavorum Meridionalium*, vol. I.)
17. Solitro V, *Documenti storici sull' Istria e la Dalmazia*, Venezia, 1884 (avec des notes anonymes de Tommaseo).
18. Pucić O., *Spomenici srpski od 1395 do 1423*, *Monuments serbes de 1395 à 1423*. Beograd, 1858-62.
19. *Monumenta Usocchorum*, coll. C. Horvat, Zagrabiae, 1910-13, 2 vol. (*Monumenta*, vol. XXXII, XXXIV.)
20. *Monumenta Ragusina. Libri Reformationum*, Zagrabiae, 1879-1897, I, 1306-1347; II, 1347-1352, 1358-1360 addit. a. 1301-1305, 1318, 1325-1336; III, 1359-1364; IV, 1364-1396; V, 1301-1336. (*Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium*, X, XIII, XXVII, XXVIII, XXIX.)
- 20^{bis}. *Annales Ragusini, Anonymi item Nicolai de Ragnina dig.* S. Nodilo, Zagrabiae, 1883. (*Monumenta spectantia Hist. Slav. Mer. Script.*, vol. I.)
21. F. Miklosich, *Monumenta Serbica*, Wien, 1858.
22. Theiner, *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium Historiam Illustrantia*, 2 vol., Rome-Zagreb, 1863-1875.
23. *Libro delli ordinamenti e delle usanza della universitate et dello comun della Isola di Lagusta ed. F. Radic.* (*Monumenta historico-juridica*, vol. VIII.)

II. — AUTEURS ANCIENS ET CHRONIQUEURS DU MOYEN AGE.

- 23^{bis}. D'Aguilers Raimond, *Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem* (*Historiens Occidentaux des Croisades*).
- 23^{ter}. Dandolo Andrea, *Chronicon Venetum* (1009-1280), Muratori-Scriptores rerum Italicarum, vol. XII, Mediolani, 1728.
24. *Cronaca Altinate e Cronaca Veneta di Martino da Canale* (*Archivio Storico Italiano*, t. VIII, Firenze, 1845).
25. Dioclée (Prêtre de), *Chronique* publ. par F. Šišić, Belgrade-Zagreb, 1928.
26. Appian Alexandrin, *Des guerres des Romains*, Paris, 1659 avec notes de M. Odet Philippe sieur de Mares.
27. Appiani Alexandrini, *Historia romana de bellis illyricis Stephano Gradio interprete* (Johannis Lucii de Regno Dalmatiae et Croatiae).
28. Apollonius de Rhodes, *L'expédition des Argonautes*, trad. franç., Panthéon Littéraire, Paris, 1838.
29. Athénée, *Les quinze livres des Deipnosophistes*, trad. franç., par de Marolles, Paris, 1680.
30. Claudien, *Eloge de Stilicon*. (Œuvres complètes, Paris, 1837.)
31. Constantinus Porphyrogenetus, *De Thematibus et de Administrando Imperio accedit cum Bandurii Commentariis*.
32. *Isidori Philosophi Vita Damascio auctore*. (*Photius Myriobiblion*, Migne, *Patrologiae Graecae*, T. CVIII-CIX.)
33. Denys d'Halicarnasse, *Les Antiquités romaines*, trad. par Bellanger.
34. Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, trad. nouvelle par M. Hofer, Paris, 1865-1866.

HISTOIRE DE DALMATIE

35. Dion Cassius, *Histoire romaine*, trad. française par E. Gros, Paris, 1845-1870.
36. *Ephori Fragmenta*, (*Historicorum graecorum fragmenta*, éd. Müller, Paris, 1842.)
37. Étienne de Byzance, *De Urbibus* ed. J. Gronovius, *Amstelodami*, 1678, in-folio.
38. *Etymologicum Magnum*, éd. Gaisford, Oxford, 1848.
39. Eugypius, *Opera Omnia. Patrologiae Latinae*, t. LXII, Parisiis, 1848, *Vita S. Severini*.
40. Euripide, *Les Bahhantes*, trad. par Leconte de l'Isle, Paris, 1884.
41. *Fragmenta Historicorum Graecorum*, Paris, 1849. (Asinius Quadratus, Philo Byblius, Olympiodorus, Thebaeus, Menander Protector.)
42. Guillelmus Apuliensis, *Gesta Roberti Wiscardi*. Pertz, *Script.* IX.
43. Hérodiën, *Histoire romaine depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à Gordien III*.
44. Hérodoté, *Histoire*, trad. Larcher revue et corrigée par E. Pessonneaux, Paris, Charpentier.
45. *Historia Augusta*, Lugd. Batavorum, 1671.
46. Isidore de Séville, *Etymologiae seu Origines*, éd. Lindsay, Oxford, 1911.
47. Jornandès, *De la succession des Royaumes et des temps et de l'origine et des actes des Goths*, texte latin et trad. nouvelle par M. A. Savagnes, Paris, Garnier frères.
48. Lucanus, *Pharsalia* (La Pharsale), trad. de Marmontel, Paris, Garnier frères.
49. Lucien, *Œuvres complètes*, Paris, 1876.
50. *Historia Malchi Rhetoris Philadelphensis Excerpta de Legationibus Gentium ad Romanos*. (*Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonnae, 1829.)
51. Malchi Sophistae, *Byzantinae Historiae*, libri VII.
52. Marcellinus Comes, *Chronicon* ed. Roncall. (*Corpus scriptorum Historiae Byzantinae*.)
53. Menandri, *Historia*. (*Corpus scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonnae, 1829.)
54. *Les Dionysiaques*, par Nonnus, trad. par le comte de Marcellus, Paris, 1856.
55. *Notitia dignitatum et administrationum omnium tam civilium quam militarium in partibus Orientis et Occidentis*, Bonnae, 1839-1853.
56. Paulus Diaconus, *Historia miscella*.
57. Pausanias, *Periegesis*.
58. Polybe, *Histoire*, trad. nouvelle par P. Waltz, Paris, Garnier frères, 1921, 4 vol.
59. Prokop, *Vandalenkrieg*, übers. von Dr. Coste, Leipzig, 1885.
60. Procopius, *De bello Gothico* (535-553).
61. Ptolomée, *Illyricum, Dalmatia*.
62. Salvien, *De Gubernatione Dei et de justo Dei praesentique judicio*, trad. nouvelle avec le texte en regard par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collembert, Paris, 1833.

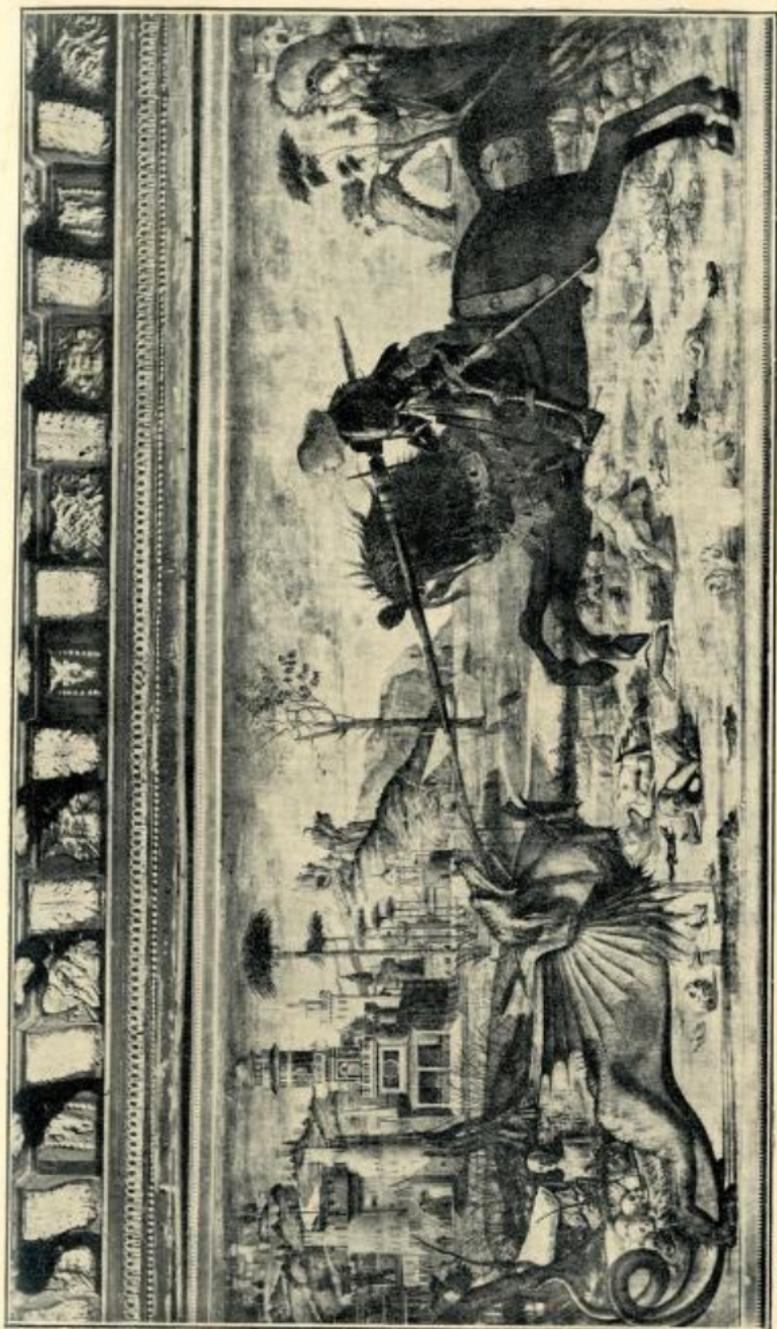
63. Sanudo (Marino), *I Diarii*, Venezia, 1879-1903.
 64. Scylacis *Periplus*. (*Geographi Graeci Minores*, Paris, 1855.)
 65. Sicardi *Episcopi Cremonensis Cronica*. (*Mon Germ. Hist. scriptorum*, t. XXXI.)
 66. Sophoclis *Fragmenta*. (*Scriptorum Graecorum Bibliotheca*, Paris, 1854.)
 67. Strabo. (*Geographi Graeci minores*, Parisiis, 1861.)
 68. Suétone, *Les douze Césars*, texte latin et trad. franç. par De La Harpe, refondue par M. Cabaret-Dupaty, Paris, Garnier frères.
 68^{bis}. Taciti, *Historiarum Libri Quinque*, texte latin et trad. franç. par J.-L. Burnouf, Paris, Garnier frères.
 69. Tite-Live, *Histoire romaine*, éd. Garnier, 6 vol.
 70. Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, texte latin et trad. franç. par Gérard, Paris, Garnier frères.
 71. Zonaras, *Annales*. (*Joannis Zonarae Annalium*, Libri XV, Migne, *Patrologiae Graecae*, t. CXXXIV.)
 72. Zosime, *Histoire romaine*.

III. — MONOGRAPHIES (DALMATIE).

73. G. Alačević, *Vicende storiche della Dalmazia dai tempi più remoti fino all'epoca di Augusto*. (*Bullettino di Archeologia e Storia Dalmata*, II, 1879.)
 74. V. Adamović, *Bedemi grada Dubrovnika*. (Les remparts de Raguse). Dubrovnik, 1896.
 75. P. de Andreis, *Storia della città di Traù*, Spljet, 1909.
 76. F.-M. Appendini, *Notizie storico-critiche sulle antichità, storia e letteratura de' Ragusei*, Ragusa, 1802.
 77. M. Barada, *Dinastičko pitanje u Hrvatskoj XI stoljeća* (*La question dynastique en Croatie au XI^e siècle*). *Vjesnik za Arheologiju i Povijest Dalmatinsku*, T. L. 1928-29.
 77^{bis}. A. Bauer, *Zum dalmatisch-pannonischen Krieg 6-9, v. Chr.* (*Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich-Ungarn*, XVII, 1894.)
 78. A. Bauer, *Griechische Colonien in Dalmatien, Roms erster illyrischer Krieg*. (*Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich-Ungarn*, Jahrgang XVIII, Wien, 1895.)
 79. C.-F. Bianchi, *Zara cristiana*, Zara, 1877-80, 2 vol.
 80. Biedermann, *Zur Ethnographie von Dalmatien*. (*Oest.-ung. Revue* IV, Band, 1888-1889.)
 81. Boglić, *Studi storici sull' isola di Lesina*, Zara, 1873.
 82. Horatio F. Brown, *Dalmatia*, London, 1925.
 83. Brückner, *Dalmatien und das österreich Küstenland*, Wien, 1911.
 84. V. Brunelli, *Storia della città di Zara dai tempi più remoti fino al 1815, Parte Prima : Dalle Origini al 1409*, Venezia, 1913.
 85. Brun Schmid, *Die Inschriften und Münzen der griechischen Städte Dalmatiens*. (*Abhandlungen des archeolog.-epigraphischen Seminars der Universität Wien*, X-XIII, 1894-1898.)
 86. Brusoni, *La dernière guerre entre Vénitiens et Turcs de 1644 à 1671*, Venise, 1673 (en ital.).

HISTOIRE DE DALMATIE

87. F. Bulić, *Stridone. (Grahovopolje in Bosnia), luogo natale di S. Girolamo*, Roma, 1920. (*Miscellanea Geronimiana*.)
88. F. Bulić, *Sull' anno della distruzione di Salona. (Bullettino di St. Dalmata 29, 1906.)*
89. F. Bulić, *Colonia Martia Julia Salonae. (Programma del Ginnasio di Spalato, 1883-84.)*
90. F. Bulić, *L'imperatore Diocleziano. Studio storico-critico. (Bullettino di Archeologia e Storia dalmata, 1916.)*
91. F. Bulić-Bervaldi, *Les évêques de Salone et les archevêques de Spalato, de la destruction de Salone à la moitié du XI^e siècle*, Zagreb, 1912-13 (en serbo-croate).
92. F. Bulić, *S. Gregorio Magno nelle sue relazioni colla Dalmazia. (Bullettino di Storia ed Archeologia dalmata, Spalato, 1904, Supplemento 1-3.)*
93. P. Butorac, *Porijeklo Siksta V. (L'origine de Sixte V.) (Bulletin d'Archéologie et d'Histoire dalmate, vol. 50, Split, 1932.)*
94. G.-B. Cardona, *L'isola di Arbe*, Roma, 1919. (*Le vie del mare e dell'aria*.)
95. Carrara, *La Dalmazia*, Zara, 1846.
96. G. Cattalinich, *Storia della Dalmazia*, Zara, 1834, 3 vol.
97. Ciccarelli, *Osservazioni sull' isola della Brazza e sopra quella nobiltà*, Venezia, 1802.
98. A. Coen, *L'abdicazione di Diocleziano. Studio storico*, Livorno, 1877.
99. H. Cons, *La province romaine de Dalmatie*, Paris, 1881.
100. G. Costa, *L'Imperatore Dalmata (C. Valerius Diocletianus)*, Roma, 1912.
101. V. Čorović, *Despot Gjuragj Branković prema Konavoshome ratu 1430-1432. Le Despote Georges Brankovitch et la guerre de Canali. (Glasnik Kr. Srpske Akademije, CX, II, razr. Beograd, 1923.)*
102. A. Dabinović, *Kada je Dalmacija pala pod jurisdikciju carigradske patrijaršije? (En quelle année la Dalmatie est-elle tombée sous la juridiction du Patriarcat de Constantinople?)* Zagreb, 1928. *Rad Jug. Akad.* 239.
103. Dümmler, *Geschichte der Slaven in Dalmatien (XX Band der Sitzungsberichte der K. Akademie, Wien, 1856.)*
104. J.-C. Engel, *Staatshunde und Geschichte von Dalmatien, Croatien und Slavonien*, Halle, 1798.
105. Eitelberger, *Die mittelalterlichen Kunstdenkmäler Dalmatiens*, Wien, 1884.
106. J.-C. Engel, *Geschichte des Freystaates Ragusa*, Wien, 1806.
107. T. Erber, *Storia della Dalmazia dal 1797 al 1814*, Zara, 1885-88.
108. Errard-Gayet, *L'art byzantin d'après les monuments de l'Italie, de l'Isrie et de la Dalmatie*, Paris.
109. Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften*, vol. XXII, *Dalmatien*.
110. D. Fabianich, *La Dalmazia ne' primi cinque secoli del Cristianesimo*, Zara, 1874.
111. H. Folnesics, *Studien zur Entwicklungsgeschichte der Architektur und Plastik des XV. Jahrhunderts in Dalmatien*, Wien, 1914.



VETTORE CARPACCIO (XVI^e siècle).

Saint Georges combat le Dragon (fresque slavo-byzantine des saints Georges et Triphon à Venise).



112. M. Foscarini, *Degli inquisitori da spedirsi nella Dalmazia. Orazione di Marco Foscarini Cavaliere e Procuratore detta nel Maggior Consiglio il giorno 17 dicembre del 1747*, Venezia, 1831.
113. Ed. Freeman, *Sketches from the subject and neighbour lands of Venice*, London, 1881.
114. Dagobert Frey, *Der Dom von Sebenico und sein Baumeister Giorgio Orsini*, Wien, 1913 (*Jahrbuch des kunsthistorischen Institutes der k. u. k. Zentralkommission für Denkmalpflege*, Band VII, 1913).
115. J. Gelcich, *Dalmatien (Oesterr.-ungar. Monarchie in Wort und Bild*, Wien, 1892).
116. G. Gelcich, *Memorie storiche sulle Bocche di Cattaro (638-1492)*, Zara, 1880.
- 116^{bis}. G. Gelcich, *Lo sviluppo civile di Ragusa, Ragusa*, 1885.
117. Gerber, *Altchristliche Kultbauten Istriens und Dalmatiens*, Dresden, 1912.
118. Griesberger, *Das ragusanische Erdbeben von 1667*, München, Ackermann, 1913 (*Münchener geographische Studien, herausgegeben von Sigmund Günther*, Stück 28).
119. D. Gruber, *Vojevanje Ljudevita I u Dalmaciji sa Hrvatskimi Velmožami i sa Mletčani od početka njegova vladanja pa do osamgodišnjega primirja sa Mletčani (1342-1348) (Les guerres de Louis I^{er} en Dalmatie avec les magnats croates et les Vénitiens du début de son règne jusqu'à la trêve de huit ans avec Venise)*, Požega, 1888.
120. D. Gruber, *Borba Ludovika I s Mlečanima za Dalmaciju (1348-1358) (Rad. Jug. Akad. XLII, 1902). Les luttes de Louis I^{er} avec les Vénitiens, pour la possession de la Dalmatie*.
121. D. Gruber, *Dalmacija za Ludovika I (1358-1382) (Rad. Jug. Akad., CLXVI, CLXX, 1905). La Dalmatie sous Louis I^{er}*.
122. D. Gruber, *O Duhljanskoj i Dubrovačkoj Nadbiskupiji do polovice XIII stoljeća (Vjesnik Zemaljskog arhiva 14, 1912). Les archevêchés de Dioclée et de Raguse jusqu'à la moitié du XII^e siècle*.
123. Dr R.-M. Gručić, *Konavli pod raznim gospodarima od XII do XIV vijeka (Spomenik Kr. Srpske Akadem. LXVI II, razr. Zemun, 1926). La contrée de Canali du XIII^e au XIV^e siècle*.
124. A. Hauser, F. Bulić, *S. Donato in Zara*, Wien, 1882 (*VIII Band der Mitteilungen der k. u. k. Central-Commission für Kunst- und historische Denkmäler*).
125. E. Hébrard et J. Zeiller, *Spalato, le Palais de Dioclétien*, Paris, 1912.
126. O. Hirschfeld, *Zur Geschichte des pannonisch-dalmatischen Krieges (Hermes XXV, 1890)*.
127. E. Haumant, *La Formation de la Yougoslavie*, Paris, 1930.
- 127^{bis}. Imhoof-Blumer, *Ueber die Münzfunde in Dalmatien (Numismatische Zeitschrift, XVI, 1884)*.
128. Sir Thomas Jackson, *Dalmatia, the Quarnero and Istria*, 3 vol. Oxford, 1887.
129. Jelić-Bulić, *Guida di Spalato e Salona*, Zara, 1894.
130. K. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Wien, 1902.

HISTOIRE DE DALMATIE

131. G. Körbler, *Dubrovačka Republika i Zapadne Evropske Države*, Zagreb, 1916 (*Rad. Jug. Akademije* 214). *La République de Raguse et les Puissances Occidentales*.
132. G. Körbler, *Talijansko pjesništvo u Dalmaciji XVI vijeka*, Zagreb, 1916 (*Rad. Jug. Akademije* 212). *La poésie italienne en Dalmatie au XVI^e siècle*.
133. Kostrenčić, *Pomorsko pravo u Statutima primorskih naših gradova i otoka* (Mjesečnik, 1915). *Le droit maritime dans les statuts de nos villes du littoral et de nos îles*.
134. Kowalczyk und Gurlitt, *Denkmäler der Kunst in Dalmatien*, Berlin, 1910.
135. G. Kreglianovich-Albinoni, *Memorie per la Storia della Dalmazia*, Zara, 1809, 2 vol.
136. J. Kukuljević, *Priorat Vranski*, Zagreb, 1886 (*Rad Jugoslavenske Akademije* LXXXI, LXXXII). *Le prieuré de Vrana*.
137. V. Lago, *Memorie sulla Dalmazia*, Venezia, 1869-1871, 3 vol.
138. S. Ljubich, *Dizionario biografico degli uomini illustri della Dalmazia*, Vienna, 1856.
139. S. Ljubić, *Les gouverneurs de Dalmatie sous la domination romaine* (*Rad Jug. Akad.* XXXI). *Serbo-croate*.
140. S. Ljubić, *Križbojnici u Zadru. Ulomak iz mletačkoga Križboja 1202-1204 (Izvjestje o Kr. Velikoj Gimnaziji u Osijeku 1861-62)*. *Les croisés à Zara 1202-1204*.
141. G. Lubin, *Traù* (Collezione : *Le vie del mare e dell' aria*).
142. G. Luccari, *Copioso ristretto degli annali di Ragusa*, Venezia, 1605, Ragusa, 1790.
143. Lucius Johannes, *De Regno Dalmatiae et Croatiae Libri sex Amstelodami*, 1666.
144. Lucius Johannes, *Memorie istoriche di Tragurio*, Venetia, 1673.
145. H. Marczali, *Les relations de la Dalmatie et de la Hongrie du XI^e au XIII^e siècle*, Paris, 1899.
146. L. Maschek, *Manuale del regno di Dalmazia*, Zara, 1871-78.
147. T. Matić, *Hrvatski Književnici mletačke Dalmacije i život njihova doba* (*Rad Jug. Akad.* 231 *razr. historijsko-filozofsko-jurid.* 101). *Les hommes de lettres croates dans la Dalmatie vénitienne*.
148. P. Matković, *Prilozi k trgovačko-političkoj historiji republike dubrovačke* (*Rad VII*). *Contributions à l'histoire politique et commerciale de la République de Raguse*.
149. P. Matković, *Spomenici za dubrovačku povijest u vrijeme ugarško-hrvatske zaštite (Starine I)*. *Monuments pour l'histoire de Raguse sous le protectorat hungaro-croate*.
150. E. Mayer, *Die dalmatisch-istrische Municipal-Verfassung im Mittelalter und ihre römischen Grundlagen*, Weimar, 1903.
151. S. Mitis, *Storia dell' isola di Cherso-Ossero (Atti e Memorie della Società istriana di archeologia e storia patria*, Parenzo, 1925, vol. XXXVII).
152. U. Monneret de Villard, *L'Architettura romanica in Dalmazia*, Milano, 1910.
153. G. Novak, *Hvar*, Beograd, 1924.

154. G. Novak, *Comes, potestas, prior, consul, rector, capitaneus i miles grada Splita* (Bulletin d'Archéologie et d'Histoire dalmate, vol. XL, 1928-29).
155. Nutrizio, *Riflessioni sopra lo stato presente della Dalmazia*, Firenze, 1775. Dedicato a Gio. Grimani « a sollievo d'un' oppressa provincia ».
156. C. Patsch, *Archäologisch-epigraphische Untersuchungen zur Geschichte der römischen Provinz Dalmatien*. Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegovina, VI, 1899.
157. M. Perojević, *Petar Kružić*, Zagreb, 1931.
158. R. E. Petermann, *Führer durch Dalmatien*, Wien, 1899.
159. St. Petris, *Cenni storici sulle Absirtidi*, Capodistria, 1883.
160. F. Petter, *Dalmatien in seinen verschiedenen Beziehungen*, Gotha, 1857.
161. P. Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815. Épisode des conquêtes napoléoniennes*, Paris, 1893.
162. P. Pisani, *Les possessions vénitiennes de Dalmatie du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, 1890.
163. G. Praga, *Zaratini e Veneziani nel 1190* (La Rivista Dalmatica, Anno VIII^e, Zara, 1925-1926).
164. *Prospetto Cronologico della Storia della Dalmazia*, Zara, 1878 (P.-D. Maupas, archevêque de Zara).
165. J. Radonić, *Der Grosswoiwode von Bosnien Sandalj Hranic Kosača* (Archiv. für Slav. Philologie, 19, 1897).
166. J. Radonić, *Les communes dalmates et Byzance au X^e siècle* (en russe), Constantinople, 1901.
167. F. Serafino Razzi, *La Storia di Ragusa*, Lucca, 1595, nuova edizione, Ragusa, 1903.
168. J. Resti, *Chronica Ragusina ab Origine Urbis usque ad annum 1451 item Joannis Gundulae (1451-1484) digessit Speratus Nodilo, Zagrabiæ, 1893* (Monumenta spectantia Historiam Slavorum Meridionalium Scriptores, vol. II).
169. L. Roy, *Chapiteaux du palais des Recteurs à Raguse* (Bulletin Monumental, 1923, n° 3-4).
170. Sabalich, *Guida archeologica di Zara*, Zara, 1897.
171. Sabalich, *La Dalmazia nei commerci della Serenissima*, Zara, 1907.
172. R. Schneider, *Ueber die bildlichen Denkmäler Dalmatiens* (Archaeologisch-Epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich-Ungarn, Wien, 1885).
173. A. Selem, *Tommaso Arcidiacono e la Storia Medievale di Spalato* (La Rivista Dalmatica Zara, 1925-1926).
- 173^{ba}. S. Skurla, *Cenni storici su Ragusa*, Zagabria, 1875.
- 173^{ter}. S. Skurla, *Močnik stolne crkve Dubrovačke* (Le reliquaire de la cathédrale de Raguse), Dubrovnik, 1868.
174. J.-N. Smirnof, *Otnosenija Veneciji k gorodshim obštinam Dalmaciji s XII do polovini XIV vijeka*. Kazan, 1880-1884, 2 vol. *Venise et les communes dalmates du XII^e au XIV^e siècle*.
175. S. Spon et G. Wheler, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Lyon, 1678.
176. J. Stojanović, *Dubrovačka Književnost*, Dubrovnik, 1900. *La Littérature ragusaine*.

HISTOIRE DE DALMATIE

177. J. Strohal, *Pravna povijest Dalmatinskih gradova*, Zagreb, 1913. *Histoire civile des communes dalmates*.
178. K. Šegvić, *Borba za hrvatsko bogoslužje i Grgur Ninški ili Šizma u Hrvatskoj i Dalmaciji 1059-1075*, Zagreb, 1930 (*Bogoslovska Smotra*). *La lutte pour la liturgie slave et Grégoire de Nona ou le Schisme en Croatie et en Dalmatie 1059-1075*.
179. F. Šišić, *La formation du terme géographique actuel de « Dalmatie »*, Zagreb, 1930. Pièce.
180. F. Šišić, *Dalmacija i ugarsko-hrvatski kralj Koloman (Vjesnik Arheološkog Društva, Zagreb, 1909)*. *La Dalmatie et le roi hungaro-croate Koloman*.
181. F. Šišić, *Zadar i Venecija 1159-1247 (Rad. 142)*.
182. J. Tadić, *Španija i Dubrovnik u XVI v. (L'Espagne et Raguse au XVI^e siècle)*, Beograd, 1932. Editions de l'Académie Royale Serbe, t. XCIII.
183. Thomas Arcidiaconus, *Historia Salonitana*, Zagreb, 1894 (*Monumenta H. S. M.*, vol. XXVI).
184. J. Tomić, *Grad Klis u 1546 godini* Beograd, 1908 (*Društveni i istorijski spisi Kr. Srpske Akademije Knj.*, XXVII). *La ville-forte de Klis en 1546*.
185. J. Torbarina, *Italian influence on the poets of the Ragusan Republic*, London, 1931.
186. M. Vasić, *Arhitektura i Skulptura u Dalmaciji od početka IX do početka XV veka*, Beograd, 1922. *L'architecture et la sculpture en Dalmatie du XI^e au XV^e siècle*.
187. Veith G., *Die Feldzüge des C. Julius Caesar Octavianus in Illyrien in den Jahren 35-33 v. Chr.*, Wien, 1914 (Fasc. 7 der « *Schriften der Balkan-Commission der K. Akademie der Wissenschaften, Antike Abteilung*, 1914).
188. L. Villari, *The Republic of Ragusa*, London, 1904.
189. K. Vojnović, *Državno ustrojstvo republike Dubrovačke (Rad. 103)*. *La Constitution de Raguse*.
190. K. Vojnović, *Sudbeno ustrojstvo republike Dubrovačke*, I, 1272-1459; II, 1460-1667; III 1667-1808 (*Rad 105, 108, 114, 115*). *L'organisation judiciaire de Raguse*.
191. K. Vojnović, *Crkva i država u Dubrovačkoj republici (Rad 119, 121)*. *L'Église et l'État à Raguse*.
192. K. Vojnović, *Državni rizničari republike Dubrovačke (Rad 127)*. *Les Trésoriers de l'État de Raguse*.
193. K. Vojnović, *Carinski sustav Dubrovačke republike (Rad 129)*. *Le système douanier de Raguse*.
194. L. de Voinovitch, *La Dalmatie (Le Monde Slave, t. III, juillet 1932)*.
195. Cte L. de Voinovitch, *La Monarchie Française dans l'Adriatique*, Paris, 1918.
196. L. de Voinovitch, « *Les Angevins* » à Raguse (1384-1385). *Un épisode de l'expédition de Louis I^{er} d'Anjou en Italie*, Paris, 1913 (*Revue des Questions historiques*).
- 196^{bis}. L. de Voinovitch, *La civilisation yougoslave*, Paris, 1925 (*Mercur de France*).
197. L. Vojnović, *Pad Dubrovnika (La chute de Raguse)*, 2 vol. Zagreb, 1908.

198. L. Vojnović, *Dubrovnik i Osmansko Carstvo (1365-1482)*, Beograd, 1898. *Raguse et l'Empire Ottoman*.
199. L. Vojnović, *Depeschen des Francesco Gondola, Gesandten der Republik Ragusa bei Pius V und Gregor XIII (1570-1573)* (*Archiv für Oesterreichische Geschichte*, Bd. 98 II. Hälfte).
200. N. Vulić, *Contributi alla storia della guerra di Ottaviano in Illiria nel 35-33 e della campagna di Tiberio nel 15 av. Ch.*
201. G. Wenzel, *Beiträge zur Quellenkunde der dalmatinischen Rechtsgeschichte im Mittelalter. Die Inseln Meleda, Lagosta und Curzola* (*Archiv der Kais. Akad. der Wissenschaften*, Wien II 1349, VII 1851).
202. Sir G. Gardner Wilkinson, *Dalmatia and Montenegro*, London, 1848.
203. J. Zeiller, *L'origine de Spalato (Mélanges Cagnat)*.
204. J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie*, Paris, 1906.
205. G. Zippel, *Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig, 1877.
206. S. Zlatović, *Franovci i Hrvatski puk u Dalmaciji*, Zagreb, 1888 (*Les Franciscains et le peuple croate de Dalmatie*).
207. F. Zwitter, *Les origines de l'Illyrisme politique et la création des provinces illyriennes* (*Le Monde Slave*, Paris, 1933).

IV. — HISTOIRES ET MONOGRAPHIES GÉNÉRALES.

208. Guy Allard, *Dictionnaire historique du Dauphiné*, publié par H. Gabriel, Grenoble 1834.
209. D'Anselme, *Du héros phénicien Cadmus et de sa famille*, Tours, 1888.
210. H. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris, 1889-1894.
211. H. d'Arbois de Jubainville, *La mythologie grecque et l'Histoire de l'Europe occidentale*, Paris, 1878 (*Mémoires de la Société de linguistique*, III^e vol.).
212. Armingaud, *Venise et le Bas-Empire*, Paris, 1868.
213. C. Autran, « Phéniciens ». *Essai de contribution à l'Histoire antique de la Méditerranée*, Paris, 1920.
215. W. Barth, *Kaiser Zeno*, Basel, 1894 (Dissertation).
216. Mgr Batiffol, *S. Grégoire-le-Grand*, Paris, 1928.
217. A. Battistella, *La Repubblica di Venezia ne' suoi undici secoli di Storia*, Venezia, 1921.
218. Bekker-Marquardt, *Handbuch der römischen Altertümer*.
219. J. Beloch, *Die Bevölkerung Italiens im Altertum* (*Klio*, t. III, 1903).
220. J.-Th. Bent, *The Cyclades (ad v. Paros)*, London, 1885.
221. A. Bertrand et Sal. Reinach, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, Paris, 1894.
222. Bonnal, *La chute d'une République*, Paris, 1885.
223. Bonnefons, *La chute de la République de Venise, 1789-97*, Paris, 1908.
224. E. Bravetta, *Enrico Dandolo*, Milano, 1929.
225. Bréhier, *Le schisme oriental du XI^e siècle*, Paris, 1899.

HISTOIRE DE DALMATIE

226. M. Brion, *La vie des Huns*, Paris, 1931.
227. M. Brion, *La vie d'Attila*, Paris, 1928.
228. J. Brochet, *Saint Jérôme et ses ennemis*, Paris, 1905.
- 228^{bis}. L. Bréhier, *L'Église et l'Orient au Moyen-Age. Les Croisades*, Paris, 1907, 4^e édition, 1921 (*Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*).
229. Comte du Buat, *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1772 (12 volumes).
300. C. Bursian, *Geographie von Griechenland*, Leipzig, 1872 (ad v. Paros).
301. J.-B. Bury, *History of the later Roman Empire. From the death of Theodosius I to the death of Justinian (395-365)*, 2 vol., London, 1923.
302. J. Bury, *A history of the Eastern Roman Empire — From the fall of Irene to the accession of Basile I*, London, 1912 (A. D. 802-867).
303. F. Cavallera, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, 2 vol., Louvain, 1922.
304. Roberto Cessi, *Venezia Ducale*, Padova, 1928-1929; I, *Le origini*; II, *L'età eroica*.
305. A. de Ceneees, *Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère*, Bruxelles, 1880.
306. F. Chalandon, *Histoire de la domination Normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907.
307. F. Chalandon, *Les Comnènes*, Paris, 1900-1912.
308. H.-F. Clinton, *Fasti Hellenici*, Oxford, 1834.
309. A. Couat, *La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, Paris, 1882.
310. E. Curtius, *Histoire grecque*, trad. de l'allemand par A. Bouché-Lecleercq, Paris, 1883, 5 vol.
311. E. Curtius, *Die Griechen als Meister der Colonisation (Rede zum Geburtsfeste S. M. des Kaisers und Königs in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin am 22. März 1883)*.
312. E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, Berlin, 1855.
313. J. Cvijić, *La Péninsule balkanique. Géographie humaine*, Paris, 1918.
314. V. Čorović, *Kralj Turko I Kotromanić*, Beograd, 1925 (*Izdanja Kr. srpske akademije knj. LXVI*).
315. Diedo Giacomo, *Storia della Repubblica di Venezia*, Venezia, 1751.
316. Ch. Diehl, *Études sur l'administration byzantine dans l'Exarchat de Ravenne (568-751)*, Paris, 1888.
317. Ch. Diehl, *En Méditerranée*, Paris, 1925.
318. Ch. Diehl, *Histoire de l'Empire Byzantin*, Paris, 1919.
319. A. Domaszewski, *Geschichte der römischen Kaiser*, 2 vol., Leipzig, 1909.
320. G. Dottin, *Les anciens peuples de l'Europe*, Paris, 1916.
321. A. Duncker, *Claudius Gothicus. Programm des Kgl. Gymnasiums zu Hanau*, 1868.
322. M.-R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée*, Paris, 1914.
323. L. Drapeyron, *L'empereur Héraclius et l'Empire Byzantin au VII^e siècle*, Paris, 1869.
324. A. Dufourcq, *Le Christianisme et l'Empire*, Paris, 1930.

325. Duruy, *Histoire des Romains*, Paris, 1879.
326. F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, Paris, 1926.
327. F. Dvornik, *La lutte entre Byzance et Rome à propos de l'Illyricum au IX^e siècle (Mélanges Ch. Diehl)*.
328. *Esatto Diario di quanto è successo dalli 2 sino al 17 maggio 1797 nella caduta della Veneta aristocratica Repubblica, unitamente al trattato di pace stipulato fra la medesima e la Repubblica Francese*, Basilea, 1797.
329. J. Arth. Evans, *Antiquarian Researches in Illyricum*, Westminster, 1883-85.
330. P. Fabre, *Étude sur le Liber Censuum de l'Église Romaine*, Paris, 1892.
331. P. Fabre, *Le Liber Censuum de l'Église romaine*, Paris, 1905.
332. Fanucci, *Storia dei tre celebri popoli marittimi dell' Italia*, Pisa, 1817-1822.
333. Filiasi, *Memorie storiche de' Veneti primi e secondi*, Venezia, 1796-1798.
334. E. Ficht, *De Argonautorum reditu, questiones selectae*, Göttingen, Dissertation, 1896.
335. Fliche, *La Chrétienté médiévale (395-1254)*, Paris, 1929.
336. Foucart, *Le culte de Dionysos en Attique*, Paris, 1904.
337. W. Fraknoi, *Ungarn und die Liga von Cambrai 1509-1511*, Budapest, 1883.
338. Freeman, *Western Europe in the fifth Century*, London, 1904.
339. Freeman, *The Illyrian Emperors*.
340. Freeman, *History of Sicily*, 4^e éd. avec deux suppléments de Sir A. Evans. *Dionysios Colonies on Illyrian Coasts et The Adriatic colonies of Dionysios*.
341. E. Gabotto, *Storia dell' Italia Occidentale nel Medio Evo*, Pinerolo, 1911.
342. Th. Gaisford, *Etymologicon Magnum*, Oxonii, 1848.
343. Galvani, *Il re d'Armi di Sebenico*, Venezia, 1884.
344. A. Gaudenzi, *Sui rapporti tra l'Italia e l'Impero d'Oriente fra gli anni 476 e 554 dopo Cr.*, Bologna, 1888.
345. J. Gay, *Les papes du XI^e siècle et la Chrétienté*, Paris, 1926.
346. J. Gay, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin depuis l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*, Paris, 1904.
347. H. Genthe, *Ueber den etruskischen Tauschhandel nach dem Norden*, Frankfurt, 1874.
348. Aug. Gfrörer, *Byzantinische Geschichten*, Graz, 1873.
349. E. Gibbon, *The decline and fall of the Roman Empire*, ed. by Oliphant Smeaton, London, 1928.
350. G. Glotz, *Histoire du Moyen Age*, t. I^{er}. *Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888*, par Ferdinand Lot, Christian Pfister, François L. Ganshof, Paris, 1928.
351. G. Glotz, *La civilisation égéenne*, Paris, 1923.
352. G. Goyau, *La Tétrarchie. Sommaire d'une étude d'ensemble*, Paris, Geuthner, 1912.
353. Gronovius J., *Geographia antiqua*, Lugd. Bat., 1700.
354. O. Gruppe, *De Cadmi Fabula*, 1891.

HISTOIRE DE DALMATIE

355. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, München, 1906.
356. G. Grützmaker, *Hieronymus. Eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte*, Leipzig, 1901.
357. P. Guiraud, *Les Assemblées provinciales dans l'empire romain*, Paris, 1887.
358. A. Güldenpenning, *Geschichte des oströmischen Reiches unter den Kaisern Arcadius und Theodosius II*, Halle, 1885.
359. G. Hanotaux, *Les Vénitiens ont-ils trahi la Chrétienté en 1202?* (*Revue Historique*, IV, 1877).
360. W. Herster, *Die Nationen des Römerreiches in den Heeren der Kaiser*, Speyer, 1873.
361. L. Halphen, *Les Barbares. Des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle*, Paris, 1930, 2^e édit. (*Histoire Générale sous la direction de L. Halphen et Ph. Sagnac*).
362. L. Halphen, *L'essor de l'Europe (XI^e-XII^e siècles)*, Paris, 1932. *Hist. Générale*.
363. L. Hartmann, *Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien (540-750)*, Leipzig, 1889.
364. L. Hartmann, *Geschichte Italiens im Mittelalter, II, Band I Hälfte: Römer und Langobarden bis zur Teilung Italiens*, Gotha, 1900.
365. J. Hatzfeld, *Les trafiquants italiens dans l'Orient Hellénique*, Paris, 1919.
366. L. Hauptmann, *Politische Umwälzungen unter den Slovenen vom Anfang des VI. Jahrhunderts bis zur Mitte des XI. Jahr* (*Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung XXXVI, Band*, 1915).
367. M. Holleaux, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au III^e siècle av. J.-C. (273-205)*, Paris, 1921 (*Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, Fasc. 124^e*).
368. A. Holm, *Geschichte Siziliens im Altertum*, Leipzig, 1870-1898.
369. L. Homo, *L'Italie primitive et les débuts de l'Impérialisme romain*, Paris, 1925.
370. H.-H. Howorth, *The Avars (Journal of the Royal Asiatic Society, vol. XXI, New Series, 1889)*.
371. A. Huber, *Geschichte Oesterreichs*, vol. I-V (jusqu'à 1648). Gotha, 1885-1895.
372. A. Huber, *Ludwig I von Ungarn und die ungarischen Vasallenländer (Archiv für österreichische Geschichte, 66)*.
373. Huillard-Breholles, *Historia diplomatica Friderici II*.
374. C. Ivekovich, *Dalmatiens Architektur und Plastik*, Wien, 1910-22, 5 vol.
375. V. Jagić, *Conversion of the Slavs (Cambridge Medieval History, t. IV)*.
376. A. Jardé, *La formation du peuple grec*, Paris, 1923.
377. L. Jelich, *Contributo alla storia dell' arte in Dalmazia*, Zara, 1913.
378. St Jérôme, *Œuvres complètes*, trad. en français avec le texte soigneusement revu, etc., par l'abbé Bareille, Paris, 1881.
379. St Jérôme, *Vie de Saint Hilarion*, Paris, 1829 (*Collection des Vies des Pères du Désert*).
380. K. Jireček, *Geschichte der Serben*, Gotha, 1911.

381. G. Jondet, *Les ports submergés de l'ancienne île de Pharos*, Le Caire, 1916 (t. IX des *Mémoires de l'Inst. Egyptien*).
382. Jireček, *La civilisation serbe au Moyen Age*, trad. par L. Eisenmann, Paris, 1919.
383. N. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, Paris, 1899-1902.
- 383^{bis}. N. Jorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Gotha, 1908-1913, 5 vol.
384. P. Jouguet, *l'Impérialisme Macédonien et l'Hellénisation de l'Orient*, Paris, 1926.
385. C. Jullian, *L'administration provinciale et municipale de l'Empire romain*, Toulouse, 1884.
386. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, Paris, 1923, t. III. *La conquête romaine et les premières invasions germaniques*.
387. C. Jullian, *Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains 43 av. J.-C. à 330 après J.-C.*, Paris, 1884 (Fasc. XXXVII^e, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome).
388. J. Jung, *Römer und Romanen in den Donauländern*, Innsbruck, 1887.
389. J. Jung, *Die römischen Landschaften des Römischen Reiches*, Innsbruck, 1881.
- 389^{bis}. Jurien de la Gravière, *La guerre de Chypre et la bataille de Lépanie*, Paris, 1888.
390. E. Kantorowicz, *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, 1931.
391. Katona, *Historia critica Reg. Hungariae Stirpis Arpad*, t. IV.
392. R. Keller, *Stilicho oder die Geschichte des Weltrömischen Reiches 395-408*, Berlin, 1884.
393. V. Klaić, *Povijest Bosne do propasti Kraljevstva*, Zagreb, 1882 (trad. allemande par J. Bojničić *Geschichte Bosniens*, Leipzig, 1885).
394. H. Kohl, *Zehn Jahre Ostrogothischer Geschichte vom Tode Theoderich's des Grossen bis zur Erhebung des Vitigis (526-536)*, Leipzig, 1877.
395. Kohlschütter, *Venedig unter dem Herzog Peter II Orseolo (991-1009)*, Göttingen, 1868.
396. Kostrenčić, *Hrvatska pravna povijest*, Zagreb, 1919. *Histoire civile de la Croatie*.
397. M. Kovalevsky, *La fin d'une aristocratie*, Turin, 1901.
398. H. Kretschmayr, *Geschichte von Venedig : I, Band bis zum Tode Enrico Dandolo*, Gotha, 1905; *II, Band Die Blüte bis 1516*, Gotha, 1920. *III, Band, der Niedergang*, Stuttgart, 1934.
399. J. Kromayer, *Kleine Forschungen zur Geschichte des zweiten Triumvirats. V Die illyrischen Feldzüge Octavians (Hermes XXXIII, 1898)*.
400. J. Kukuljević, *Slovenski Umjetnikah Jugoslovenskih*, Zagreb, 1858 (jusqu'à Strahinjčić).
401. V. Lamansky, *Secrets d'État de Venise*, Saint-Petersbourg, 1884.
402. W. von Landau, *Die Bedeutung der Phönizier im Völkerleben*, Revue *Ex Oriente Lux*, Leipzig, 1905.
403. L. Lange, *Römische Altertümer*, Berlin, 1867-1876.
404. La Roncière (Ch. de), *Histoire de la marine française*, Paris, 1899-1920.

HISTOIRE DE DALMATIE

405. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*, 12 vol., Paris, 1893-1901.
406. H. Lehmann, *Claudius und seine Zeit*, Gotha, 1858.
407. Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1712 (t. XVI).
408. Le Nain de Tillemont, *Histoire des Empereurs*, Paris, 1738 (t. VI^o : depuis Théodose II jusqu'à Odoacre).
409. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, Paris, 1757-1817, 28 vol. (t. I-X).
410. L. Leger, *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, 5^e éd., Paris, 1907.
411. W. Lenel, *Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria*, Strassburg, 1897.
412. Fr. Lenormant, *La légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce (Annales de Philosophie Chrétienne, 1867)*.
413. G. Lizerand, *Aëtius*, Paris, 1910 (Thèse).
414. Š. Ljubič, *Pregled hrvatske povijesti*, Rijeka, 1864. *Un aperçu de l'histoire croate*.
415. F. Lot, *La fin du Monde Antique et le Début du Moyen Age*, Paris, 1927.
416. A. Luchaire, *Innocent III et la Question d'Orient*, Paris, 1911.
417. J. Mailáth, *Geschichte der Magyaren*, 5 vol. Regensburg, 1852-53.
- 417^{bis}. C. Manfroni, *Storia della Marina italiana*, Roma-Livorno, 1897-1902.
418. Martroye F., *Genséric, la conquête vandale et la destruction de l'empire d'Occident*, Paris, 1907.
419. Cte L. de Mas-Latrie, *Trésor de Chronologie, d'histoire et de géographie pour l'étude et l'emploi des documents du Moyen Age*, Paris, 1889.
420. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II. *Les premières mêlées des peuples*, Paris, 1897.
421. A. Michel, *Histoire de l'art depuis les temps chrétiens jusqu'à nos jours*, Paris, 1901.
422. Minucio Minuci, *Storia degli Uscochi, co' progressi di quella gente : continuata fino all' anno 1616 dal P.-M. Paolo de' Servi (Sarpi) Teologo della Serenissima Repubblica di Venezia*, Helmstat, sans date.
423. Th. Mommsen, *Das römische Militärwesen seit Diocletian* (Hermes, XXIV, 1889).
424. Th. Mommsen, *Römische Geschichte, V. Band, Die Provinzen von Caesar bis Diocletian*, Berlin, 1904.
425. Th. Mommsen, *Die Conscriptiionsordnung der römischen Kaiserzeit (Gesammelte Schriften VI. Band)*, Berlin, 1910.
426. Mommsen-Picot, *Mémoires sur les provinces romaines et sur les listes qui nous en sont parvenues depuis la division faite par Dioclétien jusqu'au commencement du V^e siècle* (*Revue Archéologique*, 1866, I et II, 1867, I).
427. Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, éd. Laboulaye, 1875-79.
428. F.-C. Movers, *Die Phönizier*, Bonn-Berlin, 1841-1856.
429. Muralt, *Essai de chronographie byzantine de 395 à 1057*, Saint-Pétersbourg, 1855.
430. *Narodna Enciklopedija Srba, Hrvata i Slovenaca*, 4 vol. (*Encyclopédie nationale des Serbes, Croates et Slovènes*).

431. Neumann, *La marine byzantine* (*Historische Zeitschrift*, 1898, t. II).
432. L. Niederlé, *Manuel de l'Antiquité slave*, t. 1^{er}, *L'Histoire*, Paris, 1923.
433. S. Nodilo, *Historija Srednjega Vijeka*, Zagreb, 1898, 3 vol. *Histoire du Moyen Age*.
434. G. Novak, *L'alleanza veneto-serba nel secolo XIV^o* (*Archivio veneto-tridentino Venezia*, 1925, t. VIII).
435. V. Novak, *Scriptura Beneventana*, Zagreb, 1920.
436. M. Orbini, *Del Regno delli Slavi*, Pesaro, 1601.
437. H. Ormerod, *Piracy in the ancient world, an Essay in Mediterranean History*, Liverpool-London, 1924.
438. R. Pallmann, *Die Geschichte der Völkerwanderung : I, Die Geschichte der Völkerwanderung von der Gothenbekehrung bis zum Tode Alarichs*, Gotha, 1863; *II, Der Sturz des Weströmischen Reiches durch die Deutschen Söldner*, Weimar, 1864.
439. J. Pargoire, *L'Église Byzantine de 527 à 847*, Paris, 1923.
440. Pauly' s *Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, VII.
441. M. Pavlinović, *Pučki Spisi*, Zadar, 1876. *Écrits populaires*.
442. A.-C. Pearson, *The Fragments of Sophocles*, Cambridge, 1917.
443. Pernice, *L'imperatore Eraclio*, Firenze, 1905.
444. A. Pertile, *Storia del diritto italiano*, Padova, 1873-87, 2^a ediz., Torino, 1891-1903.
445. W.-H. Pfitzner, *Allegemeine Geschichte der römischen Kaiserlegionen bis Hadrian* Parnum, 1854 (*Schulschriften des Grossherzoglichen Friedrich-Franz-Gymnasiums*, III, Folge, 4. Helft).
446. G. Pfitzner, *De Legionibus quae inde ab Augusto usque ad Hadrianum principem in Illyrico tetenderint*, Berolini, 1846.
447. A. Piganiol, *La conquête romaine*, Paris, [1927 (*Peuples et Civilisations. Histoire Générale publiée sous la direction de L. Halphen et Ph. Sagnac*).
448. A.-M. Poinson, *Quid praecipue apud Romanos Illyricum fuerit*, Paris, 1846.
449. A.-M. Poinson, *Essai sur le nombre et l'origine des Provinces Romaines créées depuis Auguste jusqu'à Dioclétien de l'An 31 av. J.-C. à l'an 284 de l'Ère Moderne*, Paris, 1846.
450. Preller, *Griechische Mythologie*, Berlin, 1894.
451. Th. Preuss, *Kaiser Diokletian und seine Zeit*, Leipzig, 1869.
452. F. Rački, *Borba južnih Slovena za državnu neodvisnost u XI vijeku* Beograd, 1931, avec une introduction par J. Radonić (2^e édition). *La lutte des slaves du Sud pour leur indépendance au XI^e siècle*.
453. Rački, *Izvodi za jugoslovensku povijest iz dnevnika Marina ml. Sanuda za gg. 1526-1533* (*Starine* XV, XVI, XXI, XXIV, XXV).
454. A. Rambaud, *L'Empire Grec au dixième siècle. Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870.
455. Raoul Rochette, *Histoire critique de l'établissement des Colonies grecques*, Paris, 1815.
- 455^{bis}. W. Rolfs, *Franz Laurana*.
456. S. Romanin, *Storia documentata di Venezia*, Venezia, 1853-61, 10 vol. (*II^a Edizione ristampa*, Venezia, 1925).

HISTOIRE DE DALMATIE

457. G. Romano, *Le dominazioni barbariche in Italia*, Milano, 1909.
458. W.-H. Roscher, *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig, 1890-1897.
459. Rupertus, *Handbuch des römischen Altertums*, Hannover, 1841-42.
- 459^{bis}. J. Radonić, *L'Europe occidentale et les peuples balkaniques dans leurs rapports avec les Turcs au début du XV^e siècle*, Novi Sad, 1905 (en serbo-croate).
460. L. Schmidt, *Allgemeine Geschichte der germanischen Völker bis zur Mitte des VI. Jahrhunderts*, München-Berlin, 1909 (Below und Meinecke, *Handbuch der Mittelalterlichen und Neueren Geschichte*).
461. L. Schmidt, *Geschichte der germanischen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung*, Berlin, 1910-1918.
462. L. Schmidt, *Die germanischen Reiche der Völkerwanderung (Wissenschaft und Bildung)*.
463. L. Schmidt, *Geschichte der Vandalen*, Leipzig, 1901.
464. Curt Schütt, *Untersuchungen zur Geschichte der alten Illyrier*, Dissertation, Breslau, 1910.
465. F.-X. Seppelt, *Geschichte der Päpste von den Anfängen bis zum Regierungsantritt Gregors des Grossen*, Leipzig, 1931.
466. Schwartz, *Die Feldzüge Robert Guiscards*, Fulda, 1854.
467. C. Schwarzlose, *Die Patrimonien der römischen Kirche bis zur Gründung des Kirchenstaates*, Dissertation, Berlin, 1887.
468. C.-R. Sievers, *Studien zur Geschichte der römischen Kaiser*, Berlin, 1870.
469. T. Smičiklas, *Poviest Hrvatska*, 2 vol., Zagreb, 1892. *Histoire de Croatie*.
470. W. Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, London, 1844.
471. W.-H. Smith, *The Mediterranean*, London, 1854.
472. Spörer, *Papst Gregor VII und sein Zeitalter*, 1859-61.
473. K. Stade, *Der Politiker Diokletian und die letzte grosse Christenverfolgung*, Frankfurt, 1926. Dissertation.
474. Stanley Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria, their relations to Greece from the earliest times down to the time of Philip son of Amyntas*, Oxford, 1926.
475. S. Stanojević, *Istorija srpskoga naroda*, Beograd, 1926, 3^e izdanje. *Histoire du peuple serbe*.
476. St. Stanojević, *Borba za samostalnost katoličke crkve u Nemanjićskoj državi*, Beograd, 1911. *La lutte de l'Église catholique pour son indépendance dans l'État des Nemanjides*.
477. E. Stein, *Geschichte des spätromischen Reiches : I, Vom römischen zum byzantinischen Staate (284-476)*, Wien, 1928.
478. G. Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa in den Jahren 1241 und 1242*, Innsbruck, 1893.
479. Strassburger, *Quomodo et quando Pannonia provincia romana facta sit.*, 1875.
480. L. Streit, *Venedig und die Wendung des vierten Kreuzzuges gegen Konstantinopel*, Anklam, 1877.
481. J. Strzygowski, *Orientalische Kunst in Dalmatien (Brücker, Dalmatien und das österreichische Küstenland, Wien-Leipzig, 1911)*.

482. L. von Szalay, *Geschichte Ungarns*, 3 vol., Budapest, 1870-75.
483. F. Šišić, *Povijest Hrvata u vrijeme narodnih vladara*, Zagreb, 1925. *Histoire des Croates sous les dynasties nationales.*
484. F. Šišić, *Priručnik izvora Hrvatske Historije Dio I do god.*, 1107, Zagreb, 1914. *Manuel des sources pour l'histoire croate jusqu'à 1107.*
485. J. Tessier, *La Quatrième Croisade. La diversion sur Zara et Constantinople*, Paris, 1884.
486. Thieme et Becker, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, Leipzig, 1907.
487. Amédée Thierry, *Récits de l'histoire romaine au V^e siècle*, Paris, 1876-1880 : 1. *Alaric — L'agonie de l'Empire*; 2. *Placidie — Le démembrement de l'Empire*; 3. *La mort de l'Empire.*
488. A. Thierry, *Saint Jérôme, la société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en Terre Sainte*, 2 vol., 3^e éd., Paris, 1876.
489. J. Tkalčić, *Borba naroda hrvatskoga za anžuvinshu kuću proti ugarskome kralju Arpadovcu Andriji III (Rad Jug. Akadem. 34-1875). La lutte du peuple croate en faveur de la Maison d'Anjou contre le roi de Hongrie André III de la Maison des Arpads.*
490. Tomaschek, *Die vor-slavische Topographie der Bosna, Herzegowina, Crnagora und der angrenzenden Gebiete (Mitteilungen der k. k. Geographischen Gesellschaft, Wien, 1880).*
491. N. Tommaseo, *Dizionario Estetico*, Milano, 1852.
492. N. Tommaseo, *Storia civile nella letteraria*, Roma, 1872.
493. Ludovici Tuberonis, *Dalmatiae Abbatis Commentariorum de rebus suo tempore nimirum ab anno Christi 1490 usque ad A. Chr. 1522 in Pannonia et finitimis regionibus gesti Libri XI (Apud Schwandtner. Scriptores rerum Hungaricarum, t. II).*
494. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire*, Madison, 1928, 2 vol., trad. anglaise par Mrs S. Ragozin.
495. A. Venturi, *Storia dell' arte Italiana*, Milano, 1901-22.
496. Villani (Giovanni, Matteo e Filippo) *Croniche*, Trieste 1857-58, 2 vol.
497. P. Villari, *Le invasioni barbariche in Italia*, Milano, 1901.
498. G. de Villehardouin, *Conquête de Constantinople*, texte original et traduction par N. de Wailly, Paris, 1882.
499. Virchow, *Zur Kraniologie Illyriens (Kgl. Akademie der Wissenschaften u Berlin, 1877).*
500. G. Volpe, *Il Medio Evo*, Firenze, 1926.
501. Wachsmuth, *Hellenische Altertumshunde*, Halle, 1844-1846.
502. G. Weber, *Allgemeine Weltgeschichte herausg. von Baldamus*, 4 vol., Leipzig, 1900-08.
503. Weinreich, *De Italiae inferiori conditione Gregorio VII^o pontifice.*
504. E. von Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung*, II. Auflage besorgt von Felix Dahn, Leipzig, 1880.
505. W. Wisbaum, *Die wichtigsten Richtungen und Ziele der Tätigkeit des Papstes Gregors des Grossen*. Dissertation. Bonn, 1884.
506. N. Zupanić, *Les premiers habitants des pays yougoslaves*, Paris, 1919.

HISTOIRE DE DALMATIE

ADDENDA

507. M. Rešetar, *Les monnaies de la République de Raguse*, Belgrade, 1924-26 (en serbo-croate).
508. *Zbornik Kralja Tomislava* (Mélanges du millénaire du roi Tomislav). Publié par l'Académie Yougoslave de Zagreb, 1925.
509. P. J. Šafarik, *Monumenta Slavorum Meridionalium*, Prague, 1851, 2 éd. 1870.
510. K. Jireček, *Spomenici srpski* (Documents serbes), Belgrade, 1892 (Actes de l'Académie royale de Belgrade).
511. D^r J. Čemošnik, *Actes de la chancellerie et du notariat de Raguse* (1278-1301), Belgrade, 1932.
- 512 J. Radonić, *Documents et diplômes ragusains*, 1^{er} vol. Belgrade, 1934.
513. L. Stojanović, *Monumenta serbica (ragusina)*, Belgrade, 1928.
514. G. Gelcich, *Fra Tommaso Illirico da Osimo*, Spalato, 1903.
515. S. Ljubić, *O Markantunu Dominisu Rabljaninu* (Marc-Antoine Dominis de Arbe), Zagreb, 1870 (Rad jug. ak. X).
516. Kyriaci Anconitani, *Itinerarium*, Firenze, 1742.

NOTE ADDITIONNELLE

Au chap. VII, p. 306 :

A la vérité, l'archidiacre Thomas mentionne, en 914, un *Tamislavus* qu'il appelle *dux*, alors que sous l'année 970, il fait mention d'un *Dirscislavus* (Derjislav), en le nommant *rex*. Si Tomislav avait été roi, on ne voit pas pourquoi l'archidiacre ne lui eût pas donné son titre.

INDEX

A

- Abruzzes, 341; II, 539, 541, 544.
 Absyrte (frère de Médée), 39, 40, 42.
 Acarnanie, 47.
 Acarnaniens (les), 74.
 Acco, 1.
 Achaïe, 110, 113, 164, 175.
 Achille, II, 575.
 Acquisto Vecchio et Acquisto Nuovo, II, 608.
 Acrocerauniens (les monts), 21.
 Actium, 17, 93, 113, 121.
 Adam de Paris, 336.
 Adda, 216; II, 499.
 Adelfreda (Edelfred), 294, 334.
 Adhémar de Toulon, II, 805.
 Adige, 106; II, 517.
 Adriatique (nom), 44.
 Adria, II, 517.
 Adrion Oros (Dinara), 44, 55.
 Adrien, 117, 138.
 Adrien I^{er} (pape), 265.
 Adrien II (pape), 285, 292.
 Aemona (Lyublyana), 113.
 Aemilianus, 138, 144.
 Aëtius, 189, 190, 191, 193, 194, 196, 197, 201.
 Africain, 139, 140.
 Afrique, 90, 129, 132, 145, 148, 165, 190, 197, 221, 223, 229, 247, 262, 263, 361; II, 499, 793, 795.
 Agapite (pape), 224, 244.
 Agave, 16, 22.
 Agenor, 23.
 Ager salonitanus, 148.
 Aghlabites, 279, 283.
 Agilulfe, 242.
 Agrigente, 48.
 Agrippa (amiral d'Octave), 93.
 Agron (roi des Illyriens), 62, 65, 66, 72, 101, 103.
 Aix, 207.
 Aix-la-Chapelle, 269, 270, 271, 275; II, 768, 804.
 Aix-la-Chapelle (paix d'), le 18 octobre 1748), II, 632.
 Aix-en-Provence, 415.
 Akroïnos, 262.
 Alains, 173, 176, 231.
 Alamans, 183, 225.
 Alaric, 123, 181, 182, 183, 184, 185.
 Albin, 142.
 Alboin, 235, 236.
 Albona (Labin), 110, 123; II, 564, 565.
 Alba Regia, 479.
 Albanie, 3, 47, 61, 70, 113, 121, 152, 241, 256, 301, 311, 393, 424, 434, 479; II, 512, 515, 562, 675, 731, 754.
 Alberti (maison d'Alberti, de Spalato), II, 571.
 Alberti (Jean), II, 596, 597.
 Albert d'Autriche (le Sage), 436.
 Alcméon, 26.
 Alep, 283.
 Alessi (Aleksitch), André, II, 811, 812.
 Alessio, 110, 256, 479.
 Alexandre le Grand, 52, 59, 61, 62; II, 833.
 Alexandre I^{er} (roi de Yougoslavie), II, 837.
 Alexandre III (pape), 380, 382.
 Alexandrie, 33, 129, 168, 252, 267.

INDEX

- Algérie, 278.
 Alger, 278.
 Ali pacha, II, 605.
 Ali Bey, II, 593, 612.
 Alketos (roi des Illyriens du Midi et des Molosses d'Épire), 48, 58.
 Allemagne, 9, 56, 106, 269, 298, 299, 344, 374, 379, 482; II, 623.
 Almissa (Orniš), 65, 227, 365, 400, 411, 412, 416, 427, 446, 475; II, 578, 679.
 Almos (neveu du roi Ladislas).
 Alpes albanaises, 42.
 Alpes dinariques, 149, 181, 186, 203, 212, 216, 298, 366, 402; II, 522.
 Alpes juliennes, 89, 131; II, 715.
 Alpes noriques; II, 678.
 Alsace, 298, 299.
 Alphonse I^{er} de Naples, II, 780, 826, 832.
 Altino, 175.
 Altino (chronique d'), 372.
 Alvinzi, II, 637, 641.
 Amale Théodoric, 221, 225.
 Amalasonte (fille de Théodoric), 221, 222.
 Amalfi, 295, 316.
 Amalfitains (les), 349, 350.
 Amasie, 311.
 Ambracye (golfe d'), 93.
 Ambroise, 273.
 Amenhotep, III, 161.
 Amédée (duc de Savoie, comte Vert), 465.
 Ammien Marcellin, 119.
 Amphisse, 35.
 Ampude (ban), 376.
 Amurat I, 462, 471.
 Amourad (Amurat II), II, 743, 808.
 Amyntas II (père de Philippe II), 59, 60.
 Anactorion, 47.
 Anastasie (vierge martyre de Syrmium), 269.
 Anastase IV (pape), 376.
 Anatolie, 311.
 Anchiale, 237.
 Ancône, 12, 51, 129, 228, 239, 240, 279, 316, 344, 361, 377, 378, 379, 384, 402, 433; II, 584, 731, 815.
 Ancvre, 93, 110.
 Andechs (comtes d'), 379.
 Andorre, II, 580.
 André II (fils de Bela IV, roi de Hongrie), 386, 387, 394, 396, 402, 403, 414.
 André III le Vénitien (roi de Hongrie et duc d'Esclavonie), 408, 457.
 Andreis Paolo de, II, 617.
 Andronic II Paléologue, 413.
 Angelo Maria Gabriel, II, 641.
 Angleterre, 108, 133, 340.
 Angora, II, 736.
 Anicius (préteur) L., 79, 80, 108.
 Anjou (les — de Naples), II, 519.
 Annius Vinicianus, 130.
 Ansellus, 273.
 Antes (les), 233, 235.
 Anthème (ou Anthémios — préfet du prétoire de Théodoric), 193, 194, 197, 199, 200, 202, 203, 206.
 Antioche, 142, 176, 252, 236; II, 771.
 Antissa, 35.
 Antistius, 114.
 Antivari (Anti-Barium — Anti-Barum), 4, 10, 78, 242, 279, 300, 479; II, 592.
 Antonins (les), 137.
 Antonio da Venezia, II, 808.
 Aaos (district épirote), 70, 102, 104.
 Aaos (rivière), 77.
 Aphrodite, 24.
 Aphrodite de Cnide, 36.
 Apollinaire (Saint), 250.
 Apollon, 15, 35, 41.
 Apollonia (Illyrie méridionale), 17, 47, 57, 60, 62, 69, 79, 97, 109.
 Apollonius de Rhodes, 35, 38.
 Appenins (les), 299, 413.
 Appien, 55, 67, 69, 72, 92, 110.
 Appius Claudius, 79.
 Apulie, 48, 278, 497; II, 517, 809.
 Aquilée, 85, 121, 123, 169, 245, 246, 266, 273, 277, 289, 292, 336, 449, 453, 459, 462, 490; II, 768.

- Aquincum (capitale de Pannonie Inférieure), 112.
 Arabie, 176.
 Arabes (les), 256, 261, 262, 278, 279, 280, 283, 284, 323, 329, 331, 573.
 Aragon, II, 823.
 Arbe (île), 219, 257, 265, 290, 320, 326, 358, 362, 365, 368, 372, 384, 432, 453; II, 802, 805, 807, 808, 814.
 Arcadie, 35.
 Arcadius, 170, 181, 188, 193.
 Archipel, 2, 50, 396; II, 519, 520, 555.
 Archipel (îles de l'), 258, 292.
 Arcole, II, 637.
 Ardube (Vranduk en Bosnie), 101, 103.
 Arduburius, 189, 190.
 Ardeïoi (peuple illyrien), 44.
 Ardéens (les), 44, 83.
 Arès, 25.
 Arétin (Léonard), II, 777.
 Arezzo, II, 699.
 Argée (roi macédonien), 57.
 Argolide, 10.
 Argonautes (les), 38, 39, 42, 80.
 Arles, 207; II, 772.
 Arménie, 243, 253, 295, 311.
 Arpads (les), 413, 417.
 Arrien (historien grec), 61.
 Arruntius (consul), 130.
 Arsaffios, 269.
 Arse (Arsa Ras, rivière), 110, 152, 266; II, 678.
 Artaban, 228.
 Arthémis d'Ephèse, 36, 51.
 Arthémis de Byzance, II, 792.
 Arvales (les frères), 131, 132.
 Arzano, II, 613.
 Ascoli, 227; II, 771.
 Asie, 10, 129, 141, 145, 146, 148, 165, 230, 236, 265, 284, 302, 398, 409; II, 768, 792, 837.
 Asie Mineure, 46, 138, 166, 151, 262, 329; II, 735, 754, 768, 799, 808.
 Asinarius, 225.
 Asinius Pollio, 90, 104.
 Asiatiques (les), 298.
 Asklepios, II, 801.
 Assen (roi de Bulgarie), II, 732, 743.
 Assyrie, 58.
 Astarte, II, 801.
 Astorius, 156.
 Atalaric (petit-fils de Théodoric), 221.
 Athéna, 15.
 Athéniens (les), 176.
 Athènes, 42, 60; II, 790.
 Atlantides, 21.
 Attila, 173, 179, 195, 203, 231, 237, 301.
 Attique, 10.
 Atticus, II, 612.
 Audata femme du roi Philippe, 61.
 Aulus Posthumius (consul romain), 69.
 Augsburg, 299.
 Aurana (Vrana), II, 825.
 Aurelus, 144.
 Aurelianus (empereur), 115.
 Aurelianus Victor, 147.
 Austerlitz, II, 662, 664, 717.
 Autariates (Les), 61.
 Autriche, 87, 106, 110, 113, 115, 120, 129, 139, 151, 172, 217, 231, 236, 244, 455, 475; II, 513, 532, 555, 581, 660, 661, 662, 670, 674, 677, 680, 683, 701, 702, 703, 709, 710, 712, 715, 728, 745, 761, 764.
 Autriche (maison d'), 496; II, 510, 512.
 Autriche (guerres d'), 63.
 Autriche-Hongrie, II, 530.
 Avars (les), 156, 181, 232, 233, 234, 235, 237, 242, 252, 254, 255, 299; II, 802.
 Aversa, 433.
 Avignon, 421, 480; II, 726, 766.
 Avitus (évêque de Plaisance), 194, 197, 202, 203.
 Axios (Vardar), 13.
 Aymon, 255.

INDEX

B

Baal, II, 801.
 Babylone, 61.
 Bacchus, 41.
 Bacchus-Dyonisos, 27, 54.
 Bachofen, 15.
 Bacon Roger, II, 515.
 Badoer Alvise (comte de Zara et
 Provéditeur général), II, 534, 590.
 Badoer Bragadin, 316, 317, 319, 355.
 Badoer (Pierre), 451.
 Bagdad, 278.
 Baglioni de Pérouse, 242.
 Baglivi (Georges), II, 780.
 Bajamonti, II, 789.
 Bajamonte Tiepolo, II, 652.
 Bajan, 235, 236, 237, 238.
 Bajazet (Sultan), 473, 480.
 Bakatch Thomas (cardinal), II, 502.
 Balaton (lac pannonien), 132.
 Balcha (les), 480, 492.
 Balderich (successeur de Kodolah),
 274.
 Balsa (dynastie du xv^e siècle), II,
 580, 728.
 Baltés, 10, 32.
 Baltique, 134.
 Battistella, II, 510, 518.
 Balzi Giovanni, II, 593.
 Banat, II, 612, 613.
 Banduri Anselme, II, 756.
 Bankeis, 238.
 Barakovitch (Aga), II, 606, 783.
 Barbarigo Pietro, II, 538, 543.
 Barbarigo Agostino, II, 640.
 Barberousse, 195.
 Barbo Pantaleone, 469.
 Bardas (rival de Basile I), 283.
 Bardylas (chef d'une dynastie illy-
 riennne), 59.
 Bari, 278, 279, 284, 285, 287, 326,
 340, 341; II, 731.
 Barnaba-Barnabé (paroisse de), II,
 628.
 Barnaboti (classe patricienne), II,
 628.
 Barozzi, II, 656.

Bartholomé (évêque de Traù), 447.
 Basile I^{er} (surnommé le Macédonien),
 264, 283, 287, 288, 289, 290, 292,
 293, 295.
 Basile II, 312, 314, 317, 318, 326,
 327, 328, 329, 356, 378, 383, 384, 395.
 Basileus, 268, 270, 288, 291, 320,
 323, 326, 330, 337, 346, 347, 356.
 Basilicus, 199.
 Basilique, 202, 206.
 Basques, II.
 Bassano, 477; II, 637, 782.
 Bassegli Thomas, II, 756.
 Basse-Autriche (Archiduché de), 113.
 Bassus Annius, 136.
 Bassus Lucilius (Préfet de la flotte
 de Ravenne), 135.
 Batchitch, II, 571.
 Bathory Sigismond, II, 603.
 Bato (Baton), II, 96, 97.
 Bauer Adolphe, 72, 51.
 Bautzen, II, 682.
 Bavière, 229, 286, 289, 299, 487.
 Béatrice d'Este (Reine de Hongrie,
 femme d'André II), 414, 435.
 Béatrix d'Aragon, II, 831.
 Beccadelli Lodovico (Archevêque de
 Raguse), II, 728.
 Bedmar (marquis), II, 600.
 Bédriac, 134, 135, 136.
 Beglitch Antoine, II, 569.
 Begna Simon (Évêque dalmate), II,
 578.
 Béla III (Roi de Hongrie), 381, 385,
 386, 387, 404, 406.
 Béla IV (Roi de Hongrie), 412; II,
 589.
 Bela Pierre, 355.
 Belgrade (Serbie) (Sigindunum, Me-
 sie supérieure), 113, 123, 160, 236,
 237, 238, 374, 461, 492; II, 541,
 705.
 Belgrade-sur-mer (en slave : Biograd
 na moru, en italien : Zaravecchia),
 276, 314, 323, 332, 342, 385, 362,
 368, 369, 415; II, 600, 770.
 Bélisaire, 221, 222, 223, 224, 225,
 226, 227, 228, 234, 280.

- Belgiojoso, II, 696.
 Bellini Gentile, II, 731, 832.
 Bellune, 477.
 Bembo, II, 589.
 Benaco, 149.
 Bénédictins, II, 730, 770.
 Bénévent, 226, 239, 295.
 Benoît (Saint), 277.
 Benoît XIV, II, 781.
 Béotie, 24, 62.
 Bérenger (empereur), 296.
 Bérat, 434.
 Berbères, 239.
 Bergame, 492; II, 637.
 Berger, II, 705, 735.
 Benkovitch Frédéric de Lesina, II, 835.
 Bernard (Archevêque de Spalato), 393, 400, 401, 402.
 Bernardin de Sienne, II, 719.
 Bernardo (Antonio), II, 608.
 Berthier (César), II, 674.
 Berthold III, 359.
 Bertrand (général), II, 681.
 Berytus, 1.
 Bessarabie, 254, 298.
 Bessiens, 194.
 Bethléem, 173, 174, 183, 212.
 Beust, II, 705.
 Bisante (Jérôme), II, 593.
 Biatch (près de Traù), 276, 294, 332.
 Biokovo, 4.
 Bistue nova, 219.
 Bitchina, II, 552.
 Bizerte, II, 621.
 Blaesus (Junius), 125.
 Blaesius (J., legatus pro praetore), 114, 126, 127.
 Blaise (St), 175, 213, 310; II, 730, 731.
 Boccace, II, 515, 735.
 Bocquais (les), II, 647, 648, 662, 664, 684, 685.
 Bodin, 354.
 Boèce (ministre de Théodoric), 220.
 Boétie, 16.
 Bogadenovitch, II, 576.
 Bohême, 255, 286, 344, 360, 374, 489; II, 599, 600, 710.
 Bohémond (fils de Robert Guiscard), 348, 349, 350, 354, 358.
 Bolens, 90.
 Bojdarovitch (Nicolas), II, 821.
 Boldù (Jacopo), II, 555.
 Boldù (Gabriel), II, 623.
 Boleslav (duc de Pologne), 360.
 Bollani (Alessandro, comte de Traù), II, 552, 543.
 Bologne, 307, 431; II, 517, 518, 687, 772, 829, 830.
 Bolsène (lac de), 222.
 Bona (Jacques), II, 777, 778.
 Bona (Michel), II, 684.
 Bona (Nicolas), II, 743, 780, 782.
 Bonaparte, II, 636, 641, 643, 645, 646, 648, 657.
 Bon (Michel), II, 529.
 Bonino da Campione, II, 808.
 Boniface II (pape), 219.
 Boniface VIII (pape), 343, 344, 346, 347.
 Boniface IX (pape), 475, 476.
 Bono (général), 235, 236.
 Bordone Paris, II, 822.
 Borgia (César), 425.
 Boris, 259.
 Boris (prince Bulgare), 282, 301.
 Berislavitch (Jean), II, 502, 504.
 Borna (successeur de Vicheslav), 274, 275, 276, 286.
 Boscovitch (Roger), II, 756, 760, 764, 767, 780, 781.
 Boscovitch (Bartolomé), II, 782.
 Boscovitch (Anne), II, 782.
 Bosna (rivière), 489.
 Bosnie, 112, 162, 170, 181, 211, 212, 236, 242, 301, 312, 327, 375, 406, 412, 420, 424, 427, 471, 474, 475, 476, 478, 480, 489; II, 528, 542, 544, 583, 604, 607, 608, 612, 672, 695, 701, 706, 709, 734, 737, 740, 741, 743, 752.
 Bosnie-Herzégovine, 91, 98, 99, 403; II, 530, 699, 712, 737, 749, 753, 754, 764.
 Bosen (cardinal), 380, 382.

INDEX

- Bosphore, 165, 188, 301, 326, 328; II, 519, 736, 743, 746.
 Bossuet, II, 671.
 Bot (André, ban de Croatie), II, 501.
 Botzaris (Marc), II, 783.
 Boudicca (veuve du roi des Icènes), 133.
 Bourgas, 301.
 Bourgogne, 298, 299; II, 772.
 Boyoannes, 326, 328.
 Bragadin Lorenzo, 483.
 Bragadin (Marc' Antonio), 398; II, 592, 596, 779.
 Brahmanes, 14.
 Branimir (prince des Croates), 289, 291, 294.
 Brankovitch (Georges), II, 737.
 Brankovitch (Vouk), 301.
 Braunau, II, 664.
 Brazza (Brachia Brač), 4, 46, 149, 253, 280, 300, 365, 370, 455, 456, 457, 489, 490, 491; II, 566, 734, 771, 814.
 Breuces, 97.
 Brescia, 298; II, 632, 637.
 Breslau, 344.
 Brestel, II, 705.
 Bretagne (Angleterre), 112, 120, 133, 136, 148, 152, 165, 228.
 Bribir, 415, 430, 431, 433, 492.
 Brindisi (Brindes), 34, 69, 90, 278; II, 518.
 Briton, 142, 236; II, 604.
 Brocchus (Junius), 145.
 Brousse, 311; II, 735.
 Brunelleschi, II, 801, 816, 827.
 Brundisium (Brindisi), 48, 121.
 Brutus Caepion, 114.
 Bruxelles, II, 574.
 Brygiens, 40.
 Bua (île), 149, 208, 405.
 Buat (comte de), 192, 205, 229.
 Buccari, II, 541, 564, 591.
 Bucchia (Georges), II, 742, 743, 744.
 Bucintoro (navire vénitien), 324.
 Budapest, 112.
 Bude, 473; II, 504, 582.
 Budua (Buthoe), 26, 92, 170, 279, 365, 479; II, 522, 580, 592, 612, 771.
 Bulgarie, 255, 288, 301, 311, 312, 313, 316, 406, 461; II, 675, 695, 789.
 Bulgaroctonos (tueur des Bulgares), Basile, 313.
 Bulliens, 17.
 Buna, 6.
 Burgondes, 147, 183, 201.
 Burkhardt, 152, 158, 160, 165.
 Burkhardt (von Ellerbach), 451.
 Burnum, 120, 126.
 Butler, 213.
 Buto, 25.
 Butrinto, 350.
 Buvina (André), II, 807.
 Bisanti (Tryphon), II, 772.
 Byblos, I.
 Byron, II, 690, 721.
 Byzance, I, 10, 64, 81, 118, 123, 51, 52, 65, 180, 81, 83, 90, 88, 205, 210, 221, 30, 231, 235, 55, 58, 61, 64, 65, 66, 67, 70, 71, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 286, 87, 89, 91, 92, 94, 94, 95, 97, 301, 2, 3, 8, 11, 12, 14, 16, 18, 326, 27, 28, 29, 30, 31, 37, 338, 39, 41, 42, 44, 46, 48, 51, 53, 56, 59, 362, 70, 73, 79, 383, 411, 12; II, 550, 662, 728, 29, 30, 769, 775.

C

- Caboga Marino, II, 742, 743, 744.
 Cadmos, 9, 22, 26, 27, 28, 39, 41, 62, 151.
 Cadméens (Les), II, 28.
 Caïdar (chef mongol), II, 606.
 Caius Iunius Brutus, 85.
 Caius Cosconius (proconsul), 86.
 Caius Antonius, 87.
 Calabre, 48.
 Caligula, 130, 133.
 Caltabelotta (paix de), II, 519.
 Caldiero, II, 637.
 Calmo (André), II, 680.
 Calbo (Philippe), II, 635.

- Calypso, 42.
 Cambrai (ligue de), 290; II, 495, 515, 590.
 Camaldoli, II, 770.
 Campo Formio, II, 496, 650, 659, 698, 768.
 Campanie, 129, 203, 207, 209, 217, 278.
 Canal Fabio (da), II, 564.
 Canal Pietro (da), 432.
 Canali (région de — Konavli), 474, 490.
 Candie, II, 520, 561, 595, 603, 605, 606, 608.
 Candidus (prieur), 342.
 Canossa, 340, 343; II, 756, 779.
 Cannes, 46, 75.
 Caorle, 309, 381.
 Capello (Antonio), II, 636.
 Capitole, 170, 239; II, 775.
 Capistrano (Jean de), 492.
 Capodistria, 319, 455; II, 832.
 Capoue, 295; II, 755.
 Capouano (Pierre, cardinal), 388.
 Cappadoce, 213.
 Caraventius (frère de Gentius), 79, 81.
 Carie, 22, 23.
 Carinthie, 113, 275, 286; II, 676, 679.
 Caristo (Eubée), 444.
 Carnuntum, 112.
 Carloman, 286.
 Carmagnole (comte de), II, 567.
 Carniole, 110, 113, 275; II, 591, 676, 678, 679, 695, 696, 698, 702.
 Caro (Empereur), 147.
 Carpathes, 366.
 Carpaccio Vettore, II, 823, 832, 833, 834.
 Carrara, 477.
 Carthage, 48, 64, 104, 455; II, 650.
 Carus, 138, 147.
 Caryste (côtes de), 121.
 Caspienne, 133, 134, 235, 276.
 Cassandre (régent macédonien), 62.
 Cassin (mont), 347, 351; II, 750, 768.
 Cassentio, II, 825.
 Cassian de Padoue, II, 521.
 Cassiodore, 192, 198, 218.
 Cassius, 79, 80.
 Casotti (Augustin, évêque de Traù), II, 769.
 Castelnuovo, II, 588, 609, 664.
 Castiglione (comte de), II, 637.
 Catalogne, II, 803.
 Catalinitch, II, 614.
 Catherine et Marguerite (filles du roi Étienne V de Hongrie), 406.
 Catherine de Russie, II, 633, 759, 764, 760.
 Cattaro, I, 39, 41, 62, 113, 152, 201, 219, 251, 257, 265, 266, 279, 300, 301, 303, 305, 312, 344, 362, 370, 406, 465, 468, 494; II, 560, 562, 577, 589, 630, 683, 684, 776, 777, 802, 803, 805, 806.
 Cattaro (affaire de), II, 664.
 Catitch Zuane, II, 570.
 Caucase, 176, 295.
 Cavour, II, 695.
 Cecrops, 144.
 Célestin V (pape), 416, 426, 428.
 Celtus (fils de Polyphème et de Galathée), 55.
 Celtes (les), 55, 58, 61, 94, 106, 232.
 Ceneda (pays de), 454.
 Céphalonie, 78, 350.
 Cerami (défaite de), 332.
 Cérauniens (les monts), 42.
 Cérulaire (patriarche), 302, 331, 333.
 Caesar (C. J.), 86, 107, 110, 114, 117, 127, 129, 132, 149, 182, 188, 189, 194, 201, 202, 283, 323, 345, 359; II, 768.
 Cervio, II, 518.
 Cessi, 268, 272.
 Cesamis Jacopo (de), 455.
 Cesena, II, 518.
 Cetina, 5, 65, 267, 268, 285, 377, 410, 428; II, 578, 579, 582.
 Chalcédoine, 104, 243, 244, 245.
 Chalkokondylas Demetrius, I; II, 775, 776.
 Chaluphes Nicephore, 375, 376.
 Champs Catalauniques, 194.
 Châlons, 299.

INDEX

- Charles Martel (fils de Charles II d'Anjou, roi de Naples), 415, 416.
 Charles-Quint (empereur, roi de Naples et de Sicilie), 479; II, 533, 578, 583, 586.
 Charles III Dukas, 461, 468; II, 734, 771.
 Charles Robert (Carobert, roi de Hongrie), 416, 417, 442, 420, 473; II, 612, 613.
 Charles VIII (roi de France), II, 747, 772.
 Charles IX (roi de France), II, 747.
 Charles le Chauve, 285.
 Charlemagne, 255, 265, 271, 273, 278, 279, 281, 315.
 Chelmo (Zachulmie), 284, 290, 327.
 Cheronée, 60.
 Cherso (île de), 39, 266, 281, 290, 319, 326, 365.
 Cherzon, 295.
 Chersikrates, 17.
 Childebert, 225.
 Chierigatto, II, 569.
 Chioggia, 309, 477; II, 631, 632, 639.
 Chios, 35.
 Chizzola (Jacques), II, 515.
 Chypre (île de), 35, 111, 112, 114, 133, 160.
 Chypre (la question de), II, 497, 498, 520, 568, 591, 592.
 Cicéro, 89, 615.
 Cicuta (Ludovico), II, 593.
 Cippico (Louis), 193, 194.
 Cippico (Nicolas), II, 777.
 Cippico (Lelio) (archevêque de Spalato), II, 658.
 Civran (Antonio), II, 563.
 Circé (fille du Soleil et de Perse), 42.
 Cisleithanie, II, 705.
 Citluk (Gabela), II, 610, 612.
 Cîteaux, II, 807, 809.
 Civallelli, II, 525.
 Classis (port de), 188, 202, 204.
 Claude (empereur), 15, 130, 134, 144, 146, 151, 188, 210, 268, 269.
 Claude II (le Gothique), 138, 144.
 Clément (basilique de Saint-), 292.
 Clément III (pape), 352.
 Clément VI (pape), 435, 438.
 Clément VII de Médicis (pape), II, 769, 778.
 Cleemporus, 69.
 Cléopâtre, 93, 129.
 Clermont, 353.
 Clissa (Klis), 118, 224, 260, 265, 266, 268; II, 581, 585, 544, 572, 573, 578, 593, 597, 748.
 Clovis, 196, 259, 299.
 Cluny (abbaye de), 353, 395.
 Cneius Faunius, 83.
 Cneius Fulvius Centimalus (consul), 79, 80.
 Cnide (le culte de), 43.
 Cnidiens (les), 36, 40.
 Colchide, 38, 40.
 Cologne, 119, 178, 179, 487.
 Commode (empereur), 241.
 Comnène (dynastie des), 32.
 Comnène (Emmanuel), 373, 377.
 Comnène (Alexis), 329, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 354, 355, 358, 368.
 Condulmier (Gabriel, Eugène IV, pape), 491; II, 642.
 Confins militaires, II, 641, 680, 720.
 Conon, 25.
 Conrad III d'Allemagne, 370.
 Conseil national de Zagreb, II, 714.
 Constance (Chlore), 9, 158, 159.
 Constance (Concile), 469, 481, 487; II, 777.
 Constantin le Grand, 9, 113, 145, 148, 153, 156, 159, 160, 168, 169, 172, 173, 183, 186, 192, 274, 284.
 Constantin IV (Pogonate), 256.
 Constantin V (fils de Léon III), 262, 264.
 Constantin VI, 266.
 Constantin IX (Monomaque), 329, 330.
 Constantin X, II, 581.
 Constantin Bodin, 347, 348.
 Constantinople, 118, 123, 165, 169, 173, 175, 181, 182, 190, 191, 195,

- 198, 202, 205, 206, 214, 221, 222, 224, 226, 227, 234, 235, 237, 242, 243, 244, 245, 248, 249, 251, 252, 253, 262, 265, 266, 267, 271, 272, 277, 285, 288, 289, 290, 291, 292, 295, 296, 297, 299, 300, 301, 310, 311, 313, 315, 317, 326, 327, 328, 329, 331, 332, 333, 346, 350, 354, 358, 371, 375, 411, 487, 492; II, 506, 520, 581, 584, 630, 639, 675, 726, 731, 736, 737, 740, 753, 759.
- Contarini (maison de), II, 616, 617.
 Contarini (Domenico, doge), 331.
 Contarini (André, doge), 462, 469.
 Contarini (Carlo), II, 628, 630.
 Contarini (Girolamo), II, 536.
 Corcyre la Noire (Korkyra Mélaïna), v. Curzola, 17, 35, 43, 42, 46, 50, 62, 68, 92, 109, 218, 228, 318.
 Corcyréens (les), 109.
 Corfou (Korkyra), 253, 348, 350; II, 586, 588.
 Cornaro (Catherine, femme de Jacob II de Chypre), II, 592.
 Cornaro (Francesco), 481.
 Cornaro (Girolamo), II, 609, 610.
 Corner (Flaminio), 310; II, 833.
 Corner (Alvise, comte de Zara), II, 540.
 Cornelius Dolabella, 98, 114, 115, 129, 130.
 Coron (golfe de), II, 577.
 Corynthe (île de), 44, 46, 51.
 Corvin (Mathias) roi de Hongrie, 492; II, 600, 761, 831, 835.
 Crème, 497.
 Crémone, 134, 136, 401; II, 497.
 Crète, 22, 44, 111, 113, 241, 263, 278, 460; II, 520.
 Croatie, 12, 13, 91, 112, 167, 212, 241, 266, 272, 286, 287, 288, 290, 291, 292, 293, 294, 330, 339, 351, 352, 353, 354, 355, 357, 358, 359, 360, 367, 375, 376, 386, 403, 406, 415, 416, 423, 424, 425, 455, 466, 473, 474, 475, 476, 478, 490, 492; II, 505, 511, 512, 514, 524, 580, 597, 600, 606, 631, 640, 656, 659, 670, 676, 688, 689, 695, 696, 698, 702, 706, 707, 709, 824.
 Croatie autrichienne, II, 613.
 Croatie turque, II, 613.
 Croisés (les), II, 731, 806.
 Ctésiphon, 253.
 Cupor (Paul, ban de Bosnie), 489.
 Cupilli (archevêque de Spalato), II, 652.
 Curicta (Veglia, Krk), 87, 218, 320, 327, V. Veglia.
 Curzola (Kortchoula), 35, 92, 223, 280, 321, 413, 414, 421, 489, 490, 491; II, 565, 566, 592, 685, 806, 807, 808. V. Korkyra Mélaïna (Corcyre la Noire).
 Cyclades (les), 31.
 Cyclopes, II, 498.
 Cynocéphales, 78.
 Cypriotes (les), 30.
 Cyrénaïque, 32.
- D**
- Dabicha (Étienne, roi de Bosnie), 472, 473.
 Dacie, 113, 120, 137, 145, 146, 164, 169, 175; Daciens (Daces, les), 90.
 Dagobert, 254.
 Dalmates (tribu illyrienne), 42, 65, 82, 83, 84, 87, 89, 91, 197, 200; Slaves, II, 564.
 Dalmatie prévalitaine, 113, 114, 170, 242.
 Dalmatie salonitaine, 113, 114, 242.
 Dalmatie ragusaine, II, 718.
 Dalmatie vénitienne, II, 718.
 Damas, 252, 283.
 Dandolo (maison de), 307, 317.
 Dandolo (Henri, doge), 372, 385, 386, 388, 395, 396, 397, 398; II, 567, 652, 666.
 Dandolo (Vitale, doge), 401.
 Dandolo (Giovanni, doge), 410, 412.
 Dandolo (André, doge), 413, 432, 433; II, 515.
 Dandolo (Marco, doge), 483.

INDEX

- Dandolo (Vincenzo), II, 667, 668, 669.
- Danemark, 339, 340; II, 790.
- Dante, 121, 124, 160, 205, 209, 239, 427; II, 564, 690, 692, 743, 777.
- Danube (Ister), 39, 61, 91, 94, 102, 104, 107, 110, 112, 113, 118, 120, 125, 137, 142, 164, 166, 172, 177, 180, 215, 226, 375, 473; II, 612, 675, 715, 826.
- Danube (Adriatique, voie ferrée), II, 709.
- Daorses (les), 81.
- Dardanie, 113, 175; Dardaniens (les), 63.
- Dardanelles, II, 595.
- Dassaretie, 39, 90.
- Dassoriens (les), 81.
- Davanzati (palais à Florence), II, 819.
- De Brady (général), II, 662.
- Dèce (empereur), 15, 144, 147, 151.
- De Capella (Raymond, cardinal), 376.
- Delminium, 84, 85, 107, 117, 119, 154.
- Delos, 49.
- Delphes (oracles de), 41, 193.
- Delzons, II, 674.
- Démétrius (saint), 237.
- Démétrius II (de Macédoine), 65, 69, 70.
- Démétrius (de Pharos), 71, 72, 73, 76, 84.
- Démétrius (Svinimir, roi des Croates), 343, 345, 346, 348, 351, 358, 417; II, 770.
- Démosthène, 60.
- Denis (Ernest), II, 717.
- Denys (l'Ancien), 31, 47, 49, 51, 52, 54.
- Denys I^{er} (de Syracuse), 79.
- Dernich (Derniš), II, 608, 672.
- Descartes, II, 756, 773.
- Desiderio (de Settignano), II, 827.
- Dessau, 150.
- Devas, 281.
- Diana, 39.
- Didier (Victor III, pape), 347.
- Diedo (Antonio), II, 526.
- Diehl (Charles), 239, 337, 349; II, 793, 796.
- Dietrich von Bern (Théodoric de Vérone), 216.
- Dinara, 2, 44.
- Dioclée, 92, 279, 312, 327, 375.
- Dioclès, 150, 155.
- Dioclétien (empereur), 148, 163.
- Dioclétien (palais de), II, 793, 799.
- Dion Cassius, 67, 68, 74, 100, 101, 102.
- Diversis (Philippe de), II, 531.
- Dobragna (de Madii), 328.
- Doclea, 117.
- Docleates (les), 92.
- Dolci (P. Sébastien), II, 754.
- Dolfin (Lorenzo), II, 607, 610.
- Dolfin (Jean, doge), 450.
- Dolfin (Girolamo), II, 559.
- Dolfin (Daniel), II, 628.
- Domagoi (prince croate), 282, 284, 285, 288.
- Dominis (Jean de), 393.
- Dominis (Marc-Antoine de), II, 767, 773, 779.
- Domnius (évêque de Salone), 259, 336.
- Dominicains (les), II, 730, 807.
- Domitien, 201, 202.
- Don Juan d'Autriche (fils de Charles-Quint), II, 593.
- Donà (Nicolas), II, 568.
- Donà (Francesco), II, 639.
- Donà (André), II, 593.
- Donatello, II, 751, 818.
- Donati (Lorenzo), II, 609.
- Donatus (évêque de Zara), 269.
- Doria (Lamba), 413.
- Doria (Paganino), 445, 446.
- Doria (Hugolin), 484.
- Doria (Jean-André), II, 593.
- Doriens (les), 10, 42.
- Dorotitch (André), II, 659, 666, 675.
- Douchan le Fort (empereur serbe), 433, 434, 437, 438, 446, 447, 448; II, 536, 732, 826.
- Dragazzo (Jacques, évêque de Modrussu), II, 772.

Dragon (culte du), 22.
 Dragon (contrée du), 107, 139.
 Draskovitch (Jean), II, 678.
 Drave, 82, 93, 97; II, 608, 611, 676, 715.
 Drilon, 26.
 Drin, 71, 81, 87, 93 (vallée de), 109, 285, 301.
 Drina, 93, 170, 236, 300, 338, 375.
 Drocaicus (Droujak), 281.
 Drusus, 108.
 Drzitch (Darsa Marin), II, 789.
 Ducas (Jean), 375.
 Ducenius Geminus, 114.
 Duilius, 34.
 Dulcigno, 78, 109, 312; II, 564, 592.
 Durazzo (Epidamne, Dyrrachium, Drač), 47, 77, 78, 109, 121, 123, 124, 240, 248, 249, 250, 254, 308, 312, 313, 326, 399, 447, 453, 479; II, 562, 577, 599.
 Durham, II, 811, 821.
 Duruy, 73, 81.
 Duroc (maréchal), II, 680.
 Duronius (L.), 78.
 Dyonisos, 21, 22.
 Dysidiates (les), 97.

E

Echion, 15, 16.
 Edelfried ou Adelfreda, 294.
 Ecdicius (fils de l'empereur Avitus), 203.
 Éétés, 41.
 Égée, 22, 165, 261, 313.
 Éginhard, 270.
 Éginètes, 31.
 Égypte, 14, 145, 165, 168, 175, 176, 213, 243, 252, 395; II, 734, 754, 759.
 Égyptos, 82.
 Eisenmann (Introd. III).
 Electris (île d'), 42.
 Eleusis (les mystères d'), 71.
 Élie (St, mont), 280.
 Élisabeth (reine de Hongrie, femme de Louis I), 462.

Élisabeth de Parme, II, 612.
 Élisabeth Tudor (reine d'Angleterre), II, 749.
 Émeric (fils de Béla III), 386, 387, 396, 401, 402.
 Emilius Paulus (consul), 74, 75, 79.
 Emo Angelo, II, 561, 577.
 Emo (Leonardo), II, 588.
 Emo (Pietro), 464.
 Enchéleens (Les), 25, 26, 29, 30.
 Encheleia, 24, 26.
 Énée, 9, 16, 47.
 Engel, 484.
 Enguerrand de Bovés, 392.
 Ennodius, 208.
 Éonie, 15.
 Epétion, 51.
 Epidamne (plus tard Dyrrachium), 47, 57, 60, 62, 66, 69, 70, 109, 121, 123, 134, 224, 227, 312.
 Épidaure (colonia Julia), 117, 123, 130, 168, 219, 247, 362.
 Épirotes, 77, 222.
 Epetium (Stobretch), 47, 52, 83, 118, 156.
 Épiphanus (évêque de Paris), 203.
 Éphèse, 144, 243, 244.
 Épire, 21, 110, 154, 175, 182, 241; II, 588, 675.
 Epirus Nova (la vieille côte illyrienne jusqu'à Epidamne), 113.
 Epirus Vetus (Actium, Nicopolis), 113.
 Equum (colonia Claudia Aequum — fondée par Claude), 117.
 Erfurt (déclaration de 1290), 415.
 Erich (roi des Visigoths), 202, 203.
 Éridan, 19, 38, 39, 60.
 Ermenrich, 255.
 Ermengarde (fille de Louis II), 284.
 Eschine le Socratique, 67.
 Esclavonie, 272, 410.
 Esclavons (Les), II, 645.
 Esculape, II.
 Espagne, 134, 136, 148, 165, 178, 179, 186, 190, 207, 245, 278, 282,

INDEX

- 343; II, 565, 586, 595, 599, 612, 673, 675, 682, 743, 750, 752.
 Este (marquis Azzo), 339.
 Estrinseci (parti de Ladislas), 475.
 Esychius, 219.
 Étampes, 10.
 Étienne (St, fondateur de l'État Hongrois, 299, 338, 351, 357, 475, 477, 478.
 Étienne (pape), 264.
 Étienne II (roi de Hongrie), 368, 370, 374.
 Étienne III (frère cadet du roi Geza II), 374, 376, 377.
 Étienne IV, 374.
 Étienne (de Byzance), 25.
 Étienne (Derjislav, roi des Croates), 314, 318.
 Étienne (fils de Bela IV, duc de Slavonie), 413.
 Étienne (Ouroch V, empereur de Serbie), 457.
 Étienne (fils d'Orseolo), 321, 328, 332, 345.
 Étolie, 65.
 Eubée, 49, 121.
 Eudes (cardinal-archevêque d'Ostie), 350.
 Eudoxia (fille de Théodose II), 189, 190, 191, 192.
 Eugène (prince vice-roi d'Italie), 182, 482; II, 664, 665.
 Eugène de Savoie, II, 610, 612, 675, 682.
 Euménides, 15.
 Euphémie (église Ste), 296.
 Euphrate, 111, 120, 176.
 Euripide, 22, 25, 44.
 Europe, 86, 106, 107, 108, 120, 160, 180, 186, 194, 196, 220, 239, 252, 264, 265, 280, 291, 297, 299, 302, 330, 359, 373.
 Eurydice (femme du roi Amyntas II), 70.
 Eutarie (mari d'Amalassote, fille de Théodoric), 221.
 Eutyches, 243.
 Eutykien, 240.
 Euxin, 2.
 Évémère de Cée, 23.
 Eylau (bataille d'), II, 674.
 Ezelin de Padoue, 403.
- F**
- Fabre (Paul), 242.
 Faenza, II, 497.
 Faletro (Stornato), 355.
 Falier (Ordelafo doge), 358, 368, 369, 477.
 Falier (Marino doge), 418, 433, 451; II, 645, 723.
 Falier Vitale (doge), 350, 355.
 Famagouste, II, 592, 639, 779.
 Fanfogna, II, 610.
 Fantino (Michiele), 482.
 Farnese (Alexandre), II, 609.
 Felice Ragusain, II, 509.
 Félix (évêque d'Epétium, martyr), 156; II, 772.
 Ferdinand II de Toscane (grand-duc II), 775.
 Ferentinum (municipe étrusque, toscan), 132.
 Feritch (Georges), II, 757.
 Fermo, 227; II, 730.
 Feodor III, II, 744.
 Ferrea (la VI^e légion), 136.
 Ferrare, 239, 410, 418, 445, 457; II, 496, 497, 507.
 Ferro Alvisé (comte de Spalato), II, 541, 543, 560.
 Févan (roi des Rugiens, cousin de Théodoric), 215.
 Fianona (Illyrie orientale), II, 564.
 Fiesole (Florence), 183, 258, 471.
 Figulo (C. M.), 84.
 Filippo dei Scolari (condottière florentin), 483.
 Filippo Maria Visconti, 490.
 Finnois (les), 10.
 Fiorentino (Nicolò), II, 812.
 Fiume (Rijeka), 123, 279, 337, 406, 564, 590, 596, 662, 676, 677, 678, 683.
 Flacco Illirico, II, 779.

- Flandres, 120, II, 754.
 Flanona, 110, 123.
 Flavia (IV^e légion), 137.
 Flavianus (Titus-Ampius), 136.
 Flavien, 121, 243.
 Flavio Biondo, II, 777.
 Florence (commune), II, 812, 818.
 Florian (aventurier), 147.
 Foscarini (Marc, procureur de St-Marc, plus tard doge), II, 566, 615, 622, 625.
 Foscarini (Nicolas), II, 637.
 Fogazzaro Antonio (romancier), II, 687.
 Folnesics, II, 818.
 Forlì, II, 518, 768.
 Fortunatus (patriarche de Grado), 272, 274.
 Foscolo (Leonardo), II, 602, 606.
 Foscolo (Ugo), 103.
 Foscari Francesco (doge), 491; II, 521, 522.
 Foscari (Marc), II, 578.
 Fouché (duc d'Otrante), II, 681, 682.
 Foulon (Athanasie dit le), 156.
 France, 108, 187, 265, 267, 410, 473; II, 634, 635, 671, 676, 679, 682, 685, 702, 714, 745, 750, 752, 759, 761, 776, 782, 803.
 Francesco da Milano, 462.
 Francesco Novello Carrara (dernier seigneur de Padoue), 477.
 François I^{er} (roi de France), II, 584, 589.
 François I^{er} (Empereur d'Autriche) II, 686, 702, 747, 748.
 François II, d'Allemagne (I^{er} d'Autriche) II, 656, 657.
 François I^{er} Carrara (seigneur de Padoue), 452.
 François Joseph I^{er} d'Autriche, II, 702.
 François d'Assise (saint), 307.
 François (Patrizio de Cherso), II, 779; V, Patrizio.
 Franconie, 299.
 Franciscains de Bosnie, II, 590, 661.
 Franciscains de Dalmatie, II, 670, 784, 807.
 Franciscains de Terre-Sainte, II, 730-742.
 Frankopans (Frangipani), 424, 425, 472, 493.
 Frankopan (Christophe), II, 512, 582, 591.
 Francfort (congrès de), II, 710.
 Frédéric (neveu de Févan), 215.
 Frédéric I^{er} Barberousse, 359, 373, 374, 378, 379.
 Frédéric II, 360, 403, 411.
 Frédéric de Prusse, II, 761.
 Freeman (Edward), II, 723, 730, 792, 819.
 Fréret, 55.
 Frioul, 252, 267, 271, 449, 463, 482, 487, 490, 492; II, 496, 521, 577, 604, 605.
 Friedland, II, 671, 674.
 Frontinien (évêque de Salone), 245.
 Frontinianistes (adeptes du métropolitte de Salone), 245.
 Furius Camillus (consul), 130, 131.
 Fuscus Cornelius (procurateur), 136.

G

- Gabela, II, 613.
 Gabinius (Aulus), 89, 93.
 Gaète, 295, 400.
 Gagliuffi (Faustino), II, 755, 778.
 Gaiola (chef des pirates Narentains), 309.
 Gainas, 182.
 Gaj, II, 688.
 Galas (fils de Polyphème et de Galathée), 55.
 Galba (empereur), 134, 136.
 Galauros, 57.
 Galates, 55, 92, 103.
 Galathée, (-théa), 55, 154.
 Galbaio (Giovanni, duc de Venise), 267.
 Galla Placidia, 188, 191.
 Gallus, 144.
 Goluchowski, 13.

INDEX

- Galyzine, II, 762.
 Garagnin (G.), II, 678, 679.
 Gargano (mont), 44, 333, 334.
 Gaudentius, II, 770.
 Gaudenzi, 192.
 Gaule, 29, 86, 106, 108, 114, 128,
 133, 136, 148, 155, 166, 168, 178,
 179, 180, 183, 186, 190, 204, 207.
 Gaule du Nord, 197.
 Gaule Narbonnaise, 114, 207.
 Gaianus, 156.
 Gay, 327.
 Gela, 48.
 Gélasé I^{er} (pape), 242.
 Gelitch (Sima), II, 571.
 Gênes, 309, 316, 409, 413, 414, 463,
 464, 478; II, 515, 520, 588, 650,
 672, 684, 732, 754, 757, 758.
 Généride, 186, 187.
 Genghis (Khan), 404, 424.
 Genséric, 173, 197, 203, 221, 231.
 Gentius (roi des Illyriens), 78, 80,
 108, 109.
 Georges de Raguse, II, 835.
 Georges de Sebenico, II, 809, 811.
 Georgie, 311.
 Gépides (les), 147, 194, 222, 228,
 234, 238.
 Germanie, 120, 128, 129, 133, 136,
 137.
 Germanos, 228, 236.
 Germanicus (neveu de Tibère), 96,
 124, 130, 132.
 Géza I^{er} (roi de Hongrie), 343.
 Géza II (roi de Hongrie), 374.
 Gfrörer, 326, 329.
 Ghetaldi (Marino), II, 750, 780.
 Ghetaldi (Simon), II, 751.
 Ghislieri, II, 663.
 Gibbon, 139, 143, 159, 177, 197, 200,
 204, 208, 225, 229; II, 721.
 Gilles de Landas (seigneur de Flan-
 dre), 391.
 Giorgi (Marino), II, 703.
 Giorgi (Bernardo Ignace), II, 789,
 790.
 Giorgione, II, 834.
 Giotto, II, 688.
 Giskra, II, 705.
 Giustiniani (Leonardo), II, 639.
 Giustiniani (Sebastiano), II, 524.
 Giustiniani (Paolo), II, 559.
 Giustiniani (Antonio), II, 510.
 Giustiniani (Giovanni), 420.
 Giustiniani (Marc), 441.
 Giustiniani (Orso), 369.
 Glaukias (roi des Taulantiens), 62.
 Glina, 123.
 Glumaz (P.), II, 671.
 Glycère (empereur), 201, 202, 203,
 208.
 Godefroy de Bouillon, 298.
 Goss (comte de), II, 622.
 Goislaw (fils de Derjislav), 318, 327.
 Gondebaud (neveu de Ricimer), 201,
 202, 203, 209.
 Gontaut-Biron, II, 747.
 Gonzaga (Ferrante), II, 588.
 Gonzaga (François), II, 835.
 Gorice, II, 496, 517, 678.
 Gospitch, II, 679.
 Goths (les), II, 138, 143, 145, 146.
 Gozze (Pierre, évêque de Stagno), II,
 771.
 Gozze (Marino), 449; II, 743, 779, 780.
 Gozze (Vito Niccolò), II, 779.
 Goynikovitch (Pierre), 296, 300.
 Gradenigo (Domenico), 319.
 Gradenigo (Nicolas), 441.
 Gradenigo (Pierre, doge), II, 647.
 Gradi (Stefano, vice-bibliothécaire
 du Vatican), II, 742, 750.
 Gradisca, II, 678.
 Gran, 477.
 Gratien (empereur —), 103, 169,
 279.
 Gravosa, 410; II, 665, 674, 751, 752.
 Graz, II, 676, 773.
 Grèce, 10, 39, 47, 76, 96, 120, 124,
 138, 153, 168, 181, 233, 239, 240,
 247, 258, 263, 289, 292, 301, 312,
 332, 340, 397; II, 565, 577.
 Grégoire le Grand (pape), 242, 245,
 251.
 Grégoire VII (pape), 334, 339, 340,
 343, 347, 351.

- Grégoire IX (pape), 403.
 Grégoire XII (pape), 481; II, 824.
 Grégoire XIII (pape), II, 596.
 Grégoire XIV (pape), II, 779.
 Grégoire (évêque de Nona), 307, 308.
 Grimani (Francesco), II, 626.
 Grimani (Giovanni), II, 611.
 Grippa (général), 223.
 Grisogono, II, 768.
 Grisons (les), 623.
 Gritti (Giorgio), II, 557.
 Gritti (Alvise), II, 583, 584.
 Gritti (André, doge), II, 587.
 Gritti (Domenico), II, 562, 583.
 Gronovius, 35.
 Guicciardini (François, homme d'État de Florence), II, 510, 620.
 Gualdo-Tadino, 229.
 Gualdo (André, archevêque de Spalato), 477.
 Guillaume de Tours, 254.
 Guillaume Bras de Fer, 331.
 Guillaume de Tyr, 91, 384.
 Guillaume le Conquérant, 359.
 Guillaume II de Sicile, 384.
 Guillaume d'Orange, II, 720.
 Guillet (général français), II, 674.
 Guiscard (Robert), 331, 339, 340, 346, 347, 399.
 Gubbio, 229, 239.
 Gunduin (gén. goth.), 238.
 Gundulitch (Jean, Gondola), II, 750, 758, 789.
 Gundulitch (Marino), II, 775.
 Guoro (Pandolfo), II, 561, 563.
 Gurgevitch (Stanko), II, 569.
 Gurlitt (Cornelius), II, 800, 805, 809.
 Gvozđ, 356, 357.
- H**
- Habsbourg (les), II, 582, 614, 631, 676.
 Hadria, 12.
 Halis (fleuve), 175.
 Haming (Amicus), 340, 341, 353.
 Hannibal, 48, 75, 78.
 Harmonie, 9, 22, 26, 27, 28, 30, 36, 41, 251.
 Haroun al Rachid, 278.
 Hasdrubal, 77.
 Hasner, II, 705.
 Hastings, 342, 348.
 Haute-Autriche, 113.
 Heidelberg, II, 773.
 Hektorovitch (Pierre), II, 786.
 Hélène (culte d'), 9, 33.
 Hélène d'Anjou, 444, 446.
 Helgoland, 282.
 Héliades (les), 38, 41.
 Héliodor, 175.
 Hellade, 22, 46.
 Hellespont, II, 748.
 Helvétie, 136, 149.
 Helvètes (les), 86.
 Henri III (empereur), 323, 331; II, 745.
 Henri IV (empereur), 359, 360; II, 725, 745.
 Henri V (empereur), 359, 360.
 Heraclea (Città Nuova), 268.
 Heraclius I^{er} (empereur byzantin), 251, 253, 258, 259, 262.
 Heracléonas, 258.
 Héraclès, 15.
 Herbst, II, 705.
 Hercule I^{er} (duc de Ferrare), II, 835.
 Hermès Ithyphallique, 23.
 Hermès Alekikakos, 23.
 Hérodote, 30, 44, 49.
 Hertzberg, 239.
 Hervoye Vouktchitch, 274, 280, 284, 288, 289, 472; II, 821.
 Herzégovine, 61, 113, 152, 162, 211, 241, 300, 390, 457, 492; II, 612, 737.
 Hésiode, II, 756.
 Hespérus, 210.
 Hicela (fille d'Orseolo, épouse d'Étienne, fils du roi Krechimir), 325, 332.
 Hilarion (saint), 158.
 Hildebrand (moine, Grégoire VII), 334, 338, 339.
 Himère, 35, 48.

INDEX

- Hollande, 72, 73; II, 615, 682, 751.
 Holleaux, 72, 73.
 Homère, 180; II, 783.
 Hongrie, 13, 112, 146, 212, 217, 236, 266, 319, 325, 344, 354, 356, 357, 362, 363, 373, 383, 404, 473, 474, 475, 477, 479, 480, 482, 483, 485, 486, 492, 499; II, 578, 581, 585, 586, 592, 600, 609, 631, 656, 660, 676, 730, 734, 749, 805, 824.
 Honorius (empereur), 138, 170, 181, 183, 186, 187, 189, 193, 219.
 Honorius III (pape), 410, 446.
 Honoratus, 247, 248, 249.
 Horace, 91; II, 756.
 Hormisdas, 241.
 Hoste, II, 683, 685.
 Hostilius, 79.
 Hostilianus, 144.
 Hreglianovitch (Albinoni), 55, 149, 461, 472; II, 614, 615, 633.
 Hugues (comte), 269.
 Hugues (abbé de Cluny), 339.
 Humbert II (fils de Grégoire XIII, comte du Dauphiné), 434, 435.
 Hunimund (roi des Suèves), 204.
 Huns (les), 175, 179, 181, 183, 190, 193, 203, 224, 232, 236, 252, 298, 299.
 Hunyadi (Jean), 492; II, 501.
 Hus (Jean), 305, 469.
 Hussites (les), II, 772.
 Husrevbeg, II, 584, 586.
 Hvar (v. Pharos), 34.
 Hydruntum, 48.
 Hyllus (fils de Hercule et de Mélite), 41, 42.
 Hylléens (les), 17, 42.
- I
- Iapydes (les, tribu illyrienne), 12, 65, 92.
 Iapydes d'Illyrie, 12.
 Iapydes d'Apulie, 12.
 Iapydie, 110.
 Iapyges (les), 12.
 Iapygie, 12.
- Ibar (rivière d'), II, 110, 300.
 Ibari, 11.
 Ibères, 55.
 Ibas d'Edesse, 244, 245.
 Ibrahim ben Aglab, 278.
 Idomenée (roi), 12.
 Iéna, II, 671.
 Ilauf (officier de Bélisaire), 227.
 Iliade, II, 782.
 Illyrie, 10, 11, 13, 22, 26, 27, 33, 39, 41, 53, 56, 57, 61, 82, 84, 89, 102, 103, 107, 108, 109, 110, 112, 115, 119, 120, 124, 128, 132, 134, 135, 138, 139, 140, 147, 152, 154, 164, 165, 168, 169, 171, 177, 180, 182, 183, 184, 186, 189, 191, 192, 193, 195, 222, 225, 227, 234, 235, 237, 241, 242, 244, 256, 262, 273; II, 565, 591, 776.
 Illyrie septentrionale, 86.
 Illyrie orientale, II, 578, 590.
 Illyrie (basse et haute), II, 673, 674, 675, 677, 680, 695, 718, 774.
 Illyrios (peuple d'), 28.
 Imotski, 84, 314; II, 674.
 Inachos, 33.
 Ingelheim, 271.
 Inn, 113.
 Innocent III (pape), 343, 385; II, 732, 739.
 Innocent VI (pape), 447, 450, 454.
 Innocent IX (pape), 242; II, 742.
 Io, 33.
 Iolcos, 40.
 Ion (fils de Xanthus), 44.
 Ioniens (les), 42.
 Ionienne (mer), 44, 51.
 Iraniens (les), 44, 51.
 Irène (régente sous Constantin VI), 266.
 Isaac II (Ange), 316, 395.
 Isabelle d'Este, II, 875.
 Isauriens (les), 194, 207, 224.
 Isens (les), 51, 57, 109, 121.
 Isidore de Séville, 104, 240.
 Islam, II, 739.
 Isonzo, 215; II, 678.
 Issa (Vis, Lissa, île), 31, 34, 35, 43.

51, 66, 68, 69, 78, 81, 82, 109, 121,
131, 224, 253, 279, 292, 300, 370.
Ister (Danube), 39, 40.
Istrie, 39, 110, 185, 239, 240, 245,
252, 266, 267, 268, 270, 277, 316,
319, 361, 385, 386, 388, 397; II,
565, 571, 576, 631, 632, 638, 676,
679.
Istvanffy, II, 504.
Italie, 72, 73, 79, 87, 96, 97, 102, 106,
112, 118, 123, 124, 128, 130, 135,
137, 139, 147, 153, 165, 182, 186,
189, 190, 197, 198, 199, 200, 203,
204, 205, 206, 207, 208, 210, 211,
214, 216, 217, 220, 221, 223, 224,
225, 226, 228, 229, 235, 236, 238,
239, 242, 245, 257, 263, 277, 283,
287, 289, 290, 299, 313, 326, 327,
330, 331, 349, 350, 361; II, 512,
513, 514, 518, 527, 567, 582, 584,
595, 604, 612, 613, 614, 615, 654,
660, 675, 677, 682, 691, 692, 696,
700, 729, 776, 778, 803, 810.
Italie du Nord, 374, 385, 413, 425,
434.

J

Jacopo della Quercia, II, 810.
Jader (Zara, Zadar), 50, 117, 163,
219, 387, 396.
Jankovitch de Possedaria, II, 609.
Janus (temple de), 94.
Jason, 16, 38, 39, 41.
Jean Chrysostome (saint), 212.
Jean de Corbavie (Krbava), II, 501,
568.
Jean de Latran, 156, 213, 259.
Jean de Lusignan (duc de Bari), 48.
Jean de Luxembourg (roi de Bohême),
430.
Jean de Jérusalem, II, 824.
Jean de Palisna, 469.
Jean de Ravenne, II, 719, 755.
Jean de France, II, 734.
Jean III (archevêque de Spalato),
307, 335, 355.
Jean V (de Portugal), 462; II, 781.
Jean VIII (Paléologue), II, 772.

Jean X (pape), 302, 304.
Jean XI (pape), 301.
Jeanne de Médicis, II, 509, 511.
Jeanne II de Naples, 490.
Jellatchitch, II, 615.
Jérôme (saint), 174, 175, 176, 177,
183, 187, 193, 211, 212, 251.
Jérusalem, 154, 252, 351, 355.
Jireček, II, 565.
Jobinus (préfet illyrien), 247.
Jorga (Nicolas), II, 721.
Jornandès, 192, 198, 201, 209, 214,
215.
Joseph (archiduc d'Autriche), II,
660.
Joseph II (empereur d'Allemagne),
II, 661.
Jovianus (empereur), 138.
Judith, 286.
Judée, 135.
Jules II (pape), II, 495, 509, 511,
578.
Julien l'Apostat, 167, 168.
Juliennes (Alpes), 175.
Junon, 40, 42.
Junot (duc d'Abrantès), II, 639,
681.
Jupiter, 21, 42, 51, 171; II, 800.
Jupiter (asiatique), II, 801.
Jupiter (oromazde), II, 801.
Justin II (neveu de Justinien), 235,
236, 362.
Justinien, 207, 220, 221, 223, 224,
225, 227, 230, 361, 373; II, 767.
Justinus (archevêque de Spalato),
276, 304.

K

Kadeloh (margrave de Frioul), II,
771, 774.
Kallinikos, 249.
Kapela, 352, 353.
Karahodja (amiral turc), II, 592.
Kara Mustafa (grand vizir turc), II,
609, 610, 741, 742, 743.
Karin, II, 603, 607, 659.
Karlovats (Karlstadt), II, 678, 679.

INDEX

- Karlovtsi (Karlovci, paix de), II, 609, 736, 752, 753.
 Karst, 106, 173; II, 765.
 Katchitch (Kačić, maison de), 427; II, 785.
 Katouni, 257.
 Keller, II, 708.
 Kerka (Titius), 116, 120, 142, 163, 165, 175, 183, 185; II, 613.
 Khair ed Din (Barberousse), II, 555, 582, 586, 589.
 Kiev, 259, 344.
 Kilidi Arslan (sultan d'Iconie), 379.
 Kinnana (princesse macédonienne), 61.
 Kir (Isaac), 375.
 Kleitos (fils de Bardylas), 61.
 Klek, II, 613, 753.
 Klis (v. Clissa), 252, 257, 271, 377, 382, 388, 427, 431, 446, 448, 449, 471; II, 575, 588.
 Klobuk, II, 610.
 Knezevitch (général autrichien), II, 676.
 Knin, 219, 331, 336, 426, 428, 429, 430, 431; II, 577, 582, 605, 608, 672, 673, 683, 708.
 Kocel, 286, 287, 292.
 Kœnigshofen, 268.
 Kohlschütter, 323.
 Koloman (roi de Hongrie), 354, 357, 358, 360, 367, 368, 407.
 Kolubara (rivière de), 110.
 Kollar (Jean), II, 788.
 Köprili (Achmed), II, 741.
 Kos, 35.
 Kosovo, II, 594, 664, 736.
 Kosovo (cycle de), 462, 471, 472.
 Kotroman (Étienne), 468.
 Kotromanitch (Tvrtko, Étienne), 470, 471, 472.
 Koubaat, 254.
 Kowalczyk, 85.
 Kralievitch (Marko), II, 783.
 Krechimir III (roi des Croates), 325, 326, 327.
 Krechimir IV (Pierre), 332, 335, 337, 338, 343.
 Kretchmayer, 296, 350, 399, 466; II, 565.
 Krivoscie, 5, 83; II, 613.
 Križevci, 417.
 Karnarutich, II, 783.
 Kruzitch (Pierre); II, 583, 584, 585.
 Kumans (les), 352.
 Kunitch (Raymond), II, 741, 782.
 Kupa, 274.
 Kurjakovic (seigneurs féodaux croates), 424; II, 530.

L

- Labéates (lac des), 109.
 Lacédémoniens, 30, 79.
 Ladislas I^{er} de Hongrie, 352.
 Ladislas II (Jagellon), 468, 486.
 Ladislas III, 396.
 Ladislas IV (le Cuman, de Hongrie), 414, 423; II, 773.
 Ladislas (de Naples), 474, 475, 476, 477, 478, 480, 481, 484, 485, 486, 487; II, 527, 714, 814, 824.
 Lacrome, (lle), 7, 306, 5, 70; II, 825.
 Lagosta (Lastobon, ile), 92, 318, 321, 322, 365, 456; II, 716, 725, 745.
 Lampridius (archevêque de Zara), 378.
 Langobards, 228, 234, 235, 236, 238, 240, 251, 254, 257, 261, 263.
 Languedoc, 112, 298.
 Laodamas, 30.
 Laon, 299.
 Larissa, 312.
 Larrouy (Maurice), II, 564.
 Lascaris (maison impériale), 405.
 Latins (les), 257, 288, 303, 304, 305, 321, 331, 333.
 Latran (le palais de), 334, 335.
 Latran (concile de), II, 771.
 Laurana (François), II, 756, 767, 812, 822, 824, 826, 830.
 Laurana (Lucien), II, 538, 769, 771, 812, 822, 824, 825, 830.
 Lamansky (Vladimir), II, 546.

- Laurent (archevêque de Spalato), II, 771.
 Laurent de Médicis, II, 774.
 Lauriston, II, 644, 648, 663, 665, 672, 674.
 Lausus (gouverneur de Cappadoce), 213.
 Lavisse, 2.
 Lavoisier, II, 780.
 Lazaret, II, 624.
 Lecco (bourgade lombarde), 180.
 Legatus (Augusti pro praetore), 114.
 Legnano (bataille de), 379.
 Legnago, II, 506, 637.
 Leipzig (bataille des Nations), II, 683.
 Leitha, 461; II, 702.
 Lélegues, 13.
 Lembi (petits navires de guerre), 58.
 Lenel, 296.
 Leoben, 269; II, 638.
 Leopardi, 213; II, 690.
 Léopold I^{er} (duc d'Autriche), 454.
 Léopold II, 465.
 Léon I^{er} (empereur d'Orient), 192, 198, 199, 200, 201, 202, 209.
 Léon Phylarkos, 198.
 Léon le Philosophe, 287.
 Léon III l'Isaurien, 262, 263, 264, 270.
 Léon IV, 266, 279, 284.
 Léon V l'Arménien 270, 271.
 Léon VI le Sage (fils de Basile I^{er}), 293, 295.
 Léon le Grand (pape), 194, 243, 245.
 Léon VII (pape), 305.
 Léon IX (pape), 331, 333, 334, 337.
 Léon X (pape), II, 775, 777.
 Léon XII (pape), II, 670.
 Lépante, 121, 282; II, 561, 581, 630, 639, 739, 749, 750, 761; II (bataille de), 567, 568, 880, 893, 894.
 Lépide, 90.
 Lesbiens, 30.
 Lesbos, 31, 34, 35.
 Lascaris (Jean), II, 775.
 Lesina (Pharos, Pharia, Hvar île), 4, 31, 34, 43, 50, 51, 56, 65, 66, 74, 75, 82, 109, 280, 300, 365, 370, 372, 422; II, 524, 525, 531, 565, 592, 671, 677, 685, 737, 784, 786, 807, 808.
 Leucade, 47.
 Leucippe, II, 781.
 Levant, 310; II, 589, 730, 745, 759.
 Liban, 1.
 Libovaz, 150.
 Liburni (messagers), 121, 225, 266.
 Liburnie, 86, 110, 270; II, 498.
 Liburniennes (îles), 17, 31, 42.
 Liburniens (les), 92, 120, 121.
 Libye, 21, 23, 33.
 Licinius (empereur), 159, 163, 164.
 Liège, 155.
 Ligue lombarde, 374, 379, 403, 404.
 Ligures, 10.
 Ligurie, 245.
 Lika, 123; II, 597, 605.
 Lilybée, 48, 77.
 Lim, 300.
 Linditus (successeur de Drocaicus, prince des Narentains), 281.
 Lippomano, II, 639, 640.
 Lissa (Alessio, Lješ), 7, 34, 35, 37, 75, 109, 122, 128; II, 531, 664, 771.
 Livenza, 484.
 Livia, 241.
 Livie, 132.
 Livourne, 121, II, 762.
 Ljubljana, II, 578, 579, 680, 681, 682.
 Lobkowitz (prince), II, 762.
 Locriens, 30.
 Loire, 196.
 Lombardie, 144, 205, 298, 299, 334, 379; II, 531, 577, 614, 635, 732, 809.
 Londres, 359; II, 773.
 Longin, 239.
 Longo (Francesco), II, 586, 589.
 Loredan (Antonio), II, 538, 566.
 Loredan (Francesco), II, 603.
 Lorenzaccio, 272.
 Lorgna (Antoine-Marie), II, 780.
 Lorraine, 269, 298, 299.
 Lothaire, 276, 277.

INDEX

- Louis d'Anjou (roi de Hongrie, fils de Charles-Robert), 429, 430, 432, 433, 436, 438, 460, 462, 467, 470, 492; II, 732, 733.
- Louis (Saint), 299.
- Louis II (Ludovic, fils de Lothaire), 284-286.
- Louis II de Hongrie, II, 582.
- Louis le Pieux, 255, 270, 272, 274, 286.
- Louis le Germanique, 286.
- Louis XII (roi de France), II, 495, 496, 666, 745.
- Louis XIV, II, 715, 742, 756.
- Louis XV, II, 780.
- Louis XVI, II, 634, 635.
- Louis-Philippe d'Orléans, II, 678.
- Louis Aldemarisco de Maresci, 476.
- Louvain, II, 773.
- Loxias (temple), 22.
- Lowen, II, 683.
- Lucain, 149.
- Lucaniens, 48.
- Luchaire (Achille), 396.
- Lucius (Jean, historien dalmate du xvii^e s.), 306, 307; II, 615, 618.
- Lucitch (Christophore), II, 593.
- Lucovitch (Luc), II, 570.
- Lucques, 86; II, 721, 723.
- Lucullus, 205.
- Ludovic le More, II, 567.
- Ludrum, 219.
- Lunéville (paix de), II, 662.
- Lussin (île), 39, 279, 319.
- Luther, 289; II, 578.
- Lycie, 22, 23.
- Lychnide, 79.
- Lychnidus (Ochrida), 26.
- Lychnis (sur le lac Ochrida), 77.
- Lydiens, 30.
- Lynkeste (tribu macédonienne), 50.
- Lyon, 142.
- Lyoudevit Posavski (duc), 272, 273, 274, 275, 286.
- Lysias (orateur athénien), 67.
- M**
- Macédoine, 52, 55, 57, 58, 63, 73, 74, 78, 79, 80, 81, 82, 89, 96, 102, 110, 113, 146, 154, 164, 165, 175, 220, 264, 301, 312, 313, II, 756.
- Macédoniens (les), 10, 13, 73, 106, 121.
- Machiavel, II, 504, 509, 617.
- Macrianus, 138.
- Macris (île), 41.
- Madii (famille latino-slave des), 313, 320, 328, 363.
- Madius (prieur de Zara), 314.
- Maffei (marquis), II, 627.
- Magyars (les), 299; II, 695, 696.
- Magnentius (empereur), 166, 167.
- Magnésie, II, 808.
- Majorien, 194, 197, 198.
- Mahomet II, 100, 381; II, 665, 737, 739.
- Mahomet IV, II, 742.
- Makaria, 35.
- Makareus (père d'Issa), 34, 35.
- Makarska (Makara), 35, 331; II, 608, 665, 674, 676, 772.
- Malamocco, 268, 296; II, 631.
- Malatesta de Rimini, 424.
- Malcus (historien grec), 206.
- Malchus, 248.
- Malipiero Orto (doge), 383.
- Malvasie, II, 590.
- Mamelouks (royaume des), II, 581.
- Mamertinus (poète), 147.
- Mandouchitch (Vouk), II, 607.
- Manfred, II, 515.
- Manfredonia, 341.
- Maniakés (Georges), 329.
- Manin (Ludovic, doge), II, 635, 643, 666.
- Manin (Daniele), II, 666.
- Mantegna (André), II, 832.
- Mantoue, II, 497, 518, 665.
- Manuel, 488.
- Manzikert, 329.
- Manzoni, 93, 180, 246, 405, 414; II, 686.
- Marbod, 255.
- Marc (saint), 267, 296, 477, 482, 487, 488.
- Marc-Aurèle (empereur), 137, 140, 147, 159, 172.
- Marc (roi), II, 575; V. Kralievitch.
- Marcelle, 279.

- Marcellin, 187, 192, 193, 196, 197, 198, 199, 201, 204, 208, 222, 249; II, 534.
 Marcien (successeur de Théodose), 194, 198.
 Marco (Polo), II, 779; V. Polo.
 Marcomans, 137, 142, 175, 255.
 Marcovitch, II, 613.
 Marianovitch Janko (gouverneur de Poglizze), II, 606.
 Marie (femme du roi Béla), 405, 415, 417.
 Marie (reine de Hongrie, fille de Louis I^{er} de Hongrie), 468.
 Marie-Louise, II, 686.
 Marie-Thérèse, II, 610, 632, 761.
 Maries (les Douze), 309.
 Marinien (évêque de Ravenne), 249.
 Marinus, 294.
 Maritza (rivière près d'Andrinople), 471.
 Marmont, II, 665, 666, 670, 671, 672, 673, 675, 677, 680, 684, 686, 717.
 Maroli (Frédéric de Zara), II, 606.
 Marozia (fille de Théophilacte), 307.
 Mars, 23, 144.
 Marseille, 177, 207, 273.
 Marthe (sœur de Lazare), 273.
 Martens, II, 580.
 Martin (abbé), 259.
 Martin (saint), 281.
 Marulitch (Marc), II, 786.
 Marulo (Emmanuel), II, 775.
 Mas-Latrie (comte), 306.
 Massagètes, 194.
 Mastino della Scala (seigneur de Vérone), 441.
 Mat (Mathis, rivière albanaise), 110.
 Matchva (province de la), 110.
 Matelice, 229.
 Mathilde de Toscane (comtesse), 339.
 Matteo de' Pasti, II, 832.
 Matutinovitch (colonel), II, 655.
 Maures, 194, 224.
 Maurice (fils de Mundo), 223, 228, 231, 232, 235, 237, 238, 239, 249, 251, 258.
 Mauritanie, 120.
 Maurocordato, II, 740, 753.
 Maurus, 156.
 Maxence (empereur), 159, 163.
 Maxime, 169, 238, 248, 249.
 Maxime (cirque), 220.
 Maximien (empereur), 153, 157, 158.
 Maximilien de Habsbourg, II, 504.
 Maximilien II (empereur), II, 603.
 Maximilien Daia (empereur), 159, 163, 185.
 Maximus (évêque de Salone), 246, 248, 249, 289.
 Mayence, 178, 333, 487.
 Mazéens (peuple de Dalmatie), 88, 116.
 Mazzini, II, 688, 695.
 Mazzorbe (île), II, 832.
 Médéc, 38, 39, 40; II, 707, 769.
 Médicis (Alexandre), 272.
 Méditerranée, 1, 2, 9, 31, 64, 118, 139, 228, 229, 273, 277, 282, 297, 300, 384, 393, 398, 400, 405.
 Medulitch (André, Schiavone), II, 689, 834.
 Mégare (femme d'Hercule), 41.
 Meinhard (abbé de Pomposa), 334, 335.
 Melfi (concile), 334.
 Meleda-Melita, 45, 92, 280, 365, 453, 458; II, 751, 771, 789.
 Melkart (divinité phénicienne), 35.
 Melita-Malta, 42, 45, 46.
 Melnik, 313.
 Memmo (Marino), 329.
 Memmo (Andrea), II, 538.
 Menas, 244.
 Ménélas, 34.
 Mentchetich, II, 758.
 Méranie, 360, 379.
 Mésies, 113, 120, 125, 133, 134, 135, 136, 137, 145, 146, 152, 153, 169, 217, 234, 264.
 Mésopotamie, 110, 151, 175.
 Messala Corvinus (lieutenant d'Octave), 82.
 Messaline, 131.
 Messapiens, 48.
 Messène, 66.

INDEX

- Messénie, 65.
 Messine, 48, 278.
 Metatius, 145.
 Méthode (apôtre slave), 291, 292, 293, 305, 335.
 Méthyme, 35.
 Methymna, 35.
 Metkovitch, 613.
 Metellus (L. Cecilius), 85.
 Metternich, II, 686, 687, 697, 702.
 Metulum (Moettling), 92.
 Mezzo (île), II, 683, 751, 822.
 Mica d'Antivari, II, 807.
 Michel-Ange, II, 830.
 Michel (surnommé le Calaphat, empereur d'Orient), 329.
 Michel (prince serbe), 303, 304.
 Michel I^{er} (Rangabé, empereur d'Orient), 269.
 Michel II (le Bègue, empereur d'Orient), 271, 272, 283, 301.
 Michel III (empereur d'Orient), 272, 283, 291.
 Michel (le moine), 311.
 Michel IV (empereur d'Orient), 329.
 Michel VII (Doukas, empereur d'Orient), 338, 339, 341, 346, 349.
 Michel (père de Constantin Bodin), 347.
 Michel (Obrénovitch, de Serbie), II, 712.
 Michelozzo di Bartolommeo, II, 818, 819.
 Michiel (Domenico, doge), 369, 370.
 Michiel (Giovanni), 404.
 Michiel (Vitale I^{er}, doge), 354, 357.
 Michiel (Vitale II, doge), 372, 373, 377, 378.
 Mickievicz, II, 691.
 Milakovitch (Thomas), II, 568.
 Milan, 86, 155, 164, 201, 208, 215, 226, 249, 401, 487; II, 600, 612, 614, 636, 648, 663, 667, 687.
 Milutinovitch (général autrichien), II, 683, 685.
 Milkovitch (Elié), II, 608.
 Millerand, II, 676.
 Millesimo, II, 636.
 Millet (R.), II, 739.
 Milossitch, II, 528.
 Milton, II, 690.
 Minéens, 30.
 Minerve, 42.
 Minio (Marc, duc de Candie), II, 581.
 Minos, 24.
 Minuci (archevêque de Zara), II, 599.
 Misène, 121.
 Misiens, 10.
 Mislaw (successeur de Vladislav), 276, 281.
 Mithra (culte perse), II, 800, 801.
 Mitrovitch de Possedaria, II, 607, 608.
 Mitrovitza (ville de Sirmium), 113, 119.
 Mocenigo, II, 565, 611, 613, 779.
 Mocenigo (Thomas, doge), 488, 491; II, 521.
 Mocenigo (Zuane), II, 553.
 Mocenigo (Leonardo), 482.
 Mocenigo (Sebastiano, II, 613.
 Moesia, 164.
 Mohács, II, 582.
 Moldavie, 298.
 Molfetta, 340.
 Modène, II, 772.
 Mohi (pont de), 404.
 Molin (Sebastiano), II, 538.
 Molitor, II, 603, 663.
 Molosses (les) d'Épire, 48.
 Molonta, II, 562.
 Mommsen, 139.
 Monaco, II, 580.
 Monaldi (Michel), II, 785.
 Monceaux, 213.
 Mondovi, II, 636, 637.
 Monophysite, 243.
 Monopoli, 433; II, 518.
 Montagne Noire, 42.
 Montecuccoli (comte), II, 608.
 Montenegro, I, 16, 24, 77, 98, 113, 141, 152, 162, 170, 221, 231, 241, 301; II, 663, 674, 683, 764.
 Montnotte, II, 636.
 Montesquieu, II, 721, 723, 725.
 Monticolo, 319.
 Morava, II, 300.

- Moravie, 286, 291, 292, 492.
 More (Philippe, vicaire d'Agria), II, 581.
 Morée, II, 567, 595, 612, 613.
 Moro (Giovanni, provéditeur général), II, 533, 582, 589.
 Morlaques, 257; II, 528, 534, 542, 544, 545, 556, 568, 569, 605.
 Morosini (André), 441.
 Morosini (Antonio), II, 626.
 Morosini (Domenico), 372.
 Morosini (Domenico, comte de Zara), 378.
 Morosini (François, doge), II, 567, 608, 610, 612.
 Morosini (Marino), 369.
 Morosini (Michel, comte de Zara), 420.
 Morosini (Nicolas, sénateur), II, 642, 643.
 Morosini (Roger), 413.
 Morosini (Tomaso), 399; II, 603.
 Morosini (Tomatina), 414, 415.
 Morosini (patriarche), 409; II, 732.
 Moscou, 120, 126, 254, 405, 447.
 Moselle, 179.
 Mosor (le mont), 149; II, 568, 579.
 Mostar, II, 739.
 Muccur (Makarska), 219, 296.
 Mühldorf, 427.
 Mula (Antoine da, comte de Zara), II, 533, 537.
 Mula (Renier da), 420.
 Mülhausen (traité), 316.
 Müller (Jean de), 365; II 720, 721.
 Mundus, 222, 223, 228.
 Murad II, II, 736, 737.
 Murano, II, 631, 724, 754, 821.
 Mustay (Bey), II, 606.
 Musulmans, 262, 278; II, 562.
 Mutimir (fils de Branimir), 294.
 Mysie (Mésie-Serbie et une partie de la Bulgarie), 97, 98.
 Mytilène, 34.
- N
- Nadin, II, 504, 555, 558, 582, 587, 590, 598, 603.
 Naissa ou Naissus (Nich), 123, 145, 167, 195.
 Naples, 120, 121, 225, 226, 235, 239, 240, 417, 467, 468, 474, 475; II, 612, 634, 741, 754.
 Napoléon, 153, 158, 220; II, 634, 638, 662, 665, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 675, 677, 680, 747.
 Napoli di Romania, II, 556, 590, 612.
 Narenta (fleuve), 4, 7, 65, 76, 116, 119, 257, 280, 300, 323, 375, 456; II, 578, 596, 607, 672, 673, 679.
 Narentains, 280, 281, 282, 285, 287, 288, 289, 297, 300, 310, 322.
 Naron ou Narona, 32, 35, 36, 109, 116, 117, 128, 147, 192, 219, 338, 344, 353, 358.
 Narsès, 181, 228, 229.
 Nassau, II, 638.
 Natali (Jean de), II, 683.
 Natalis (évêque de Salone), 246, 247.
 Nauport, 142.
 Naxiens, 30.
 Négrepont, 379; II, 520, 592, 610.
 Nelipitch (famille féodale croate), 424, 425.
 Nelipzius (seigneur de Cetina et de Knin), 427, 428, 429.
 Nelipzius (Georges), 428, 430.
 Nelson, II, 706.
 Nemagnides, 471.
 Nepos Julius (empereur), 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 210, 214, 215, 222.
 Népotien (neveu d'Héliodore), 175.
 Népotien (successeur de Générède), 188, 192.
 Neptune, II, 783.
 Néron, 120, 133, 134, 182.
 Nessus, II, 730.
 Nestoriens, 243.
 Nestorius, 244.
 Neuroï, 231.
 Newton, II, 756, 781.
 Nice, II, 634.
 Nicée, 266.
 Nicéphore III, Botoniate, 339, 356.
 Nicéphore de Byzance, II, 768.

INDEX

Nicéphore (Phocas), 266, 268, 269, 270, 271, 296, 308, 310, 311, 315.
 Nicéas, 269.
 Nicète Orife, 284.
 Nicomède, 55, 78.
 Nicolas (patriarche de Constantinople), 304.
 Nicolas (dell'Arca, Schiavone), II, 810, 823.
 Nicolas (de Gara, ban de Croatie et de Dalmatie), 473.
 Nicolas I^{er} (pape), 292.
 Nicolas II (pape), 331, 334, 346; II, 635, 771.
 Nicolas IV (pape), 415.
 Nicolas V (pape), II, 775.
 Nicopolis, 473.
 Niémen, II, 674.
 Nietzsche, II, 781.
 Niévo Ippolito, II, 644.
 Niger, 142.
 Nika, 22.
 Ninoslav (Mathieu, ban de Bosnie), 407, 412.
 Nointel (marquis de), II, 741.
 Noire (mer), 165, 180, 181, 235, 237, 297; II, 519.
 Nona (Nin), 272, 273, 276, 277, 288, 293, 294, 304, 305, 332, 336, 337, 342, 344, 407, 418, 442, 450, 454; II, 550, 558, 559, 571, 577, 582, 607, 608, 783.
 Noncovitch, II, 610, 612.
 Nonnos, 22.
 Norique, 102, 113, 164, 185, 186, 192, 215, 217.
 Normands, 47, 282, 329, 331, 339, 341, 347, 348, 352, 353, 358.
 Norvège, 344; II, 790.
 Notre-Dame d'Arcachon, II, 769.
 Notre-Dame de Paris, II, 730.
 Notre-Dame de Raguse, II, 730.
 Noto, II, 828.
 Novigrad, 480, 481; II, 558, 582, 603.
 Novilara, 12.
 Noviodunum (en Carniole), 56.
 Numerianus (empereur), 150, 155.
 Nuremberg, II, 835.
 Nymphes, 53.

O

Obelierio (doge), 267, 268, 269, 270.
 Obrovac, II, 543, 582, 586, 771, 787.
 Ochrida, 311.
 Octave (Auguste), 91, 92, 93, 94, 117, 121, 200.
 Octavie (sœur d'Auguste), 103.
 Octavius (préteur), 80, 87.
 Oder, 143.
 Oderise (abbé du Mont Cassin), 352.
 Odilon (chef de l'abbaye de Cluny), 333.
 Odoacre, 192, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 214, 215, 216.
 Ogodaï (chef des Mongols), 406.
 Oiclès, 76.
 Olcinium (Dulcigno), 109.
 Olivolo, 319, 324.
 Olybrius, 198, 200, 201.
 Olympius, 183, 186, 187.
 Ombla, II, 665, 746, 770.
 Ombrie, 229.
 Onogošt, 457.
 Onofrio (Giordano), II, 807.
 Ophis, 33.
 Ophites, 15.
 Opitergius, 87.
 Orbini (Mauro fra), II.
 Oreste, 203, 204, 205, 206, 210.
 Origène, 212.
 Orikos (Valona), 70.
 Orkhan (sultan), II, 735.
 Orlov (Alexis, amiral russe), II, 760, 762, 763.
 Oronte, 176.
 Orrose, 183.
 Orseolo (dynastie ducale), 295, 297, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 323, 326, 327, 328.
 Orseolo Pierre II (doge), 133, 282, 388, 421.
 Orsini, II, 808.
 Osmanlis, II, 735, 736.
 Ossero, 257, 265, 279, 290, 319, 326, 362, 407; II, 769.
 Ossuna (duc), II, 600, 601, 605.

Ostoya Étienne (roi de Bosnie), 474, 476, 479.
 Ostie, 278.
 Ostrovica, 431, 441, 471, 492; II, 582, 587, 604, 608, 672.
 Otrante, 227, 349, 409.
 Otrante (détroit), 48, 462.
 Ottokar (roi de Bohême), 414.
 Ottomans, II, 542, 608.
 Otho (empereur romain), 132, 136, 199.
 Othon II (empereur allemand), 283, 325.
 Othon III (empereur allemand), 315, 318, 323, 324, 325, 328, 329, 356.
 Ouar-Huni (les faux Avars), 234, 235, 236, 237, 254.
 Oubril (traité), II, 665.
 Our (les rois d'), 52.
 Outrigours, 235.
 Ovida, 208, 209, 210.
 Ovide, 27, 35.
 Oxford, II, 574.

P

Padoue, 403, 445; II, 497, 500, 501, 521, 572, 574, 685, 687, 688, 697, 704, 715.
 Paderborn, 274.
 Pago (île de), 4, 315, 365, 384, 387, 422, 441.
 Paganoï (Slaves païens, pirates), 280.
 Palaciososa (Pelagosa, île de), 381.
 Palacki, II, 710.
 Paléologue (Georges), 348.
 Palerme, 278, 341; II, 828.
 Palestine, 176; II, 800.
 Pallade de Galatie (évêque d'Héliopolis), 213.
 Pallavicini, II, 829.
 Palmerston, II, 687.
 Palmotta (Palmotitch, Jacques), II, 789.
 Palmyre, 146.
 Palmanuova, II, 638.
 Pan (Dieu de la terre Dalmate), 53; II, 678.
 Panaïotti, II, 740.

Pannonie, 12, 13, 48, 92, 94, 107, 110, 112, 113, 117, 119, 120, 123, 125, 128, 133, 134, 135, 136, 138, 140, 145, 147, 162, 164, 175, 181, 184, 185, 186, 187, 190, 191, 196, 217, 233, 236, 254, 274, 286, 292, 298, 299; II, 769.
 Paolo da Venezia, II, 821.
 Pâris, I, 120, 471, 477; II, 633, 687, 754, 759.
 Parentium (Parenzo, Poretch), 129, 319, 446.
 Pargoire, 243, 258, 259.
 Participazio (dynastie ducale), 300, 316, 328.
 Participazio (Jean, doge), 296.
 Participazio (Orso, doge), 282, 285, 286, 295, 296.
 Participazio (Pierre), 296.
 Pascal II (pape), 358.
 Pasquali Tryphon, II, 562.
 Pasquali (Ludovic), II, 785.
 Pasqualigo (Pierre), II, 500, 505, 507, 508, 509, 511.
 Pastrovitchi, II, 580, 607.
 Paul (saint), 154, 237, 273, 305.
 Paul (diacre), 254.
 Paul de Raguse, II, 823.
 Paul III (pape), II, 584, 585, 586.
 Paul V (pape), II, 566.
 Pausanias, 25.
 Pavie, 203, 216, 239, 476.
 Pavlovitch (Radoslav), 490.
 Pavlinovitch (Michel), II, 711.
 Pays-Bas (espagnols), II, 617.
 Pélagie I (pape), 245.
 Pélagie II (pape), 245, 247.
 Pelasgie, 35.
 Pelasgues (Les), 10, 13, 31.
 Pelion, 22.
 Pelješac (v. Sabioncello).
 Pella, 79.
 Peloponèse, 42, 65, 76, 233, 235, 238, 292; II, 520, 590, 612.
 Pentheus, 16.
 Pépin le Bref, 264, 268, 269.
 Perasto, 120; II, 607, 653.
 Percennius, 126.

INDEX

- Perdikkas, 111, 58.
 Pericoli (Nicolas), II, 832.
 Periclès, II, 671.
 Pérouse, 239; II, 524, 772.
 Persée (fils de Philippe V), 42, 78, 79, 82, 84.
 Perse, 147, 226, 236, 237, 311.
 Persiphone, 51.
 Pertinax Publius, 114, 140, 141, 241.
 Pesaro (Girolamo), II, 586, 589.
 Pesaro (François), II, 634, 635.
 Pesaro (Pierre), II, 635.
 Pesaro (Vittore), II, 652, 653.
 Peschiera, II, 636.
 Pest, 424.
 Petchénegues (Les), 301, 351.
 Petillius (L.), 79.
 Pétrone, II, 777.
 Petovio (Ptuj), 203.
 Pétrarque, II, 515, 775, 786, 789.
 Pétrone (Maxime, empereur), 194.
 Petrovaradin, II, 611, 612.
 Phaëton (frère des Héliades), 38, 44.
 Phénicie, 7, 28, 176, 180.
 Phebus Apollon, 21.
 Philippe II (père d'Alexandre de Macédoine), 59.
 Philippe II d'Espagne, 593, 597, 728, 747, 749.
 Philippe III d'Espagne, II, 600.
 Philippe V (Macédonien), 76, 78.
 Philippe VI de Valois, 435.
 Philippe le Bel (roi de France), 420.
 Philippe l'Arabe (empereur), 147.
 Philippe d'Orléans, II, 780.
 Philippopoli, 123, 144.
 Phocéens (Les), 70.
 Phoéniké, 66, 71, 72 (paix de), 77.
 Phoéniké (capitaine d'Épire), 205.
 Photius (Patriarche), 206, 282, 285, 289, 290.
 Phrygiens (Les), 30, 40.
 Picenum, 12.
 Pie II (pape), II, 726.
 Pie V (pape), II, 739.
 Pie VI (pape), II, 756, 757.
 Pie VII (pape), II, 756.
 Piémont, II, 635, 698.
 Pierre (archevêque de Spalato), 376, 417.
 Pierre (roi de Hongrie), 328, 335, 337, 343, 354.
 Pierre I^{er} de Serbie, 403.
 Pierre II de Matafaris (archevêque de Zara), II, 771.
 Pierre le Grand de Russie, 120; II, 759, 783.
 Piganol, 12.
 Pinnès (roi illyrien), 73, 76, 109.
 Pirano, 388.
 Piruste (bassin de Drin blanc), 81, 87.
 Pise, 188, 316, 384, 385; II, 731, 756, 763.
 Pisanello, II, 829.
 Pisani (Les), II, 603, 605, 627, 630, 669, 685.
 Pisani (Giorgio), II, 628.
 Pisani (Giacomo), II, 552.
 Pisani (Nicolas), II, 445.
 Pisani (Pietro), 524.
 Pisani (Victor), 463, 464.
 Pison, 128.
 Piva, 300.
 Plaisance (évêque de), 147, 202, 227.
 Platos (frère du roi Gentius), 80.
 Plener, II, 705.
 Pleuratus (fils de Skardilaidas), 77, 83, 109.
 Pline, 36, 47, 55, 116.
 Plutarque, II, 755.
 Pobori, II, 613.
 Pô (Eridan), 39, 56, 228.
 Poglizze (Grand comté de), 149, 365; II, 578, 580, 605, 608, 624, 674.
 Poitiers, 145.
 Pola, 28, 121, 123, 319, 385, 463.
 Pologne, 231, 430, 447, 475, 483; II, 495, 609, 630, 631, 696, 761.
 Polo (Marco), II, 779.
 Pollio (Asinius), 91.
 Pollius (Aurelius), 115.
 Polybe, 51, 58, 65, 66, 67, 71, 72, 74, 77, 80, 82, 84, 103, 110, 196.
 Polyen, 57.

- Polyphème (fils de Neptune), 55, 498.
 Pollantia, 183.
 Pompée, 87, 149.
 Pompeius (Silvanus), 114, 115.
 Pomponius (J., consul), 131.
 Pomposa (abbaye de), 334.
 Ponce de Cruce, 413.
 Ponte (Nicolas da, doge), II, 788.
 Pont Euxin, 39.
 Porfirogénète (Constantin), 118, 257, 258, 282, 283, 290, 302, 306, 311, 359, II, 717, 804.
 Portugal, 133; II, 615, 681.
 Poseidon, 21.
 Potep, 337.
 Potocki, II, 705.
 Pouilles, 274, 298, 331, 341, 346, 353, 358, 361, 422, 431, 433; II, 497, 505, 517, 533, 562, 731, 829.
 Pozarevatz (paix de), II, 609, 612, 613, 752.
 Pozza Orsato (Medo Poutchitch), II, 688, 689, 690.
 Praevalitana, 114, 152, 222.
 Prague (congrès de), II, 596, 639, 682, 705, 710.
 Prato, II, 819.
 Prazzato (Michel), II, 754, 758.
 Presbourg, 360; II, 662.
 Preslav, 311.
 Prespa, 311.
 Prevesa, II, 588.
 Pribevo (Vincent), II, 532.
 Pribislavitch, II, 528.
 Priuli (Paolo, comte), II, 562.
 Priscus (historien grec), 179, 198, 238.
 Prisca (femme de Dioclétien), 152, 160.
 Probin (évêque), 245.
 Probus (empereur), 115, 138, 147, 151, 172.
 Procope (historien grec), 3, 149, 228.
 Procope (chef des Taborites), II, 772.
 Promothée, 22.
 Promona, 87, 92, 93.
 Propontide, 189.
 Prusse, II, 682.
 Pulchérie (sœur du roi Théodose III), 191.
 Punta Amica (promontoire près de Zara), 385.
 Pyrrha, 16.
 Pyrrhos, 63.
- Q**
- Quades, 137, 167, 175.
 Quarnero, 337, 359, 453; II, 692.
 Querini Girolamo, II, 536, 540.
 Quintilius Varus, 102.
- R**
- Raab, II, 608.
 Radetzky, 470.
 Raditch (Étienne), II, 698.
 Radoch (comte), II, 609.
 Radovan de Traù, II, 810.
 Raduchis (Jacques), 465.
 Ragnina (François), II, 758, 761, 762, 763, 787.
 Ragnina (Clément), II, 586.
 Raguse (Dubrovnik), 4, II, 42, 52, 53, 305, 310, 311, 312, 323, 330, 344, 348, 349, 358, 361, 362, 363, 365, 406, 409, 412, 447, 451, 453, 456, 457, 474, 475, 477, 479, 488, 489, 491, 493; II, 580, 586, 588, 610, 624, 665, 668, 669, 707, 712, 713, 714, 715, 717, 719, 720, 722, 724, 725, 726, 741, 742, 744, 745, 746, 747, 749, 750, 751, 752, 753, 755, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 770, 776, 780.
 Ragusa Vecchia (Epidaure Zavtat), II, 684, 685, 751.
 Ramadanovitch (général russe), II, 744.
 Rapallo, II, 715.
 Rascie (Serbie), 311, 330, 448.
 Rastislaw de Moravie, 291, 292.
 Ravenne, 96, 102, 133, 136, 183, 184, 185, 186, 188, 190, 197, 201, 202, 203, 204, 205, 209, 216, 220, 223, 225, 229, 230, 239, 240, 248, 250.

INDEX

- 257, 261, 295, 296, 318, 410; II, 511, 690, 731, 799, 812.
 Raymond IV de Toulouse, 354; II, 805.
 Recanati, 176, 213; II, 690.
 Reggio, 48.
 Reims, 299, 333.
 Remy de Gourmont, II, 764.
 René d'Anjou, II, 827.
 Renier (Paolo, doge), II, 629.
 Renier (Bernardin), II, 647.
 Renier (Zane), 378.
 Resti (Giunio), 284; II, 531, 555.
 Resti (Pasqualino), II, 813.
 Rhégium, 77.
 Rhénanie, II, 680.
 Rhétie, 144, 186.
 Rhin, 39, 120, 136, 142, 168, 176, 179, 180, 183, 198.
 Rhizon (Risano, Risan), 63, 65, 75, 81, 83, 109, 123, 146, 151; II, 607, 664.
 Rhodos, 35, 46; II, 581, 592.
 Rhône, 262, 298.
 Rialto, 267, 277, 278; II, 647.
 Richard Cœur de Lion, II, 719, 730, 820.
 Richelieu, 93.
 Ricimer, 194, 195, 197, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209.
 Rijeka (Fiume), 17, 466; II, 613.
 Rimini, 121, 379, 410; II, 497, 518, 731, 781.
 Rivoli, II, 637, 642.
 Robert (comte de Flandres), 351.
 Roger de Sicile, 350, 353.
 Rogosnitsa, II, 580, 592.
 Rolfs II, 830, 831.
 Romanie, 181, 253, 311, 327.
 Romanin, II, 647.
 Romulus, 203, 204, 205, 207, 209, 216.
 Romain II, 311.
 Romain III, 328.
 Romain IV (Diogène), 329, 337, 338.
 Rome, 46, 48, 62, 69, 70, 73, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 93, 94, 95, 96, 104, 105, 107, 108, 109, 112, 113, 115, 117, 118, 119, 121, 122, 123, 125, 128, 129, 134, 138, 139, 140, 148, 151, 153, 156, 161, 165, 167, 168, 172, 173, 174, 181, 183, 185, 190, 194, 200, 201, 202, 204, 205, 206, 209, 217, 220, 226, 230, 239, 256, 261, 263, 270, 278, 281, 286, 287, 288, 289, 290, 292, 294, 301, 307, 310, 320, 330, 331, 334, 335, 339, 340, 344, 345, 348, 351, 352, 440, 447, 448, 451, 452, 480, 481, 483, 491; II, 578, 614, 650, 709, 715, 718, 721, 754, 755, 757, 758, 763, 769, 774, 780, 781, 783, 795, 800.
 Ronsard, II, 790.
 Rosulitch (frères), II, 574, 575.
 Rotterdam, II, 574.
 Rousseau, II, 669.
 Rovereto, II, 497.
 Rua (Rugilas), 190, 192.
 Rufin, 182, 185, 212.
 Rugiens (les), 215, 216.
 Rukavina (général), II, 653, 657.
 Ruskin (John), 310; II, 834.
 Russie, 10, 155, 156, 230, 255, 403, 404, 475; II, 580, 662, 669, 675, 682, 709, 712, 713, 714, 744, 759, 761, 763, 771.
 Ruzzini (Marc), 444; II, 753.

S

- Saale, 255.
 Sabines (les), 309.
 Sabioncello (Pelješac), 42, 280, 474.
 Sabinien, 248, 249.
 Sagredo, II, 779.
 Sagredo (Sébastien), II, 587.
 Sajo (rivière), 404.
 Salancon (fleuve), 39.
 Salerne, 295, 339.
 Salimbeni, II, 642.
 Salinator (L.), 74.
 Salzbouurg, 113, 292.
 Salone, 83, 86, 87, 88, 89, 93, 97, 110, 116, 119, 121, 124, 129, 147, 148, 149, 150, 152, 154, 156, 157, 172, 179, 182, 186, 189, 195, 197.

- 201, 202, 203, 204, 206, 210, 211,
219, 222, 223, 224, 225, 226, 227,
228, 229, 240, 242, 243, 245, 246,
247, 248, 249, 250, 251, 253, 254,
258, 259, 264, 265, 276, 291, 312,
344, 345, 350, 362, 393, 401; II,
557, 583, 592, 595, 596, 604, 673,
768, 778, 791, 802, 809.
- Salvien, 175, 177, 179.
- Salvore (promontoire de), 285.
- Samos, 35, 254, 255.
- Samothrace, 23, 80.
- Samuel (tsar bulgare), 312.
- Sanazar (Jacques), II, 777, 778.
- Sanmichieli, II, 559.
- Sandalj (Hranitch), 490.
- Sansego, 279.
- Sansovino (Jacopo), II, 832.
- Sapienza, 446; II, 577.
- Sapho, II, 757.
- Saponari, II, 779.
- Saraca (Elie, archevêque de Raguse),
II, 771.
- Saracenus, 427.
- Sarajevo, 257; II, 608, 712, 743.
- Sardaigne, 77, 199, 263; II, 683.
- Sardes, 77.
- Sardiates, 116.
- Sarepta, 1.
- Sarmates, 10, 11, 147, 172, 175.
- Sarpi (Paolo), II, 515.
- Sarrazins, 203, 279, 332.
- Saseno, 350.
- Sasso (Kamen), II, 543, 557, 595, 604.
- Saul, 178.
- Saumaise, 145.
- Savary de Brèves, II, 718.
- Save, 91, 104, 107, 110, 112, 119, 167,
169, 185, 190, 234, 236, 255, 274,
311, 376; II, 678.
- Savia, 164.
- Savoie, 112; II, 634.
- Savonarole, 175; II, 726, 734.
- Saxe, 298.
- Saxons, 166, 179, 291, 304.
- Scaligeri, 425.
- Scandinavie, 10, 11.
- Scardona (Skradin), 116, 117, 219,
224, 225, 305, 365, 375, 401, 436,
450, 453; II, 564, 577, 578, 581,
582, 593, 598, 599, 604, 608, 672,
676.
- Schiavone (Nicolas), II, 829.
- Schiavone (Georges), II, 832.
- Schiavone (André), II, 834; V. Medu-
litch.
- Schiavone (Paolo), II, 831.
- Schiavoni (Dalmates Slaves), II, 564.
- Schwarzenberg (prince), II, 769.
- Schulenburg, II, 612.
- Schönbrunn (paix), 269; II, 676.
- Schmerling, II, 703, 704.
- Sclavonie-Sclavinie, II, 525.
- Scodra, 108, 109, 113, 152.
- Scodriens, 81.
- Scordisque (gaulois), 84.
- Scribonianus (Scribonien), 114, 115,
130, 131, 133.
- Scutari, 92, 113, 152, 301, 354.
- Scythie, 175.
- Sébastieni (maréchal), 102.
- Sebenico (Šibenik), 1, 7, 17, 42, 63,
83, 224, 228, 321, 323, 324, 330,
332, 337, 359, 375, 377, 410, 418,
428, 429, 432, 441, 450, 451, 453,
476, 480, 483, 484, 485, 486, 489,
490; II, 562, 565, 577, 578, 587,
589, 593, 655, 656, 672, 676, 683,
691, 713, 779, 799, 806, 808, 810,
813, 814, 815.
- Sega (Marius), 342.
- Segestico (Siscia-Sisak), 56.
- Segna (Senj), 123; II, 533, 541, 564,
597, 598, 600.
- Sejan, 130.
- Selim I^{er}, II, 568, 591.
- Selim II, II, 501, 509.
- Sélinonte, 48.
- Sellosie, 75.
- Selvo (Domenico, doge), 342, 348,
350.
- Sens, 254.
- Senta, II, 610.
- Septimius (diacre), 156.
- Septimus (Severus), 114, 115, 119,
141, 142, 143.

INDEX

- Serbie, 110, 146, 170, 236, 237, 241, 301, 312, 327, 329, 470, 472, 473, 492; II, 612, 706, 711, 712, 713, 737, 752.
- Serdica (Sofia), 123.
- Seres, 313.
- Seretium (dans la vallée de la Cetina), 98.
- Servius Flacco, 85.
- Setovia (Setnia), 93.
- Sévère III (Libius), 194, 198, 199, 210.
- Séverin (saint), 215.
- Sèvres, II, 784.
- Séville (Isidore de), 145.
- Sextus Nonius, 98.
- Sfax, II, 620.
- Sforza, 196, 424, 425.
- Squarcione, II, 832.
- Sicile, 111, 168, 197, 198, 199, 217, 221, 222, 224, 228, 263, 264, 278, 279, 280, 283, 284, 323, 331, 341, 346, 476.
- Siciliotes, 50.
- Siculi, 47, 55, 132.
- Sidoine (Apollinaire), 161, 203.
- Sidon, 1, 32.
- Sienna, II, 774, 784.
- Sigindunum (Belgrade), 56, 195, 236.
- Sigismer (comte), 221.
- Sigismond (Bathorj), II, 603, 734, 771, 814.
- Sigismond de Luxembourg (empereur), 468, 469, 471, 472, 492.
- Sign, 257, 492; II, 582, 591, 609, 671, 672, 673.
- Sizgoritch (Georges), II, 814, 815.
- Silanus, 129.
- Silius (P., proconsul), 114.
- Silla (Marc), II, 605.
- Silvanus (Junius), 53, 98, 136.
- Siméon (tsar bulgare), 296, 300, 301, 302.
- Simplice (pape), 203.
- Siniavin (amiral russe), II, 663, 664.
- Sinigaglia, II, 625.
- Sinodium, 93.
- Sipile, II, 808.
- Siponto (Manfredonia), 340, 376.
- Sirius, II, 801.
- Sirmium, 93, 110, 113, 119, 122, 123, 144, 146, 147, 164, 167, 179, 189, 217, 218, 234, 235, 236, 237, 256, 269, 292, 376.
- Sisak (Siscia), 92, 97, 123, 167, 169, 217, 219, 255, 274.
- Sixte V, II, 598, 768.
- Skerdilaidas (prince illyrien), 54, 76, 77, 108, 109.
- Skodra (Scutari d'Albanie), 63, 80, 81, 90.
- Skoplje, 113.
- Skyres, 181, 204, 214, 215.
- Slavatz, 338.
- Slavonie, 112, 167, 233, 234, 241, 311, 388, 438; II, 525, 584, 586, 696, 699, 702, 707.
- Slovènes, 254, 274, 275; II, 714, 715.
- Slovénie, 110, 233.
- Smiglianitch, II, 607, 609.
- Smyrne, II, 751.
- Soliman II le Magnifique, II, 581, 582, 583, 586, 646, 749, 783, 891.
- Solms (comte), II, 762.
- Solta (Solentia île), 9, 71, 253; II, 531.
- Sophocles, 26.
- Sorgo (Nicolas), 457.
- Sorel (Albert), II, 713.
- Sotcha, II, 678.
- Souabe, 299.
- Souchak, II, 713.
- Soult (duc de Dalmatie), 86.
- Soritch, II, 606, 607.
- Sozomène, 187.
- Spada, II, 643.
- Spalato (Spljet), 1, 7, 47, 52, 75, 81, 119, 149, 150, 156, 161, 162, 163, 211, 220, 253, 257, 258, 265, 276, 277, 281, 289, 290, 293, 294, 303, 304, 305, 306, 308, 312, 314, 321, 323, 324, 331, 332, 334, 335, 336, 337, 338, 342, 344, 348, 355, 358, 359, 361, 363, 365, 375, 393, 402, 404, 405, 410, 412, 416, 428, 429, 432, 441, 450, 453, 458, 470, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481,

- 482, 483, 484, 485, 486, 489, 490,
492, 492; II, 543, 560, 565, 570,
572, 573, 574, 585, 590, 652, 653,
655, 656, 659, 669, 672, 673, 676,
679, 683, 708, 710, 714, 770, 802,
803, 804, 805, 807.
- Spartiates, II, 58.
- Sparte, 15, 16; II, 650.
- Spinale (Badoer), 355.
- Splanus, 98.
- Staflitch (Jean), II, 773.
- Stagno (Ston), 304, 474; II, 751,
755.
- Staritch (François), II, 569.
- Stratico (Jean), II, 773.
- Statilius (Taurus), 114.
- Stay (Benoit), II, 750, 761.
- Stein, 160.
- Steinmann, II, 830.
- Steno (Michel, doge), II, 521, 522.
- Stephanis (Boniface de), II, 772.
- Stermizza, II, 613.
- Stilo (défaite de), 283.
- Stobretch-Epetium, 47.
- Stoikovitch (Jean, cardinal), II, 772.
- Strossmayer, II, 702.
- Strabon, 30, 40.
- Stratico (Jean-Dominique, évêque de
Lesina), II, 773, 784.
- Stratico (général), II, 653.
- Stridon, 176, 211, 212, 213.
- Stuart Mill (John), II, 756.
- Styrie, 110, 113; II, 591, 676.
- Subitch (Étienne, comte de Bribir
et de Traù), 408, 412, 418, 425.
- Subitch (Mladen, comte de Traù),
412, 419, 420, 423, 425, 426, 427.
- Subitch (Georges, comte de Sebenico),
415, 417.
- Subitch (Paul, comte de Spalato),
418, 420, 422, 443.
- Subitch (Mladen III, fils de Georges),
428, 441, 446, 449.
- Suenon II (Estridson, roi de Dane-
mark), 339, 340, 341.
- Suétone, 67, 95, 102, 131, 132.
- Suèves, 183, 204, 215, 216, 225.
- Suëvie, 225.
- Suidas (polygraphe grec), 196.
- Suisse, 144, 217.
- Sultan d'Icône, II, 734.
- Suriano (Nicolò), II, 605.
- Sutorina, II, 753.
- Syagrius (fils d'Aegidius), 196.
- Sylvestre (S., pape), 240.
- Syracuse, 44, 47, 48, 50, 51, 222,
278.
- Syrie, 110, 144, 165, 243, 251, 289,
290, 384, 395; II, 663, 799.
- Svatchitch (Domaldo, comte —),
391.
- Svetopolk (prince), 292.
- Svetoslav (fils d'Étienne Derjislav),
318, 321, 325.

T

- Taaffe (comte), II, 705, 710.
- Taaout, 28.
- Taborites, II, 777.
- Tacite, 102, 114, 125, 126, 128, 129,
133, 135, 147, 231; II, 584.
- Taiapietra (François, comte de Sebe-
nico), II, 551, 559.
- Tata, II, 504, 507, 508.
- Tancrede de Hauteville, 331.
- Taulantes ou Taulantiens (les), 22,
57, 63.
- Tantale, II, 766.
- Taormine, 278.
- Tara, 300.
- Tarcagnota (Paul), II, 775.
- Tarente, 48, 278.
- Target, 235, 236.
- Tarquinius, 115, 301.
- Tarsatica (Fiume), 117, 266.
- Tarse, 159.
- Tartaglia (Augustin), II, 610.
- Tartares (monts), II, 608.
- Tasse, 186, 187, 188; II, 690.
- Tauris (Šipan) (île), 89; II, 827.
- Tanzlinger, II, 783, 784.
- Tchaslav (prince serbe), 305.
- Tchoubranovitch (André), II, 789.
- Tchoulinovitch (Georges, Giorgio
Schivavone), II, 831, 832.

INDEX

- Teja (général), 229.
 Telius, 156.
 Temesvar, 474.
 Templiers (les), 480; II, 603, 807, 824, 825.
 Tenzo (cardinal), 352.
 Terentius Varo, 75.
 Tergeste (Trst), 85, 95, 123.
 Termopyles, 313.
 Tersaticum (Trsat), 123.
 Testinus, 93.
 Tetrici, II, 525.
 Teuta, 62, 64, 66, 67, 69, 71, 72, 78, 108, 109, 120, 133, 146, 440; II, 664, 677.
 Thasos, 24.
 Thèbes (Encheleia), 24, 39, 62.
 Théocrite, II, 756, 757.
 Théodahad, 222, 223, 224, 225.
 Théodore I^{er} Lascaris, 411.
 Théodore II, 188, 189, 190, 191, 234, 238.
 Théodore d'Héraclée, 267.
 Théodore de Mopsueste, 244, 245.
 Théodora (femme de Justinien, empereur d'Orient), 220, 222, 243, 244.
 Théodoret de Cyr, 244.
 Théodoric (roi des Ostrogoths), 123, 192, 204, 208, 209, 214, 218, 225, 236, 242.
 Théodose le Grand, 114, 169, 170, 173, 175, 179, 181, 184, 186, 188, 230.
 Théodose de Nona, 290, 293, 294.
 Théophilacte, 232, 307.
 Théophile (empereur), 278, 283.
 Théopompe (historien grec), 44.
 Théotokos, 243.
 Thermes, 161.
 Thessalie, 110, 113, 164, 175, 181, 292, 312.
 Thessalonique, 123, 144, 154, 160, 164, 190, 191, 233, 237, 258, 264, 291, 292, 410; II, 520.
 Thionville, 269; II, 768, 804.
 Thomas Becket, 209.
 Thomas (Illyricus), II, 769.
 Thomas de Spalato (archidiacre), 271, 300, 307, 314, 336, 375, 384, 393, 404; II, 771.
 Thot, 28.
 Thraces (les), 10, 13, 56, 94, 102, 106, 122, 145, 146, 175, 177, 180, 194, 232, 235, 252, 264, 284, 292.
 Thugut, II, 658, 659, 699.
 Thuringe, 298.
 Thurn Valsassina (comte), II, 659.
 Tibère (empereur), 64, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 114, 119, 125, 128, 129, 130, 132, 171, 172, 235, 236, 237.
 Tiberianus, 115.
 Tibre, 63, 106, 202, 278.
 Tibule, II, 777.
 Tiepolo (Almorò), II, 593.
 Tiepolo (Bajamonte), 418, 431.
 Tiepolo (Jacopo, doge), 407.
 Tiepolo (Giovanni), 403, 413.
 Tiepolo (Lorenzo), 408.
 Tilsit (paix), II, 662, 664, 674.
 Tillemont, 184, 200, 208.
 Timave (rivière), 90.
 Timagète, 38.
 Timothée, 154.
 Tintoret, 398, 437; II, 821, 835.
 Tisa (rivière), 298; II, 795.
 Tite, 154.
 Tite-Live, 64, 67; II, 618, 633, 779, 780, 781.
 Titien, II, 746, 821, 834.
 Todor de Zara, II, 607.
 Tolède, 344.
 Tollentis (Luc de, évêque de Sebenico), II, 772, 814.
 Tolomei, II, 744.
 Tolstoï, II, 691.
 Tomassitch (général autrichien), II, 682, 684.
 Tomislav (fils de Mutimir et roi des Croates de Dalmatie), 302, 304, 305, 306, 307.
 Tommaseo (Nicolas), 175, 212; II, 548, 568, 570, 576, 603, 614, 624, 649, 666, 688, 690, 691, 692, 694, 698, 699, 701, 704, 708, 767, 776, 778, 824.

Topia (Georges), 479.
 Torcello, II, 631.
 Toscane (Étrurie), II, 245, 299, 418, 481; II, 635, 762, 809, 831.
 Tradonico (Pierre, doge), 277, 278, 279, 281, 282.
 Trafalgar, II, 706.
 Trajan (empereur), 112, 120, 137, 142, 143, 148.
 Trajanes (les portes), 312.
 Trani, 433; II, 518.
 Transylvanie, II, 603.
 Trasimène (lac), 217.
 Traù (Tragurion, Trogir), I, 47, 50, 52, 83, 131, 149, 252, 257, 265, 276, 290, 294, 306, 312, 321, 323, 325, 328, 330, 332, 342, 355, 358, 359, 361, 362, 363, 364 (statut de Traù), 376, 404, 405, 410, 416, 418, 426, 427, 428, 432, 441, 453, 465, 471, 475, 476, 478, 480, 483, 484, 485, 486, 488, 489, 490; II, 560, 564, 574, 576, 577, 581, 594, 608, 616, 655, 658, 672, 673, 676, 683, 767, 769, 799, 802, 803, 805, 806, 808, 809, 811, 812.
 Trevisan (Marc-Antoine, doge), II, 583.
 Troie (guerre), 39.
 Troyes, 194.
 Trpimir (prince croate), 276, 277, 288.
 Tryphon, II, 832.
 Tübingen, II, 779.
 Tuditanus Caius, 86.
 Tuileries (les), II, 679.
 Tunis, 285, 297; II, 555, 567, 634, 754.
 Tunisie, 278; II, 621.
 Tura Cosimo, II, 832.
 Turcs Seljoukides, 329.
 Turin, 465, 466, 467, 476, 479, 480, 490; II, 696.
 Turnius, 15, 16.
 Turquie, II, 499, 511, 541, 561, 563, 613, 614, 624, 675, 712, 713, 725, 745, 760.
 Tvrtko (roi de Bosnie), 474, 479, 480, 489; II, 524.

Tyr, I, 32.
 Tyrol, 144, 229; II, 635, 676.
 Tyrrhénienne (mer), 73, 261.

U

Udine, II, 515, 635.
 Ugliano (île), 399, 407.
 Ukraine, 231.
 Ulfus, 336, 337, 344.
 Uligisale, 225, 226.
 Uluc Ali Karahodja, II, 592, 594.
 Ummidius D. Quadratus, 133.
 Una (rivière), 212.
 Unugundurs, 254.
 Urbain II (pape), 350, 352, 353.
 Urbain V (pape), 462.
 Urbain VI (pape), 465.
 Urbain VIII (pape), II, 514, 727, 733, 757, 768.
 Urbin (duc d'), II, 587, 603.
 Urbino (Urbin, palais ducal), 239; II, 826, 831.
 Uscoques, II, 515, 534, 550, 583, 585, 591, 595, 598.
 Utrecht (traité de paix), II, 612, 753.
 Utvo, II, 617.

V

Valachie, II, 613, 631, 634.
 Val d'Aoste, II, 700.
 Valens, 69, 168, 185, 188.
 Valentinien II (empereur), 169.
 Valentinien III, 113, 138, 168, 188, 194, 200, 201, 216, 222.
 Valeria (province romaine), 113, 164.
 Valeria (fille de Dioclétien), 152, 160, 163.
 Valerianus (empereur), 144.
 Valerius (Messalinus), 114.
 Valiza (Étienne, prieur de Spalato), 342.
 Valaresso, II, 543.
 Vallery Radot, II, 803.
 Vanozzo (Francesco), 464.
 Van (lac), 329.
 Van Dam, II, 751.

INDEX

- Valona (Orikos), 301, 434.
 Vardar, 13, 313.
 Variagues (Les), 348.
 Varna (bataille), II, 748.
 Varron, 116.
 Varsovie, 102.
 Varsovie (Grand Duché), II, 682.
 Vasari, II, 824.
 Vatazès (Jean, empereur de Nicée), 411.
 Vatican, II, 709.
 Vatinia (lex), 86.
 Vatinius, 89, 90, 114.
 Veglia (Krk), 39, 257, 265, 293, 320, 326, 337, 407, 454, 473, 493; II, 531, 538, 565, 593. V. Curicta.
 Véies, 130.
 Velès (mont), 313.
 Velebit, 24; II, 700, 702.
 Velehrad (en Moravie), 292.
 Velleius Paterculus, 68, 87, 91, 95, 96, 103, 129.
 Venance (évêque de Salone), 154, 156, 259.
 Venceslas (roi de Bohême), 415.
 Vendes, 255.
 Venètes (tribu illyrienne), 17, 55, 310.
 Vénétié, 185, 229, 298.
 Veneziano Lorenzo, II, 821.
 Venier (Antonio, doge), 470.
 Venier (Cristoforo), II, 599.
 Venier (Leonardo), II, 536.
 Venier (Lorenzo), II, 600.
 Venier (Moïse), II, 551.
 Venier (Sebastiano, doge), II, 567, 593.
 Venturi (Adolphe), II, 810, 815, 821.
 Venus de Cnide, 47.
 Veranzio (Vrantchitch, Antonio), II, 773.
 Veranzio Fausto (évêque de Sebenico), II, 624.
 Verbas, 267, 268.
 Vercingétorix, 64, 87.
 Verdun, 299.
 Vergada (île), 266; II, 600.
 Vergennes (comte de), II, 759, 782.
 Vergorac, II, 510, 612, 613, 672, 674.
 Verine (impératrice), 201, 207.
 Verlika, 238, 492; II, 605, 610, 612.
 Vérone, 183, 215, 445, 477, 497; II, 521, 522, 560, 630, 808.
 Veronèse, 495.
 Versus, 93.
 Vespasien, 120, 121, 134, 135, 136, 137; II, 800.
 Vesta, 171.
 Vésuve, II, 792.
 Vetriciano (général), 166.
 Vetricianitch, II, 789.
 Via Egnatia, 123.
 Via Gabiniana, 89.
 Vicence, 477; II, 506, 640, 687.
 Vichegrad (château de), 478; II, 733.
 Vichoslav (prince des Croates), 272, 274.
 Vicentino (Andréa), 398.
 Victor II (pape), 333.
 Victor (comte), 208, 209, 210.
 Victor (Amédée I^{er}, duc de Savoie), II, 749.
 Victor Emmanuel II, 403.
 Victor Hugo, II, 690.
 Vicum, 83.
 Vidin, II, 739.
 Vienne, 103, 112, 113, 160, 271; II, 577, 604, 609, 630, 633, 638, 642, 661, 677, 709, 710, 753, 754.
 Vienne (congrès), II, 684, 708, 714.
 Vigile (pape), 242, 244, 245.
 Vikings, (les) 300, 313, 331, 341, 346.
 Villach, II, 678, 679, 682.
 Villani Matteo, 429, 442.
 Villehardouin (Geoffroy), 387, 389.
 Villetard, II, 641, 642, 645, 648.
 Viminacium (Kostolatz en Serbie), 195, 237.
 Vindex, 134.
 Vinicien, 131.
 Vinkovtze, 167.
 Vipera (mont), 280.
 Virgile, 15, 145, 362, 365, 372, 472; II, 690, 756, 761, 790.
 Visconti, 424, 425; Bernabò, 449; Astorre, II, 593.

- Visigoths, 168, 169, 79, 181, 182, 184, 185, 193, 196, 203.
 Vital, 227.
 Vitale (San, à Ravenne), 230, 269.
 Vitalis (patriarche), 319, 342.
 Vitellius (empereur), 134, 135, 136.
 Viterbe, 410.
 Vitiges, 224, 225, 226.
 Vitturi (Giovanni), II, 586.
 Vissevitich (Michel), (prince de Chelmo-Tachulmia), 300.
 Vivarini (frères), II, 821.
 Vlaches (les), 257.
 Vladimir, 259.
 Vladislav (roi de Hongrie), II, 497, 504, 512, 513, 577.
 Vladislav, 275, 276.
 Vladislav de Bohême, 374.
 Vladislav de Serbie, 408.
 Vodnik (Valentin), II, 677.
 Vojussa, 109.
 Voinovitch (Constantin, comte), II, 701.
 Voinovitch (Georges, comte), II, 658.
 Volaginius, 131.
 Volga, 404.
 Voltaire, II, 755.
 Volusianus (empereur), 144.
 Vrana (Aurana), 481; II, 555, 587, 590, 603, 608, 770.
 Vuskovitch, II, 510.
- W**
- Wagram (bataille), II, 676, 677.
 Walbert (patriarche d'Aquilée), 289, 294.
 Walter Scott, II, 690, 814.
 Waterloo, II, 684, 685.
 Westphalie, II, 604.
 Wilson, II, 564, 715.
 Wittenberg, II, 779.
 Wurmser, II, 637; 641.
 Wurz, II, 781.
- Y**
- Yader Illyrique (rivière), 149.
 Yapiges, 48.
- Yougoslavie, 152, 203, 217, 275; II, 610, 613, 710.
 Yougoslaves, 274.
- Z**
- Zacharie (prince serbe), 301.
 Zachlumie (Herzégovine), v. Chelmo.
 Zagreb, 237, 404, 405, 417, 470; II, 501, 688, 689, 702, 703, 704, 705, 706, 714, 716, 769.
 Zamagna (Bernard), II, 673, 757.
 Zane (Bernard, archevêque de Spalato), II, 570.
 Zane (Jérôme), II, 592, 600.
 Zanane, 29.
 Zante (île), 78; II, 563.
 Zapolya (Jean de, roi de Hongrie), II, 582.
 Zara (Jader, Zadar), 17, 50, 76, 121, 122, 239, 253, 257, 265, 268, 269, 271, 272, 273, 274, 290, 304, 312, 313, 314, 316, 318, 319, 320, 321, 325, 328, 329, 332, 342, 353, 355, 358, 359, 371, 372, 373, 375, 380, 381, 384, 385, 386, 387, 388, 392, 394, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 408, 409, 412, 417, 418, 419, 421, 422, 423, 425, 427, 431, 432, 433, 434, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 449, 450, 451, 454, 453, 454, 455, 458, 459, 463, 472, 473, 475, 476, 477, 478, 480, 481, 483, 484, 485, 489, 490, 492; II, 508, 523, 524, 542, 543, 552, 556, 559, 562, 565, 569, 572, 574, 577, 581, 589, 590, 592, 603, 604, 605, 607, 621, 630, 653, 656, 657, 658, 666, 669, 671, 672, 681, 708, 710, 715, 767, 770, 783, 784, 802, 803, 805, 825.
 Zarathoustra, 280.
 Zded, 337.
 Zdeslav (fils du prince Trpimir), 288, 289, 290.
 Zeiller, 154, 81; II, 801.
 Zelitch (archimandrite), II, 680.

INDEX

- Zemonico, II, 592, 595, 598, 604, 605, 608.
Zeno (Carlo), 464; II, 633.
Zenobie, 146.
Zenon (empereur, l'Isaurien), 202, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 214, 215, 216.
Zeus, 280.
Ziani (Pierre, doge), 396, 397, 403.
Zips, 483, 484.
Zlataritch (Dominko), II, 758, 788.
Zoé (femme de Romain III Argyre), 328, 329.
Zoilo, II, 768.
Zonaras (historien grec), 83, 283, 301.
Zorzi (Marino, doge), 421; II, 643, 665.
Zosime (écrivain grec), 173, 187.
Zrmanja, 5, 42.
Zudecca, II, 625.
Zupa (comté), II, 612, 613.
Zrinski (Nicolas, comte, ban de Croatie); II, 501, 783.
Zvonigrad, II, 607.

Les noms : *Adriatique, Dalmatie, Venise* reviennent trop souvent dans cet ouvrage pour qu'il soit nécessaire de les mentionner dans l'Index.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE



PLANCHE	X. — SPALATO.	538
	Porte romane de la cathédrale (sculptée par Buvina en 1214).	
—	XI. — TRAÛ (TROGIR)	586
	Portail roman de la cathédrale (œuvre de Radovan, XIII ^e siècle).	
—	XII. — SEBENICO (ŠIBENIK)	634
	La cathédrale (XV ^e et XVI ^e siècles).	
—	XIII. — RAGUSE	682
	Le palais des Recteurs (détail de la colonnade).	
—	XIV. — SPALATO.	730
	La flagellation du Christ, par Georges Dalmate, XV ^e siècle (Cathédrale de Spalato).	
—	XV. — UNE PRINCESSE D'ARAGON.	778
	Buste en marbre par François de Vrana, dit Laurana, XV ^e siècle (Kaiser-Friedrich Museum, Berlin).	
—	XVI. — GREGORIO SCHIAVONE - ĆULINOVIĆ (XV ^e siècle)	826
	Madone et Enfant (Opus Slavoni Dalmatici Squarcioni S.). (Turin, Pinacothèque).	
—	XVII. — NICOLAS DE RAGUSE BOŽIDAREVIĆ (XVI ^e siècle).	874
	Madone, Enfant et Saints (Chapitre des Dominicains à Raguse).	
—	XVIII. — VETTORE CARPACCIO (XVI ^e siècle).	922
	Saint-Georges combat le Dragon (Église dalmato-slave des saints Georges et Triphon, à Venise).	

TABLE DES MATIÈRES



DES GRIFFES DU LION AILÉ A LA LIBÉRATION (1409-1918)

CHAPITRE XI. — Sous les griffes du lion ailé (1482-1718)	495
— XII. — Un divorce tragique (1797)	621
— XIII. — Le libérateur Gaulois (1806-1814).	649
— XIV. — Le retour au foyer (1918).	687
— XV. — Raguse.	717
— XVI. — Hommes et monuments.	766
ÉPILOGUE.	837
BIBLIOGRAPHIE.	838
INDEX ALPHABÉTIQUE.	857
TABLE DES PLANCHES	893

